This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

UNS 106 F 23

VD1.1773 (3)

no. 432 White

COLLECTION

COMPLETTE

DES

ŒUVRES

PHILOSOPHIQUES,

LITTÉRAIRES ET DRAMATIQUES

DE

M. DIDEROT.

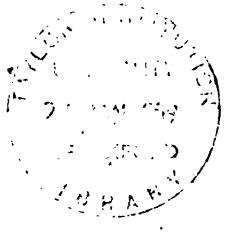
TOME III.

COLLECTION
COMPLETTE
DES
ŒUVRES
PHILOSOPHIQUES,
LITTÉRAIRES ET DRAMATIQUES
DE
M. DIDEROT.

TOME III.

LONDRES.

M. DCC. LXXIII.



HISTOIRE
DE
GRECE,
TRADUITE DE L'ANGLOIS
DE
M. TEMPLE STANYAN.

A

MILORD SOMMERS,

BARON D'EVESHAM.

MILORD,

Le deſir que j'ai d'aſſurer aux Illuſtres de la Grece l'honneur de votre protection, eſt le plus grand témoignage de zele que je puiſſe donner à l'Antiquité. Si j'aſpire à ce bonheur ſur le ſeul mérite de ſes Héros, l'envie de leur rendre ſervice excuſera ma témérité. La faveur d'un Homme tel que vous, eſt une récompenſe due à la mémoire de leurs grandes actions, qui ne brillent jamais davantage que lorſqu'elles ſont autoriſées par des Perſonnages de la même trempe qu'eux. Jadis ils étoient animés d'une haine vigoureuſe contre tout perturbateur du Genre-humain. Quel autre ſera maintenant leur appui, que celui qui s'eſt emploié ſi glorieuſement à conſerver à la Patrie ſes droits & ſa liberté? Vous ſeul, Milord, ne convenez point de la part que vous eûtes dans cette heureuſe entrepriſe, auſſi ſoigneux d'écarter les applaudiſſemens qu'ardent à les mériter.

Embraſſer avec zele les affaires les plus épineuſes, les ſuivre avec aſſiduité, les conduire à leur fin, ſans ſortir de ſa tranquillité, faire le bien, & borner ſes vues à la douceur d'avoir bien fait, s'immoler généreuſement

à sa Patrie, & lui dérober, avec adresse, les services qu'on lui rend, telles sont les qualités d'un illustre Citoyen, Milord, & les vôtres.

Qu'il est difficile de se refuser au plaisir de louer, quand on loue sans flatterie & sans bassesse, & qu'un mérite généralement avoué met un éloge autant à l'abri des soupçons que le mien: car dans tout ce peuple qui vous doit la félicité dont il jouit, est-il quelqu'un d'une ingratitude assez déterminée pour me contredire?

Mais il est tems, Milord, de reconnoître mon insuffisance, & de céder à votre modestie. J'abandonne à ceux qui auront le bonheur d'écrire l'Histoire de notre siecle, le soin de vous peindre dignement à la postérité: ce fardeau est au dessus de mes forces.

En vous offrant cet Ouvrage, j'avois encore un motif dont il me reste à vous parler. La Grece est la Mere de la Littérature & des Arts. Tandis que je crayonnerai foiblement leur enfance, pour donner en même tems au Lecteur une vive idée de leur maturité, votre nom suffit à la tête de mon Ouvrage. Nous avons tant de preuves de votre supériorité dans ce genre, que le seul doute qui nous puisse rester, est de savoir si vos bienfaits ont plus contribué à l'avancement des Sciences, que votre exemple. L'étendue de connoissances, la force de raisonnement, la délicatesse de goût, la variété des talens agréables dont vous avez orné votre esprit, en le délassant de ses occupations importantes, finissent votre caractere, & celui d'un homme qui fait l'honneur du Pays dont il est le soutien.

Je suis avec un profond respect,

MILORD,

Votre très-humble & très-obéissant Serviteur, TEMPLE STANYAN.

PRÉFACE.

LEs affaires de la Grece ſont ſi généralement ſuſpectes, que je n'oſe en rendre quelque compte, ſans prévenir mon Lecteur ſur le reſpect qu'un Hiſtorien doit à la vérité.

Platon en fait le propre de l'Hiſtoire; Cicéron, ſa regle principale & ſon caractere diſtinctif; & c'eſt là ce qui me fit preſque tomber la plume de la main, lorſque j'entrepris l'*Hiſtoire de Grece*, & que j'en trouvai les anciens Auteurs ſi confus & ſi partagés, que la plupart d'entr'eux ne s'accordoient pas même ſur les premieres dates.

Les uns aſſurent qu'il n'y a point d'Hiſtoire de Grece avant Phoronée, fils d'Inachus; d'autres fixent l'Ere Athénienne au Déluge d'Ogygès, qui arriva à peu près dans le même tems. Plutarque remonte juſqu'à Théſée, mais ce n'eſt pas ſans en demander grace. Denis d'Halicarnaſſe tient pour incertain tout ce qui précede la guerre de Troye. Ephore de Cumes, Théopompe, & Calliſthene datent du retour des Héraclides, quatre-vingt ans après cette guerre. Varron fait commencer les Tems Hiſtoriques avec les Olympiades; & Pline dit qu'on ne peut rien aſſurer avant le regne de Cyrus, & Cyrus regnoit au commencement de la cinquante-cinquieme. D'autres enfin, ne placent les plus anciennes Hiſtoires que peu de tems avant la deſcente des Perſes.

On n'imagine pas que tant d'âges ſe ſoient écoulés, ſans qu'on en pût reconnoître de traces chez les Grecs: le point eſt de ſavoir quand ces veſti-

ges des tems furent assez clairs pour être distingués sans peine, & suivis sans erreur. En remontant à l'origine de l'Histoire en général, on trouve qu'un desir naturel de gloire avoit occupé les hommes à chercher des moyens de transmettre leurs noms à leurs descendans, long-tems avant l'invention des caracteres alphabétiques : une partie de l'héritage des fils étoit les images de leurs peres : les murs des plus remarquables édifices étoient couverts d'hyérogliphes peints ou gravés : les chansons, tout informes & grossieres qu'elles étoient, consacroient la mémoire des grands Capitaines, & servoient à la Postérité d'un aiguillon toujours nouveau. Mais les caracteres ne furent pas plutôt en usage, qu'on éleva des colonnes chargées d'Inscriptions ; & Eusebe raconte qu'Hermès Trismégiste grava sa doctrine sur des piliers, de peur qu'elle ne se perdît dans les inondations du Nil.

Il faut convenir que les caracteres alphabétiques ne parvinrent en Grece que fort tard, & que l'application qu'on en fit à l'Histoire ne fut pas aussi prompte que chez les autres Nations. Les Egyptiens qui prétendoient l'emporter en ceci, comme en tout autre genre de Littérature, prirent leurs Historiens dans la multitude de leurs Prêtres ; cependant on ignoroit déja, du tems d'Hérodote, à quelle occasion les Pyramides avoient été construites, & quel avoit été le regne du grand Sésostris ; ce qui montre combien l'Histoire des premiers Ages étoit défectueuse. Les Mages, les plus savans & les premiers d'entre les Perses, en firent les Mémoires, & Rome chargea ses Pontifes du soin de composer ses Annales. De tous les Peuples qui figuroient dans le Monde, le Grec étoit le seul qui s'en tînt à ses traditions, & qui

n'écrivit rien. Qu'en arriva-t-il ? Que l'éloignement des tems groſſiſſant les faits en même proportion que la diſtance des lieux diminue les objets, ils attribuerent tant de prodiges à l'Antiquité, que tout homme qui avoit eu quelque puiſſance ou quelque vertu, fut, à la longue, adoré comme un Dieu. Les Poëtes, qu'il faut regarder comme leurs premiers Hiſtoriens, vinrent à l'appui de ces traditions, tout extravagantes qu'elles étoient; & c'eſt ainſi que leur Hiſtoire ſe corrompit, & devint un compoſé monſtrueux des actions de leurs Dieux & de leurs Héros. Voilà le premier fondement des Fables. S'il eſt vrai, comme le dit Lactance, que les Poëtes déguiſoient ſeulement la vérité, il ne l'eſt guere moins que le voile dont ils l'ont enveloppée, n'a jamais été bien levé, & que les ténébreux Mémoires que nous avons des premiers Ages, reſſemblent à ces vieilles médailles dont les inſcriptions ſont à demi-effacées, & dont on reſtitue les caracteres anéantis par des conjectures ſur ceux qui reſtent.

Malgré l'eſprit romaneſque qui domine dans toute l'Hiſtoire des Grecs, je crois qu'on peut leur appliquer ce que M. de Saint Evremont a dit des Romains ; que ſans avoir recours à des fables, pour fixer notre admiration, ils avoient aſſez de leur grandeur réelle : car qu'il y ait eu des hommes tels que les Hercules, les Théſées, & tant d'autres dont les noms ſont parvenus juſqu'à nous, & qu'ils aient fait la plupart des actions qu'on leur attribue, il n'eſt permis d'en douter qu'à ceux qui ne ſe ſentent pas capables de les imiter : nous meſurons volontiers les autres ſur nous-mêmes, & nous ſommes enclins à traiter de chimeres tout ce que nous jugeons au deſſus de nos forces ; c'eſt une réflexion de Salluſte. Au reſte, ce que je viens de

dire de ces Héros de l'Antiquité, doit être entendu de la partie la moins brillante de leur caractere; car on leur prête en d'autres occasions des choses qui n'ont pas ombre de vraisemblance. Or, je me suis proposé, dans cet Abrégé, d'enlever à ces admirables Antiques le vernis fabuleux qu'elles ont reçu de la Poésie, qui est venue à bout d'éclipser des vertus qu'elle vouloit trop éclatantes, & de faire douter d'un mérite réel, à force de l'exagérer. Après cela, si l'héroïsme des anciens paroît encore imaginaire; en faveur des grands Hommes de la Grece, j'attesterai ceux de ma Nation; & quand j'aurai montré les prodiges des siecles passés, si glorieusement constatés par les merveilles de notre âge, je pense qu'on n'aura plus rien à desirer pour leur apologie. Je ne cherche point ici l'occasion de prendre en main la cause de l'antiquité: il lui faut un autre défenseur que moi, & je ne sens que trop combien les Anciens ont déja perdu dans mon Ouvrage. Je ne me flatte que d'avoir été attentif à ne rien assurer, sans me croire appuyé sur de bons garants; cependant, malgré les efforts que j'ai faits pour presser mes Auteurs, je n'en aurai pas toujours si bien exprimé le vraisemblable, que le Lecteur n'ait encore dans mon Histoire de quoi exercer son jugement.

Mais afin qu'on sache quelle foi l'on doit à cette collection, il ne sera pas inutile de dire un mot des principales sources où j'ai puisé.

Hérodote est le premier qui ait jetté quelques traits de lumiere sur les affaires de la Grece: on l'a nommé le *Pere de l'Histoire*, ou parce qu'elle prit entre ses mains sa premiere forme, ou parce qu'il est le plus ancien dont les Ecrits en ce genre soient venus jusqu'à nous: son style coule avec tant de douceur, d'aisance & de pureté, & son sujet a tou-

jours tant de charmes, que ſes Livres en ont reçu les noms des *Neuf Muſes*. Mais cet Auteur, moins occupé d'inſtruire que de plaire, après avoir promis les guerres entre les Barbares & les Grecs, ſe jette dans des Antiquités qu'il débite ſur la bonne foi des Prêtres Egyptiens, & ne vous quitte point qu'il n'ait dit tout ce qu'il en ſait. Grace à ſes digreſſions, la moitié de ſon livre eſt en parentheſes: ſes ſucceſſeurs n'ont que trop fidélement imité ce libertinage, & la plupart de leurs écrits ſont des groteſques ſi parfaits, qu'en les liſant il arrive d'en oublier le ſujet principal. Les grands reproches que l'on fait à Hérodote, tombent ſur ſa facilité à croire & à conter des fables; mais ceux qui l'accuſent de s'écarter de la vérité, ſemblent avoir méconnu ſon deſſein. Loin de ſe propoſer d'écrire en Hiſtorien ſcrupuleuſement véridique, il prend les premiers Poëtes pour modeles, & ſe renferme ſeulement dans les bornes de la vraiſemblance. De ſon tems, la Poéſie étoit à ſon dernier période. Eſchile, Euripide & Sophocle avoient pouſſé la Tragédie à ſa perfection. Pindare s'étoit illuſtré par ſes Odes. Le Poëme Epique appartenoit à Homere. Hérodote chercha donc un nouveau chemin pour arriver au Temple de Mémoire; il tenta d'amuſer les Grecs en Proſe, ou, comme dit Quintilien, d'enchanter leurs oreilles par des charmes plus ſecrets.

Thucidide monta l'Hiſtoire ſur un autre ton: content de devoir ſon émulation aux applaudiſſemens qu'Hérodote avoit reçus, il ne l'imita point: il débute par déclarer qu'il ne s'attend point du tout à être goûté de ſon ſiecle, que ſon Livre n'eſt rien moins qu'un tiſſu de fables: puis il en appelle aux ſiecles à venir, & prend une route plus ſûre pour arriver à l'immortalité. Son ſtyle eſt élevé

mâle & ſévere ; ſes raiſonnemens forts & profonds ; ſes réflexions juſtes & toujours à propos ; ſa diction ſerrée & nerveuſe : un mot chez lui eſt preſqu'une ſentence ; mais on l'accuſe d'être obſcur & ſec en quelques endroits, à force d'être énergique & précis ; il affecte encore de ne rien dire d'une façon commune : il reſſuſcite des mots inuſités ; il en adopte qui ne ſont pas en uſage ; mais Cicéron, & ceux qui lui font ce reproche, le propoſent toutefois comme un fort bon modele. Quoi qu'on diſe de ſa compoſition, on eſt d'accord ſur ſa véracité. Joſephe eſt le ſeul qui ait oſé conteſter ſon autorité ; encore eſt-ce dans ſa Réponſe à Appion, où l'intérêt des Juifs lui fait décrier tous les Hiſtoriens du Paganiſme en général, & attaquer l'autorité de Thucidide en particulier : malgré cela, il convient dans le même endroit, que la Grece n'a point d'Hiſtorien plus exact & plus impartial. On dit que le bon Hiſtorien n'eſt d'aucun pays : jamais Ecrivain n'a mieux vérifié cette maxime : ſi Thucidide n'eût indiqué ſa patrie, on l'auroit ignorée. Lorſque quelques-unes de ſes réflexions font honneur à ſes compatriotes, leurs actions le juſtifient toujours à la rigueur : il eſt ſans amis & ſans ennemis : également en garde contre l'amour du bon Citoyen pour ſa Patrie, & le reſſentiment d'un banni, il ne lui mendie point de louanges, & ne s'en plaint jamais : le ſeul Ecrivain peut-être qui ait eu ſi peu de paſſion avec tant d'eſprit. Si quelque choſe jette ſur ſon Hiſtoire un air de Roman, ce ſont les diſcours qu'il met dans la bouche de ſes perſonnages : on pourroit les trouver trop finis & trop réguliers pour être éclos dans la chaleur d'une action, ou dans des circonſtances où l'on n'a guere le tems de méditer : mais ils ſont ſi propres aux

ſituations & aux caracteres ; c'eſt un ſi beau mêlange d'éloquence & de bon-ſens, qu'on pardonnera ſans peine à Thucidide un défaut qui paſſeroit en tout autre que lui pour une grande beauté. D'ailleurs il en uſe fort bien avec ſon Lecteur : ne prétend point lui donner mot pour mot les diſcours originaux de ceux qu'il introduit ſur la ſcene : il convient ſans façon, qu'à l'exception des ſentimens & des mœurs, tout le reſte eſt de lui : moins coupable en cela qu'une infinité d'autres qui ont ſuivi la même méthode, & qui n'ont pas fait le même aveu : on aime dans tout ſon livre une ſincérité, une candeur, un déſintéreſſement dont aucun Hiſtorien du Paganiſme n'a peut-être approché ; & la ſeule choſe qu'on pourroit raiſonnablement deſirer de lui, c'eſt qu'il eût embraſſé un plus grand intervalle de tems.

Xénophon, qui a continué l'Hiſtoire de Thucidide, & dont le ſtyle eſt ſi facile & ſi pur, ſi naturel & ſi doux, qu'il mérita d'être appellé l'*Abeille Athénienne*, a bien réparé cette perte. Ceux qui n'en veulent qu'au ſublime, lui reprochent trop de ſimplicité : ſon grand art eſt d'employer les mots propres des choſes, ſans devenir trivial ; c'eſt l'image d'une eau tranſparente & paiſible qui coule lentement & ſans bruit, mais qui ne croupit jamais. Perſonne n'a mieux connu la Nature, & cette naïveté dont les charmes ſecrets dérobent inſenſiblement la confiance du Lecteur, & donnent au récit un air impartial & vrai. C'eſt le ſeul Hiſtorien de la Grece qui ait ſu, avec une diction ſimple & naturelle, conſerver à l'Hiſtoire toute ſa dignité.

Le travail de Diodore de Sicile vaut bien la peine d'être vanté : il donne un peu dans les fables de ſes prédéceſſeurs, & s'en rapporte trop

aux traditions des Prêtres ; mais il eſt bon à comparer aux autres, & quelquefois il peut y ſuppléer. Mr. de la Mothe le Vayer en faiſoit ſi grand cas, qu'il dit qu'il courroit juſqu'au bout du Monde pour retrouver ce que nous en avons perdu, & qu'il envie à la poſtérité juſqu'à la ſtérile vraiſemblance de recouvrer un ſi grand tréſor.

Plutarque, après eux, n'a pas laiſſé de glaner encore chez les Anciens des richeſſes nouvelles : ſes Héros ſont d'après nature, & les Vies des Hommes Illuſtres ſont pleines de traits qui méritoient bien d'être recueillis: en général, il eſt exact & déſintéreſſé ; mais en qualité de compilateur, il ne ſe ſoucie pas toujours d'être égal : il s'en manque beaucoup que ni ſon ſtyle ni ſon livre ſoient tout d'une piece. D'ailleurs, le vieillard perce à chaque page, il aime à raconter : qu'une Hiſtoire vienne à ſon ſujet ou non, il faut l'entendre, ſans échapper la moindre circonſtance, & toujours avec un air de ſuperſtition. Perſonne, à mon ſens, n'eût mieux fait un abrégé que lui : il parle bien, quand il parle à propos : ſes caracteres ſont juſtes, & ſes réflexions ſenſées : il nous a conſervé pluſieurs écrits des Grands-Hommes ; & ce n'eſt pas en cela que conſiſte la moindre partie de ſon mérite : ſi je n'ai rien omis d'eſſentiel, je le dois à ſa réflexion : qu'une maxime, un bon mot, peignoit l'homme mieux quelquefois qu'une victoire.

J'ajouterai Cornélius Népos, quoique ſes caracteres ne puiſſent paſſer que pour des pieces détachées de ſa grande Hiſtoire, & qu'ils ſoient trop courts pour en tirer des idées profondes de l'Antiquité : c'eſt par la même raiſon que Juſtin ne ſervira qu'à nous faire regretter la perte de Trogue Pompée, dont il a fait l'abrégé.

Je me ſuis encore aidé des lumieres de mes Compatriotes, Walter Raleig, le Docteur Howel, & le ſavant Marsham qui a pris des peines infinies à concilier, dans ſon *Canon Chronicus*, les différentes époques des premiers ſiecles. Mr. de Toureil eſt parmi les Modernes celui à qui j'ai le plus d'obligation. La Préface de ſon Démoſthene eſt un merveilleux plan de la Grece : autant que les bornes qu'il s'étoit preſcrites le lui permettoient, il y a diſtingué les plus conſidérables époques, développé le génie de la Nation, démêlé les différens intérêts des Etats, & marqué les degrés qui ont conduit la Grece à ſa plus grande élévation.

Après avoir parlé des matériaux que j'ai ramaſſés, il eſt à propos de montrer comment je les ai diſpoſés. Je n'ai point trouvé de méthode plus claire que celle qui regne dans notre Hiſtoire Romaine : je l'ai ſuivie dans la diviſion des livres, des chapitres, & par-tout ailleurs où elle a pu ſe prêter à mon ſujet : mais comme les affaires de Grece & de Rome ne ſont pas tout-à-fait les mêmes, il a fallu les traiter dans un ordre un peu différent : on voit d'un coup d'œil la naiſſance, les progrès, & la grandeur de Rome ; toutes ces Colonies dont elle s'accroiſſoit avec le tems, ſoumiſes aux mêmes loix auſſi-tôt que conquiſes, étoient autant de branches qui partoient d'un même tronc, avec lequel elles ne faiſoient qu'un tout : delà ce fil continu dans la conduite des événemens de Rome, & qui ſe rompt à chaque inſtant dans l'Hiſtoire de Grece.

Les Grecs avoient à faire à la plupart des Peuples connus : ils étoient partagés en différentes Républiques, entiérement indépendantes les unes des autres ; toutes jalouſes de la ſupériorité, & par conſéquent diviſées par intérêt, tant que le

beſoin ne les réuniſſoit pas contre un ennemi commun : ainſi ce que Florus dit des Romains, n'eſt pas moins vrai des Grecs, que leur Hiſtoire eſt celle du Genre-humain. La liberté étoit un but qu'elles avoient toutes en vue ; mais chacune y tendoit & s'y conſervoit à ſa façon : delà cette variété d'événemens, cette confuſion d'affaires difficiles à manier, & qu'il faudroit pourtant aſſujettir à l'ordre des tems & des lieux pour en compoſer un Corps d'Hiſtoire bien lié dans toutes ſes parties.

Au reſte cet Ouvrage préſentera la Grèce ſous deux faces ; on la verra d'abord diviſée en Royaumes dans un premier Livre, qui en contiendra les Hiſtoires, où les principaux ſeront traités ſéparément, & qui finira à la deſtruction du Trône : on la conſidérera dans le ſecond & le troiſieme, ramaſſée par pelottons en différens Etats Républicains, & cette partie ſera plus méthodique que la premiere.

Pour éviter toute confuſion, & conſerver mon récit ſans interruption, je me ſuis fait une loi de rapporter à la République d'Athenes toutes les actions d'importance, ſans faire mention des autres Républiques, qu'autant qu'elles y ont eu quelque part ; & j'ai pris la licence de donner dans l'ordre des Royaumes, la derniere place au Royaume d'Athenes.

Outre une attention particuliere à ne point fatiguer le Lecteur par une trop grande quantité d'objets préſentés à la fois, j'ai tâché de le ſoulager encore par l'uſage de la Chronologie. J'ai pris pour guide l'Archevêque Uſher. Une connoiſſance générale des tems ſuffit ici : qu'on ne s'attende donc pas à des préciſions aſtronomiques : ſi j'ai quelquefois arrondi les nombres des années, des hommes

& des vaiſſeaux, qu'on ne s'en prenne qu'à l'éloignement des tems, & à la différence dans les Hiſtoires, ſi grande, qu'il eſt ſouvent impoſſible d'atteindre à quelqu'exactitude. J'ai ſemé dans cet abrégé des Antiquités, toutes les fois que j'ai cru qu'il étoit néceſſaire d'y répandre des agrémens : obligé de parler de la Littérature & des Beaux-Arts, en faiſant l'hiſtoire d'un pays où l'on dit qu'ils ont pris naiſſance, j'ai marqué les époques générales de la Poéſie & de la Philoſophie ; j'ai dit un mot de la vie & des écrits de ceux qui s'y ſont diſtingués : enfin, j'ai tâché de me renfermer par-tout dans le plus petit eſpace poſſible, & de ne rien omettre qui fût important ; ce que je crois avoir exécuté, malgré l'étendue & la diverſité des matieres.

En publiant la ſeconde partie de cette Hiſtoire, j'ai cru qu'il étoit néceſſaire de donner une nouvelle édition de la premiere. Dans ce deſſein, j'ai revu mon Ouvrage ; je l'ai corrigé en pluſieurs endroits, & augmenté par-tout où l'expérience m'a fait connoître que la matiere le demandoit : j'ai beaucoup étendu les caracteres des hommes illuſtres dont j'avois à parler ; & ſur l'avis de quelques amis, je leur ai donné des couleurs plus fortes, je les ai tirés plus au naturel, & les ai mis dans un plus grand jour.

En revenant ſur les premiers ſiecles de la Grece, je me ſuis beaucoup aidé de la *Chronologie des anciens Royaumes réformés*, Ouvrage poſthume de M. Newton, où il a pris des peines infinies à marquer le tems de leurs fondations, & la ſucceſſion de leurs regnes, & où il n'a rien épargné pour fixer les dates de la guerre de Troye, du retour des Héraclides, du commencement des Olympiades, & les autres époques remarquables de l'Antiquité ;

mais ce savant & modeste Auteur ne se flatte pas d'avoir réussi ; il convient nettement qu'il est très-difficile de déduire avec exactitude les Généalogies & la Chronologie des tems fabuleux de la Grece, & renvoie cette matiere à un plus profond examen. Il faut pourtant avouer qu'il a approché de la solution de ces difficultés plus qu'aucun autre Ecrivain, & que ses conjectures seront toujours d'un grand poids, & serviront beaucoup à dissiper les ténebres de ces âges. S'il eût poussé ses réflexions au-delà du regne des fables, il eût sans doute surmonté quelques difficultés qui arrêteront encore ceux qui écriront l'histoire des siecles suivans ; mais il étoit entiérement absorbé dans des recherches philosophiques, qui, fondées sur des principes plus certains, devenoient plus satisfaisantes pour lui, & plus utiles à l'Univers. Ce Traité Chronologique, tout savant qu'il est, & tout pénible qu'il eût été pour un autre, n'étoit que l'amusement des quarts-d'heure qu'il déroboit à ses autres études. Ce grand homme a tant fait d'honneur à sa Patrie, & rendu de si grands services à la République des Lettres, que je ne puis refuser à sa mémoire des sentimens d'estime & de vénération. En écrivant l'Histoire d'un Pays que l'on regarde comme le berceau de la Philosophie, passerois-je sous silence le nom de celui à qui elle doit les progrès surprenans qu'elle a faits de nos jours.

Les Olympiades sont d'un si grand usage dans la Chronologie, qu'il seroit à souhaiter qu'on fût mieux en quel tems elles ont commencé. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'on célébroit les Jeux Olympiques bien avant que d'employer leur retour périodique à la mesure des tems, & que les Auteurs qui ont eu occasion de parler de ces solemnités,

ne

ne disent rien qui puisse les ériger en époques. Les Archontes d'Athenes, les Rois & les Ephores de Sparte, & les Prêtresses d'Argos, sont les principales dates de l'Histoire ancienne. Polybe est le premier qui ait compté par Olympiades. Pour Xénophon, il n'a point connu cette méthode; on l'a faussement insérée dans son Ouvrage. L'application tardive des Jeux Olympiques à la Chronologie, les différentes interruptions qu'ils ont souffertes après leur institution, & la négligence des Historiens qui ne nous ont pas transmis les noms de tous ceux qui y ont été couronnés, ont fait naître les obscurités qui dérobent l'origine de cette époque, & l'incertitude où l'on doit être sur les soixante ou soixante & dix premieres, si l'on en croit M. Newton. Quoi qu'il en soit, ce savant Chronologiste a frayé la route dans ces profondeurs, & je ne doute point qu'en suivant ses traces, les Ecrivains qui nous succéderont, ne rencontrent la lumiere.

Comme nous parlerons souvent des monnoies, il est bon de connoître leurs valeurs relatives aux nôtres. Les Grecs comptoient par dragmes: la dragme valoit 7 schelings 9 deniers de notre monnoie; la mine composée de cent dragmes, 3 livres sterling (*) 4 schelings 7 deniers; & le talent, composé de six mines, 193 livres sterling 15 schelings. Ceux qui voudront en savoir davantage là-dessus, n'auront qu'à lire la *Dissertation sur les Monnoies, les Poids & Mesures des Anciens*, que nous a laissé le savant Arbuthnot, dont j'avois l'honneur d'être ami.

(*) La livre sterling d'Angleterre vaut en France, cette année 1772, à peu près 22 livres 10 sols, & le schelin 11 sols 6 deniers; il est aisé, après cela, de fixer le prix de ces monnoies anciennes en argent de France.

Afin que le Lecteur fût en état de juger sainement du dessein & du mérite de notre Auteur, j'ai cru devoir joindre à cette Préface, celle qu'il a mise à la tête de la seconde partie de son Histoire, qui devoit suivre immédiatement la premiere, & qu'il ne donna que quelque tems après. Mr. Temple Stanyan *commence par excuser sa négligence avec autant d'esprit que de modestie : non moins bon Citoyen que bon Historien, il s'exprime ensuite en homme qui se tient pour suffisamment récompensé de son travail, par le plaisir qu'il a ressenti en rendant justice aux premiers défenseurs de la liberté. Puis il ajoute :*

Ce n'étoit pas une entreprise facile que de lever le voile de la Fable & des Fictions, dont les premiers Ages de la Grece étoient enveloppés, & de substituer le coloris naturel & vrai de l'Histoire, au vernis éclatant & faux de la Poésie. Mais autres tems, autres difficultés : la confusion des affaires à débrouiller, la différence des intérêts à distinguer, & la multitude des Gouvernemens & des mœurs à représenter, ont rendu les siecles historiques aussi pénibles à déduire, que les tems fabuleux. Ce travail avoit apparemment découragé les Auteurs, & c'est par cette raison que l'Histoire d'un Pays qui a servi de théatre à tant d'actions éclatantes, & d'un Peuple pour qui les autres parties du monde ont été la scene de tant de grands événemens, a été si longtems négligée. Je ne prétends pas que tous les monumens de la Grece soient demeurés ensevelis sous les ruines de l'Antiquité ; mais il est certain que l'on n'a guere travaillé à les en tirer, eu égard aux progrès que nous avons faits dans les Arts, les Sciences, l'Histoire moderne, & même dans le reste de l'Histoire ancienne. Nous avons, à la vérité, quantité de morceaux détachés de ses Histo-

riens, de ſes Poëtes, de ſes Orateurs & de ſes Philoſophes, ſans compter un déluge de Gloſes, de Commentaires & de Notes; mais tous ces écrits découſus, & peu méthodiques, ne peuvent ſervir qu'aux fondemens d'un Ouvrage plus ſuivi & plus régulier. C'eſt l'uſage que j'en ai fait: on nous a donné des Collections qui tiennent un peu plus de la forme de l'Hiſtoire, mais dans leſquelles l'eſprit de la Nation eſt étouffé par une foule de faits ſéchement racontés, & ſes affaires confondues avec celles des autres Peuples. C'eſt un défaut eſſentiel à toutes les Hiſtoires univerſelles, dont la loi principale eſt d'aſſujettir à l'ordre des tems, ſans aucun égard pour celui des lieux; on vous promène d'une contrée à une autre, ſans préparation ni liaiſon. Cette variété peut plaire dans un Abrégé Chronologique, deſtiné à fixer dans la mémoire la ſucceſſion & la date des principaux événemens; mais former un tout de l'Hiſtoire profane & ſacrée, étrangere & domeſtique, ancienne & moderne, & donner aux faits une étendue convenable, c'eſt un ouvrage au deſſus des forces d'un Ecrivain, & de la patience d'un Lecteur.

De tous les Auteurs qui ont parlé des affaires de la Grece, Mr. Rollin eſt le plus eſtimé: il a répandu dans ſon Ouvrage toutes les fleurs dont les Hiſtoriens ſont parſemés; mais il n'eſt pas toujours exempt des défauts que nous avons reprochés aux autres Hiſtoriens de la Grece. Du reſte, ſon Livre tend au but de l'Auteur: il eſt capable d'inſpirer à la jeuneſſe des principes d'honneur & de vertu; mais plus conforme aux regles de l'art, qui ne permet que des réflexions courtes & liées au corps de l'Hiſtoire, il eût été plus agréable à lire. Mon deſſein n'eſt pas de ravaler le

mérite d'un Ouvrage qu'on a reçu avec un applaudiſſement général, & qui eſt maintenant dans les mains de tout le monde. Je ſuis tout prêt à rendre juſtice aux grandes parties de cet Ecrivain : il eſt plein de ſon ſujet, abondant dans ſon ſtyle, fidele dans ſes citations, clair dans ſon récit, & par-tout animé d'un eſprit de liberté qui convient à ſa matiere, & qui n'eſt auſſi vif que dans Mr. de Toureil. J'avois écrit cet Abrégé de l'Hiſtoire Grecque, quelque tems avant que Mr. Rollin eût publié ſon Hiſtoire des anciens Royaumes; j'avouerai cependant qu'elle ne m'a pas été tout-à-fait inutile en revoyant mon Ouvrage.

Les Antiquités Grecques de M. S. l'Archevêque de Cantorbéry, Prélat non moins illuſtre par beaucoup d'autres qualités, que par l'étendue de ſes connoiſſances, m'ont encore éclairé dans quelques endroits de cette Hiſtoire : cet enfant, dès ſa jeuneſſe, né dans le cours de ſes premieres études, peut faire honneur à tout âge, & n'eſt indigne ni de la ſainteté de ſon état, ni de l'éminence de ſon rang.

On étoit ſur le point d'imprimer ces feuilles, lorſque Mr. l'Abbé de la Tour publia la Vie d'Epaminondas, & nous dédommagea de la perte de celle que Plutarque avoit écrite. Mr. de Fontenelle eut la bonté de me communiquer, dans le même tems, un Diſcours manuſcrit ſur le même ſujet, prononcé dans l'Académie des Belles-Lettres & des Inſcriptions, par M. l'Abbé Gédoyn : j'ai pris toutes les précautions poſſibles pour qu'il ne m'échappât rien d'important ſur les grands hommes dont j'avois à parler. La lecture des Ouvrages que j'ai nommés, a quelquefois diſſipé mes doutes & confirmé mes opinions.

Cette ſeconde Partie de mon Hiſtoire ne contient pas un vingtieme de l'intervalle de tems renfermé dans la premiere : ce nombre d'années eſt, à la vérité, fort court ; mais il eſt plein d'événemens : les ſoixante-huit dernieres, avec les vingt-ſept précédentes de la guerre du Péloponneſe, ſont les tems de la Grece les plus agités. Lorſque les Grecs furent délivrés des Armées étrangeres, ils commencerent à ſe diviſer, & à ſe déchirer par des guerres inteſtines ; ils tremperent leurs épées dans leur propre ſang, & détruiſirent cette liberté qu'ils avoient ſi courageuſement défendue. Quelques vrais citoyens travaillerent encore à ſauver la Nation, en établiſſant la balance entre les Etats ; mais la difficulté de trouver cet équilibre, & de le conſerver, fut la ſource de tous les différends. D'ailleurs, comment bannir le déſordre & les querelles des aſſemblées d'une foule de Peuples ſi diverſement gouvernés ? Les Démagogues (& quiconque, à leur exemple, ſe ſentoit un peu d'adreſſe & d'audace) aigriſſoient les eſprits, & faiſoient leur profit particulier du trouble & des malheurs publics. Pour remédier à cet inconvénient, on créa les Amphyctions : c'étoient des eſpeces d'Etats-Généraux, où l'on délibéroit ſur les intérêts & la ſûreté de la Nation, & où l'on décidoit encore des prétentions relatives de chaque Peuple. Les jugemens émanés de ce Tribunal étoient reſpectés ; mais il ne s'aſſembloit que deux fois l'an, la plupart du tems pour la forme ; & ſi vous en exceptez quelques occaſions extraordinaires, il ne fit rien qui répondît au but de ſon inſtitution. Cependant, on faiſoit toujours parade de la liberté ; les diſcours publics étoient pleins de ce mot ; mais l'eſprit en étoit totalement éteint. Cette affection réciproque qui les avoit réünis contre les Perſes, ne

ſubſiſtoit plus : l'indolence & la volupté, le trouble & la diſſolution, la violence & les rapines avoient ſuccédé au déſintéreſſement, à la droiture, & à l'héroïſme des premiers tems : les Peuples ſe dévoroient mutuellement : les petits Etats étoient écraſés par les grands : la Souveraineté étoit entr'eux la pomme de diſcorde ; l'un s'élevoit ſur les ruines de l'autre ; tous vouloient dominer, & la plupart dominerent à leur tour. Telles étoient les convulſions de la Grece, pendant la guerre du Péloponneſe : s'il y eut quelqu'intervalle de tranquillité, il ſembloit qu'on reprenoit haleine, plutôt qu'on ne ceſſoit de combattre.

Que le Lecteur ne s'attende pas à trouver dans ces guerres inteſtines des événemens auſſi grands, auſſi merveilleux, que lors de la deſcente des Perſes ; ce ne ſont plus des Armées innombrables, telles que celles dont l'Orient inonda ce Pays, ni des victoires auſſi prodigieuſes que celles qui ont éterniſé les noms de Marathon, de Salamine, de Platée, & de Mycale. Les efforts que l'on fit dans ces premiers tems en faveur de la Liberté, ſont hors du cours ordinaire de la Nature ; ils ſemblent au deſſus de l'humanité ; ils ont quelque choſe d'*énorme* ; l'éclat de ces actions nous frappe & nous ravit ; mais le récit de leurs querelles domeſtiques, en nous expoſant des faits moins extraordinaires, doit nous plaire tout autant, & peut nous inſtruire davantage : le nombre des combattans ſera moins grand ; on verra moins de ſang répandu : c'eſt l'adreſſe & la conduite des Généraux, c'eſt la diſcipline des ſoldats qui fera le mérite de ces dernieres victoires, & non la foule des morts : il n'eſt preſque plus queſtion que de feintes & de ſtratagêmes, de marches & de contre-marches, de campemens & de retraites, de garniſons ſurpriſes, de

convois interceptés, d'alliés détachés, & de Traités violés. Les Grecs étoient devenus plus entendus dans l'Art militaire, & moins prodigues de leurs vies, que lorſqu'ils n'avoient à oppoſer à une multitude de Barbares que la valeur & le déſeſpoir, comme à cette fameuſe journée des Thermopiles, où une partie ſe dévoua à une mort certaine pour le ſalut de l'autre. Voilà ce qui rendit ces Guerres civiles beaucoup plus durables qu'on ne l'auroit imaginé. Quand on vient à conſidérer la valeur des Peuples, & le peu d'étendue du pays, on ſe perſuaderoit preſque qu'une journée ſuffiſoit pour décider le ſort de la Grece entiere, & qu'une des principales Républiques devoit ſubjuguer, en fort peu de tems, le reſte de la Nation. Mais outre les raiſons que nous venons de donner de la durée & de l'iſſue de ces diſſentions, il faut encore obſerver que les Grecs intéreſſerent fréquemment les Puiſſances étrangeres dans leurs différends. Dans leurs déſaſtres, la plupart des Républiques, à leur honte éternelle, appellerent à leur ſecours les Perſes leurs anciens ennemis. Le Perſe fomenta les diviſions; & pour affoiblir la Nation entiere, il protégea les Etats les uns contre les autres. Philippe ſuivit cette méthode avec plus de ſuccès, & le Grec perdit la liberté. Les progrès ſucceſſifs de cette révolution, & les efforts de quelques particuliers pour briſer le joug, & réparer l'honneur du Pays, ſeront la matiere des huit derniers Chapitres de cette Hiſtoire.

Remarquez qu'au milieu de ces troubles, plus ou moins grands, mais continuels, le progrès des Arts & des Sciences ne fut point interrompu: ils furent pouſſés à un haut point de perfection: il y avoit alors en Grece plus de politeſſe, d'éloquence & d'urbanité, plus de grands Hommes en tout

genre, qu'en aucun autre tems, & qu'en aucune autre partie du Monde. Comme la connoiſſance des Hommes illuſtres jette un grand jour ſur les ſiecles où ils ont vécu, je me ſuis étendu ſur leurs caracteres: j'ai peſé leurs bonnes & mauvaiſes qualités, & j'ai relevé les ſervices qu'ils ont rendus, ſans déguiſer les maux qu'ils ont faits. Pour m'acquitter de cette tâche avec quelqu'exactitude, il a fallu concilier les Hiſtoriens les uns avec les autres, & quelquefois avec eux-mêmes. A cet effet, je les ai comparés; j'ai fait ſervir l'un où l'autre m'abandonnoit, & j'ai choiſi les particularités de leurs vies que j'ai trouvé les plus raiſonnables, les plus intéreſſantes, les plus vraiſemblables, & les plus conformes à l'idée communément reçue du perſonnage dont j'avois à parler. J'ai jugé des faits comme des hommes; & lorſque les Hiſtoriens ſe ſont manifeſtement contredits ſur quelque point eſſentiel, je n'ai pas manqué d'en avertir le Lecteur.

Quelqu'obſcurs que ſoient les premiers Ages de la Grece, & quelque difficiles à traiter que ſoient les ſiecles ſuivans, il faut pourtant convenir que la confuſion & les vuides ne ſont pas proportionnés à la quantité d'Auteurs que nous avons perdus: heureuſement les meilleurs Ecrivains & les Hiſtoriens les plus exacts ſe ſont ſauvés du naufrage: tels ſont Thucydide, Xénophon, & Démoſthene, gens d'une véracité & d'une probité reconnue, & qui tous ont eu part dans les choſes qu'ils nous ont racontées; ainſi le *Græcia mendax* de Juvénal ne peut leur être appliqué, non plus qu'aux ſiecles où ils ont fleuri: l'épithete du Satyrique ne convient qu'aux Ages fabuleux, tems favorables à l'imagination d'un Poëte, mais indignes de la gravité d'un Hiſtorien: c'eſt dans cet eſprit que j'en ai traité en

ſi peu de mots. J'aurois gliſſé ſur cette partie de l'Hiſtoire plus légérement encore ; mais il falloit entrer en matiere, & amener les faits dont l'authenticité eſt avouée. Si l'exemple pouvoit me juſtifier, je citerois en ma faveur la plupart de nos Hiſtoriens, qui, non contens de perpétuer tous les contes qu'on a débités des anciens Bretons, nous donnent encore pour fondateur, le Brutus des Troyens : les Ecoſſois datent même leur origine de Cécrops d'Athenes, ou d'Argus, qui vivoit cent ans avant lui : mais tout cela ne prouve autre choſe, ſinon qu'à l'imitation des Grecs, nous avons établi les commencemens de notre Hiſtoire ſur des fables, ou, qui pis eſt, enté une fable ſur une autre : la plupart des Peuples de l'Europe ont donné dans cette vanité.

Bien des Nations qui pouvoient auſſi commodément, & avec plus de vraiſemblance, tirer leur origine de quelques Héros imaginaires de leurs contrées, ont cherché des Fondateurs chez les Grecs : il n'a pas dépendu d'elles que la Grece ne paſſât pour leur Mere commune. Cette affectation lui fait honneur ; c'eſt un hommage qu'elles ont rendu à la ſcience, à l'eſprit & à la délicateſſe des Athéniens, aux Loix, & à la diſcipline de Lacédémone, & à la valeur des Grecs en général. Elles ont cru qu'en s'alliant à ce Peuple, on les croiroit héritieres de ſes vertus, & capables de ſes actions. C'eſt dans ce même préjugé que la plupart des contrées d'Europe ont pris les Gouvernemens de la Grece pour modeles, ſans y apporter d'autres innovations que celles que l'expérience leur a ſuggérées. Quoique le bonheur & la liberté des Peuples fuſſent le fondement des Conſtitutions de la Grece, toutefois, elles n'étoient pas ſans défauts : j'en ai remarqué pluſieurs, en parlant des déſordres qu'ils ont occa-

sionnés : auſſi les retrouve-t-on dans les Républiques qui ſubſiſtent à préſent, avec quelques autres qu'on y a ajoutés, à force de raffiner & de tendre à un degré de perfection, dont cette eſpece de Gouvernement n'eſt pas ſuſceptible. Je ſais qu'on a prétendu démontrer qu'un Gouvernement Républicain pouvoit être parfait ; mais quelque beaux que ſoient cet projets en idée, il eſt difficile de les mettre en exécution, & de prévenir la tyrannie du petit nombre dans l'Oligarchie, & les déſordres de la multitude dans la Démocratie : ces deux Gouvernemens étoient les fondemens de tous ceux qui partageoient la Grece.

Lycurgue tempéra dans Lacédémone le pouvoir du Monarque ; mais de ſon tems même, ils étoient trop limités, eu égard à l'autorité du Sénat, & plus encore dans la ſuite, eu égard à celle des Ephores, dont on prétendit faire une barriere entre les Magiſtrats & le Peuple ; mais qui bientôt devinrent tout-puiſſans, & ne laiſſerent aux Rois qu'un vain nom : cependant cette forme ſubſiſta, & les Romains l'adopterent : les deux Conſuls de Rome répondoient aux deux Rois de Lacédémone, & les Tribuns du Peuple aux Ephores, avec cette différence, que la puiſſance des Magiſtrats Romains étoit plus grande que celle des Lacédémoniens, & qu'ils en firent un plus mauvais uſage, ſur-tout les Tribuns, qui, ſous prétexte de défendre les droits du Peuple, donnerent occaſion à la plupart des révoltes, des aſſaſſinats, & des proſcriptions dont il eſt fait mention dans les tems orageux de la République. Les Rois étoient trop foibles à Sparte, & le Peuple étoit trop puiſſant dans Athenes : il n'y avoit qu'un juſte milieu entre ces extrêmes, qui pût procurer un bon Gouvernement.

J'ai fini cet Abrégé à la mort de Philippe, par

la raiſon que les conquêtes d'Alexandre ſont plutôt une partie de l'Hiſtoire des Aſiatiques & des Macédoniens, qu'une continuation de celle des Grecs. D'ailleurs, les affaires de ces tems ſont plus exactement détaillées que celles des ſiecles précédens. Il eſt vrai que l'abſence d'Alexandre donna lieu à quelques Grecs d'attenter à la liberté qu'ils avoient perdue : mais ſon retour ſur eux fut prompt; & telle fut la terreur que la deſtruction de Thebes, & les victoires d'Antipater ſur les Péloponnéſiens répandirent dans toutes ces contrées, qu'on n'oſa plus ſecouer ſes chaînes. Si la mort d'Alexandre n'eût empêché ſon retour en Macédoine, il eût aiſément reuni la Grece à ſes domaines, & même anéanti le nom de Grec, s'il eût voulu. Ils ſubſiſterent encore après ces échecs ; mais dans un ſi grand aviliſſement, qu'aucun d'entr'eux ne ſe diſtingua dans quelque genre que ce fût ; depuis le regne des Succeſſeurs d'Alexandre juſqu'à l'expédition des Romains, ils n'eurent ni Poëtes, ni Philoſophes, ni Généraux, & ne firent rien de remarquable, ſi vous en exceptez la Ligue des Achéens, ſous Aratus & Philopæmen, & les efforts d'Agis & de Cléomenès contre les Ephores.

HISTOIRE
DE
GRECE.

INTRODUCTION.

De l'origine de la Grece, & de ſes premiers Habitans.

C'Est de tout tems que les Peuples ſe ſont diſputé l'ancienneté : l'Egyptien, le Scythe, & les autres, bien réſolus de ne la point céder à leurs voiſins, ſe diſoient auſſi vieux que le Monde, & auſſi durables que lui : les Grecs ne furent point exempts de cette vanité : les Athéniens, en particulier, ſe vantoient d'avoir été produits au même inſtant que le Soleil, & d'être ſortis du ſol qu'ils habitoient. L'orgueil & la jalouſie accréditerent ſans doute cette opinion ; mais elle dut vraiſemblablement ſa naiſſance à l'ignorance des Lettres, & au défaut de Gouvernement civil dans ces premiers Ages du

Monde. Delà vint encore cette obscurité qui se répandit alors sur l'origine de la plupart des Nations, & qui suppose maintenant beaucoup d'indulgence dans un Lecteur, qui croit ce que nous en savons de plus certain. Les ténebres furent plus épaisses dans la Grece qu'ailleurs ; car son enfance fut longue, & les actions qui la signalerent de tems à autre, transmises à la Postérité par une tradition incertaine, ou dans des Mémoires imparfaits, donnerent lieu aux Historiens des siecles suivans, aussi-bien qu'aux Poëtes, de remplacer, par des fictions, ce qui leur manquoit en récits authentiques. Voilà, en quatre mots, ce qu'on appelle les Tems fabuleux : la nuit dont l'erreur & la superstition les a couverts, est profonde à la vérité ; mais nous tâcherons, à la lueur de quelques traits de lumiere qu'on apperçoit à travers, de démêler l'origine d'un Peuple qui a tant figuré dans le Monde.

Nous ne risquons rien d'accorder aux Grecs un rang d'ancienneté, en leur refusant le premier ; car leurs propres Historiens conviennent qu'ils furent instruits & civilisés par des Colonies qui descendirent d'Egypte & de Phénicie. Le Phénicien leur apprit la Navigation, le Commerce & l'usage des Caracteres alphabétiques ; & ils reçurent de l'Egyptien le goût des Arts & des Sciences ; une Religion, des Loix ; en un mot, des Dieux & des Rois.

Mais avant que d'entrer dans le détail des affaires de la Grece, il est nécessaire de jetter les yeux sur cette partie du Monde, connue sous le nom de la Grece en général. Le nom de Grec étoit ancien chez la Nation ; il lui venoit ou d'un petit Bourg, ou d'un certain Græcus, Roi fort obscur, dont on croit que les sujets étoient ori-

ginaires de la Theſſalie ; ce qui a engagé quelques anciens Hiſtoriens à borner à cette Contrée la Grece proprement dite. Les Romains le lui conſerverent par égard pour ſon ancienneté, quoiqu'on ait remarqué que Virgile ne s'en eſt pas ſervi une ſeule fois dans toute ſon *Enéide*. Les Grecs ne tarderent point à le quitter pour celui d'Achéens, ou d'Helléniens, & l'on s'étonnera ſans doute qu'un Peuple ſi jaloux de ſon ancienneté, ſe départît ſi facilement de la meilleure preuve qu'il en eût : mais il paroît que c'étoit un hommage auquel la plupart de leurs Rois s'attendoient, de ſorte qu'ils changerent de nom preſque auſſi ſouvent que des Maîtres.

Mais puiſqu'ils ont affecté de déguiſer leur origine, en corrompant les noms de leurs Fondateurs, il ne nous reſte qu'à réclamer contre ce mêlange d'ignorance & d'orgueil, les ſaintes Ecritures, la plus ancienne & la plus authentique de toutes les Hiſtoires.

On convient que la Grece, ainſi que les autres Contrées, fut d'abord habitée par les deſcendans de Noé. Mais quel eſt celui de ces deſcendans dont l'immédiate poſtérité ſe répandit en Grece ? c'eſt ſur quoi l'on n'eſt pas d'accord. La poſtérité de Japhet s'empara des Iſles des Gentils, façon de parler hébraïque qui s'étendoit non-ſeulement à toutes les Terres à qui elle convenoit proprement, mais encore à toutes les Contrées voiſines de la Mer, à quelque diſtance que ce fût de la Paleſtine, particuliérement aux Pays qui ſéparent l'Océan de la Méditerranée ; ainſi la Grece & l'Italie pouvoient être compriſes ſous cette dénomination.

Si l'on s'en rapporte à l'analogie des noms, on n'aura pas de peine à croire que l'Ion de Grece

eſt le même que le Javan de l'Ecriture, & que la Grece fut peuplée par ce fils de Japhet : l'Ecriture ne nomme jamais la Grece autrement que Javan ; & l'on remarquera que, quoique l'Ionie n'en fût qu'une Province, les autres Nations comprenoient toutefois tous les Grecs ſous le nom commun d'Ioniens : à quoi l'on peut ajouter que les Œoliens, ou plutôt Elis de Péloponneſe, cette partie de la Grece qu'Homere appelle Alifium, & d'où quelques-uns dérivent le mot d'Helléniens, ſemble n'avoir pris ce nom que pour conſerver la mémoire de ſon fils Elisha.

Mais ces opinions n'ayant point encore un degré de vraiſemblance qui les mette au deſſus de toute critique, permettons aux Grecs de s'expliquer eux-mêmes ſur leur propre origine. Les plus exacts & les plus judicieux d'entr'eux diſent que le Pays fut habité, dans le commencement, par des Barbares, dont la langue & les mœurs étoient différentes des leurs : Strabon nous a laiſſé une longue liſte des Driopes, des Cauconiens, des Lélèges, des Aoniens & autres ; mais tous ces Peuples n'ont pas l'air d'avoir été les anciens habitans de la Grece ; on les prendroit plus volontiers pour des rebuts de la Carie, d'où elle étoit expoſée à de fréquentes irruptions. Les Pélaſgiens ſont les plus remarquables, tant par leur ancienneté, que par l'étendue des terres qu'ils poſſédoient ; l'Arcadie fut leur premiere ou principale réſidence ; auſſi les Arcadiens avoient-ils adopté Pélaſgus pour Fondateur ; & ſur cette adoption ils s'arrogeoient, entre leurs voiſins, le premier rang d'ancienneté.

Les Grecs tenoient Pélaſgus pour fils de la Terre ; car c'eſt ainſi qu'ils nommoient tous ceux dont ils n'avoient rien de mieux à dire. Cette marque d'ignorance donna lieu à de plus éclairés, de conjectu-

ture

turer que ce Pélasgus de Grece pourroit bien être le Péleg ou Phaleg de l'Ecriture ; ce qui passe la vraisemblance, si l'on convient que la Grece, & la plupart des contrées de l'Europe furent peuplées par des colonies qui sortoient de la Scythie, d'où les descendans de Phaleg traversérent la Thrace & la Thessalie, occupées par la postérité d'Elisha, & se fixerent, les uns en Epire, les autres dans l'Héliade, & le plus grand nombre dans les endroits du Péloponnese, qui leur parurent les plus habitables, & qu'ils trouverent les moins habités ; car on a raison de supposer que les contrées maritimes ne furent pas peuplées des premieres ; d'abord, l'ignorance de la Navigation, ensuite la crainte des Pirates ayant dû les rendre désertes.

La Langue Grecque, qui dérive, comme on en convient généralement, des Langues Orientales, acheve de confirmer, par son rapport avec l'Hébreu, cette descendance de la postérité de Phaleg; & le mêlange avec des idiômes étrangers, est la seule bonne raison qu'on puisse donner de la diversité des dialectes qui la partage. Le dialecte dorique offre même un exemple sensible de la prononciation emphatique, si particuliere aux Orientaux : les Langues Orientales ont laissé les mêmes traces sur les lisieres de la Grece : on les distingue principalement dans la Crete, & les Isles où dut naturellement s'arrêter le Pélasgien chassé du Péloponnese & du Continent; mais quel que fût ce Peuple, il n'eut jamais d'autre nom que celui de Pélasgien, d'où le Péloponnese fut appellé le Pélasge.

Les Pélasgiens, après s'être dispersés dans toute la Grece, s'étendirent en Italie, où confondus avec les Thyrrhéniens, ils passerent pour les premiers Fondateurs de Rome : épars & vagabonds qu'ils étoient, ne s'affermissant nulle part, & ne s'incor-

porant avec aucun Peuple de Grece, ils furent obligés de céder le Péloponneſe à Hellen, fils de Deucalion, quelques-uns diſent de Climene & de Prométhée, & les autres d'Ion.

Hellen regna dans la Theſſalie, peu de tems après le Déluge, qui porte le nom de ſon pere : placé au centre de la Grece, & dans des Pays où ſa famille ſe rendit puiſſante, il entretint correſpondance avec ſes voiſins, & vint à bout de chaſſer le reſte des Pélaſgiens : il nomma ſes ſujets *Helléniens*, & l'*Hellade*, ce Pays qui s'appella dans la ſuite Phtyothis. Ce nom, qui embraſſera la Nation entiere avec toutes ſes colonies, ne convenoit, dans ſon origine, qu'aux terres qu'Hellen poſſédoit ; car les Rois qui l'environnoient, n'étoient pas moins jaloux que lui d'étendre leurs noms, perſuadés qu'ils en acquéroient une eſpece de droit à la Monarchie univerſelle de Grece. Delà cette multitude de noms que nous rencontrons, ſur-tout dans les Poëtes, qui s'en ſervirent indifféremment pour déſigner la Nation en général.

Entre les Peuples qui partageoient la Grece, les plus conſidérables étoient les Achéens, les Argiens, les Danaëns, les Dolopes, les Helléniens, les Ioniens, les Mirmidons, & les Pélaſgiens : les contrées qu'ils occupoient portoient chacune le nom de celui qu'elles avoient pour Fondateurs ou pour Rois. Avant la guerre de Troye, les Grecs n'avoient rien fait de remarquable, ni au dedans, ni au dehors : cette expédition les raſſembla, pour la premiere fois, ſous un même nom, & pour un intérêt commun : ils en emporterent la vanité de traiter de Barbares le reſte des Nations : ils avoient alors un Peuple à leur oppoſer, & s'étoient fait un nom dans le monde.

L'Hellade, la Grece proprement dite, ou cette

contrée qui voit à l'occident & au midi la Mer Ionienne, & à l'orient la Mer Egée, qui la ſépare de l'Aſie, eſt la partie la plus orientale d'Europe, & fut la premiere & principale réſidence des Grecs: la Macédoine, l'Illyrie & l'Epire la bornent au ſeptentrion : le Barbare partageoit avec le Grec l'Illyrie & l'Epire. L'Iſthme, ou la langue de terre qui empêche la jonction des deux Mers, la diviſe en deux parties : l'une ſeptentrionale, & la plus étendue : l'autre méridionale, dont les Mers qui l'environnent de tout côté, ſans l'Iſthme, forment une preſqu'Iſle, à qui Pélops, qui la poſſéda, donna le nom de Péloponneſe. A ces Pays il faut ajouter toutes les Iſles dont la Mer Egée & la Mer Ionienne ſont parſemées : Crete, la plus renommée & la plus grande de toutes, l'Eubée, Corcyre, Céphallénie, Zacynthe, avec une quantité d'autres moins conſidérables. Toutes ces contrées qui compoſoient la Grece, ſe ſous-diviſoient encore en Provinces. Au ſeptentrion de l'Iſthme, la Theſſalie, les Locres-Epicnémides, Opunces & Ozoles, Peuples Orientaux, connus ſous le nom de Locres-Heſpériens ; la Béotie, l'Attique, le Territoire de Mégare, la Phocide, l'Æolie, l'Acarnanie & la Doride ſe ſont ſignalés dans les beaux jours de la Grece. Au midi, l'Achaïe, l'Elide, la Meſſénie, la Laconie, l'Argolide & l'Arcadie formoient toutes enſemble le Péloponneſe.

Telle fut la réſidence originaire des Grecs ; mais devenus avec le tems & plus puiſſans & trop nombreux, les colonies dont ils regorgerent, étendirent conſidérablement leur territoire : c'eſt ainſi qu'ils s'emparerent & des cantons circonvoiſins, tels que la Macédoine, l'Illyrie & l'Epire ; & des contrées plus éloignées, telles que la Sicile, la plus grande, après notre Iſle, de toutes celles qui

ſont en Europe, & les Provinces méridionales de l'Italie, où ſes colonies s'établirent en ſi grand nombre, que ces Pays en furent appellés la grande Grece. pour la Macédoine en général, nous attendrons que, poſant les fondemens de cette Souveraineté qu'elle maintint, ſous le nom de tierce Monarchie, ſes forces & ſa grandeur faſſent trembler la Grece juſques dans ſes Etats les plus reculés, pour la mettre au nombre de ſes contrées.

Les Grecs poſſédoient encore dans l'Aſie Mineure le Pont, la Bithynie, la Phrygie, la Lydie, la Carie, la Lycie, la Pamphilie, avec l'Iſle de Chypre, & d'autres non moins connues, qui bordent l'Aſie : telles ſont Lesbos, Chio, Samos, Cos, Carpathe, Rhode & Lemnos, dans la Mer Egée, aux environs de la Thrace.

Nous aurons occaſion, dans le cours de cette Hiſtoire, de nous étendre ſur toutes ces colonies, & quelques autres moins conſidérables : quant à préſent, nous nous contenterons d'obſerver qu'elles pénétrerent dans preſque tous les Pays connus de l'ancien monde, & qu'elles y établirent leur Gouvernement, leurs coutumes & leur poſtérité.

La Grece n'offre rien qui mérite quelqu'attention avant la fondation de ſes Royaumes. Que peut-on dire d'un Peuple groſſier juſqu'à la barbarie, ne connoiſſant ni l'art de cultiver les terres, ni celui de conſtruire des habitations, ni les moyens de pourvoir aux beſoins les plus naturels, n'ayant d'autre loi que la force, & paiſſant en plein air comme la brute ? Tels étoient alors les Grecs, & quiconque parmi eux donnoit quelques ſignes d'humanité, étoit obéi comme un Roi, ou même adoré comme un Dieu : témoin les honneurs divins rendus à ce Pélaſgus, qui leur apprit à bâtir des chaumieres, à ſe couvrir de peaux, &

à vivre de glands. Les mœurs ne se ressentirent pas beaucoup des avantages de ce nouvel aliment : des siecles entiers s'écoulerent avant que la Grece eût quelque forme constante & décidée : c'étoit toujours une multitude sans frein & sans loi, un Peuple errant à l'aventure, & s'accommodant volontiers de la fortune de ses voisins, quand il étoit mécontent de la sienne. Dans ces mouvemens, les riches contrées devinrent la proie des plus forts. Mais si la conquête en étoit aisée, la possession n'en étoit pas de longue durée : les possesseurs en étoient bientôt chassés par d'autres, qui avoient le même droit de les dépouiller : chaque année donnoit ainsi à la Thessalie, au Péloponnese, & aux autres contrées de la Grece, un nouveau Maître & de nouveaux habitans.

L'Attique se garantit de ces agitations par la stérilité de son territoire. Ses premiers habitans possédérent, dans une longue tranquillité, un Pays qui ne valoit pas la peine qu'on le leur disputât : delà, s'ils n'étoient pas les plus anciens peuples de Grece, ils avoient au moins les meilleurs titres d'ancienneté ; mais le grand avantage qu'ils retirerent de la paix qu'ils devoient à l'ingratitude de leur sol, fut de penser les premiers : ils en devinrent inventifs : ils se disposerent à accueillir la Littérature & les Arts, lorsqu'ils se présenterent, & ils jetterent les premieres semences de cette grandeur à laquelle les siecles suivans les virent élevés.

Mais tandis que l'Attique jouissoit d'une profonde paix, un tumulte & des ravages continuels désoloient le reste de la Grece ; la crainte d'être déplacé, empêchoit qu'on ne fît des établissemens ; on ne voyoit rien au delà du présent ; on vivoit au hasard ; & les esprits étoient engourdis à un point, que ces tems n'offrent dans ces contrées,

pas le moindre veſtige des Sciences, des Arts & du Commerce, fruits heureux de la tranquillité.

Ce ne fut qu'à la longue qu'on reconnut la néceſſité de former une Société, l'unique barriere qu'on pouvoit oppoſer à la violence; alors on ſe perfectionna dans l'art de bâtir; les habitations s'embellirent, ſe multiplierent, & l'on vit éclorre des Bourgs, qui devinrent incontinent des Villes; mais tout cela n'adoucit pas entiérement le tempérament & les mœurs. Cet honneur étoit réſervé à l'Egypte & à la Phénicie, comme nous l'avons inſinué plus haut.

HISTOIRE DE GRECE.

LIVRE PREMIER.

Des Royaumes de Grece depuis la fondation de Sycione, juſqu'à la deſtruction du Trône dans Athenes, ce qui comprend l'eſpace de 1579 ans.

CHAPITRE PREMIER.

Du Royaume de Sycione, qui a duré 1000 *ans.*

LE Royaume de Sycione eſt le premier dont les anciens Hiſtoriens aient parlé. Sycione eſt une Ville du Péloponneſe, ſituée aux environs de l'Iſthme, & ſur les confins de l'Achaïe : on place ſa fondation peu de tems après le déluge univerſel : comme elle eſt une des plus anciennes de l'Europe, & même du monde, ajoutent quelques Auteurs, qui ne lui permettent pas d'être poſtérieure aux Em-

pires d'Egypte & d'Aſſyrie, & que d'ailleurs nous avons autant au moins de raiſons de douter de ſon exiſtence que de la croire, nous en dirons fort peu de choſe

A. M. 1915. On prétend qu'Ægialée fut le premier de ſes Rois ; qu'il regnoit l'an 1915 de la création ; que la Ville, ſon territoire, & même la plus grande partie du Péloponneſe porterent ſon nom, & que ce Pays s'appelloit l'Ægialée ; ainſi que des Rois Apis & Sycione, il s'appella dans la ſuite Apia & Sycionie. On ne s'accorde ni ſur l'ordre & le nombre, ni ſur les noms des Rois de Sycione, bien loin d'en rapporter les actions mémorables, ou de fixer la durée de leurs regnes. Adraſte fut le premier de ſes Rois, ſi l'on en croit Homere ; mais Pauſanias omet Poliphyde, & fait ſuccéder Hyppolite & Laceſtade à Xeuxippe, qu'on met communément le dernier. M. Newton a obſervé que les Chronologiſtes ont fait d'Apis & d'Epaphus ou Epopéus deux Rois, entre leſquels ils ont inſéré une douzaine de Princes imaginaires, dont ils n'ont dit que les noms ; ce qui rend Ægialée, Fondateur de ce Royaume, de trois cens ans plus vieux que Phoronée ſon frere ; abſurdité manifeſte, ſi l'on convient qu'Ægialée & Phoronée ſont fils d'Inachus. L'opinion qui compte Sycione entre les anciens Royaumes, mais qui ne date ſa fondation que du tems, ou même plus tard que celle d'Argos, fournit un moyen de remédier à cette différence, en effaçant du catalogue des Rois tous ces noms chimériques, & ne faiſant d'Apis, Epaphus & Epopéus qu'un ſeul Roi, ſous des noms différens. Mais parmi ces difficultés, que peut-on avancer ſur le Royaume de Sycionie, qui ne puiſſe être contredit, ſur-tout quand on voit les Critiques les plus éclairés des premiers âges, ne trouver aucune place

dans l'antiquité pour ſes Princes, & en rejetter la ſucceſſion l'eſpace à peu près de 1000 ans ? Cependant, en accordant quelque choſe à l'éloignement des tems & à la diſette d'Hiſtoriens, & ſuppoſant ſur la ſituation commode de Sycione, & ſur la bonté de ſon territoire, qu'elle fut peuplée des premieres, nous en pourrons conclure d'abord qu'elle exiſta, & qu'elle eut même des Rois ; car après le Déluge, à meſure que les hommes ſe multiplierent, ils formerent preſque par-tout où ils s'établirent, des Etats Monarchiques. Conſéquemment, outre les Rois dont j'ai déja fait l'énumération, la Grece en comptoit beaucoup d'autres ; l'Arcadie, la Meſſénie, la Theſſalie, la Crete, & les autres Iſles ; Elis, Eleuſis, & quelques Cités particulieres, étoient érigées en Royaumes. Mais l'obſcurité qui les couvre eſt ſi grande, qu'il eſt impoſſible de donner une ſuite exacte de tous ces regnes : auſſi ne ferai-je mention que de quelques-uns ; encore ſera-ce par occaſion, lorſque des faits dignes de remarque les rameneront à l'hiſtoire générale du Pays.

Nous obſerverons ſeulement, qu'on nous a repréſenté ces premiers Rois de la Grece, comme des perſonnages illuſtres, & dignes par leur courage, leur prudence & d'autres vertus, du choix unanime & libre des Peuples qu'ils ont gouvernés. La conduite des Armées étoit leur fonction principale ; & Thucydide aſſure que, ſous le regne de Cécrops & de ſes ſucceſſeurs, juſqu'à Théſée, les Rois n'étoient conſultés que dans les dangers de l'État ; que l'Attique n'avoit rien de particulier en cela ; & que pendant la paix, toutes les Villes de Grece avoient leurs Cours & leurs Magiſtrats chargés des affaires ordinaires, & formoient au dedans d'elles-mêmes des eſpeces de Républiques,

Mais l'aſcendant que la qualité de Général donnoit à ces Rois, étendit bientôt les limites de leur autorité, & leur ouvrit la porte au Gouvernement Civil : ils n'abuſerent pas ſur le champ de cet accroiſſement de puiſſance : la durée & la tranquillité des premiers regnes eſt un témoignage de la bonne intelligence qui regnoit entre le Prince & les Sujets : l'obéiſſance des Sujets étoit entiere & volontaire, & le Prince étoit plus flatté de la devoir à l'amour qu'on lui portoit, & à l'eſtime qu'on faiſoit de ſes vertus, qu'à la force de ſes armes, & à une crainte ſervile de ſon pouvoir. Le Roi ſacrifioit tout projet d'ambition, toute idée particuliere de fortune, à l'intérêt du Peuple ; dont il reconnoiſſoit ne tenir ſon autorité que pour en être le protecteur : & le Peuple avoit tant de confiance en ſon intégrité, que les Grecs, long-tems après avoir ceſſé d'être barbares, ne reconnoiſſoient d'autres loix que le vouloir deſpotique & les déciſions de leurs Rois. L'intérêt, la politique & la ſoif de regner troublerent cette harmonie dans les ſiecles ſuivans, & le Peuple revendiqua ſon autorité toutes les fois qu'il en trouva l'occaſion. Ces fréquentes alternatives firent éclore dans la Grece plus de formes différentes de Gouvernement, qu'il n'y en avoit nulle part, & peut-être dans tout le reſte du Monde.

Mais, pour revenir à Sycione, il eſt conſtant que ce Royaume n'a jamais eu grande puiſſance, ni beaucoup d'éclat : il a ſubi le ſort d'une infinité de foibles Royautés, qui ne le diſputerent jamais aux grands Etats de la Grece : on ignoreroit qu'elles ont exiſté dans le Monde, ſi les Poëtes n'avoient ſauvé de l'oubli les noms de quelques-uns de leurs Rois. Après la mort du dernier Roi de Sycione, le ſceptre tomba entre les mains des Prêtres d'Apol-

lon. Sept d'entr'eux le conſerverent pendant trente-trois ans : enfin, ce petit Etat devint la proie de ſes voiſins, & ſe fondit dans les Domaines d'Argos.

CHAPITRE II.

Des Royaumes d'Argos & de Mycenes, qui ont duré environ 800 ans.

NOUS allons appercevoir quelque crépuſcule, mais ſi foible, qu'il ſervira moins à nous éclairer qu'à nous faire deſirer la lumiere, & plus à piquer notre curioſité qu'à la ſatisfaire. Si l'on n'accorde pas au Royaume d'Argos le premier rang d'ancienneté, on ne peut lui refuſer le ſecond ; mais pour quelques années dont il étoit poſtérieur à celui de Sycione, il le ſurpaſſoit beaucoup en puiſſance, richeſſes & renom. Argos le diſputoit au reſte du Monde en ſplendeur & en magnificence.

L'opinion commune eſt qu'Inachus fonda ce Royaume l'an 2148 de la création, 232 ans après la fondation de Sycione, 1080 ans avant la premiere Olympiade : on le diſoit fils de l'Océan ; ſans doute parce qu'il fit par Mer le trajet d'Egypte en Grece : il regna cinquante ans, & laiſſa la couronne à Phoronée ſon fils. Ceux qui traitent Sycione de fable, font d'Inachus une Riviere, & datent l'Hiſtoire de Grece, de Phoronée, qui paſſa chez des Peuples qui n'en ſavoient pas davantage, pour le premier homme & le pere du genre-humain. On ne ſait rien de remarquable avant lui : il conſacra à Junon les premiers autels que la Grece

A. M. 2148.

ait vus. Après avoir donné une Religion à ſes ſujets ; pour les raſſembler & former entr'eux quelque ſociété, il bâtit une Ville, qu'il nomma Phoronic : il leur preſcrivit des Loix, & ne négligea rien de ce qui pouvoit les tirer de la barbarie, & les plier à quelque regle de Police. Il eut une guerre à ſoutenir contre les Parrhaſiens & les Telchines. Ceux-ci s'étoient ligués avec les Cariates : il vainquit les uns & les autres, conquit les contrées de l'Arcadie qu'ils occupoient, les pourſuivit en Crete, & les renferma dans l'Iſle de Rhodes, à laquelle ils donnerent le nom de Telchine. Cette expédition le rendit maître de la preſqu'Iſle entiere, qu'il laiſſa à ſon fils Apis, après un regne de ſoixante ans. On compte trois Apis ; l'Egypte, Argos & Sycione ont chacune le leur. Les Mythologiſtes les ont confondus, & ont attribué à un ſeul les actions des deux autres : c'eſt aſſez la coutume des Grecs, par rapport à leurs Dieux & leurs Héros. Tel eſt apparemment le fondement du voyage d'Apis en Egypte, où l'on dit qu'il bâtit Memphis, apprit aux Peuples l'Agriculture, mourut, & fut adoré comme un Dieu, ſous le nom d'Oſiris ou de Sérapis, & ſous la figure d'un bœuf. Mais en accordant ce dont tous les Auteurs ne conviennent pas, qu'il y eut un Apis, Roi d'Argos, ce qu'on peut ajouter de vraiſemblable, c'eſt qu'il vécut en Grece ; qu'il donna ſon nom à la preſqu'Iſle, & qu'il fut maſſacré comme un tyran, la trente-quatrieme année de ſon regne ; ce qui n'étoit pas commun dans ces premiers tems. Apis ne laiſſa point d'héritier, & ſa couronne paſſa à Argus, fils de ſa ſœur Niobé, que l'on confond avec ſon biſaïeul de même nom, à qui les Poëtes ont donné tant d'yeux. La Grece fit de grandes récoltes de bled ſous ſon regne, qui n'eût été remarquable que par une durée de ſoixan-

te dix ans, ſans cette abondance, qui lui mérita, après ſa mort, des autels & des ſacrifices. On attribue toutefois à Homogire l'art de cultiver les terres, & il paſſa pour le premier qui ait attelé le bœuf à la charrue. Argus donna ſon nom à la Ville d'Argos, & à la preſqu'Iſle, dont les habitans s'appellerent Arges ou Argiens. Il y en a qui croient que le Fondateur des Pélaſgiens, Peuples qui, de l'Arcadie leur principale réſidence, s'étoient diſperſés dans toute la Grece, & avoient envoyé des colonies dans le Latium, que ce Pélaſgus dont nous avons déja parlé, étoit frere d'Argus. Argus eut pour ſucceſſeur ſon fils Criaſus, que Pauſanias appelle Peiraſus, & quelques Hiſtoriens Péranthus: d'autres en font pluſieurs Rois, & ajoutent que Péranthus conſacroit à Junon l'Argienne ſes premiers autels, à peu près dans le tems que Salomon élevoit le Temple de Jéruſalem.

Il eſt certain que Junon, avoit alors un Temple dans Argos, & que Callithie, fille de Péranthus, en étoit la Prêtreſſe: d'où l'on a pu conjecturer, ſans beaucoup de fondement, que ſon pere étoit Roi; cette erreur a duré pluſieurs ſiecles. Comme les affaires publiques & particulieres étoient datées de l'année de la Prêtreſſe Callithie, cette année devint la grande époque des Argiens. Hellanicus, antérieur de douze ans à Hérodote, a ſuivi dans la diviſion de ſon Hiſtoire la ſucceſſion des Prêtreſſes de Junon l'Argienne. Criaſus regna cinquante-quatre ans, & laiſſa la couronne à Phorbas, ſon frere ou ſon fils.

Moyſe & les Patriarches avoient alors en Grece d'illuſtres contemporains, qui frayerent le chemin aux Sciences & à la politeſſe: elles avoient pris naiſſance en Orient, & elles aborderent dans ces tems en Europe, par les contrées de la Grece les

plus voiſines de la Judée. Parmi ces grands hommes, nous pouvons compter l'Inventeur de la Sphere, ce ſavant Aſtronome, qui porta, dit-on, le Ciel ſur ſes épaules, & qui paſſa pour le pere des Hyades & des Pléiades, Atlas, fils de Japet ou de Japhet : c'eſt un honneur que nous ne pouvons refuſer à Prométhée ſon frere. Ce Philoſophe travailla toute ſa vie à ramener à la raiſon les humains arrachés à l'ignorance & à la ſtupidité : ce qui a fait imaginer aux Poëtes qu'il avoit dérobé dans les Cieux, le feu dont il anima l'homme, qu'il avoit formé du limon de la terre. Le reſte de la fiction s'accorde fort bien avec l'éloge que nous en faiſons ; & cette Aigle qui lui dévore continuellement les entrailles, eſt une image vivante de ſes profondes & pénibles recherches. Pluſieurs circonſtances concourent à perſuader que ce Prométhée eſt le même que Magog.

Phorbas regna trente-cinq ans, & ſon fils Triopas quarante-ſix. Pauſanias aſſure, avec quelque raiſon, que Triopas laiſſa la couronne à ſon fils Jaſus ; car la Ville s'appella Jaſos. La fameuſe Io, à qui les Poëtes ont fait parcourir tant de Pays, eſt fille de ce Jaſus : on la diſtingue aiſément d'une fille d'Inachus, qui porta le même nom, & qui n'eſt guere moins connue. L'hiſtoire de celle-là a quelque vraiſemblance dans Hérodote : il raconte que les Phéniciens, qui s'appliquerent les premiers à la Navigation, & qui faiſoient commerce avec les autres Nations, de marchandiſes d'Aſſyrie & d'Egypte, vinrent à Argos, alors la Métropole de Grece ; que l'envie d'acheter conduiſit les femmes en foule ſur leurs bords ; qu'ils en ſaiſirent tout autant qu'il en accourut, & firent voile en Egypte, avec Io, fille du Roi, qui ſe trouva compriſe dans la multitude. Il ajoute que les Grecs conçurent un

violent reſſentiment de cette injure, & que ce rapt fut la ſemence des inimitiés & des conteſtations qui éclaterent dans la ſuite entr'eux & les Aſiatiques. Mais, pour revenir à Jaſus, l'opinion commune eſt que, Crotopus, fils d'Agénor, frere de Jaſus, ſuccéda à ſon grand-pere Triopas, & qu'après un regne de vingt-un ans, il eut pour ſucceſſeur ſon fils Sthénélas : on ne met point Jaſus au nombre des Rois, & l'on ſeroit tenté d'en exclure Phorbas & Triopas, ſur ce qu'on dit qu'ils abandonnerent Argos, & ſe retirerent à Rhodes. La ſuite de Crotopus, qu'on envoie bâtir une Ville dans le territoire de Mégare, donne le même doute ſur ſa ſucceſſion au Royaume d'Argos. Mais quand on conviendroit de la réalité de ces huit derniers regnes, leur durée fourniroit une autre objection ; ils comprennent enſemble l'eſpace de trois cens ſoixante & onze ans ; c'eſt l'un portant l'autre un peu plus de quarante-ſix ans pour chacun. Or, le célebre Chronologiſte dont nous avons déja parlé, remarque que cette durée eſt trop au deſſus du cours ordinaire de la Nature, pour en croire la Chronologie : il fait la même obſervation ſur les Rois de Sycione, de Sparte, & des autres Cités qui ont précédé l'Empire des Perſes. La ſomme des regnes, diviſée par leur nombre, donne trente-cinq ou quarante ans pour chacun, tandis que toutes les ſucceſſions que nous connoiſſons, s'accordent à fixer à dix-huit ou vingt ans la durée moyenne de chaque regne : ce qu'il démontre par la ſuite des Rois d'Iſraël & de Juda, de Perſe, de Macédoine & des autres contrées ; & ce calcul eſt confirmé par nos trente Rois, depuis Guillaume-le-Conquérant, & par les ſoixante-trois Rois de France, depuis Pharamond. Il ajoute qu'à peine trouvera-t-on dans ces derniers tems, depuis que

la Chronologie eſt exacte, un ſeul exemple de dix regnes, qui pris de ſuite, ſe montent à plus de deux cens ſoixante ans, & que l'erreur des anciens eſt la ſuite d'une eſtimation technique, introduite par Timée, & d'autres Ecrivains, qui égalerent, à l'imitation des Egyptiens, la durée des regnes à celle des générations, & qui évaluerent les trois générations à cent ans, & quelquefois à cent vingt. Mais, pour ne nous point écarter des anciens Hiſtoriens, nous dirons que Sthénélas regna huit ans, & laiſſa la couronne à ſon fils Gélanor : c'eſt alors qu'arriva le démêlé des fils de Bélus. Ægypte regnoit dans le Pays qui porte ſon nom : il avoit cinquante fils, qu'il ſe propoſa de marier aux cinquante filles de ſon frere : ce n'étoit point l'avis de l'Oracle, ni de Danaüs, qui refuſa ces alliances & s'enfuit à Rhodes avec ſa famille, & de Rhodes à Argos. Le vaiſſeau qui les porta s'appelloit Pentécontoris, & c'eſt le premier de quelque grandeur qui parût ſur les côtes de la Grece. A Argos, il diſputa le ſceptre à Gélanor, en qualité de deſcendant d'Epaphus, fils de la premiere Io, dont nous avons parlé. Tandis qu'il faiſoit valoir ſes prétentions devant le Peuple, un bœuf qui paiſſoit aux pieds des murs de la Ville, fut dévoré par un loup : on interpréta cet événement en ſa faveur : on crut voir dans cet étranger une image du loup, & un ſigne de la volonté des Dieux, & la couronne lui fut adjugée. Ægypte, jaloux des accroiſſemens que la puiſſance de ſon frere recevroit des alliances qu'il formeroit en mariant ſes filles, envoya ſes fils à la tête d'une Armée, en réitérer la demande. Les jeunes gens obtinrent le conſentement de leur oncle, qui diſtribua ſecrétement des poignards à ſes filles, & leur perſuada d'aſſaſſiner leurs époux la premiere nuit de leurs nôces. L'Antiquité n'a pas d'exemple

d'exemple d'une action plus cruelle : un ſeul échappa de ce maſſacre, Lincée, mari d'Hypermneſtre, que ſon pere pourſuivit en jugement ; mais qui ne fut point condamnée. Les Danaïdes communiquerent aux Argiens l'invention des Puits, qu'elles apporterent vraiſemblablement d'Egypte, où les eaux étoient rares. Voilà, je penſe, le fondement le plus naturel du châtiment fabuleux de leur inhumanité.

Danaüs, après cinquante ans de regne, eut pour ſucceſſeur ſon gendre Lincée. Lincée laiſſa la couronne, après quarante ans, à ſon fils Abas, qui regna trente-trois ans. On a confondu cet Abas avec un autre de même nom, qui bâtit Abée, dans la Phocide, & qui eſt peut-être celui qui donna le nom d'Abantes aux habitans de l'Eubée. On ne ſait lequel de ces Abas continua la ſucceſſion des Rois d'Argos, & laiſſa deux fils, Acriſius & Prætus, qui ſe diſputerent la Royauté, en qualité de jumeaux. Prætus, après avoir regné dix-ſept ans, fut dépouillé par Acriſius, & chaſſé dans la Lycie, d'où il revint avec des forces conſidérables, s'empara de Tyrinthe, & livra à ſon frere un combat, où l'on ſe ſervit de boucliers, pour la premiere fois. Cette action n'étant pas déciſive, on en vint à un accommodement ; le Royaume fut partagé ; Acriſius prit poſſeſſion d'Argos, & céda Tyrinthe & quelques places maritimes à ſon frere. Cet Acriſius eſt pere de Danaé : l'Oracle lui prédit qu'elle auroit un fils qui ſeroit la cauſe de ſa mort.

Mais avant que d'aller plus loin, il ne ſera pas inutile de dire un mot de ces Oracles, qui faiſoient une ſi grande partie de la ſuperſtition des Grecs. Les Oracles étoient la plus auguſte & la plus religieuſe eſpece de prédiction. Ils avoient pour but, un commerce immédiat avec les Dieux, pour en

obtenir des lumieres dans les affaires épineuſes ; & même la connoiſſance de l'avenir, & cela avec une certitude ſupérieure à la ſagacité des hommes, à qui l'ignorance & les préjugés peuvent dérober ou déguiſer la vérité. On ne connut bientôt d'autre façon de ſe décider : falloit-il déclarer la guerre, conclure la paix, introduire quelque nouveauté dans le Gouvernement, impoſer une Loi ? on interrogeoit l'Oracle, & ſa réponſe étoit inviolable & ſacrée. Jupiter étoit la cauſe premiere des Oracles & de toute Divination ; le Livre du Deſtin s'ouvroit à ſes yeux, & il en révéloit plus ou moins, ſelon ſon bon plaiſir, aux Divinités ſubalternes. Mais à parler ſérieuſement, cette prétendue communication avec les Dieux, eſt le plus ancien & le plus choquant monopole que les Prêtres du Paganiſme aient jamais exercé dans le Monde. Auſſi-tôt que les Oracles furent accrédités, on n'en obtint des réponſes, qu'après avoir préalablement fait aux Dieux des ſacrifices coûteux, & de riches préſens aux Sacrificateurs. Le Peuple, qui ne pouvoit ſuffire à ces dépenſes, ni par conſéquent les conſulter fréquemment, n'en eut pour eux que plus de reſpect. Pour augmenter encore la vénération, ſans diminuer le profit, l'Oracle eut ſes jours pour être interrogé : cela donna à la choſe un air de myſtere, & ſans ce manege, la fourberie eût été bientôt découverte, & le commerce avec les Dieux décrié. Laiſſant à part la Religion dont les Prêtres ſe jouoient, il faut convenir que cette pratique étoit très-avantageuſe à l'Etat : rien de mieux aſſorti au génie d'un Peuple que l'on engageoit dans les projets les plus déſeſpérés, à qui l'on faiſoit approuver toute innovation dans le Gouvernement, ſi-tôt que l'Oracle avoit déclaré que tel étoit le vouloir des Dieux.

Numa, Lycurgue, & les autres Légiſlateurs en ont bien connu l'utilité. Le Grec étoit ſi fort attaché à cette partie de ſa Religion, que c'étoit ordinairement la meilleure façon, & quelquefois la ſeule, de le perſuader : auſſi on eut ſoin de faire expliquer les Oracles en termes amphibologiques, capables de la conſtruction & du ſens qu'exigeroient les circonſtances & lès tems. Les réponſes étoient favorables à l'Etat, à moins que l'Oracle ne flattât ceux qui avoient eu intérêt de le corrompre, comme il arrivoit quelquefois. Démoſthene ſe plaignoit que la Pithie philippiſoit. Les Oracles les plus nombreux & les mieux accrédités étoient ceux d'Apollon : Jupiter s'étoit déchargé ſur ce Dieu, du ſoin d'inſpirer toute ſorte de Devins & de Prophetes. Entre les Oracles d'Apollon, celui de Delphes étoit renommé, moins encore par ſon ancienneté que par ſa préciſion. Les réponſes du Trépied paſſoient en proverbe, pour des vérités infaillibles & claires. Nous n'avons garde d'oublier la Prêtreſſe de ce fameux Oracle, Phémonoé, la premiere Pithie : on croit qu'elle prédiſoit ſous Acriſius, & qu'elle rendoit ſes réponſes en vers. On trouva depuis, dans le vers, un charme ſecret, qui donnoit aux choſes de l'élévation & du poids : les Légiſlateurs & les Philoſophes mirent en vers leurs loix & leurs maximes, & tous les Ouvrages du tems, qui ont quelque degré de perfection, ou qui ſont de quelque importance, ſont écrits en vers. La Poéſie, qui n'en étoit alors qu'à ſon aurore, fit des progrès rapides ; & tant qu'elle ne ſe propoſa qu'un but auſſi noble que les intérêts de la Religion & du Gouvernement, les Poëtes furent comblés d'honneurs, & admis dans l'adminiſtration des affaires. Mais à meſure que la Poéſie ſe perfectionna, les Poëtes dégénérerent ; la fin baſſe

& ſervile dégrada la nobleſſe du talent ; les Muſes s'avilirent, ſe proſtituerent, & perdirent leur dignité premiere, & toute l'eſtime qu'elles s'étoient acquiſe. Mais, pour en revenir aux Oracles, la Grece les conſulta dès ſon enfance, & l'on ne ſait bien, ni quand elle commença, ni quand elle ceſſa d'en avoir : ils étoient muets pendant quelque tems ; puis ils recouvroient la parole ; mais on ſoutient qu'ils ſe turent pour jamais à la naiſſance de Jeſus-Chriſt. Je le croirois, s'il étoit poſſible que le Diable eût eu la permiſſion, pendant des ſiecles entiers, d'entretenir l'Univers dans l'erreur. D'ailleurs, il eſt certain que les Oracles ſubſiſtoient encore ſous Julien l'Apoſtat, qui les conſulta : ainſi, tout ce ſtratagême n'étoit qu'une invention humaine, une brillante impoſture, fondée ſur la crédulité des Peuples, & ſoutenue par l'intérêt des Prêtres & la politique des Rois, juſqu'à ce que la lumiere de l'Evangile vint chaſſer du Monde l'eſprit d'enthouſiaſme, & diſſiper les ténebres de la ſuperſtition.

Pour revenir à Acriſius, ſur la réponſe de l'Oracle, il renferma ſa fille ; mais Jupiter, métamorphoſé en pluie d'or, pénétra dans la tour, & delà vint Perſée. On a remarqué que la plupart des Héros de l'Antiquité étoient des fruits de l'adultere & de l'inceſte. Si les meres étoient d'illuſtre extraction, on mettoit le crime ſur le compte de quelque Divinité ; & le Peuple, en faveur des vertus des fils, & des ſervices qu'il en recevoit, s'en laiſſoit impoſer ſur leur naiſſance. Perſée fut un de ceux dont on fit les honneurs à Jupiter : on dit qu'il fut précipité dans la Mer avec ſa mere ; que les flots le porterent, comme par miracle, dans l'Iſle de Sériphe ; qu'il employa ſa jeuneſſe à combattre des monſtres, à l'imitation des Héros de ſon tems,

& qu'il tua Méduſe, dont il porta la tête en trophée ſur le milieu de ſon bouclier. Cette Méduſe étoit, à ce qu'on croit, une Reine d'Afrique, fort belle femme, que Perſée alla diſputer à la tête d'une Armée, & qu'il conquit : ainſi, il faut placer cette expédition après ſon retour à Argos, & après la mort de ſon grand-pere. Il épouſa Andromede, qu'il avoit délivrée d'un monſtre marin, ou plutôt arrachée des mains de je ne ſais quel Phénix, qui l'enlevoit dans un vaiſſeau, appellé *la Baleine*, & revint à Argos. Acriſius, dans l'eſpoir d'éluder les malheurs qui lui avoient été prédits, ſe retira dans la Theſſalie, où Perſée, que le haſard conduiſit à des jeux publics qu'on y célébroit, le tua d'un coup de palet, la trente-unieme année de ſon regne. Sur ces entrefaites, Pélops, fils de Tantale, Roi de Sipile, en Phrygie, arriva dans la Grece : il avoit été battu par Ilus, fils de Tros, & ſe réfugioit chez Oenomaüs, Roi de Piſe en Elide : il épouſa ſa fille Hippodamie, & lui ſuccéda : ſa famille fut très-nombreuſe ; & ſes alliances, & la durée d'un regne de cinquante-huit ans, le rendirent poſſeſſeur de toute la preſqu'Iſle, qu'il nomma le Péloponneſe : ſa poſtérité s'y maintint ; & la race des Pélopides s'eſt fait connoître par ſes malheurs & par ſes exploits, autant qu'aucune autre de Grece.

L'accident qui arriva à Perſée lui donna tant d'averſion pour Argos, qu'il tranſporta le trône à Mycenes, dont il fonda la Ville & le Royaume. Ainſi finit Argos, après avoir duré 544 ans, depuis ſa fondation par Inachus : juſqu'à la mort d'Acriſius. Quelques Hiſtoriens conſiderent l'état de Mycenes comme une continuation de celui d'Argos, & ne font qu'une ſucceſſion de tous ces Rois : mais d'autres aſſurent, avec plus de vraiſemblance, A. M. 2692.

que Perſée fit un échange avec Mégapenthe, ſon allié, qui regnoit alors à Tyrinthe, où il avoit ſuccédé à Prætus ſon pere, & qui laiſſa le Royaume d'Argos à ſon fils Anaxagoras, qui le partagea avec ſes freres Mélampe & Bias. Ce Mélampe guérit de la folie les Prétides ſes tantes, par l'uſage de l'ellébore. La diviſion des Domaines d'Argos diminua beaucoup la figure que ſes Princes avoient coutume de faire dans le Monde, & jetta une ſi grande confuſion dans les affaires, qu'il eſt impoſſible de les détailler dans l'ordre des tems & des lieux. Nous conclurons ſeulement en général, que Perſée interrompit la ſucceſſion des Princes d'Argos, mais ne détruiſit point la Monarchie; car on compte des Rois après Anaxagoras; tels ſont Alector, Iphis, Etéocles, celui qui fut tué au ſiege de Thebes; Talaor, fils de Bias, Adraſte & ſon gendre Tidée, pere de Diomede.

A travers ces obſcurités, revenons à Mycenes, où nous avons laiſſé Perſée occupé à affermir un Royaume qu'il venoit de fonder, & qu'il poſſéda cinquante-huit ans. Nous lui devons une des premieres places parmi les Héros de ces tems, ſurtout ſi nous mettons au nombre de ſes conquêtes la Perſe, à qui ſon fils Perſés ou Perſée lui-même donnerent ce nom, à ce qu'on dit: mais il n'eſt pas croyable que la Grece eût déja fait quelqu'irruption en Orient, & moins encore avec des forces capables de ſubjuguer d'auſſi vaſtes contrées. Perſée eut cinq fils, Perſés, Alcée, pere d'Amphitrion, Sthénélus, Electrion & Maſtor: on lui donne Maſtor pour ſucceſſeur, & à Maſtor Electrion, ſon frere, pere d'Alcmene: mais cette opinion n'étant point générale, nous regarderons Sthénélus comme ſon ſucceſſeur immédiat, & nous leverons toute difficulté, en diſtribuant, à la façon

des Chronologiſtes, ſur les regnes ſuivans, la durée des deux premiers qui ſont incertains. Sthénélus regna huit ans : il eut d'Aſdamie, fille de Pélops, Euriſthée, qui lui ſuccéda : cet Euriſthée eſt fameux par la difficulté des travaux qu'il impoſa à Alcée, qui mérita, par ſes exploits, le nom d'Hercule, ſous lequel il eſt mieux connu : nous ne pouvons nous diſpenſer d'en parler. De tous les faits des Héros de l'Antiquité, les actions d'Hercule ſont celles dont on parle le plus, & dont on a le moins de certitude. Quelques Auteurs en comptent trois de ce nom, d'autres quatre ; Cicéron en diſtingue ſix, & Varron quarante-quatre : chaque âge & chaque Pays preſque avoit ſon Hercule. On donnoit anciennement aux Rois le nom de Saturne, à leurs fils celui de Jupiter, & au plus courageux de leurs petits-fils celui d'Hercule : il y en eut un ſi grand nombre, qu'on les confondit bientôt, & qu'on attribua à un ſeul les actions de tous les autres ; de ſorte qu'il eſt bien plus aiſé d'aſſurer que l'Hercule dont il s'agit ici, eſt un Héros, que de dire comment il mérita ce titre. Il étoit fils d'Alcmene & d'Amphytrion, qui deſcendoit immédiatement de Perſée : les Poëtes lui donnent Jupiter pour pere, ce qui doit être entendu de quelque Prince voiſin ; car lorſque les Phéniciens aborderent en Grece, pour la premiere fois, ils donnoient à tous les Rois indifféremment le nom de Jéopater ou de Jupiter. La naiſſance & la valeur d'Hercule firent ombrage à Euriſthée, qui pour s'en défaire honorablement, le précipita dans tous les dangers qu'il put imaginer : ſes principales entrepriſes ſont renfermées dans ſes douze travaux ; mais les deſcriptions qu'on nous en a laiſſées ſont ſi romaneſques, que la gravité de l'Hiſtoire ne nous permet pas de les rapporter ; car que penſer

du Lion de Némée, de l'Hydre à ſept têtes, de l'Ourſe de la Forêt d'Erimanthe, & du reſte de ſes actions incroyables, ſinon que ces monſtres ſont des images des brigands, des meurtriers & des tyrans qui déſoloient alors le genre-humain, & que détruiſit Hercule ? Aux douze travaux qu'il entreprit, à la ſollicitation d'Euriſthée, dont la jalouſie le couronna de gloire, nous en pourrions ajouter d'autres, auxquels il ſe porta de lui-même. Au reſte, l'eſtime que nous faiſons de ce Héros, naît bien moins d'un zele aveugle pour l'Antiquité, que d'un ſentiment de vénération qu'on ne peut refuſer à ceux qui ſe ſont généreuſement déclarés les protecteurs du foible qu'ils pouvoient écraſer, & qui ont conſacré leur valeur à réprimer des violences qu'ils auroient pu commettre. Il faut convenir que l'eſprit de la Chevalerie Errante dominoit chez les illuſtres de ces premiers âges, qui non contens de ſe ſignaler au milieu de la patrie, par les ſervices qu'ils lui rendoient, alloient encore chercher au loin d'éclatantes aventures. C'eſt de cet œil que nous devons regarder l'expédition des Argonautes : elle tombe à peu près en ce tems ; & comme elle eſt la premiere de cette eſpece dont les Hiſtoriens faſſent mention, nous en allons parler.

Jaſon, jeune Prince d'Iolcos en Theſſalie, fils d'Æſon, petit-fils d'Æolus, fut chef de cette entrepriſe, qui lui fut propoſée par ſon oncle Pélias, qui avoit uſurpé la couronne. La réputation que Perſée & d'autres s'étoient déja faite avant lui, échauffant ſon courage, il ſe laiſſa perſuader, & entraîna dans ſon deſſein la Nobleſſe & la fleur de la Grece : ils étoient au nombre de cinquante : les plus conſidérés après Hercule & Jaſon, étoient Orphée, leur Hiſtorien, Oïlée, pere du jeune

Ajax, Télamon, pere du vieil Ajax, Pélée, ſon frere, & pere d'Achille, les fils d'Æaque, Caſtor & Pollux, fils de Tyndare, Roi de Sparte, & Argus conſtructeur du vaiſſeau qui porta ces Héros, & qui fut appellé Argo, & les compagnons de Jaſon, Argonautes. Chez les Poëtes, la conquête de la Toiſon d'Or eſt le but de leur entrepriſe; mais à parler en Hiſtorien, ils alloient dépouiller Aëtes, Roi de Colchos en Aſie, des tréſors qu'on diſoit être en ſa puiſſance. Ils mirent à la voile dans une Baie de la Theſſalie, proche Iolchos: ils eurent, en chemin faiſant, & en revenant à Lemnos, & ailleurs, une infinité d'aventures fabuleuſes, que nous nous garderons bien de détailler: telle eſt la rencontre des Symplégades, des Syrenes, des Harpies, de Scylla & de Charibde; fictions poétiques dont Orphée enveloppa des vérités morales, & qu'Homere paroit avoir imitées dans ſes travaux d'Ulyſſe. Arrivés à Colchos, ils s'emparerent des richeſſes d'Aëtes, par le ſecours de Médée ſa fille, qui s'étoit épriſe de Jaſon, & qu'ils enleverent, dirent-ils, par repréſaille du rapt d'Io. Jaſon épouſa cette Médée, qu'il répudia dans la ſuite, & qui paſſa de ſon lit dans celui d'Ægée, Roi d'Athenes: ſa ſcience dans les ſortileges & la magie, & ſes aventures tragiques, ont fourni dans les ſiecles ſuivans de grands ſujets à la ſcene.

Mais pour achever l'hiſtoire d'Hercule, ſa mort ne dément point les extravagances de ſa vie: la réputation qu'il avoit dans le Monde, lui mérita la tendreſſe de pluſieurs femmes: Mégare, Iole, Déjanire, Omphale, ſont les plus connues: ſoit qu'il ait été empoiſonné, victime malheureuſe de la jalouſie de quelqu'une d'entr'elles, ou qu'il ſe ſoit brûlé ſur le Mont Ida, dans un accès de frénéſie, ce qui eſt difficile à décider; il eſt sûr qu'il

mourut la cinquante-deuxieme année de ſon âge. Sa mort n'éteignit point la haine d'Euriſthée : elle ſe manifeſta à ſon fils Hellus & ſes freres, à meſure qu'ils avançoient en âge, par des ordres d'abandonner le Péloponneſe : ils obéirent, n'étant pas en état de réſiſter, & ſe retirerent à Athenes, où ils furent accueillis & protégés. L'union qui regnoit entr'eux, & l'éclat qu'ils recevoient de leur naiſſance & du mérite de leur pere, inquiéterent Euriſthée, qui voyant en eux des ennemis trop dangereux dans ſon voiſinage, fondit en Attique, dans le deſſein de les exterminer ; mais les fils d'Hercule lui firent tête avec le ſecours des Athéniens, le tuerent lui & ſes fils, la quarante-troiſieme année de ſon regne, & rentrerent dans le Péloponneſe. La peſte déſoloit alors le Pays : il plut à l'Oracle d'attribuer ce fléau à la précipitation de leur retour, & ils furent obligés de ſe retirer à Marathon. Trois ans après, ils renouvellerent leur entrepriſe, en prenant à la lettre l'Oracle qui fixoit à trois récoltes le tems de leur éloignement, qui devoit être de trois générations. Les Armées étoient en préſence, on en alloit venir aux mains, lorſqu'Hellus propoſa de décider la querelle par un combat ſingulier. Echémus, Roi de Tégée en Arcadie, accepta le défi, & le tua : le reſte ſe diſperſa. Ægimius, Roi des Doriens, qu'Hercule avoit remis ſur le trône, & qui avoit adopté Hellus, en reconnoiſſance de ce ſervice, permit à la plupart d'entr'eux de s'incorporer avec ſes ſujets qui réſidoient aux environs du Mont Oeta. Les fils d'Hercule & leurs deſcendans firent encore quelques tentatives inutiles, avant que de recouvrer leur ancienne autorité dans ces contrées : événement dont nous parlerons en ſon lieu.

Euriſthée avoit confié à Atrée, fils de Pélops, le Gouvernement de Mycenes pendant ſon irruption en Attique : la mort de l'oncle mit le neveu en poſſeſſion : les Pélopides devinrent enſuite les maîtres du Péloponneſe, & voilà la date de leur aſcendant ſur les Perſéides. On croit qu'Atrée partageoit le Gouvernement avec ſon frere Thyeſte, lorſqu'il le ſurprit en adultere avec ſa femme Erope, & le bannit ; il le rappella dans la ſuite, tua ſon fils, & le lui ſervit à manger ; c'eſt-là ce qu'on appelle la cene de Thyeſte. Les Poëtes ont dit que ce ſouper fit reculer le Soleil d'horreur, d'où quelques Auteurs ont conjecturé qu'Atrée étoit ſavant en Aſtronomie ; qu'il prévoyoit les Eclipſes, & qu'il découvrit, au mouvement des Etoiles fixes, les irrégularités du mouvement ſolaire. On parle encore d'un frere d'Atrée, connu ſous le nom de Pliſthene, pere d'Agamemnon & de Ménélas, qui ne ſeroient en ce cas que des fils adoptifs d'Atrée, à qui Pliſthene les auroit confiés ; mais il faut plutôt regarder Pliſthene comme fils & ſucceſſeur d'Atrée, & prendre la durée de ſon regne ſur les ſoixante-quatre ans que l'on donne à celui d'Atrée & de Thyeſte. Quoi qu'il en ſoit, il eſt certain qu'Agamemnon eſt le ſecond Roi de la race des Pélopides. Ce Prince avoit de la prudence & du courage ; il ſe rendit Souverain non-ſeulement dans Argos & Mycenes, mais encore dans Sycione, Corinthe, & dans toute la contrée qu'on appelloit l'Achaïe : il fut élu chef des Grecs pendant la guerre de Troie, & ce n'eſt pas la moindre partie dont ſes honneurs ſe ſoient accrus. Voici le tems de cette expédition, ſur laquelle l'intérêt général que tous les Peuples de Grece y prirent, ne me permet pas de paſſer légérement.

La prise de Troye est une des plus fameuses époques de l'Antiquité : les Histoires de Grece datent de cette expédition tout ce qui s'est fait de remarquable chez la Nation. La Grece essaya devant Troye ce que pouvoient ses forces réunies ; & cette entreprise, qui fut proprement la fin de son enfance, dut faire pressentir à l'Asie le joug qu'on lui préparoit. Mais avant que d'entrer dans le détail de cette guerre, il est nécessaire de discuter, en peu de mots, sa certitude, qui n'est pas si bien établie que quelques Auteurs ne mettent en question tout, ou la plus grande partie de ce que les anciens Historiens nous en ont laissé. Les uns disent nettement qu'il n'y eût jamais d'Agamemnon, d'Achille, d'Hector, de Pâris & d'Hélene ; tandis que d'autres s'efforcent de prouver, par d'anciens monumens égyptiens, qu'Hélene étoit femme de Pâris, fils de Priam ; que les Troyens maltraiterent, en différens combats, les Grecs que la jalousie avoit rassemblés devant Troye, & qu'Achille périt de la main d'Hector dans un de ces combats.

Il faut convenir que le Grec ne se piquoit pas d'exactitude dans ses Annales ; que les fictions des Poëtes, jointes à la négligence des Historiens, acheverent de les corrompre, & que delà vinrent une infinité de récits différens des faits les plus considérables ; mais les ruines de Troye étant des preuves palpables de son existence & de sa grandeur passée, ceux qui rejettent l'expédition des Grecs comme fabuleuse, imputent sa destruction à des inondations & des tremblemens de terre, & appellent les élémens au secours du témoignage de je ne sais quel Prêtre Egyptien, contre le consentement unanime des Historiens Grecs & Latins. Quant à ceux de ces Historiens dont les

noms nous ont été transmis, j'avoue que la plupart vivoient quelques siecles après la guerre de Troye ; car nous ne pouvons regarder comme originaux Darès le Phrygien, & Dictis de Crete, dans l'état où nous les avons. Il ne faut pas inférer de-là, que tous les Ecrivains de la guerre de Troye ne nous en ont dit que ce qu'ils en ont appris dans Homere; car on assure que ce Poëte n'est ni le premier ni le seul Auteur qui ait parlé de cette expédition : on en cite d'autres, dont il se servit apparemment, comme on se servit de lui dans la suite : les uns n'admettent pas un mot de toute cette Histoire, & d'autres, adorateurs superstitieux de tout ce qui vient de l'Antiquité, n'y trouvent rien de difficile à croire. L'*Iliade* est pour eux un récit scrupuleux & fidele ; ils conviendront aussi-tôt qu'Homere n'est pas un grand Poëte, que de souffrir qu'on l'ôte du nombre des Historiens exacts. Il y a certainement un milieu à tenir entre ces deux extrêmes : Homere lui-même, ce grand Maître à qui la Poésie doit la plupart de ses regles, ne l'a pas ignoré : il savoit, aussi-bien que qui ce soit, qu'en respectant le sujet principal, un Poëte a la liberté d'altérer les incidens ; que l'action doit avoir un fondement réel & vrai, mais que la vraisemblance suffit aux Episodes. Un récit abrégé de la guerre de Troye, tiré des premiers Historiens que nous en avons, fera connoître jusqu'où ce Pere de la Poésie s'est livré aux privileges de son art.

Nous ne savons ce qu'étoit Troye avant le regne de Teucer, dont nous ne connoissons pas mieux la durée : c'est pourquoi l'on a pris le parti d'attribuer la fondation de cette Ville à Dardanus, originaire d'Arcadie, qui côtoyant l'Europe à la tête de quelques-uns de ses compatrio-

tes, arriva dans la Samothrace, & passa de-là en Phrygie, Province de l'Asie mineure, où regnoit Teucer, dont il épousa la fille, qui lui apporta en dot quelque terrein dans le voisinage de la mer, où il bâtit une Ville qu'il nomma, avec ses environs, Dardanie. Quelques Auteurs ont imaginé là-dessus, qu'il avoit partagé l'Empire de son beau-pere; mais il est plus sûr qu'il lui succéda dans tous ses Etats, & que les Peuples qui s'appelloient auparavant Teucriens, prirent sous lui le nom de Dardaniens. Les Grecs ont beau dire que la guerre de Troye est le prélude des conquêtes qu'ils ont faites sur les Barbares: il est vraisemblable que les Troyens étoient une Colonie de Grecs; leurs noms étoient Grecs; ils adoroient les mêmes Dieux que les Grecs, & Homere nous donne à penser qu'ils parloient la même langue; car sans cela on ne conçoit pas que ce Poëte, qui pousse quelquefois l'exactitude jusqu'aux minuties, nous eût rapporté tant de conférences entre les Troyens & les Grecs, sans faire mention d'Interprete. Après un regne de soixante-quatre ans, Dardanus laissa la couronne à son fils Erichonius, qui la transmit, au bout de quarante-six, à son fils Tros, qui nomma le Pays, la Troade, & sa Capitale, Troye. Tros eut trois fils, Ilus, Assaracus & Ganimede. Ænée descendoit d'Assaracus: Tentale, pere de Pélops & bisaïeul d'Agamemnon, enleva Ganimede: Ilus vengea cette injure, chassa Tantale de ses Etats, & le contraignit de se réfugier en Grece, où son fils Pélops laissa, comme nous l'avons dit plus haut, la race des Pélopides. Telles furent les semences de cette haine héréditaire entre les familles de Priam & d'Agamemnon, & telle fut la premiere cause de la guerre de Troye, quoique la moins générale-

ment alléguée ; car il eſt vraiſemblable que le petit-fils d'Ilus n'enleva que par repréſaille la femme du petit-fils de Tantale. Tros regna quarante-neuf ans, & laiſſa le ſceptre à ſon fils Ilus, qui paſſe, chez quelques Hiſtoriens, pour Fondateur de la Ville que les Grecs appelloient Ilion, & que les Romains appellerent Troye : d'autres en font honneur à Tros. Je ſuis de l'avis de ceux qui l'attribuent à Dardanus, & qui penſent qu'Ilus & Tros l'agrandirent ſeulement, l'embellirent, & la changerent de nom. Ilus regna quarante ans, & laiſſa pour ſucceſſeur ſon fils Laomédon, qui, pour entretenir les murs de Troye, dépouilla les Temples de Neptune & d'Apollon qu'il avoit employés à les bâtir. Sur le refus de reſtituer, l'Oracle lui déclara qu'il n'expieroit ce ſacrilege, & n'appaiſeroit la colere des Dieux qu'en abandonnant une Vierge Troyenne en proie à un monſtre marin : le ſort tomba ſur Héſione ſa fille ; mais Hercule lui conſerva la vie, en tuant le monſtre. Le Héros que Laomédon vouloit fruſtrer de la récompenſe qu'il avoit promiſe à ce ſervice, aſſiégea la Ville, la prit, la pilla, tua cet infigne parjure, & fit priſonnier ſon fils Podarcès, qui reçut le nom de Priam, de ſa rançon que les Troyens payerent dans la ſuite. D'autres diſent au contraire, que Priam prit parti pour Hercule contre Laomédon, & que le Héros, ſenſible à ſon intégrité, le mit ſur le trône que ſon pere avoit occupé quarante-quatre ans. Priam étoit grand terrien : ſon Royaume s'étendoit de Ténédos juſqu'au Septentrion de la Phrygie ; il étoit compoſé de neuf Provinces, & d'un nombre de Villes proportionné. Il rebâtit la Cité, releva ſes murs, la fortifia, & lui donna le nom de Pergame. La pompe & la magnificence regnoient en ſa Cour ;

il jouit, pendant pluſieurs années, d'une proſpérité ſans interruption : ſa famille étoit nombreuſe ; il avoit cinquante fils, preſque tous légitimes, & d'Hécube ſa ſeconde femme. Hécube ayant rêvé, pendant qu'elle étoit enceinte de Pâris, qu'elle accoucheroit d'un tiſon qui réduiroit la Ville en cendres, Priam allarmé de ce ſonge, fit expoſer l'enfant ſur le Mont Ida ; mais les ſoins & la tendreſſe maternelle le conſerverent : il fut élevé parmi des Bergers, qui le ſurnommerent Alexandre, à cauſe des marques de courage qu'il avoit données pluſieurs fois, en les défendant contre les voleurs qui les attaquoient. Lorſqu'il fut avancé en âge, ſoit que ſes grandes qualités décélerent ſa naiſſance, ou que l'adreſſe de ſa mere en eût ménagé les moyens, il ſe fit connoître à ſon pere, qui le reçut avec beaucoup de tendreſſe. Quelque tems après ſon retour à la Cour de Priam, il fit voile pour la Grece, ſous prétexte de redemander ſa tante Héſione, qu'Hercule avoit enlevée, & que Télamon, pere d'Ajax, avoit épouſée ; mais avec des deſſeins ſur Hélene, femme de Ménélas, Roi de Sparte, ſi l'on s'en rapporte à l'événement : toutefois il eſt vraiſemblable qu'il n'en avoit d'autres, que de chercher des aventures loin de ſa Patrie, à l'imitation des jeunes Héros de ces tems. C'eſt en cette qualité qu'il parut à Sparte, où on l'accueillit avec toutes les démonſtrations poſſibles de bienveillance & d'humanité : il fut bientôt en bonne intelligence avec Hélene, qu'il enleva de ſon conſentement : les rapts de l'antiquité ne vont guere ſans cette condition. J'ai déja dit que les Grecs & les Aſiatiques, alliés & voiſins des Troyens, avoient, depuis long-tems, des ſujets de mécontentemens réciproques. Que ce fût donc le deſſein de Pâris ou non,

non, il eſt certain qu'il dut ſe féliciter d'avoir trouvé une occaſion d'embraſſer la querelle de ſa Patrie, & de venger les injures de ſa famille, en ſatisfaiſant ſon amour. Dans la crainte d'être pourſuivi, il alla droit à Sidon en Phénicie, où l'on dit qu'il épouſa Hélene; & de Sidon à Troye, où il n'étoit pas arrivé que Sparte fut en rumeur, & toute la Grece en allarme. Agamemnon entra dans les reſſentimens de ſon frere Ménélas; il étoit puiſſant dans le Péloponneſe; il mit tout en uſage pour engager dans leur querelle les Princes voiſins de ſes Etats, & la Grece entiere. Ce projet lui réuſſit d'autant plus facilement, que Tyndare avoit fait jurer à tous ceux qui prétendoient à la poſſeſſion d'Hélene, la beauté de ſon ſiecle, que, quel que fût le choix de ſa fille, ſi quelqu'un l'enlevoit, de l'arracher des bras du raviſſeur, & de la rendre à ſon époux : l'affaire devint donc nationale.

Agamemnon aſſembla dans Ægium, ville de l'Achaïe, les premiers Capitaines de la Grece, pour concerter la conduite de cette guerre. Il fut élu Général, & chacun ſe rendit en Aulide, port de la Béotie, comme on en étoit convenu, & on y jura de ne point retourner en Grece, ſans avoir délivré Hélene, ou ſaccagé Troye. Ménélas étoit à la tête des Spartiates, que ſon frere Agamemnon commandoit en Chef. Diomede, Sthénélus & Euryale conduiſoient les Argiens. Neſtor, qui rachetoit bien les infirmités de ſon âge par ſa ſageſſe & ſon expérience, étoit Chef des Meſſéniens. Les Arcadiens marchoient ſous Agapénor; les Eléens ſous Polyxene, Amphimaque, Dalphius & Diarès, qui partageoient le Royaume. Quant aux Etats ſitués hors de l'Iſthme, Ménesthée étoit ſuivi des Athéniens ſes Sujets; Ajax, fils de Té-

lamon, des Magnétiens & des Habitans de Salamine; Schédius & Epistrophus, fils de l'Argonaute Iphitus, des Phocéens; Thoas, des Etoliens; Mégès, des Habitans de Dulichium & des Echinades; & Ulysse, des Céphalléniens, Zacynthiens & des Habitans d'Itaque. Les forces de la Béotie étoient divisées sous les cinq Généraux, Leitus, Arcésilas, Prothoénar, Clonius & Tersandre, fils de Polynice, Roi de Thebes : ce dernier fut tué dans la Mysie, & Pénélée prit sa place : les Orchoméniens étoient commandés par les freres Ialmenus & Ascalaphe; les Locres Opunces & Opicnémides, par le jeune Ajax, fils d'Oïlée; & les Eubéens, sous le nom d'Abantes, par Elphénor. Achille & son ami Patrocle amenerent de la Thessalie, ou de ce Pays qu'on appelloit Pthiothis, les Mirmidons, les Achéens & les Helléniens; car le nom d'Helléniens n'embrassoit pas encore la Grece en général. Protésilas, fils d'Iphyclus; Philoctete, fils de Péan; Podalirius & Machaon, fils d'Esculape; Eumélus, Euripile, Polipete & Léontéus, Princes voisins & alliés des Grecs, fournirent aussi des soldats : Gunée conduisit les Anianes & les Perhibiens, & Prothée les Magnetes. On parle encore de Mérion & d'Idoménée, Chefs des Crétois, & de Tlépoleme, fils d'Hercule, Général des Rhodiens. Nirée se rendit de Sime à l'Armée : Antippe & Phidippe, descendans d'Hercule, vinrent de Cos & de Carpathe : les Acarnaniens sont les seuls Peuples de quelque nom qui ne parurent point à cette expédition. On peut conjecturer quel étoit le nombre de ces troupes, par celui des vaisseaux qui les porterent : on en compte mille, mais plus communément douze cens, dont le plus grand n'avoit pas plus de cent-vingt hommes d'équipage, & le plus petit cin-

quante: ce qui donne, par une eſtimation moyenne, un corps d'Armée de cent mille hommes. On ne ſe ſeroit jamais imaginé que la Grece pût fournir tant de ſoldats: mais les hommes n'étoient pas ce qui manquoit aux Grecs; ils en avoient plus qu'ils n'en pouvoient entretenir, avec le peu d'argent & de vivres dont ils étoient pourvus: leurs vaiſſeaux étroits & ſans ponts, tels que ceux des Pirates, ne pouvoient recevoir que fort peu de proviſions.

Les Grecs en cet état mirent à la voile en Aulide, relâcherent à Lemnos, ſe tromperent de route, débarquerent en Myſie, & firent quelques incurſions dans ce Pays: mais Télephe, qui y regnoit, les repouſſa, & les Béotiens perdirent Terſandre, leur Général. Ils arrivoient à peine dans les Champs Troyens, qu'on leur livra bataille; Protéſilas & quelques autres furent tués; cependant l'avantage fut du côté des Grecs; mais ils connurent, à la chaleur de cette réception, à quelles gens ils avoient à faire. Lorſque cette nombreuſe Armée eut aſſez gagné de terrein pour aſſeoir un camp, on envoya Ulyſſe & Ménélas en qualité d'Ambaſſadeurs, redemander Hélene aux Troyens: la choſe fut miſe en délibération: Anténor, & les premiers perſonnages de l'aſſemblée, étoient d'avis qu'on la rendît: mais Priam, par complaiſance pour ſon fils, embraſſa le ſentiment oppoſé, rejetta la demande, & congédia les Ambaſſadeurs.

Sur ce refus, les deux Partis ſe préparerent à la guerre. Les Troyens furent encore maltraités dans la ſeconde action; mais le manque de vivres força les Grecs à diviſer leur Armée: une partie fut employée à cultiver la Cherſonéſe, une autre à croiſer les Mers pour fournir aux beſoins pré-

ſens ; le métier de Pirate étoit alors plus uſité & moins odieux que dans les ſiecles ſuivans : le reſte ravageoit le Pays, & vivoit à diſcrétion. Cette diviſion fut favorable aux Troyens : ils eurent le tems de reſſerrer leurs vieilles alliances avec les Phrygiens, les Lyciens, les Myſiens, & la plupart des Peuples de l'Aſie mineure, leurs voiſins, & d'en former de nouvelles avec des Princes étrangers, dont ils reçurent de grands ſecours.

Les Grecs n'avoient de troupes ſur pied que ce qu'il en falloit pour fatiguer l'aſſiégé, & faire la ſûreté du camp. On envoya Achille en détachement, pour fourrager le Pays, & couper les vivres. Il s'en acquitta bien. Il prit trente Villes, d'où il rapporta une grande quantité de proviſions ; mais il fut très-mécontent du partage d'un butin dont il avoit fait lui ſeul la plus grande partie. Il avoit été ſecondé dans cette expédition, de Palamede, qu'on lapida comme un traître, ſur les fauſſes ſuggeſtions d'Ulyſſe, tandis qu'Achille étoit occupé à la conquête de Lesbos. Ce qu'il y a de vrai, c'eſt que ce Capitaine avoit bien mérité de l'Armée par ſa prudence, ſon courage, & ſa ſcience dans l'Art militaire ; & qu'il n'eut jamais d'autre crime que d'avoir excité la jalouſie de ſon accuſateur. On dit qu'il enrichit l'Alphabet de ſeize Lettres, ou plutôt de quatre, qu'il ajouta aux ſeize qu'on tenoit de Cadmus ; qu'il apprit aux Grecs à conduire & à diſpoſer une Armée, honneur que Méneſthée pourroit revendiquer à juſte titre ; qu'il introduiſit l'uſage du mot du Guet, & qu'il inventa différens jeux pour la récréation du Soldat. Sa mort affligea le vieil Ajax, mais plus ſenſiblement Achille, dont cette cruauté, jointe à l'injuſtice qu'on lui avoit faite dans la diviſion du butin, ſuſpendit long-tems la

valeur & les armes ; car tel fut apparemment le ſujet de la colere de ce jeune Héros, & non la perte de ſa Maîtreſſe, comme le dit Homere.

Nous n'entrerons pas dans les particularités de cette guerre ; elles ſont ſujettes à caution, & ſeroient longues à déduire. Les neuf premieres années ſe paſſerent en aſſauts & en eſcarmouches peu nuiſibles à l'aſſiégé, bien pourvu du néceſſaire, aſſez nombreux pour faire tête à l'ennemi, & à qui la Ville offroit une ſûre retraite, lorſqu'il étoit repouſſé. Les Auteurs conviennent qu'il n'y eut aucune action importante avant la dixieme année ; & même ce n'eſt pas ſans raiſon qu'Hérodote aſſure que les Grecs ne paſſerent pas devant Troye les neuf premieres ; mais s'occuperent à ſubjuguer les neuf Provinces qui compoſoient le Royaume de Priam, & tout ce qui s'oppoſoit à leur paſſage, pillant & ravageant le Pays devant eux, juſqu'à ce qu'ils arriverent enfin à la capitale, dont ils firent le blocus : ce qui a occaſionné l'erreur des Hiſtoriens, qui ont donné au ſiege de Troye une durée qui ne convenoit qu'à la guerre de Troye.

Il eſt certain que le corps de l'Armée ſe raſſembla ſous les murs de Troye, au commencement du Printems qui précéda ſa priſe. Les aſſiégés, peu inférieurs en nombre de Généraux & de ſoldats aux aſſiégeans, faiſoient de fréquentes ſorties : ſes principaux Chefs étoient Hector, Pâris, Déiphobe, Hélénus, & les autres fils de Priam, Ænée, Anténor & ſes fils, Euphorbe & Polidamas, fils de Penthée, Sarpédon, Roi de Lycie ; Aſius & Glaucus, Rhéſus, Memnon, & d'autres Princes étrangers qui ſe rendirent à Troye ſur la fin de la guerre, & qui commandoient les troupes auxiliaires. Quand Hector parut hors des

portes de Troye, tout annonçoit une action décisive : cependant le sort de cette guerre fut encore balancé dans plusieurs combats : un des plus considérables se donna vers le tombeau d'Ilus, & l'autre dans le camp même des Grecs. Hector en força les retranchemens, & mit le feu aux vaisseaux. A l'exception de Teucer & d'Ajax, tous les Chefs furent blessés, & la victoire étoit désespérée, lorsque Patrocle, à force de prieres, obtint d'Achille, dont il étoit ami, la liberté de conduire les Mirmidons à leur secours. A l'aide de ces troupes, que le ressentiment, & non la prudence de leur Général, avoit éloignées du combat, les Grecs se rallierent, revinrent sur les Troyens, & les repousserent, après un choc opiniâtre. Patrocle tua Sarpédon & quelqu'autres; il poursuivoit Hector, lorsqu'Euphorbe le blessa par derriere; Hector fit face, & l'acheva. Euphorbe fut tué par Ménélas; c'est lui que Pithagore se ressouvenoit d'avoir été, & dont il assuroit, selon le système de la Métempsycose, que l'ame animoit actuellement son corps. Achille sortit de son assoupissement au bruit de la mort de Patrocle; & oubliant tout mécontentement, il courut au combat & à la vengeance: il rengagea la mêlée, & fit prisonniers douze jeunes ennemis, qui furent immolés aux mânes de Patrocle dans les jours de ses funérailles. Il attira dans la suite Hector en un combat singulier, le tua, & traîna en triomphe, autour des murs de Troye, son cadavre attaché à la queue d'un char, jusqu'à ce que Priam vînt en payer la rançon. La mort d'Hector fut suivie de celle de Memnon, de Troïlus & de beaucoup d'autres, & bientôt après vengée sur Achille, qui périt de la main & par quelque trahison de Pâris. J'aime mieux ne rien décider sur la

façon dont il s'y prit, que de m'en rapporter au récit d'un Poëte, qui, pour donner de la tendreſſe à ſon Héros, le rend amoureux de Polyxene, fille de Priam, qu'il apperçoit ſur les remparts de Troye, qu'il obtient de ſon pere, & qu'il alloit épouſer, lorſque Pâris, qui s'étoit caché dans le Temple derriere une ſtatue, lui lance un dard, & le tue aux pieds des autels. Ce boute-feu périt auſſi de la main de Philoctete, & Hélene fut accordée à ſon frere Déiphobe.

Après la perte de leurs premiers Généraux, les Troyens mirent toute leur confiance dans le Palladium : on leur avoit prédit que la Ville ne ſeroit point priſe, tant qu'on y conſerveroit la ſtatue de Minerve. Les Romains donnerent dans une ſuperſtition toute ſemblable, & Numa-Pompilius leur perſuada que les Dieux leur avoient envoyé du Ciel de petits boucliers qu'on trouva par hazard, comme un gage de leur protection. Mais le tems fatal approchoit ; le Palladium fut volé, & la Ville trahie par Anténor, & par Ænée, ou ſurpriſe, comme d'autres le diſent, par le ſtratagême du Cheval de bois. Mais à conſidérer cette machine pleine de Soldats & des principaux Officiers de l'Armée, ſur la deſcription qu'on nous en a laiſſée, il eſt difficile de décider quelle conduite eſt la plus ridicule, ou celle des Grecs qui s'enfermerent dans ſes cavités, ou celle des Troyens qui l'introduiſirent dans leur Ville. Cet épiſode eſt, même dans un Poëme, une extravagance d'imagination, plutôt qu'une beauté de l'art. Au reſte, ce Cheval n'étoit peut-être que le Bélier qui paſſa des Grecs chez les Romains. Pline date ſon uſage du ſiege de Troye, & le regarde comme le fondement de cette fiction : conjecture d'autant plus vraiſemblable, que

nous ſavons qu'en ces tems on enveloppoit dans des fables l'origine de la plupart des inventions : la Grece en uſoit ainſi pour ſe faire honneur de celles de l'Orient. Mais quelle que fût la figure de cette machine, Pauſanias dit que c'étoit une eſpece de Bélier qu'Epéus imagina, & dont on conſervoit un modele dans la citadelle d'Athenes : on en battit les murs de Troye ; on ouvrit une large brêche, par laquelle l'Armée entra de nuit dans la Ville, ſe diſperſa dans ſes différens quartiers, s'en empara, la pilla, & la brûla. Priam, avec toute ſa famille, & la plupart de ſes ſujets, fut maſſacré, ſans égard à ſon âge & à ſa dignité, & ſans reſpect pour la ſainteté des lieux où il s'étoit réfugié : les ſeuls Anténor & Ænée échapperent du carnage ; ce qui confirme leur correſpondance avec l'ennemi, & la trahiſon dont on les accuſe.

A. M. 2820.

Tel fut le ſort de Troye, non moins fameuſe chez la poſtérité pour avoir été le théatre des premieres victoires de la Grece, que par la longue & vigoureuſe réſiſtance qu'elle fit à toutes ſes forces réunies : heureuſe au moins dans ſa chûte, d'avoir trouvé des Ecrivains capables d'éterniſer ſes ruines, & d'avoir donné naiſſance, par ſes malheurs, aux deux plus beaux Poëmes que l'Univers ait encore produits. La plupart des Nations ont voulu deſcendre de ſes reſtes diſperſés, & cette vanité leur fait honneur. Ceux qui ont le plus de droit d'y prétendre, ce ſont les Romains, originairement les Albains, fixés en Italie par Ænée ; les Vénitiens par Anténor, qui entra dans la Mer Adriatique avec les Hennetes, & fonda Padoue ; & les Chaoniens qu'Hélénus, fils de Priam, établit en Epire. Ce Royaume finit avec ſa Capitale, l'An du Monde 2820, quatre cens

huit ans avant la premiere Olympiade, deux cens quatre-vingt-ſeize depuis ſa fondation par Dardanus, dont la couronne paſſa de pere en fils, ſans interruption, juſqu'à Priam, le dernier de ſes Rois.

Quel que fût le malheur des Troyens, la victoire ne fut pas fort avantageuſe aux Grecs : la plupart de leurs Généraux & de leurs ſoldats demeurerent ſur le champ de bataille : le reſte, épuiſé des fatigues d'une longue guerre, fut expoſé, pendant le retour, à toute la fureur des tempêtes, & à toutes les miſeres des naufrages ; ce qu'on attribue à l'impatience de Ménélas, qui fit mettre à la voile auſſi-tôt qu'il eut recouvré ſon Hélene. La Flotte fut diſperſée ; les uns échouerent ; d'autres furent jettés ſur des côtes étrangeres, & le petit nombre de ceux qui revirent la Patrie, trouverent leurs familles pleines de déſordre, l'Etat déchiré par des factions, le Gouvernement défiguré par des innovations, & furent égorgés dans leurs foyers, ou contraints de prendre la fuite. La ruine des Troyens coûta des larmes aux Femmes & aux Maîtreſſes des Généraux de la Grece ; elles daterent leur infortune de cette expédition, & n'en parlerent jamais ſans la déteſter.

Agamemnon fut maſſacré, à ſon retour, par Ægyſte, fils de Thyeſte & de Clytemneſtre, ſon épouſe, qui avoit vécu en adultere avec le pere de l'aſſaſſin, pendant tout le tems de l'abſence de ſon mari. On ne convient pas généralement, mais il eſt naturel de croire qu'Ægiſte s'empara du Royaume, dont il jouit pendant ſept ans, au bout deſquels Oreſte, fils d'Agamemnon, revint de la Phocide, où il s'étoit réfugié, tua l'Uſurpateur Ægyſte, Clytemneſtre ſa mere, ſa ſœur

Hélene, & remonta ſur le trône de ſon pere, après avoir éprouvé quelque oppoſition de la part des Argiens. On dit qu'il fut enſuite agité des Furies, ce qu'il faut entendre des remords qui ſuivirent les meurtres qu'il venoit de commettre. On le cita devant l'Aréopage, & il fut abſous ſur le partage des opinions. Lorſque les voix étoient égales, on ſuivoit toujours le parti favorable à l'accuſé. Ce jugement, & quelques expiations, fermerent la ſcene d'adultere, de meurtre & d'inceſte, qui avoient flétri juſqu'alors, & déſolé ſa famille : il jouit d'un Royaume puiſſant, & ſon regne fut long & paiſible. Nous avons inſinué qu'Argos avoit eu des Rois après la mort d'Acriſius ; mais il faut regarder ces Souverains comme des Vice-Rois de Mycenes. Le ſecours des Phocéens, qui lui demeurerent conſtamment attachés, lui donna dans Argos une autorité que ni ſon pere, ni aucun de ſes prédéceſſeurs n'avoient eue. On croit que cet Etat ſe réunit cent quarante ans après la diviſion qu'Anaxagoras, Mélampe & Bias en avoient faite entr'eux. Après la mort de ſon oncle Ménélas, dont il avoit épouſé la fille Hermione, il regna dans Lacédémone, au défaut d'un ſucceſſeur légitime, & en qualité de petit-fils de Tyndare, du côté de Clytemneſtre ſa mere. Il agrandit encore ſes domaines d'une partie de l'Arcadie, dont il s'empara pendant la vacance du trône, & mourut après un regne de ſoixante ans. On lui attribue la fondation d'une Colonie d'Æoliens en Aſie ; mais il faut réſerver cet honneur à ſon fils Penthile, qui les introduiſit dans la Thrace, d'où ils paſſerent à Lesbos, lors du retour des Héraclides ; & ce ne fut que le fils de Penthile qui les fixa dans l'Aſie. Oreſte laiſſa deux fils ; Tiſamene, qu'il eut d'Hermione, fille de Mé-

nélas; & Penthile, qu'il eut d'Erigone, fille d'Ægyſte. On ne ſait lequel des deux fut ſucceſſeur d'Oreſte, ou s'ils partagerent la Souveraineté; mais il eſt vraiſemblable que la couronne échut à Tiſamene, l'héritier légitime : il en jouiſſoit à peine depuis trois ans, lorſqu'il fut chaſſé par les Héraclides.

Ariſtomaque, arriere petit-fils d'Hercule, avoit laiſſé trois fils, Témene, Creſphonte & Ariſtodeme. Encouragés par les Oracles qui les inſtruiſoient & des lieux & du tems de leur deſcente, ils répandirent qu'ils ſuivroient la trace de leur triſaïeul, & qu'ils rentreroient par l'Iſthme : mais tandis que ce faux bruit attiroit toutes les forces du Péloponneſe à la défenſe de ce paſſage, ils traverſerent la Mer, ſous la conduite d'Oxilus, fils de ce Thoas qui aſſiſta au ſiege de Troye, & deſcendirent à Moliérium ſans preſque aucun obſtacle.

La guerre de Troye précéda de huit ans le retour des Héraclides : c'eſt la ſeconde action qui ait intéreſſé la Grece en général : elle fit changer de face au Péloponneſe. Les Héraclides, en qualité d'héritiers des Perſéides, revendiquerent, comme leur légitime, la Ville d'Argos, que le ſort (car c'eſt ainſi qu'ils partagerent leurs conquêtes) adjugea à Témene, qui trouva quelque difficulté à s'en rendre poſſeſſeur, & qui s'empara de plus d'un petit Village voiſin qu'il fortifia, & dont il fit une place de retraite dans la conduite de cette guerre. Leurs prétentions au Royaume de Lacédémone étoient fondées ſur ce qu'Hercule ne rendit la couronne à Tyndare, qu'à condition qu'il la tranſmettroit à ſes fils; & Sparte, livrée par un certain Phyloxene, fut le partage d'Ariſtodeme, qui en laiſſa, en mourant, le gouvernement à ſes

A. M. 2900.

fils Euriſthene & Proclès. Ils avoient les mêmes droits ſur la Meſſénie ; car Hercule, après avoir détruit la Ville de Pile, & conquis le Pays, n'en céda le ſceptre à Neſtor qu'aux mêmes conditions que Tyndare avoit obtenu celui de Sparte. Creſphonte obtint la Meſſénie par adreſſe. Son humeur populaire le fit haïr de la Nobleſſe, & il fut maſſacré avec deux de ſes fils. Epitus, le plus jeune, échappa, vengea la mort de ſon pere dans le ſang de l'Uſurpateur Polyphonte, & regna. Il eut ſept ſucceſſeurs ſous le nom d'Epitides, qui gouvernerent l'Etat depuis ſa mort, juſqu'à l'invaſion des Spartiates. Les Héraclides mirent Oxilus, leur Général, en poſſeſſion d'Elis qu'ils lui avoient promiſe. Iphitus, Inſtituteur des Jeux Olympiques, deſcendoit de cet Oxilus. Ils réſerverent encore l'Etat de Corinthe à Aletes, leur allié, qui s'en empara, & que ſa poſtérité gouverna l'eſpace de trois cens ans : c'eſt ainſi qu'ils recouvrerent tout le Péloponneſe, à l'exception de l'Arcadie, que Cypſélus conſerva, en mariant ſa fille Mérope à Creſphonte : leur Souveraineté dura juſqu'au tems des conquêtes de la Macédoine. Lors de cette révolution, les Achéens, originaires de Theſſalie, & deſcendans d'Achæus, frere d'Ion, rempliſſoient Argos & Lacédémone. Chaſſés par les Héraclides, ils demanderent retraite aux Ioniens, leurs voiſins & leurs alliés. Sur leur refus, ils marcherent contre eux, ſous la conduite de Tiſamene, qui périt dans le combat ; mais après avoir repouſſé les Ioniens en Attique, & établi les Achéens en leur place. Polybe dit que Tiſamene regna dans l'Ionie, & qu'il eut des ſucceſſeurs : mais il eſt certain que le retour des Héraclides anéantit la puiſſance des Pélopides, qui regne-

rent dans Argos & Mycenes à peu près cent ſoixante ans.

Témene, que nous avons laiſſé en poſſeſſion d'Argos, donna ſa fille à Déiphonte, ſon allié, qui ſe concilia la faveur du Peuple & les bonnes graces de ſon Roi, à un point que les fils de Témène en devinrent jaloux, & ſe défirent de leur pere, dans la crainte que Déiphonte ne lui ſuccédât. Malgré la puiſſance du parti de Déiphonte, & l'indignation publique que ce meurtre dut naturellement exciter, la couronne de Témene paſſa, dit Pauſanias, à Cyſus, ſon fils aîné: les regnes de Témene & de Cyſus, ajoutés enſemble, durerent quarante ans. Les Argiens, qui ſoupiroient depuis long-tems après la liberté, ne laiſſerent, après la mort de Cyſus, à ſes ſucceſſeurs, que le nom de Roi. Nous pouvons dater de ce tems la chûte d'Argos, dont l'Etat, joint à celui de Mycenes, a ſubſiſté à peu près huit cens ans, depuis ſa fondation par Inachus. Pour éviter les déſordres d'une révolution ſubite, on continua quelque tems la ſucceſſion de ces Rois titulaires; mais ils avoient ſi peu d'autorité, que les Hiſtoriens n'en font preſque pas mention. Meltas, fils de Lecidaïs, fut le dernier de ces eſclaves couronnés: il étoit né fier; il voulut ſecouer le joug qu'on avoit impoſé à ſes prédéceſſeurs, par quelqu'action qui demandoit plus d'autorité qu'on ne leur en avoit laiſſé: on lui fit ſon procès: cette hardieſſe lui coûta la couronne & la vie, & la Souveraineté s'anéantit ainſi dans Argos. Ce qu'Hérodote dit enſuite de ces Rois, doit s'entendre de quelques Officiers particuliers qui porterent ce nom dans les Républiques d'Athenes & de Rome. Nous pouvons donc regarder à préſent Argos comme un Etat Républicain, quoiqu'à en juger ſur ce que les ancien-

nes Hiſtoires nous apprennent de ſes conſtitutions, ce fut plutôt une eſpece de Démocratie. Le Peuple étoit diviſé en quatre Tribus : il avoit un Sénat, qui lui étoit ſubordonné, & qui ſe renouvelloit tous les quatre ans. Ce Tribunal terminoit, de ſon autorité privée, toutes les petites affaires, mettoit le Peuple en état de délibérer ſur les grandes, & faiſoit exécuter ſes déciſions. Les Argiens avoient encore une Cour de Judicature, compoſée de quatre-vingts perſonnes, ſans compter une quantité d'autres Magiſtrats ſubalternes. Ce Gouvernement fleurit pendant pluſieurs ſiecles. La conteſtation qu'ils eurent avec les Lacédémoniens, par rapport au territoire de Thyrée, leur fut glorieuſe. La jalouſie & la différence de Gouvernement firent naître & fomenterent la diſſention entre ces Peuples. Le Lacédémonien ne voyoit rien de comparable à l'Oligarchie, & faiſoit tous ſes efforts pour amener ſes voiſins à ſes conſtitutions, qu'il croyoit les meilleures de Grece.

CHAPITRE III.

Du Royaume & de la République de Lacédémone, depuis ſa fondation juſqu'à la fin des guerres contre les Meſſéniens, ce qui comprend environ 800 ans.

DE toutes les traditions ſur la fondation de ce Royaume, la plus généralement reçue nous apprend que Lélex regna le premier dans la Laconie, l'an du monde 2500, & qu'il nomma ſes ſujets, les Léleges, & le Pays, la Lélégie. Il laiſſa deux fils, Myles & Polycaon. Myles lui ſuccéda, & paſſa chez le Grec pour l'inventeur du Moulin. Polycaon épouſa Meſſene, fille de Triopas, Roi d'Argos, & s'empara de ce Royaume, qu'il nomma la Meſſénie. Eurotas & Cléſon paſſent pour fils de Lélex; mais le premier plus généralement pour fils & ſucceſſeur de Myles, & pour Fondateur de la Ville, qui porta le nom de Sparte ſa fille. D'autres en ont fait une Riviere, à l'occaſion d'un large canal qu'il fit creuſer, & qui conduiſoit à la Mer toutes les eaux dont le Pays étoit inondé. Eurotas ne laiſſa point d'enfant mâle, & le ſceptre paſſa entre les mains de Lacédémon, à qui il avoit donné ſa fille en mariage. La Ville s'appelloit Sparte, du nom de ſa Reine; & le territoire s'appella Lacédémone, du nom de ſon Roi; mais le tems anéantit la différence de ces dénominations, & dans la ſuite Sparte & Lacédémone déſignerent indiſtinctement & la Ville & ſon territoire. Lacédémone laiſſa la couronne à ſon fils Amyclas. Amyclas eut trois fils, Argalus, A. M. 2500.

Cynortas & Hyacinthe. Les Poëtes ont dit que ce dernier fut tué malheureuſement par Apollon, qui le métamorpha en une fleur qui porte ſon nom. Argalus ſuccéda à Amyclas, & eut pour ſucceſſeur ſon frere Cynortas, qui tranſmit le ſceptre à ſon fils Oebalus, dont le Royaume fut pendant quelque tems l'Oébalie. Oebalus eut Tyndare, de Gorgophone, fille de Perſée; il avoit eu Hyppocoon d'un premier lit. Hyppocoon & Tyndare ſe diſputerent le trône; mais Tyndare fut contraint d'abandonner ſes prétentions, juſqu'à la mort de ſon frere & de ſes dix fils égorgés par Hercule, comme nous l'avons dit dans l'Hiſtoire d'Argos. Tyndare épouſa cette fameuſe Léda, qui eut de Jupiter, dit-on, les Jumeaux Caſtor & Pollux, à qui leur naiſſance ou leurs exploits mériterent le ſurnom de Dioſcores. Ce qu'il y a de vrai, c'eſt qu'ils partagerent la gloire de la plupart des grandes entrepriſes de leur tems, & qu'après leur mort on leur éleva des autels; qu'on donna leur nom à la Conſtellation des Gemeaux, & que Rome, de même qu'Athenes, par une vénération particuliere pour leur Divinité, attribua à leur aſſiſtance ſes victoires les plus ſignalées. Tyndare eut encore deux filles, qui ne firent guere moins de bruit dans le monde que leurs freres; Clytemneſtre, femme d'Agamemnon, & Hélene, que Théſée avoit enlevée, avant que Ménélas, frere d'Agamemnon l'épouſât; mais on trouvera, à l'endroit de la guerre de Troye, l'hiſtoire de ces époux. Caſtor & Pollux moururent avant leur pere, & Ménélas monta ſur le trône de Sparte, en qualité de gendre de Tyndare. Il échappa du ſiege de Troye; mais aſſailli, à ſon retour, par une tempête, où il perdit la plupart de ſes vaiſſeaux, il fut jetté ſur les côtes d'Egypte, où il erra

erra pendant ſept ans avant que de rentrer dans Lacédémone. Hérodote aſſure qu'Hélene, qu'on retenoit en Egypte pendant la guerre de Troye, fut la ſeule occaſion de ſon voyage dans ce Pays; & il inſinue en même tems, que Priam étoit trop prudent pour expoſer ſa famille & ſon Royaume à toutes les miſeres dont ils furent accablés; & trop juſte pour maintenir un fils, qui n'étoit ni l'héritier immédiat de ſa couronne, ni d'un mérite à comparer à celui de ſes freres, dans la poſſeſſion de la femme d'un autre, s'il eût été en ſon pouvoir de la rendre. Ménélas n'eut d'Hélene qu'une fille, appellée Hermione, qu'il maria à Pyrrhus, fils d'Achille, après l'avoir arrachée d'entre les bras d'Oreſte, fils d'Agamemnon, à qui il l'avoit donnée en premieres nôces. Mais Pyrrhus fut aſſaſſiné, & Oreſte ſoupçonné de ce meurtre, ſur ſon empreſſement à reprendre Hermione: cependant, après la mort de Ménélas, les Lacédémoniens le préférerent à Nicoſtrate & à Mégapenthe, & aimerent mieux ſe ſoumettre à ce petit-fils de Tyndare, quoiqu'il regnât déja dans Argos & Mycenes, qu'aux fils naturels de leur Roi. Le regne d'Oreſte fut long; ſon fils Tiſamene lui ſuccéda; mais il fut bientôt dépouillé de tous les Royaumes que ſon pere lui avoit laiſſés, par les Héraclides, dont nous avons expoſé plus au long le retour, à la premiere occaſion que nous avons eue d'en parler.

Il n'arriva rien de remarquable dans Lacédémone, juſqu'à cette premiere révolution: nous n'avons même aucune autorité ſuffiſante ſur laquelle nous puiſſions fixer la durée de chaque regne. Quelques Chronologiſtes en omettent la ſucceſſion juſqu'à la deſcente des Héraclides. Il en eſt des Etats à peu près ainſi que des hommes;

les actions de leur enfance ne méritent pas ordinairement qu'on s'en ſouvienne : la mémoire des premiers Rois eſt tellement éclipſée par la réputation de leurs ſucceſſeurs, qu'il n'en reſte que les noms, & ce vuide eſt dans la ſuite un prétexte aux Hiſtoriens pour les ravir à la poſtérité. Quoi qu'il en ſoit, nous adopterons ces treize Rois, dont les treize derniers ſont de la race de Pélops. La durée de tous ces regnes eſt à peu près de quatre cens ans : il n'y avoit point encore de barriere élevée entre l'autorité du Monarque & les privileges des Sujets ; cependant il paroît qu'on ne faiſoit aucune irruption de part ni d'autre.

De Monarchique que le Gouvernement avoit été juſqu'alors, il devint Diarchique. Le haſard donna lieu à cet événement, ou plutôt il fit naître le deſſein de mettre deux Rois ſur le trône. Ariſtodeme, un des Héraclides, mourut lorſque ſes freres préparoient leur retour : la Souveraineté de Lacédémone lui étoit deſtinée ; on la conſerva à ſa famille. Il avoit deux fils jumeaux, Euriſthene & Proclès : ils étoient ſi ſemblables, qu'on ne pouvoit diſtinguer qui des deux étoit le ſucceſſeur légitime de leur pere.

Les Spartiates s'en rapporterent à leur mere : il eſt vraiſemblable qu'elle profita de l'occaſion de fixer le ſceptre dans ſa famille : elle répondit qu'elle n'avoit jamais diſtingué l'aîné du cadet, & l'Oracle appuyant ſon projet, tous les deux furent proclamés Rois. L'autorité étoit égale entr'eux ; mais la famille d'Euriſthene eut quelqu'avantage dans le partage des honneurs ; on confia les rênes de l'Etat à leur oncle Théras, pendant leur minorité : ſa régence expirée, Théras conduiſit une colonie à Calliſte, Iſle de la Mer Egée, qui ſe fit connoître, dans la ſuite, ſous le nom de Thé-

ta. Les freres se regarderent avec des yeux de rivaux, tout en montant sur le trône : il n'est pas étonnant que la place qu'ils occupoient, fît éclore entre eux des mécontentemens & des inimitiés réciproques ; mais on doit être surpris que ce levain se soit transmis jusques chez leur postérité la plus reculée, & qu'il ait fermenté pendant près de huit siecles, sans bouleverser de fond en comble les constitutions du Royaume. Euristhene eut pour successeur son fils Agis, & Proclès son fils Sous. On vit alors à Sparte l'origine de l'esclavage. Dans une division générale du Pays, Euristhene & Proclès avoient accordé aux habitans les immunités & les privileges dont les Citoyens jouissoient. Agis abolit cette loi, & imposa un tribut sur tous les domaines de Lacédémone. Les seuls Hélotes refuserent de le payer : ce Prince marcha contr'eux, les fit prisonniers de guerre, les dépouilla de tous les droits qu'ils avoient en qualité de membres de l'Etat, & les condamna, eux & leur postérité, à un esclavage perpétuel. Pour éterniser leur infamie, on donna le nom d'Hélotes à tous ceux qui tomberent dans la servitude, & il en fut en Grece à peu près comme dans la plupart des contrées de l'Europe, auxquelles les Sclavoniens ont fourni, en semblable occasion, le mot d'esclave. Tandis qu'Agis se rendoit formidable au dedans de l'Etat, Sous, jaloux de se signaler au dehors, subjugua une partie de l'Arcadie. Plutarque rapporte un trait remarquable de cette expédition. Les Clitoriens le tenoient bloqué dans son camp. Son Armée étant sur le point de manquer d'eau, il convint de leur abandonner toutes ses conquêtes, à condition qu'on lui permettroit, & à ses troupes, de se désaltérer dans un ruisseau qui couloit aux environs. Pour éluder la force de ce Traité, il or-

frit ſa couronne au premier de ſes ſoldats qui s'abſtiendroit de boire ; mais aucun n'acceptant la propoſition, il s'approcha le dernier du ruiſſeau, s'y baigna le viſage, ſans avaler une goutte d'eau, ſe mit en marche à la face de l'ennemi, & refuſa de reſtituer ce qu'il avoit conquis. Echeſtrate lui ſuccéda dans la ligne des Euriſthénides, & quelques années après, Eurytion ou Euryphon dans la ligne des Proclides. L'Empire des Rois avoit été juſqu'alors abſolu ; mais Eurition affectant de ſe communiquer à ſes Sujets, relâcha les rênes de l'Etat ; & le Peuple, que cette familiarité rendit entreprenant, empiéta ſur ſon autorité, & profita ſi bien de la foibleſſe ou de la condeſcendance de ſes ſucceſſeurs, que le Gouvernement tomba dans le mépris, & tout le Royaume en combuſtion. Labotas & Pritanis ſuccéderent à Echeſtrate & à Euryphon. Les conteſtations entre Lacédémone & Argos commencerent ſous leur regne, mais ne produiſirent aucune action mémorable. Ils eurent pour ſucceſſeurs Doriſſe & Eunome. Doriſſe fit place à Agéſilas, qui gouverna avec Eunome, juſqu'à ce que celui-ci fut maſſacré dans une émeute populaire. Eunome laiſſa deux fils de différens lits, Polidecte & Lycurgue. Polidecte lui ſuccéda, & partagea l'Empire avec Archelaüs, de la famille d'Euriſthene ; mais Polidecte étant mort ſans enfans, Lycurgue ſon frere monta ſur le trône. Sa belle-ſœur, qui ſe trouvoit enceinte, s'offrit à détruire ſon fruit, s'il conſentoit à l'épouſer. Lycurgue diſſimulant avec adreſſe l'horreur qu'il reſſentit à cette propoſition, ſe répandit en témoignages de reconnoiſſance & de joie, & la conjura, par l'intérêt de ſa ſanté, de ne point attenter ſur elle-même ; qu'il auroit ſoin d'écarter l'enfant, ſi-tôt qu'il ſeroit né. Elle accoucha d'un garçon,

Lycurgue étoit alors à ſouper avec les Magiſtrats de Lacédémone ; on le lui porta, il le leur préſenta comme leur Roi ; & pour marquer la joie du Peuple & la ſienne, il le nomma Charilas ou Charillus. Il gouverna en qualité de tuteur du jeune Roi ; mais ſix mois après cet événement, s'appercevant que ſon déſintéreſſement & ſon équité ne pourroient le défendre contre une Reine que ſes refus avoient rendu furieuſe ; que ſes créatures l'accuſoient d'attenter à l'autorité royale, & que ſon frere avoit eu le front de lui en faire des reproches à lui-même, il crut que ſon abſence écarteroit la tempête, & il prit le parti de voyager, en attendant que la naiſſance d'un fils aſſurât le ſceptre dans la famille de ſon neveu.

Dans ce deſſein, il paſſa en Crete, dont il étudia les conſtitutions, & recueillit les meilleures loix, ſe propoſant de les introduire à Sparte, ſitôt qu'il en auroit occaſion. Il forma des liaiſons étroites avec Thalès ; ce n'eſt pas le Philoſophe. Ce Thalès étoit grand Légiſlateur & grand Poëte : il l'engagea à aller à Lacédémone, & à préparer le Peuple à l'étrange révolution qui ſuivit ſon retour. Quant à la Crete, on reconnoît Minos pour ſon Légiſlateur ; cependant il ne fit que perfectionner le plan de ce Radamanthe, qui donna lieu, par ſa prudence & ſon équité, aux Poëtes de le mettre au nombre des Juges infernaux. On parle de deux Radamanthes & de deux Minos ; mais l'opinion commune eſt que Minos le Légiſlateur eſt ſeul de ce nom. On l'appelloit fils de Jupiter ; mais c'étoit une ſuite de la fable de l'enlevement d'Europe. Le Taureau, dont on dit que ce Dieu prit la forme, étoit l'enſeigne du vaiſſeau qui la tranſporta. Ce qu'on ſait de plus vraiſemblable ſur Minos, c'eſt qu'il eſt fils d'Aſtérius & d'Eu-

rope, & qu'il ſuccéda à ſon pere. On croit qu'Aſtérius, Europe & Minos étoient le Saturne, la Rhée & le Jupiter des Crétois. Cette Iſle eſt la premiere que les Voyageurs Orientaux ont dû rencontrer ſur leur route ; d'où nous conjecturons qu'elle fut la porte des Arts, des Sciences & de la politeſſe, & que s'ils ne firent pas d'auſſi grands progrès dans cette contrée que dans quelques autres, elle en reſſentit au moins les premiers effets. Europe avoit à ſa ſuite quelques Curetes ; c'étoient les plus inſtruits & les plus adroits d'entre les Phéniciens ; ils formoient une partie du cortege de Cadmus : ils ſe répandirent dans la Grece, dont ils occuperent pluſieurs contrées, ſous les noms différens de Corybantes, de Telchines & de Cabires. On les appelloit en Crete, Idéens Dactiles : ils apporterent avec eux les métiers, & inventerent les outils qui leur ſont propres : ils travailloient en fer & en cuivre, & fabriquoient des armures dont ils ſe couvroient dans leurs ſacrifices, & qu'ils frappoient en meſure avec leurs épées, en danſant au bruit des fifres & des tambours, comme s'ils euſſent été poſſédés de quelque Dieu. On rapporte à cette cérémonie l'origine de la Muſique en Grece.

C'eſt à leur inſtigation que Minos conſtruiſit une Flotte, & ſe rendit maître des Mers. Il eſt vraiſemblable que leurs avis ne lui furent pas inutiles, quand il forma ſon Gouvernement : ſes conſtitutions particulieres ont une ſi grande analogie avec celles de Sparte, qu'afin de ne pas répéter les mêmes choſes ſous des noms différens, nous n'en parlerons point ; nous contentant d'obſerver en général, que le corps des Loix de Minos tendoit au bonheur & à la liberté de ſes Sujets.

Lycurgue paſſa de la Crete en Aſie ; & malgré

l'extrême contrariété de la discipline sévere des Crétois, avec l'indolence & la molleſſe des Ioniens, ce ſéjour ne lui fut pas entiérement infructueux. C'eſt-là qu'il raſſembla les Ouvrages d'Homere, qui juſqu'alors avoient été diſperſés par fragmens entre les mains de quelques particuliers; c'eſt par ſes ſoins qu'on en vit les premiers exemplaires complets. On rendit juſtice à ce grand Poëte, quoique ſon Ouvrage n'eût encore ni l'ordre, ni la beauté qu'il reçut dans la ſuite, de Solon & de Piſiſtrate. On croit que Lycurgue entra en Egypte. Quant au reſte de ſes voyages dans les contrées du monde les plus reculées, & à ſes conférences avec les Gymnoſophiſtes Indiens, tous ces faits ne ſont pas ſuffiſamment atteſtés. Tandis qu'il recueilloit des connoiſſances chez l'Etranger, ſes concitoyens avoient grand beſoin de ſon ſecours, & tous les différens ordres de l'État lui dépêcherent, du conſentement des Rois mêmes, des Ambaſſadeurs en titre, pour hâter ſon retour. Après le meurtre d'Eunome, & quelques autres tragiques effets de l'inſolence du Peuple, tout tendit à l'anarchie & à la révolte; & Sparte ne vit de reſſource contre la ruine qui la menaçoit, que dans l'intégrité & la prudence de Lycurgue, qui lui étoient ſi bien connues.

Tel étoit l'état des choſes, lorſque Lycurgue revint. Trouvant le Peuple diſpoſé à recevoir toutes les impreſſions qu'il jugeroit à propos de lui donner, il ne perdit point de tems. Pour appliquer un remede auſſi grand que le mal, il crut qu'il falloit refondre entiérement le Gouvernement: il ſavoit de quel poids étoit en pareil cas la voix des Dieux, & l'autorité de la Religion. Il alla donc à Delphes, conſulter Apollon; la Pithie l'appella le bien-aimé des Dieux, & Dieu lui-

même plus qu'homme. Il en reçut un Oracle, auquel il donna le nom de Rhétra, & qui contenoit, à ce qu'il disoit, & la forme du Gouvernement qui convenoit aux Spartiates, & des assurances qu'il égaleroit en splendeur les Etats du Monde les plus florissans. Encouragé par cet heureux début, il communiqua ses vues à ses amis; peu à peu il en gagna d'autres; & lorsque son projet fut mûr, pour inspirer la terreur à ceux dont il avoit à craindre quelque résistance, il commanda à trente des principaux Citoyens de se présenter en armes sur la place publique. Charilas prit l'allarme, & se réfugia dans le Temple de Minerve; mais ce Prince étoit d'un caractere flexible. Lycurgue l'initia dans ses desseins, & il y donna les mains.

Après cette démarche nécessaire, il porta les premiers coups aux Chefs de l'Etat; il continua à la Famille Royale le droit de succéder au Trône; mais il affoiblit l'autorité des Rois, en instituant un Sénat qui pût servir de contrepoids entre le Prince & les Sujets, & entretenir un juste équilibre entre les prérogatives de l'un & les prétentions des autres. Ce Tribunal étoit composé de vingt-huit personnes, sans compter les deux Rois: on donna les premieres places à ceux qui favorisoient la réforme; & pour remplir les autres, on choisit entre les Citoyens ceux qui s'étoient distingués par leurs vertus particulieres, ou par les services qu'ils avoient rendus à l'Etat; mais chacun de ces Magistrats n'avoit pas moins de soixante ans. Ils demeuroient en charge le reste de leur vie, à moins de quelqu'insigne malversation: on prévenoit ainsi tous les inconvéniens d'un Corps qui se renouvelle trop souvent, & l'on préparoit une récompense aux Vieillards, & un aiguillon pour la jeunesse. Cette Cour de Judicature étoit Sou-

veraine ; cependant on en appelloit au peuple, mais ces appels étoient rares ; car elle procédoit avec tant de prudence & de circonſpection, que dans l'eſpérance d'acquérir de nouvelles lumieres, elle ſuſpendoit le jugement d'une affaire pendant pluſieurs jours : au reſte, on n'avoit pas la liberté de prendre ces Juges à partie. Ariſtote remarque que l'étendue de ce privilege ne pouvoit s'accorder avec la bonté du Gouvernement. En effet, quand on conſidere que toute l'autorité étoit concentrée dans ce Sénat, ces Rois qui n'en étoient que les Chefs, & qui ne pouvoient entreprendre, ou décider aucune affaire d'importance, ſans avoir la pluralité des voix, font une triſte figure : on avoit, à la vérité, quelque reſpect, quelque déférence particuliere pour eux ; ils occupoient les premieres places dans les aſſemblées ; ils propoſoient leur avis, & donnoient leur ſuffrage les premiers ; Hérodote inſinue même qu'ils avoient double voix : mais quant aux droits particuliers de la couronne, ils étoient bornés à la réception des Ambaſſadeurs & des étrangers, aux conſultations des Oracles, aux ſoins des Sacrifices, à l'adoption des Héritiers, à la protection des jeunes Héritieres, & aux fonctions de Voyers ; ils étoient comptables de leur adminiſtration ; on informoit contr'eux ; on les interrogeoit en forme, & on les condamnoit ſelon la nature du crime. Ils pouvoient en appeller au Peuple ; mais ce droit leur étoit commun avec le dernier des Citoyens : en un mot, s'ils avoient quelque juriſdiction, c'étoit plutôt en qualité de Sénateurs que de Rois. Contens du titre & de la pompe royale, ils avoient moins d'autorité que les Conſuls Romains, & autant au plus que les Doges de Veniſe. Telle étoit la condition des Rois dans le Sénat ; mais elle

étoit bien différente dans le Camp. Là ils jouiſſoient d'un pouvoir abſolu, en qualité de Généraux : leur Conſeil étoit compoſé du Chef de la Cavalerie, de quelques Sénateurs, & d'un grand nombre de Colonels & d'Officiers ſubalternes qu'ils conſultoient, mais dont ils pouvoient toujours négliger les avis. Ils prenoient cependant les ordres du Sénat, qui leur donnoit ordinairement carte blanche; mais qui les contraignoit auſſi quelquefois à marcher contre l'ennemi, ou à rentrer dans l'Etat, lorſqu'ils y penſoient le moins.

Quant à la part que le Peuple avoit dans le Gouvernement, elle ſe réduiſoit à deux eſpeces d'aſſemblées : la plus petite étoit compoſée des ſeuls Citoyens, & la plus grande du corps entier des Lacédémoniens; mais l'une & l'autre n'étoit qu'une pure formalité : le Sénat les convoquoit, & les diſſolvoit à ſon gré; il propoſoit ce qui lui paroiſſoit convenable, & il ne reſtoit au Peuple qu'à ratifier, ou à rejetter ſon avis ; point d'examen, point de délibération; on n'alloit pas même aux opinions : d'ailleurs, il étoit exclus de toutes les dignités de l'Etat; en ſorte que ce que Lycurgue avoit ôté à la puiſſance des Rois, n'avoit guere augmenté celle du Peuple; mais ce qui lui reſtoit à faire, le fondement de tout ce qu'il avoit déja fait, la derniere, mais la plus dangereuſe innovation qu'il alloit apporter dans le Gouvernement, lui étoit entiérement favorable; c'étoit la diviſion des terres. Cet article devoit ſouffrir une violente oppoſition, ſur-tout de la part de ceux qui s'étoient enrichis dans les derniers troubles. Il leur repréſenta combien il étoit utile & beau qu'il n'y eût entr'eux d'autre diſtinction que celle que le vice & la vertu y mettroient : la partie indigente du Peuple étoit la plus nombreuſe; elle

appuyoit ſes remontrances, il fallut y céder.

Il leva un plan exact de la Laconie, qu'il partagea en trente mille parties égales, dont il aſſigna neuf mille aux Citoyens, & le reſte aux habitans du domaine. Chaque portion pouvoit ſuffire à la ſubſiſtance d'une famille, mais avec cette frugalité à laquelle il s'étoit propoſé de les aſſujettir. Le revenu des Rois qui avoient leur dignité à ſoutenir, étoit plus conſidérable; toutefois leurs tables reſpiroient la décence & la ſobriété, plutôt que l'abondance & le ſuperflu.

Mais l'argent étoit inégalement diſperſé, & le Légiſlateur prévit que toutes les terres tomberoient, à la longue, entre les mains d'un petit nombre de propriétaires, s'il ne remédioit à cet inconvénient. C'eſt pourquoi il ſubſtitua des monnoies de fer à celles d'or & d'argent, dont il proſcrivit l'uſage. Comme il falloit une grande quantité de ces nouvelles eſpeces pour faire une petite ſomme, peu de particuliers en amaſſerent plus que leurs beſoins journaliers n'en exigeoient. Ce réglement bannit tout d'un coup l'avarice, les vols, la molleſſe, & leur longue famille. On ne doit point être étonné de voir ſi peu de Chambres de Juſtice à Lacédémone; Lycurgue avoit coupé racine à tout procès. Le reſte de la Grece ſe moqua d'un projet qui anéantiſſoit tout commerce: mais Lycurgue avoit ſon but; il ſupprimoit, par ce moyen, tous les Arts & tous les Métiers qui tendoient à amollir les eſprits, & fermoit l'entrée au luxe des Grecs circonvoiſins. Pour prévenir la corruption de ſon Peuple, & le mépris de ſes conſtitutions, il interdit à tout étranger, par une loi expreſſe, un ſéjour continuel dans Lacédémone: c'eſt par la même raiſon qu'il défendit les voyages à tous les habitans de la Laconie.

Il arrêta l'intempérance domeſtique, en abo-liſſant les repas en famille, & en raſſemblant dans une vaſte ſalle à manger tous les Citoyens, ſans diſtinction de fortune, ou d'état. Un des Rois fut dépoſé & puni pour avoir mangé en particulier avec la Reine. On appella, dans le commencement, ces aſſemblées du nom d'Andria, qu'elles avoient reçu des Crétois, dont les Spartiates tenoient cet uſage : elles prirent enſuite celui de Phiditia & Syſſitia. Chacun avoit ſoin d'envoyer ſes proviſions pour un mois, avec quelque argent pour d'autres beſoins. Tous les mêts qui tendoient à flatter le goût, plutôt qu'à ſatisfaire l'appétit, & à nourrir le corps, étoient bannis de ces tables : leur aliment ordinaire étoit une eſpece de brouet noir, dont tout autre qu'un eſtomac Spartiate auroit eu bien de la peine à s'accommoder. On s'oppoſa d'abord fortement à ces repas en commun : cet établiſſement expoſa le Légiſlateur aux inſultes du Peuple ; il perdit même un œil d'un coup qu'il reçut dans une émeute qui ſe fit à ce ſujet ; mais cette coutume fut exactement obſervée avec le tems, & ces tables furent dans la ſuite des écoles de tempérance, & les converſations qu'on y tenoit, des leçons de prudence pour la jeuneſſe qu'on y envoyoit.

Le deſſein de Lycurgue étoit de donner des mœurs à ſes Sujets, par les mêmes loix qui aſſureroient le bon ordre de l'Etat : ſes loix tendoient à former les mœurs, & les mœurs devoient être l'appui de ſes loix : il n'imaginoit pas qu'on pût être bon Citoyen, ſans être honnête homme : mais comme la probité dépend beaucoup de l'éducation, il eut ſoin qu'on rendît, comme naturels dans le cœur des Sujets, les ſentimens d'ordre & de diſcipline, par les principes qu'on leur

inſpiroit dès leur tendre jeuneſſe. Afin que les enfans apportaſſent, en naiſſant, un tempérament vigoureux & robuſte, il intéreſſa les meres à vivre durement, & à prendre des exercices pendant tout le tems de leur groſſeſſe : car ſi-tôt qu'elles étoient accouchées, on expoſoit l'enfant en public ; & ſi l'on jugeoit, à ſa foibleſſe, ou à quelque défaut de conformation, qu'il dût être un jour moins utile qu'onéreux à l'Etat, on le jettoit, ſans pitié, dans une caverne voiſine du Mont Taygete, où il périſſoit. Si on n'y trouvoit rien à reprendre, on le renvoyoit à ſes parens pour être nourri, vêtu & traité en tout avec une dureté qu'on croiroit volontiers au deſſus des forces de cet âge.

A ſept ans on tiroit les enfans d'entre les mains de leurs parens ; le Public les revendiquoit, & on les diſtribuoit en différentes claſſes : un plus adroit & plus expérimenté que les autres en étoit le chef : il leur commandoit, les gouvernoit, & les châtioit, ſelon la nature des fautes qu'ils commettoient. Ils obſervoient les loix de la plus étroite diſcipline dans leurs amuſemens & leurs exercices. Leur éducation étoit dure & pénible ; on les accoutumoit à marcher pieds nuds ; ils avoient la tête raſée, & on les faiſoit combattre tout nuds, les uns contre les autres. C'étoit une vieille coutume de les fouetter ſur l'autel de Diane : ils ſupportoient les coups avec patience, juſqu'à ce que le ſang coulât ; on en a vu même quelques-uns ſe piquer d'une émulation bien étrange, & mourir ſans ſe plaindre. Plutarque raconte l'hiſtoire d'un jeune enfant qui tenoit caché ſous ſa robe un petit renard qu'il avoit volé, & qui aima mieux s'en laiſſer déchirer les entrailles que de découvrir ſon vol. Le vol étoit permis, même

ordonné, comme une partie de l'exercice militaire; mais puni, quand il étoit découvert.

A douze ans ils paſſoient dans une autre claſſe. Pour étouffer les ſemences du vice qui commencent à germer à cet âge, la diſcipline étoit plus étroite, & les devoirs plus fatigans. Ils avoient un Pœdonome : ce Pœdonome étoit un Inſpecteur-général de leur conduite : ſous cet Inſpecteur, une foule d'Irenes, ou de jeunes gens choiſis dans le corps entier, à la tête chacun d'une compagnie, ſur laquelle ils avoient un commandement plus conſtant & plus immédiat. L'exercice commençoit alors à devenir plus ſérieux & plus martial; ils avoient entr'eux des attaques, des eſcarmouches & des combats. Le Plataniſte, ainſi appellé de l'endroit où il ſe livroit, étoit un des plus conſidérables : on s'y battoit des pieds & des mains, des ongles & des dents, & avec tant d'opiniâtreté & de fureur, que pluſieurs y perdoient ordinairement les yeux, les bras, & quelquefois la vie, avant que l'action fût décidée. Pour leur donner une idée des ſtratagêmes & des ruſes de guerre qui pût leur ſervir dans la ſuite, ils avoient des embuſcades, des ſentinelles & des gardes.

On cultivoit auſſi leur eſprit; mais le mérite principal d'un Spartiate étant d'obéir & d'exécuter; peu de Littérature lui ſuffiſoit. Les jeunes gens s'inſtruiſoient plus avec les hommes que dans les Auteurs : les plus graves Citoyens ſe faiſoient un plaiſir de les examiner, & d'éprouver leurs talens; & pendant les repas, les Irenes les engageoient, les uns contre les autres, dans différentes queſtions, auxquelles il falloit que la réponſe fût prompte, courte & claire : ils en acquéroient une façon de s'exprimer naturelle &

préciſe ; & la préſence d'eſprit qu'ils devoient encore à cette habitude, donnoit à leurs penſées un tour original & neuf. Telle eſt l'origine de ce ſtyle ſerré qui leur étoit ſi familier, qu'on appella dans la ſuite le ſtyle laconique, & que Lycurgue leur avoit recommandé, par la raiſon, diſoit-il, que ceux qui n'employoient que peu de mots, n'avoient pas beſoin d'un grand nombre de Loix. Les Spartiates n'étoient pas amis de l'Art Oratoire ; cependant on remarque qu'ils diſcouroient avec autant de grace, & communément avec plus de juſteſſe que ceux qui avoient fait une étude longue & particuliere des préceptes de la Rhétorique : leur expreſſion courte & ſerrée donnoit de la force à leurs penſées : le laconiſme étoit lumineux ; il exprimoit bien moins de choſes qu'il n'en faiſoit entendre. Tels étoient les exercices des jeunes gens pendant leur minorité, qui duroit vraiſemblablement juſqu'à l'âge de trente ans ; car ils ne pouvoient, avant ce tems, ni ſe marier, ni porter les armes, ni entrer en charge ; mais à trente ans paſſés, ils encouroient la diſgrace publique, s'ils n'étoient mariés.

L'éducation des Filles étoit toute ſemblable à celle des Garçons : on avoit peu d'égard à la foibleſſe de leur ſexe ; on ne les marioit point avant l'âge de vingt ans, & juſqu'alors on les endurciſſoit à la peine & au travail ; on les exerçoit à la courſe & à la lute ; on leur apprenoit à ſe ſervir de l'arc, & à lancer le javelot ; elles étoient nues dans leurs exercices publics. On ne trouvoit en cela ni indécence, ni danger pour les mœurs : on voyoit, au contraire, dans l'innocence naturelle & la ſimplicité dont elles ſe préſentoient, un témoignage de leur vertu. C'eſt à cette partie de leur éducation qu'elles étoient redevables de

cette grandeur d'ame, & de ces ſentimens d'honneur qui brillent dans la réponſe de Gorgo, femme de Léonidas, à quelques Dames étrangeres qui lui demandoient pourquoi, de toutes les femmes du monde, les Lacédémoniennes étoient les ſeules qui euſſent quelque empire ſur les hommes ? C'eſt, leur dit-elle vivement, qu'elles ſont les ſeules qui ſachent en faire. A propos des femmes, nous remarquerons, qu'entr'autres commodités du mariage, il n'y avoit point de loi contre l'adultere : on dit pour raiſon que ce crime étoit inconnu à Lacédémone : mais c'eſt un pur ſubterfuge ; car quelque nom que l'on donne à la choſe, il eſt certain qu'elle y étoit pratiquée, & même autoriſée : d'un conſentement réciproque on prenoit la femme de ſon voiſin pour un tems, & on lui donnoit la ſienne. Si quelque homme plaiſoit à une femme plus que ſon mari, ſans encourir les inconvéniens du divorce, le bien des races futures étoit un prétexte légitime à ſon inconſtance : les époux avoient le même privilege ; cette liberté mutuelle leur étoit accordée par la Loi, moins pour favoriſer le caprice des paſſions, que pour écarter les peines inutiles & cruelles de la jalouſie.

C'eſt ainſi que Lycurgue fit élever la jeuneſſe : tels furent les ſoins qu'il prit d'inculquer, de bonne-heure, dans les eſprits des ſentimens d'honneur & de vertu. Il n'ignoroit pas que la coutume & l'éducation étoient preſqu'auſſi puiſſantes que la Nature ; c'eſt d'elles qu'il ſe promettoit la durée de ſes Loix, & c'eſt apparemment la raiſon pour laquelle il n'en écrivit aucune.

Voici quelques maximes générales qu'il leur laiſſa : » De ne pas combattre trop ſouvent le » même ennemi ; d'attendre qu'ils en fuſſent at-

» taqués,

» taqués, de peur qu'il ne s'inſtruiſît de leur diſ-
» cipline ; que Sparte n'eût d'autres remparts que
» les corps des Citoyens, plus forts, diſoit-il,
» que des murs de brique «. Il eſt vrai que leur diſcipline les tenoit perpétuellement en garde, & qu'il étoit preſque impoſſible de ſurprendre un Peuple ſi vigilant, ou d'écraſer un Peuple ſi réuni, quand on l'auroit ſurpris. La défenſe de ſa ville étoit ſon unique occupation. Les Hélotes ſuffiſoient à la culture des terres, & à tous les ouvrages ſerviles. Il étoit défendu de vendre à l'Etranger, ou d'affranchir aucun de ſes Eſclaves ; auſſi leur nombre devint ſi grand, que l'Etat en fut effrayé ; ce qui donna lieu à la Loi Cryptia. C'étoit un ordre ſecret à tous les jeunes gens de marcher contr'eux ; on ſe répandoit dans la campagne ; on ſe cachoit, pendant le jour, dans des bruyeres ; on fondoit, la nuit, ſur ces malheureux, & l'on égorgeoit tous ceux qu'on pouvoit attraper. On attribue ce maſſacre politique à Lycurgue ; mais Plutarque dit qu'il étoit d'un caractere trop humain pour autoriſer un décret ſi barbare. Il eſt plus vraiſemblable qu'il émana du Tribunal des Ephores, qui leur déclarerent la guerre ; mais il eſt certain qu'on les traitoit alors moins en hommes qu'en bêtes. On les enivroit, & on les faiſoit paroître dans les ſalles publiques, pour donner horreur du vice à la jeuneſſe. Cette conduite a fait dire que ceux qui étoient libres à Lacédémone, l'étoient beaucoup ; mais que ceux qui y étoient eſclaves, l'étoient plus qu'ailleurs.

Telle fut la forme du Gouvernement que Lycurgue introduiſit à Lacédémone : le ſuccès égala, ſurpaſſa même ſes eſpérances ; car on ne conçoit pas comment un ſeul homme qui n'avoit que ſon courage & ſa vertu à oppoſer à l'autorité de deux

Rois, pût changer ſi généralement & ſi bruſquement la face de l'Etat ; on ne conçoit guere plus comment les Loix d'un Payen qui a favoriſé le vol & l'adultere, & quelquefois le meurtre, approcherent ſouvent, & même atteignirent la pureté du Chriſtianiſme. Cette révolution eut des effets trop ſenſibles pour les omettre ; mais ils ſont en trop grand nombre pour les détailler ; nous nous contenterons donc de jetter un coup d'œil ſur les grands avantages qui en réſulterent. L'égalité qui regnoit entre les Citoyens, excluoit toutes les jalouſies particulieres ; chaque membre de l'Etat n'avoit que le corps à ſervir, & trouvoit ſon propre avantage à conſpirer au bien général : ils n'avoient ni or ni argent ; mais ils poſſédoient d'autres tréſors : leur tems étoit la plus précieuſe de leurs richeſſes ; les occupations étoient proportionnées à l'âge & à la capacité ; le travail n'avoit rien de bas ni de ſervile ; on le regardoit au contraire, comme le devoir d'un homme libre ; & l'amour qu'on en inſpiroit aux enfans, leur interdiſoit tout amuſement. On ne ſouffroit point que le ſoldat ſe promenât dans ſes heures de relâche ; tout le jour étoit conſacré à la vertu, & c'étoit une eſpece de ſacrilege que de lui ravir un inſtant. Ils étoient économes juſques dans le diſcours ; une ſyllabe faiſoit quelquefois une réponſe. Des voiſins les menaçoient, par leurs Ambaſſadeurs, que s'ils entroient une fois dans leur Pays, ils y mettroient tout à feu & à ſang. Ils ne répondirent que *ſi*. Il y avoit de l'emphaſe & de l'expreſſion juſques dans leur ſilence : ils obſervoient la tempérance la plus étroite : ils buvoient rarement du vin : ils ſe régaloient avec un morceau de pain trempé dans de l'eau. Ce qu'on appelle ſplendeur & magnificence, ne ſe rencontroit point à Sparte ; un ſeul ha-

bit ſervoit pour toutes les ſaiſons ; c'étoit un crime que d'en changer. Le ſexe, curieux ailleurs des ornemens du corps, ne s'attachoit, à Lacédémone, qu'à la culture de l'eſprit ; toutes les paſſions étoient immolées à la liberté de l'ame, & nous ne haïſſons pas plus naturellement le travail & la peine, qu'ils haïſſoient la pareſſe & les plaiſirs. Lycurgue leur avoit interdit tout ſpectacle : il craignoit que leurs yeux ne ſe fiſſent à voir des actions défendues par la Loi, & leurs oreilles à entendre l'apologie des vices. La Loi avoit autant de force contre le riche que contre le pauvre ; les Rois ſe faiſoient honneur de s'y ſoumettre, & ne ſe diſtinguoient que par une obéiſſance plus étroite. Le mérite ſe voyoit à Sparte à tout âge ; la jeuneſſe étoit inſtruite ; l'éducation & l'exemple ſuppléoient aiſément aux leçons de l'expérience, dans un Pays où les femmes étoient ornées des vertus les plus éminentes, & capables des actions les plus héroïques. L'amour du Pays dominoit en elles la force du ſang : une mere dont le fils avoit perdu la vie au ſervice de l'Etat, modéroit ſa douleur, ſelon que ſes bleſſures étoient glorieuſes ou déshonorantes. La diſcipline étoit ſi ſévere pendant la paix, que la guerre n'avoit rien d'effrayant pour eux ; ils étoient les ſeuls pour qui le camp fût un lieu de repos. Après cela, doit-on s'étonner de leur intrépidité dans l'action ? Il n'y avoit point de milieu, il falloit vaincre ou mourir. Ils employoient rarement les ſtratagêmes : ils ne ſe tenoient honorés que de la victoire qu'ils devoient à leurs armes, & ce n'étoit que ſur le champ de bataille qu'ils recueilloient les lauriers dont ils étoient jaloux de ſe couronner. L'inégalité du nombre ne les arrêta jamais. Agis, un de leurs Rois, diſoit à ce ſujet, que les Spartiates deman-

doient bien où étoient les ennemis, mais non, combien ils étoient. La réputation d'un Peuple ſi extraordinaire pénétra juſqu'en Egypte, & le Phénicien lui rendit une eſpece d'hommage par des Ambaſſadeurs : le reſte de la Grece n'avoit pas moins d'eſtime & de vénération pour eux ; on étoit perſuadé qu'ils avoient toujours la raiſon & l'équité de leur côté, & qu'en prenant leur parti, on travailloit à l'honneur & aux intérêts de la nation en général ; jamais la tyrannie n'eut d'ennemis plus terribles, & la liberté, de défenſeurs plus infatigables. C'eſt ainſi que Lacédémone acquit ſur la Grece entiere un empire qu'elle devoit à ſes vertus ; tant qu'elle ſe contenta de ce titre, on la reſpecta comme Mere des Nations, Protectrice de la cauſe commune, & Juge ſouveraine de tous les différends : l'amour, l'eſtime, la confiance & l'admiration des Peuples étoient la ſeule récompenſe qu'elle en reçût & qu'elle en exigeât pour tous les ſervices qu'elle leur rendoit.

Cependant les conſtitutions des Lacédémoniens n'étoient pas ſans défaut : j'en ai déja remarqué quelques-uns, en parlant de la Morale & des Mœurs. Leurs vertus & leur gouvernement avoient un air effrayant, qu'on admiroit plus volontiers qu'on ne l'aimoit : la ſévérité de leur diſcipline leur donnoit un caractere inflexible dont ils ne ſe départoient jamais, & ils traitoient leurs alliés avec toute cette rigueur à laquelle ils étoient accoutumés : d'ailleurs, ni paix ni trêve chez ce Peuple deſtiné aux combats, & dont la guerre étoit l'état naturel. Ces inconvéniens dégoûterent inſenſiblement de leur domination ; l'ambition réveilla les Athéniens leurs rivaux ; après un long aſſoupiſſement, ils ſecouerent le joug qui leur étoit commun avec leurs voiſins, & le briſerent enfin,

comme on le verra dans la ſuite de cette Hiſtoire.

Mais pour revenir à Lycurgue, quand il eut conſommé ſon ouvrage, & qu'il vit l'Etat affermi ſur les fondemens qu'il avoit poſés, il fit jurer le Sénat & le Peuple d'obſerver ſes Loix juſqu'à ſon retour; & s'en étant allé à Delphes, conſulter Apollon, diſent quelques Auteurs, ſur la perfection de ſon Gouvernement, il s'y laiſſa mourir de faim. D'autres aſſurent qu'il mourut en Crête, & qu'il ordonna que ſon corps fût brûlé, & ſes cendres jettées dans la Mer: d'où nous conclurons du moins, qu'il s'exila volontairement dans quelque endroit inconnu, de peur qu'on ne le tranſportât vif ou mort à Lacédémone, & que le Peuple ne ſe crût dégagé de ſon ſerment, & n'eût un prétexte pour enfreindre ſes Loix. Les Spartiates porterent à ſa mémoire le même reſpect qu'ils avoient eu pour ſa perſonne; on lui éleva des autels, & on lui rendit les honneurs divins: c'étoit moins encore qu'il ne méritoit, dit Ariſtote. On ne peut nier que ce ne fût un homme d'une équité, d'une modération, & d'une prudence extraordinaires: perſonne n'avoit plus de droit de preſcrire des Loix dans un Royaume, que celui qui avoit eu la force de rejetter une couronne qu'on lui mettoit ſur la tête, pour ainſi dire, malgré qu'il en eût, & qu'il pouvoit accepter avec moins de danger qu'il n'en couroit à la refuſer. Quant à ſes Loix, il n'eſt pas plus recommandable pour les avoir établies, que pour les avoir accréditées par ſon exemple: il obſervoit le premier tout ce qu'il ordonnoit aux autres; & ſon exil & ſa mort, ſont des preuves qu'il n'étoit pas moins jaloux de perpétuer le bonheur de l'Etat, qu'il avoit été ardent à le lui procurer.

Nous finirons à la réforme de Lycurgue, la ſeconde révolution de Lacédémone, dont les deſcendans d'Euriſthene & de Proclès avoient occupé le trône l'eſpace de deux à trois cens ans, ſans interruption, ſans attendre que les innovations qui ſuivirent la mort de ce Légiſlateur, inclinent davantage le Gouvernement à la Démocratie. L'autorité royale eſt maintenant ſi limitée, que nous pouvons conſidérer la Laconie comme une République, abandonner la ſucceſſion des Rois, & n'en parler qu'à l'occaſion des faits auxquels ils auront eu quelque part en qualité de Généraux ou de Députés. Après avoir ſuivi l'hiſtoire des Spartiates juſqu'à cette époque, il me paroît néceſſaire d'entrer dans la guerre contre les Meſſéniens. La Grece n'offre aucune expédition plus conſidérable, depuis le ſiege de Troye juſqu'à la deſcente des Perſes; ſon importance demande de nous quelque détail, & nous ne pouvons parler de ce fait iſolé du reſte des affaires de la Nation, plus à propos qu'à préſent, que nous conſidérons Sparte comme un Etat particulier. Après la mort de Lycurgue, les Spartiates qui ne reſpiroient que la guerre, renouvellerent leur vieille querelle avec les Argiens, & Charilas porta le fer & le feu dans leur Pays : quelques années après, ils tomberent ſur les Tégéens, qui poſſédoient les Contrées de l'Arcadie qui confinoient avec leur territoire : on leur avoit prédit qu'ils meſureroient l'Arcadie au cordeau. Pleins de confiance dans cet Oracle, ils marcherent contre l'ennemi, & n'oublierent pas les cordes dont ils ſe promettoient de le lier : mais par malheur, ils avoient mal entendu l'Oracle : les Tégéens s'aſſemblerent hommes & femmes, leur firent tête, les mirent en déroute, & en prirent un grand

nombre, qu'ils lierent avec les cordes qu'ils avoient apportées. Charilas fut du nombre des priſonniers; mais ils lui rendirent la liberté, ſur le ſerment qu'il ne combattroit plus contr'eux: cependant il eut part à la deſtruction d'Ægys, & de quelques villes qui appartenoient aux Achéens, qu'on ſoupçonna de favoriſer les Tégéens.

Télecle, fils d'Archelaüs, ne fut pas long-tems collegue de Charilas: voici comment il périt. Les Lacédémoniens & les Meſſéniens fréquentoient un Temple de Diane, ſitué ſur les confins de leurs territoires, & qui leur étoit commun: ceux-ci inſulterent quelques jeunes Lacédémoniennes, qui s'étoient rendues à une ſolemnité qu'on y devoit célébrer. Télecle prit leur défenſe, & fut tué.

Les Meſſéniens donnerent un autre tour à cette affaire; ils dirent que Télecle avoit comploté de les ſurprendre; que ces filles étoient de jeunes gens déguiſés; qu'ils étoient armés de poignards qu'ils tenoient cachés ſous leurs robes, & qu'ils avoient jugé à propos de ſe défaire de ces traîtres & de leur Chef. Ce qu'il y a de certain, c'eſt qu'il y eut une émeute où Télecle fut tué, & que les Lacédémoniens digérerent cette injure, & différerent la vengeance de ſa mort; ce qui fait naître des ſoupçons qui leur ſont défavorables: toutefois ce meurtre ſervit dans la ſuite de prétexte à la guerre. Alcamene ſuccéda à Télecle, & Nicandre à Charilas. Nicandre reprit la querelle de ſon pere avec les Argiens, & fit une irruption avantageuſe ſur leurs terres. Les Olympiades commencerent la trente-quatrieme année de ſon regne, & la trente-cinquieme du regne de ſon collegue. Nous parlerons plus au long de cette inſtitution dans l'Hiſtoire d'Athenes: quant à pré-

ſent, nous nous contenterons d'en faire la date des principaux événemens.

A. M. 3255. Olymp. VII. 4.

Nicandre laiſſa le trône à Théopompe : le Gouvernement eſſuya, ſous ce regne, une grande révolution : ce fut la création des Ephores, que quelques Auteurs attribuent à Lycurgue ; mais ſon plan entiérement ariſtocratique, excluoit toutes ces dignités populaires ; car que ce Légiſlateur fût ennemi de la Démocratie, cela eſt évident, par la réponſe qu'il fit à quelqu'un qui vantoit cette eſpece d'adminiſtration : *Commence*, lui dit-il, *par l'établir dans ta maiſon* ; deſorte qu'on ne ſait ni par qui, ni comment les Ephores furent créés ; cependant il paroît que Théopompe lui-même conſentit, ou plutôt qu'il contribua à l'inſtitution de cet Office, & qu'Elatus l'exerça le premier à ſa nomination : c'étoit une bride qu'il prétendoit donner aux Citoyens ; & lorſque la Reine lui reprocha qu'il laiſſeroit la Royauté moins puiſſante qu'il ne l'avoit reçue : *Je la laiſſerai*, dit-il, *plus durable, & par conſéquent plus ſolide.* Quelques Hiſtoriens regardent les Ephores comme les collegues, & d'autres, comme les antagoniſtes des Rois ; mais la réforme de Lycurgue laiſſoit aux Princes ſi peu de part dans l'adminiſtration, qu'il étoit inutile de créer de nouveaux Magiſtrats pour balancer leur puiſſance, ou partager leur emploi. Il eſt plus vraiſemblable que le Peuple opprimé par le Sénat, dont le pouvoir s'étoit accru dans l'eſpace de cent ans, s'ennuya d'obéir à trente Maîtres, au lieu des deux dont il s'étoit délivré ; & que ſes mécontentemens donnerent lieu à la création de ces Officiers, qu'il chargea de défendre ſes intérêts, & de le maintenir en bonne intelligence avec le Miniſtere. L'inſpection qu'ils avoient ſur la conduite du Peuple & du Sénat,

donna une grande étendue à leur diſtrict ; mais leur principale fonction étoit la conſervation de la Liberté. Le Peuple les éliſoit, & les tiroit de ſa multitude, ſans diſtinction de fortune & d'état ; quiconque étoit entreprenant, populaire, ennemi du pouvoir arbitraire, étoit ſuffiſamment qualifié ; leur autorité bornée, dans ſon inſtitution, prit, avec le tems, de ſi grands accroiſſemens, que tout, juſqu'aux plus petites affaires, leur paſſoit ſous les yeux, & qu'ils jugeoient des procédés du Sénat & des Rois. Cette eſpece de tyrannie annonçoit des déſordres plus grands que ceux auxquels on avoit eu deſſein de remédier ; elle avoit cependant un frein : ces Magiſtrats & les Rois faiſoient, tous les mois, un ſerment mutuel ; les Rois juroient, en leur nom, de gouverner ſuivant les Loix, & les Ephores juroient, au nom du Peuple, de maintenir l'autorité des Rois. Les Ephores ſe crurent donc obligés, dans toutes les conjonctures preſſantes, d'incliner le Peuple au ſentiment du Sénat. D'ailleurs, comme ils étoient quatre (le premier s'appelloit *Eponyme*, de même que l'Archonte des Athéniens), ils ſe balançoient mutuellement ; car rien ne paſſoit que d'un conſentement unanime, ou, tout au moins, qu'à la pluralité des voix ; mais leur élection annuelle faiſoit la ſécurité de l'Etat : avec ces reſtrictions, ils ne ſervoient qu'à cimenter ſes différens ordres, & on les regardoit comme les nerfs de la République : ils entretenoient, entre le Sénat & le Peuple, un ſi parfait équilibre, que l'autorité des Magiſtrats ne pouvoit dégénérer en tyrannie, ni la liberté du Peuple occaſionner des révoltes. C'eſt à ce contre-poids entre la licence du Peuple & le deſpotiſme du Sénat, que Lacédémone fut redevable de cette longue tranquillité dont elle

jouit, au milieu des diſſentions qui déchiroient les Républiques voiſines.

Malgré les privileges que Théopompe avoit accordés au Peuple, ce Prince & ſon collegue Polydore trouverent encore moyen de le tenir en bride. S'appercevant, quelque tems après la mort de Lycurgue, qu'on commençoit à donner à ſes Loix des interprétations contraires à leur ſens naturel, & à l'eſprit du Légiſlateur, ils inſérerent dans l'Oracle Rhétra cette clauſe qu'ils firent paſſer pour authentique, que ſi le Peuple faiſoit quelque altération dans les décrets du Sénat, en corrompant leur ſens naturel, ou autrement, les Rois auroient droit de rompre l'aſſemblée, & d'annuller les délibérations.

Ce fut encore ſous le regne de Théopompe que commença la guerre contre les Meſſéniens : la mort de Téleçle en fut le prétexte ; mais une jalouſie héréditaire qui s'étoit allumée, même avant la diviſion de leurs territoires par les Héraclides, en étoit le motif. Les Lacédémoniens s'étoient plaints quelquefois que Creſphonte, oncle d'Euriſthene, avoit acquis la Meſſénie par une adreſſe illégitime ; & maintenant ils ne croyoient pas devoir laiſſer les Meſſéniens tranquilles poſſeſſeurs de ce Pays, meilleur que le leur, & dont ils s'eſtimoient plus dignes qu'eux. L'ambition & la haine étoient grandes, & dans ces dangereuſes diſpoſitions, le moindre accident ſuffiſoit pour occaſionner une rupture ouverte : en voici la cauſe immédiate. Le Meſſénien Polichare, qui avoit remporté le prix aux Jeux Olympiques, donna quelques bœufs à nourrir au Lacédémonien Evæphnus, qui devoit ſe payer de ſes ſoins ſur les accroiſſemens du petit troupeau. Evæphnus vendit les bœufs, & prétendit qu'on les avoit

volés ; mais cette friponnerie ayant été découverte, Polichare lui envoya demander de l'argent par ſon fils, qu'Evæphnus tua. Le pere malheureux porta ſes plaintes à Lacédémone, & demanda pluſieurs fois juſtice de cet aſſaſſinat : mais comme on n'avoit point d'égard à ſa demande, devenu furieux, en perdant l'eſpérance de ſe venger d'Evæphnus, il prit le parti de maſſacrer tout autant de Lacédémoniens qu'il en pourroit attraper. Les Spartiates ſe plaignirent, à leur tour, aux Meſſéniens, demanderent Polichare, qu'on leur refuſa, & l'affaire devint nationale. Pour conſerver l'avantage dans les procédés, le Meſſénien propoſa de s'en rapporter aux Argiens, leurs communs alliés, à l'Aréopage, ou aux Amphyctions. Mais ce n'étoit pas ainſi que le Spartiate prétendoit finir la querelle : il garda le ſilence, & laiſſa la choſe en ſuſpens, ſe préparant ſecrétement à la guerre, & s'engageant, par ſerment, à ne point rentrer dans ſa Ville qu'il n'eût ſubjugué la Meſſénie.

La ſeconde année de la neuvieme Olympiade, les Lacédémoniens ſortirent de leur Ville pendant la nuit, ſe mirent en marche ſous la conduite d'Alcamene ; &, ſans avoir déclaré la guerre, ſurprirent Amphée, Ville frontiere de grande importance, où ils paſſerent tout au fil de l'épée ; & après avoir laiſſé garniſon dans cette place, qui devoit leur ſervir de retraite, ils ſe jetterent dans le Pays, qu'ils abandonnerent à la ſubſiſtance du Soldat qui le ravagea. Les Meſſéniens n'étant point alors en état de leur faire tête, ſe contenterent de quelques foibles repréſailles ſur les côtes de la Laconie ; mais quatre ans après cette irruption, ayant des forces ſuffiſantes à leur oppoſer, Euphaès, Roi des Meſſéniens, s'avança juſques ſur A. M. 3261.

la frontiere, leur offrit la bataille, qu'ils acceptèrent, & qui dura juſqu'à ce que la nuit vint ſéparer les combattans. La victoire fut incertaine, & le lendemain la plus grande partie de l'Armée des Meſſéniens ſe trouvant fortement retranchée, les Spartiates ſe retirerent, ne ſe croyant pas en état de les forcer; mais irrités des reproches de leurs compatriotes, qui les traiterent de parjures, ils ſe remirent en campagne, l'année ſuivante, ſous la conduite de Théopompe & de Polydore, ſucceſſeur de ſon pere Alcamene, bien réſolus de faire leurs derniers efforts. L'ennemi étoit prêt à les recevoir; on en vint incontinent aux mains, & le déſeſpoir des Meſſéniens balançant le nombre & la diſcipline des Spartiates, le ſuccès de cette action fut indécis. Euphaès mit en fuite Théopompe, & l'aîle droite en déroute; mais Polydore enfonça l'aîle gauche d'Euphaès. Le combat fut ſi douteux, & ſi long au centre, que les Soldats haraſſés ſe ſéparerent comme d'un conſentement mutuel, & ſans crier victoire: le lendemain on enterra les morts, ſans qu'on méditât, de part ou d'autre, une ſeconde action. Si les Spartiates eurent quelque avantage dans cette journée, ils étoient en trop grand déſordre pour en profiter, ſur-tout en Pays ennemi.

Les Meſſéniens commencerent alors à reſſentir toutes les miſeres dont les Peuples ſont affligés, lorſque leur Pays eſt le théatre de la guerre; la diſette, la déſertion & les maladies. Contraints d'abandonner leurs Cités déſolées, ils ſe raſſemblerent à Ithome, place forte ſituée ſur le ſommet d'une montagne, où ils ſe précautionnerent contre toute irruption ſubite: ils jouirent dans cet aſyle de quelques années de répit, pendant leſquelles ils envoyerent à Delphes conſulter Apol-

ſon ſur la fin de cette guerre. L'Oracle demanda en ſacrifice une Vierge de la famille d'Æpytus, fils de Creſphonte : le ſort tomba ſur la fille de Lyſiſque ; mais comme on avoit quelque ſoupcon ſur ſa naiſſance, Ariſtodeme offrit la ſienne. Un jeune homme qui l'aimoit, crut lui ſauver la vie, en l'accuſant d'être enceinte ; mais ſon pere furieux lui ouvrit les entrailles de ſa propre main, & vengea publiquement ſon innocence attaquée. Le Prêtre inſiſtoit ſur un nouveau ſacrifice : Euphaès s'y oppoſa : & qu'importe, lui dit-il, comment, & par qui la victime ait été immolée ? les Dieux ne veulent plus de ſang. Quelque tems après, Lyſiſque qui s'étoit réfugié à Sparte, où ſa fille mourut, fut pris, & auroit été condamné comme déſerteur, ſi la Prêtreſſe de Junon n'eût confeſſé librement que l'enfant que Lyſiſque avoit élevé, étoit d'elle, & qu'elle l'avoit envoyé ſecrétement à ſa femme : on eut d'autant moins de peine à la croire, que cet aveu la privoit incontinent de ſa dignité de Prêtreſſe.

Les Spartiates qui étoient alors en haleine, profiterent de la tranquillité des Meſſéniens, pour renouveller une vieille querelle avec les Argiens, à l'occaſion de Thirée, Ville frontiere, dont ils ſe diſputoient la Souveraineté. La conteſtation fut portée devant les Amphyctions. Ce Tribunal ordonna que les Armées ſeroient congédiées, & que trois cents hommes de chaque côté défendroient les droits de leurs Villes à la pointe de leurs épées. On acquieſça à cette déciſion : il n'échappa du combat que deux Argiens, & du côté des Lacédémoniens, que le ſeul Othirade, qui ne ſurvécut à ſa victoire que le tems d'élever un trophée des boucliers de l'ennemi, & d'y tracer une inſcription de ſon propre ſang. La Ville fut donc

adjugée aux Spartiates ; mais les Argiens perſuadés qu'on ne leur avoit pas rendu juſtice, perſiſterent dans leurs prétentions, & Hérodote aſſure qu'il y eut une ſeconde action où ils furent encore maltraités : mais je crois que cet Auteur ſe trompe, & que le combat dont il parle, ne s'eſt donné que fort long-tems après celui que nous avons rapporté.

Ce différend appaiſé, les Spartiates revinrent contre les Meſſéniens, huit ans après leur retraite à Ithome : il y eut entr'eux une action fort vive qui dura juſqu'à la nuit, & dont le ſuccès eut encore été fort douteux, ſi Euphaès, emporté avec trop d'ardeur contre Théopompe, n'eût été enveloppé par ſes troupes : cependant on vint à bout de le dégager, & de le tranſporter dans ſa tente, où il mourut de ſes bleſſures, quelques jours après ce combat. Il ne laiſſa point d'enfant. Ariſtodeme lui ſuccéda ; le Peuple, dont il avoit la faveur, lui donna la préférence ſur tous ſes concurrens. A peine fut-il monté ſur le trône, qu'il fit alliance avec les Argiens, les Arcadiens & les Lycaoniens. Les Lacédémoniens reçurent quelque ſecours de Corinthe : après avoir paſſé quatre ans en irruptions réciproques, on en vint à une action générale. Les Meſſéniens, inférieurs en nombre, s'étoient poſtés ſous les murs d'Ithome, qui leur offroit un aſyle aſſuré. Lorſque le combat fut engagé, un détachement qu'ils avoient mis en embuſcade, fondit ſur les Spartiates, & les preſſa ſi vivement en flanc, qu'après une vigoureuſe réſiſtance, la plupart furent tués, & le reſte mis en déroute.

Après avoir perdu l'élite de leurs ſoldats, les Spartiates déſeſpérant du ſuccès de leurs armes, eurent recours aux ſtratagêmes ; ce n'étoit pas

leur uſage ; mais il falloit céder au tems. Ils embraſſerent donc l'avis de l'Oracle, qui leur avoit conſeillé de recouvrer la Meſſénie, comme les Meſſéniens l'avoient acquiſe. La vigilance d'Ariſtodeme fit échouer tous leurs deſſeins ; mais le ſiege d'Ithome changea bruſquement la face des affaires. Les Meſſéniens étroitement bloqués, ſe virent en un moment privés de tout ſecours. Leur Prince, furieux d'avoir ſacrifié ſa fille pour le ſalut de ſon Pays, qui touchoit à ſa ruine, ſe tua ſur ſon tombeau, après avoir fait tout ce qui pouvoit la prévenir : ſes malheurs ne diminuent point ſon mérite. Le Royaume des Meſſéniens finit avec lui : ſa mort combla le déſeſpoir de ſes Sujets. Dans leur premier mouvement, ils vouloient ſe livrer à la merci de l'ennemi : la réflexion les arrêta ; ils réſolurent de faire une ſortie, & de combattre juſqu'à la derniere goutte de leur ſang ; mais ils n'en eurent pas le courage ; ils aimerent mieux ſouffrir, pendant quatre mois, la faim & les autres miſeres de la guerre : enfin, n'étant plus en état de ſubſiſter, ils capitulerent aux conditions qu'il plut à l'aſſiégeant de leur impoſer : la principale les obligeoit à cultiver leurs terres, & à envoyer à Sparte la moitié des fruits qu'elles produiroient. Ithome fut raſée ; les autres Cités ſe rendirent ; mais la plupart des habitans les abandonnerent, aimant mieux ſe réfugier chez ceux qui les avoient aſſiſtés pendant la guerre, que de vivre chez eux en eſclaves de Sparte. Ainſi finit la guerre contre les Meſſéniens, au commencement de la quatorzieme Olympiade, après avoir duré vingt ans preſque ſans interruption.

Il ſe paſſa à Lacédémone une choſe que nous ne pouvons omettre. La guerre avoit épuiſé la ville d'hommes, & tous s'étoient engagés à n'y

pas rentrer que leur projet ne fût accompli : les femmes leur remontrerent qu'on trouvoit bientôt la fin d'un fond ſur lequel on prenoit toujours, ſans y rien ajouter ; qu'ils manqueroient de ſujets, & que leur poſtérité s'éteindroit. Pour prévenir ces inconvéniens, ils dépêcherent à Sparte cinquante jeunes ſoldats, avec ordre d'habiter avec toutes les jeunes filles qui leur plairoient ; mais de retour, ils traiterent avec tant de mépris toute la race qui ſortit de ce commerce, que quelques années après, les Hélotes s'étant révoltés, ces malheureux ſe joignirent à eux ; mais cette émeute fut bientôt appaiſée, & on les bannit de l'Etat. Phalante les conduiſit en Italie, & les établit à Tarente.

Les Meſſéniens gémiſſoient ſous le traitement inſolent & cruel de leurs vainqueurs ; mais ils ne pouvoient eſpérer de briſer leur joug avant que d'avoir réparé la plus grande partie de leurs pertes. Après trente-neuf ans d'eſclavage, à l'inſtigation d'Ariſtomene, jeune homme d'un mérite & d'un courage extraordinaires, qui avoit engagé dans leurs intérêts les Argiens & les Arcadiens, ils tenterent de recouvrer leur liberté par une révolte générale : c'eſt ainſi que commença la ſeconde guerre contre les Meſſéniens, la quatrieme année de la vingt-troiſieme Olympiade, ſous le regne d'Anaxandre, petit-fils de Polydore, & d'Anaxidame, arriere petit-fils de Théopompe. Un an après la révolte, il y eut à Dérès, Village de la Meſſénie, une action où les Meſſéniens ſe firent honneur de n'avoir pas été mis en déroute ; ce qu'ils attribuerent à la prodigieuſe valeur d'Ariſtomene, qui les commandoit en qualité de Général : il avoit préféré ce titre à celui de Roi, qu'on lui avoit offert, & qu'il pouvoit accepter comme deſcendant

A. M. 3291. Olymp. XXIII. 4.

Olymp. XXIV. 1.

deſcendant d'Æpytus. Les Lacédémoniens conſulterent l'Oracle d'Apollon, qui leur conſeilla de mettre un Athénien à la tête de leurs affaires. Athenes étoit jalouſe des progrès que Lacédémone faiſoit dans le Péloponneſe : cependant, par une eſpece d'obéiſſance aux Dieux, & de vénération pour cette Ville, on leur envoya Tyrtée, une cervelle diſloquée, un Maître d'école, dont la principale occupation étoit de compoſer des harangues, & de répéter des vers. Quel que fût le mérite de ce boiteux dans ſa claſſe, il étoit vraiment ridicule dans un camp, & c'étoit peut-être marquer du mépris pour les Spartiates, que de leur députer un tel homme : cependant on le reçut avec joie ; on le regarda comme l'Envoyé du Deſtin : il étoit d'Athenes : on n'en demandoit pas davantage.

L'année ſuivante il y eut une ſeconde action, dans un endroit appellé la Foſſe du Sanglier : elle fut opiniâtre & longue. Les deux partis étoient accompagnés de leurs alliés : Ariſtomene mit les Spartiates en déroute ; mais ayant perdu ſon bouclier dans la pourſuite, il profita peu de ſa victoire. Juſqu'à préſent les Meſſéniens avoient été ſur la défenſive ; mais encouragés par ces ſuccès, ils attaquerent ; ils fondirent dans la Laconie, ſurprirent Pharos, la pillerent, vainquirent Anaxandre, qui s'oppoſoit à leur paſſage, & ils alloient droit à Sparte ; mais Ariſtomene fut effrayé par une fauſſe apparition d'Hélene, & de ſes freres Caſtor & Pollux, les Dieux tutélaires de cette Ville, & s'arrêta. Olymp. XXVI. 2.

Les Spartiates déconcertés, ſongeoient à faire la paix ; mais Tyrtée mit en œuvre toute ſa rhétorique pour les en diſſuader ; il faiſoit aux ſoldats des leçons continuelles d'honneur : la force

de ſa poéſie ranima leur courage, & l'on réſolut un nouveau combat. Dans ce deſſein, on recruta les compagnies d'Hélotes, à qui l'on promit les veuves de ceux qui périroient, & l'on en vint aux mains dans un endroit appellé le grand Foſſé. Les Meſſéniens n'avoient avec eux que les Arcadiens, qui ſe retirerent dans le commencement de l'action, par ordre d'Ariſtocrate, leur Roi, qui s'étoit laiſſé corrompre, & les abandonnerent en proie aux Lacédémoniens, qui les mirent en pieces : une grande partie de la Nobleſſe Meſſénienne demeura ſur le champ de bataille. Ariſtomene, échappé de ce maſſacre, raſſembla les reſtes de ſon Armée, & ſe renferma dans une citadelle, ſituée ſur le Mont Eira. Pour la ſûreté de cette place, il fortifia Pile & Méthone, abandonnant à l'ennemi tout l'intérieur du Pays. Les Spartiates ne le bloquerent pas ſi étroitement, qu'il ne vint à bout de s'ouvrir un paſſage : il ſortit à la tête d'un corps de trois cens hommes d'élite, entra dans la Laconie, ravageant tout ce qui ſe trouva ſur ſa route, & ſurprit Amiclès. Cette diverſion fut ſi puiſſante, qu'elle contraignit l'ennemi de lever le ſiege d'Eira ; mais s'étant malheureuſement engagé dans une action contre les deux Rois, il fut pris avec cinquante de ſes ſoldats, conduit à Sparte, & jetté dans la tour des malfaiteurs. Tous ſes compagnons avoient été précipités, & le même ſort l'attendoit ſans doute, lorſqu'un renard, qui rongeoit des os au fond de ſa priſon, lui ſauva la vie : il le ſaiſit d'une main, par la gueule, de l'autre par la queue, & ſe laiſſa conduire : l'animal alla droit à ſa taniere : l'entrée en étant trop étroite pour tous les deux, le priſonnier lâcha ſon guide, ſuivit ſes traces, & s'échappa. Après cette fuite miraculeuſe, ou du

Olymp. XXIV. 3.

Olymp. XXV. 2.

moins incroyable, il rentra dans Eira, & dès la même nuit il tomba ſur les Corinthiens, tua leurs Généraux, & pilla leur camp. Il fut pris une ſeconde fois par quelques Crétois, qui aſſiſtoient au ſiege; mais ſes gardes s'étant enivrés, il les tua avec leurs propres poignards, & rejoignit ſa troupe.

Le ſiege n'étoit pas fort avancé; mais onze ans après la priſon d'Ariſtomene, pendant une nuit obſcure & pluvieuſe, les ſentinelles croyant tout en ſûreté, avoient abandonné leurs poſtes. L'ennemi informé de cette conjoncture, par un Spartiate, qui étoit en intrigue avec une Meſſénienne, s'approcha bruſquement du Fort, & le ſurprit: l'alarme raſſembla les aſſiégés, & ils ſe défendirent encore pendant un jour entier; mais enfin accablés par le nombre, Ariſtomene aima mieux rendre la place, que de ſacrifier le reſte de ſes ſoldats. Les Arcadiens n'abandonnerent point ces anciens amis dans cette extrêmité; ils vinrent au devant d'eux avec des proviſions, & les preſſerent de s'établir dans leurs Villes.

Mais Ariſtomene, qui ne pouvoit ſe perſuader que tout étoit perdu, raſſembla quatre cens hommes, qu'il ſuppoſoit peu jaloux de ſurvivre à la ruine de leur Pays, & leur demanda s'ils ſe ſentoient la hardieſſe de le ſuivre: tous lui répondirent qu'il n'avoit qu'à diſpoſer de leurs vies. Alors il leur découvrit le deſſein qu'il avoit d'aller à Sparte, tandis que leurs compagnons s'occuperoient à ravager la Meſſénie: il ne faut, leur dit-il, que ce ſuccès pour relever nos eſpérances: après tout, une mort honorable eſt le plus grand malheur qui nous attende. Trois cens Arcadiens entrerent dans cette entrepriſe; mais Ariſtocrate, toujours vendu aux Spartiates, traverſa leurs deſ-

ſeins : il en fit informer Anaxandre, qui le remercia par une lettre, & de cet avis important, & de ſes ſervices à la journée du grand Foſſé ; mais cette lettre interceptée, & toute ſa trahiſon découverte, il fut lapidé par ſes ſujets, qui pour éterniſer ſon infamie, éleverent une colonne en mémoire de cette action. La priſe d'Eira fut la fuite de ce contre-tems, & la fin de la ſeconde guerre contre les Meſſéniens, qui avoit duré dix-huit ans, depuis leur révolte, & pendant laquelle les ſuccès avoient preſque toujours été partagés. Tyrtée n'eut point à ſe plaindre des Spartiates ; ils lui accorderent le droit de Bourgeoiſie, en récompenſe des ſervices qu'ils en avoient reçus. On demandoit à Pauſanias, fils de Cléombrote, comment on avoit pu lui faire cet honneur ? C'eſt, répondit-il, pour qu'on ne puiſſe pas dire que nous nous ſommes ſervis d'un Général étranger. Il faut conſidérer Tyrtée plutôt comme un bel-eſprit que comme un ſoldat : l'Homme de Lettres étoit en lui fort au deſſus de l'Homme de Guerre ; la Poéſie étoit ſon talent principal ; l'eſprit de Lacédémone a dicté ſes ouvrages ; ce ſont des préceptes moraux, enfermés dans des vers élégiaques : il a fait quatre Livres de la guerre.

Les Meſſéniens deſiroient ardemment de ſortir de la Grece, & de s'établir ailleurs ſous la conduite d'Ariſtomene ; mais c'eſt un ſoin dont il ſe repoſa ſur ſes fils. Il périt aux environs d'Eira, au milieu d'une troupe de Spartiates, à travers leſquels il s'étoit précipité. D'autres diſent que cet ennemi juré de Lacédémone continua la guerre, dans l'eſpérance de trouver une occaſion de ſe venger, & qu'enfin il mourut à Rhodes chez un de ſes gendres. Ce qu'il y a de certain, c'eſt qu'il laiſſa, après ſa mort, la réputation de brave

Soldat & de bon Citoyen. Il avoit obtenu trois fois l'Hécatomphonie dans cette guerre : c'eſt un ſacrifice qu'on accordoit à ceux qui avoient tué, de leur propre main, cent ennemis dans un combat. Il fut la terreur des Spartiates, & après la priſe d'Eira, ils ne s'aviſerent pas de lui diſputer le paſſage ; il marcha à leur face, plutôt en conquérant qu'en homme qui fuit. Tandis que les Meſſéniens délibéroient ſur ce qu'ils avoient à faire, Anaxilas, Prince de Rhégium, qui deſcendoit de ces Meſſéniens qui ſe fixerent en Italie, après leurs premieres défaites, les invita à joindre leurs forces aux ſiennes, & à combattre les Zancléens, Peuples de Sicile, avec qui il étoit en guerre, & dont il s'engagea de leur céder la Ville, après leur défaite. Sur cette promeſſe, ils partirent pour la Sicile, s'emparerent de Zancle, & s'incorporerent avec les habitans originaires de Grece. Quelque tems après, ils détruiſirent cette Cité, & en bâtirent une nouvelle, à un mille de l'ancienne, à laquelle ils donnerent le nom de Meſſine, qu'elle a conſervé. La Grece étoit alors ſi peuplée, que ſur quelque mécontentement, ou après une défaite, il en ſortoit des Colonies qui ſe répandoient en Sicile, en Italie, & dans la plupart des Contrées de l'Europe & de l'Aſie : mais pour éviter l'ennui de la répétition, nous ne parlerons que des principales, & dans le tems de leurs établiſſemens. Quant aux Meſſéniens, ceux que l'âge & la pauvreté arrêterent dans le Pays, prirent parti parmi les Hélotes, & ce fut ſans doute, à cette occaſion, que les Spartiates redoublerent la ſévérité de leur traitement : auſſi étoient-ils toujours prêts à ſe révolter, & à ſecouer leurs chaînes ; cependant ils les porterent plus de deux cents ans. Il eſt étonnant que ce Peuple, eſclave

A. M. 3340. Olymp. XXIX. 1.

& dispersé, ait conservé si long-tems son nom, sa langue, ses coutumes, sa haine contre les Spartiates, & l'amour de sa Patrie, & qu'enfin il ait trouvé l'occasion d'y retourner, & de s'y raffermir.

La conquête de la Messénie augmenta beaucoup la puissance des Lacédémoniens, & l'étendue de leur territoire. A peine furent-ils en possession de cette Province, qu'il déclarerent la guerre aux Arcadiens, & reprirent l'ancienne querelle avec les Argiens; mais tous ces démêlés particuliers avec leurs voisins n'ont rien de remarquable. Quant à leurs affaires générales avec les autres Etats, nous les renverrons à la seconde Partie de cette Histoire, où nous considérerons la Grece plus en détail.

CHAPITRE IV.

Du Royaume & de l'Aristocratie de Corinthe, jusqu'à la destruction du Trône, ce qui comprend environ l'espace de 900 ans.

A. M. 2500. CORINTHE, qu'on appelloit auparavant Ephira, petite Ville fort obscure dans son origine, fut érigée en Royaume par Sisiphe, celui que les Poëtes ont condamné à rouler éternellement un rocher, pour avoir surpris Jupiter en adultere. On attribue l'institution des Jeux Isthmiens à Glaucus son fils. Glaucus est pere de ce Bellérophon, qui cherchant à la Cour d'Argos un asyle contre les suites d'un homicide qu'il avoit commis à Corinthe, devint la passion de Sténobée, qui se vengea de ses refus, en l'accusant à son époux d'un faux projet,

de l'enlever : hiſtoire qui revient fort à celle de Joſeph & de la Femme de Putifar. Sur ce rapport continuel des Fables de l'Antiquité avec la plupart des traits de l'Ecriture, on leur ſuppoſeroit volontiers une origine bien ſupérieure à celle qu'on leur attribue. Prætus qui s'étoit déclaré protecteur de Bellérophon, craignit de violer les droits de l'Hoſpitalité, s'il en devenoit l'aſſaſſin : il l'envoya à ſon beau-pere qui regnoit en Lycie, & ſe repoſa ſur lui du ſoin de le punir comme il le méritoit. Le Roi de Lycie l'expoſa à différentes entrepriſes périlleuſes, dont la plus fameuſe eſt la défaite de la Chimere. J'aime mieux garder le ſilence ſur ce monſtre, que de harſarder des conjectures, & d'expliquer une chimere par une autre, à l'exemple de tous ceux qui ſe ſont mêlés d'en parler : il ſuffit que le Héros en ſortit à ſon honneur, & que cette victoire lui valut une fille du beau-pere de Prætus, & le droit de ſuccéder à la couronne de Lycie.

Dans cet intervalle, Toas, fils de ſon oncle Ornityon, s'empara des Etats de Corinthe. Bellérophon ne laiſſa donc que le Royaume de Lycie à ſon fils Démophon, à qui Propodas ſuccéda, & qui eut pour ſucceſſeurs ſes deux fils Hiantidas & Doridas. L'obſcurité qui couvre tous les Royaumes de Grece, & dont les tems de leurs fondations ſont particuliérement enveloppés, nous dérobe entiérement & la date & la durée de ces regnes ; nous n'oſons même aſſurer que tous ceux dont les Auteurs ont parlé, aient effectivement regné, ni qu'il n'y ait pas eu beaucoup d'autres Rois dont ils ne parlent point, & qui rempliſſoient l'intervalle d'environ 400 ans, qu'on aſſigne à la ſucceſſion des Rois deſcendus de Siſiphe. Il eſt vrai que M. Newton raccourcit beaucoup la durée.

qu'on accorde communément à cette race & aux races ſuivantes.

A. M. 3920. On a placé, ſous le regne des fils de Propodas, le retour des Héraclides, qui, dans le partage qu'ils firent entr'eux du Péloponneſe, deſtinerent les Etats de Corinthe à leur parent Alétès, fils d'Hyppotès, & petit-fils d'Hercule. Ainſi Hiantidas & Doridas furent dépouillés, ou leur poſtérité s'éteignit, & Alétès s'empara de la Capitale, l'agrandit, & l'embellit. Elle portoit déja le nom de Corinthe, qu'elle avoit reçu de ſon Fondateur, qui paſſoit pour fils de Jupiter, & qui la ſurnomma la Corinthe de Jupiter; ſi l'on n'aime mieux que ce ſurnom ſoit une marque de reconnoiſſance qu'Alétès donna à l'Oracle de Dodone qui avoit appuyé ſes prétentions. La couronne qu'Alétès porta trente-huit ans, paſſa ſur la tête des aînés de ſa race, pluſieurs générations de ſuite. Son ſucceſſeur immédiat fut Ixion, qui regna trente-quatre ans. Le regne d'Agélas, qui ſuivit Ixion, fut de trente, celui de Prumnès, & celui de Bacchis, chacun de trente-quatre. Bacchis, plus populaire que ſes ancêtres, & mieux connu dans l'Hiſtoire, laiſſa à ſes deſcendans le nom de Bacchides, au lieu de celui d'Héraclides. Agélas, le premier de ſes deſcendans, & le ſecond du nom, regna trente ans; Eudamus trente-quatre; Ariſtomede, que quelques-uns nomment Ariſtodeme, tout autant. Ce dernier eut un fils nommé Téleſtès, qu'il laiſſa ſous la tutele de ſon frere Agémon, qui dépouilla ſon neveu, regna ſeize ans, & tranſmit la couronne à Alexandre, que Téleſtès tua, la trente-quatrieme année de ſon regne, & remonta ſur le trône de ſon pere. Il en jouit pendant douze ans, périt de la main de ſon couſin, & fit place à Automénès, qui ne regna qu'un

an. La seconde race, à qui l'on donne trois ou quatre cents ans depuis Alétès, finit à la mort d'Automénès, qui mit une longue interruption dans le Gouvernement.

Les Bacchides, au nombre de plus de deux cents, s'emparerent de l'Etat, & élurent entre eux un Chef annuel, qu'ils nommerent Prytane, au lieu de Roi. Ce titre donnoit beaucoup d'honneur, mais peu d'autorité; & le Gouvernement fut Aristocratique l'espace de 90, ou, selon quelques Auteurs, de 120 ans.

Pendant ce tems, Corinthe apprit à se servir de ses forces sur Mer, & fonda les fameuses Colonies de Corcyre & de Syracuse; celle-ci, sous la conduite d'Archias, & l'autre sous la conduite de Therficate, tous les deux de la race d'Hercule. Syracuse devint, en peu de tems, par la fertilité de son territoire, la beauté de son ciel, & les commodités de sa situation, une des plus grandes & des plus belles Villes de Grece. Corcyre qui jouissoit des mêmes avantages sur Mer, devint assez puissante pour fonder en Illyrie les Villes d'Epidamne & d'Apollonie. Ces Colonies demeurerent dans la dépendance de Corinthe, & conserverent sa forme de Gouvernement, tant qu'elles n'eurent pas la force d'en secouer le joug & l'administration; mais l'obéissance diminuant en même proportion que la puissance augmentoit, leur révolte, qui ne tarda pas d'arriver, donna lieu à des mouvemens qui feront une partie considérable de cette Histoire.

Les Bacchides, jaloux d'assurer le Gouvernement à leur postérité, concentrerent toutes leurs alliances dans leur famille, jusqu'à ce que Labda, une de leurs femmes, laide à ne pouvoir trouver entr'eux un époux, se maria à Eétion. Hérodote

raconte qu'Eétion n'en ayant point d'enfans, alla à Delphes consulter Apollon, qui lui promit un fils, qui, tombant comme un rocher sur l'Oligarchie, l'écraseroit, & réformeroit le Gouvernement; les Bacchides en furent allarmés. Cet Oracle en confirmoit un autre, qui leur avoit été rendu sur le même sujet, mais en termes plus ambigus. Dans cette inquiétude, quand Labda fut accouchée, ils en dépêcherent dix d'entr'eux pour massacrer l'enfant. Cette innocente victime sourit à ses meurtriers, les désarma, & tous s'accorderent à ne lui point ôter la vie. Mais la honte de s'être laissés attendrir ramena bientôt ces cruels. Labda informée, dans cet intervalle, du sujet de leur message, cacha son fils sous un boisseau, & le déroba à leur recherche. Il en fut appellé Cypsélus: l'inhumanité de ces Emissaires fut trompée une seconde fois: ils assurerent cependant qu'ils avoient exécuté leur commission, & ce mensonge fit dans la suite la sûreté de l'enfant.

Lorsque Cypsélus fut en âge, encouragé par de nouveaux Oracles qui l'assuroient positivement qu'il regneroit à Corinthe, & que le Sceptre demeureroit dans sa famille jusqu'à la troisieme génération, il crut qu'il étoit tems de travailler à leur accompliſſement. A cet effet il s'insinua dans les esprits, flatta le Peuple, lui fit envisager la liberté, le berça de promesses, l'assoupit, & trouva moins de danger & plus d'aisance à le faire entrer dans ses vues. Ecarter les Bacchides, c'étoit le premier pas qu'il avoit à faire: il en vint à bout, en leur persuadant d'aller en corps interroger Apollon sur le salut de l'Etat. Ils étoient à peine sortis, qu'il s'empara du Gouvernement, & fit publier, de son chef, un Edit qui défendoit expressément leur retour. Il est à croire qu'il n'eût

pas causé une révolution si subite, sans trouver quelque opposition, si la nonchalance & la molesse des Bacchides n'eussent beaucoup aidé ses desseins. On a placé son regne sous la trente-unieme Olympiade. Le commencement en fut cruel : il détruisit tout ce qui pouvoit s'opposer à sa puissance, & s'affermit sur les ruines & dans le sang de tous ceux qui avoient assez de crédit ou de fortune pour mériter ses soupçons. Ce fut dans ce tems de proscriptions que Démarate, riche Commerçant & grand homme, passa en Italie, s'établit chez les Etruriens, & prit pour femme une habitante du Pays, dont il eut deux fils, Arons & Lucumon : celui-ci regna dans Rome sous le nom de Tarquin-le-Vieux. Quelles que soient les injustices que l'ambition fit commettre à Cypsélus, je crois que la nécessité des conjonctures y eut plus de part que la méchanceté de son caractere ; car aussi-tôt que sa grandeur fut à l'abri des revers, sa conduite fut pleine d'indulgence & de douceur. Il avoit tant de confiance dans l'amour de ses Sujets, qu'il ne souffrit jamais de Gardes autour de sa personne : hardiesse incroyable dans un homme à qui l'on pouvoit donner, à juste titre, les noms d'Usurpateur & de Tyran : c'est ainsi qu'il conserva, pendant trente ans, le sceptre, qu'il remit, en mourant, à son fils Périandre. A. M. 3349. Olymp. XXXI.

Périandre fit avec son pere un contraste parfait ; ce que les uns attribuent à son tempérament, & d'autres à ses liaisons étroites avec le tyran de Milet. On dit que l'ayant fait consulter sur la façon de gouverner son Peuple, Thrasibule conduisit le Député dans un champ de bled, fit sauter tous les épics qui s'élevoient au dessus des autres, & le renvoya sans autre réponse. Périandre comprit cet avis, s'en servit, & s'assura la couronne, Olymp. XXXVIII. 4.

avec le titre de tyran inflexible & cruel, par le meurtre des principaux citoyens. A ce crime il en ajouta de plus grands : il commit inceſte avec ſa mere : il fit égorger ſa femme pendant ſa groſſeſſe, par le conſeil de ſes concubines, & eut commerce avec ſon cadavre. Ces infamies éteignirent tout amour dans le cœur de ſes Sujets : il s'en apperçut, & ne marcha plus ſans une eſcorte de 300 hommes. Il eut deux fils. Cypſélus l'aîné, étoit d'une douceur de caractere admirable. Pour avoir témoigné quelque reſſentiment du maſſacre de ſa mere, Licophron, le cadet, fut relégué dans l'Iſle de Corcyre. Périandre, dont la vieilleſſe étoit pleine d'infirmités, rappella ſe fils, & s'offrit de prendre le Gouvernement de Corcyre, & de lui céder la Tyrannie de Corinthe ; mais les Corcyréens égorgerent le fils, pour prévenir la domination du pere. On dit que Périandre en mourut de chagrin, après avoir vécu quatre-vingts ans, dont il en avoit regné quarante. On le mit au nombre des ſept Sages de Grece : excès d'honneur qu'il ne dut ſans doute qu'à ſon commerce avec ſes Philoſophes de ſon tems ; fruit de ſa vanité, plutôt que la récompenſe de ſon mérite : car il montra ſi peu de ſageſſe en ſoutenant ſes droits, que quelques Auteurs ont accordé ſa place à Myſon. Sa tyrannie donna de ſi violentes ſecouſſes aux Conſtitutions du Royaume, que le Peuple ſe défit, en moins de trois ans, de Pſammétique, fils de Gordias, ſon frere ou ſon allié, & l'héritier de ſa couronne ; & ſe procura, par une forme nouvelle de Gouvernement, plus de liberté qu'il n'en avoit eue ſous l'adminiſtration même des Bacchides : c'étoit un compoſé d'Oligarchie & de Démocratie.

Olymp. XLVIII. 4.

A. M. 3422. Olymp. XLIX. 3.

Les Corinthiens ont donné des marques d'une

averſion ſinguliere pour la Monarchie, en s'engageant dans pluſieurs guerres, moins pour leur intérêt propre, que pour la défenſe de la liberté en général ; car ils avoient autant de facilité à agrandir leur Etat, qu'à protéger leurs voiſins : les commodités de la navigation, la ſituation de l'Iſthme, le ſeul pas de communication entre le Péloponneſe & le Continent, d'où ils pouvoient commander à la Mer Ionienne & à la Mer Ægée, faiſoient regarder la Citadelle de Corinthe comme l'œil, & la Ville comme les fers de la Grece, & devoient leur donner des tentations de ſubjuguer leurs voiſins, auxquelles les autres Etats de la Grece n'étoient pas expoſés. Sur ces avantages, qui n'étoient pas inconnus aux Romains, ils mettoient Corinthe au nombre des trois Villes capables de fonder un puiſſant Empire [*] : mais ſes vues, plus utiles que grandes, ſe tournerent entiérement du côté du Commerce, qui procura à ſes citoyens des richeſſes immenſes, & les plongea dans une molleſſe, qui ne leur permit pas de s'élever au deſſus des Républiques du ſecond ordre. Elle ſe ſignala toutefois, de tems en tems, dans les guerres inteſtines de la Grece, & ne laiſſa pas que de rendre de grands ſervices à ſes alliés.

[*] Carthage & Capoue.

CHAPITRE V.

Du Royaume de Thebes, qui a duré 322 ans.

THebes étoit la Capitale de la Béotie : on n'eſt pas décidé ſur ſon Fondateur ; mais on eſt ſûr qu'elle fut habitée par Calydnus, que les plus anciens Hiſtoriens regardent comme le premier de ſes Rois : on ajoute qu'Ogygès lui ſuccéda ; mais Ogygès réſidoit en Attique dans le tems du déluge qui porte ſon nom. Quoi qu'il en ſoit, ſi nous lui accordons le Royaume de Béotie, les Ectenes, les premiers habitans du Pays, deviendront ſes Sujets. Mais de quoi remplira-t-on l'eſpace de trois cens ans qui le ſépare de Cadmus ? Nous ne ſavons aucunes particularités des reghes de ces deux premiers Rois : ce qui nous en reſte eſt un proverbe qui renvoie aux tems de Calydnus & d'Ogygès, tout ce dont on veut déſigner l'extrême ancienneté.

On a bien des raiſons de croire que Cadmus eſt le même qu'Ogygès ; mais cette opinion n'étant pas encore ſuffiſamment conſtatée, nous conſidérerons Cadmus, ſans aucun rapport avec Ogy-
A. M. gès, comme le premier Roi de Béotie ; d'où nous
2555. conclurons qu'il fonda, ou du moins rebâtit la Cité qu'il nomma Thebes, d'une Ville d'Egypte, qui portoit le même nom, & la Citadelle qu'il appella Cadmée. Il paſſe communément pour fils d'Agénor, frere de Bélus, & pere de Danaïs. On peut inférer de cette généalogie, & de quelques autres circonſtances qui ſe fortifient mutuellement, qu'il étoit originaire d'Egypte, quoiqu'en

remontant ſur ſes pas, on le trouve d'abord en Phénicie, où il réſida quelque tems : on dit même que Phénix ſon frere donna ſon nom à cette contrée. On conjecture encore qu'il étoit de la famille de ces Cadmonites dont il eſt queſtion dans les Livres de Moyſe, & qui ſont les mêmes que les Hivites ; & ſur ce qu'il étoit contemporain de Joſué, on n'en eſt que plus diſpoſé à croire qu'il conduiſit en Grece une Colonie de ces Cananites ou Phéniciens que les Iſraélites chaſſerent de leurs Pays ; ce qui eſt beaucoup plus raiſonnable, que de le faire courir ſans fin après Europe ſa ſœur, dont on a vu l'arrivée & l'établiſſement en Crête. Quant à ſon frere, l'opinion la plus vraiſemblable eſt qu'il vint en Europe, dans le deſſein d'y fonder un Royaume, & d'y fixer une Colonie de Phéniciens ; la perte de ſa ſœur n'étoit qu'un prétexte pour chercher, ſans obſtacle, un endroit qui lui convînt. On lui attribue l'invention de ſeize lettres de l'Alphabet grec ; mais leurs noms, leurs figures & leur arrangement, parfaitement ſemblables aux anciens caracteres phéniciens ou hébraïques, détruiſent cette opinion : il les forma ſeulement d'après ſa langue, comme on peut croire que les Phéniciens avoient formé les leurs d'après la langue Ægyptienne.

La plupart des Arts & des Religions qui paſſerent en Europe, avoient pris naiſſance en Egypte ; mais la navigation procuroit aux Phéniciens la commodité de les diſtribuer les premiers aux autres Nations, & quelquefois auſſi les honneurs de l'invention.

C'eſt ainſi que Cadmus s'établit dans la Grece : que dans la ſuite il ait conquis l'Illyrie, & qu'il y ait regné, ou qu'il ſoit mort à Thebes, il eſt certain que ſon fils Polydore lui ſuccéda. Polydore

épousa une fille de Nyctée : il en eut un fils, appellé Labdacus, qu'il mit sous la tutele de son beau-pere, jusqu'à ce qu'il fût en âge de regner. On enleva à Nyctée, Antiope, une autre de ses filles : il eut, à ce sujet, avec les Sycioniens un démêlé qui lui coûta la vie : il remit, en mourant, le jeune Prince entre les mains de son frere Lycus, qui répondit si parfaitement à cette confiance, que Labdacus, dont le regne fut court, implora sa protection pour son fils Laïus. Lycus soutint la querelle de Nyctée contre les Sycioniens, & recouvra sa niece Antiope. Amphion & Zéthus, fils d'Antiope, marcherent contre les Thébains, résolus de venger l'injure qu'ils prétendoient avoir été faite à leur mere : ils arrivent devant Thebes ; Lycus périt dans un combat ; la Ville est prise, le jeune Prince écarté, & le Royaume envahi par les deux freres. Cet Amphion est celui qui rebâtit les murs de Thebes, au son de sa lyre, disent les Poëtes : il est vraisemblable qu'il la fortifia pour s'y maintenir, & qu'il vint à bout, par son éloquence, de persuader à un peuple grossier, de le confirmer dans son usurpation : c'est le sens de cette allégorie, & la façon d'interpréter les fables qu'on débite sur le compte des Musiciens de ces tems. La peste, & quelques autres accidens, éteignirent, en peu de tems, la race d'Amphion & de Zéthus, & les Thébains restituerent à Laïus la couronne de son pere. Ce Prince épousa Jocaste, fille de Ménœcéus ; il en eut un fils, par la main duquel l'Oracle lui prédit qu'il périroit. Pour prévenir cet accident, il fit exposer cet enfant dans les bois : on lui avoit percé les pieds, pour lui mettre des fers, ce qui lui causa une enflure, d'où lui vint dans la suite le nom d'Œdipe. Des Bergers lui sauverent la vie, & le firent élever à Corinthe.

Corinthe. Le deſſein de connoître ſa famille lui vint avec l'âge. Laïus, de ſon côté, n'étoit pas moins inquiet de ſavoir ce que ſon fils étoit devenu. Tous les deux ſe mirent en même tems en chemin pour aller conſulter l'Oracle ; & s'étant rencontrés dans la Phocide, il ſurvint entr'eux une conteſtation ſur le paſſage, ou quelqu'autre ſujet auſſi frivole. Œdipe tua ſon pere, & ni l'un ni l'autre ne ſe reconnurent.

Après la mort de Laïus, Créon, frere de Jocaſte, uſurpa la couronne, qu'il conſerva juſqu'à ce qu'Œdipe expliqua l'énigme du Sphinx, & monta ſur le trône. Il eſt plus difficile qu'important de déterminer quelle eſpece de créature c'étoit que le Sphinx : chez les uns, c'eſt un voleur : chez d'autres ; une fille naturelle de Laïus, qui avoit acquis, par ſa prudence, le droit d'examiner les prétendans au trône, & de punir de mort ceux qui n'avoient pas des titres capables de juſtifier leurs prétentions : chez les Poëtes, c'eſt un monſtre, compoſé des membres & des attributs de différens animaux : & chez l'Egyptien, c'étoit un emblême de prudence & de force. Voici l'énigme qu'il propoſa : *Quel eſt l'animal qui marche à quatre pieds le matin, à midi à deux, & le ſoir à trois.* Œdipe répondit que c'étoit l'homme, qui ſe traîne dans l'enfance ſur ſes pieds & ſes mains, qui marche droit ſur ſes jambes dans l'adoleſcence, & qui s'aide d'un bâton dans la vieilleſſe. Le Sphinx agréa la ſolution. Œdipe épouſa Jocaſte, & regna, toujours dans une ignorance profonde de ce qu'il avoit fait & de ce qu'il étoit.

Enfin le myſtere ſe découvrit, & le meurtrier de ſon pere ſe reconnut entre les bras de ſa mere. Jocaſte ſe pendit de douleur, & Œdipe s'arracha les yeux dans un accès de fureur, ou plutôt, il

conſuma les triſtes reſtes de ſa vie dans l'exil & dans la retraite.

La mort d'Œdipe ne fut pas le dernier malheur de ſa famille. Il laiſſa deux fils, Etéocle, & Polynice, avec pluſieurs filles. Diodore de Sicile aſſure que tous ces enfans étoient de Jocaſte, contre l'opinion commune, qui donne aux filles une autre mere. Les deux freres, après s'être conteſté la ſucceſſion au trône, convinrent de regner alternativement d'année en année. Etéocle, en qualité d'aîné, monta le premier ſur le trône; mais ſon regne étant expiré, il refuſa d'en deſcendre. Polynice ſe retira chez Adraſte, Roi d'Argos, qui épouſa ſa querelle, & dont il épouſa la fille. Tidée s'étoit réfugié dans la même Cour, & y avoit pris les mêmes engagemens. Adraſte avoit promis à ces Princes de les rétablir dans leurs Etats. A cet effet, il envoya Tidée faire des remontrances aux Thébains, en faveur de Polynice; Etéocle prévenu, tendit à ce Député une embûche de cinquante hommes. Tidée les défit, revint à Argos, & la guerre fut déclarée. Sept grands Capitaines entreprirent le ſiege de Thebes, Adraſte, Polynice & Tidée, les plus intéreſſés dans la querelle, ſecondés d'Amphiaraüs, de Capanée, d'Hyppomédon & de Parthénopée. Cette expédition eſt la premiere affaire d'importance qui ſoit arrivée dans la Grece : on la regarde comme le prélude de la guerre de Troye, qu'elle précéda de trente ans : elle exerça beaucoup le génie des anciens Poëtes; ſes ſeuls préparatifs fournirent à Antimaque la matiere de XXIV Livres, qu'il publia du tems de Platon. Cette action fit, ſans doute, dans le monde beaucoup plus de bruit, que l'éloignement des tems n'en a laiſſé parvenir juſqu'à nous. Adraſte leva la plus grande partie des troupes

qui compoſoient l'Armée ; chaque allié y joignoit ſa quotité, & le commandement général fut donné à ſon beau-frere Amphiaraüs.

Nous ne trouvons rien dans l'hiſtoire de cette guerre, ſur quoi nous puiſſions aſſurer qu'on ſût faire alors un ſiege dans les formes. Les ſept Chefs arrivent devant Thebes ; on ſe diſpoſe à l'attaque des ſept portes ; elles ſont défendues par autant de Généraux Thébains ; les aſſiégés font une ſortie ; on les repouſſe juſqu'aux pieds de leurs murs. Capanée ſe prépare à les eſcalader ; on le précipite à coups de pierres (on dit dans la ſuite qu'il avoit été foudroyé) : ſa mort arrête la chaleur de l'attaque ; on ſe retire, & la plupart des autres Chefs périſſent dans la retraite. Les freres conviennent enſuite de décider entr'eux la querelle ; ils ſe battent, & ſe bleſſent à mort : cette circonſtance rend l'action générale, & la défaite des Argiens eſt complette : ainſi finit cette expédition. Des ſept Chefs, Adraſte eſt le ſeul qui en revint ; il trouva ſon ſalut dans la fuite. Les pertes des Thébains ne furent pas moins conſidérables : le champ de bataille leur coûta ſi cher, qu'une victoire Thébaine fut dans la ſuite ſynonyme à une victoire ruineuſe.

Après la mort des deux freres, Créon uſurpa la couronne d'Etéocle, à titre de tuteur de ſon fils Léodamas. Les corps des Princes demeurerent ſur le champ de bataille, juſqu'à ce qu'à la priere d'Adraſte, les Athéniens dont on connoiſſoit l'humanité, vinrent, les armes à la main, leur procurer les derniers honneurs, malgré la défenſe de Créon. Inſulter aux cadavres de l'ennemi, parut un acte ſi barbare, que la ſépulture des morts devint une loi des armes. Cette coutume que la Nature introduiſit, & que la décence affermit, dé-

généra en superstition. On crut, dans la suite, que les ames de ceux qui avoient été privés des derniers devoirs, erroient sur les bords du Cocyte, & n'étoient point admises dans l'Elisée.

Les Epigones, ou les fils des sept Capitaines en âge de venger la mort de leurs peres, se liguerent contre les Thébains, & rallumerent une guerre qui paroissoit éteinte. Sur l'avis de l'Oracle, ils élurent pour Chef Alcméon, fils d'Amphiaraüs, marcherent sous ses ordres, ravagerent le territoire, & engagerent les Thébains dans un combat, à force de les harceler. Ægialée, fils d'Adraste, y fut tué par Léodamas, qui eut bientôt le même sort, ou qui l'évita par la fuite. Les assiégés, privés de leur Roi, suspendirent les armes, sous prétexte de capituler, & abandonnerent leur Ville pendant la nuit. Les Epigones s'en étant apperçus, entrerent dans Thebes, la pillerent, & la démolirent. Quelques-uns croient cependant qu'elle fut conservée par Thersandre, fils de Polynice : cette opinion est d'autant plus vraisemblable, que Thersandre succéda à Polynice, regna dans Thebes, & conduisit un corps de Béotiens au siege de Troye, où il périt. Son fils Tisamene étoit alors trop jeune pour lui succéder, & l'on mit à sa place Pénélée, moins en qualité de Roi que de Général. Pénélée laissa aussi la vie aux pieds des murs de Troye, & Tisamene, à qui personne ne pouvoit plus disputer son droit au trône, y monta. Son fils Autésion sortit de Thebes, & laissa la couronne qu'il avoit reçue de son pere, à Damasicton, fils d'Opheltas, & petit-fils de Pénélée. Ptolomée succéda à Damasicton, & Xanthus, successeur de Ptolomée, tué par Mélanthe, comme nous le verrons dans le Royaume d'Athenes, mit fin à la Monarchie Thébaine.

Ce Royaume fut fondé des derniers, & sa durée fut courte. Quoique nous ne puissions fixer la longueur de chaque regne, il est constant qu'il ne s'est pas écoulé plus de 300 ans de Cadmus à Xanthus ; ce Gouvernement devint alors Républicain ; quoique la forme ne fût pas d'abord bien décidée, nous pouvons assurer que dans les tems que Thebes florissante formoit un des grands Etats de la Grece, & aspiroit à la Souveraineté, c'étoit une espece de Démocratie. A. M. 2877.

CHAPITRE VI.

Du Royaume & de l'Etat d'Athenes, depuis sa fondation jusqu'à l'expulsion d'Hypias, & à l'entiere extinction de l'Autorité Royale, ce qui comprend environ l'espace de 1046 ans.

NOus ne savons rien de ce qui s'est passé dans l'Attique, depuis ses premiers habitans jusqu'au tems d'Ogygès. Platon dit, à la vérité, que la gloire & la puissance des Athéniens étoient grandes dans les premiers âges ; qu'ils étoient profonds dans les affaires civiles & militaires ; qu'ils étoient gouvernés sous des Loix salutaires & justes, & qu'ils vivoient dans un éclat que son siecle n'avoit point encore surpassé. Mais cet éloge n'est appuyé que sur une tradition vague & générale ; on ne rencontre dans l'Histoire aucune trace de cette grandeur ; d'où nous pouvons inférer que tout ce faste n'est qu'une fable que les Athéniens débitoient en faveur de leur ancienneté.

On fait mention de plusieurs Rois entre Ogy-

gès & Cécrops ; on rapporte même quelques particularités de leurs regnes. L'Attique s'appelloit, dit-on, dans le commencement Acte, d'Actéus, un d'entr'eux ; mais de fort anciens Hiſtoriens rejettent comme fabuleux, tout ce qui remplit cet intervalle : pour moi, je crois qu'il faut s'en prendre au déluge d'Ogygès, du ſilence de ces tems : on peut ſuppoſer qu'il fit de ſi grands ravages dans l'Attique, que les habitans, réduits à un très-petit nombre, paſſerent les 190 ans d'Ogygès à Cécrops, ſans Gouvernement & ſans Rois.

Nous attribuerons donc à Cécrops la fondation d'Athenes, que nous placerons ſous Triopas, Roi d'Argos, la 2448e. année de la Création, environ 370 ans avant la priſe de Troye. Quelques Auteurs le diſent originaire de Grece ; mais le gros des Hiſtoriens en font un Egyptien ; & des Athéniens, une Colonie Egyptienne compoſée de Saïtes, qui deſcendirent, à la ſuite de Cécrops, d'une des embouchures du Nil. Il eſt le premier qui fit le trajet, & s'établit en Grece ; mais l'Egyptien n'ayant alors ou point, ou fort peu de connoiſſance de la Marine, il eſt vraiſemblable qu'il vint immédiatement de la Phénicie, dont la ſituation étoit favorable aux progrès de la navigation : toutefois le Phénicien n'avoit alors qu'une eſpece de barque aſſez large, que le Roi Erithras avoit inventée, au milieu des Iſles de la Mer Rouge. Si vous demandez aux Poëtes pourquoi ils ont donné à Cécrops l'épithete de Diphie ; c'eſt, vous répondront-ils, qu'il étoit moitié homme & moitié ſerpent : ce qui, bien entendu, ne ſignifie autre choſe, ſinon qu'il étoit originaire d'Egypte, & habitant de la Grece, & qu'il connoiſſoit la langue & les mœurs de l'un & de l'autre Pays. Le Peuple de l'Attique vivoit diſperſé,

A. M. 2448.

à la maniere ancienne : il le raſſembla dans douze Cités ; honneur qu'on attribue au ſecond de ce nom : il lui preſcrivit une forme de Gouvernement, & prit le nom de Roi : il forma dans la ſuite le plan d'une Ville, qu'il deſtinoit à être la réſidence du Prince & la Capitale du Royaume. Un rocher qui s'élevoit au milieu d'une large plaine, à peu près au centre de l'Attique, fut l'aſſiette qui lui parut la plus avantageuſe pour Cécropie ; c'eſt le nom qu'il donna à cette Ville & au territoire qui l'environnoit. Lorſque la plaine fut couverte d'habitans, on conſtruiſit une citadelle ſur le ſommet du rocher.

Ses premiers ſoins furent de donner une forme à la Religion ; il preſcrivit au Peuple, & la maniere d'adorer, & l'objet de ſes adorations ; il éleva des Statues aux Dieux, ſur-tout à Jupiter & à Minerve. Minerve, qu'on appelloit encore Athéné, donna ſon nom à la Ville, & les Athéniens ſe flattoient d'une protection toute particuliere de ſa part. On croit que cette Déeſſe paſſa des Temples de l'Egypte ſur les Autels de la Grece : c'étoit la Divinité favorite des Saïtes ; & les honneurs que Cécrops lui rendit, confirment bien l'origine de l'un & de l'autre. On trouve tant de conformité entre les rites Grecs & Egyptiens, qu'on a eu quelque raiſon de croire que l'Egypte eſt la ſource de toutes les ſuperſtitions de la Grece. Quelques Auteurs accuſent la Thrace d'en avoir fourni une bonne partie, dont Orphée avoit été l'inventeur : cela eſt ſujet à reſtriction ; car que la Grece ait emprunté de la Thrace, de l'Egypte, ou de quelque autre Contrée que ce ſoit, tous ſes ſyſtêmes de Religion, c'eſt ce que ne croiront jamais ceux qui réfléchiront ſur la variété infinie des cultes établis dans ce Pays, où

chaque Ville avoit ſa Religion & ſes Dieux. Il eſt bien plus naturel de penſer que la Grece, peuplée par des Colonies de diverſes Nations, retint quelque choſe du culte & des cérémonies de chacune. Ce fond ne fut pas infructueux entre les mains d'un Peuple ſuperſtitieux à l'excès : il produiſit à un point, que non content des anciennes Divinités, il en imaginoit tous les jours de nouvelles : il adopta toutes celles des Nations avec qui il étoit en commerce ; deſorte qu'au tems d'Homere, on comptoit déja 30000 Dieux. On inſtitua une fête en l'honneur des Dieux étrangers, & on la célébroit fort religieuſement. Dans la crainte d'en omettre, on éleva des autels aux Dieux inconnus ; enfin, aucune Nation ne pouſſa jamais la ſuperſtition plus loin. Le Grec raffinoit continuellement ſur la Religion, qu'il réduiſit enfin à rien, à un appareil, & à des cérémonies extérieures.

Après avoir donné à ſes Sujets une Religion, Cécrops tourna ſes vues du côté du Gouvernement. Pour faciliter l'adminiſtration de la Juſtice, & animer entr'eux un commerce mutuel, il les diſtribua en quatre Tribus appellées Cécropis, Autochton, Actée & Paralie : cet établiſſement affermit les liens de la Société, & l'affluence des Etrangers accrut bientôt le nombre des habitans : ils ſe montoient à 20000 ; il en fit le dénombrement, en ordonnant à chacun d'aller jetter une pierre dans un puits qu'il déſigna à cet effet. La ſtérilité du territoire, d'ailleurs aſſez mal cultivé, menaçoit cette multitude d'une prochaine diſette. Cécrops la prévint par l'uſage de la Navigation, & l'Afrique & la Sicile lui fournirent des bleds. On le fait encore Auteur de quelques bonnes Loix, & de quelques autres établiſſemens utiles : tel eſt

le mariage, dont on ne connoiſſoit point, avant lui, la contrainte ni les liens.

On place ſous ſon regne, ou celui de ſon ſucceſſeur, la création de l'Aréopage ; quelques Auteurs la renvoient juſqu'au tems de Solon ; mais ce ſentiment n'eſt pas vraiſemblable, car Solon cite, dans quelqu'une de ſes Loix, des Arrêts de cette Cour antérieurs à la réformation du Gouvernement. La nouvelle forme qu'elle reçut de ce Légiſlateur, & l'étendue qu'il donna à ſes privileges, eſt le fondement de cette mépriſe : il mit ce Tribunal en parallele avec celui des Ephetes, qui devoit à Dracon, ſinon ſon établiſſement, au moins ſa puiſſance & ſon excès de ſévérité. Ce Sénat prit ſon nom du lieu de ſes ſéances : c'étoit une montagne voiſine de la citadelle, & conſacrée à Mars. La Grece n'a point eu de Chambre de Juſtice plus renommée ; ſes Membres étoient pris entre les Citoyens diſtingués par le mérite & l'intégrité, la naiſſance & la fortune : ce choix en faiſoit le plus auguſte & le plus ſacré des Tribunaux : ſon équité étoit ſi généralement reconnue, que tous les Etats de la Grece en appelloient à l'Aréopage dans les démêlés qui les déſuniſſoient, & s'en tenoient à ſes déciſions. Démoſthene aſſure qu'il n'étoit jamais arrivé de ſon tems, que le Défendeur ou le Demandeur eût eu de bonnes raiſons de ſe plaindre de ſes jugemens. Cette Cour eſt la premiere qui ait eu droit de vie & de mort. Il paroît que dans ſa premiere inſtitution, elle ne connoiſſoit que des aſſaſſinats ; ſa juriſdiction s'étendit dans la ſuite aux incendiaires, aux conſpirateurs, aux meurtriers, aux transfuges ; enfin à tous les crimes capitaux. Ce Corps acquit une autorité ſans bornes, ſur la haute opinion qu'on avoit dans l'Etat de la gravité & de l'intégrité de

ſes Membres. Solon leur confia le maniment des deniers publics, & l'éducation de la Jeuneſſe : ce ſoin entraîna le droit de punir la débauche & la fainéantiſe, & de récompenſer l'induſtrie & la ſobriété dans les perſonnes de tout âge & de tout ſexe : ils connoiſſoient encore des matieres de Religion. C'étoit aux Aréopagites à arrêter le cours de l'impiété, & à venger les Dieux, du blaſphême, & la Religion, des mépris : ils délibéroient ſur la conſécration des nouvelles Divinités, ſur l'édification des Temples & des Autels, & ſur toute innovation dans le culte divin : c'étoit même leur fonction principale ; ils n'entroient dans l'adminiſtration des autres affaires, que quand l'Etat, allarmé de la grandeur des dangers qui le menaçoient, appelloit à ſon ſecours, la ſageſſe de l'Aréopage, ſon dernier réfuge. Ils conſerverent cette autorité juſqu'à Périclès, qui ne pouvant être Aréopagite, parce qu'il n'avoit point été Archonte, employa toute ſa puiſſance & toute ſon adreſſe à l'aviliſſement de ce Sénat, & ce ne fut pas ſans ſuccès : ſon éclat ſouffrit beaucoup de ſes mépris ; & les excès & les vices qui corrompoient la Ville, s'étant alors gliſſés dans cette Cour, elle perdit, par degré, l'eſtime qu'on en faiſoit, & le pouvoir dont elle avoit été revêtue.

Le fameux Déluge, connu ſous le nom de Deucalion, qui regnoit alors dans la Theſſalie, qui ſouffrit particuliérement de ſes ravages, arriva ſous le regne de Cécrops ; quelques Chronologiſtes diſent ſous Cranaüs, ſon ſucceſſeur. On tient que Deucalion & beaucoup d'autres ſe réfugierent ſur le Mont Parnaſſe dans des barques, ce qui donna lieu aux Poëtes de chanter qu'il avoit repeuplé la Terre. Ce Déluge a tant de particularités communes avec celui de Noé, qu'en chan-

geant les noms dans les Hiſtoires de Grece, on retrouve le récit qu'en fait l'Ecriture. Malgré les peines que quelques Auteurs ſe ſont données pour mettre cent ans d'intervalle entre le Déluge d'Ogygès & celui de Deucalion, les Critiques les plus judicieux ne les diſtinguent point, & les regardent l'un & l'autre comme des traces de celui de Noé, dont la mémoire s'eſt conſervée dans l'Attique ſous le nom d'Ogygès, & en Theſſalie ſous le nom de Deucalion, à cauſe de l'ancienneté de ces regnes. On pourroit pouſſer plus loin le parallele de Noé & de Deucalion, & remarquer que les deſcendans de Noé repeuplerent la Terre, & que la famille de Deucalion eut en Grece une étendue & une puiſſance proportionnelle.

Deucalion eut deux fils, Hellen & Amphiction. Hellen, dont nous avons déja parlé, en eut trois, Xuthus, Æolus & Dorus : Æolus, Fondateur des Æoliens, ſuccéda à ſon pere : Dorus, pere des Doriens, s'établit dans l'Hiſtiæothis, aux environs du Mont Oſſa, d'où ſa poſtérité paſſa dans le Péloponneſe. Il eſt vraiſemblable que Xuthus poſſéda le territoire d'Athenes, & qu'il fut peuplé par ſa famille.

Cécrops vit mourir ſon fils Eréſicthon, regna cinquante ans, & laiſſa la couronne à Cranaüs, homme riche & puiſſant dans Athenes. Le Pays appellé Cécropie de Cécrops, s'appella d'abord Cranaé de Cranaüs, puis Attique d'Atthis, fille de Cranaüs ; & les quatre Tribus prirent les noms de Cranaüs, Atthis, Méſogée & Diacris. Cranaüs ne regna qne neuf ans, & fut dépouillé par ſon frere.

On ſoupçonne Amphiction d'avoir regné dans la Theſſalie, & non dans l'Attique. Cette conjecture eſt fondée ſur l'établiſſement de l'Aſſemblée

qui porte ſon nom, où tous les Etats de la Grece aſſiſtoient par leurs Députés, & qui ſe tenoit aux environs du Détroit des Thermopiles, d'où elle fut encore appellée Pilée, & ſes Membres, Pilagores. Acriſius, Roi d'Argos, la tranſporta, ou en établit une autre à Delphes, dans la Phocide. Delphes étoit placée au centre de la Grece, & les Députés des douze Villes pouvoient s'y rendre plus facilement dans les occaſions preſſantes. Ces Aſſemblées ſe tenoient, tous les ans, aux commencemens du Printems & de l'Automne, & plus ſouvent, quand il en étoit beſoin. On y terminoit les différends qui naiſſoient entre les Villes & les Etats qui compoſoient la Grece; leur autorité étoit grande, & leurs déciſions inviolables: quiconque refuſoit d'y ſouſcrire, étoit déclaré l'ennemi commun, & traité comme tel. Un pareil établiſſement parut néceſſaire chez un Peuple partagé en tant de Gouvernemens, & dont les intérêts devoient, par conſéquent, ſe croiſer à chaque inſtant: on le regarda comme le meilleur, & peut-être l'unique moyen d'affermir la bonne intelligence, & de réunir ſes forces contre ſes ennemis.

On croit que ce fut ſous ſon regne que Dionyſius ou Bacchus arriva dans l'Attique: les uns le confondent avec l'Oſiris des Egyptiens, & d'autres en font un Prince de l'Arabie heureuſe des environs du Mont Nyſa. Tout ce que les anciens Auteurs en diſent de vraiſemblable, c'eſt qu'il vint accompagné d'Orientaux; qu'il inventa quelques Arts utiles, tels que la culture de la vigne, & l'entretien des abeilles, & que la Grece lui éleva des autels. Son hiſtoire eſt du reſte un tiſſu de traditions orientales, que les Grecs reçurent des Phéniciens qui ſuivirent Cadmus, qui paſſa, par

cette raiſon, pour l'aïeul de Bacchus, à qui l'on donne Sémélé, ſa fille, pour épouſe. Sur le rapport de Bacchus avec Noé, Moïſe & Nimbrot, quelques Auteurs ont cru que ce Dieu des Grecs n'étoit qu'une image confuſe de l'un d'entr'eux, & même de tous les trois, & que tout ce qu'on lui attribue eſt tiré de l'hiſtoire générale d'Orient, & même des Saintes Ecritures qu'on a corrompues: ils en trouvent une preuve remarquable dans la maniere dont les Poëtes ont raconté ſa naiſſance; ils diſent qu'il ſortit de la cuiſſe de Jupiter: phraſe uſitée chez les Hébreux, pour exprimer la maniere ordinaire d'engendrer.

Amphiction regna dix ans, & fut dépoſſédé par Ericthonius, dont la naiſſance eſt fabuleuſe, & à qui les Poëtes ont attribué l'invention des chars, pour cacher les pieds de ſerpens qu'ils lui ont donnés; ou plutôt pour avoir inſtitué, en l'honneur de Minerve, l'Athénée, fête où l'on diſputoit le prix à la courſe des chars: on l'appella Panathénée, ou le Sacrifice de la Grece entiere, lorſque Théſée, qui avoit raſſemblé tout le Peuple d'Attique dans une ſeule Ville, remit ces jeux en vigueur. Les Grecs avoient deux fêtes de ce nom; la grande, qui ſe célébroit de cinq en cinq ans; & la petite, chaque année: c'étoit à peu près la même choſe que les Quinquatria Romaines.

Nous remarquerons ici que les fêtes en général faiſoient une grande partie de la Religion des Grecs: elles étoient inſtituées en l'honneur des Dieux, ou de ceux qui avoient arraché leur Pays à la ſervitude, ou perdu le jour, en défendant leur Patrie. Cette eſpece d'immortalité fut la ſource de la plupart des grandes actions de l'Antiquité: mais cet aiguillon s'émouſſa, & ces Héros paſſerent dans la ſuite pour de vrais Chevaliers errans,

malgré les fables & la ſuperſtition qui en avoient fait des objets de vénération. La Religion, ſimple dans ſon origine & ſans pompe, ordonnoit peu de ces ſolemnités ; mais leur ſplendeur & leur fréquence s'accrut avec le tems, dans Athenes ſur-tout, où les hommes n'étoient pas en plus grand nombre que les Dieux : dans les commencemens, tout ſe réduiſoit à un ſacrifice pur & ſimple ; on introduiſit dans la ſuite, à la charge du Public, des Jeux, des Proceſſions, & une infinité de cérémonies ſuperſtitieuſes, imitations ridicules des actions fabuleuſes des Dieux & des Héros.

Mais pour revenir à Ericthonius, on dit qu'il apprit aux Athéniens l'uſage de l'argent, ou du moins qu'il eſt le premier qui en fit frapper de la monnoie. Il regna cinquante ans, & laiſſa la couronne à ſon fils Pandion. Pandion eſt le premier que les droits du ſang conduiſirent au trône ; la force ou l'adreſſe avoient couronné tous ſes prédéceſſeurs. Son regne ne mit pas fin aux révolutions : le ſceptre fut encore uſurpé ; mais le Royaume continua d'être héréditaire. Pandion regnoit, lorſque Triptoleme apprit aux Athéniens à labourer & à enſemencer les terres ; art qu'il tenoit de Cérès, la même que l'Iſis des Egyptiens. On croit qu'elle parut alors dans l'Attique : on inſtitua, en ſon honneur, des fêtes, qu'on appelloit *Eleuſines*, d'Eleuſis, petit Bourg de cette contrée. On les célébroit avec grande ſolemnité : elles preſcrivoient un profond ſilence à ceux qui s'y faiſoient initier. Par une marque de diſtinction, on les ſurnomma les Myſteres d'Eleuſis : la mort étoit la peine de la moindre indiſcrétion ſur les cérémonies qu'on y obſervoit. Quelques Auteurs placent cette Déeſſe & ſon culte ſous Erecthée, ſucceſſeur de Pandion, que l'on fait originaire d'Egypte : cette

inſtitution, tout-à-fait égyptienne, confirme cette conjecture; mais l'opinion commune laiſſe ſon origine en Attique, & le fait ſucceſſeur de Pandion ſon pere, à qui l'on donne un regne de quarante ans. M. Newton, perſuadé que l'Ericthonius, dont nous avons parlé, & ſon fils Pandion, ſont les mêmes que l'Erecthée & le Pandion dont il eſt queſtion, exclut de la ſucceſſion des Rois, Cécrops ſecond, celui qui paſſe pour fils & ſucceſſeur d'Erecthée, & pour pere de Pandion ſecond: toutefois j'ai ſuivi les regnes dans l'ordre qu'on leur a marqué, laiſſant au Lecteur la liberté de ſe décider en cette occaſion, ainſi qu'en bien d'autres, où l'on n'a pas toute la certitude qu'on pourroit deſirer.

Erecthée eut affaire aux Chalcidiens, habitans de l'Eubée, qu'il défit avec le ſecours de Xuthus, fils d'Hellen, qui s'étoit enfui de la Theſſalie avec une grande partie des tréſors de ſon pere: pour le récompenſer de ce ſervice, il lui donna ſa fille Créüſa, dont il eut Ion. Dans une ſeconde guerre qu'Erecthée eut à ſoutenir contre les Eleuſiniens, ſecondés d'Eumolpe, Roi de Thrace, le fils ne le ſervit pas moins bien que ſon pere. Ion fut ſi puiſſant dans Athenes, qu'on le croit ſucceſſeur de ſon aïeul Erecthée. Quoi qu'il en ſoit, de toutes les marques de la Royauté, il ne lui manqua que le titre de Roi. Il impoſa des noms au Pays & aux quatre Tribus, à l'exemple de ſes prédéceſſeurs. Sa poſtérité fut nombreuſe, & l'Attique ſe trouvant dans la ſuite ſurchargée d'habitans, on envoya ſa famille dans le Péloponneſe; mais repouſſée par les deſcendans de ſon frere Achæus, elle revint à Athenes, d'où les fils de Codrus la conduiſirent dans l'Aſie mineure, où elle ſe diviſa en différentes Colonies, à qui l'on donna le nom com-

mun d'Ioniens ; mais tout ce récit n'eſt pas ſi certain que ceux qui confondent Ion avec Javan, quatrieme fils de Japhet, qu'ils débarquent dans la Grece après la confuſion de Babel, & qu'ils établiſſent dans l'Attique, ne puiſſent fort bien demeurer dans leur opinion.

Quelques Auteurs diſent qu'Erecthée fut tué dans un combat contre les Eleuſiniens. Quoi qu'il en ſoit, il eſt certain que ce Prince eut du courage & de l'intégrité, & qu'il mourut la cinquantieme année de ſon regne : on le mit au nombre des Héros de l'antiquité, & on lui rendit, après ſa mort, les honneurs divins. Les Athéniens, qu'on appelloit Cécropides, prirent alors le nom d'Erecthides. Borée, Roi de Thrace, enleva ſa fille Orythie. La Thrace eſt au ſeptentrion de l'Attique ; ce qui a donné lieu aux Poëtes d'accuſer le vent du nord de ce rapt.

Cécrops, Métion & Pandore ſe diſputerent la couronne de leur pere : Xuthus, à qui ils s'en rapporterent, adjugea le ſceptre à Cécrops, comme à l'aîné : cette déciſion déplut aux deux autres, & Xuthus ſortit d'Athenes, & ſe retira dans l'Ægialée, où il mourut. Cécrops ſecond conduiſit une Colonie dans l'Eubée ; on le croit Fondateur de Rhodes ; il regna quarante ans, & Pandion ſon fils lui ſuccéda.

Pandion ſecond, dépouillé par les fils de Métion ſon oncle, ſe réfugia chez Pilas, Roi de Mégare, dont il épouſa la fille : il ſuccéda à ſon beau-pere, & laiſſa quatre fils, Ægée, Licus, Pallas & Niſus, qui recouvrerent la couronne de leur pere, & chaſſerent d'Athenes les fils de Métion. On dit qu'ils remirent leur pere ſur le trône, & qu'ils partagerent entr'eux le Royaume après ſa mort ; mais comme on n'eſt pas d'accord ſur cette

diviſion,

diviſion, & qu'on ignore quel fut le lot de chacun, nous la regarderons comme imaginaire, & nous ferons ſuccéder Ægée à Pandion, qui regna vingt-cinq ans. Ægée céda ſans doute quelque choſe à ſes freres, en faveur du ſecours qu'ils lui avoient donné dans la guerre contre les fils de Métion; mais il eſt certain qu'il eut, en qualité d'aîné, l'autorité ſouveraine, & qu'il regna dans Athenes. Ses freres ne virent pas, ſans murmurer, la couronne de leur pere ſur la tête d'un fils adoptif; car Ægée paſſoit généralement pour tel; mais rien ne dut lui donner tant d'ombrage que les cinquante fils de Pallas, qui toutefois ne rompirent jamais ouvertement avec lui, dans l'eſpérance que ſa mort les mettroit en poſſeſſion du trône; ils ſe contenterent de le mépriſer. Ægée, qui n'avoit point eu d'enfans des deux femmes qu'il avoit épouſées, alla conſulter l'Oracle ſur les moyens de ſe procurer une poſtérité. La réponſe qu'il en reçut, étoit enveloppée de quelqu'obſcurité. Pithée, fils de *Pélops*, qui regnoit alors à Trezene, paſſoit pour un homme d'une expérience & d'un ſavoir profonds. Ægée chercha chez lui quelqu'éclairciſſement. Pithée le reçut avec humanité, & de quelque façon qu'il interprétât l'Oracle, il conſentit qu'Ægée connût ſa fille Æthra, dont il eut Théſée.

Théſée promit beaucoup dès ſa jeuneſſe: il avoit à peine ſeize ans, que ſa mere l'inſtruiſit de ſa naiſſance, & l'envoya à Athenes. Quoique le Pays fût infeſté d'aſſaſſins & de voleurs, & que le voyage par terre fût dangereux, il ne prit point la Mer. Animé par la réputation d'Hercule, ſon ancêtre du côté maternel, il entreprit d'étouffer le reſte des brigands donc ce Héros avoit commencé de purger les grands chemins: il en détruiſit pluſieurs; & à l'imitation de ce Héros, qu'il s'é-

toit proposé pour modele, il leur imposa la peine du Talion. Arrivé à Athenes, où l'étranger étoit bien venu, il fut sur le point d'être empoisonné par son pere, à l'instigation de Médée, qui s'étoit réfugiée dans sa Cour; mais à la vue d'une épée qu'il avoit donnée à sa mere, comme un gage de sa tendresse, la coupe lui tomba des mains; il embrassa son fils, & le reconnut publiquement pour son successeur. Les Pallantides éleverent leurs murmures; ils ne purent souffrir qu'un inconnu, qu'un enfant naturel fût destiné au trône de leurs ancêtres, qui n'avoit déja été occupé que trop long-tems par un fils adoptif de Pandion. Ils perdirent tout ménagement en perdant toute espérance; des actes d'hostilité annoncerent une rupture ouverte; mais ils ne tinrent pas long-tems contre la prudence & la valeur de Thésée: il les vainquit, les dispersa; & pour se tenir en haleine & conserver la faveur du Peuple, il s'occupa à combattre différens monstres qui désoloient le Pays: il dompta le Taureau de Marathon, le conduisit en triomphe aux pieds des autels d'Apollon, & l'immola de sa propre main: il tua le Minotaure, monstre nourri par Minos, Roi de Crete: voici comme on raconte cette action. Androgée, fils de Minos, vint à l'Athénée; il surpassa tous ses rivaux dans les Jeux auxquels on s'exerçoit, & contracta d'étroites liaisons avec les Pallantides. Ægée, qui craignoit que la perte de sa couronne ne fût une suite de cette union, prit le parti de se défaire d'Androgée. Minos, résolu de venger la mort de son fils, déclara la guerre aux Athéniens: il étoit maître des Mers, & les Athéniens trouverent en lui un ennemi si incommode, qu'ils céderent, sans peine, aux avis de l'Oracle, & qu'ils se crurent heureux de s'en débarrasser, en

lui payant un tribut annuel de ſept jeunes garçons, & d'autant de jeunes filles, que le Roi de Crete, diſent les Poëtes, abandonnoit en proie au Minotaure, ou, pour parler ſans fiction, qu'il faiſoit égorger ou garder dans les fers par Taurus, à qui il avoit confié ce ſoin. Dans l'eſpérance de délivrer la Patrie de cet impôt, & de vaincre le monſtre, Théſée s'offrit à accompagner la Jeuneſſe qui lui étoit deſtinée : ils arrivent en Crete ; il plaît à la fille de Minos ; elle lui donne un fil pour le diriger dans les replis du labyrinthe qui renfermoit le Minotaure ; il le combat, le tue ; anéantit le tribut, & revient triomphant avec tous les compagnons de ſa captivité. Une voile blanche devoit annoncer leur ſalut à Ægée ; l'excès de la joie leur fit oublier ce ſignal. Ce Roi les attendoit ſur le haut d'un rocher ; mais appercevant la voile noire, convaincu de leur malheur, il ſe précipita dans la Mer qui porte ſon nom : il avoit regné quarante-huit ans. Théſée lui ſuccéda.

Depuis Cécrops juſqu'à Théſée, il ne ſe fit aucune altération conſidérable dans le Gouvernement. Mais Théſée, après avoir délivré ſa Patrie de toute ſervitude étrangere, & de toute guerre inteſtine, ſe propoſa de changer la face de l'Etat. Il étoit puiſſant, mais il n'étoit pas moins ſage ; il prévoyoit que ce ne ſeroit qu'avec des ménagemens infinis qu'il introduiroit, ſans danger, quelqu'innovation dans le Gouvernement, & qu'il n'y auroit que la douceur qui ameneroit à ſes vues un Peuple qui avoit un ſentiment ſi vif de liberté. A. M. 2770.

Il ſongea d'abord à remédier aux inconvéniens qui ſe rencontroient néceſſairement chez un Peuple diſperſé, cantonné çà & là, toujours en démêlé, & jamais à portée de délibérer ſur ſes vrais intérêts. Il raſſembla donc tous les habitans de

l'Attique dans une ſeule Ville, qu'il comprit avec Cécropie, réſidence ordinaire des Rois, ſous le nom d'Athenes; & voici comment il s'y prit. Il alloit de tribus en tribus; il terminoit les différends, & propoſoit ſes deſſeins, comme le ſeul moyen de parvenir à quelqu'accommodement ſolide. Les Pauvres, qui ne riſquoient rien à ſuivre ſes avis, les embraſſerent avec chaleur : il préſentoit aux riches le plan d'une République, où ne ſe réſervant que le commandement des Armées & la défenſe des Loix, ils partageroient entr'eux le reſte de l'adminiſtration, & toute l'autorité ſeroit entre les mains du Peuple : les autres, qui connoiſſoient ſon courage & ſa fermeté, & qui craignoient ſa puiſſance, ſe laiſſerent perſuader ce qu'ils auroient eu bien de la peine d'empêcher.

Il s'occupa enſuite à diſſoudre toute Cour de Judicature, & toute Conſtitution particulieres à chacune des douze Villes : il fit conſtruire le Pritanée ou Place commune d'Aſſemblée. Dans le deſſein de peupler la Ville, il invita l'étranger à s'y rendre, à s'y établir, & à en partager tous les privileges avec les naturels; on accourut de toutes parts. Pour prévenir la confuſion & l'anarchie, il diviſa le peuple en trois claſſes; le Noble, le Bourgeois & l'Artiſan. Le Noble poſſédoit les charges de la Magiſtrature; mais elles étoient à la nomination du Peuple. La Nobleſſe étoit encore chargée du dépôt & de l'interprétation des Loix & du ſoin de la Religion; le reſte de l'adminiſtration étoit également partagé : les honneurs étoient attachés à la Nobleſſe; le Marchand avoit le profit, & la multitude étoit du côté des Artiſans.

Après avoir accompli ſes deſſeins, Théſée tint ſa parole, & ſe dépouilla, pour ainſi dire, d'une autorité qu'un homme qui avoit autant d'eſprit

& de courage que lui, & à qui l'Etat avoit de ſi grandes obligations, pouvoit auſſi facilement étendre que reſtreindre. D'où l'on peut conjecturer, qu'en ſe déterminant pour le Gouvernement Populaire, il céda bien moins au génie d'un Peuple entêté de ſa liberté, qu'il ne ſuivit ſon penchant. Cette réſignation parut toutefois un acte de généroſité ſinguliere : réunie aux ſervices qu'il avoit rendus, elle lui mérita le titre de ſecond Fondateur d'une Ville qu'il avoit agrandie. Athenes n'étoit point encore République ; mais ſon Gouvernement en étoit ſi voiſin, que le Peuple réprima toujours, avec avantage, les efforts que les ſucceſſeurs de Théſée firent pour recouvrer l'autorité, & ramener la Monarchie.

Après avoir poſé ces fondemens, il laiſſa à d'autres le ſoin d'achever l'édifice, & paſſa le reſte de ſa vie à courir de nouvelles aventures, compagnon d'Hercule & des autres Héros de ſon tems. Hercule avoit inſtitué les Jeux Olympiques, en l'honneur de Jupiter ; Théſée inſtitua les combats de l'Iſthme, en l'honneur de Neptune, dont on le croyoit fils, faute d'être mieux inſtruit de ſa naiſſance, ou plutôt à cauſe des ſoins qu'il prit d'animer le commerce, & de perfectionner la Navigation : il faut encore attribuer à ſa paſſion pour les voyages, & à ſon caractere ennemi du repos, l'expédition romaneſque contre les Amazones, chez qui il épouſa Antiope, que d'autres appellent Hyppolite ; de même que la guerre des Amazones contre les Grecs, qu'elles combattirent dans les propres murs d'Athenes, qu'elles tinrent aſſiégée, juſqu'à ce qu'Antiope conclut la paix. Il y en a qui comptent deux expéditions de cette eſpece, & qui croient qu'Antiope n'eſt pas la même qu'Hyppolite. Nous n'omettrons pas l'amitié qu'il

eut pour Pirithoüs, fils d'Ixion ; amitié qui naquit dans un combat, où ces deux ennemis ne purent refuſer une admiration réciproque aux preuves de courage qu'ils ſe donnerent. Ils enleverent enſemble Hélene, fille de Tyndare, dont le ſort accorda la poſſeſſion à Théſée, qui la conduiſit à Aphidnes, chez ſa mere, à qui il la confia, juſqu'à ce qu'elle fût en âge d'épouſer ; il avoit alors cinquante ans. Ils allerent enſuite en Egypte, dans le deſſein de ravir la fille d'Aidonéus, deſtinée à Pirithoüs. Aidonéus étoit Roi des Moloſſes ; la Fable l'a nommé Pluton : il fut informé de ce projet, tua Pirithoüs, & jetta Théſée dans un cachot, d'où il ne ſortit qu'à la ſollicitation d'Hercule. Tandis qu'il étoit embarqué dans ces aventures, Ménesthée, fils de Pithée, & petit-fils d'Erecthée, profita de ſon abſence pour ſe concilier la faveur des premiers citoyens : il leur inſinuoit que les innovations qu'on avoit faites dans le Gouvernement, n'étoient qu'un moyen plus ſûr de les réduire en ſervitude, ſous prétexte de leur procurer la liberté. Sur ces entrefaites, Caſtor & Pollux vinrent redemander Hélene ; ne la trouvant point à Athenes, ils allerent à Aphidnes, où ils recouvrerent leur ſœur, après la priſe de cette Ville. Par les brigues de Ménesthée, les Athéniens avoient honorablement accueilli les deux freres, & Théſée trouva, à ſon retour, les eſprits envenimés, & le Peuple plein de mépris pour ſa perſonne & ſon autorité. Indigné de ce procédé, il fit paſſer ſa famille dans l'Eubée, chargea Athenes de malédictions, & ſe retira dans l'Iſle de Syros, où l'on dit que le Roi Lycomede, jaloux de ſa réputation, ou corrompu par Ménesthée, le précipita du haut d'un rocher, où il l'avoit attiré, ſous prétexte de lui montrer la campagne. Ainſi mourut Théſée,

après un regne de trente ans. Les Athéniens n'ont point eu de plus grand Roi : les ſiecles ſuivans ont bien reproché à ſes ſujets leur ingratitude, par le reſpect dont ils ont honoré ſes cendres. En mémoire du ſecours qu'il avoit donné aux malheureux, & de la fermeté avec laquelle il s'étoit oppoſé aux injuſtices, ſon tombeau fut un refuge pour les Eſclaves : ſa mort mit Ménesthée en poſſeſſion du Royaume. Ménesthée partit avec cinquante vaiſſeaux, pour la guerre de Troye : il s'y diſtingua par ſa ſcience dans l'Art militaire : on dit qu'il apprit aux Grecs à arranger & à conduire une Armée. Il mourut à ſon retour de cette expédition, dans l'Iſle de Mélos, la vingt-troiſieme année de ſon regne : il eut pour ſucceſſeur Démophon, fils de Théſée, qui accompagna ſon frere Acamas au ſiege de Troye. Démophon fut, à ſon retour, jetté ſur les côtes de Thrace, où il plut à la Reine Phillis : il s'étoit engagé de l'épouſer, après qu'il auroit arrangé les affaires de ſon Royaume ; mais lorſque le tems qu'il avoit demandé pour ſon voyage fut écoulé, elle ſe pendit. On établit ſous ſon regne l'*In-Palladio*. Quelques Argiens, ſous la conduite de Diomede, furent jettés, pendant la nuit, ſur les côtes d'Attique, qu'ils alloient ravager, ſe ſuppoſant en Pays ennemi ; mais les Athéniens alarmés, ſe raſſemblerent ſous les ordres de Démophon, & les repouſſerent avec un grand avantage. Le jour éclaira la mépriſe des uns & des autres. Acamas trouva entre les corps morts le Palladium ou la Statue de Minerve, qu'on avoit enlevée de Troye, & reconnut qu'ils avoient tué leurs amis & leurs alliés. Cet accident fit une querelle, qu'on remit à la déciſion de cinquante Athéniens, & d'autant d'Argiens, qu'on appella les Ephetes. Telle eſt, je penſe, l'origine

de ce Tribunal que Dracon oppoſa à l'Aréopage : il ne connoiſſoit, dans ſon inſtitution, que des homicides involontaires. Après un regne de trente-trois ans, Démophon laiſſa la couronne à ſon fils Oxintes, qui la tranſmit, au bout de douze ans, à ſon fils Aphidas, qui ne regna qu'un an, & fut maſſacré par Thémete, fils naturel de ſon frere, qui s'empara du Gouvernement, & fut le dernier Roi de la race d'Erecthée. Les Athéniens & les Béotiens étoient alors en démêlé ſur les limites de leurs territoires. Les Béotiens propoſerent aux Athéniens de laiſſer les Rois décider entr'eux la querelle : Thémete refuſa le défi ; Mélanthe l'accepta. Ces rivaux étoient ſur le point d'en venir aux mains, lorſque Mélanthe dit à Xanthus, tu ne tiens pas la loi de notre combat ; je ſuis ſeul, & tu viens avec un ſecond. Le Béotien tourna la tête pour voir qui le ſuivoit, & Mélanthe le perça d'un coup de lance. Il dut à ce ſtratagême la victoire & la couronne d'Athenes, que Thémete lui céda, ou qu'il perdit, par ſa lâcheté, après un regne de 8 ans. Mélanthe en regna 37 : il eut pour ſucceſſeur, ſon fils Codrus, qui s'immola généreuſement au ſalut de ſa Patrie. Les Héraclides avoient fait une irruption dans l'Attique : l'Oracle les avoit aſſurés du ſuccès de leur entrepriſe, à condition qu'ils épargneroient le Roi des Athéniens. Codrus, informé de cette réponſe, ſe déguiſa en payſan, chercha querelle à quelques-uns des ennemis, qui le tuerent. Les Athéniens envoyerent incontinent un Héraut redemander le corps de leur Roi. Cette nouvelle jetta les Héraclides dans un ſi grand étonnement, qu'ils diſperſerent auſſi-tôt leurs troupes, & s'en retournerent.

Ainſi périt Codrus : ſa mort anéantit dans Athenes le titre de Roi, qui avoit ſubſiſté, depuis Cé-

crops, 487 ans. Pour honorer ſa mémoire, on abolit ce nom : le Peuple manqua rarement de prétexte pour augmenter ſon autorité, juſqu'à ce qu'il fut entiérement libre : on ſubſtitua au Roi l'Archonte perpétuel. Cette dignité étoit héréditaire : elle différoit ſi peu de la Royauté, que la plupart des Hiſtoriens ont mis les Archontes au rang des Rois : toutefois, il ne faut pas les conſidérer abſolument comme tels ; car leur autorité étoit ſubordonnée au Peuple, qui pouvoit leur demander raiſon de leur conduite, lorſqu'il le jugeoit à propos.

Médon, fils aîné de Codrus, fut le premier Archonte perpétuel : il étoit d'une figure déſavantageuſe : ſon frere Nilée, qui le mépriſoit, lui diſputa le Gouvernement : le Peuple ſaiſit l'occaſion, les rejetta l'un & l'autre, & déclara qu'il ne reconnoiſſoit de Souverain que Jupiter. Athenes fut ſous une eſpece de Théocratie, pendant cette conteſtation ; mais enfin l'Oracle ſe déclara contre Nilée. Ses freres & lui conduiſirent en Aſie les Colonies dont nous avons parlé ; elles y fonderent les douze fameuſes Villes des Joniens, Epheſe, Milete, Prienne, Colophon, Mius, Tios, Lébédos, Clazomene, Erithrée, Phocée, avec Chio & Samos, dans les Iſles qui portent leurs noms.

Médon gouverna vingt ans : il eut douze ſucceſſeurs de ſa race, qu'on appella Médontides. Voici leurs noms, & la durée de leur adminiſtration. Acaſte gouverna trente-ſix ans ; Archippe dix-neuf, Therſippe quarante-un ; Phorbas trente, Mégaclès vingt-huit ; Diognete vingt-quatre, Phéréclès dix-neuf ; Ariphron vingt, Theſpiéus vingt-ſix ; Agamaſtor ſoixante-dix, Æſchile vingt-trois, & Alcméon deux ans ſeulement. On trouve à peine une action remarquable dans toute cette

durée. Le Gouvernement fut tranquille & ſans révolution l'eſpace d'environ trois cents ans.

Nous pouvons remplir cet intervalle de ce qui s'eſt paſſé dans l'état des Sciences & des Lettres, qui commençoient à fleurir dans les Contrées de la Grece les mieux policées. Nous parlerons d'abord de la Poéſie, la premiere façon d'écrire, & le véhicule ordinaire des découvertes. Les noms de Linus, d'Orphée, de Muſée & des autres Auteurs de la Théologie Païenne, ſont parvenus juſqu'à nous, avec les marques d'eſtime & de reſpect qu'ils ont méritées de leur ſiecle; mais leur hiſtoire eſt ſi ſujette à caution, qu'elle ne trouvera jamais de place dans un Hiſtorien ſévere. On ne ſait quelle étoit leur patrie, ni dans quel tems ils écrivoient; & l'on attribue à d'autres le peu d'Ouvrages qui nous en reſtent. Quoi qu'il en ſoit, on n'oſeroit ſoutenir qu'avant Homere, la Poéſie fût entiérement ignorée des Grecs; toutefois nous n'avons aucune autorité ſuffiſante pour dater ſon origine de plus loin. Quoique les Critiques aient été plus exacts dans la recherche qu'ils ont faite de la Patrie & du ſiecle de ce grand homme, que dans le jugement qu'ils ont porté de ſes Poëmes, ces queſtions ſont encore indéciſes; cependant leurs efforts n'ont pas été tout-à-fait inutiles; ſes Ouvrages, où chaque parti alloit prendre des armes, en ont acquis du poids & de l'autorité. De toutes les Villes qui ſe ſont diſputées ſa naiſſance, Smyrne paroît en avoir les meilleurs titres: on conjecture qu'il écrivoit la guerre de Troye, deux ou trois cents ans après la priſe de cette Ville. Il y en a qui le font poſtérieur aux Olympiades; mais eſt-il à préſumer qu'un Poëte qui a pris tous les ſoins imaginables pour embellir ſes Poëmes, eût omis la deſcription des Jeux

Olympiques, ſi on les eût célébrés de ſon tems ? Quant à ſa perſonne & à ſa fortune, on nous le repréſente aveugle ; du reſte, auſſi gueux que nos Chanteurs, & courant le Pays comme eux. Si cet état l'avilit à nos yeux, ſes Ouvrages nous en donnent une idée bien noble : c'eſt là qu'on voit ce grand homme dans toutes ſes proportions : c'eſt là qu'il paroît avec tous les avantages de l'Art & de la Nature ; qu'il force notre admiration, & qu'il enleve le titre de Prince & de Pere de la Poéſie Grecque. A force de raffiner ſur ſes Ecrits, quelques gens ont prétendu y trouver l'origine de toute Littérature, des Arts, des Sciences, des Religions, & des Gouvernemens. Nous conviendrons que ſon ſiecle n'a point eu de génie plus univerſel ; mais nous nous garderons bien d'en faire le Fondateur des Royaumes & des Etats, & l'auteur de toute politeſſe : il ſuffit, pour ſon immortalité, que l'élévation de ſes penſées, la beauté de ſes images, la nobleſſe de ſes fictions, l'harmonie de ſes vers, la force de ſon expreſſion, la juſteſſe de ſes caracteres, & la conduite de ſon Poëme, aient pouſſé à un degré de perfection preſqu'inimitable, la Poéſie Epique, qu'on ne connoiſſoit pas encore, ou qui ne faiſoit que de naître.

Héſiode, né à Cumes en Œolie, fut tranſporté dans ſa jeuneſſe à Aſcra, petit village de la Béotie : le mérite de ſes Ouvrages, & le tems auquel il écrivoit, lui ont acquis le ſecond rang entre les Poëtes. Quelques-uns le font antérieur à Homere : d'autres aſſurent qu'ils étoient contemporains, & racontent qu'il remporta la victoire ſur lui dans un combat poétique ; à propos de quoi Lucien a dit, que le vainqueur n'étoit pas le plus fort : mais l'Epigramme ſur laquelle on fonde la prétendue conteſtation de ces Poëtes, pourroit bien

être apocriphe, & Héſiode n'avoir fleuri que quelque tems après Homere : en tout cas, ce ſeroit à ſon déſavantage qu'on le rapprocheroit du Prince des Poëtes, aſſez pour en faire ſon rival. Au reſte, leurs mérites ſont tout-à-fait différens. Héſiode n'aſpire point au ſublime ; il ſe contente du gracieux ; il eſt bien moins jaloux d'être pompeux qu'agréable, & il affecte par-tout la ſimplicité plus encore que la délicateſſe : enchanté de la ſolitude, des délices & du loiſir de la vie champêtre, il tourna ſon génie à des ſujets qui demandent quelque nobleſſe & beaucoup d'ingénuité : ſon ſuccès mérite bien le rang qu'on lui donne. Maxime de Tyr fait une hiſtoire de lui qui caractériſe un homme plein d'humeur, ou bien curieux de ſa compoſition. Un jour, dit-il, qu'il entendit un Potier qui chantoit quelques-uns de ſes vers en travaillant, ſans s'embarraſſer de la cadence, non plus que des accens, il ſe jetta tout à travers les pots, les mit en morceaux, & l'Ouvrier lui demandant par quelle raiſon il briſoit ainſi ſon ouvrage : *C'eſt*, répondit Héſiode, *parce que tu défigures le mien.*

Outre les progrès de la Poéſie, l'inſtitution des Jeux Olympiques, ainſi nommés d'Olympie, ville dans le voiſinage des plaines d'Elis, où on les célébroit, fut encore le fruit de la tranquillité générale dont la Grece jouiſſoit alors : les uns en font honneur à un Hercule de la race des Dactyles Idéens, & d'autres à Piſus, dont nous ne connoiſſons que le nom. Je crois qu'il faut les attribuer à Pélops : ils étoient conſacrés à Jupiter. Atrée, Hercule, fils d'Alcmene, & d'autres, les renouvellerent ; mais ils n'avoient point encore de retour périodique : on attendoit, pour les célébrer, quelques conjonctures extraordinaires, &

cela ſe faiſoit ſans pompe, ni ſolemnité remarquables.

Leur ſplendeur ne commença que ſous Iphitus, Roi d'Elis, & deſcendant d'Hercule : il les remit en vigueur ſur les avis de l'Oracle : on les célébra de cinq en cinq ans, & on appella une Olympiade l'eſpace de quatre ans qui s'écouloient d'une ſolemnité à une autre. Il paroît qu'après ſa mort, leur ſucceſſion fut interrompue ; car l'Olympiade où Corebe d'Elis remporta le prix, paſſe pour la premiere, & n'eſt, à bien compter, que la vingt-huitieme. Tel fut le commencement des Olympiades ; il tombe ſur la ſeconde année de l'adminiſtration d'Æſchile, douzieme Archonte perpétuel d'Athenes, quatre cents huit ans après la priſe de Troye, & l'an 3228 de la Création : cette époque ſépare, ſelon Varron, les tems fabuleux des ſiecles hiſtoriques ; & ſa certitude eſt ſi grande chez tous les Auteurs, que le nombre des Olympiades eſt un des premiers caracteres de la Chronologie. Les Grecs ſuivoient cette date dans leurs Annales, & même dans l'Hiſtoire des Nations étrangeres ; & je crois ne pouvoir mieux faire que de l'employer dans le reſte de cet Abrégé. On n'appliqua pas tout d'un coup le retour des Jeux Olympiques à la connoiſſance des tems ; cet uſage fut acceſſoire ; ils avoient un autre but plus immédiat, que je vais développer. Les fêtes & la plupart des ſolemnités de la Grece furent inſtituées, dans leur origine, en l'honneur des Dieux & des Héros ; conſacrées par leur objet, le Peuple en faiſoit un point de Religion : la Politique ſecondant l'eſprit de ſuperſtition & le goût de la Nation, les perpétua. On ſentit combien il étoit à propos de raſſembler, de tems en tems, & de réunir, s'il étoit poſſible, par des ſolemnités gé-

A. M. 3228.

nérales, tant d'Etats différens, indépendans les uns des autres, & séparés par la distance des lieux, moins encore que par la diversité des intérêts : ces assemblées étoient une occasion de délibérer, & de statuer sur tout ce qui concernoit le bien public, & l'honneur de la Grece. Quant aux Jeux en eux-mêmes, conformes au génie & à la vivacité du Peuple, on les regardoit comme les exercices les plus utiles & les plus honorables dont on pût s'occuper en tems de paix : ils donnoient de la force, de l'activité & de la souplesse aux corps, & nourrissoient dans les cœurs le desir de la gloire. C'étoit une espece d'Ecole militaire, où l'on tenoit continuellement le courage en haleine. On se proposoit, sans doute, par les applaudissemens extraordinaires qu'on prodiguoit à ceux qui y remportoient la victoire, d'élever aux grandes choses l'ame du vainqueur, qui acquéroit dans cette image de la guerre, une gloire qui approchoit, à quelques égards, de celles des plus fameux Conquérans : la douceur de ces triomphes étoit le plus grand bonheur dont un homme pût jouir pendant sa vie : un ami de Diagoras, dont les fils avoient été couronnés, lui disoit à cette occasion : *Maintenant, Diagoras, tu dois mourir satisfait, car tu ne peux être un Dieu.* Sans entrer dans l'énumération de tous les exercices qu'on y pratiquoit, nos Joûtes & nos Tournois, qui tenoient un juste milieu entre l'amusement & le combat, peuvent nous en donner une idée générale ; mais la pompe des Jeux Olympiques étoit bien autre. La Grece entiere s'épuisoit-elle & les Nations circonvoisines, pour en soutenir la magnificence. Lorsque leur institution fut bien affermie, leur célébration se fit sans interruption, tant que la Grece jouit de quelque liberté, & même après

cette perte, disent quelques-uns, qui les continuent jusques sous le Grand Constantin, l'an 312 de J. C. Cédrénus en augmente encore la durée de huit ans, & compte 293 Olympiades.

Mais pour revenir à Athenes, la mort d'Alcméon occasionna encore quelque révolution dans le Gouvernement. Les échecs que le Peuple avoit donnés à l'autorité souveraine, suffisoient pour rendre circonspects ceux qui se mêloient de le conduire; mais l'épithete de perpétuel le choquoit encore, & la dignité d'Archonte fut fixée à dix ans. Charops, frere d'Alcméon, & fils d'Æschile, fut le premier de cette création. Æsimede, Clidique, Hyppomene, Léocrate, Apsandre & Erixias, qui lui succederent, n'auroient rien fait de remarquable sans Hyppomene, qui enferma sa fille qu'on avoit séduite, avec un cheval qui la dévora toute vive. Cette inhumanité entraîna sa déposition. Erixias, le dernier de la race de Codrus, mourut, ou fut déposé, avant que le tems de sa charge fût expiré. Quelques Auteurs croient que Tléfias acheva les dix ans; mais cette opinion n'est pas générale; d'ailleurs, il est vraisemblable qu'on a pris Lisias troisieme Archonte annuel, pour ce Tléfias; ainsi nous finirons à Erixias cette espece de Gouvernement, qui a duré 64 ans. A. M. 3252. Olymp. XXIX. 1.

Tous ces changemens préparoient une révolution plus considérable. Elle arriva. Le Peuple s'empara de la Puissance & du Gouvernement: au lieu d'un seul Archonte, dont le pouvoir duroit dix ans, il en créa neuf dont l'autorité fut annuelle: ce tems expiré, si l'on étoit satisfait de leur gestion, on les envoyoit achever le reste de leur vie dans l'Aréopage: le premier de ces Magistrats s'appelloit proprement Archonte; on y A. M. 3317. Olymp. XXIII. 2.

ajoutoit l'épithete d'Eponime, parce que l'année étoit désignée par son administration, & que toutes les affaires importantes se passoient en son nom. Il avoit soin d'une partie des superstitions : il étoit à la tête d'une espece de Chambre Ecclésiastique, où l'on décidoit tous les démêlés des époux, des peres & des enfans, des parens & des voisins, & toutes les contestations formées sur les testamens, les legs, les dots & les successions. Il étoit chargé particuliérement des orphelins, de la conservation de leurs biens, & du choix des Tuteurs : en général, toutes les affaires civiles étoient portées à son tribunal en premiere instance. Le second Archonte avoit le surnom de Roi ; le reste du culte & des cérémonies lui étoit confié : sa fonction principale étoit de présider à la célébration des fêtes, de terminer les querelles des Prêtres & des Familles sacrées, & de punir les impiétés & les prophanations des saints Mysteres. On instruisoit encore devant lui quelques affaires criminelles & civiles, qu'il décidoit, ou qu'il renvoyoit aux autres Cours. Le troisieme se nommoit Polémarque ; il veilloit aussi à quelque pratique de Religion ; mais le Militaire étoit l'important de sa charge ; son nom en étoit dérivé : il étoit tout puissant en tems de guerre, & jouissoit, pendant la paix, de la même juridiction sur l'Etranger, que le premier Archonte sur le Citoyen. Les six autres portoient le nom commun des Thesmothetes, & formoient un tribunal, où l'on appelloit des séductions, des calomnies, & de toute fausse accusation : les différends entre l'Etranger & le Citoyen, les marchandises & le commerce, étoient de son ressort. Les Thesmothetes avoient encore l'œil à l'observation des Loix ; & le pouvoir de s'opposer à tout établissement qui leur

leur paroiſſoit contraire aux intérêts de la ſociété ; en faiſoit une barriere élevée entre les autres Magiſtrats & le Peuple. Tel étoit le diſtrict de chaque Archonte en particulier : le Corps ſeul avoit droit de vie & de mort. Quelques Officiers ſubalternes étoient à ſa nomination, & il les dépoſoit, lorſque, ſur l'examen de leur conduite, les ſuffrages du Peuple les déclaroient indignes de leurs charges : il convoquoit le Peuple ; ce que le Roi & les autres Archontes en particulier pouvoient auſſi dans les occaſions preſſantes. En récompenſe de leurs ſervices, ces Juges étoient exempts des impôts qu'on levoit pour l'entretien des Armées, & cette immunité leur étoit particuliere. Créon eſt le premier de ces Archontes annuels. Il entra en charge la ſeconde année de la vingt-troiſieme Olympiade. La ſucceſſion de ces Magiſtrats fut réguliere ; & quelles que furent les révolutions que l'Etat ſouffrit dans la ſuite par les factions, ou par les uſurpateurs, on en revint toujours à cette forme de Gouvernement, qui dura dans Athenes tant qu'il y eut un reſte de liberté & de vie.

La liberté dont Théſée avoit jetté les fondemens, avoit encore bien des progrès à faire, avant que d'être entiere & ſolide. Le Peuple, à chaque révolution, avoit acquis quelqu'avantage, & l'autorité des Magiſtrats ſe trouvoit trop foible pour captiver ces eſprits factieux & légers. Pour les conduire & les protéger dans les fonctions de leur charge, ils avoient beſoin du ſecours des Loix, & la Grece n'en avoit point encore d'écrites : l'avis des Archontes étoit la ſeule regle d'Etat : de-là naiſſoient des diſputes éternelles : on ne s'entendoit, ni ſur la Religion, ni ſur le Gouvernement civil : la moindre innovation devenoit

un ſujet d'alarme aux ignorans, & de révolte aux ambitieux. L'entrepriſe de Cylon en eſt un bon exemple : au milieu de ces diſſentions, il affecta la Souveraineté, s'empara de la citadelle, y ſoutint le ſiege, & n'en ſortit avec ſon frere que pour n'y pas mourir de faim. Les compagnons de ſa révolte ſe réfugierent au pied de la ſtatue de Pallas ; mais s'étant laiſſés perſuader, ſur l'eſpoir du pardon, d'abandonner ce ſanctuaire, ils furent preſque tous mis à mort : on trouva dans la ſuite cette action ſi injurieuſe à la Religion, qu'on en bannit les Auteurs, dont on croyoit que la préſence ſouilloit la Ville, & l'expoſoit au reſſentiment de la Déeſſe. Cette condamnation alluma dans Athenes une faction, qui fut long-tems à s'éteindre : on place ce trait dans la quarante-quatrieme Olympiade ; mais c'eſt plutôt la date de l'expiation de la mort des compagnons de Cylon, que celle de ſon entrepriſe, qui paroit fort antérieure.

A. M. 3380. Olymp. XXIX. 1.

Tel fut le ſort des Athéniens, juſqu'à ce qu'inſtruits par leurs malheurs, que la vraie liberté conſiſte dans la ſoumiſſion à la raiſon & à l'équité, & qu'ils avoient beſoin d'un Légiſlateur qui les réduisît ſous cet empire, ils jetterent les yeux ſur Dracon : il étoit Archonte pendant la trente-neuvieme Olympiade. C'étoit un homme vertueux & éclairé ; mais preſque inhumain, à force d'être ſévere : il fit un grand nombre de Loix, qui toutes ſe ſentoient de la dureté de ſon caractere : il en confia l'exécution aux Ephetes, Tribunal qu'il établit à cet effet : il condamnoit à mort tout coupable indiſtinctement ; point de différence entre voler un chou ou commettre un ſacrilege : on diſoit qu'il avoit écrit ſes Loix *non avec de l'encre*, mais *avec du ſang*. Quand on lui demandoit la raiſon de

l'égalité des peines qu'il avoit imposées pour toutes les fautes : *C'est*, répondoit-il, *que les plus petits crimes méritent la mort, & que je ne connois pas de plus cruel châtiment pour les grands.* La doctrine des Stoïciens, qui fut si généralement suivie, semble devoir sa naissance à ces notions rigides. Les Loix de Dracon eurent le sort de toutes les choses violentes : leur sévérité les rendit bientôt impraticables : le Pauvre n'y trouva point un asyle contre la dureté des riches qui l'épuisoient : le Peuple continua de haïr la Noblesse, le Noble de craindre le Peuple, & l'Etat étoit au bord du précipice.

Il y eut alors quelque contestation entre Athenes & Lesbos de Mytilene : il étoit question de Sigée, petite Ville de la Troade, dont les deux partis se disputoient la Souveraineté. Les Athéniens, sous la conduite de Phrinon, les Lesbiens, commandés par Pittacus, avoient soutenu leurs droits avec des succès égaux. Lorsque les Chefs convinrent de terminer entr'eux cette querelle, Pittacus enveloppa son adversaire dans un filet, qu'il avoit caché sous son bouclier, & le tua. Il est vraisemblable que les Rétiaires dûrent chez les Romains leur origine à ce stratagême. Les Athéniens renouvellerent leurs prétentions, & Pisistrate s'empara de Sigée, qu'il donna à son fils Hégésistrate. Les Lesbiens inquiéterent Hégésistrate : l'affaire fut portée devant Périandre de Corinthe, qui décida que chacun garderoit ce qu'il possédoit, & l'on s'en tint à sa décision. Hérodote, qui ne fait mention ni de Phrinon, ni de Pittacus, & qui ne parle de cette guerre que comme d'une action unique, a donné lieu aux Historiens de confondre le premier événement avec le second. On croit que Pittacus fut tyran de Mytilene ; mais sa Olymp. XLIII. 3.

conduite devroit le mettre à couvert de cette injure. Il eſt vrai qu'il s'empara du Gouvernement ; mais ce fut moins par une ambition particuliere, que dans le deſir de s'oppoſer à l'ambition des autres. Il ne garda la Souveraineté qu'autant que les beſoins de l'Etat le demanderent : il fit quelques bonnes Loix, & donna tant de preuves de ſon intelligence & de ſa modération, qu'on le mit au nombre des ſept Sages. Alcée, qui avoit beaucoup de part dans l'adminiſtration de Mytilene, étoit ſon antagoniſte. Ce Poëte s'eſt illuſtré par ſes talens lyriques, mais plus encore par les qualités de bon ſoldat & de bon citoyen, tout équivoques qu'elles étoient en lui ; car dans un combat qui ſe donna entre les Athéniens & ſes Compatriotes, il prit la fuite, & abandonna ſon bouclier à l'ennemi ; & Strabon nous aſſure que malgré ſes belles déclamations contre la tyrannie, on l'accuſa d'avoir lui-même les deſſeins qu'il combattoit ſi fortement dans les autres. Tous ſes ouvrages ſont lyriques ; ſon ſtyle eſt ſerré, correct, & tout-à-fait noble ; ſa muſe folâtre quelquefois, mais ſans rien perdre de ſa dignité : on la reconnoît capable des grands ſujets, même quand elle s'abaiſſe à chanter les amours. Horace, ſon émule, lui attribue l'invention du Barbiton, dont quelques Auteurs font honneur à Terpandre, & d'autres à Anacréon : on l'appelloit la *Lyre d'or*, à cauſe des pieces qu'il avoit écrites contre la tyrannie. Après avoir parlé de ce Poëte, nous n'avons garde d'omettre Sapho, ſa contemporaine & ſa compatriote : elle fleuriſſoit aux environs de la quarante-quatrieme Olympiade. Ce n'étoit pas une beauté ; Alcée en étoit toutefois grand admirateur : il ne paroît pas qu'il en ait été bien traité : *Si l'on avoit oſé*, lui diſoit-il un jour, *il y a long-tems qu'on*

vous auroit confié son secret. Puisque vous l'avez gardé si long-tems, lui répondit Sapho, *c'est une marque qu'il ne me convient pas de l'apprendre.* Sa froideur pour Alcée est singuliere ; car on ne l'accuse point d'avoir été inhumaine. Sa passion pour son sexe a beaucoup flétri sa réputation. Elle aima Phaon ; les infidélités de ce jeune-homme firent la matiere de ses plus beaux Ouvrages, & furent la cause de sa mort. Du reste, les charmes de son esprit couvroient tous ses défauts : il est aisé de juger, par les fragmens qui nous en restent, avec quelle force & quelle adresse elle manioit les passions, & à combien juste titre elle mérita le nom de *dixieme Muse.* Archiloque, né à Paros, aux environs de la vingt-neuvieme Olympiade, se fit connoître alors : il passe pour l'inventeur du vers Iambique ; mais ce genre de Poésie est de plus ancienne date : on dit même qu'Homere avoit composé dans ce style une Piece, appellée *Margitès* : ainsi, il ne doit apparemment cet honneur qu'à l'amertume & au succès de ses invectives. Lycambe, qui lui avoit accordé sa fille, rompit le mariage lorsqu'on fut sur le point de le célébrer. Le Poëte le poursuivit, dans ses vers, avec tant de fureur, qu'il se pendit : la fille en fit autant. Son style est fort & nerveux, brillant & serré, tout pétillant d'esprit, mais rempli de fiel ; Archiloque fait gloire de n'épargner ni ami, ni ennemi. Mais de tous ceux qui ont travaillé à perfectionner la Poésie Lyrique, personne n'y a contribué autant que Stésichore : il apprit au Chœur à danser au son de la lyre ; il en fut nommé Stésichore : il ne nous reste pas même un catalogue de ses Ouvrages : tout ce que nous en savons, c'est qu'ils étoient d'un caractere grave & majestueux ; que ses chants avoient toute la dignité & toute la pompe qui conviennent à

la Poésie Epique : on l'a comparé à Homère ; mais il faut avouer que celui-ci étoit plus maître de son génie, & que Stésichore lui cédoit particuliérement par son style trop diffus & trop négligé. On a vanté sa sagesse. Il avoit de l'autorité dans sa patrie : il entra dans les démêlés de l'Etat & de Phalaris : il s'opposa vigoureusement aux desseins du Tyran avant leur exécution ; & quand ils furent accomplis, il exhorta des premiers le Peuple à la révolte. Phalaris le fit saisir, & le garda jusqu'à ce qu'il eût trouvé un supplice proportionné à son crime. Dans cet intervalle, ayant occasion de connoître son mérite & ses talens, il tourna toute sa fureur en estime, & eut tant de confiance en lui, qu'il prenoit sa défense contre ceux qui l'accusoient de conspirer. Il mourut à Catane, âgé de quatre-vingts ans : les habitans furent si sensibles au bonheur de posséder ses cendres, que plutôt que de les rendre, ils résolurent de soutenir une guerre contre les Hyméniens qui les redemandoient. Phalaris appaisa la querelle, & fit entendre à ses Sujets qu'en quelque lieu que le Poëte fût mort & enterré, Hymere auroit toujours l'honneur de lui avoir donné la naissance, & que l'éclat de ses actions rejailliroit toujours sur sa patrie. A la vérité toute cette histoire est fondée sur l'autorité seule de Phalaris ; mais quoique les Lettres qui portent son nom ne soient point originales, elles serviront au moins à nous transmettre les idées de l'antiquité, & à confirmer l'estime que nous faisons de ce grand homme.

Nous avons laissé les Athéniens sur le bord du précipice, & prêts à retomber dans les désordres qu'ils avoient tâché de prévenir ; car le remede prescrit par Dracon, étoit lui-même un autre

mal. Ceux qui furent chargés de l'exécution de ſes Loix, ſentirent bientôt la néceſſité de ſe relâcher de leur ſévérité; & d'ailleurs, ils connoiſſoient tout le danger qu'il y avoit à les abandonner entiérement. Pour trouver un milieu qui rendît à la Loi, d'un côté, ce qu'elle perdroit de l'autre, on jetta les yeux ſur Solon. C'étoit un homme équitable & prudent, qui s'étoit concilié, par la douceur de ſon caractere, une eſtime générale, & qui n'étoit engagé dans aucun parti: il s'étoit fait connoître par la réduction de Salamine ſa patrie: elle avoit ſecoué la domination d'Athenes, pour ſe mettre ſous la protection de Mégare: on avoit tenté tant de fois inutilement de recouvrer cette perte, qu'on décerna peine de mort contre quiconque propoſeroit dans la ſuite cette entrepriſe. La crainte du ſupplice ne découragea point Solon: il contrefit l'inſenſé, & joignant à des grimaces affectées toute la chaleur & toute la force du raiſonnement, il rembarqua le Peuple dans cette expédition: on lui en confia le ſuccès, & l'Iſle fut ſurpriſe par de jeunes hommes déguiſés en femmes. Cette action & quelques autres l'éleverent à la dignité d'Archonte, la cinquieme année de la quarante-ſixieme Olympiade. On ajouta, d'un conſentement unanime, à l'autorité de ſa charge, le pouvoir de réformer la Magiſtrature, de régler ſes Tribunaux, & d'en fixer le nombre, les ſéances & les revenus; de confirmer, ou de diſſoudre toutes les conſtitutions qu'il jugeroit à propos, & d'en former de nouvelles, dont l'Etat pût recevoir une meilleure forme de Gouvernement.

L'orgueil & l'avarice dominoient alors dans Athenes; les factions la déchiroient: Solon feignit de ſe charger, à regret, d'une entrepriſe ſi péril-

leuſe. La Ville étoit diviſée en trois partis : les uns inclinoient pour l'Oligarchie ; d'autres vouloient un Gouvernement Démocratique ; & le reſte, un compoſé des deux. Le Peuple, prêt à ſe révolter, demandoit un partage égal des terres publiques dont les riches étoient en poſſeſſion, & ſe diſpoſoit à joindre la violence à ſa demande. C'eſt dans ces circonſtances que Solon, revêtu d'une pleine autorité, parut, & diſſipa l'orage. Les Citoyens les plus puiſſans lui conſeillerent la tyrannie, & ſes amis s'efforcerent à lui perſuader que ſa conduite & ſa modération étoufferoient la haine qu'on avoit pour le nom de Roi. *La tyrannie*, leur répondit-il, *eſt un beau ſéjour, c'eſt dommage qu'il n'ait point d'iſſue ;* & rejetta des avis qui ne s'accordoient point avec ſes vues.

Le premier pas qu'il fit, fut la publication de la Loi Siſactia, qui anéantiſſoit toutes dettes ; mais pour réparer, en quelque ſorte, le tort qu'il faiſoit aux créanciers, il augmenta proportionnellement la valeur de l'eſpece. Cet expédient fut expoſé à des conſéquences dangereuſes. Il avoit communiqué ſon deſſein à quelques amis, qui abuſerent de ſa confiance ; ils emprunterent des ſommes conſidérables, qu'ils placerent en fonds ; & quand l'Arrêt fut publié, ils garderent les terres, & refuſerent le rembourſement. Solon fut ſoupçonné d'avoir trempé dans cette fourberie ; mais la remiſe qu'il fit à ſes débiteurs le juſtifia. Elle étoit de cinq talens ; quelques Auteurs la font monter juſqu'à quinze. Pour dédommager totalement les riches, il leur deſtina les dignités & les emplois ; mais il eut ſoin d'en affoiblir l'autorité, en accordant à chaque particulier le droit de ſuffrage dans l'aſſemblée générale de l'Etat. Ce privilege tiroit à des conſéquences dont on ne s'ap-

perçut pas d'abord : réuni au droit d'appel que tout Citoyen pouvoit interjetter, il ſoumettoit au Peuple les cauſes les plus importantes : ſes déciſions n'étoient pas toujours fort équitables. Anacharſis, que la réputation des Sages de Grece avoit attiré des extrêmités de la Scythie, dit à Solon : *Qu'il étoit étonné que les gens de bon-ſens propoſaſſent les queſtions, & qu'on les laiſſât décider à des fous :* & dans une autre occaſion, *que les Loix étoient des toiles d'araignée, capables d'arrêter l'indigent & le foible, mais que le puiſſant & le riche franchiſſoient ſans difficulté.* Solon lui repliqua, *que les uns & les autres les reſpecteroient, tant qu'ils trouveroient leur intérêt à les obſerver.* Au reſte, connoiſſant tout le danger qu'on courroit à confier à une multitude tumultueuſe, & qui ne penſe point, les grandes affaires, il tira cent hommes de chaque Tribu, dont il fit un Tribunal chargé d'inſtruire exactement les matieres, pour être enſuite portées devant le Peuple. Quant à l'Aréopage, bien loin de ſupprimer ce Sénat, il en étendit le pouvoir ; il regardoit cette Cour & le Conſeil des quatre Cens, comme les ancres qui devoient fixer la République au milieu des émotions populaires, & la défendre contre tous ceux qui auroient aſſez de méchanceté pour réſoudre ſa deſtruction, & d'éloquence ou d'adreſſe pour en venir à bout. Nous ne devons pas oublier le Tribunal Héliaſtique, ainſi nommé, parce qu'il ſe tenoit en plein air, & qu'il rendoit ſes arrêts au grand jour. Ses Membres ſe choiſiſſoient parmi le Peuple ; ils étoient au nombre de cinquante à deux cents, ſelon l'exigence des cauſes, dont un grand nombre & de très-importantes étoient de ſon reſſort.

Tels ſont les changemens qu'il fit dans l'Etat, & l'ordre qu'il mit dans la Judicature. Quant aux

Ordonnances particulieres, il réhabilita toutes les Loix de Dracon, excepté les peines contre les meurtriers; & il en impoſa d'autres proportionnées à la nature des fautes. Il ſévit particuliérement contre la fainéantiſe. Un fils n'étoit pas obligé de nourrir un pere qui ne lui avoit point donné d'état. Il permit à chacun de teſter : car avant cette Ordonnance, la ſucceſſion paſſoit néceſſairement au plus proche parent : il fit entendre par-là que les liaiſons de cœur étoient plus fortes que les liens du ſang. Afin que les filles ne fuſſent point la proie de ceux qui les épouſeroient, & que l'intérêt ne nuiſît point aux fins du mariage, il défendit de les doter. Quant à celles qui devenoient héritieres, il enjoignit aux époux de ſatisfaire à leurs devoirs au moins trois fois par mois, & permit à ces femmes de ſe dédommager avec leur plus proche parent, de l'inſuffiſance de leurs maris, ſi le cas y échéoit : en toute autre occaſion, on pouvoit tuer une adultere ſurpriſe en flagrant délit. Les Courtiſannes étoient tolérées : on les regardoit comme des victimes abandonnées à la brutalité des paſſions ; il leur étoit défendu de ſe mêler avec les honnêtes femmes ; on les diſtinguoit à une eſpece d'ajuſtement qui leur étoit particulier ; & un commerce trop marqué avec elles, ôtoit aux hommes le droit de parler en public. Celui qui violoit une femme libre étoit condamné à mille dragmes. L'uſage des jeunes garçons n'étoit interdit qu'aux eſclaves, les ſeuls que le Légiſlateur eût jugé indignes de cet infame privilege. On n'entroit point dans la Magiſtrature avant l'âge de trente ans, & les fautes qu'on commettoit alors n'en étoient que plus ſévérement punies. Un Archonte qu'on ſurprenoit dans l'ivreſſe, étoit puni de mort. Il ne fit aucune Loi

contre le patricide, ne s'imaginant pas apparemment que les hommes commettroient jamais ce crime. Telles étoient ſes principales inſtitutions : j'en pourrois encore ajouter quelques autres, dont une des plus remarquables eſt le blâme dont il flétrit tous ceux qui ne prenoient aucun parti dans une ſédition : celui qui ne ſentoit rien pour ſa Patrie, étoit, à ſon avis, incapable de faire un bon Citoyen. Il réforma le Calendrier ; il regla l'année ſur le mouvement du Soleil. Après avoir formé un Corps de Loix, il ſongea à leur exécution. Pour que perſonne ne prétendît cauſe d'ignorance de ce qu'il avoit à faire, ou à éviter, il en fit expoſer des recueils à l'uſage du Public, & que chaque particulier pouvoit conſulter dans le beſoin. Les Theſmothetes étoient chargés du ſoin de revoir, avec exactitude, ces Regiſtres publics. Quand une aſſemblée générale étoit indiquée, on donnoit connoiſſance au Peuple du ſujet des délibérations, & du tems pour le méditer. Afin d'aſſurer à ces Loix quelque durée, & les garantir du mépris qui ſuit l'indolence des Magiſtrats, il fit jurer à chaque Theſmothete de dédier à Apollon une ſtatue d'or de ſa propre peſanteur, s'il ſouffroit qu'on en violât quelqu'une ; il lia le Peuple, par un ſerment, à les obſerver l'eſpace de cent ans.

Tel fut le nouveau Gouvernement introduit par Solon : ſa fin principale étoit d'établir l'équilibre entre les différens Corps de l'Etat : la part que le Peuple avoit dans l'adminiſtration, compenſoit, à peu près, les richeſſes & les dignités dont il étoit privé, & les choſes en étoient réduites à une égalité fort approchée : mais, à parler franchement, il étoit impoſſible de trouver un remede qui s'étendît à tous les maux qui déſo-

loient les Athéniens, & dont la foibleſſe de ce Peuple permît l'uſage. Auſſi quelqu'un lui demandant : *Si les Loix qu'il leur avoit données, étoient bonnes*, il répondit, *les meilleures qu'ils étoient capables de recevoir.* Il ſavoit que la Démocratie convenoit ſeule au génie de la Nation, il s'en tint à cette forme : il ne lui vint pas dans l'eſprit de tranſporter à Athenes les conſtitutions que les Spartiates avoient reçues de Lycurgue : le tempérament des Athéniens étoit trop délicat pour ſupporter l'auſtérité de ces Loix : d'ailleurs, il en trouvoit l'exécution trop dépendante de la volonté du Peuple, & le nombre trop grand pour être religieuſement obſervées. Tous ces changemens ranimerent le commerce & l'agriculture, & mirent les Athéniens en état de ſe rendre opulens au dedans, & puiſſans au dehors. Les ſentimens d'ordre & de diſcipline qu'il leur inſpira, adoucirent ce Peuple jaloux de ſa liberté, & perſuadé que la violence étoit le ſeul réfuge contre l'oppreſſion. Cette nouvelle forme de Gouvernement, pour être généralement approuvée, ne fut pas à l'abri de toute cenſure ; mais il prévint les plaiſanteries qu'on ne manqua pas de faire ſur ces Loix, par des voyages qui durerent dix ans : il eſpéra qu'elles ſeroient cimentées par le tems, & qu'on les obſerveroit enſuite par habitude. Mais tandis qu'il parcouroit l'Egypte, l'Iſle de Chypre & la Lydie, les factions qui troublerent Athenes ſe réveillerent. Piſiſtrate, deſcendant de Codrus, & allié de Solon du côté maternel, ſe mit à la tête du Peuple : c'étoit un homme plein de projets & pêtri d'artifices ; d'un accès facile ; & d'un abord ouvert & déſintéreſſé, profeſſant l'égalité, & proſcrivant toute innovation ; ſa diſſimulation ſe déroboit ſous un air d'affabilité, & ſes deſſeins

étoient palliés par des discours si naturels & si séduisans, qu'il étoit difficile de se refuser à des apparences qui promettoient un mérite si vrai. Solon étoit le seul qui le pénétra, & il ne tarda pas à s'appercevoir que Pisistrate travailloit pour lui-même : il tenta de le détourner de ses pernicieux projets, par les moyens les plus doux : il lui disoit quelquefois qu'Athenes ne connoîtroit pas un meilleur Citoyen, ni un plus honnête homme, si la soif de regner ne gâtoit pas un si beau naturel : mais cet ambitieux, résolu d'user de toute la bonne opinion qu'il avoit donné de lui à ceux qui s'étoient mis sous sa protection, se fit une blessure, parut tout sanglant sur son char, & se plaignit que sa vie étoit à la merci des assassins ; qu'il avoit été attaqué, & que la mort étoit la récompense qu'il attendoit du zele qu'il avoit pour le bien public : il finit par demander des Gardes. Solon n'en fut point la dupe : il le compara à l'Ulysse d'Homere, avec cette différence, lui dit-il, *qu'Ulysse se blessa pour tromper l'ennemi, & que toi tu t'es blessé pour tromper tes Concitoyens.* Il reprocha au Peuple son imbécillité, & ajouta que, quant à lui, il avoit assez de sens pour démêler ses desseins, & de courage pour s'y opposer. La faction de Pisistrate prévalut : il obtint cinquante Gardes, dont il augmenta le nombre insensiblement, & s'empara, avec leur secours, de la Citadelle & de la Souveraineté.

La Ville fut bientôt en alarme. Solon redoubla ses efforts ; il représentoit au Peuple, que s'il eût été plus facile d'étouffer les semences de la tyrannie, il leur seroit plus glorieux d'en arracher les racines ; mais cette révolution avoit effrayé les esprits ; personne n'appuya ses remontrances : on lui demanda au contraire, en qui il se confioit,

pour haſarder de pareils diſcours : *En mon âge*, répondit-il : mais convaincu qu'il ne tireroit jamais ce Peuple de ſa ſtupidité, il abandonna Athènes, en diſant qu'il emporteroit au moins avec lui, la douceur d'avoir ſatisfait à ſa Patrie & au Gouvernement. Afin qu'on ne traitât point d'affectation le changement de ſa conduite, il s'éloigna ſans différer, & aima mieux couler dans la Lydie, la Sicile & l'Iſle de Chypre, les reſtes de ſa vie, que de céder aux ſollicitations importunes de Piſiſtrate, qui le rappella. C'eſt en Lydie qu'il eut avec Cræſus cette fameuſe conférence ſur le bonheur, dont le réſultat fut, qu'un homme ne pouvoit ſe flatter d'avoir été heureux pendant ſa vie, qu'il ne fût ſur le point de mourir. Cræſus, qui l'avoit invité à venir admirer la pompe & la magnificence de ſa Cour, mépriſa ſon ignorance & la groſſiéreté de ſes mœurs, & le congédia. Dans la ſuite, ce Roi, priſonnier de Cyrus, & condamné à être brûlé vif, s'écria, à pluſieurs repriſes ! *Ah Solon ! ah Solon* ! Cyrus lui demanda la raiſon de cette exclamation. Cræſus lui fit le récit de la converſation qu'il avoit eue avec ce Sage, dont ſa ſituation préſente ne vérifioit que trop bien les diſcours. Cyrus en fut touché ; il accorda la liberté à Cræſus, & même ſon amitié. La ſageſſe de Solon ſauva la vie à l'un, & inſtruiſit l'autre. Il fonda dans la Cilicie, une Ville, qu'il nomma Soléis ; il y attira quelques Athéniens, dont le langage ſe corrompit par ſon mêlange avec celui des naturels, & l'on dit qu'ils *ſoléciſoient*. Il mourut dans l'Iſle de Chypre, aux environs de la cinquante-cinquieme Olympiade, la quatre-vingtieme année de ſon âge, & la deuxieme du Gouvernement de Piſiſtrate. A une prudence & une intégrité dont ſes Loix & ſon ad-

miniſtration ſont de fort bons garans, ce grand homme réuniſſoit d'autres qualités : il avoit le génie ſi propre à la Rhétorique, que Ciceron date de lui l'origine de l'éloquence dans Athenes : il s'étoit encore illuſtré par quelques Ouvrages de Poéſie ; & Platon aſſure qu'il ne le céda à Homere, que parce qu'il ne ſe donna pas la peine de le lui diſputer : ſon talent principal étoit la ſcience politique & morale ; il y étoit ſi profond, qu'on l'a mis au rang des Sages de la Grece.

Nous ne finirons pas le caractere de ce Légiſlateur, ſans parler de quelques-uns de ſes contemporains, qui doués d'un fond naturel de raiſon & de bon-ſens, répandirent les premieres ſemences de la Philoſophie & des Sciences dont la Grece fut, dans les ſiecles ſuivans, la principale réſidence : je veux parler de Thalès, de Pittacus, de Bias, de Cléobule, de Myſon & de Chilon, qui compoſoient avec Solon les ſept Sages de Grece ; cet attribut leur fut donné la troiſieme année de la quarante-neuvieme Olympiade. Comme la plupart d'entr'eux avoient part au Gouvernement, tous leurs préceptes tendoient au bon ordre de la Société ; ils s'étoient attachés à renfermer, dans des ſentences iſolées, courtes, ſignificatives, & faciles à retenir, les principes généraux de la morale, de la politique ; les droits de la Nature, de l'honnêteté, du ſang, de la Patrie, de l'amitié, & les autres devoirs de l'homme. Entre ces maximes, chacun de ces Philoſophes en avoit choiſi une plus expreſſive que les autres, qui lui étoit particuliérement affectée, & qui lui ſervoit comme d'étiquette. Thalès, le premier des ſept Sages, pouſſa ſes notions plus loin qu'aucun d'eux ; il remonta des principes de pratique & d'uſage, à des queſtions purement ſpéculatives.

C'eſt ici le lieu d'examiner avec plus d'exactitude que nous n'avons encore fait, l'origine de la Philoſophie, qu'il faut dater de ce tems, & qu'on ne peut refuſer aux Grecs : ce n'eſt pas que quelques-unes de ſes parties, telles que celles que l'on doit au haſard ou à la néceſſité, ne fuſſent antérieures à ce Peuple, & n'euſſent pris naiſſance chez l'Etranger. Le partage annuel des terres, occaſionné par les inondations du Nil, qui confondoient les héritages, en diſperſant les bornes qui les ſéparoient, fit éclore chez l'Egyptien les premiers élémens de la Géométrie. L'Aſſyrien, qui jouiſſoit d'un beau ciel, d'un Pays découvert, & qui avoit du tems de reſte, s'appliqua naturellement à la contemplation des Aſtres, & jetta les premiers fondemens de l'Aſtronomie. Ces ſpéculations raffinées chez le Chaldéen, dégénérerent en Aſtrologie ; & le Phénicien, qui tendoit à l'utile, les appliqua avec ſuccès à la navigation : il découvrit le premier qu'il y avoit autour du Pole un point fixe, qui pouvoit diriger le Pilote dans ſes voyages. L'Egyptien revendique encore les parties les plus générales & les plus étendues de la Littérature : nous ne ſavons rien de ceux qui l'ont civiliſé, & qui précéderent Hermès Triſmégiſte. Il ne nous reſte même de celui-ci, qu'un mêlange apocryphe de dogmes Egyptiens, Platoniques & Chrétiens. Il eſt à préſumer que l'Egypte doit une partie de ſes connoiſſances à ſon commerce avec le Peuple Juif, qu'elle tint long-tems en captivité, & dont la loi l'exceptoit de l'averſion générale qu'elle lui preſcrivoit pour le reſte des Gentils. Mais de quelque part que les Sciences & les Arts lui ſoient venus, il eſt certain qu'ils n'y firent point les progrès qu'on avoit lieu d'eſpérer. L'Egyptien étoit ſuperſtitieux juſqu'à l'imbécillité ;

bécillité : les Prêtres mirent à profit ſa foibleſſe ; ils déroberent à ſa connoiſſance, ſous des emblêmes & des hiéroglyphes, leurs obſervations naturelles : ils compoſerent une eſpece de Théologie, & tout devint myſtere & religion. Ils ne manquoient pas en cela de deſſein ; l'ignorance du Peuple leur en aſſuroit les reſpects ; mais ce manege ne tournoit point du tout à l'avantage des Sciences & de la Philoſophie : il mit toutefois la nation en grande réputation dans le monde. Le Grec, naturellement actif & curieux, voulut s'initier dans ſes myſteres : il fit en Egypte pluſieurs voyages dans ce deſſein ; & malgré les ténebres qui les enveloppoient, il en rapporta quelques connoiſſances, qui furent les premiers fondemens d'une architecture immenſe. Le Gouvernement étoit l'objet principal de la plupart des nations. Lycurgue, Solon & les autres Légiſlateurs tournerent toutes leurs vues de ce côté, & ne s'appliquerent, dans leurs voyages, qu'à s'enrichir des réglemens & des loix des différens Etats qu'ils parcouroient. Ceux dont le génie étoit éloigné des affaires, s'adonnerent à des ſpéculations plus ſublimes & plus déliées ſur la nature & ſur les ouvrages de la Providence. Thalès eſt le premier qui fit quelque progrès de ce côté ; il naquit dans la trente-quatrieme Olympiade ; on le croit originaire de Phénicie ; mais il vécut à Milet en Ionie, & fut appellé le Miléſien. Il apprit aux Grecs les élémens de la Géométrie & de l'Aſtronomie : il forma pluſieurs théories générales ſur l'Univers, qu'il concevoit comme une machine animée par une intelligence ſuprême, la cauſe premiere de tous ſes mouvemens : il eut quelque ſoupçon de l'immortalité de l'Ame : on lui attribue la méthode de connoître la hauteur des Pyramides, par la longueur de leurs

ombres : il partagea la ſphere en huit cercles : il obſerva le premier le tems des Solſtices & des Equinoxes : il découvrit la cauſe des Eclipſes, dont on s'effrayoit avant lui, comme de préſages ſurnaturels de quelque calamité publique ; ſuperſtition dont le petit-peuple fut encore quelque tems infecté : il tenoit pour axiome fondamental, que l'eau étoit le premier principe de tous les corps. Telles ſont les découvertes dont il enrichit la Patrie : il paſſa pour le Fondateur de la Philoſophie : il mourut à l'âge de quatre-vingt-dix ans, en aſſiſtant aux Jeux Olympiques. Anaximandre & Anaximene, ſes compatriotes & ſes diſciples, répandirent bientôt ſa doctrine. Anaximandre y fit des changemens ſi conſidérables, qu'il fut regardé comme le chef immédiat de la Secte Ionique. Il ſubſtitua l'infini au premier principe de ſon maître : il diſtingua quatre élémens : il découvrit l'obliquité de l'écliptique, & donna les premieres idées d'un ſyſtême général, qui plaçoit la Terre au centre de l'Univers. Voilà les progrès que ces Héros firent dans la Philoſophie ; & s'ils ne leverent point le voile qui couvre les ouvrages de la Nature, & n'arriverent pas à des connoiſſances plus diſtinctes, ils ont du moins l'honneur d'avoir ouvert le chemin, & donné, par leurs erreurs, matiere à des recherches plus exactes. L'Ecole Ionique fut enſuite éclipſée par une Secte dont l'étendue & la durée furent bien autres ; on l'appelloit la *Secte Italique* ; Pythagore en étoit l'inſtituteur. Nous allons en parler, ſans entrer dans le détail des contradictions & des abſurdités qui ont terni la vie & la doctrine de ce grand homme. Il naquit à Samos, aux environs de la quarante-ſeptieme Olympiade : il commença ſes études ſous le Grammairien Hermodamas : il ſe perfectionna

ſous Phérécide de Scyros, homme d'une ſageſſe reconnue, & le premier, ſi l'on en croit Cicéron, qui ait aſſuré l'immortalité de l'ame. Il voyagea de bonne heure en Egypte, & eut, à la recommandation de Policrate, un accès facile chez les Prêtres. Jaloux de leurs connoiſſances, & par conſéquent peu communicatifs, ils lui firent eſſuyer toutes les auſtérités de leur Séminaire, dans l'eſpoir de le dégoûter de la connoiſſance de leurs myſteres. Mais ſa curioſité ſurmonta la ſévérité de cette épreuve : après avoir paſſé vingt ans à s'inſtruire dans tout genre de Littérature, il revint à Samos ; mais la crainte du tyran ſous lequel ſa Patrie gémiſſoit alors, le relégua dans le Péloponneſe ; enſuite à Crotone, où il paſſa le reſte de ſa vie. Il mourut de faim, ou fut tué dans une émeute, excitée par un jeune-homme, appellé Cylon, à qui la corruption de ſes mœurs avoit fermé la porte de ſon école. L'induſtrie & le courage des Crotoniates leur avoit fait jadis une grande réputation : on diſoit en proverbe, *que le dernier des Crotoniates étoit le premier des Grecs* ; mais une perte conſidérable qu'ils ſouffrirent dans un combat contre les Locriens, les avoit entiérement abattus. Ils étoient plongés dans l'indolence & la molleſſe, lorſque Pythagore s'établit au milieu d'eux : il regarda comme une entrepriſe digne de lui, de ranimer dans ce Peuple le ſentiment de ſa grandeur paſſée : il prit le caractere de Légiſlateur ; il lui preſcrivit des regles d'équité ; il lui donna une Religion. On ſe ſoumit ſans peine à tout ce qu'il propoſa, & les Magiſtrats mêmes le ſollicitérent d'entrer avec eux dans l'adminiſtration ; mais après avoir réformé les mœurs, réſolu de fonder une Secte, il profeſſa publiquement la Philoſophie. Il trouva de l'orgueil dans le titre de

Sage, qu'on avoit donné à ſes prédéceſſeurs ; il l'éluda avec modeſtie, & ſe contenta d'être appellé *Philoſophe*, ou *Amateur de la Sageſſe*. Il obtenoit l'attention & le reſpect de ſes Auditeurs, en leur impoſant un ſilence de cinq ans. Il avoit retenu des Egyptiens, dans toutes ſes inſtructions, un air grave & myſtérieux ; il évita l'énigmatique, en ſe ſervant de ſymboles qui préſentoient un ſens clair & ſimple ; mais qui en contenoient un autre entiérement figuratif : unique façon de faire entendre ſa doctrine ſans la divulguer. Cette expreſſion laconique tenoit le milieu entre le diſcours ordinaire & l'hiéroglyphe, & répondoit parfaitement à l'envie qu'il avoit de répandre ſa doctrine ſans la profaner. La Muſique, les Nombres & la Géométrie compoſoient ſa méthode ordinaire d'enſeigner. La Géométrie figuroit les êtres matériels & ſenſibles, & les deux autres déſignoient les objets intellectuels. Ce n'eſt pas qu'il imaginât dans les Nombres quelques qualités intrinſeques ; mais en exprimant avec exactitude les rapports des choſes, ils donnoient à ſa Philoſophie un air de profondeur qu'elle n'avoit point en effet. Quant à ſa Théologie, c'eſt lui qui fit connoître aux Grecs le nom du vrai Dieu, qu'il communiqua à ſes diſciples, ſous celui de *quaternion*, ou nombre de quatre ; car on convient que le *quaternion* de Pythagore eſt la même choſe que l'*ineffable* ou le *Iéhovah* des Hébreux : il en vint auſſi juſqu'à l'immortalité de l'ame ; mais dans l'impoſſibilité de concevoir ſon exiſtence après ſa ſéparation d'avec le corps, il imagina la Métempſycoſe ou la Tranſmigration des Eſprits : c'eſt pour cette raiſon qu'il bannit la chair des autels & des tables. Il dicta les premiers principes de Phyſique qu'on eut : ce n'étoit pas, à la vérité, un ſyſtême complet ; mais

ſes recherches avoient un enchaînement & une ſolidité qu'on ne connoiſſoit point encore : auſſi la réputation de cette école fut bientôt décidée ; elle produiſit tous les Philoſophes qui ſe diſtinguerent l'eſpace de quatre cens ans après ſa naiſſance, & qui formerent entr'eux une infinité de Sectes différentes.

Mais pour revenir à Athenes, Piſiſtrate jouit pendant trois ans de ſon uſurpation, & fut déplacé par Mégaclès & Lycurgue, Chefs de deux autres factions dont la méſintelligence donna lieu cinq ans après, à ſon rétabliſſement. Mégaclès, mécontent de Lycurgue, s'offrit à remettre Piſiſtrate ſur le trône, à condition qu'il épouſeroit ſa fille. Dans ce deſſein, il fit déguiſer en Minerve une grande femme, nommée Phya ; on la couvrit d'une armure ; on la plaça ſur un char ; on prépara le Peuple à ſa réception ; on lui dit que la Déeſſe venoit en perſonne le ſolliciter en faveur de Piſiſtrate ; & cette maſcarade, ſoutenue avec une effronterie incroyable, eut un heureux ſuccès ; on adora la Déeſſe, & on rétablit ſon favori. Dix ans s'étoient écoulés, lorſque Mégaclès renouvella la querelle, ſous prétexte que Piſiſtrate mépriſoit ſa fille, qui ne l'avoit épouſée que pour recouvrer la Souveraineté, & qu'il ne la traitoit pas comme ſa femme. Piſiſtrate, informé de l'orage qui ſe formoit, s'exila volontairement, & ſe retira à Eritrée, dans l'Eubée. Dix ans après ſa retraite, il fit alliance avec les Thébains & les Argiens, s'empara de Marathon, Ville de l'Attique, marcha contre les Athéniens, les mit en déroute ; & pour les empêcher de ſe rallier, il leur fit dire qu'ils n'avoient rien à craindre, s'ils vouloient s'en retourner à Athenes, & y demeurer tranquilles. C'eſt ainſi qu'il remonta ſur le trône pour la troiſieme

fois : il s'y conſerva par ſes richeſſes, par ſes alliances, & en retenant en ôtages les fils de ſes ennemis juſqu'à ſa mort, qui ne tarda pas d'arriver. Pendant le cours de ſon regne, qui dura trente-trois ans, en y comprenant les ſeize ans de ſon éloignement, cet uſurpateur ſe conduiſit avec tant d'équité & de modération, qu'il auroit pu faire rougir de leur adminiſtration plus d'un légitime Souverain. Plutarque nous en fournit une preuve. Pendant ſa tyrannie, il fut accuſé d'un meurtre; il ſe préſenta devant l'Aréopage, & plaida ſa cauſe; mais ſon accuſateur ne parut point. Il en uſa fort bien avec Solon; il rendit à ſa perſonne & à ſes loix tout le reſpect qu'elles méritoient; il y ajouta quelques réglemens, par leſquels il pourvoyoit à l'entretien des Invalides & au labour des terres. Le prétexte de ce dernier établiſſement étoit de prévenir la fainéantiſe, & d'avancer l'Agriculture; mais le but, de diſperſer le Peuple, & de lui ôter toute occaſion de cabaler, de s'ameuter & de gêner ſon autorité. Il étoit naturellement éloquent : il avoit plus de Littérature qu'on n'en acquéroit communément alors : il eſtimoit les Savans, & il érigea, en leur faveur, la premiere Bibliotheque publique : il avoit de grandes parties, & en faiſoit un bon uſage, tant qu'il n'étoit pas queſtion de regner : le Peuple ne pouvoit lui reprocher que de s'être rendu plus puiſſant que les Loix; car il n'abuſa jamais du pouvoir qu'il avoit en main; & peu s'en fallut qu'il n'éteignît dans les cœurs l'averſion naturelle que les Athéniens avoient pour la Royauté : il étoit ennemi déclaré de tout uſurpateur. Cicéron crut faire l'éloge de Jules-Céſar, en diſant qu'il étoit le Piſiſtrate de Rome; & dans un autre endroit, ne ſachant comment cet Empereur uſeroit de ſa

fortune, après la défaite de Pompée, il écrit à Atticus : *Nous ignorons encore ſi c'eſt le deſſein de Rome de gémir ſous la tyrannie d'un Phalaris, ou de jouir d'elle-même ſous l'équité d'un Piſiſtrate.*

Piſiſtrate laiſſa trois fils, Hyppias, Hipparque & Theſſalus. Ils partagerent entr'eux le Gouvernement ; mais Hyppias, l'aîné, poſſéda la Souveraineté. On donne à Theſſalus un caractere intrépide & féroce : Diodore l'éleve au deſſus de ſes freres, & dit qu'il fut aimé du Peuple, pour avoir abdiqué la tyrannie. Nous nous bornerons à l'hiſtoire des deux premiers, dont nous ſommes mieux inſtruits. Ils ne firent aucune altération dans le Gouvernement ; ils embellirent la Ville, & bornerent leur revenu à la cinquieme partie des rentes publiques : ils regnerent en bonne intelligence, & ſuivirent l'exemple de leur pere avec tant de ſuccès, qu'Athenes ne pouvoit leur objecter que le nom de tyran. Laiſſons-les paiſibles poſſeſſeurs de l'Etat, & tournons un moment les yeux ſur un autre deſpotiſme.

Le Gouvernement de Samos avoit été juſqu'à préſent Démocratique : Hérodote fait mention d'un premier Roi, qu'il nomme Amphicrate, ſans parler ni du tems, ni des circonſtances de ſon regne ; ainſi nous regarderons Policrate comme le premier dont nous puiſſions aſſurer quelque choſe. Il uſurpa le Gouvernement, qu'il partagea d'abord avec ſes freres : dans la ſuite, ayant maſſacré l'un, & banni l'autre, il devint maître abſolu de l'Iſle. Pour affermir ſa domination, il fit alliance avec les Egyptiens : il avoit, pour maxime, qu'il obligeoit plus ſon ami, en lui rendant ce qu'il en avoit reçu, que s'il n'en eût jamais rien emprunté : il avoit une Flotte de cent vaiſſeaux, avec laquelle il infeſtoit les côtes circonvoiſines :

il rendit ſon nom formidable en Europe & en Aſie. Dans toutes ſes entrepriſes, il faiſoit tant de fond ſur ſon bonheur, qu'il oſa aſpirer à la Souveraineté de la Grece, en opprimant & ſes ſujets & ſes voiſins. Ce fut ſous ſon regne qu'une troupe de transfuges vinrent demander du ſecours aux Lacédémoniens, quoiqu'ils deſcendiſſent d'une colonie Athénienne. Les grands ſuccès que Sparte avoit eus dans les guerres contre les Meſſéniens, & la ſévérité de ſa diſcipline, l'élevoient ſi fort au deſſus des autres Peuples de la Grece, du côté de l'Art Militaire, que tous les Etats chancelans imploroient ſon appui. Les Lacédémoniens, croyant qu'il étoit à propos d'arrêter les progrès du tyran, firent aux transfuges une réponſe favorable; & quel que fût le prétexte dont ils pallierent leur entrepriſe, réſolus de traiter Policrate comme un ennemi commun, ils mirent en Mer une Flotte nombreuſe, deſcendirent dans l'Iſle, inveſtirent la Ville, lui donnerent pluſieurs aſſauts; mais ils furent toujours repouſſés avec perte, & contraints de lever le ſiege au bout de quatre jours, & de s'en retourner. Les habitans de Samos, qui étoient entrés dans la conſpiration, voyant l'entrepriſe échouée, ſe retirerent en Crete, & fonderent Cydonie.

A. M. 3481. Olymp. LXIV. 2. Quelque tems après, Policrate fut livré entre les mains des Perſes, qui le crucifierent. Les Samiens n'eurent pas le courage de s'affranchir; ils ſouffrirent que Méandrius, ſon Secrétaire, lui ſuccédât. Méandrius céda la place à Siloſon, frere de Policrate, qui revint de ſon exil, à la tête d'un corps de Perſes, s'empara de l'Iſle, & traita les habitans avec beaucoup de dureté. Il eut pour ſucceſſeur ſon fils Eacès; & ſi le Peuple recouvra la liberté par l'expulſion d'Eacès, il en fut moins

redevable à ſes efforts, qu'à des conjonctures qui produiſirent une révolution générale dans l'Ionie.

Le mauvais ſuccès des Spartiates devant Samos ne les mit point à couvert des importunités ; on les invoquoit de tous côtés : les Platéens leur demanderent juſtice des inſultes continuelles qu'ils recevoient des Thébains ; mais ils s'excuſerent ſur la diſtance des lieux, & les renvoyerent aux Athéniens, qui firent avec eux une alliance, qui fut, dans la ſuite, funeſte aux Thébains & à leurs alliés. A. M. 3484. Olymp. LXV. 2.

Mais pour revenir à Athenes, une aventure galante rompit, ſous Hipparque, l'harmonie qui avoit regné dans cette Ville pendant quatorze ans, qui s'étoient écoulés depuis la mort de Piſiſtrate. Ce Prince avoit de la prudence & des lettres ; mais né d'un tempérament amoureux, il ſe paſſionna pour un jeune-homme, appellé Harmodius, qu'il ſollicita vainement, & dont il viola la ſœur, en repréſaille de ſes refus. Harmodius inſtruiſit de tout Ariſtogiton, ſon ami, qui n'étoit pas moins épris de lui qu'Hipparque : ils formerent enſemble une conſpiration, dont ils fixerent l'exécution à la Panathénée. Cette fête leur procuroit la commodité de paroître en armes, ſans occaſionner des ſoupçons. Le jour vint ; ils trouverent un moment favorable ; ils fondirent ſur Hipparque, le tuerent, & périrent eux-mêmes dans l'émeute. Pour prévenir un plus grand déſordre, Hyppias obtint de ceux qu'il regardoit comme les complices de l'entrepriſe, qu'ils mettroient bas les armes ; & malgré le reſſentiment qu'il eut de la mort de ſon frere, il crut qu'il en falloit différer la vengeance ; mais réſolu de ſe faire craindre, avant qu'on eût le tems de prendre ſur lui des avantages, il devint cruel, impérieux, & tâcha de s'af-

fermir par des voies toutes contraires à celles qu'il avoit ſuivies. Cela ne lui réuſſit pas. L'Athénien, révolté par la violence de ſes procédés, ſongea à ſecouer un joug qu'on lui rendoit trop peſant: on conſpira. Les Alcméonides, qui formoient une partie de la faction de Mégaclès, qui deſcendoient de Seſtor par Alcméon, & que les Héraclides avoient chaſſés de la Meſſénie, étoient les Chefs de l'entrepriſe : ſe méfiant de leurs forces, pour engager les Lacédémoniens dans leur projet, ils corrompirent la Pithie de Delphes ; ſur quelqu'affaire que Sparte la conſultât, on en recevoit pour toute réponſe : *Mettez Athenes en liberté.* Sur cet avis ſi ſouvent répété, la liberté d'Athenes devint une affaire de Religion. On envoya donc une Armée, ſous la conduite d'Anchimolimolius : les Piſiſtratides en furent avertis : ils tirerent mille chevaux de la Theſſalie, fondirent avec ce renfort ſur les Lacédémoniens, tuerent leur Général & quelques autres, & pourſuivirent le reſte juſques dans leurs vaiſſeaux. Sparte mit ſur pied une ſeconde Armée, commandée par Cléomene, fils d'Anaxandride, qui tombant ſur la Cavalerie Theſſalienne, la défit en partie, & mit le reſte en fuite. Les Piſiſtratides ſe retirerent dans la Ville, d'où ils firent évader leurs enfans ; mais ils furent interceptés par l'ennemi, qui ne promit de les rendre, qu'à condition que les parens ſortiroient de l'Attique dans quatre jours ; ce qui fut accepté. Hyppias ſe retira à Lampſaque, dont le Souverain avoit épouſé ſa fille. Il n'avoit poſſédé la tyrannie que l'eſpace de quatre ans, depuis la mort de ſon frere.

A. M. 3493. Olymp. LXVII. 3.

C'eſt ainſi que les Athéniens recouvrerent une liberté dont ils avoient été privés pendant cinquante-un ans. Les regnes de Piſiſtrate & de ſes

fils en avoient occupé trente-quatre : ils dûrent ce bonheur aux Alcméonides. Harmodius & Ariſtogiton y eurent auſſi quelque part ; ils avoient commencé l'ouvrage, & ils en avoient été les victimes. Athenes leur éleva des ſtatues, & défendit aux eſclaves de prendre leurs noms : on conſacra auſſi une lionne, ſans langue, à Lééna, maitreſſe d'Ariſtogiton, qu'Hyppias fit mettre à la queſtion, pour en arracher le détail de la conſpiration ; mais qui ſe coupa la langue avec les dents, la cracha au viſage du bourreau, & s'ôta, par ce moyen, la liberté de parler.

HISTOIRE DE GRECE.

LIVRE SECOND.

Des affaires de Grece depuis l'extinction de la Puiſſance Royale dans Athenes, juſqu'à la fin de la Guerre du Péloponneſe; ce qui comprend l'eſpace de 122 *ans.*

CHAPITRE PREMIER.

Depuis l'Expulſion d'Hyppias juſqu'à la Bataille de Marathon; ce qui comprend l'eſpace de 20 *ans.*

LA Grece commençoit à peine à s'affermir ſous les nouveaux Gouvernemens qui la partageoient, que toutes les forces de l'Aſie la menacerent d'une entiere deſtruction; perſonne n'ignore la fameuſe deſcente des Perſes. L'intérêt commun qui raſſembla les Grecs dans les Champs Troyens, les

réunit encore dans la guerre des Perſes, qui ne concernoit particuliérement que les Athéniens. L'enfance de la Grece finit à la guerre de Troye, & la guerre des Perſes ſera la fin de ſa minorité; mais avant que d'entrer en Aſie, nous allons jetter un coup d'œil ſur ce qui ſe paſſa de remarquable dans Athenes & dans Sparte, avant cette expédition, & ſur ce qui en fut l'occaſion.

L'extinction de la puiſſance Royale dans Athenes, donna trop de part au Peuple dans le Gouvernement: les affaires ſe conduiſoient en tumulte & par factions, & les déſordres de cette triſte Démocratie étoient peut-être pires que les maux dont ils ſe plaignoient ſous l'autorité des Rois. Iſagoras & Cliſthene, deux des principaux Citoyens, jaloux de ce pouvoir qu'ils venoient d'attaquer avec tant de ſuccès, firent naître la premiere conteſtation qui ſuivit la chûte des Piſiſtratides. Cliſthene avoit embraſſé les intérêts du Peuple, que ſa faction étoit trop foible pour opprimer, & défendoit la liberté de la Patrie, dont il ne pouvoit ſe rendre le tyran. Il changea les noms des Tribus, en créa ſix nouvelles, & ordonna que chacune fourniroit cinquante Vocaux par an, à l'aſſemblée des quatre Cens, qui ſe montoit ainſi à cinq cens; mais rien ne fut ſi favorable à la puiſſance du Peuple que l'Oſtraciſme. Quelques Auteurs font remonter cette coutume juſqu'à Théſée; mais la plupart des Hiſtoriens datent ſon origine du tems de Cliſthene, qui en fut, dit-on, & l'inſtituteur & la premiere victime. Voici comment ce Tribunal procédoit dans ſes jugemens. Chaque Citoyen qui n'avoit pas moins de ſoixante ans, écrivoit un nom ſur une tuile, ou ſur une écaille d'huître, (d'où cette aſſemblée prit le nom d'Oſtraciſme) & celui ſur qui tomboit la plura-

lité des ſuffrages, étoit banni pour dix ans. Le prétexte de cet établiſſement étoit d'appaiſer le Peuple, en éloignant les objets de ſa jalouſie, ſans traiter comme coupables des Citoyens qui avoient quelquefois bien mérité de la République; auſſi le proſcrit rentroit-il dans tous ſes biens à ſon retour : mais on avoit en vue d'écarter du Gouvernement tous ceux que la réputation, la naiſſance, les richeſſes ou l'éloquence tiroient du niveau de leurs Concitoyens. La crainte de cette Loi décourageoit, à la vérité, les talens; mais on la trouvoit néceſſaire au bon ordre de l'Etat, qui dépend de l'égalité des Sujets. Elle paſſa d'Athenes à Argos, à Milet, à Mégare & à Syracuſe, où elle fut obſervée ſous des noms différens & avec quelques reſtrictions. Hyperbolus ſubit le dernier la peine de l'Oſtraciſme : c'étoit un miſérable qui n'avoit d'autre occupation que de fournir le théatre de ſcandale, vil inſtrument dont le Peuple ſe ſervoit pour attaquer la réputation des Citoyens illuſtres. Alcibiade, Néréas & Phéax, Chefs d'autant de factions qui diviſoient l'Etat, avertis que les Citoyens ſubalternes à qui leur puiſſance faiſoit ombrage, avoient réſolu de bannir un d'entr'eux, ſe réunirent, & tournerent ſur Hyperbolus l'orage qu'il avoit excité contre eux : l'Oſtraciſme en fut tellement avili, qu'il ceſſa d'avoir lieu.

L'autorité d'Iſagoras ſuccombant aux brigues de Cliſthene, il ſe retira chez Cléomenès, Roi de Lacédémone, avec qui il avoit formé d'étroites liaiſons pendant la guerre contre Hyppias. Cléomenes épouſa ſa querelle, fit exiler Cliſthene & les principaux de ſa faction, marcha contre Athenes, & en chaſſa toutes les familles qui pouvoient s'oppoſer aux deſſeins d'Iſagoras; elles étoient

au nombre de ſix cents. Il tenta d'abolir le Sénat, & de confier l'entiere adminiſtration des affaires aux trois Cents de la faction d'Iſagoras ; mais ſur la réſiſtance des Sénateurs & du Peuple, il s'empara de la citadelle, dont il ſoutint le ſiege pendant deux jours ; le troiſieme, on lui laiſſa la liberté d'en ſortir avec ſes Spartiates. Quant aux Athéniens qui avoient trempé dans cette entrepriſe, ils furent empriſonnés & mis à mort : en ſuite on rappella Cliſthene & les ſix cents familles exilées ; & ce rival d'Iſagoras, connoiſſant, par expérience, le danger qu'on couroit en préparant des chaînes à ſa Patrie, lui rendit le Gouvernement démocratique, tel qu'elle l'avoit reçu de Solon.

Les Athéniens qui ne pouvoient douter du reſſentiment des Spartiates, ſe tinrent ſur leurs gardes ; ils jugerent même qu'il étoit à propos de rechercher l'alliance des Perſes, qui profiterent de l'occaſion pour leur demander la terre & l'eau : c'étoit un hommage qui marquoit en celui qui le recevoit, la Souveraineté ſur tout ce que ces élémens renfermoient. Les Ambaſſadeurs des Athéniens ſe crurent obligés d'accepter des conditions dont on ne vouloit point ſe départir ; mais ils en furent blâmés à leur retour : on les accuſa d'avoir trahi la dignité de l'Etat ; &, en effet, on peut regarder cette condeſcendance ſervile, comme une cauſe éloignée de la deſcente des Perſes.

Dans ces entrefaites, Cléomenès ſe prépara à de nouveaux efforts en faveur d'Iſagoras : après avoir fait alliance avec les Béotiens & les Chalcidiens de l'Eubée, qui devoient favoriſer ſon entrepriſe par une diverſion, il entra dans l'Attique, à la tête d'une Armée. Les Athéniens, preſſés de tous côtés, marcherent d'abord contre les Pélopon-

néſiens d'Eleuſis : on alloit en venir aux mains ; lorſque les Corinthiens, frappés de l'injuſtice de leur cauſe, ſe retirerent, à la perſuaſion de Démarate, collegue de Cléomenès. Le reſte ſuivit cet exemple, & toute l'Armée ſe diſperſa avant l'action. Le reſſentiment des Athéniens tomba ſur les Béotiens; ils en tuerent, ils en prirent; & entrant, le même jour, dans l'Eubée, ils ſe vengerent de la même maniere des Chalcidiens. Les Thébains effrayés ſe liguerent avec les habitans d'Egine, petite Iſle abondante en richeſſes, & puiſſante ſur Mer, ennemie déclarée d'Athenes, à qui ſa ſituation étoit ſi déſavantageuſe, que Périclès l'appelloit la taye du Pirée. Tandis que les Eginetes infeſtoient les côtes de l'Attique, les Lacédémoniens jugerent à propos de renouveller leur querelle avec les Athéniens, qu'ils traitoient en rivaux, depuis que le recouvrement de leur liberté avoit rendu leur Etat floriſſant: s'imaginant que le meilleur moyen de les déprimer, étoit de leur donner un Tyran, & connoiſſant, par expérience, qu'il leur falloit un autre homme qu'Iſagoras, ils rappellerent Hyppias, dans la réſolution de lui rendre la Souveraineté d'Athenes : on propoſa ce projet aux alliés, qui s'y oppoſerent fortement : Soſiclès, le Corinthien, en particulier fit une violente déclamation contre tous les Tyrans en général, & il n'en fut plus queſtion. Hyppias s'en retourna en Aſie : il s'étoit rendu néceſſaire à la Cour des Perſes : il prit à tâche de les irriter contre les Athéniens, & ce ne fut pas ſans ſuccès ; car lorſqu'Athenes envoya juſtifier ſes procédés, les Députés eurent beau repréſenter qu'un banni ne devoit avoir ni crédit, ni qualité devant eux, on ne leur fit d'autre réponſe, ſinon que leur ſalut dépendoit du retour d'Hyppias : mais Athe-

nes,

nes, qui venoit de ſecouer le joug, avoit la mémoire trop récente de ſes calamités, pour accepter cette propoſition : elle réſolut de s'expoſer à toute extrêmité, avant que d'ouvrir ſes portes à la tyrannie, & ce refus devint une des cauſes principales de la querelle des Grecs & des Perſes.

Mais pour mettre ce différend dans tout ſon jour, nous commencerons notre récit par ce qui ſe paſſa en Ionie. Ce fut dans cette Contrée que s'alluma, & c'eſt delà que s'étendit cet incendie, qui ne s'éteignit entiérement que dans les ruines de la Monarchie des Perſes. Les Ioniens, les Æoliens, les Cariens, & les autres Nations qui bordoient les côtes de l'Aſie mineure, formoient un Peuple nombreux qu'on appelloit les Grecs Aſiatiques : ils avoient leurs loix, & jouiſſoient encore d'une entiere liberté, quatre cents ans après s'être fixés dans le Pays ; mais ils furent enveloppés dans les conquêtes des Lydiens, & rendus tributaires de Crœſus, qui les ſubjugua, juſqu'à ce que la Lydie elle-même conquiſe par les Perſes, leur Contrée tombant ſous cette nouvelle domination, comme partie du territoire des Lydiens, on leur donna des Gouverneurs qu'ils nommoient leurs Tyrans. Ce Peuple à demi-ſubjugué, & toujours prêt à ſe révolter, ſecoua ſes chaînes plus d'une fois pendant & après le regne de Cyrus, mais toujours inutilement : les Ioniens ſurtout, qui étoient auſſi puiſſans qu'aucune autre Colonie de la Grece, ennuyés & contraints de paſſer d'un Souverain à un autre, ne laiſſoient échapper, dans ces viciſſitudes, aucun avantage qui les rapprochât de la liberté.

L'expédition de Darius Hiſtaſpès contre les Scythes pouvoit ſervir à leur deſſein. Ce Prince ſe mit à la tête d'une nombreuſe Armée, & paſſa le

Danube sur un pont qu'il construisit, & dont il confia la garde aux Ioniens, qui devoient favoriser sa retraite avec leurs vaisseaux. Lorsqu'il fut avancé dans le Pays, les Ioniens, qui avoient entre leurs mains son salut & celui de son Armée, délibérerent s'ils obéiroient aux ordres qu'ils en avoient reçus; ou si, abattant le pont, ils l'exposeroient à toute la fureur de l'ennemi; ils inclinoient pour ce dernier parti, & ils y étoient encore engagés par le Scythe, qui leur conseilloit d'abandonner leur poste, & de rentrer dans le Pays, bien assurés que Darius ne seroit jamais en état de leur faire ni bien, ni mal: mais le fameux Miltiade étoit le principal moteur de cette trahison; il descendoit de Codrus; ses ancêtres s'étoient retirés d'Athenes pendant la tyrannie de Pisistrate, & lui avoient laissé le Gouvernement de la Thrace Chersonnese: il leur représentoit les suites avantageuses de cette entreprise: *Voici*, leur disoit-il, *l'instant de votre liberté, le moment de briser vos fers, ou jamais*; & son avis auroit prévalu, sans Histiée, Tyran de Milet; qui fit sentir aux autres Tyrans que leur puissance étoit trop foible pour se soutenir d'elle-même; que leur Maître accablé, leur autorité demeuroit sans appui, & que leur sûreté dépendoit entiérement de son salut. Ce raisonnement frappa, & le projet s'évanouit: on favorisa le retour de Darius, que les Scythes contraignirent de rentrer en Asie, & qui, pour se dédommager des pertes qu'il avoit faites, laissa Mégabise en Europe, à la tête de quatre-vingt mille hommes, avec ordre de subjuguer la Thrace & les Contrées maritimes, persuadé que cette conquête entraîneroit celle de la Macédoine. Ce Général obéit, & dépêcha vers Amyntas, Roi des Macédoniens, sept principaux Officiers

de l'Armée, pour lui demander la terre & l'eau. Amyntas, qui ſe méfioit de ſes forces, rendit l'hommage qu'on lui demandoit, & donna une fête magnifique aux Députés, qui le prierent, dans la chaleur du repas, de couronner le plaiſir par les marques d'affection qui leur étoient ordinaires, & de les convaincre de la ſincérité de ſon accueil, en mêlant à leurs tables les femmes & les filles Macédoniennes; mais à peine parurent-elles, que les Perſes ſe comporterent avec toute l'indécence poſſible. Alexandre, fils d'Amyntas, pria ſon pere de ſe retirer, par égard pour ſon âge & ſa dignité, & de lui laiſſer le ſoin de châtier, ou d'arrêter l'inſolence de ces convives. Alexandre fit ſortir les femmes de la ſalle, ſous prétexte de les faire reparoître dans des ajuſtemens plus galans, & introduiſit, à leur place, un même nombre de jeunes hommes déguiſés en femmes, & qui tous avoient des poignards cachés ſous leurs robes: ils maſſacrerent ces étrangers avec leur ſuite, profitant du moment qu'ils ſe diſpoſoient à prendre avec eux quelques libertés. Mégabiſe, qui n'entendoit plus parler de ſes Ambaſſadeurs, envoya Bubarès pour ſavoir ce qu'ils étoient devenus; mais Bubarès s'éprit de la ſœur d'Alexandre, l'épouſa, & l'affaire en demeura-là. L'année ſuivante, Otanès ſuccéda à Mégabiſe, réduiſit Chalcédoine & Bizance, s'empara de Lemnos, & de quelques Iſles moins conſidérables.

Darius s'étoit retiré à Suſe avec Hiſtiée, qu'il connoiſſoit pour un eſprit inquiet, pour un homme remuant, fier du ſervice qu'il en avoit reçu au paſſage du Danube, & qu'il étoit dangereux d'abandonner à ſes projets: il le retint auprès de lui, ſous les prétextes flatteurs qu'il avoit beſoin

de ſes conſeils, & que ſa préſence lui étoit agréable. Hiſtiée ne s'y méprit point ; il pénétra les craintes de Darius, ne regarda ſa Cour que comme une honorable priſon, & n'épargna aucun moyen de ſoulever les Ioniens, dans l'eſpoir qu'il ſeroit commandé pour les réduire, & que les intérêts du Roi qui finiroient ſon inaction, le mettroient à portée de travailler aux ſiens.

A. M. 3502. Olymp. LXIX. 3. Dans ce deſſein, il envoya de ſecretes inſtructions à Ariſtagoras, ſon Vice-Gérent à Milet. Ariſtagoras ſe livra ſans peine à un projet qui lui étoit également utile ; il avoit propoſé à Darius la conquête des Cyclades dans la Mer Ægée, & cette entrepriſe avoit échoué devant Naxe. Quel moyen plus sûr pour ſe ſauver du naufrage, & éloigner le compte qu'on alloit lui demander de ſa conduite, que la révolte des Ioniens ? Il commença par abdiquer la tyrannie ; puis il obtint de la reconnoiſſance des Miléſiens, les ſecours néceſſaires pour procurer aux autres Cités la liberté qu'il leur avoit donnée. Cette conduite ſpécieuſe ſoumit le Pays entier à ſes ordres : pour ſe fortifier par Mer, il s'empara de la Flotte des Perſes, dont il avoit été Amiral dans l'expédition de Naxe. Perſuadé qu'il n'étoit pas encore en état de balancer toutes leurs forces, qui ne tarderoient pas à fondre ſur lui, il alla à Sparte, & ſollicita Cléomenès de tenter avec lui la conquête de l'Aſie ; mais ce fut envain qu'il exagéra les richeſſes du Pays & la foibleſſe des habitans ; Cléomenès réſiſta à la tentation ; il paſſa de Lacédémone à Athenes, où il fit valoir les mêmes raiſonnemens ; ajoutant qu'en qualité de Colonie Athénienne, les Miléſiens avoient droit d'eſpérer leur ſecours.

Les Athéniens, que les Perſes avoient traités durement dans l'affaire d'Hyppias, embraſſerent avec

ardeur l'occaſion d'exercer leur reſſentiment : ils équiperent vingt vaiſſeaux ; les Erétriens de l'Eubée en ajouterent quatre autres, & Ariſtagoras tomba avec cette petite Flotte ſur les frontieres des Perſes, & ſurprit Sardes, capitale de la Lydie. Artapherne, qui en étoit Vice-Roi, ſe tint fort heureux de s'être retiré dans la citadelle, d'où il vit l'incendie de la Ville, & le maſſacre des habitans ; mais les Lydiens & les Perſes ayant eu le tems de ſe raſſembler, chargerent l'ennemi, le pourſuivirent juſqu'au rivage, tuerent un grand nombre de ſoldats, & forcerent le reſte à ſe réfugier dans Epheſe & dans les Villes circonvoiſines. On ne put jamais rallier les Athéniens après leur défaite ; & cette entrepriſe, qui ne leur fut ni honorable, ni avantageuſe, ne ſervit qu'à augmenter l'animoſité des Perſes ; mais les Ioniens, qui ſe croyoient trop avancés pour reculer, réſolurent de tenter ſeuls la fortune. Après avoir pris Byſance & quelques Villes ſur l'Helleſpont, ils marcherent droit à Chypre, avec un renfort conſidérable de Cariens, qui avoient fait alliance avec eux ; leurs progrès furent arrêtés par une action ſanglante, dans laquelle Artibius, Général des Perſes, & Onéſilas, Général des Chypriens, auteurs de la révolte de cette Iſle, perdirent l'un & l'autre la vie : les Ioniens eurent quelqu'avantage ſur terre ; mais la défaite des Chypriens fut ſi complette, qu'ils retomberent dans la ſervitude, un an après en être ſortis. Les Ioniens, que ce mauvais ſuccès découragea, ſe renfermerent dans leurs vaiſſeaux, & abandonnerent toute leur conquête au torrent de la victoire. Les Perſes eurent bientôt réduit la Carie, la plupart des Villes de l'Helleſpont & de la Propontide, Clazomene dans l'Ionie, & Cumes dans l'Æolie : Ariſtagoras s'en-

ſuit dans la Thrace ; les Thraciens marcherent contre lui, & le taillerent en pieces, lui & toute ſa troupe.

Lorſqu'Hiſtiée vit ſon projet avancé, il crut qu'il étoit tems d'agir par lui-même : quoique Darius le ſoupçonnât, il ne changea point de conduite à ſon égard ; il pouſſa même la confiance juſqu'à le charger de la pacification des troubles de l'Ionie. Hiſtiée arriva donc à Sardes, où Artapherne le traita de boute-feu, & lui dit, en propres termes, que le ſoulier qu'Ariſtagoras avoit chauſſé, étoit de ſa façon. Se voyant démaſqué, incertain où trouver un aſyle, il erra de place en place, eſpérant toujours de raſſembler des troupes qui le mettroient en état de ſuivre ſes deſſeins à force ouverte. Mais un homme qui a embraſſé tant de partis, n'a la confiance d'aucun ; les Miléſiens, ſes amis, n'oſoient le recevoir dans leur Ville, malgré le beſoin qu'ils avoient de ſa préſence ; car la guerre qui languiſſoit par-tout ailleurs, ſe continuoit contr'eux avec beaucoup de vigueur. Les principaux Chefs des Perſes étoient employés contre Milet ; elle n'avoit point d'Armée de terre à leur oppoſer ; mais avec les ſecours de ſes voiſins, & particuliérement des habitans de Chio, de Lesbos & de Samos, elle étoit en état de mettre en Mer une Flotte de trois à quatre cents vaiſſeaux. Celle des Perſes étoit compoſée de Phéniciens, de Chypriens, d'Egyptiens & d'Æoliens ; & quoiqu'un nombre de vaiſſeaux deux fois plus grand la rendît ſupérieure à celle des Miléſiens, ils aimerent mieux traiter avec les Tyrans qu'Ariſtagoras avoit dépoſés, & les rétablir, à condition qu'ils rappelleroient leurs Citoyens, que de haſarder une action. Dans ces entrefaites, les Samiens, perſuadés qu'ils s'oppo-

ſeroient en vain à la colere des Perſes, qui étoient en état d'équiper, même après leur défaite, une Flotte quatre fois plus nombreuſe que la premiere, rompirent l'alliance : les Lesbiens & la plupart des Ioniens ſuivirent leur exemple, & la Flotte ſe diſperſa : les ſeuls habitans de Chio firent tête à l'ennemi, & furent défaits. Le Perſe, maître de la Mer, ne laiſſoit de reſſource au Miléſien que dans les murs de ſa Ville ; mais peu de tems après, Milet fut bloquée, priſe & pillée, la plupart de ſes habitans maſſacrés, & les autres envoyés priſonniers à Suſe, avec leurs femmes & leurs enfans. La ruine de cette Ville eût fini la guerre ; mais Hiſtiée, qui attendoit l'événement de ce ſiege pour ſe décider, ſe mit à la tête de quelques Lesbiens, s'empara ſans peine de Chio, que ſes pertes avoient épuiſée ; & ayant groſſi ſa troupe des reſtes des Ioniens & des Æoliens, il entra dans la Miſie, méditant une plus grande entrepriſe. Harpagus campoit dans ce Pays avec un corps de troupes conſidérable ; il défit Hiſtiée, le prit, & l'envoya à Artapherne, qui le fit mettre en croix : on porta ſa tête à Darius : ce préſent ne fut point agréable à ce Prince, qui lui ordonna des obſeques honorables, & le pleura, comme s'il eût bien mérité de ſon Pays & de ſon Roi. C'eſt ainſi que la révolte des Ioniens, qui commença ſous Ariſtagoras, finit par la mort d'Hiſtiée & la ruine de Milet, après avoir duré ſix ans : le reſte des Iſles & des Villes fut bientôt reconquis ; perſonne ne les défendoit, & les Ioniens furent ſubjugués pour la troiſieme fois ; la premiere fois par les Lydiens, & les deux autres par les Perſes. A. M. 3508. Olymp. LXXI. 1

Tandis que Darius aſſuroit ſes conquêtes, & impoſoit un tribut aux vaincus, il tournoit, de tems en tems, ſes yeux ſur l'Europe ; il fit même

différentes entrepriſes ſur cette partie du Monde; & la fin de la guerre des Ioniens ne fut, à proprement parler, que le commencement d'une chaîne de malheurs qu'il attira ſur lui & ſur ſes ſucceſſeurs. Deux ans après la priſe de Milet, il rappella ſes premiers Généraux, & leur ſubſtitua Mardonius, ſon gendre. Mardonius, à la tête d'une Armée de terre & d'une Flotte conſidérables, entra d'abord en Ionie: pour en attacher les Peuples à l'intérêt des Perſes, il la purgea de tous ſes Tyrans, & rétablit la Démocratie; enſuite il envoya ſa Flotte devant Thaſus, Iſle fort riche, ſituée aux environs de la Thrace, tandis que l'Armée de terre s'occuperoit à ſoumettre les Provinces de la Macédoine qui ne reconnoiſſoient pas encore la domination de leur Maître. Ces commencemens furent heureux; mais en côtoyant le Mont Athos, il fut aſſailli d'une tempête ſi violente, qu'il perdit trois cents vaiſſeaux, & vingt mille hommes d'équipage; & peu de tems après, les Briges, Peuples de Thrace, fondirent, pendant la nuit, ſur ſon Armée de terre, qui étoit campée dans la Macédoine, & la mirent en déroute. Mardonius fut bleſſé dans cette action; mais il rallia ſes troupes, fit face à l'ennemi, & le vainquit: il n'oſa ſuivre ſa victoire; il s'en revint en Aſie avec les reſtes de ſa Flotte & de ſon Armée.

Ces ſuccès étoient ſi peu proportionnés à la perte de tant d'hommes & de vaiſſeaux, que Darius, plus irrité que ſatisfait, réſolut de rentrer en campagne avec de plus grandes forces: la conquête de la Grece parut dès-lors une affaire réſolue; pluſieurs circonſtances concourent à prouver ce deſſein. Depuis le ſiege de Sardes, Darius avoit juré de ſe venger d'Athenes, & ordonné que toutes les fois qu'il ſe mettroit à table, on

lui criât : *Sire, reſſouvenez-vous des Athéniens.* Les Ioniens auroient plus facilement obtenu grace, quoiqu'ils euſſent été les premiers agreſſeurs : il étoit perſuadé que ces Peuples n'auroient jamais eu la témérité de ſe révolter, s'ils n'avoient été mal conſeillés par les Athéniens, qui ne connoiſſoient pas toute ſa puiſſance, ou qui la mépriſoient. Quant aux Inſulaires, ils avoient fourni des vaiſſeaux contre lui, & donné retraite aux Rebelles. Ces mécontentemens réunis étoient des prétextes plus que ſuffiſans pour une guerre Nationale. Ajoutez à cela qu'Hyppias étoit à portée d'aggraver ces injures, & qu'il n'avoit d'autre moyen de recouvrer la tyrannie d'Athenes. Ce n'eſt pas que la querelle ne ſe fût bien allumée ſans ſes ſoins ; le bruit que les principaux Etats de la Grece faiſoient dans le Monde, ne pouvoit manquer d'allarmer la grandeur jalouſe des Perſes, & les Eſpions que Darius envoya dans la Grece au commencement de ſon regne, ſous la conduite de Démocede, pour en lever un plan exact, prouvent un deſſein conçu de la ſubjuguer. Avant que de travailler à ſon exécution, il crut qu'il étoit à propos de preſſentir les diſpoſitions des Villes : il leur envoya donc demander à toutes la terre & l'eau; cependant il faiſoit conſtruire de tous côtés des vaiſſeaux de guerre & de tranſport. Les Athéniens & les Lacédémoniens précipiterent les Députés dans des puits, en leur diſant qu'ils trouveroient de la terre & de l'eau : on dit que ce fut à l'inſtigation de Miltiade. Miltiade étoit Athénien, & avoit encore un ſujet perſonnel de haine contre les Perſes, qui l'avoient chaſſé de ſon Gouvernement de la Cherſonneſe, lorſqu'ils envahirent la Thrace. Les Æginetes, & quelques autres Inſulaires, rendirent hom-

mage à Darius. Les Athéniens saisirent cette occasion de leur déclarer la guerre : ils les accuserent d'avoir trahi la liberté du Pays : on porta l'affaire devant les Spartiates, qui furent indignés de leur procédé ; & Cléomenès marcha sur le champ contre Ægine, bien résolu de punir les Chefs de la révolte ; mais il eut alors malheureusement quelque démêlé avec Démarate, son collegue, qui le desservit sous main, & ruina sourdement ses desseins. Pour se venger de cette perfidie, Cléomenès résolut sa dépositon : la naissance illégitime de Démarate lui servit de prétexte. On conjecture qu'Ariston son pere, n'ayant point eu d'enfans de ses deux premieres femmes, en prit une troisieme déja mariée à un de ses amis, (les Loix de Lycurgue permettoient ces alliances) & qu'il en eut un fils qu'il assûra n'être point de lui, sur ce qu'il vint à sept mois : mais dans la crainte que la race de Proclès ne s'éteignît, le Sénat ferma les yeux sur cette affaire. Dans la suite Ariston avoua l'enfant, & le fit héritier de sa Couronne ; il l'étoit déja de ses vertus. Il est le premier Roi de Sparte qui ait remporté le prix aux Jeux Olympiques. Cléomenès ressuscita les soupçons qu'on avoit sur la naissance de Démarate, & l'on convint de s'en rapporter à l'Oracle : il corrompit la Pithie, & elle prononça contre son collegue. Sur cet Arrêt, & sur une ancienne retraite hors de l'Attique, dont on lui faisoit un nouveau crime, Démarate fut déposé. Quoiqu'il eût toujours marqué beaucoup de tendresse pour sa Patrie, il se retira chez les Perses, dont il ne pouvoit manquer d'être bien reçu, dans les circonstances présentes ; aussi lui rendirent-ils tous les honneurs dûs à sa dignité & à son caractere. Bientôt après, Cléomenès se démasqua lui-

même : agité des remords qui ſuivirent l'injuſtice qu'il avoit faite à ſon collegue, il ſe déchira les entrailles dans un accès de frénéſie. Leutichide n'eut pas un meilleur ſort : convaincu d'avoir trahi ſa Patrie, & de s'être laiſſé corrompre, il mourut en exil.

Leutichide & Cléomenès avoient donné en ôtage aux Athéniens dix des principaux Citoyens d'Égine. Les Æginetes, qui s'en étoient plaints inutilement, intercepterent un vaiſſeau qui alloit à Délos, ſuivant une coutume annuelle qu'on obſervoit depuis Théſée, & par repréſailles, firent priſonniers quelques Citoyens d'Athenes qui s'y trouverent. Les Athéniens irrités de ce procédé, armerent contre Égine cinquante galeres, après avoir pris des meſures pour qu'on leur livrât la Ville ; mais la Flotte n'étant point arrivée pour ſeconder à tems les efforts de leur faction, ce projet échoua : il y eut cependant quelque action entre les Flottes : les Æginetes eurent du deſſous dans un premier combat ; mais s'étant renforcés, ils en haſarderent un ſecond, où ils furent plus heureux. Nous pourrions être mieux informés des particularités de cette guerre ; cependant nous en ſavons aſſez pour aſſurer qu'elle dura quelque tems, & pour remarquer, en général, que la Grece dut ſon ſalut à ces diſſentions inteſtines qui paroiſſoient ſi favorables aux deſſeins de l'ennemi commun. Elles inſtruiſirent les Athéniens dans la Marine, & les préparerent à cette vigoureuſe réſiſtance qu'ils firent aux Perſes : ils enleverent, ſans peine, l'empire des Mers aux Inſulaires, & même aux Æginetes, qui l'avoient poſſédé pendant vingt ans, & cela dans un tems où tous les yeux & toutes les eſpérances de la Grece étoient tournés ſur eux ; de la Grece, dis-je, à qui ils n'au-

roient pu rendre de grands ſervices ſans cette Souveraineté.

Tandis que les Athéniens étoient engagés dans cette guerre, Darius ſuivoit ſon projet : il leva une Armée de cent mille hommes d'infanterie au moins, (car Juſtin la fait monter à un nombre ſix fois plus grand) & de dix mille de cavalerie : il en donna le commandement au Mede Datis, qu'il ſubſtitua à Mardonius, celui ſous qui la premiere Flotte avoit été diſperſée, & nomma Hyppias & Artapherne ſon frere, pour ſes Lieutenans-Généraux, avec ordre de lui amener les Athéniens & les Erétriens priſonniers, & de ravager leur Pays. Cette Armée s'embarqua ſur ſix cens galeres, ſans compter les vaiſſeaux plats qui portoient la cavalerie. Pour faciliter ſa retraite, elle s'empara, en croiſant la Mer Ægée, de Samos, de Naxe, de Délos, & du reſte des Cyclades ; elle deſcendit enſuite dans l'Eubée : les Erétriens aimerent mieux ſe renfermer dans leurs murs, & congédier quatre mille hommes de ſecours, qu'on leur avoit envoyés d'Athenes, que de préſenter la bataille à une multitude ſi ſupérieure. Les Perſes monterent ſix jours de ſuite à l'aſſaut, & furent repouſſés ſix fois avec perte : la Ville leur fut livrée le ſeptieme jour : ils y entrerent, la pillerent & la brûlerent. Delà Hyppias conduiſit l'Armée dans l'Attique ; elle campa dans les plaines de Marathon, à dix milles d'Athenes. Les Athéniens, avertis de leur marche, & étonnés de la diſproportion des Armées, demanderent du ſecours aux Spartiates, & élurent en même tems dix Généraux ; chaque tribu en fournit un. Les Lacédémoniens témoignerent aux Ambaſſadeurs d'Athenes toute la bonne volonté poſſible ; mais comme ils célébroient alors une fête, qui ne leur permettoit pas.

de ſe mettre en campagne avant quatre jours, les Athéniens délibérerent s'ils attendroient dans leurs murs l'attaque de l'ennemi, à l'exemple des Erétriens, ou s'ils iroient au devant de lui. Miltiade inſiſta ſur ce dernier parti, & ſon avis prévalut, non ſans beaucoup de difficulté. Ils ſortirent donc au nombre de dix mille hommes; neuf mille Athéniens & mille Platéens: chaque Capitaine réſigna ſon jour de commandement à Miltiade, que cette marque de diſtinction chargea de toute la conduite de cette action. Il attendit ſon jour propre de commandement pour en décider le ſuccès: il s'apperçut d'abord qu'il ne pouvoit conſerver à ſon Armée quelque profondeur, & lui donner un front d'une étendue proportionnée à celui de l'ennemi: il l'adoſſa donc contre une montagne, pour n'être point enveloppé: elle étoit foible au centre; mais les ailes en étoient extrêmement fortes; elles étoient défendues par des arbres qu'il fit abattre, & qui empêchoient la Cavalerie de les prendre en flanc. Malgré les avantages de cette diſpoſition, Datis, plein de confiance dans le grand nombre de ſes ſoldats, réſolut l'attaque, avant l'arrivée du renfort des Spartiates. A peine le ſignal fut-il donné, que les Athéniens, ſans attendre le choc des Perſes, fondirent ſur eux avec tant de furie & de précipitation, qu'on les regarda quelque tems plutôt comme des fous à mépriſer, que comme des ennemis à craindre; mais les Athéniens conſidérant qu'il étoit queſtion de tout ce qu'ils poſſédoient, & qu'ils n'auroient rien fait, s'ils ne s'étoient ouverts un chemin à travers l'ennemi, le déſeſpoir ſe joignit à la valeur, & ſuſpendit la victoire: l'Armée des Perſes tomba ſur ce petit corps: il en ſoutint la charge avec intrépidité; cependant il cédoit à la multitude, lorſ-

A. M. 3514. Olymp. LXXII. 3.

que l'aile Athénienne gagna quelqu'avantage. Cela donna le tems au reſte de l'Armée de ſe raffermir : on fit tête de tous côtés, & avec tant de vigueur, que le ſuccès de cette action fut enfin décidé, & que les Athéniens remporterent une victoire bien moins vraiſemblable que vraie. Le Perſe en déroute, abandonna ſon camp, & s'enfuit vers le rivage : le Grec le pourſuivit jusques dans ſes vaiſſeaux, dont il prit & brûla quelques-uns. Je n'omettrai point ce que l'on dit de Cinægire : après avoir fait dans le combat des prodiges de valeur, pour empêcher une galere chargée de Perſes de ſe mettre en Mer, il la retenoit de la main droite ſur le rivage ; on la lui coupa : il la ſaiſit de la main gauche, qu'il perdit incontinent ; enfin, il la prit avec les dents, & y mourut attaché. Hérodote eſtime le nombre des morts à ſix mille quatre cens du côté des Perſes, & à cent quatre-vingt douze du côté des Athéniens, qui ne perdirent aucun de leurs principaux Officiers, ſi l'on en excepte Callimaque, qui commandoit une des ailes, & qui mérite de paſſer à la poſtérité, moins encore par le courage qu'il montra dans l'action, que par la part qu'il eut dans le deſſein. Il n'étoit pas du nombre des dix Généraux qui devoient ſe ſuccéder au commandement de l'Armée ; mais il avoit droit de ſuffrage dans le Conſeil de guerre, en qualité de Polémarque ; & les opinions étant partagées dans celui qui ſe tint avant la bataille, ce fut ſa voix qui détermina les Généraux à marcher au devant de l'ennemi : on croit qu'Hyppias, le tiſon de cet incendie, périt dans la mêlée : ce n'eſt pas le ſentiment de Suidas, qui aſſure qu'il échappa, & qu'il alla mourir miſérablement à Lemnos. Euclès porta à Athenes la nouvelle de cette victoire : il perdit, en courant, tout ſon ſang, par les bleſ-

ſures qu'il avoit reçues ; & tombant ſur le ſeuil de la premiere maiſon qu'il trouva : *Réjouiſſez-vous, nous ſommes vainqueurs*, s'écria-t-il, & mourut. Deux mille Spartiates, à qui la Religion avoit défendu de ſe mettre en marche avant la pleine Lune, arriverent le lendemain de l'action ſur le champ de bataille, & ne ſervirent qu'à exalter le courage de leurs compatriotes, & à les féliciter de leur ſuccès. On peut compter entre ceux qui ſe ſignalerent dans cette journée, Ariſtide & Thémiſtocle, qui commandoient au centre, où les rangs étoient les moins épais, & où l'effort de l'ennemi étoit le plus grand. Leur conduite dans ces circonſtances eſt une bonne preuve de leur mérite, & un gage prématuré de ce qu'on en doit attendre ; mais le principal honneur de cette victoire eſt dû à Miltiade. Pour toute récompenſe de ſa valeur, on le fit peindre, donnant ſes ordres à la tête des dix mille : on vit pendant pluſieurs ſiecles ce tableau, avec d'autres des grands Maîtres, ſous le portique où Zénon dicta, dans la ſuite, ſes leçons de Philoſophie. Un autre monument de cette action, fut une Néméſis ſculptée par Thydias : la Déeſſe avoit un Temple aux environs du champ de bataille ; & par une circonſtance remarquable, le bloc de marbre dont on fit ſa ſtatue, avoit été apporté par les Perſes, & deſtiné ſans doute à quelque trophée, qui éterniſât la victoire qu'ils s'étoient promiſe.

Après le combat, la Flotte des Perſes fit une tentative ſur Athenes ; on tâcha de la ſurprendre avant que l'Armée fût revenue des plaines de Marathon ; mais la plus grande partie vint à tems pour ſa défenſe. Ce projet échoua, & les Perſes ſe retirerent en Aſie, n'ayant, pour pallier leur diſgrace, que les priſonniers qu'ils avoient faits en Eré-

trie : on les préſenta à Darius, qui leur permit de s'établir ſur les bords du Tygre, à de meilleures conditions qu'ils n'eſpéroient : leur poſtérité y fleurit, & y conſerva ſa langue & ſes mœurs pendant pluſieurs ſiecles.

Malgré la conſternation générale que la deſcente des Perſes avoit répandue, la Philoſophie faiſoit des progrès continuels ſous les ſucceſſeurs de Thalès & de Pythagore ; & la Poéſie avoit ſes amateurs, entre leſquels on compte Théognis & Phocylide, dont les écrits n'étoient autre choſe que des préceptes moraux que ce dernier puiſoit, diſoit-on, dans les écrits des Sybilles. Anacréon, né à Téos, dans l'Ionie, mourut alors : c'étoit un homme de plaiſir, qui partageoit ſon tems entre le vin, l'amour & les vers : ennemi déclaré des ſoins & des affaires, un préſent de quatre talens, qu'il reçut de Polycrate, tyran de Samos, dont il avoit la faveur, l'ayant empêché de dormir pendant deux nuits, il renvoya ce tréſor, & fit dire à ſon bienfaiteur, que quelque conſidérable que fût la ſomme, elle ne valoit pas la peine de la conſerver : l'enjouement de ſon eſprit & la liberté de ſon caractere brillent dans ſes ouvrages ; ſes Poéſies ſont une fidele image de ſes mœurs : il eſt doux dans ſon expreſſion, ſimple dans ſes penſées, vif dans ſa compoſition, & délicat dans ſes plaiſanteries : on pourroit comparer ſa Muſe à quelques-unes de ſes Maîtreſſes, Beautés folâtres & négligées, dont l'art étoit dérobé par les charmes ; il vécut quatre-vingt-quatre ans ; & pour que ſa mort ne fît qu'un tout avec ſa vie, on a dit qu'il fut étouffé par un pepin de raiſin.

CHAP. II.

CHAPITRE II.

Depuis la bataille de Marathon juſqu'à la retraite de Xercès; ce qui comprend l'eſpace de 10 *ans.*

TAndis que Miltiade jouiſſoit dans Athenes d'un crédit & d'une eſtime que ſes concitoyens ne pouvoient refuſer à ſa derniere victoire, le Sénat fit équiper ſoixante & dix galeres, & lui commanda d'aller châtier les Iſles qui s'étoient alliées à la Perſe. Les unes ſe ſoumirent; il en réduiſit d'autres ſans peine; mais ayant taxé Paros à cent talens, elle aima mieux ſe défendre que de payer cette ſomme. Miltiade mit donc ſes troupes à terre, ravagea la contrée, & bloqua cette Ville. Cornélius Népos raconte que le feu s'étant mis dans un petit bois pendant la nuit, les Athéniens & les habitans de Paros prirent la flamme pour le ſignal de la Flotte des Perſes, que Miltiade combla ſes travaux, brûla ſes machines, & leva le ſiege, quoiqu'il fût fort avancé. Ses ennemis, & ſur-tout Xantippe, pere de Périclès, firent paſſer cet accident pour une trahiſon palliée; on l'accuſa de s'entendre avec les Perſes. Il n'étoit point en état de ſe défendre; il avoit fait pendant le ſiege une chûte qui le retenoit au lit, & qu'Hérodote nous donne pour la cauſe de ſa retraite. Ses amis comparurent pour lui; ils inſiſterent ſur les ſervices qu'il avoit rendus; mais ils eurent beau crier, Athéniens, reſſouvenez-vous de Marathon, tous leurs efforts ſe réduiſirent à commuer la peine de mort, en une amende de cinquante talens, dépenſe qu'on avoit faite en équipant les

vaiſſeaux qu'il avoit commandés, & en une priſon, qui ne finiroit que lorſque cette ſomme ſeroit acquittée. De quelque maniere que les Athéniens aient prétendu juſtifier cette condamnation, il eſt certain que ſa faute y contribua moins que leur crainte; ils ne concevoient pas qu'un homme ſi verſé dans l'art de gouverner, pût ſe réſoudre à vivre en ſimple particulier : ſes talens l'avoient rendu ſi puiſſant & ſi néceſſaire, qu'ils tremblerent, que ſous prétexte de défendre la liberté de la Patrie, il n'en devînt un jour le tyran. Mais comment pouvoient-ils penſer ſi défavorablement d'un citoyen qui ne leur avoit jamais donné que des exemples de juſtice & de modération ? Il n'y avoit qu'un attentat évident qui pût excuſer la perſécution de ce Général, à qui ils devoient leur vie, leur fortune, & j'oſerois même dire toute leur grandeur future. Il leur apprit à regarder le Perſe en face, & les convainquit, par expérience, que la multitude n'eſt point à l'épreuve du courage & de la diſcipline. Il demeura quelque tems chargé de cette condamnation; mais ſa bleſſure empira, la gangrene ſe mit à ſa cuiſſe, & il mourut. Les Athéniens pouſſerent le reſſentiment juſqu'à lui refuſer la ſépulture, que Cimon ſon fils n'obtint d'eux, qu'en ſe chargeant de la dette de ſon pere. Telle fut la fin de Miltiade, victime de la jalouſie mal fondée de ſes concitoyens : exemple illuſtre des caprices du ſort, & de l'ingratitude de ſa patrie.

La Grece ſe repoſa quelque tems ſur les lauriers de Marathon; mais Darius, jaloux de réparer la gloire de ſes armes, ordonna de nouvelles levées, & ſe prépara pendant trois ans à une ſeconde entrepriſe. La révolte de l'Egypte, & quelques conteſtations qui s'éleverent l'année ſui-

vante, entre ſes fils, ſur la ſucceſſion au trône, ſuſpendirent le violent orage qu'il annonçoit à la Grece : enfin tout étoit prêt : il alloit marcher contre les Egyptiens & les Grecs, lorſqu'il mourut : ſon fils Xercès hérita de ſa couronne & de ſes deſſeins.

A peine Xercès fut-il monté ſur le trône, que Mardonius le ſollicita puiſſamment à porter la guerre en Europe ; il promettoit à ſes armes un ſuccès infaillible. Cette conquête flattoit l'ambition de ce Monarque ; mais la réduction de l'Egypte lui parut d'une toute autre importance : il en vint aiſément à bout avec les forces que ſon pere lui avoit laiſſées : ayant enſuite confié les rênes de l'Etat à ſon frere Achéménès, il tourna toutes ſes vues ſur la Grece. Comme il déclaroit ſes intentions, dans un conſeil qu'il tint ſur la conduite de cette guerre, d'un ton plein de hauteur & de mépris pour ſes ennemis, Artabane, ſon oncle, loin de flatter ſa vanité, encouragé par ſon âge & ſon expérience, oſa généreuſement le diſſuader de cette guerre périlleuſe. Des réflexions générales ſur les caprices de la fortune, & ſur l'incertitude des événemens, il paſſa aux particularités du regne de ſon pere. » Quelle que ſoit, lui dit-il, la raiſon de ſes malheurs dans la guerre contre les Scythes, la bataille de Marathon eſt un témoignage trop récent & trop cruel de la valeur des Grecs, pour les regarder comme des ennemis mépriſables ; & vous devez prendre, dans une affaire de cette importance, des précautions telles, que ſi vous ne pouvez répondre du ſuccès, vous n'ayez au moins rien à vous reprocher ſur votre conduite «. Xercès lui répondit, que ſon diſcours n'étoit que le réſultat de ſa lâcheté : qu'il en ſeroit puni, en ne les accompagnant point, &

qu'il ne partageroit pas avec eux la gloire de cette entrepriſe : cependant, la réflexion le rapprocha de l'avis d'Artabane, & l'orgueil tempérant ſon ambition plus que le courage ne l'irritoit, il s'arrêta, juſqu'à ce qu'effrayé par des apparitions & des ſonges, ou plutôt animé par le fils d'Hyppias, & par d'autres qui avoient intérêt d'allumer cette guerre, il revint à ſes premiers deſſeins : il fit raſſembler tous les vaiſſeaux diſperſés ſur ſes côtes, il épuiſa tous ſes Etats & toutes les Provinces ſur leſquelles il avoit quelque autorité, pour former une armée qui répondît à la grandeur de ſon projet : quatre ans furent employés à ces préparatifs. Les fils de Datis conduiſoient la Cavalerie ; Hydarnès étoit à la tête d'un corps d'élite de dix mille Fantaſſins ; on l'appelloit la *troupe immortelle*, parce qu'on tiroit des autres de quoi l'entretenir toujours complette : le gros de l'Armée marchoit ſous les ordres de Mardonius, qui commandoit en Chef. Les Princes du ſang étoient ſes Lieutenans : le rendez-vous de l'Infanterie fut à Critale : delà, traverſant l'Ali, elle arriva à Célene, Ville de Phrygie, où elle demeura en quartier d'hiver. Pendant ce tems, Xercès envoya des Ambaſſadeurs demander aux Grecs la terre & l'eau. Sa Flotte aborda dans la Cherſonnèſe, & pour éviter le danger d'une tempête, telle que celle que Mardonius avoit eſſuyée ſur cette Mer, il fit creuſer derriere le Mont Athos un canal d'un mille & demi de long, & quitta Sardes au commencement du Printems. Du haut d'une butte qu'on éleva, par ſon ordre, dans les plaines d'Abidus, il fit la revue de ſes forces, tant de terre que de Mer ; il ne put contenir l'orgueilleuſe ſatisfaction qu'il reſſentit en voyant tant d'hommes ſoumis à ſa puiſſance ; mais les larmes lui vinrent aux yeux ;

en pensant que de tant de milliers, il n'y en auroit, dans cent ans, pas un seul vivant. Cela l'embarqua dans une conversation sérieuse avec Artabane, sur les miseres & sur la briéveté de la vie. Celui-ci en prit occasion de lui renouveller ses doutes sur le succès de cette expédition; il lui représenta les inconvéniens qu'il auroit à souffrir, sinon de l'ennemi, au moins des élémens; qu'aucun port n'étant assez vaste pour contenir une Flotte si nombreuse, le moindre accident lui deviendroit fatal, & que la peste, la famine & la confusion seroient sur terre les fleaux nécessaires de cette multitude indisciplinable. Xercès lui répondit que les dangers devoient être proportionnés aux entreprises, & que les accidens étoient au dessus de la prudence humaine: ainsi, quelque bonne opinion qu'il eût de l'intelligence de son oncle en toute autre matiere, le trouvant trop indécis pour un camp, il le renvoya à Suse, exercer la Vice-Royauté. Il marchoit contre les Grecs avec tant de confiance, qu'appercevant d'Abydus quelques vaisseaux qui venoient du Pont-Euxin, & qui croisoient l'Hellespont (ils étoient chargés de bleds pour Ægine & pour le Péloponnese) il défendit qu'on les attaquât: *N'allons-nous pas aux mêmes lieux*, dit-il, *n'avons-nous pas besoin de bleds? ils ne nous font aucun dommage, ils transportent nos provisions.*

Pour faciliter son passage en Europe, il construisit un pont où la Mer Noire n'a qu'un mille de large: cet édifice ayant été renversé par une tempête, il fit trancher la tête aux ouvriers, fouetter la Mer qui avoit osé se révolter contre son Souverain, & jetter des chaînes aux flots pour s'assurer sans doute de leur obéissance à l'avenir. Il remédia à cet accident par deux ponts de bâ-

teaux, ſi fortement unis, & ſi bien ancrés, qu'ils réſiſterent aux vents, & ſur leſquels ſon Armée fit le trajet: elle employa ſept jours & ſept nuits. Il paroit que Xercès eſt le premier qui ſe ſervit de cet expédient, dont Céſar & les autres Généraux ont fait grand uſage dans la ſuite. Arrivé en Europe, il ordonna à ſa Flotte de faire voile au midi, tandis qu'il traverſeroit la Cherſonneſe avec ſes forces de terre, qui s'accroiſſoient à chaque pas: il campa aux environs de Doriſque, dans une vaſte plaine, arroſée de l'Hebre: c'eſt-là qu'il fit le dénombrement de ſon Armée; mais comme la différence entre les Hiſtoriens n'eſt jamais ſi grande, que quand il eſt queſtion de dénombrement, il nous eſt plus difficile de fixer le nombre de ſes troupes, que de conjecturer, par quelques circonſtances des préparatifs & de la marche, qu'on ne vit jamais une Armée plus nombreuſe: elle étoit au moins de ſept cens mille hommes. Hérodote la fait, en partant, de dix-ſept cens mille Fantaſſins, & quatre-vingt mille chevaux, nombre qui s'accrut en chemin de trois cens mille ſoldats, & auquel il faut encore ajouter huit cens mille hommes qui ſervoient ſur la Flotte, compoſée de douze cens longs bâtimens, & de trois mille vaiſſeaux de tranſport; de ſorte que toutes ces forces réunies ſe montoient à deux millions & demi d'hommes, avec une multitude preſqu'égale de femmes, d'enfans, d'eunuques, d'eſclaves, & d'autres gens de ſervice. Iſocrate & Plutarque ont aſſuré que Xercès avoit tranſporté en Grece huit millions d'ames; ce calcul les juſtifie, & ils ont pu dire, ſans hyperbole, que cette Armée tariſſoit, en buvant, de petites rivieres.

La Grece fut allarmée à l'approche de cette tempête; mais elle ne déſeſpéra pas de la diſſiper. Dé-

marate, ce dernier Roi de Sparte, dont la retraite chez les Perſes avoit rendu les ſentimens ſuſpects, avertiſſoit de tems en tems ſes compatriotes, des deſſeins & des mouvemens de Xercès : il y eut une aſſemblée générale des Etats dans l'Iſthme : on convint de ſuſpendre toute conteſtation particuliere, de ſe réunir pour la défenſe de la liberté commune, & de décimer tous ceux qui ſe ligueroient avec l'ennemi. Cet arrêté n'empêcha pas une grande partie de la Béotie & de la Theſſalie, & quelques autres Etats les plus expoſés aux irruptions des Perſes, de ſe déclarer pour eux, ſur-tout après la retraite des dix mille hommes qu'on avoit envoyés à leur ſecours, ſous la conduite du Spartiate Evénete & de l'Athénien Thémiſtocle. Tout le fardeau de la guerre tomba donc ſur les Athéniens & ſur les Spartiates. Si-tôt qu'ils apprirent que le Perſe avoit traverſé la Thrace & la Macédoine, ils réſolurent, dans une ſeconde Aſſemblée, de s'oppoſer à ſes progrès, & Léonidas, Roi de Lacédémone, fut dépêché avec ſix mille hommes, pour s'emparer des Thermopiles. Les Thermopiles étoient un défilé de la largeur de vingt-quatre pieds, pratiqué dans les montagnes qui ſéparoient la Theſſalie du reſte de la Grece : on y voyoit encore les reſtes d'un mur, & des portes que les Phocéens avoient conſtruites pour ſe garantir des incurſions des Theſſaliens : ces portes, & quelques thermes ou bains chauds, placés à l'entrée du paſſage, l'avoient fait nommer Thermopiles. On choiſit cet endroit comme le plus propre à ôter à l'ennemi l'avantage du nombre & le ſecours de ſa Cavalerie : une autre conſidération qui ſe joignit à celle-ci, c'eſt le voiſinage de la Mer, qui les mettoit à portée de communiquer avec leur Flotte. Ce corps, commandé par Léo-

nidas, étoit composé de trois mille Spartiates, & de trois mille tant Béotiens & Corinthiens que Phocéens & Arcadiens. Tous ces petits Etats situés au dedans & au dehors de l'Isthme, fournirent, dans cette extrêmité, tous les soldats qu'ils purent lever, chacun proportionnellement à son étendue : chaque Peuple avoit son Chef; mais tous obéissoient à Léonidas.

Quant aux Flottes, il y avoit entr'elles la même disproportion qu'entre les Armées de terre : ils eurent recours aux Insulaires, dont la plupart étoient leurs Colonies ou leurs Alliés : la Sicile seule pouvoit équiper autant de vaisseaux que la Grece entiere ; mais Gélon, son tyran, prétendoit commander en Chef : pour les Crétois, ils avoient leurs oracles à consulter. Les Corcyréens affectoient d'être sensibles au danger commun, & parcouroient la côte avec soixante vaisseaux ; mais dans le dessein de se joindre au vainqueur : les Athéniens étoient à la tête de la marine. La derniere guerre qu'ils avoient eue contre les Æginetes, les avoient mis en état, les uns & les autres, de secourir le reste de la Grece : le génie pour la Marine s'étoit encore perfectionné sous Thémistocle : sans naissance, mais plein d'ambition, Thémistocle se plaignoit, en entrant dans le monde, que les trophées de Miltiade l'empêchoient de dormir : il proposoit avec hardiesse, & exécutoit avec fermeté tout ce qui tendoit à l'honneur de sa Patrie & à sa gloire particuliere : il persuada aux Athéniens de mettre en vaisseaux tout l'argent qu'on avoit tiré des mines, & qu'on devoit distribuer au peuple : c'est ainsi qu'il interpréta l'Oracle, qui leur avoit conseillé de placer toute leur confiance dans des murs de bois. La Flotte Athénienne s'accrut de deux cens vaisseaux : elle étoit composée

de deux cens quatre-vingt, en comptant ceux des alliés, lorſqu'elle mit à la voile; elle s'arrêta vers Artémiſium, au ſeptentrion de l'Eubée.

Pendant ce tems, Xercès s'approcha des Thermopiles, moins dans le deſſein de combattre, que d'inſpirer la terreur, en faiſant parade de ſes forces. Il trouva Léonidas prêt à le recevoir, & ſa petite troupe plus déterminée & plus gaie qu'on n'a coutume de l'être en pareil cas. Il lui fit dire que s'ils vouloient mettre bas les armes, on les accueilleroit en alliés, en amis, & qu'on avoit à leur donner des contrées plus vaſtes & plus riches que celles qu'ils poſſédoient. Ces offres furent rejettées avec indignation, & on lui fit réponſe que les Grecs avoient beſoin de leurs armes, amis ou ennemis, & qu'ils n'ambitionnoient d'autres contrées que celle qu'ils devoient à leur valeur, & qu'ils avoient réſolu de conſerver comme ils l'avoient acquiſe. Xercès, étonné de tant de fierté, demanda à Démarate à quoi penſoient ſes compatriotes, & s'ils couroient plus vîte que ſes chevaux. Ils combattront, lui dit Démarate, juſqu'à la derniere goutte de leur ſang, & il n'y en a pas un qui voulût ſurvivre à la liberté de ſon Pays. Ce fut en cette occaſion que Diénécès, à qui l'on diſoit que les Perſes obſcurciſſoient le Soleil de leurs traits, répondit : *Tant-mieux, nous aurons le plaiſir de les combattre à l'ombre.*

Xercès s'avança avec un corps de Médes, ordonna à ceux qui avoient perdu quelques-uns de leurs parens à la bataille de Marathon, de chaſſer l'ennemi de ce poſte, & de venger la mort de leurs amis & de leurs alliés, & l'attaque commença. Le Méde fondit avec impétuoſité, & fut repouſſé avec perte : on fit un maſſacre prodigieux de cette multitude indiſciplinée : la troupe immor-

telle, qui vint à ſon ſecours, ne s'en tira pas plus honorablement : le lendemain, Xercès détacha un corps de ſes meilleures troupes, & leur promit de grandes récompenſes, ſi elles s'ouvroient un paſſage à travers les Spartiates : ce choc fut plus violent, mais auſſi inutile que le précédent. Les Grecs, en bataillon ſerré, ſoutinrent leur effort ; la confuſion ſe mit entre les aſſaillans, ils ſe renverſerent les uns ſur les autres ; le maſſacre n'en fut que plus grand, & le défilé fut comblé de morts. On remarqua que, le premier jour, Xercès tomba trois fois du trône ſur lequel il étoit élevé pour obſerver le combat. Il étoit encore dans la même conſternation, lorſque le Trachinien Ephialte abandonna le camp de ſes compatriotes, & lui indiqua un chemin coupé ſur le bord des montagnes, d'où l'on pouvoit tomber ſur l'arriere-garde de l'ennemi. Léonidas, averti que vingt mille Perſes occupoient le haut des rochers, conſeilla à ſes compagnons de ſe retirer, les conjurant, par le ſalut de la Patrie, de ſe réſerver pour une meilleure occaſion ; ajoutant que, quant à lui, il appartenoit à ſon Pays plus qu'à lui-même, & qu'il étoit de ſon devoir de mourir en le défendant. Il ne conſerva que trois cents Spartiates, quelques Theſpiens & quelques Thébains : ils n'étoient pas mille en tout : *Allons, amis*, leur dit-il, *dînons auſſi gaiement que ſi nous avions tous à ſouper enſemble dans l'autre Monde.* En effet, ils ne pouvoient ſe propoſer rien de plus généreux, que de remplir l'Oracle, qui avoit déclaré que Sparte ſeroit priſe, ou que ſon Roi périroit ; & que de venger leur mort, avant que de perdre la vie, en apprenant aux Perſes à quel prix ils avoient mis leur liberté. Encouragés, par l'exemple de leur Chef, à vendre chérement leur ſang, & perſuadés

que la mort que l'on rencontre dans le camp ennemi eſt la plus honorable, ils marcherent, à la faveur de la nuit, droit à la tente du Roi, dans le deſſein de le ſurprendre : ils pénétrerent au milieu de l'Armée, renverſant & tuant tout ce qui s'oppoſoit à leur paſſage. Les ténebres augmenterent le trouble & la confuſion des Perſes ; ils fondirent les uns ſur les autres, & favoriſerent plutôt l'irruption des Grecs qu'ils ne l'arrêterent ; tout plia devant eux, juſqu'à ce que le jour éclairant leur petit nombre, environnés, aſſaillis, preſſés de tous côtés, ils tomberent ſur des monceaux d'ennemis maſſacrés, moins vaincus que laſſés de vaincre, laiſſant à la poſtérité l'exemple d'une intrépidité juſqu'alors inouie. L'opinion commune eſt que les trois cens Spartiates périrent dans cette action ; mais on dit qu'Ariſtodeme & Panitès s'abſenterent de l'Armée ſur un prétexte frivole ; que celui-là fut marqué d'infamie, & traité avec tant de mépris par ſes Concitoyens, qu'ils rompirent tout commerce avec lui ; mais qu'il ſe comporta ſi généreuſement à la bataille de Platée, qu'il répara ſon honneur. Quant à Panitès, qu'il fut ſi ſenſible aux reproches de ſes Concitoyens, qu'il ſe tua de ſa propre main. Le Perſe trouva le corps de Léonidas, & le mit en croix ; les Poëtes & les Hiſtoriens de ſon tems ont éterniſé ſa mémoire : tous ont cru que cette action, où les Perſes perdirent plus de vingt mille hommes, & qui eut une ſi grande influence ſur les événemens qui la ſuivirent, étoit bien au deſſus d'une victoire ; & Hérodote a dit qu'aucune bataille gagnée ne faiſoit plus d'honneur à la Grece que la défaite des Spartiates.

Quoique Xercès fût maître du paſſage, il inclinoit à tenter la fortune par Mer, plutôt que

d'avancer dans le Pays, ſur-tout quand il eut appris de Démarate que Sparte pouvoit mettre ſur pied huit mille hommes tels que ceux dont il venoit d'éprouver la valeur. Pour agir de concert avec l'Armée de terre, ſa Flotte s'étoit approchée de Sépias, Promontoire de la Magnéſie, où elle perdit, dans une tempête qui dura trois jours, quatre cents Soldats, des proviſions, quelques bateaux de tranſport, avec un nombre proportionné de Matelots. Pour réparer ces déſavantages, il commanda deux cens vaiſſeaux, dans le deſſein de ſurprendre les Grecs, qui étoient à l'ancre dans les détroits de l'Eubée : il employoit contre eux le même ſtratagême que celui dont ils venoient de ſe ſervir aux Thermopiles, à peu près dans le même tems, mais avec un ſuccès bien différent : car ſur l'avis de Thémiſtocle, on mit à la voile pendant la nuit; on fondit ſur cette Eſcadre; trente vaiſſeaux furent pris, ou coulés à fond; le reſte forcé de ſe mettre en Mer, fut aſſailli d'une tempête, & ſubmergé, ou briſé contre les rivages. Furieux de ces pertes, l'ennemi ſe préſenta, le lendemain, avec toute ſon Armée navale; elle formoit un large croiſſant : il offrit la bataille aux Grecs, qui l'acceptèrent avec empreſſement, & ſoutinrent ſon effort avec des pertes égales, juſqu'à la nuit qui ſépara les combattans. Les Athéniens ſe firent beaucoup d'honneur dans cette journée; on dut l'égalité du ſuccès à leur valeur, & à cinquante vaiſſeaux dont ils s'étoient renforcés; cependant ils avoient été ſi maltraités, qu'ils abandonnerent le champ de bataille pour ſe radouber; & ſur la nouvelle de la défaite de Léonidas, ils crurent qu'il étoit à propos de s'enfoncer dans le Pays.

Les Perſes conduiſirent leur Flotte à Artémi-

ſium, & s'emparerent de l'Eubée & des Côtes circonvoiſines; tandis que Xercès parcouroit la Doride & la Phocide, déſolant le Pays, & ravageant tout ce qui ſe trouvoit ſur ſa route. Il envoya un détachement à Delphes, avec ordre de dépouiller le Temple d'Apollon, & campa dans la Béotie avec le reſte de l'Armée. Lorſqu'il fut ſur le point d'entrer dans l'Attique, les Athéniens ſolliciterent leurs alliés de lui faire tête; mais ils ſe refuſerent à ce deſſein, & regardant comme perdu tout ce qui étoit hors de l'Iſthme, ils mirent toute leur reſſource dans la défenſe du Péloponneſe. Les Athéniens abandonnés de tous côtés, embarquerent leurs femmes, leurs enfans, avec ce qu'ils avoient de plus précieux, & les tranſporterent à Trézene, à Ægine & à Salamine. Xercès mit l'Attique à feu & à ſang, & entra dans Athenes, trois mois après ſa deſcente en Europe: le petit nombre d'habitans qu'on y avoit laiſſés, ſe retira dans la citadelle, où, prenant à la lettre l'Oracle qui leur avoit prédit qu'ils trouveroient leur ſûreté dans des murs de bois, ils ſe fortifierent avec des poutres & des ſolives, & ſoutinrent un premier aſſaut: ces malheureux Citoyens réſiſterent avec tant de confiance, qu'on prit la citadelle, qu'on brûla le Temple de Minerve, & qu'ils ſe laiſſerent paſſer au fil de l'épée, plutôt que de capituler à quelque condition que ce fût.

Dans cette extrêmité, on tint une aſſemblée générale, où chacun ayant propoſé ce que ſa crainte ou ſon intérêt lui ſuggéra, on réſolut de défendre l'Iſthme par terre & par mer: ce deſſein tendoit à la ſûreté particuliere de la Laconie; auſſi fut-il aiſément approuvé par le Spartiate Euribiade, qu'on avoit nommé Amiral de la Flotte, malgré les ſervices ſignalés que la Grece avoit reçus

des Athéniens. Athenes, qui avoit été forcée de céder le commandement à Sparte en des occasions moins importantes, ne jugea pas à propos de le lui disputer alors : l'Armée de terre avoit pour Général Cléombrote, Roi de Lacédémone, & frere de Léonidas : mais lorsqu'il fut question d'abandonner Salamine, Thémistocle s'y opposa avec tant de chaleur, qu'Euribiade le menaça de le frapper : *Frappe*, répondit Thémistocle, *mais écoute* : puis il ajouta que toute leur espérance étoit dans leurs vaisseaux, que la Flotte de l'ennemi ne pouvoit s'étendre sur les mers étroites dont ils étoient en possession, & qu'il étoit de la derniere conséquence de ménager cet avantage. On lui objecta que les affaires des Athéniens n'étoient plus à comparer à celles des Péloponnésiens, dont toutes les Villes étoient encore libres. Adimante, Chef des Corinthiens, insista particuliérement sur cette différence : il avoit eu l'audace d'interrompre Thémistocle, en lui disant que ceux qui avoient abandonné leur Pays à l'ennemi, n'étoient pas gens à conserver le reste de la Grece par leurs avis ; que dans la délibération présente, où il s'agissoit de l'intérêt public, ils n'avoient pas droit de suffrage ; qu'enfin il ne leur convenoit pas d'ouvrir la bouche, tant que leurs affaires ne seroient pas en meilleur état. Thémistocle, indigné de la maniere outrageante dont on lui reprochoit les malheurs de sa Patrie, chargea d'invectives les Corinthiens & leur Général, & repliqua qu'il restoit toujours une Ville aux Athéniens, & que deux cens vaisseaux qui faisoient les forces principales de la Grece, suffiroient à relever les murs d'Athenes, ou à les transporter ailleurs : puis s'adressant à Euribiade, il lui fit entendre qu'Athenes seule étoit plus puissante [illegible]

Mer que le reſte de la Grece, & que s'il ne ſe rendoit à ſon avis, & qu'il n'y entraînât les alliés, ſes Concitoyens romproient toute alliance, & ſe ſépareroient de ceux qui avoient été les premiers à les abandonner à la fureur de l'ennemi. La crainte de perdre des gens qui ſoutenoient la plus grande partie du poids de la guerre, eut tout l'effet que Thémiſtocle en attendoit; on ſe rendit à ſes raiſons; les Chefs des confédérés ſe réconcilierent avec lui; & le réſultat de cette aſſemblée fut, qu'on ſe prépareroit à recevoir l'ennemi dans l'Iſthme par terre, & dans les détroits de Salamine par Mer.

Dans cet intervalle, Xercès s'approcha de la Mer, pour être à portée des ſecours qu'il pouvoit recevoir de ſa Flotte, qui mouilloit à Phalere, port des Athéniens; & tandis qu'il concertoit avec ſes Généraux, les Grecs changerent encore d'avis. Regardant comme une folie d'abandonner un Pays qu'ils poſſédoient, dans l'eſpérance d'en recouvrer un autre qui étoit entiérement perdu, ils mirent à l'ancre, & réſolurent de faire voile vers l'Iſthme. Thémiſtocle voyant que ſes raiſons ne prévaloient pas ſur leur opiniâtreté, eut recours au ſtratagême: il dépêcha à Xercès Sicinius, priſonnier Perſe, & qui, par conſéquent, ne pouvoit être ſuſpect à ce Prince, pour l'avertir que l'Amiral Athénien étoit ſecrétement dans ſes intérêts, que les Grecs ſe préparoient à la fuite, & que s'il tomboit ſur eux dans cette confuſion, ſans leur donner le tems de ſe ſéparer, ou de joindre leur Armée de terre, c'étoit fait de leur Flotte. Xercès donna dans cette ruſe, il commanda, ſur le champ, de bloquer, avec deux cents vaiſſeaux, tous les détroits, & de fermer les paſſages, juſqu'à ce que le reſte de la Flotte fût arrivé. Ariſ-

tide qui avoit eu beaucoup de peine à paſſer d'Ægine à Salamine, annonça dans le même moment que les Perſes les enveloppoient actuellement, & qu'il falloit ſe préparer au combat : la réputation que ce Général s'étoit faite à Marathon, jointe à des qualités éminentes, éclipſoit la gloire naiſſante de Thémiſtocle, & jettoit entr'eux une émulation que la différence de leur caractere attiſoit encore. Ariſtide étoit ferme, conſtant, paiſible, doux, ouvert, ſincere & généreux; on le diſtinguoit par l'épithete de *juſte*. Thémiſtocle ne ſe piquoit guere de ces vertus : il étoit adroit, entreprenant, & populaire : jaloux de ſon rival, il le fit bannir d'Athenes par la voie de l'Oſtraciſme. La faction étoit ſi puiſſante, & la terreur panique ſi grande, que tandis qu'on ramaſſoit les ſuffrages qui ſervirent à ſa condamnation, un manant vint le prier lui-même d'écrire ſur ſon écaille le nom d'Ariſtide : *Quelle raiſon avez-vous de vous plaindre d'Ariſtide? vous a-t-il fait quelque tort*, lui dit-il? *Aucun*, lui répondit cet homme; *mais je ſuis ennuyé d'entendre prôner ſa juſtice.* Ariſtide retourna l'écaille, & écrivit ſon nom ſans repliquer. Il ſortit d'Athenes, en ſouhaitant que ſes Concitoyens n'euſſent jamais lieu de ſe reſſouvenir de lui : on le rappella, après trois ans d'exil, dans la crainte qu'il ne ſervît aux Perſes à conquérir l'Attique; mais il étoit ſi loin de ce deſſein, qu'avant que l'arrêt de ſon retour fût publié, il n'oublia rien de ce qui pouvoit encourager ſes compatriotes à défendre leur liberté ; & pour donner à la Patrie une preuve authentique de ſon zele, il contribua, de toute ſon autorité, à l'élévation de Thémiſtocle, ſon plus grand ennemi, ſans toutefois perdre de vue l'intérêt & la ſûreté publique. Cette conduite généreuſe conquit Thémiſtocle;

miſtocle : il immola au bien général tout ſentiment ambitieux ; il fit part à Ariſtide de ſes deſſeins, & ſur-tout de la réſolution de ſe laiſſer envelopper ; & ils ſe réunirent pour perſuader aux autres Généraux de tenir ferme. Ils n'y conſentirent que lorſqu'une galere de Ténédos, qui avoit déſerté de la Flotte des Perſes, vint confirmer ce qu'Ariſtide avoit annoncé : ne voyant donc d'autre voie d'échapper que celle qu'ils ſe feroient à travers l'ennemi, ils ſe préparerent au combat.

Ils avoient augmenté leur Flotte de trois cens huit vaiſſeaux de guerre, ſans compter les alleges & les vaiſſeaux de tranſport : cependant elle n'étoit pas comparable à celle des Perſes, qui avoient réparé le dommage qu'ils avoient ſouffert de la tempête, & qui étoient au moins en auſſi bon état que quand ils mirent à la voile. Xercès, élevé ſur le rivage, & entouré de ſes Secrétaires préparés à écrire les particularités de cette action, donna le ſignal à ſon Amiral Ariaménès. Thémiſtocle exhorta ſes Soldats à défendre ce qu'ils avoient de plus cher, ſortit de Salamine, & ſe préſenta courageuſement à l'ennemi. Les Phéniciens, en qui les Perſes avoient toute confiance, faiſoient face aux Athéniens. Le reſte de la Flotte, diſpoſé dans l'ordre des Nations, conſerva ſans peine ſa forme en pleine Mer ; mais lorſqu'elle fut engagée dans les détroits, tout l'avantage de ſa multitude s'évanouit, & toute l'adreſſe & la diſcipline des Grecs ſe déploya. L'Amiral Perſe, qui commandoit l'avant-garde, fondit avec fureur, & fut coulé à fond au premier choc. Cet accident jetta la terreur & la confuſion parmi ceux qui le ſuivoient ; ils ſe retirerent ſur le champ, & gagnerent le large ; mais vivement pourſuivis, les uns furent pris, d'autres, frappés par les leurs

des vaiſſeaux Grecs qui s'élançoient ſur eux, percés, fracaſſés, furent coulés à fond ; le frottement réciproque avoit briſé leurs rames : ajoutez que les Ioniens, que Thémiſtocle avoit ſéduits, profiterent de ce déſordre pour ſortir de la ligne du combat. L'action fut opiniâtre entre les deux autres, & la victoire douteuſe, juſqu'à ce que les Chypriens & les Phéniciens pouſſés ſur le rivage, abandonnerent le reſte de la Flotte à la fureur des Athéniens, dont elle ne put ſoutenir l'impétuoſité : la confuſion ſe mit entre les vaiſſeaux ; ils tomberent les uns ſur les autres : les Athéniens pourſuivirent ceux qui demeurerent en pleine Mer ; tandis que les Æginetes, qui s'étoient emparés des détroits de l'Attique, fermerent le paſſage à ceux qui ſe refugierent ſur les côtes. C'eſt ainſi que les Grecs remporterent une victoire complette ; ils prirent ou coulerent à fond plus de deux cens vaiſſeaux, & n'en perdirent pas plus de quarante.

Théomeſtor, Phittacès, Capitaines Samiens, & Artémiſie, Reine d'Halicarnaſſe, ſe ſignalerent du côté des Perſes. Cette Princeſſe avoit armé quatre vaiſſeaux : elle aſſiſta au Conſeil de guerre, où l'on réſolut ce combat, qu'elle diſſuada, par de puiſſantes raiſons : elle remontra à Xercès la ſupériorité des Grecs dans la Marine, & le peu de fond qu'il pouvoit faire ſur les auxiliaires, l'aſſurant que s'il ſe contentoit de border la côte avec ſa Flotte, & de pourſuivre les avantages que ſon Armée de terre avoit remportés, bientôt les Grecs ſeroient contraints de ſe retirer, & de rentrer dans leurs Villes, où on les écraſeroit ſans peine. Xercès admira ſa prudence ; mais comme elle étoit ſeule de ſon avis, on en ſuivit un autre : cependant, quand on fut aux priſes, elle fit preuve d'un courage ſi ſupérieur à la réſiſtance

des alliés, que Xercès ne put s'empêcher de dire que les femmes s'étoient battues comme des hommes, & les hommes comme des femmes. Elle se rendit si incommode dans la mêlée, que les Grecs mirent sa tête à prix : pressée vivement par un de leurs vaisseaux, sans espoir de se défendre, & d'échapper, elle alloit tomber entre leurs mains, lorsque prenant son parti brusquement, elle fondit sur un de ses alliés, & l'attaqua avec tant de furie, qu'elle le coula à fond : cela se passa dans la chaleur du combat, lorsque les lignes étant rompues, la confusion ne laissoit presque plus distinguer l'ami de l'ennemi. Cette action donna le change au Grec qui la poursuivoit ; il prit son vaisseau pour un transfuge, & l'abandonna : celui qu'elle venoit de couler à fond étoit commandé par Damasithymès, Roi des Calyndiniens, qui l'avoit maltraitée dans une querelle qu'ils avoient eue sur l'Hellespont : en tournant son stratagême contre ce Prince, elle satisfaisoit à sa vengeance, & pourvoyoit à son salut : on soupçonne Hérodote, qui étoit d'Halicarnasse, d'avoir exagéré le mérite de cette Princesse, & d'en avoir fait l'Héroïne de son Histoire, dans le dessein d'illustrer sa Patrie.

Xercès, étonné de cette défaite, ne savoit plus quelles mesures prendre, lorsque Mardonius s'approchant de lui, lui pallia la perte, chargea la lâcheté des auxiliaires de ce mauvais succès, & lui conseilla de rentrer promptement dans son Royaume, de peur que la renommée, qui grossit ordinairement les faits, ne donnât lieu à quelque révolte : il s'engagea de réduire les Grecs avec trois cens mille hommes d'élite, ou de prendre sur lui toute la honte de l'entreprise, s'il échouoit. Xercès agréa ce conseil, & se persuadant que la

priſe d'Athenes, qui étoit le but principal de la guerre, ſuffiſoit à ſa gloire, prépara ſon retour à la tête d'une partie de l'Armée, laiſſant l'autre à Mardonius, moins dans l'eſpoir de ſubjuguer la Grece, que dans la crainte d'être pourſuivi. Telles furent les réſolutions priſes dans un Conſeil de guerre qui ſuivit le combat. La Flotte toute en déſordre, ſortit, pendant la nuit, de Phalere, & fit voile vers l'Helleſpont. Les Grecs la pourſuivirent; mais l'ayant perdue de vue, ils relâcherent à Andros, une des Cyclades, où l'on propoſa de rompre le pont de bateaux, de couper le paſſage à l'Armée de terre, & de la tailler en pieces, ou de la contraindre à une paix avantageuſe. Mais Euribiade, ou plutôt Ariſtide, dit Plutarque, craignant que la néceſſité ne donnât du courage à l'ennemi, & que ne pouvant demeurer en Grece que l'épée à la main, il ne s'ouvrît, l'épée à la main, un paſſage en Aſie, combattit cet avis, ajoutant qu'ils n'avoient que trop d'ennemis, ſans prendre des précautions pour en accroître le nombre; & que bien loin de rompre le pont qu'ils avoient conſtruit, il vaudroit mieux, s'il étoit poſſible, leur en fabriquer un ſecond. Thémiſtocle appuya ce diſcours, & dépêcha ſur le champ à Xercès le même Emiſſaire, dont il s'étoit ſervi à Salamine, pour lui donner avis que les Grecs intercepteroient ſon retour, s'il ne précipitoit ſa fuite. A cette nouvelle, Xercès remit le ſoin de l'Armée à ſes Généraux, ſe hâta vers l'Helleſpont, & arriva ſur ſes bords, après une marche de quarante-quatre jours. La tempête ayant briſé le pont, il ſe ſauva ſeul dans une barque de pêcheur. Quel revers de fortune! Ce Monarque, qui faiſoit gémir, il n'y a qu'un inſtant, la terre ſous le poids de ſes Armées, maintenant fugitif & ſans ſuite,

n'a pas un domeſtique qui l'accompagne : celui dont les vaiſſeaux innombrables couvroient la Mer, & qui prétendit enchaîner les flots, vogue à l'aventure dans une barque de pêcheur ; enfin il arrive en Aſie : l'Armée, qui avoit ordre de le ſuivre, haraſſée d'une marche continuelle, pour comble de malheurs, fut déſolée par une famine, avant-couriere de la peſte, prédite par Artabane, qui fit de ſi grands ravages dans cette multitude, qu'elle étoit ſuivie par une nouvelle Armée de bêtes farouches & d'oiſeaux voraces, dont ils étoient la proie à meſure qu'ils périſſoient. Ceux qui échapperent à ce fléau, ſe rendirent à Sardes, ſéjour de leur Roi.

CHAPITRE III.

Depuis la retraite de Xercès, juſqu'aux victoires de Cimon, ſur les rives de l'Eurimédon ; ce qui comprend l'eſpace de 10 ans.

TEl fut le ſort de ces nombreuſes Armées : la défaite des Perſes donna le tems aux Grecs de reſpirer, & de pourvoir à leur ſûreté. Juſqu'à préſent on peut dire qu'ils devoient leur ſalut à Thémiſtocle : c'eſt un témoignage que tous les Généraux lui rendirent ſolemnellement. Interrogés aux pieds des Autels, qui d'entr'eux avoit le mieux mérité de la Patrie, chacun répondit, *c'eſt Thémiſtocle, ou moi.* Les Lacédémoniens enchérirent ſur cet éloge : ils le conduiſirent à Sparte, & après avoir accordé le prix de la valeur à Euribiade, ils décernerent celui de la prudence & du commandement à Thémiſtocle : on le couronna

d'olivier : on lui donna la prééminence ſur le Roi : on lui fit préſent d'un riche char, & trois cens chevaux furent commandés pour l'eſcorter juſques ſur les confins de leur territoire. A ces marques extraordinaires d'eſtime de la part d'un Peuple ſévere & jaloux, toute la Grece tourna les yeux ſur cet Athénien, comme ſur ſon libérateur. Quelque tems après, comme il aſſiſtoit aux Jeux Olympiques, chacun ſe le montroit, le regardoit avec admiration, & tout le ſpectacle retentit de ſes louanges. Il fut ſi ſenſible à cet applaudiſſement général, que ne pouvant contenir ſa joie : *Je recueille aujourd'hui*, dit-il à ſes amis, *tout le fruit de mes travaux.* L'envie ſe fit entendre au milieu de ce bruit flatteur ; un habitant de Sériphe lui inſinua qu'il étoit moins obligé de ces honneurs à ſon mérite perſonnel, qu'à l'éclat de ſa Patrie. *Tu as raiſon*, lui répondit Thémiſtocle ; *je n'aurois jamais été tant eſtimé, ſi j'avois été de Sériphe ; ni toi, quand tu aurois été d'Athenes.* Après la fuite de Xercès, il alla mettre à contribution les Inſulaires qui avoient embraſſé ſon parti : il dit aux habitans d'Andros, qu'il venoit accompagné de deux puiſſantes Divinités, la Perſuaſion & la Néceſſité. A quoi les Andriens ayant répondu qu'ils en avoient à leur oppoſer deux autres qui ne l'étoient pas moins, la Pauvreté & l'Impuiſſance, il bloqua la Ville ; mais ſes fortifications la mettant en état de tenir long-tems, il fut contraint de ſe retirer.

Mardonius paſſa l'hiver dans la Theſſalie, & ſur les confins de la Macédoine, où ayant renforcé de cinquante mille hommes l'Armée de trois cens mille que Xercès lui avoit laiſſée, il ſe mit en campagne. Les Athéniens lui donnoient tant d'effroi, que pour les ſéparer du reſte des alliés,

il leur offrit une paix honorable & l'amitié de ſon Prince, & s'engagea à relever les murs de leur Ville, à leur donner une ſomme conſidérable d'argent, & à les rendre maîtres de la Grece. Les Lacédémoniens alarmés, firent repréſenter aux Athéniens, par des Ambaſſadeurs, qu'on leur dépêcha, qu'ils les croyoient trop équitables & trop reconnoiſſans pour abandonner ceux que leur intérêt ſeul avoit engagés dans la guerre contre les Perſes, & qu'ils eſpéroient qu'ils ne flétriroient point la mémoire de leurs ancêtres, en devenant les inſtrumens de la ſervitude de ceux dont ils avoient été ſi généreuſement ſecourus; mais qu'afin qu'ils ne puſſent excuſer, par leurs beſoins, la honte du Traité qu'on leur propoſoit, ils pouvoient envoyer à Sparte leurs femmes & leurs enfans, qu'on en auroit ſoin. Les Athéniens répondirent qu'ils paſſoient à leurs ennemis, qui ne connoiſſoient rien au deſſus de l'or, de marchander leur amitié; mais qu'ils ne pouvoient pardonner aux Lacédémoniens d'oublier ce qu'ils avoient ſouffert en défendant la liberté commune, & de les exhorter au combat pour du pain; & Ariſtide faiſant rentrer les Députés dans l'Aſſemblée, les chargea de dire à leurs compatriotes, que tous les tréſors du monde ne paieroient pas aux Athéniens la liberté de la Grece. Puis on porta la parole à Alexandre, Roi de Macédoine, & envoyé de Mardonius: en ſe tournant vers le Soleil, *tant que ſa courſe durera*, lui dit-on, *les Athéniens vengeront ſur les Perſes le ravage de leur Pays, & la profanation de leurs Temples.* Mais Alexandre inſiſtant & ſe propoſant pour médiateur, on le remercia de ſes bonnes intentions, & on lui conſeilla, en ami, d'abandonner un deſſein qui pourroit l'expoſer aux inſultes du Peuple.

Sur cette réponſe, Mardonius s'empara de l'Attique, & rentra dans Athenes dix mois après ſa priſe par Xercès. Les habitans ſe retirerent encore dans Salamine, & dans les places circonvoiſines, en attendant les ſecours des alliés. Ce Général leur réitéra les mêmes propoſitions : mais ils en étoient ſi éloignés, que le Sénateur Lycidas, que Démoſthene appelle Cyrſilus, fut lapidé, pour avoir oſé dire qu'elles méritoient quelqu'attention. Sa femme & ſes enfans reçurent le même traitement des femmes Athéniennes. On preſſa les Spartiates de ſe mettre en campagne ; mais toujours déterminés à fortifier l'Iſthme, c'étoit des prétextes éternels, & ils temporiſerent juſqu'à ce que les Athéniens leur donnerent avis que le peu de part qu'ils prenoient à la cauſe commune, les engageroit à ſuivre leur exemple, & à ſe pourvoir ailleurs ; qu'aſſurément la défenſe de l'Iſthme ne feroit pas la ſûreté du Péloponneſe, ſi ceux qui étoient les Maîtres des Mers qui l'environnent, ſe réuniſſoient à l'ennemi. Ces menaces eurent un bon effet, & quand on envoya demander aux Éphores leur derniere réſolution, ils répondirent aux Députés, que huit mille hommes étoient actuellement en marche, & qu'on en pourroit encore lever cinq mille ſur leur territoire : ces forces ſe joignirent dans l'Iſthme aux autres troupes du Péloponneſe. Mardonius en fut averti, & jugea à propos de gagner les plaines de la Béotie ; mais avant que de ſe mettre en route, irrité de l'opiniâtreté de Athéniens, il mit le feu dans leur Ville, brûla & démolit tout ce qui étoit échappé à la fureur de ſon Maître. Les Athéniens ſortirent de Salamine, & ſe réunirent au reſte de la Grece à Eleuſis ; l'Armée étoit de cent mille hommes ; Hérodote en compte dix mille de plus. Elle ſui-

vit Mardonius dans la Béotie, ſous les ordres de Pauſanias, fils de Cléombrote, & Vice-Roi de Lacédémone, pendant la minorité de Pliſtarque, fils de Léonidas. Les Perſes couvroient les rives de l'Aſopus, & les Grecs camperent au pied du Mont Cythéron. Lorſqu'il fut queſtion de ſe ranger en bataille, les Spartiates garderent le commandement de l'aile droite, qu'ils avoient eu de tout tems; mais les Tégéens diſputerent celui de l'aile gauche aux Athéniens, alléguant ce que leurs ancêtres avoient fait pour la cauſe commune. Les Athéniens s'irriterent de cette prétention, & on s'échauffoit de part & d'autre, lorſqu'Ariſtide s'interpoſa en faveur de ſes compatriotes, & s'adreſſant aux Spartiates & aux autres Confédérés: » Il n'eſt pas tems, leur dit-il, de diſcuter l'importance de ces ſervices qu'on fait ſonner ſi haut: nous nous contenterons de répondre que le poſte ne donne, ni n'ôte la valeur, & qu'en quelqu'endroit qu'on nous place, nous nous y maintiendrons & ferons notre devoir: nous ſommes ici, non pour diſputer contre nos amis, mais pour combattre nos ennemis; non pour exalter nos ancêtres, mais pour les imiter; & c'eſt la bataille qui décidera du mérite particulier des Villes, des Généraux & des Soldats «. Ce diſcours détermina le Conſeil de guerre, & les Athéniens commanderent l'aile gauche.

Après ce contre-tems, il en ſurvint un plus fâcheux. La guerre avoit ruiné les meilleures & les plus riches familles d'Athenes, il ne leur reſtoit ni autorité, ni crédit. Indignées de cet aviliſſement, elles ſe liguerent, & réſolurent de trahir la Patrie, ou de changer le Gouvernement. Ariſtide découvrit le complot: le nombre des conſpirateurs croiſſant de jour en jour, il crut à propos d'en in-

former publiquement; mais craignant d'aller trop loin dans les circonſtances préſentes, il ſe contenta de faire arrêter huit des plus ſéditieux : on procéda contr'eux; deux s'échapperent pendant l'inſtruction de cette affaire. On croit que ce fut une adreſſe d'Ariſtide, qui trouva dans cette évaſion un moyen de décharger & d'abſoudre les complices : » Vous vous juſtifierez, leur dit-il, ſur le champ de bataille : c'eſt-là qu'on jugera ſi vous avez trempé dans quelque conſpiration, ou ſi vous êtes demeurés fideles à la Patrie «. Cet acte de diſſimulation donna le tems aux coupables de ſe repentir, & prévint une émeute générale : il crut, dit Plutarque, qu'il étoit bon d'immoler, en quelque façon, la juſtice à l'intérêt public.

La ſituation des Grecs étoit avantageuſe : retranchés dans des rochers & des lieux eſcarpés, il n'y avoit de toute l'Armée que trois mille Mégaréens, qui campoient dans la plaine. Mardonius envoya contr'eux un gros de Cavalerie, qui les enfonça, & les preſſa ſi vivement, qu'ils firent demander du ſecours à Pauſanias. Comme il étoit néceſſaire, & qu'il étoit impoſſible qu'il fût prompt, Ariſtide, qui commandoit les Athéniens, leur dépêcha trois cens ſoldats, qui ſoutinrent le choc des Perſes avec fermeté, & engagerent une action où Maſiſtius leur Général fut tué. Le nombre des combattans s'accrut de part & d'autre, le combat fut opiniâtre; mais les Grecs enleverent, en triomphe, le cadavre de Maſiſtius, ſans avoir fait aucune perte conſidérable.

Le jour ſuivant Pauſanias abandonna ſon camp, & s'avança vers Platée, où les deux Armées demeurerent en préſence ſept jours entiers. Il n'y eut que quelques eſcarmouches entre les Grecs & la Cavalerie des Perſes. On avoit prédit aux

deux Armées, que celle qui ſe tiendroit ſur la défenſive, demeureroit victorieuſe. Cet Oracle ſuſpendit les armes ; mais Mardonius, qui commençoit à manquer de proviſions, fixa l'attaque au matin du huitieme jour. Pauſanias en fut informé, & mit ſes troupes en bataille. Les Athéniens compoſoient l'aile droite, & faiſoient tête aux Perſes : ils connoiſſoient leur façon de ſe battre, & les victoires qu'ils avoient remportées ſur eux devoient encore ajouter à leur courage. Les Spartiates occupoient l'aile gauche, on les avoit oppoſés aux Grecs, qui s'étoient ligués avec l'ennemi. Mardonius fit incontinent déplacer les Perſes : ce mouvement fut imité par Pauſanias, & le jour ſe paſſa à changer de part & d'autre l'ordre de bataille. Les Grecs, qui n'avoient point d'eau, & qui ne ſuppoſoient pas qu'on dût en venir ſi-tôt aux mains, décamperent pendant la nuit, & n'obſerverent pas dans leur retraite tout l'ordre poſſible. Mardonius prit ce trouble pour les ſuites de la fuite & de la frayeur, les pourſuivit avec toute ſon Armée, & chargea vigoureuſement l'arriere-garde, preſque toute compoſée de Lacédémoniens, dont la marche avoit été ralentie par l'opiniâtreté d'un Régiment, qui refuſoit de ſuivre, ſur ce qu'il étoit contraire à la diſcipline des Spartiates d'abandonner ſon poſte. Cependant ils formerent une eſpece de bataillon, reçurent l'ennemi avec leur bravoure ordinaire, & ſoutenus des Tégéens, arrêterent l'impétuoſité des Perſes, dont ils firent un grand carnage. Mardonius fut tué dans cette action, de la main du Spartiate Aimneſte. Pendant ce tems, l'allarme parvint au gros de l'Armée, les troupes accoururent par pelotons, & la déroute des Perſes fut générale. Artabaſe, qui commandoit un corps de

A. M. 3525. Olymp. LXXV. 2.

quarante mille hommes, s'enfuit vers l'Helleſpont, & le reſte de l'Armée ſe renferma dans le camp, & s'y fortifia. Les Athéniens, qui ſe hâtoient, dans l'eſpérance de partager la victoire, furent arrêtés par un corps de huit mille hommes, compoſé de Theſſaliens & de Thébains, qui avoient pris le parti de l'ennemi : cependant, après une action fort vive, ils percerent, & ſe joignirent aux Lacédémoniens, qui en étoient à l'attaque des retranchemens ; mais peu verſés dans cette partie de l'Art militaire, ils céderent aux Athéniens ce périlleux emploi. La breche fut ouverte en un moment ; ils renverſerent tout ce qui s'oppoſoit à leurs efforts, & l'Armée les ſuivit. Le maſſacre fut incroyable, plus de cent mille Perſes furent paſſés au fil de l'épée. Pauſanias jugeant qu'ils étoient en trop grand nombre pour les faire priſonniers, ne leur donna point de quartier : on dit que de trois cens mille hommes qui ſe préſenterent ſur le champ de bataille, à peine en échappa-t-il trois mille, outre les quarante mille qui prirent la fuite, ſous la conduite d'Artabaſe. Les Grecs ne perdirent que dix mille hommes tout au plus, & ce petit nombre de morts ſert moins à diminuer l'honneur de cette journée, qu'à lui donner de la vraiſemblance. Ils en firent les funérailles après le combat. Diodore date de cette victoire l'origine des Panégyriques & des Jeux ; mais on trouve dans l'Hiſtoire de la guerre de Troye des Jeux inſtitués, & les Héros des ſiecles antérieurs ſemblent être redevables de leur Divinité à cette cérémonie. On attribue les oraiſons funebres à Solon : cet uſage paſſa d'Athenes dans toutes les autres Villes : on le regardoit comme un puiſſant aiguillon pour les vivans, & l'on croyoit que le mort en étoit plus heureux, lorſque ſes

exploits avoient été célébrés par un Orateur public. C'eſt ainſi que la Religion aidoit à conſerver les noms de ceux qui avoient bien mérité de la Patrie : on répétoit tous les ans ces panégyriques. On inſtitua, à l'occaſion de la défaite des Perſes, des Jeux, qu'on renouvelloit tous les cinq ans ; on les nomma les Jeux de la Liberté. On offroit encore un ſacrifice annuel à Jupiter Libérateur : à cet effet, toutes les Villes de la Grece envoyoient leurs Députés à Platée, dont les habitans, en mémoire du combat qui s'étoit donné ſur leur territoire, avoient le ſoin immédiat de ces ſolemnités. On trouva dans le camp des Perſes des richeſſes immenſes, dont le partage, dit Juſtin, commença de corrompre les mœurs : on accorda beaucoup de privileges aux Platéens, à qui l'on fit encore préſent de quatre-vingt talens, en récompenſe du zele qu'ils montrerent, & des ſervices qu'ils rendirent dans cette action. Ils éleverent de cet argent un Temple à Minerve, qui fut orné des peintures, qui, du tems de Plutarque, c'eſt-à-dire, ſix cens ans après avoir été faites, paroiſſoient encore auſſi fraîches qu'au ſortir de la main de l'ouvrier. Ils marcherent enſuite contre les Thébains, qui, après quelque réſiſtance, livrerent les Chefs de la révolte, que l'on mit à mort.

Le ſuccès de leur Flotte couronna cette victoire. Après la défaite de Salamine, les Perſes ſe retirerent à Cumes ; mais pour contenir & défendre les côtes de l'Aſie, ils firent voile du côté de Samos, au commencement du Printems. Les Grecs ſe refaiſoient alors à Ægine : ſollicités par des Députés de Chio, de les délivrer de la domination des Perſes, ils s'avancerent juſqu'à Délos : là, tandis qu'ils obſervoient les mouvemens de

l'ennemi, les Samiens les informerent des dispositions des Ioniens, & les exhorterent à paroître en pleine Mer, les assurant que ces Peuples étoient prêts à se révolter, si-tôt qu'ils verroient une Puissance en état de les protéger. On mit donc à la voile, sous la conduite de Leutichide de Lacédémone & de Xantippe d'Athenes : à leur approche, les Perses descendirent à Mycale, Promontoire de l'Ionie, & tirerent à bord leurs vaisseaux, & les environnerent d'une forte muraille, dont l'accès étoit défendu par un fossé profond : d'ailleurs ils étoient couverts par un corps de soixante mille hommes d'Infanterie, qu'on avoit laissé sous les ordres de Tygrane, pour la sûreté du continent. Leutichide exhorta, par un Héraut, les Ioniens à la révolte, mit ses forces à terre, & se prépara à donner bataille dès le lendemain. Les Perses se méfiant des Ioniens, désarmerent les habitans de Samos, employerent les Miléſiens à la défense des passages aux environs de Mycale, & disperserent le reste parmi leurs troupes, pour les obliger à combattre conjointement avec elles. L'Armée des Grecs étoit partagée en deux corps ; les Athéniens & les Corinthiens suivoient les plaines, tandis que les Spartiates franchissoient les précipices & gagnoient les hauteurs. Le combat commença avec résolution & courage de part & d'autre, & le succès de cette action fut incertain jusqu'au moment de la désertion des Miléſiens & des Samiens, qui entraînerent avec eux le reste des Grecs Asiatiques. Les Perses firent encore quelques efforts pour conserver leur poste ; mais enfin ils furent mis en déroute, poursuivis & massacrés jusques dans leurs tentes. Les Athéniens se rendirent maîtres du champ de bataille, sans le secours des Spartiates, qui n'eurent d'autre

part à cette action, que d'avoir diſperſé quelques troupes, qui ſe retiroient en aſſez bon ordre. Les Perſes perdirent quarante mille hommes, & Tygrane, leur Général, fut tué. Comme ils étoient excités par le deſir de recouvrer l'honneur de leurs armes, cette victoire coûta plus cher aux Grecs qu'aucune des précédentes: ce combat ſe donna le ſoir du même jour que celui de Platée; & l'on ſavoit au camp de Mycale la défaite des Perſes à Platée, avant l'action. Cette nouvelle ne fut pas inutile au ſuccès: il n'eſt pas fort important de diſcuter ſi Leutichide la reçut par ſes intelligences, ou s'il inventa ce ſtratagême pour encourager ſes ſoldats; l'énorme diſtance des lieux rend la derniere conjecture plus vraiſemblable: ce qu'il y a de certain, c'eſt que la choſe étoit telle que Leutichide l'avoit dite, & que ce bruit répandu dans l'Armée eut un fort bon effet.

Pour rendre cette victoire complette, les Athéniens brûlerent les vaiſſeaux des Perſes, & chargés de riches dépouilles, revinrent à Samos, où l'on reçut les Ioniens & les Æoliens pour alliés. Comme ce n'étoit pas la premiere fois qu'on les arrachoit à la domination des Perſes, pour les délivrer de la crainte d'un joug dont ils ſeroient menacés continuellement, on délibéra de les tranſplanter en Europe: mais les Athéniens, qui prétendoient diſpoſer de ce Peuple, en qualité de Fondateurs, s'oppoſerent à ce deſſein, s'engagerent à la défenſe de ſa liberté, & il continua d'habiter en Aſie. Les Spartiates ſe retirerent alors, & laiſſerent aux Athéniens le ſoin de recouvrer la Thrace Cherſonneſe: ils aſſiegerent Seſtus, où quelques Perſes s'étoient refugiés: cette Ville fut priſe par famine, & le Gouverneur pendu: la ſaiſon étoit avancée; on paſſa l'hiver dans ce port,

& la Flotte ne rentra dans le Pirée qu'au commencement du printems.

C'eſt ainſi que la Grece ſe débarraſſa de cette nuée d'inſectes, qui non moins terrible en apparence, que ridicule dans ſes ſuccès, avoit inondé le Pays pendant deux ans entiers. Un bonheur qu'on ne pouvoit ſe procurer que par tant d'actions ſur mer & ſur terre, & dont une ſeule eût été funeſte à la Grece entiere, devoit être plus ſouhaité qu'attendu. Pour rendre compte de ce prodigieux événement, conſidérons que les maux que les Athéniens avoient ſoufferts pendant la tyrannie, leur avoient donné des ſentimens de liberté ſi vifs, qu'ils excitoient, juſques dans le ſimple ſoldat, un courage qui lui fermoit les yeux ſur le danger, & que cette bravoure perſonnelle étoit dirigée par des Généraux prudens, qui engagerent preſque toujours l'ennemi dans des défilés, qui reſſerrant le front de ſon Armée, lui ôtoient tous les avantages de la ſupériorité qu'il avoit en nombre. Ajoutez à cela l'émulation qui regnoit entre les Etats de la Grece : quoiqu'elle donnât lieu à quelques démêlés ſur la prééminence & le commandement, elle produiſoit un merveilleux effet dans l'action, & lorſque l'ennemi commun étoit le ſeul objet contre lequel elle eût à s'exercer. Cependant toutes ces circonſtances réunies ne les auroient jamais conduits à de ſi grands ſuccès, s'ils n'avoient eu à faire à des gens privés de tous ces avantages, à une multitude amollie par une longue oiſiveté, & qui ſe préſentoit au combat ſans aucun ordre. Les Perſes avoient perdu, long-tems avant cette expédition, ces Généraux formés ſous Cyrus, & cet eſprit & cette diſcipline qui leur promettoient de ſon tems un empire auſſi glorieux qu'étendu : toute leur

leur confiance étoit dans leur multitude, & cette multitude leur devint onéreuſe, & ſervit beaucoup moins à accabler l'ennemi, qu'à enflammer ſa fureur.

Xercès attendoit à Sardes quelle ſeroit l'iſſue de tous ces combats ; mais s'appercevant enfin, qu'il n'y avoit plus de remede à de ſi grands malheurs, il s'enfonça dans ſon Royaume, & s'abandonna à la molleſſe & à toutes ſortes de débauches. Nous tirerons le rideau ſur les ſcenes de meurtre, de ſacrilege & d'inceſte qui furent la cauſe de ſa mort, & qui rendirent la fin de ſon regne auſſi ſcandaleux que le commencement en avoit été puérile. Ses Sujets, indignés de ſes crimes, le maſſacrerent : nous nous contenterons de remarquer que, quelque fortunées que ſes armes aient été ailleurs, ni lui ni ſes ſucceſſeurs n'oſerent plus les tourner contre les Grecs ; & que, quoique la Monarchie des Perſes ſe ſoit encore ſoutenue quelque tems, & même avec le titre du plus grand Empire du Monde, elle devoit ſa ſplendeur à ſon étendue & à ſes richeſſes, plutôt qu'aux grandes actions de ſes Monarques. Cette puiſſance eût moins duré, ſans les guerres inteſtines qui déchirerent la Grece, & qui retarderent la conquête de l'Aſie, comme nous le verrons dans la ſuite de cette Hiſtoire.

Les Athéniens, raſſemblés dans leur Ville, employerent les dépouilles des Perſes à relever ſes murs : comme ils en avoient rendu l'enceinte beaucoup plus grande qu'elle n'étoit avant ſa deſtruction, les Lacédémoniens allarmés ſe dirent, avec quelque raiſon : » Si nous avons vu ſortir tant » de prodiges du milieu des ruines d'Athenes, » que ne ſera-t-elle point avec ces fortifications « ? & ils dépêcherent incontinent des Ambaſſadeurs

aux Athéniens, pour les diſſuader de continuer des ouvrages qui feroient la ſûreté de l'ennemi, & qui deviendroient dans la ſuite le ſiege de la guerre. Ces remontrances ſuſpendirent les travaux; mais Thémiſtocle encouragea ſes concitoyens, & ſe chargea d'aller lui-même les juſtifier à Lacédémone. Comme il différoit tant qu'il pouvoit ſon audience, ſes longueurs firent ſoupçonner ſes deſſeins, & les Spartiates renouvellerent leurs plaintes. Alors Thémiſtocle les pria de ne pas s'en rapporter à de faux bruits, mais d'envoyer à Athenes, & de s'informer par eux-mêmes de l'état des ouvrages. Dans ces entrefaites, les murs s'acheverent: alors s'adreſſant aux Ephores, il leur déclara poſitivement qu'Athenes étoit maintenant en état de fermer ſes portes à tout ennemi, étranger ou domeſtique; qu'ils n'avoient rien entrepris contre le droit des Nations & l'intérêt général de la Grece; enfin, qu'ils ſavoient ſe conduire, & qu'ils n'avoient beſoin de perſonne pour les diriger, ou les reprendre; qu'au reſte, ſes concitoyens n'avoient ſuivi que ſes conſeils, & que, quelque traitement qu'ils lui préparaſſent, ils ſe reſſouvinſſent que leurs Ambaſſadeurs étoient détenus à Athenes. Ce diſcours demeura ſans replique; il étoit trop vrai. Les Lacédémoniens étoufferent leur reſſentiment, & renvoyerent l'Ambaſſadeur. On le reçut dans Athenes comme le Triomphateur de Sparte: c'étoit, en effet, le premier échec qu'on donnoit à cette ſupériorité dont elle s'étoit glorifiée juſqu'alors. Enſuite Thémiſtocle s'occupa lui-même à fortifier & à étendre le Pirée; il n'omit rien, ni par terre ni par mer, de ce qui pouvoit contribuer à la ſûreté de ſes concitoyens contre l'étranger, & à leur puiſſance entre leurs compatriotes. A cet effet, il propoſa de brûler la

flotte des Lacédémoniens, qu'ils avoient reçue dans leur port : l'expédient étoit infaillible ; mais Ariſtide ſe refuſa conſtamment à cette injuſtice.

A. M. 3527.

Les Perſes poſſédoient encore quelques Villes en Europe & dans l'Aſie mineure. Les Athéniens armerent contr'elles trente Vaiſſeaux, ſous la conduite d'Ariſtide, & les Lacédémoniens vingt autres, ſous les ordres de Pauſanias. On partit pour l'Iſle de Chypre, où l'on délivra pluſieurs places des garniſons que l'ennemi y avoit laiſſées ; puis on fit le ſiege de Byzance, qui fut priſe. Le ſuccès de cette expédition énorgueillit Pauſanias, dont la journée de Platée avoit déja ſuffiſamment augmenté la fierté naturelle : il devint d'un accès difficile ; il exigea des marques ſingulieres d'honneur & de reſpect ; enfin, il traita non-ſeulement ſes Officiers ; mais tous les Alliés en général, avec tant de dureté, d'arrogance & de mépris, qu'on chercha l'occaſion de s'en défaire, & on la trouva. Il étoit en correſpondance avec Xercès : pour faire ſa cour à ce Prince, il avoit donné la liberté à quelques Nobles d'entre les Perſes qu'on avoit pris ſur l'Helleſpont, & il avoit chargé l'un d'eux d'une lettre pour ce Monarque, dans laquelle il s'engageoit de lui livrer Sparte & toute la Grece, s'il vouloit lui accorder ſa fille. Xercès agréa ce projet, & le renvoya à Artabaſe, qu'il créa Gouverneur des côtes de l'Aſie mineure, afin qu'ils fuſſent à portée d'en concerter l'exécution : il lui fit même avancer des ſommes conſidérables qui devoient être diſtribuées à tous ceux qui entreroient dans ſa conſpiration. Ce complot fut découvert, & Pauſanias interrogé ; mais les preuves de ſa trahiſon n'ayant pas l'évidence requiſe par les loix, il fut abſous & dépoſé. Le ſoldat prit en averſion l'autorité des Spartiates, & cette

Olymp. LXXV.4

haine transféra aux Athéniens le commandement de la Flotte. Les Ioniens, qui les affectionnoient, se mirent sous leur protection; & toutes les Villes de l'Isthme engagées par la douceur, la modestie, & la candeur d'Aristide & de Cimon, aussi remarquables que l'orgueil & l'insolence de Pausanias, qui les avoient révoltées, suivirent l'exemple des Ioniens. Les Spartiates lui nommerent un successeur; mais il étoit trop tard. Les Alliés s'étoient déclarés pour les Athéniens; ils refuserent de lui obéir. Lacédémone ne se vit pas supplantée par Athenes, & le commandement sur Mer perdu pour elle, sans quelque dépit; & quoiqu'il n'éclatât pas, on mit cependant en délibération, si on ne déclareroit pas la guerre. Cet événement ressuscita une vieille prophétie: on les avoit avertis de craindre un commandement partagé; cela s'appliquoit de soi-même aux circonstances présentes, & le sentiment général étoit pour la guerre: mais Hatémaridas représenta que la Marine n'étoit pas proprement le fait des Spartiates, & l'on changea d'avis. A dire vrai, ils n'abandonnerent le projet de cette guerre pour continuer celle d'Asie, que parce qu'ils n'étoient pas en état de lutter contre leurs rivaux.

Le poids de cette expédition tombant sur les Athéniens, on leur permit de taxer toutes les Villes proportionnellement à leur revenu, à l'argent, & au nombre des vaisseaux nécessaires pour la soutenir. Les Alliés avoient contribué jusqu'alors aux frais des guerres; mais il n'avoit pas encore été question d'une taxe proportionnelle; elle fut réglée par Aristide à quatre cens soixante talens, qu'on déposoit à Délos dans le Trésor public. Dans les commencemens, la distribution en fut si juste, & la collection si facile, que ce tems

fut appellé le bel âge de la Grece, & comparé au Siecle d'Or. Ce privilege dont la haute opinion qu'on avoit de l'équité d'Ariſtide avoit revêtu les Athéniens, acheva de les confirmer dans la ſupériorité qu'ils avoient ravie aux Spartiates: mais ce qui fut alors la marque de leur élévation, fut dans la ſuite la cauſe de leur chûte : ce tribut monta à ſix cens talens, & bientôt à mille trois cens, ſans qu'on ſût ce que ces ſommes devenoient.

Cimon, fils de Miltiade, fut chargé de la conduite de cette guerre. J'ai déja parlé de la piété de ce jeune-homme, qui ſe chargea de l'amende à laquelle on avoit condamné ſon pere; mais comme il étoit lui-même inſolvable, Callias, riche citoyen, demanda ſa belle-ſœur en mariage, & s'engagea d'acquitter cette dette. Cimon, qui ne le croyoit pas un parti convenable à la qualité d'Elpinice, ou qui peut-être étoit ſon époux, (car les Loix de Solon permettoient ces alliances) le remercia; mais Elpinice l'accepta, déclarant qu'elle ne ſouffriroit jamais que le fils de Miltiade périt dans le fond d'une priſon. Il n'uſa de la liberté que pour ſe conſacrer à la Patrie. Il ſe montra bientôt auſſi prudent que Thémiſtocle, auſſi vaillant que ſon pere, & plus honnête homme que l'un & l'autre. Ariſtide, charmé de la beauté de ſon naturel, ſe chargea de ſa fortune. Il préparoit en lui un contre-poids à l'ambition & à l'adreſſe de Thémiſtocle, & la faveur de ce protecteur l'éleva bientôt aux premiers emplois. Son Armée s'étant renforcée du ſecours des Alliés, il entra dans la Thrace, prit Eion, Ville ſituée ſur les bords du Strymon, & châtia les Peuples circonvoiſins dont elle avoit reçu des proviſions. La valeur du Perſe Butès, Gouver-

neur de cette Place, eſt au deſſus de tout ce que ſes compatriotes firent dans le cours de cette guerre. Dans l'impoſſibilité de tenir plus longtems, il jetta toutes ſes richeſſes dans la riviere, & fit élever un bûcher ſur lequel il ſe brûla lui & toute ſa famille. Delà Cimon paſſa à Scyros, habitée par les Dolopes & les Pélaſgiens, pépiniere de Pirates, dont la deſtruction rendit la ſûreté au commerce de la Mer Egée; il peupla toutes ces Villes de Colonies Athéniennes: il réduiſit les Caryſtiens de l'Eubée, ſubjugua Naxe, & la punit de ſa révolte, en privant ſes habitans de la liberté. C'eſt le premier acte d'autorité par lequel les Athéniens aient attaqué les droits des Alliés. Cette peine devint, dans la ſuite, auſſi commune que les rebellions occaſionnées par la taxe qu'ils exigeoient avec tant de rigueur, qu'ils rendirent ce tribut inſupportable, & leur gouvernement odieux.

Pauſanias n'avoit point abandonné ſes deſſeins factieux; ſi-tôt qu'il fut abſous, il reparut ſur les côtes ſans aucune commiſſion de l'Etat, & renoua, pendant l'expédition de Cimon, ſes correſpondances avec Artabaſe. Les Amiraux Athéniens le croiſerent, & le contraignirent de ſe retirer, & les Ephores le ſommerent de ſe préſenter à leur Tribunal, ſous peine d'être déclaré coupable de trahiſon. Il obéit, & ſubit un ſecond interrogatoire. La révolte des Hélotes qu'on l'accuſoit d'avoir excitée, étoit la plus forte objection qu'on avoit à lui faire: mais ſoit que ſes démarches ne fuſſent pas ſuffiſamment éclairées, ou que ſes Juges pourſuiviſſent mollement un homme du ſang Royal, & le tuteur de leur Prince; ſoit qu'on eût quelqu'égard aux ſervices qu'il avoit rendus, il s'en tira une ſeconde fois: mais il fut

Enfin démaſqué par un Eſclave qu'il avoit envoyé à Artabaſe avec une lettre pour Xercès. Ils étoient convenus, pour prévenir tout accident, de ſe défaire des Couriers dont ils ſe ſerviroient, auſſitôt qu'ils auroient délivré leurs dépêches. Cet Eſclave avoit remarqué que de tous ſes camarades qu'on avoit envoyés en Aſie, aucun n'en étoit revenu; cela lui donna quelque ſoupçon: il ouvrit la lettre dont il étoit chargé, & comprit qu'il devoit être maſſacré, ainſi que tous ceux qui l'avoient précédé. Il remit cette lettre aux Ephores, qui, non contens de cette preuve, voulurent encore trouver la confirmation du crime du propre aveu du coupable. Ils répandirent que l'Eſclave avoit cherché ſa ſûreté aux pieds des autels de Neptune, & qu'il demandoit pardon au Dieu de l'infidélité qu'il avoit commiſe, en ouvrant la lettre de ſon Maître. Pauſanias ne manqua pas d'accourir au Temple, comme ils s'y étoient attendus. Les Ephores, avec quelques gens de leur ſuite, s'étoient retirés dans un endroit obſcur, d'où ils pouvoient entendre tout ce qui ſe paſſeroit entre le Maître & l'Eſclave. L'Eſclave reprocha à ſon Maître ſa trahiſon & ſa cruauté. Pauſanias en convint, tâcha de l'appaiſer, & lui promit de bien récompenſer ſon ſilence. Les Ephores, qui venoient de ſurprendre dans ſa bouche l'aveu de ſa trahiſon, alloient procéder contre lui; mais il en eut avis, & ſe retira dans le Temple de Minerve, dont on mura la porte, & où il mourut de faim. On dit que ſa mere poſa la premiere pierre. Il ternit, par cette action, la gloire d'avoir ſauvé ſa Patrie, en remportant une victoire des plus ſignalées dans l'Hiſtoire des Grecs.

Sa chûte entraîna celle de Thémiſtocle. Ce Gé-

néral Athénien avoit ſubi la peine de l'Oſtraciſme quelque tems avant la mort de Pauſanias, & vivoit en grande eſtime à Argos, où il s'étoit retiré : on trouva dans les papiers du Spartiate quelques veſtiges de correſpondance entr'eux : s'il eſt vrai qu'il eût trempé dans la trahiſon, la ſeule ingratitude de ſa Patrie lui fit commettre cette faute : mais, quoi qu'il en ſoit, l'envie & la malignité des Lacédémoniens, qui n'avoient pas oublié le coup qu'il avoit porté à leur ambition, aggraverent le fait, & il fut accuſé & condamné ſans avoir été oui. Si-tôt qu'il en fut informé, il s'enfuit à Corcyre, & delà en Epire : on le pourſuivit, & ce ne fut pas ſans peine qu'il arriva en Aſie : il alla droit à la cour de Xercès. Thucydide aſſure, contre l'opinion commune, qu'Artaxercès, ſon fils, étoit alors ſur le trône : peut-être n'étoit-il encore que déclaré ſucceſſeur à l'Empire ; car c'étoit la coutume des Rois de Perſe de ſe nommer un héritier quelque tems avant leur mort : c'eſt ce que fit Darius avant ſon expédition, & c'eſt le ſeul moyen de concilier les Hiſtoriens. Admis à l'audience, il dit au Roi qu'il étoit l'Athénien Thémiſtocle que ſes concitoyens avoient exilé, & qui venoit implorer ſa protection ; qu'il avoit, ſans doute, fait bien du mal aux Perſes, mais qu'il l'avoit bien réparé par les avis qu'ils en avoient reçus de tems en tems, & qu'il étoit maintenant à portée de leur rendre des ſervices plus réels » : Ma vie, ajouta-t-il, eſt en votre puiſſance ; ſi vous me la conſervez, vous obligerez un homme qui vous la demande ; ſi vous me la raviſſez, vous détruirez le plus grand ennemi de la Grece«. Cette intrépidité étonna le Roi ; mais il n'en obtint alors aucune réponſe. Xercès ſe contenta d'en parler à ſes confidens au ſortir

de l'audience, comme d'un tréſor qu'il venoit d'acquérir : ſon arrivée lui donna tant de joie, que, pendant la nuit, il s'élança trois fois de ſon lit en rêvant, & s'écriant, *j'ai conquis l'Athénien Thémiſtocle* : il le manda le jour ſuivant ; & au lieu de l'immoler à ſa vengeance, comme on s'y attendoit, il lui fit préſent de deux cens ducats ; c'étoit le prix qu'il avoit mis à ſa tête ; puis il s'informa de l'état de la Grece ; il l'admit, dans la ſuite, à ſes parties de plaiſir, & lui donna tant de marques d'eſtime & d'amitié, que les autres Courtiſans en devinrent jaloux. Le deſſein de ce Monarque étoit de lui confier la conduite d'une troiſieme entrepriſe. Il lui accorda le revenu de trois Villes pour ſon entretien. On dit qu'après avoir vécu dans l'opulence, il mourut naturellement à Magnéſie. D'autres racontent, à ſa gloire, qu'ayant obtenu du Roi de ne rien entreprendre contre la Grece ſans ſon avis, il s'empoiſonna ; pour ne manquer ni à ſa Patrie, ni à ſon Bienfaiteur. Quelles qu'aient été ſes intentions, toutes ſes actions ſont innocentes : d'abord exilé, puis perſécuté par un Peuple ingrat & jaloux, s'il fit ſa réſidence chez l'ennemi, ce fut plutôt par néceſſité que par choix, & l'on eſt forcé de convenir qu'il ſembloit être né pour le ſalut de la Grece, & qu'il en fut le plus grand homme. Quelques Auteurs aſſurent que ſa jeuneſſe fut ſi diſſolue, que ſon pere le déshérita, ce qui s'accorderoit aſſez avec une de ſes maximes. Il avoit coutume de dire que les chevaux les plus fougueux ſont les meilleurs, lorſqu'ils ſont une fois domptés. Mais d'autres diſent, au contraire, qu'il ſe livra de bonne-heure aux affaires, & que ſon pere, qui vouloit l'éloigner du Gouvernement, le conduiſit un jour ſur le port, & lui dit, en lui mon-

trant les vieilles galeres : *Tel eſt le ſort de ceux qui s'immolent au Public ; le Peuple les abandonne, quand il n'en a plus beſoin.* La comparaiſon du pere ne balança pas l'ambition du fils : ſa réputation fut bientôt faite : ſon adreſſe & ſes talens étoient ſi généralement reconnus, qu'on ne terminoit aucune affaire importante ſans ſes avis. Il étoit Orateur ; perſonne ne ſavoit mieux faire ſa cour au Peuple ; ce n'étoit point en lui une étude, c'étoit un don naturel. Du reſte, ſes mœurs étoient dures, & ſon éducation négligée. Un jour qu'on lui en faiſoit quelque reproche, *il faut convenir*, dit-il, *que je n'entends rien à jouer de la Lyre ; mais je ſais d'une petite Ville en faire une grande.* Juge équitable dans les démêlés de citoyen à citoyen, mais partial quand il étoit queſtion de l'intérêt public, ou du ſien. Tel il ſe montra dans l'affaire des murs. Sa cauſe étoit raiſonnable ; mais ſes procédés furent pleins de ſupercherie ; & il ne faut pas regarder ſa conduite artificieuſe avec un Peuple que la ſûreté commune rendoit l'ami & l'allié des Athéniens, du même œil que les ſtratagêmes qu'il employa contre les ennemis déclarés de la Grece ; il ſe conduiſit par un principe qui n'étoit que trop généralement adopté de ſes compatriotes : que tout ce qui tendoit à la grandeur du Peuple, étoit bon, & que la fin juſtifioit ſuffiſamment les moyens. Quoique les Spartiates ne fuſſent pas plus ſcrupuleux que lui, jamais ils ne lui pardonnerent cette perfidie ; elle fut la cauſe de ſa perte, & le germe de cette haine fatale qui éclata, dans la ſuite, entre les deux Républiques. Quel que fût le reſſentiment des Spartiates, le traitement qu'il reçut de ſes compatriotes, pour qui il avoit tout entrepris avec ſuccès, & qui jouiſſoient du fruit de ſes

travaux, eſt injuſte. Il fut, après Miltiade, le premier auteur de leur ſalut, & toute ſa conduite, pendant ce grand ouvrage, ne mérite que des louanges. Son premier ſoin fut d'éteindre cet eſprit de diſcorde & de rivalité qui étoit ſur le point de tout embraſer, lors de la deſcente des Perſes; il en prévint les ſuites, en terminant les différends, & réunit les Grecs contre leur ennemi commun. Le deſir de dominer étoit un autre ſujet de querelle; il avoit trop d'ambition pour céder à quelqu'un le commandement de la Flotte; & il étoit trop ſenſible à l'honneur de ſa Patrie, pour ſouffrir qu'on lui diſputât l'empire des Mers: toutefois il abandonna toute prétention ambitieuſe, & la paſſion fut immolée au bien public: c'eſt en cela que Plutarque lui trouve une vraie grandeur dans l'eſprit; & jamais, ajoute-t-il, il n'eût dompté l'ennemi par ſon courage, s'il n'avoit ſu gagner les Alliés par ſes condeſcendances. Il eſt le premier qui donna aux Athéniens des idées juſtes de la Marine; il les mit dans le chemin de cette gloire qu'ils acquirent avec leurs vaiſſeaux; il leur aſſura le commandement ſur Mer, dont l'arrogance de Pauſanias les avoit mis en poſſeſſion, & ils firent ſous lui le premier pas vers la ſouveraineté de la Grece. Il poſa pour maxime, que la ſûreté d'Athenes étoit dans ſa Flotte: on ne convint pas d'abord de la vérité de ce principe, & on lui reprocha d'arracher l'épée au Soldat pour lui mettre la rame à la main; mais on en fut convaincu par l'expérience; & tant que ſes concitoyens ſuivirent ce plan, & qu'Athenes ſe conduiſit comme Puiſſance maritime, l'Etat fut floriſſant. Il avoit du diſcernement, de la prudence, & de la ſagacité. Plutarque dit qu'il pénétroit juſques dans le ſein des événemens; auſſi perſonne n'étoit plus

promptement décidé dans les cas épineux. *Le plus grand talent d'un Général*, disoit-il, *est de prévoir les desseins de l'ennemi. Oui*, lui répondit Aristide, *cela est fort nécessaire; mais il faut encore qu'il ait les mains pures & le cœur désintéressé.* Thémistocle, choqué de cette replique, s'en vengea dans la suite par une plaisanterie: comme on louoit un jour son rival du soin qu'il avoit des deniers publics: *C'est*, dit-il, *le vrai mérite d'un coffre-fort.* Il connoissoit l'usage des talens qu'il avoit reçus de la Nature: la Religion n'étoit chez lui qu'un prétexte qu'il n'employoit, à la vérité, que dans des occasions louables, & qu'il tournoit toujours au bien public. Il n'ignoroit pas l'avantage qu'on pouvoit tirer des signes, des prodiges, des oracles, des songes, & de toute autre révélation divine, & il ne manquoit pas de les interpréter selon les idées qu'il vouloit inspirer au Peuple. Il avoit encore de petites pratiques qui ne lui étoient pas inutiles dans l'occasion: il avoit eu soin de connoître personnellement tous les citoyens, & il avoit l'attention de les saluer par leurs noms. Pour faire parade de sa capacité & de son expédition dans les affaires, tant qu'il fut Amiral, il les renvoya toutes au jour de son départ. Enfin, il y avoit dans sa politique quelque chose de plus délié, de plus caché que dans celle d'aucun autre personnage de la Grece. Convenons cependant que sa prudence au milieu du Sénat, & que sa bravoure sur le champ de bataille, sembloient exclure une certaine subtilité qu'on remarque dans ses plus belles actions.

Aristide mourut à peu près dans le même tems: une preuve évidente de son intégrité & de son mépris pour les richesses, c'est qu'il ne laissa pas de quoi payer ses funérailles, lui qui avoit été

le Tréſorier de la Grece. Quand ſa vieilleſſe ne lui permit plus de ſupporter les fatigues de l'adminiſtration, il s'occupa de l'inſtruction des jeunes gens : ſon cabinet étoit une école de Politique, où il préparoit des ſujets à l'Etat : il eut une amitié particuliere pour Cimon, qui dut à ſes avis & à ſa protection, le rang qu'il poſſéda dans la République : on avoit des monumens de ſa prudence & de ſon courage ; mais la juſtice faiſoit le fond de ſon courage : il fut égal dans toutes les circonſtances de ſa vie, ſoit qu'il s'agît de l'intérêt public ou du ſien, & ſi parfaitement dévoué à ſa patrie, que Valere-Maxime dit, à l'occaſion de ſon banniſſement, que la vertu l'accompagna dans ſon exil, & qu'Athenes fut heureuſe de trouver encore un bon citoyen après lui. Il eſt un grand exemple de la puiſſance des factions : ſon mérite & ſes ſervices ne mettoient point en danger la liberté publique : il n'avoit aucune de ces vues ambitieuſes dont la Patrie pouvoit s'alarmer, & contre leſquelles l'Oſtraciſme avoit été établi : jaloux de l'honneur ſeul & de la liberté de ſes concitoyens, pourvu qu'on atteignît ce but, il lui étoit fort indifférent que l'Etat lui en eût l'obligation, ou à un autre. Sa conduite, à l'égard de Thémiſtocle, ne laiſſe aucun doute ſur ce point : il avoit partagé avec lui tous les travaux de la guerre ; il l'avoit aidé de ſes avis, de ſes ſoins & de ſon crédit, & il lui abandonna toute la gloire du ſuccès ; il lui déféra même quelque ſupériorité dans le Gouvernement. Il eut encore pour Miltiade cette généreuſe condeſcendance à la bataille de Marathon : d'un rang égal à celui de ce Général, Chef comme lui, il avoit ſon jour de commandement ; mais ne conſidérant que les inconvéniens qui naîtroient d'une autorité partagée, il propoſa

de la lui réſigner en entier; & ſes collegues, vaincus par ſes ſollicitations, ſuivirent ſon avis & ſon exemple. Ce n'étoit pas qu'il ſe méfiat de ſa capacité, ou qu'il craignît l'ennemi; car il étoit du nombre de ceux qui appuyerent Miltiade, & qui conclurent, malgré la pluralité des voix, de marcher au devant des Perſes, plutôt que de les attendre. Nous pouvons lui accorder une partie de la gloire de cette journée, ſans faire tort à ce Général. C'eſt dans le même eſprit qu'il propoſoit ſouvent ſon avis ſous des noms empruntés, de peur que des jalouſies perſonnelles & des inimitiés particulieres ne croiſaſſent le bien public. Il fit paſſer pluſieurs Loix, ſelon que les circonſtances les rendoient néceſſaires: une des plus remarquables, c'eſt que tout citoyen, ſans diſtinction, pourroit occuper les emplois de la République. Cette innovation étoit entiérement contraire au plan de Solon: il l'introduiſit pendant qu'il étoit Archonte; & ce qu'il y a de ſingulier, c'eſt qu'il crut en ceci favoriſer la Nobleſſe. Lorſqu'il vit que le Peuple ſe prévaloit des ſervices qu'il avoit rendus dans la guerre contre les Perſes, il ſe perſuada qu'il étoit moins dangereux de lui ouvrir la porte au Gouvernement par une Loi, que d'attendre qu'il y entrât par force; il ne ſe trompoit pas. Le Peuple fit un meilleur uſage de ce privilege qu'on ne l'eſpéroit. Content de quelques emplois ſubalternes, jamais il n'aſpira aux grandes charges de la Magiſtrature: cette Loi ne fut pas exécutée dans toute ſon étendue, & même elle fut inſenſiblement abolie. Il eſt vrai que dans des tems orageux, ſi quelque particulier trouvoit ſon intérêt à flatter le Peuple, il excitoit ſes murmures, & l'exhortoit à recouvrer ſes droits. Périclès n'y manqua pas; il attacha même des honoraires

à ces petites dignités. Ce Peuple, satisfait de ces avantages, & de quelques autres marques d'indulgence, ne poussa jamais ses prétentions aussi loin qu'elles pouvoient aller, & l'administration ne sortit point des mains de ceux à qui leur éducation, leur fortune & leur naissance l'avoient destinée : c'est ainsi qu'on prévint les suites fâcheuses de cette institution, & qu'on attribua à Aristide tout le bien qui en résultoit. Enfin, il fut le second Architecte de la grandeur des Athéniens; & si Thémistocle est le plus grand, Aristide est le plus honnête-homme de son tems.

Cimon succéda dans l'administration de la République à ces grands-hommes : encouragé par ses premiers succès, Amiral d'une Flotte plus nombreuse & mieux équipée, il courut les Mers Asiatiques, entra dans la Carie, dont il subjugua toutes les Villes maritimes; & celles où le Perse avoit mis garnison, furent prises d'assaut, ou lui furent livrées par les intelligences qu'il pratiquoit au dedans. Il ne fut pas moins heureux en Lycie : il poussa ses conquêtes avec tant de rapidité, que l'ennemi n'eut pas le tems de se reconnoître & de s'y opposer; & il ne laissa pas un pouce de terre aux Perses, depuis l'Ionie jusqu'à la Pamphilie. Sur l'avis qu'une Armée s'avançoit contre lui le long des côtes de la Pamphilie, soutenue d'une Flotte de cent cinquante vaisseaux, il fit voile pour la Chypre. La premiere résistance qu'il trouva fut à Phasélis, Ville habitée par les Grecs : elle lui refusa l'entrée de son port, sous pretexte de neutralité; mais il la condamna à une amende de dix talens, & la contraignit de réunir ses forces aux siennes.

La Flotte des Perses mit à l'ancre à l'embouchure de l'Eurimédon : elle attendoit un renfort

de Phéniciens, & différoit le combat juſqu'à ce qu'il fût arrivé ; mais Cimon ſe poſta de façon à
A. M. prévenir la jonction, & à les forcer au combat.
3534. Ils eurent beau s'enfoncer dans la gorge du fleuve : preſſés vivement par les Athéniens, il fallut en
Olymp. venir aux mains : la multitude de leurs vaiſſeaux
LXXVII. balança quelque tems la victoire ; mais enfin on
3. les contraignit de s'approcher du rivage : les premiers qui y arriverent, deſcendirent & abandonnerent leurs vaiſſeaux à l'ennemi : on dit que les Athéniens en prirent cent ; quelques Hiſtoriens doublent ce nombre. L'Armée de terre s'étoit avancée ſur la côte. Cimon délibéra quelque tems s'il deſcendroit ; mais trouvant ſes ſoldats pleins de réſolution, & animés par la victoire qu'ils avoient remportée, il les expoſa à un ſecond combat, tout couverts du ſang & de la ſueur d'un premier. Diodore raconte que, pour favoriſer ſa deſcente, il fit prendre à ſes meilleures troupes les habits des Perſes ; qu'elles monterent ſur leurs vaiſſeaux, & que ſi-tôt qu'elles furent à terre, elles fondirent ſur l'ennemi, en pouſſant un grand cri ; qu'on ſoutint ce premier choc avec fermeté, & que la perte de ces troupes rendit le combat douteux en commençant ; mais que les Perſes furent à la fin mis en déroute ; qu'on fit beaucoup de priſonniers, & qu'on pilla leurs tentes, où l'on trouva de grandes richeſſes, que Cimon employa à des édifices publics.

Ces deux victoires remportées dans un même jour, faiſoient en quelque ſorte plus d'honneur à Cimon, que celles de Salamine & de Platée à leurs Généraux. Pour les rendre complettes, il intercepta huit vaiſſeaux Phéniciens, qui venoient au ſecours de leurs Alliés, dont ils ignoroient la défaite :

faite : il les attaqua, les prit, & tout l'équipage fut massacré ou noyé.

Après tant de défaites, les Perses se tinrent heureux de traiter avec les Grecs, à quelque condition que ce fût : on conclut une paix, dont les principaux articles étoient, que tous les Grecs Asiatiques jouiroient de la liberté, & que les Flottes & les Armées des Perses n'approcheroient pas de leur territoire. Plutarque est le seul garant de cette paix ; les autres Historiens la renvoient à l'expédition de Cimon contre la Chypre. La haine qui subsista entre les deux Nations confirme cette opinion, & il est fort vraisemblable que ce Traité ne fut pas inviolablement observé ; mais comme la guerre ne se continua pas avec la même vivacité, & qu'à proprement parler, les Perses n'eurent plus rien à démêler avec les Grecs, depuis la bataille sur les rives de l'Eurimédon, jusqu'au regne d'Alexandre, nous supposerons que la paix fut conclue, & nous finirons ici la guerre des Perses.

Dans le tems de l'expédition de Xercès contre les Grecs, Anaxagoras de Clazomene, qu'on avoit surnommé l'*Esprit*, apporta la Philosophie de l'Ionie dans Athenes. Simonide de Céos cultiva la Poésie ; il excella dans plus d'un genre : il chanta les combats de Marathon, des Thermopiles, de Salamine & de Platée : il avoit un talent particulier pour l'Elégie. Catulle appelle ces derniers ouvrages les *larmes de Simonide*. Mimnerme, contemporain de Solon, fut le premier Auteur de ce Poëme. Sa douceur lui parut propre à exprimer les soupirs d'un Amant malheureux. Simonide passe pour l'inventeur de la mémoire artificielle. Sa prudence & ses lumieres en d'autres matieres lui mériterent l'estime & l'amitié des

grands hommes de ſon tems, & particuliérement d'Hiéron, tyran de Syracuſe. . . . .

CHAPITRE IV.

Depuis la paix conclue après les victoires de Cimon, ſur les rives de l'Eurimédon, juſqu'au commencement de la guerre du Péloponneſe; ce qui comprend l'eſpace de 38 ans.

L'ARMÉE Athénienne ne ſortit d'Aſie que pour entrer dans la Thrace Cherſonneſe. Après la réduction de ce Pays, on tomba ſur les Thaſiens: on les croyoit poſſeſſeurs de quelques mines, dont on n'auroit pas été fâché de s'emparer. Cimon les défit par mer, & aſſiégea leur Ville. Ils ſollicitèrent le Spartiate à entrer dans l'Attique, tandis qu'ils ſoutiendroient le ſiege; mais ce peuple étoit alors occupé à réparer les ravages d'un violent tremblement de terre, qui avoit renverſé la plupart de leurs édifices, enveloppé dans leurs ruines un grand nombre de Citoyens, & donné lieu à la révolte des Hélotes, en qui Pauſanias avoit réveillé le ſentiment de la liberté: ainſi les Thaſiens ne pouvant eſpérer de diverſion, ſe rendirent après trois ans de réſiſtance. Pour toute récompenſe de ce ſervice, Cimon fut accuſé d'intelligence avec le Roi de Macédoine, ſur ce qu'il n'étoit pas entré dans ce Pays, auſſi-tôt que les paſſages lui en avoient été ouverts: il travailla à ſa juſtification. Périclès dit un jour à ſa ſœur Elpinice, qui le ſollicitoit: *Madame, vous n'êtes pas aſſez jeune pour vous mêler de pareilles affaires.* Il ſe montra toutefois moins ardent à ſa pourſuite: il ne parla qu'une

ois contre ce Général, & ſon diſcours fut ſi foible, qu'on ne balança pas à l'abſoudre. Mais puiſque nous avons introduit Périclès ſur la ſcene, que ſon rôle eſt annoncé, & qu'il a commencé d'entrer dans l'adminiſtration, il eſt à propos de le conſidérer plus attentivement, de ſuivre les degrés qui le conduiſirent à la ſupériorité dans l'Etat, & de remarquer les innovations que l'Etat eſſuya ſous ſon Miniſtere. Il ſortoit d'une des meilleures familles d'Athenes : il étoit fils de Xantippe, qui ſe ſignala contre les Perſes, & qui s'étoit rendu puiſſant dans Athenes, & d'Agariſte, petite-fille de Cliſthene. Son éducation répondit à ſa naiſſance : doué d'un eſprit vif, & d'une imagination prompte, il profita des leçons qu'il reçut des premiers Maîtres de la Grece : diſciple d'Anaxagoras, il ne prit des autres que quelques teintures de Philoſophie : Anaxagoras lui forma le jugement, l'inſtruiſit dans l'art de gouverner, & lui dévoila par quels ſecrets reſſorts on captive les peuples. On remarqua qu'il reſſembloit à Piſiſtrate, & qu'il en avoit les talens ; ce qu'un autre eût peut-être regardé comme un avantage, lui fit craindre d'être ſoupçonné des mêmes deſſeins, s'il entroit avec la même ardeur dans les affaires. Ce fut donc dans l'Armée qu'il rendit à la Patrie ſes premiers ſervices. A l'exemple d'Ariſtide, de Thémiſtocle, & des grands hommes qui l'avoient précédé, il attendit une occaſion favorable pour ſe mêler du Gouvernement. Sa place étoit dans le Sénat : il haranguoit avec une extrême facilité ; il s'étoit fait un ſtyle abondant, & propre à réfuter toute opinion, vraie ou fauſſe : c'eſt ainſi que tout ſervoit à ſes deſſeins. Son éloquence étoit impérieuſe : on le ſurnomma l'*Olympien*, parce que quand il parloit, on eût dit que Jupiter tonnoit : la beauté

de ſa voix, l'air de ſon viſage, ſon ajuſtement & ſon geſte lui donnoient une majeſté qui étonnoit, & charmoit ceux qui le voyoient, ou qui l'écoutoient. Il n'eut de rival que Cimon, qui s'étoit concilié, par ſa candeur, ſa libéralité & ſes ſervices, l'amour & l'eſtime de tous ſes Concitoyens, & dont le crédit étoit encore appuyé ſur des liaiſons particulieres avec la Nobleſſe. Périclès prit, au contraire, le parti du peuple : il eut pour lui des condeſcendances auxquelles il n'eût jamais abaiſſé la grandeur de ſon eſprit & la ſévérité de ſon caractere, ſi ſon ambition eût eu quelque autre reſſource. Pour s'égaler à Cimon, dont les richeſſes entretenoient la libéralité, & dont les libéralités traverſoient ſes deſſeins, il puiſa dans le Tréſor public; il corrompit le peuple avec les deniers de l'Etat, & le gagna par des diſtributions. Avec ces moyens, dont il pouvoit eſpérer tout ſuccès, il médita la ruine de l'Aréopage : ſecondé d'Ephialte, autre créature du peuple, il enleva à ce Tribunal la connoiſſance de quantité de cauſes, & le jetta dans le mépris. C'eſt ainſi qu'il prit l'aſcendant ſur ſes rivaux; & ſi Cimon eut encore de l'emploi, c'eſt qu'il étoit néceſſaire, & que d'ailleurs la bonté de ſon caractere en faiſoit un émule tranquille : plus content de l'honneur d'avoir ſervi la Patrie, que jaloux de la récompenſe de ſes ſervices, il ne s'oppoſoit à quoi que ce fût. Plutarque dit, en faveur de Périclès, que rendant juſtice à leurs talens différens, il partagea l'autorité avec Cimon, qu'il ſe réſerva l'adminiſtration des affaires civiles, & qu'il lui abandonna le commandement des Armées; mais la néceſſité fit ce partage plutôt que l'équité : Cimon étoit trop puiſſant pour être entiérement écarté, & Périclès n'étoit pas en état de ſuffire ſeul à tout : il eut donc ſoin

de l'éloigner du Sénat, & de prévenir, par les emplois qu'il lui donna, les obſtacles qu'il pouvoit apporter à ſon adminiſtration.

Les Spartiates implorerent alors le ſecours des Athéniens contre leurs eſclaves. Ephialte étoit d'avis de les refuſer : ſecourir ſon rival, dit-il ; c'eſt travailler à ſon élévation : il eſt important de briſer l'orgueil de Lacédémone, & le ſeul moyen, c'eſt de la fixer dans l'abaiſſement où elle ſe trouve. Cimon ſoutint, au contraire, que c'étoit mutiler la Grece, que de ſouffrir la perte d'un Membre auſſi conſidérable ; affoiblir leur propre République, que de la priver d'une Alliée auſſi puiſſante ; & il eut ordre de marcher contre les Hélotes. Ils furent bientôt diſperſés, & plutôt encore réunis ; ils entraînerent les Cités voiſines dans leur révolte, & s'emparerent d'Ithome, ancien théatre de la guerre contre les Meſſéniens. Les Spartiates dépêcherent aux Athéniens de nouveaux Députés ; mais ces Députés furent à peine arrivés, que, ſoit méfiance ou mépris, leurs Concitoyens changerent d'avis, & les rappellerent. Quelle que fût la haine des Spartiates, ils en avoient juſqu'alors ſauvé les apparences ; mais l'injure étoit ſi groſſiere, qu'elle décéla cette inimitié qui diviſa ſi longtems les deux Républiques. Cimon, partiſan des Lacédémoniens, fut la premiere victime du reſſentiment des Athéniens : il étoit admirateur de leurs Conſtitutions, & leur avoit des obligations perſonnelles : Sparte l'avoit élevé en oppoſition à Thémiſtocle : d'ailleurs, il s'étoit fait quelques ennemis, en épouſant les intérêts de la Nobleſſe contre les attentats d'Ephialte & de Périclès. Sur ces prétextes aſſez légers, il fut banni pour dix ans ; mais ſes accuſateurs eurent beau faire, ils ne lui trouverent d'autre crime que celui de ſes

prédéceſſeurs. Il en avoit trop fait pour ſa tranquillité, chez un peuple qui ne craignoit rien tant que les Auteurs de ſon ſalut : il ſubit la peine de l'Oſtraciſme ; c'étoit la reſſource ordinaire du peuple : l'uſage en étoit ſi fréquent, qu'il étoit décidé que quiconque avoit l'honneur d'être condamné à ce Tribunal, étoit, à coup ſûr, un grand homme.

Les Athéniens rompirent enſuite toute alliance avec les Spartiates, & en formerent de nouvelles avec les Argiens & les Theſſaliens, leurs ennemis déclarés : l'eſprit de diſſention qui regnoit entre ces deux Républiques, ſe gliſſa dans les autres Etats de la Grece. Les habitans de Mycenes, tout fiers des ſervices qu'ils avoient rendus dans la guerre contre les Perſes, réſolurent de recouvrer leur ancienne ſplendeur, & de ſecouer la dépendance des Argiens ; mais les Argiens, dont ils excitoient la jalouſie, ſaiſirent, pour les humilier, le moment favorable que les Spartiates, embarraſſés dans une guerre domeſtique, ne pouvoient les ſecourir, les vainquirent en bataille rangée, & bloquerent leur Ville, qui fit d'abord une aſſez vigoureuſe réſiſtance ; mais épuiſée par la longueur du ſiege, elle fut priſe & raſée. Telle fut la chûte de Mycenes, qui figura de bonne heure dans la Grece, & qui avoit été le berceau de la plupart de ſes Héros. Pendant ce tems, les Hélotes occupoient très-ſérieuſement les Spartiates : le ſiege d'Ithome dura dix ans ; mais enfin ils capitulerent, & furent chaſſés du Péloponneſe. Les Athéniens les accueillirent, & les établirent à Naupacte, qu'ils venoient de prendre ſur les Locres Ozoles. Il s'éleva, dans le même tems, quelque différend entre Corinthe & Mégare. Mégare abandonna le parti des Lacédémoniens, & ſe mit ſous la protection des Athéniens, dont elle reçut garniſon. Le nou-

vel accroiſſement que cette alliance faiſoit à la puiſſance d'Athenes, dont les Corinthiens étoient jaloux, les indiſpoſa contre les habitans de Mégare. Mais avant que d'en venir aux effets de ces diviſions, nous allons parler d'une expédition des Athéniens en Egypte. Ce Royaume venoit de ſecouer le joug des Perſes, à l'inſtigation d'Inarus, Roi de Lybie. Les Athéniens, ſans égard pour le dernier Traité, avoient équipé une Flotte conſidérable, qu'ils deſtinoient contre la Chypre. La poſſeſſion de cette Iſle, placée dans les détroits de la Cilicie, de la Syrie & de l'Egypte, leur aſſuroit la Souveraineté de ces Mers, & les mettoit à portée de s'oppoſer promptement aux mouvemens des Perſes; mais Inarus, connoiſſant de quel avantage lui ſeroit leur ſecours, les détourna de cette entrepriſe, en les aſſociant à ſes conquêtes, beaucoup plus importantes, leur dit-il, que la réduction d'une petite Iſle. On ſe joignit à lui avec deux cens vaiſſeaux, & tout en deſcendant à terre, on livra bataille aux Perſes, qu'on mit en déroute, & qu'on pourſuivit juſqu'à Memphis: on s'empara des deux tiers de cette Ville; on bloqua le reſte, appellé les murs blancs. Quoiqu'Artaxercès fût à la tête de trois cens mille hommes, il ſe vit ſi vivement preſſé, qu'il ſollicita les Lacédémoniens à entrer dans l'Attique, dans l'eſpoir que les Athéniens retourneroient à ſa défenſe. Les Perſes tenterent alors, pour la premiere fois, de diviſer la Grece, & d'en mettre une partie aux priſes avec une autre; mais, ſoit crainte, ſoit généroſité, les Spartiates rejetterent ſes offres. La campagne ſuivante, Artaxercès ſe renforça d'un grand nombre de ſoldats & de vaiſſeaux, & les affaires changerent de face. Les Athéniens donnerent des aſſauts continuels aux murs blancs; mais à l'approche de

l'ennemi, ils leverent le ſiege, & ſe retirerent à Biblis de Proſopis, Iſle formée par le Nil. Leur Flotte étoit à l'ancre ſur le fleuve, & ils ſoutinrent le ſiege de la place pendant huit mois; mais les Perſes détournant le cours des eaux, mirent le lit à ſec, s'emparerent de la Flotte, & paſſerent l'équipage au fil de l'épée, ſi l'on en excepte quelques ſoldats qui ſe réfugierent en Lybie. Diodore dit que les Athéniens brûlerent leurs vaiſſeaux, que ce ſtratagême rendoit inutiles, & qu'ils ſe déterminerent à combattre juſqu'à la derniere goutte de ſang; mais que les Perſes cédant à leur opiniâtreté, traiterent avec eux, & leur accorderent la liberté: ce qu'il y a de vrai, c'eſt qu'abandonnés des Egyptiens, ils ne furent plus en état de s'oppoſer à l'ennemi, & que pour achever leur infortune, les Phéniciens intercepterent à Mendéſium, une des embouchures du Nil, cinquante vaiſſeaux qui venoient au ſecours de leurs Concitoyens, dont ils ignoroient la défaite, & les coulerent à fond.

Les Athéniens conſumerent ſix ans à cette malheureuſe expédition. Pendant ce tems, leurs Concitoyens étoient ſérieuſement occupés avec leurs voiſins: il y eut entr'eux & les Corinthiens, ſoutenus des Epidamniens, deux batailles rangées; chacun fut vainqueur à ſon tour. La guerre s'étoit renouvellée contre les Æginetes; ils étoient jaloux de la puiſſance d'Athenes, qui prenoit tous les jours de nouveaux accroiſſemens; & les Athéniens ſouffroient impatiemment la réputation qu'Ægine avoit méritée par les ſervices qu'on en avoit reçus dans la guerre contre les Perſes. Il y eut un combat, où les Æginetes perdirent ſoixante & dix vaiſſeaux. Léocrate, qui remporta cette victoire, mit ſes troupes à terre, & bloqua la Ville. Les Péloponnéſiens envoyerent trois cens hommes

au ſecours des aſſiégés. Tandis que les Egyptiens & les Æginetes partageoient les forces d'Athenes, les Corinthiens fondirent ſur le territoire de Mégare. Tous les Citoyens qui étoient reſtés dans Athenes, marcherent contre eux ſous la conduite de Myronide : il y eut une premiere action, où les Corinthiens prétendirent, ſans grande raiſon, avoir eu l'avantage, & dont ils alloient élever un trophée, lorſqu'elle fut ſuivie d'une ſeconde, où ils furent entiérement défaits.

Il y eut encore un démêlé d'importance entre les Doriens & les Phociens. Les Spartiates, qui deſcendoient des Doriens, envoyerent mille quatre cens hommes à leur ſecours. Les Phociens ne tinrent guere contre ces forces réunies ; mais leur défaite donna lieu à une vive action entre les Spartiates & les Athéniens. Ceux-ci s'appercevant que la crainte d'un nouveau combat arrêtoit l'ennemi dans la Béotie, épuiſerent une ſeconde fois leur Ville, & formerent de leurs ſoldats & des troupes de leurs Alliés, un corps de quatorze mille hommes : ils rencontrerent les Spartiates aux environs de Tanagra, Ville ſituée dans le voiſinage de Thebes. Cimon vint trouver ſes Concitoyens ; & quoiqu'il fût encore ſous la condamnation de l'Oſtraciſme, il ſe rangea parmi ceux de ſa Tribu ; mais l'aſſemblée des quatre cens le ſoupçonnant de quelque mauvais deſſein, fit défenſe aux Officiers de l'admettre. Il ſe retira donc, en conjurant Euthippe & le reſte de ſes compagnons, accuſés comme lui de favoriſer l'ennemi, de juſtifier, ſur le champ de bataille, la pureté de leurs intentions. Ils n'y manquerent pas : ils étoient au nombre de cent : ils formerent un corps ſéparé, & ſe précipiterent ſur l'ennemi avec tant de fureur, qu'il n'en échappa aucun : ils périrent tous les armes à

la main, laiſſant aux Athéniens la honte de l'injure qu'ils en avoient reçue, & le regret d'avoir perdu tant de braves gens. Après un grand carnage, les Lacédémoniens remporterent une victoire, qu'ils dûrent à la révolte de la Cavalerie Theſſalienne, qui déſerta dans la chaleur de l'action : ils ravagerent enſuite le territoire de Mégare, & rentrerent dans le Péloponneſe par l'Iſthme.

Deux mois après cette défaite, les Athéniens, réſolus de ſe venger, rentrerent dans la Béotie, diſperſerent ſes habitans, & vainquirent les Spartiates, qui étoient reſtés aux environs de Tanagra. Le combat ſe donna dans un lieu appellé Ænophite. Quoiqu'il ne nous en reſte aucune deſcription, Diodore le regarde comme un des plus fameux de l'antiquité, en ce que les Athéniens avoient à faire au peuple le plus belliqueux de la Grece, & que n'étant aſſiſtés d'aucun de leurs alliés, ils dûrent à leur ſeule valeur le ſuccès de leurs armes. Après cette victoire, Tanagra fut priſe d'aſſaut, & raſée : on ravagea une grande partie de la Béotie, de la Phocide, & du territoire des Locres Opunces, dont on emmena cent hommes en ôtage, & l'on rentra dans Athenes, où Myronide fut reçu au milieu des acclamations que méritoit un Général qui avoit fait de ſi grandes choſes en ſi peu de tems. Cette expédition ſeule l'a mis au rang des premiers Capitaines de la Grece, quoique ſon nom & ſes actions, moins fameux dans l'Hiſtoire, aient conſéquemment fait moins de bruit dans le monde. Les Athéniens acheverent alors un ouvrage qui joignoit la Ville avec le port, & qu'ils avoient commencé après la défaite des Corinthiens. Malgré toutes ces querelles incidentes, le ſiege d'Ægine avoit été conduit ſans interruption : elle capitula, & les conditions furent

qu'on raſeroit ſes murs, qu'elle céderoit ſa Flotte, & qu'elle paieroit le tribut. Les honneurs que Myronide s'étoit acquis, donnerent de l'émulation à Tolmide. En côtoyant le Péloponneſe avec cinquante vaiſſeaux & quatre mille hommes d'équipage, il ſurprit Githée, port de la Laconie, brûla la Flotte des Spartiates, & ravagea leur Pays : il fondit enſuite dans le territoire des Corinthiens, & défit les habitans de Sycione en bataille rangée.

Toutes ces choſes ſe paſſoient dans le voiſinage d'Athenes pendant la guerre d'Egypte ; mais un nouvel échec arrêta leurs progrès ; ils furent défaits dans la Theſſalie, en ſecourant Oreſte qu'on en avoit chaſſé. Périclès s'embarqua ſur les traces de Tolmide ; mais ſon entrepriſe n'eut pas le même ſuccès : après avoir ravagé les côtes de la Laconie, vaincu une ſeconde fois les Sycioniens, il fit de nouvelles proviſions chez l'Achéen, allié d'Athenes, & partit pour l'Acarnanie, d'où il revint ſans avoir rien fait. Depuis la bataille de Tanagra, on appréhendoit une irruption de la part des Lacédémoniens. La mort des compagnons de Cimon à cette journée, l'avoit pleinement juſtifié : ce Général étoit néceſſaire dans les circonſtances préſentes ; on le rappella. Après cinq ans d'exil, Périclès, qui avoit été l'auteur de ſon banniſſement, dicta l'Edit de ſon rappel. Si-tôt qu'il fut de retour, il fit uſage de ſes intelligences chez le Spartiate pour le réconcilier avec l'Athénien : ſa négociation fut heureuſe, & la paix ſe conclut pour cinq ans. Après ce Traité, Cimon s'appercevant que ſes Concitoyens s'ennuyoient du repos, & craignant que tant de vaiſſeaux qui croiſoient continuellement le Péloponneſe & les Iſles, ne donnaſſent ſujet à quelque guerre inteſtine, propoſa une nouvelle tentative ſur l'Iſle de Chypre. Quelques-uns

disent que Périclès mit cette condition à son retour ; & qu'ils étoient convenus qu'il occuperoit l'Armée à quelque expédition, tandis que lui conduiroit l'intérieur de la République. Il est vraisemblable qu'il y avoit entr'eux quelqu'accord de cette nature, à en juger par l'attention de Périclès à détruire, pendant l'absence de Cimon, tout ce que celui-ci avoit fait en faveur de la Noblesse. Quoi qu'il en soit, on arma deux cens vaisseaux, & il partit. Arrivé à la hauteur de Chypre, il en détacha soixante & dix pour l'Egypte. Quoiqu'on eût pris Inarus, & subjugué la plus grande partie du Pays, Amyrtée se défendoit encore dans les marais. Cimon ravagea l'Isle, & mit le siege devant Citium ; soit qu'il y fut blessé ou qu'il tomba malade, il chargea ceux qui l'environnoient de cacher sa mort, qu'il sentoit approcher : le secret en fut si bien gardé, que trente jours après son décès, l'Armée se conduisoit encore par ses ordres : elle remporta une victoire, où l'on prit cent vaisseaux, tant Phéniciens que Chypriens & Ciliciens. Ceux qu'on avoit détachés pour l'Egypte, rejoignirent le reste de la Flotte, & l'on fit voile pour l'Attique. Diodore insinue que cette paix mémorable, dont nous avons parlé après la défaite des Perses sur les rives de l'Eurimédon, ne se conclut qu'alors. Comme les Historiens, d'accord sur les articles, ne different que sur l'époque, nous dirons qu'il est vraisemblable qu'on ne fit que renouveller le même Traité.

Cet esprit de Chevalerie, qui avoit animé jusqu'alors les Héros de la Grece contre l'ennemi commun, s'éteignit à la mort de Cimon. Il fut le dernier & le plus grand d'entr'eux : il avoit porté la guerre jusqu'au centre de l'Empire des Perses : il s'étoit rendu si formidable dans l'Asie Mineure,

qu'aucun Général n'osoit commander dans cette Contrée, aucun soldat paroître en armes à quatre cens stades de la mer. Sa jeunesse fut si débauchée, que, quand il s'offrit au service, le peuple lui refusa de l'emploi. Aristide apperçut un fond de vertu à travers ses excès, le protégea, & le ramena de ses égaremens : il eut part dans toutes les grandes entreprises de son tems, tant sur mer que sur terre : il avoit du discernement; il connoissoit les hommes, & ne manquoit pas d'aptitude pour le Ministere; mais écarté de l'administration civile par Périclès, il vécut & mourut dans un camp : il suivit le projet de Thémistocle, & augmenta beaucoup la puissance Athénienne sur mer. Lorsque les alliés, las de combats, se livroient au Commerce & à l'Agriculture, il favorisoit ce penchant : ils étoient obligés de fournir de l'argent, des vaisseaux & des hommes ; ils avançoient de l'argent sans peine; ils étoient assez contens de fournir des vaisseaux; mais ils ne se soucioient plus de servir. Cimon faisoit monter les vaisseaux par ses Compatriotes, qu'il tenoit ainsi perpétuellement en haleine; & leur crédit devint si grand, que ceux qui jusqu'alors avoient été leurs amis, leurs alliés, leurs égaux, se trouverent insensiblement réduits à une condition qui n'étoit guere au dessus de celle de Sujets, de Tributaires & de Vassaux, qu'on ménageoit toutefois tant qu'on avoit besoin de leurs secours. Personne, après Aristide, n'eut plus d'équité & de mépris pour l'or que Cimon : il fit une belle réponse au Perse Rasacès, qui s'étoit réfugié dans Athenes, & qui lui demandoit raison de quelques injures qu'il avoit reçues de la populace, deux coupes pleines de *darius* à la main : *lequel des deux veux-tu que je sois*, lui dit Cimon, *ton mercenaire ou ton ami?* Mon ami, reprit Rasa-

cès : *Eh bien*, repliqua Cimon, *reprends donc ton argent : ſi je ſuis ton ami, il ſera, ſans doute, à mon ſervice quand j'en aurai beſoin.* Il étoit officieux & humain ; ſa table & ſes jardins étoient ouverts à tout le monde, mais ſans oſtentation, & ſans deſſein de captiver le peuple. Décidé pour la Nobleſſe, il vouloit toutefois être bien avec tout le monde : s'il y avoit quelque vue politique dans ſes égards pour les Citoyens, c'étoit, ſans doute, celle d'éteindre, par ſes bienfaits, cet eſprit de faction, toujours prêt à bouleverſer l'Etat.

Le Temple de Delphes fut enſuite le ſujet d'une querelle qu'on appella la *Guerre Sacrée*. Les Spartiates chaſſerent les Phociens qui s'en étoient emparés, & le rendirent aux habitans du lieu ; mais Périclès, à la tête d'un corps d'Athéniens, y replaça bruſquement les Phociens : on dompta les Béotiens, qui commençoient à ſecouer le joug ; on prit leurs Villes, & on y mit garniſon ; mais réunis avec leurs voiſins, ils tomberent ſur l'Athénien, qui revenoit de ſon expédition, le taillerent en pieces à Coronée, tuerent Tolmide, & firent un grand nombre de priſonniers. Périclès avoit tout tenté pour détourner Tolmide de cette périlleuſe entrepriſe, & ce malheureux ſuccès confirma l'idée qu'on avoit déja de ſa prudence. L'exemple des Béotiens encouragea les peuples de l'Eubée : Périclès marcha contre eux ; mais il étoit à peine deſcendu dans l'Iſle, qu'il apprit la révolte de Mégare, & l'irruption des Spartiates ſur les frontieres de l'Attique. Le danger qui menaçoit Athenes, lui fit abandonner l'Eubée : ne jugeant pas à propos de s'en rapporter au ſort des armes, il corrompit le jeune Pliſtoanax, Roi de Lacédémone, par l'entremiſe de Cléandridas, que les Ephores lui avoient aſſocié. Périclès rapportant les frais de

cette expédition devant le peuple, mit en compte dix talens pour des dépenſes néceſſaires; on paſſa cette ſomme ſans diſcuſſion. On l'accuſoit d'entretenir à Lacédémone des correſpondans dont il payoit les avis. C'eſt ainſi qu'il éloigna la guerre, juſqu'à ce qu'on fût prêt à la ſoutenir. Les Spartiates taxerent Pliſtoanax à une ſi forte amende, que n'étant pas en état de la payer, il fut contraint de quitter la Patrie. Cléandridas, qui s'étoit enfui, fut condamné à mort. Lorſque l'Attique fut en ſûreté, Périclès rentra dans l'Eubée, réduiſit l'Iſle entiere, & chaſſa les habitans d'Heſtiée, pour avoir maſſacré l'équipage d'un vaiſſeau qu'ils avoient pris; il peupla leur Ville d'une colonie d'Athéniens. Enfin, tous les Etats de la Grece, plus fatigués que ſatisfaits de la viciſſitude de ces ſuccès, donnerent les mains à une paix, qui fut conclue pour trente ans, entre Athenes & Lacédémone, & les alliés de l'une & l'autre République. Les Athéniens évacuerent donc les Villes où ils avoient des garniſons; quant à celles qui ne s'étoient pas encore déclarées, on leur accorda la liberté d'entrer, dans l'occaſion, au ſervice des deux partis. Diodore de Sicile remarque que la paix fut alors générale. A. M. 3557. Olymp. LXXXIII 2.

Voyons maintenant ce qui ſe paſſa dans Athenes pendant ce long intervalle. Périclès cultivoit plus que jamais la faveur du peuple. La mort de Cimon laiſſoit un libre cours à ſes deſſeins: on s'en apperçut, & on lui oppoſa Thucydide, homme prudent & diſcret, & l'allié de Cimon, moins bon ſoldat que ſon rival, mais plus verſé dans l'étude des Loix & des intérêts de l'Etat que lui, &, dans cette partie, digne émule de Périclès. Il ſépara de la multitude les plus illuſtres Citoyens: il en fit un corps qu'on appelloit la *petite Troupe* ou les *Grands*, par oppoſition au peuple: cette diſtinction ne pou-

voit manquer d'exciter quelques troubles ; mais elle ſervoit de contre-poids dans l'Etat, qui a toujours moins à craindre de la jalouſie de deux partis, que de la toute-puiſſance d'un ſeul homme. Telle fut alors la conduite de Périclès, qu'il ſembloit, dans toutes ſes démarches, n'avoir en vue que l'intérêt de l'Etat : il faiſoit tous les ans renouveller l'équipage de ſoixante vaiſſeaux ; c'étoit une eſpece d'Ecole de Marine pour la jeuneſſe : il fit diſtribuer à ceux qui ſortoient de ſervice, les conquêtes qu'on avoit faites. Cette diſcipline répandit la terreur chez l'ennemi & chez l'allié, & déchargea la Ville de la partie du peuple la plus oiſive & la plus remuante. Pour aſſoupir celle qui reſtoit, il multiplia les jeux, les fêtes & les ſpectacles ; & pour les occuper tous, & leur donner une idée des ſommes immenſes qu'il dépenſoit à ſes projets, il ſe mit à embellir la Ville au-delà de tout ce que ſes prédéceſſeurs avoient jamais tenté. Il jetta de l'émulation entre les Artiſtes, & Athenes ne fut bientôt qu'un ornement. Pour juger du reſte par un ſeul trait, il releva & agrandit le Parthénion, ou le Temple de Minerve, que les Perſes avoient brûlé, & qui paſſe encore aujourd'hui, quant à la matiere & au travail, pour le plus beau reſte de l'antiquité qui ſoit au monde. Jamais Athenes ne fut tant admirée de l'étranger, & tant enviée de ſes voiſins. Cette grandeur, cette pompe, cette magnificence dans les bâtimens, préſageoient tous les autres excès dans leſquels les Athéniens ſe jetterent. Les ennemis de Périclès ne manquerent pas de lui reprocher de diſſiper en édifices, un argent deſtiné à d'autres uſages. On lui demanda même en pleine Aſſemblée ce que les Athéniens, qui n'avoient enlevé de Délos, le tréſor de la Grece, que ſous prétexte de le mettre à l'abri

à l'abri des Barbares, auroient à ſe répondre à eux-mêmes & aux alliés, après avoir décrié cette excuſe par une diſſipation évidente des deniers publics. Il dit, pour ſa défenſe & celle de l'Etat, qu'ils n'avoient point de compte à rendre à ceux qui n'avoient fourni, ni vaiſſeaux, ni hommes, ni chevaux, tandis qu'eux s'étoient expoſés aux derniers dangers : quant à l'argent, qu'en rempliſſant les conditions dont on étoit convenu, il n'appartenoit plus à ceux qui l'avoient donné, mais à ceux qui l'avoient reçu. Il ajouta qu'il étoit juſte que l'Ouvrier ſe ſentît de l'opulence de l'Etat par l'emploi de ſes talens & le ſalaire de ſon ouvrage; & que puiſqu'ils avoient en abondance des proviſions de guerre, il leur étoit libre d'employer le ſurplus des deniers publics à l'ornement de leur Ville. Ce diſcours ſuſpendit les murmures; mais le même ſujet l'ayant expoſé, dans une autre occaſion, aux railleries du parti de Thucydide, il demanda au peuple s'il déſapprouvoit ſa conduite : on lui répondit qu'oui. *Eh bien*, repliqua-t-il, *qu'on achève les Temples & les autres édifices à mes dépens; je me charge des inſcriptions.* On fut étonné de la grandeur de cette réponſe; & ceux qui lui enviοient la gloire de les avoir entrepris, furent les premiers à demander qu'on les achevât aux frais du public.

Six ans après la paix, il s'éleva une conteſtation entre les Samiens & les Miléſiens, à l'occaſion de Priene, Ville d'Ionie. Ces derniers ayant été maltraités par leur ennemi, ſolliciterent les Athéniens d'embraſſer leur querelle. Périclès preſſa cette affaire avec tant de chaleur, qu'on s'en apperçut : on le crut excité par ſa Maîtreſſe, qui étoit de Milet. Il équipa quarante vaiſſeaux, deſcendit à Samos, où aboliſſant l'Oligarchie, il introduiſit le

Gouvernement Démocratique, tel qu'il étoit à Athenes; prit des ôtages, qu'il conduiſit à Lemnos; laiſſa garniſon dans la Ville, & revint: mais quelques Citoyens, qui, ſur la révolution que Périclès avoit faite dans le Gouvernement, s'étoient retirés auprès de Piſſuthnes, Gouverneur de Sarde, à l'aide des correſpondances qu'ils avoient avec les principaux Citoyens de Samos, rentrerent de nuit dans l'Iſle, paſſerent au fil de l'épée tout ce qui réſiſta; reprirent leurs ôtages; livrerent la garniſon à Piſſuthnes; engagerent Byzance dans une alliance, & renouvellerent la guerre contre les Miléſiens.

Périclès, informé de cette ſurpriſe, ſe remit en mer avec ſoixante vaiſſeaux, fondit ſur l'ennemi avec quarante-quatre, & remporta une victoire complette. Toute la Flotte des Samiens miſe en déroute, fut priſe ou coulée à fond: elle étoit compoſée de ſoixante & dix vaiſſeaux, dont vingt étoient montés par des ſoldats. Cette défaite le rendit maître du port; il ſuivit ce ſuccès, & bloqua la Ville; mais au-lieu de preſſer le ſiege, il s'avança avec un nouveau renfort au devant de l'Armée navale des Phéniciens, qui venoit au ſecours des aſſiégés, qui, profitant de cette diverſion, firent une vigoureuſe ſortie, s'emparerent du port, dont la garde avoit été affoiblie, & tranſporterent dans la Ville toutes les proviſions néceſſaires à ſa défenſe. Mais Périclès ne tarda pas à revenir avec de nouvelles forces: ſa Flotte étoit augmentée de celle des Lesbiens & des habitans de Chio: il environna la Ville d'un mur; puis il fit approcher les machines, & battre les remparts: en moins d'un mois, & ſans aucune perte conſidérable, on contraignit l'habitant à une capitulation, dont les articles furent, qu'ils raſeroient leurs for-

tifications; qu'ils livreroient leur Flotte; qu'ils paieroient les frais de la guerre, & donneroient des ôtages. Ce Traité se fit au commencement de la LXXXVe. Olympiade. Depuis ce tems, jusqu'à la vingtieme année de la guerre du Péloponnese, Samos demeura l'alliée des Athéniens, & conserva le Gouvernement Démocratique. La réduction de Byzance suivit cette expédition; c'est la plus grande action de Périclès: il s'en glorifioit jusqu'à dire qu'il avoit fait autant en neuf mois devant une des principales Villes de l'Ionie, qu'Agamemnon, en dix ans, devant Troye; mais il trouva devant Samos plus de difficulté & de danger qu'il n'en avoit appréhendé. Les Samiens étoient presque en état de disputer la souveraineté des mers aux Athéniens. A. M. 3564. Olymp. LXXXVI. 1.

Deux ans après, il s'éleva de grands troubles à Epidamnus: nous nous étendrons sur cette action lumineuse pour la suite de l'Histoire, & le sujet principal de cet incendie dont la Grece entiere fut embrasée. Epidamnus, connue dans la suite, sous le nom de Dyrrachium, étoit une Colonie de Corcyréens, qui devenus puissans & factieux, chasserent leurs principaux citoyens. Ces exilés se liguerent avec les Illyriens leurs voisins, & réduisirent les Epidamniens à de si pressantes extrêmités, qu'ils implorerent le secours des Corcyréens, leurs compatriotes. Sur leur refus, l'Oracle les adressa aux Corinthiens, leurs premiers Fondateurs. Les Epidamniens descendoient de Corcyre, & les Corcyréens de Corinthe: & d'ailleurs, Phalius, descendant d'Hercule, qui fixa cette colonie dans Epidamnus, étoit lui-même Corinthien, & plusieurs de ses concitoyens l'avoient accompagné dans cette Contrée. Les Corinthiens, dont ils reconnurent la domination, & à qui ils s'obligerent de livrer leur Ville, leur accorderent leur

protection, moins par bonté pour eux, que par haine contre leur ennemi, à qui ſes richeſſes & ſes forces ſur Mer, qui l'égaloient aux Peuples de Grece les plus puiſſans, avoient donné l'inſolence de ſecouer toute dépendance, & de refuſer juſqu'aux marques de ſoumiſſion qu'une Colonie doit à ſa Métropole. Les Corinthiens envoyerent de nouveaux habitans à Epidamnus, avec une garniſon. Les Corcyréens trouverent mauvais qu'ils entraſſent dans ce différend; & conduiſant une Flotte devant Epidamnus, ils ſommerent les habitans de recevoir les exilés, & de chaſſer les Corinthiens; & ſur leur refus, ils bloquerent la Ville; mais trouvant les Corinthiens diſpoſés à ſecourir les aſſiégés, ils propoſerent d'en paſſer par la déciſion de quelque Ville impartiale du Péloponneſe. Les Corinthiens, réſolus de rabaiſſer leur fierté, mirent en Mer une Flotte de ſoixante & quatre vaiſſeaux, avec deux mille hommes d'équipage; la Flotte des Corcyréens étoit de cent-vingt: ils en laiſſerent quarante devant Epidamnus, s'avancerent avec le reſte contre les Corinthiens, & les défirent aux environs du Promontoire d'Actium. Pour rendre leur victoire complette, Epidamnus ſe rendit le même jour: maîtres des Mers, ils tomberent ſur les Colonies & les alliés de Corinthe; le Printems ſuivant, les Corinthiens ſe diſpoſerent à venger leur diſgrace. Les Corcyréens effrayés des préparatifs qu'on faiſoit contr'eux, implorerent la juſtice & le ſecours des Athéniens: ils inſiſtoient principalement ſur l'article du dernier Traité, qui leur permettoit de faire alliance avec tous les Etats qui n'avoient pris aucun engagement avec d'autres. Les Corinthiens porterent en même tems leurs remontrances à Athenes. On écouta les uns & les autres dans

deux assemblées, & l'on conclut que Corcyre étoit trop puissante par ses propres forces, & par la commodité du passage en Sicile & en Italie, pour la soumettre à Corinthe ; mais afin qu'on ne les accusât pas, d'un autre côté, d'avoir rompu le Traité de paix, ils ne firent qu'une ligue offensive avec les Corcyréens, & ordonnerent à leur Amiral de ne combattre que lorsqu'on les attaqueroit eux, ou leurs nouveaux alliés. On n'envoya que dix vaisseaux à leur secours : cette petite Escadre étoit moins un renfort pour les Corcyréens, qu'un écueil pour Lacédémonius, fils de Cimon, qui la commandoit. C'étoit un effet de la politique de Périclès, qui s'opposoit à l'élévation de la famille de Cimon ; mais ce Ministre craignant qu'on ne le chargeât du mauvais succès, lui envoya de nouvelles forces : elles arriverent trop tard pour rendre quelque service. Les Corinthiens mirent à la voile avec cent-cinquante vaisseaux, tant à eux qu'à leurs alliés. La Flotte des Corcyréens étoit de cent-vingt, tant à eux qu'aux Athéniens ; elle étoit à l'ancre entre leur Isle & les côtes d'Epire : jamais les Grecs n'en avoient armé de plus nombreuses les uns contre les autres ; aussi le combat fut-il long & opiniâtre ; mais sans art & sans ordre, & plus cruel que décisif. Les Corcyréens avoient fait une centaine de prisonniers ; mais ils avoient perdu soixante & dix vaisseaux contre trente : cependant, secourus de vingt vaisseaux Athéniens, ils demeurerent maîtres du champ de bataille, recouvrerent les débris de leur Flotte, présenterent une seconde fois la bataille à l'ennemi, qui l'éluda, & les uns & les autres chanterent victoire, & éleverent des trophées. Si les Corinthiens eurent quelqu'avantage, ils n'en profiterent pas : contens de laisser Corcyre moins victorieuse

que tranquille, ils se retirerent, & prirent sur la route Anactorium, située dans la baie d'Ambrace. Cependant ils reprocherent aux Athéniens d'avoir violé un Traité qui leur étoit commun avec le Spartiate, & ce fut le premier prétexte de la guerre générale qui suivit. Les Athéniens nommoient secours des alliés, ce qu'ils qualifioient de rupture de paix: on ne s'en tint pas long-tems à ces distinctions; mais ces premiers prévoyant qu'il en falloit venir à une guerre ouverte, aimerent mieux attaquer l'ennemi que de l'attendre.

Ils sommerent donc les habitans de Potidée, Ville située dans l'Isle de Pallene, qui appartenoit aux Corinthiens, mais leur tributaire, de démolir les murs qui regardoient Pallene, d'envoyer des ôtages, de chasser les Magistrats qu'ils avoient reçus de Corinthe, & de n'en plus recevoir. Avant que d'en venir aux dernieres extrêmités, les Potidéens essayerent la voie des négociations; mais comme on ne vouloit rien rabattre de ces conditions, ils envoyerent à Lacédémone des Députés avec les Ambassadeurs de Corinthe. Les Spartiates s'engagerent de fondre dans l'Attique, si-tôt que les Athéniens leur auroient déclaré la guerre: ils ménagerent des intelligences avec Perdiccas de Macédoine. Ce Roi, irrité de la retraite que les Athéniens donnoient à ses freres, engagea les places circonvoisines de la Thrace & de la Macédoine à se révolter, & les Corinthiens leur envoyerent deux mille hommes, sous la conduite d'Aristée. Les Athéniens persisterent dans leur dessein, & donnerent ordre aux vaisseaux qu'ils avoient aux environs de Potidée, de s'approcher de cette place, & d'avoir l'œil sur les Villes voisines. Cette petite Flotte, composée de trente vaisseaux, n'étoit pas en état de faire tête à Per-

diccas & aux révoltés : on la renforça de quatre autres, & de deux mille ſoldats, commandés par Callias. Les forces s'étant raſſemblées de part & d'autre, il y eut un combat où les Corinthiens firent plier les ailes Athéniennes ; mais le corps de l'Armée enfonça Perdiccas. Ariſtée s'en étant apperçu, abandonna la pourſuite des ailes, perça les lignes, & ſe jetta dans Potidée. Les Athéniens ne perdirent dans cette action que cent cinquante hommes, parmi leſquels il faut compter Callias ; la perte fut double du côté de l'ennemi. Après cette victoire, ils reçurent un renfort de ſeize cens hommes, conduit par Phormion, & aſſiégerent Potidée par terre & par mer : ainſi, tandis qu'on faiſoit le ſiege de Corcyre, ſur les Athéniens, ils faiſoient celui de Potidée ſur les Péloponnéſiens : ces mouvemens engagerent quelques autres Villes à ſecouer le joug, à l'exemple de celle-ci, & ce fut encore un ſujet des guerres dont nous parlerons dans la ſuite.

Sur le bruit de cette entrepriſe, les Corinthiens envoyerent des Ambaſſadeurs à Sparte, où l'on écouta leurs plaintes, & celles de tous les Etats qui avoient reçu quelqu'injure des Athéniens. Les Æginetes les accuſerent d'avoir enfreint le dernier Traité, en les privant de la liberté qui leur avoit été accordée ; & les Mégaréens, qu'on leur avoit interdit l'entrée des Ports & des marchés de l'Attique ; puis les Corinthiens venant à l'appui, & ſuppoſant l'équité du reſſentiment des Spartiates, tenterent de les émouvoir par le danger du Péloponneſe entier, leur reprocherent de ne rien voir au delà de leur propre intérêt, d'être pleins d'indolence ſur le ſort des alliés, & de ne pas ſoutenir la réputation qu'ils s'étoient acquiſe, & déclarerent que s'ils ne ſe prêtoient à leur vengeance, ils

ſeroient contraints d'implorer le ſecours de ceux qui auroient aſſez de bonne volonté pour leur en accorder. Quelques Athéniens, que d'autres affaires avoient conduits à Sparte, demanderent la liberté de réfuter ce que la jalouſie & le préjugé ſuggéroient au déſavantage de leurs concitoyens : on les écouta : ils débuterent par une récapitulation de ce qui s'étoit paſſé dans la guerre contre les Perſes, dont preſque tout le fardeau tomba ſur les Athéniens, obligés de combattre l'ennemi, & de protéger l'allié ; montrerent comment l'autorité principale leur étoit échue ; ajouterent que ce pouvoir étant la récompenſe de leurs ſervices, ils s'étoient crus obligés de le conſerver ; qu'ils avoient eu beſoin de forces proportionnées à ce deſſein, & qu'ils n'en avoient employé que ce qu'il falloit, & finirent, en conjurant les Spartiates d'abandonner tout injuſte ſoupçon, & de ſe conſulter avant que de s'engager dans une guerre de cette importance ; car quiconque commencera avec les Athéniens, les trouvera tout prêts à continuer. Là-deſſus, les Lacédémoniens délibérerent, & conclurent que la paix étoit rompue, & que les Athéniens étoient les agreſſeurs. Mais falloit-il leur déclarer immédiatement la guerre ? c'eſt le point qui reſtoit à décider. Archidame, un de leurs Rois, homme prudent & paiſible, leur fit entendre qu'ils n'étoient pas encore en état de balancer la puiſſance d'Athenes, & diſſuada, non de combattre, mais d'attaquer ſans y avoir bien penſé. Sthénélaïdas lui repliqua qu'il n'étoit pas tems de délibérer après l'injure reçue ; qu'il falloit agir & ſe venger. Cet avis prévalut ; la guerre fut conclue, & les alliés furent informés de cette réſolution.

Pendant un an qu'on employa tout entier en préparatifs, les Spartiates, pour conſerver les ap-

parences de l'équité, firent plusieurs fois des remontrances aux Athéniens : ils réveillerent la vieille histoire de Cylon : c'étoit un coup qu'ils portoient à Périclès, leur ennemi mortel : ils accuserent ses alliés du côté maternel, d'être souillés de ce sacrilege. Périclès retorqua contre eux la mort de Pausanias, & de quelques Hélotes, qui n'avoient point trouvé de sûreté dans les sanctuaires où ils s'étoient réfugiés ; mais on les pressoit de lever le siege de Potidée, de permettre aux Æginetes de se gouverner par leurs Loix, & de révoquer le décret contre les habitans de Mégare : on insistoit principalement sur ce dernier article, dont on paroissoit vouloir faire la raison principale de la guerre. Comme ils ne faisoient aucune réponse satisfaisante à ces instances, on les somma en général de rendre la liberté à toutes les Villes sur lesquelles ils avoient quelque autorité. On ne s'attendoit pas qu'ils y consentiroient ; c'eût été renfermer toute leur jurisdiction dans l'intérieur de leur Ville : mais on gagnoit du tems, & c'étoit le but de toutes ces fausses négociations. Cependant, les Athéniens s'assemblerent, résolus de rendre une réponse décisive, une fois pour toutes. La matiere fut long-tems débattue, & les opinions étoient partagées, lorsque Périclès s'opposant avec beaucoup de force & d'adresse aux remontrances des Spartiates, prouva que la plupart de leurs demandes n'étoient pas des raisons suffisantes de guerre, & insinua que l'air d'autorité dont on exigeoit d'eux une bagatelle, faisoit pressentir qu'on ne s'en tiendroit pas là, s'ils avoient la foiblesse de l'accorder : il ajouta que quant au succès, ils avoient lieu de se le promettre des intérêts différens qui divisoient leurs ennemis, & qui ne leur permettroient jamais de se décider prompte-

ment ; que, d'ailleurs, quand ils seroient prompts dans leurs résolutions, le défaut d'argent en suspendroit toujours l'exécution : pour nous, notre Flotte nous met à portée de faire de puissantes diversions par la commodité des descentes ; la plus grande partie de nos domaines étant en Isles, nos pertes sur terre ne peuvent être considérables ; l'Attique seule demeure exposée aux ravages de l'ennemi. D'où il conclut que la guerre étoit absolument nécessaire, & que moins ils tarderoient à l'entreprendre, plutôt ils en verroient la fin ; que l'Etat devoit ses honneurs à ses plus grands dangers, & qu'ils avoient, sans doute, résolu de ne le pas transmettre à leur postérité, moins glorieux qu'ils ne l'avoient reçu de leurs ancêtres. Le Peuple donna tête baissée dans ces raisonnemens, & Périclès fut chargé de répondre aux Lacédémoniens, & de pallier le procédé de la République : » Qu'on accorde, leur dit-il, à nos concitoyens & à nos alliés qui résident à Sparte, les privileges de sujets, & nous sommes prêts à ouvrir nos ports & nos marchés aux Mégaréens : nous rendrons aux Cités la liberté dont elles jouissoient avant les alliances, quand les Peuples soumis à la juridiction de Lacédémone seront libres & dispensés de suivre la forme de son Gouvernement ; au reste, aussi éloignés de commencer une guerre, que fortement résolus de la continuer contre ceux qui la commenceront, nous desirons que tous nos différends puissent se terminer par un traité de paix.

Après avoir rapporté les prétextes de la querelle & les premiers procédés, nous observerons que Périclès avoit tant d'intérêt à engager les Athéniens dans une guerre, que la plupart des Historiens l'accusent d'être l'auteur de celle-ci. Il est certain qu'il devoit beaucoup à l'Etat, &

qu'on l'avoit menacé plus d'une fois d'exiger des comptes. Son autorité étoit grande; mais il ne la croyoit pas capable de le garantir des clameurs d'un Peuple qui lui redemanderoit éternellement ſes revenus : il réſolut donc d'écarter cet orage particulier par une tempête générale, & d'éloigner l'examen de ſa conduite, en embarquant la République dans une guerre qui le rendît néceſſaire. Son neveu Alcibiade lui donna, dit-on, les premieres idées de ce projet. Voyant un jour ſon oncle triſte & mélancolique, le jeune homme lui demanda la cauſe de ſon chagrin. *Je ſonge*, lui répondit Périclès, *à rendre mes comptes. Vous feriez beaucoup mieux*, reprit Alcibiade, *de ſonger à n'en point rendre.* Périclès avoit, ſans doute, un puiſſant motif d'enflammer la querelle; car la guerre en étoit une ſuite néceſſaire. Cependant la puiſſance des Athéniens en fut la vraie cauſe, & on en découvre les premieres ſemences à Platée. Cette journée ſi glorieuſe à la Nation, rompit la ſubordination entre les Etats, fit éclore les jalouſies & les haines, & devint funeſte à toute la Grece. Athenes, enflée des victoires contre les Perſes, dont elle s'attribuoit le principal honneur, s'égala d'abord à Lacédémone, voulut enſuite la dominer, affecta la prééminence, mit dans ſes intérêts la plus grande partie des Alliés, délibéra, & décida ſeule de ce qui concernoit la Nation en général, ſe chargea des punitions & des récompenſes, & pour tout dire, en un mot, s'empara de la Souveraineté. L'Athénien crut qu'après avoir ſauvé la Grece de l'invaſion des Barbares, il avoit droit de l'opprimer : il traita durement ſes Alliés, ſe donna le titre de Protecteur, vengea le plus léger mécontentement de tout le poids de ſa colère, d'où vient le proverbe d'Ariſtote, *un voiſin Athé-*

nien, & ſe rendit odieux, non-ſeulement à ſes alliés, mais encore aux Contrées de la Thrace, & à toutes les Iſles de la Mer Ægée qui s'étoient ſoumiſes à ſes loix, & qui portoient, à regret, un joug qui s'appeſantiſſoit de jour en jour. Telle fut ſa conduite pendant quarante ans, ſans que le Spartiate fît de grands efforts pour humilier ce rival. Sa politique étoit, lorſqu'on lui adreſſoit des plaintes, de les renvoyer aux Athéniens, qu'il embarquoit ainſi dans des guerres qu'il croyoit ſuffiſantes pour affoiblir, & même pour diſſiper toutes ſes forces, ſans qu'il s'en mêlât. L'effet ne répondit pas à ſon eſpérance : Athenes n'en devint que plus conſidérée & plus formidable : ſous prétexte de former des engagemens plus étroits contre les Perſes, Périclès y convoqua tous les Etats de la Grece : c'étoit une marque de prééminence qu'ils n'avoient point encore uſurpée. Les Lacédémoniens, ſur le point de ſe voir confondus avec leurs Vaſſaux, ne jugerent point à propos de donner cet acte ſolemnel de dépendance & de ſoumiſſion : quoique cette ſubordination ne fût qu'apparente, elle leur fit ſentir la néceſſité d'abaiſſer l'orgueil des Athéniens. Dans ce deſſein, & ſur les plaintes réitérées des Alliés, ils ne virent d'autre parti à prendre que de leur déclarer la guerre en forme ; en un mot, ces deux Etats étoient ulcérés & jaloux ; tous deux puiſſans & déterminés à s'emparer de l'Empire de la Grece ; & le prétexte étoit de protéger les Alliés, & de conſerver la balance entre les Républiques.

Dans ces tems de troubles, l'Aſtronome Méton floriſſoit à Athenes : il eſt l'inventeur de ce fameux Cycle de dix-neuf ans, qui renferme tout le mouvement Lunaire. Les Anciens s'en ſervirent pour calculer les nouvelles & pleines Lunes,

& cette découverte fut tellement applaudie des Athéniens, qu'on grava cette période en lettres d'or ſur une Place publique. Elle paſſa des Grecs aux Romains, & des Romains aux Chrétiens. Quelques Auteurs diſputent ce Cycle à Méton; Tite-Live en attribue l'invention à Numa. Pindare mourut alors : il nâquit à Thebes, la LXIVe. Olympiade. Sa mort eſt ſinguliere : on dit qu'ayant demandé aux Dieux ce qu'un homme pouvoit deſirer de plus précieux en ſa vie, il mourut ſubitement, en s'appuyant ſur la tête d'un enfant qu'il chériſſoit. Ses ouvrages ſont des modeles de la plus grande élévation, & du plus violent enthouſiaſme dont la Poéſie ſoit capable : ſes deſſeins ſont vaſtes, ſes penſées vives & fortes, ſon expreſſion pompeuſe, ſa verſification rapide, & ſes poëmes profonds : il faut preſqu'autant d'attention pour entendre ſes écrits, que pour écrire comme quelques autres Auteurs. On accuſe ſa Muſe d'irrégularité & d'écarts dans ſa marche; mais ce déſordre eſt une des grandes beautés de l'Ode, qui ſe propoſe d'élever notre imagination, & non de nous former le jugement; c'eſt l'image des tranſports d'un Poëte dont l'eſprit eſt trop agité, & les ſens trop échauffés pour être méthodique. L'Ode eſt de toutes les peintures la plus hardie : vous reconnoiſſez dans quelques coups de pinceau la reſſemblance du Héros en général; mais aucun de ſes traits n'y eſt entiérement exprimé. Pindare excella dans cette partie, & fut nommé le Maître du Sublime & le Prince des Poëtes Lyriques. Nous pouvons, ſans éclipſer ſa gloire, parler de Bacchilide, ſon contemporain : Pindare l'a comparé au corbeau qui croaſſe dans la moyenne région de l'air, tandis que l'aigle s'éleve, & plane au haut des airs.

CHAPITRE V.

Depuis le commencement de la guerre du Péloponneſe, juſqu'à la paix conclue pour cinquante ans entre les Athéniens & les Lacédémoniens ; ce qui comprend l'eſpace de 10 *ans.*

A. M. 3534. Ol. ap. LXXXVII 2.

LEs Spartiates ne répondirent point aux dernieres propoſitions qu'on leur avoit faites, & les Athéniens ſe préparerent à la guerre : les hoſtilités commencerent par une tentative ſur Platée. Les Béotiens avoient un parti dans cette Ville ; on leur en ouvrit les portes, & elle fut ſurpriſe par trois cens Thébains ; mais ils ne la conſerverent pas long-tems. Le gros des citoyens étoit dévoué aux Athéniens ; ils s'attrouperent, à la faveur de la nuit, & fondirent ſur l'ennemi, qui n'étant point en état de défendre les quartiers dont il s'étoit emparé, fut paſſé au fil de l'épée. Le ſecours des Athéniens arriva trop tard ; on le reçut en garniſon : cette action ſe paſſa quinze ans après le Traité de paix, la premiere année de la LXXXVIIe. Olympiade, & la 3572 du Monde.

La rupture étoit manifeſte, & l'on ſe hâta, de part & d'autre, de renouer ſes alliances : les Spartiates entraînerent dans leur parti tout le Péloponneſe, excepté les Argiens & les Achéens qui garderent la neutralité ; encore Pellene qui appartenoit à ceux-ci, ſe déclara-t-elle pour Lacédémone, au commencement de la guerre ; le reſte en fit autant dans la ſuite. Ils avoient encore pour eux hors de l'Iſthme, les Mégaréens, les Phociens, les Locriens, les Béotiens, les Ambrocio-

tes, les Leucadiens & les Anactoriens. Les uns fournirent de la Cavalerie, d'autres de l'Infanterie, & la plupart des vaiſſeaux, dont on croit que le nombre montoit à quatre cens, ſans compter ce qu'on en pouvoit tirer de l'Italie & de la Sicile. Les Athéniens avoient, de leur côté, les habitans de Lesbos & de Chio, les Platéens, les Meſſéniens établis à Naupacte, une grande partie de l'Acarnanie, les Corcyréens, les Zacynthiens, la plupart des Grecs Aſiatiques, particuliérement ceux qui occupoient les Villes maritimes, pluſieurs Villes de la Thrace, & preſque toutes les Cités qui payoient le tribut. Chio, Lesbos & Corcyre fournirent des vaiſſeaux; le reſte, de l'argent & des Soldats. Telle étoit la fureur des uns & des autres, qu'ils implorerent le ſecours des Barbares, & qu'ils envoyerent des Députés au Roi de Perſe, contre lequel ils étoient ſi parfaitement réunis il n'y avoit qu'un inſtant. La Grece entiere étoit diviſée, & chaque Etat avoit pris dans cette querelle le parti qu'il croyoit convenable à ſes intérêts: la cauſe de la juſtice & la défenſe de la liberté avoient attaché le grand nombre aux Lacédémoniens; plus de crainte que d'affection retenoit le reſte du côté des Athéniens; mais le deſpotiſme qu'ils exerçoient ſur leurs Alliés, & ce qu'ils avoient en vaiſſeaux, en argent & en proviſions, ſuppléoient abondamment à ce qui leur manquoit en nombre d'Alliés.

Après l'affaire de Platée, les Lacédémoniens publierent le deſſein qu'ils avoient d'envahir l'Attique: auſſi-tôt les deux tiers des Villes confédérées envoyerent leurs troupes dans l'Iſthme: elles formerent un corps de ſoixante mille hommes. Achidame étoit à la tête de cette expédition: » Tous les yeux de la Grece, leur dit-il, ſont tour-

nés ſur nous, & nous avons ſes vœux : quelque confiance que nous puiſſions raiſonnablement avoir dans la ſupériorité de notre Armée, craignons qu'elle ne ſoit la ſource de quelqu'accident, ſi nous perdons de vue un moment quel eſt l'ennemi à qui nous avons affaire : il eſt puiſſant, & ſon déſeſpoir eſt terrible : quoiqu'on tienne pour maxime générale d'entrer hardiment chez l'ennemi, & de porter la guerre dans ſes Etats, je crois qu'une prudence ordinaire ne ſuffit point ici, & qu'il eſt plus à propos que chacun garde ſon poſte. » Après avoir contenu l'ardeur de ſes ſoldats par ce diſcours, il tenta de vaincre par des Ambaſſadeurs l'opiniâtreté des Athéniens : mais ils n'avoient garde d'écouter un ennemi qui demandoit à traiter ſous les armes : on renvoya les Députés, *& puiſſe la Grece*, leur dit-on pour toute réponſe, *compter de ce jour ſes malheurs* ! Périclès eut avis qu'Archidame, par égard pour lui, (car le droit d'hoſpitalité formoit entr'eux une eſpece d'amitié) avoit réſolu de ſauver ſes domaines du ravage général qu'ils alloient faire dans le Pays : il regarda cette attention, qui pouvoit le rendre ſuſpect à ſes concitoyens, comme une injure ; & il déclara qu'il donnoit à l'Etat tous ſes biens, ſi l'ennemi les épargnoit : il ordonna aux habitans de la campagne de tranſporter leurs effets dans Athenes, & de s'y retirer, & releva le courage de ſes concitoyens par un long détail de leurs proviſions : il leur repréſenta, qu'outre les revenus ordinaires, le tribut leur fourniſſoit ſix cens talens par an ; qu'ils en avoient ſix mille dans la citadelle ; que leurs Temples renfermoient des richeſſes immenſes, tant en argent monnoyé qu'en vaſes ſacrés ; qu'on pourroit s'en ſervir dans la derniere extrêmité, & les reſtituer à la fin de la guerre :

guerre : enfin, qu'ils avoient trente à quarante mille hommes ſur pied, trois cens vaiſſeaux dans le port, & beaucoup d'autres avantages qu'on feroit valoir dans l'occaſion, & dont ils avoient lieu d'attendre la ſupériorité. Le Peuple, ſatisfait de cet état des affaires, fit équiper la Flotte, & ſommer les Alliés.

Mais tandis que les Athéniens s'occupoient à ces préparatifs, l'Armée du Péloponneſe entra dans l'Attique ſous Œnoé, place frontiere aux environs de la Béotie ; d'où Archidame s'avança dans le Pays, après avoir tenté vainement d'emporter cette Ville d'aſſaut : on lui reprocha d'avoir trop différé ſon irruption, & que ſes délais avoient donné le tems aux Peuples de ſe raſſembler, & de lui échapper : on ne douta point qu'il n'eût favoriſé les Athéniens, quoiqu'à dire vrai il n'eût ſuſpendu ſa marche que pour les amener à quelque accommodement : mais ſur la réponſe qu'on fit à ſes Députés, il s'avança dans le Pays, & ſe poſta dans Acharnes, le plus grand Bourg de l'Attique, à ſept milles d'Athenes. L'allarme ſe répandit auſſi-tôt dans la Ville, & le Peuple fut ſur le point de ſe révolter contre Périclès, qui refuſoit de le mener au combat : il ne le jugea pas à propos ; il ne lui permit pas même de s'aſſembler, de peur que dans ſon premier mouvement il ne ſe portât à quelque réſolution extravagante. Cléon qui tentoit de lui dérober la faveur du Peuple, le traita de lâche ; mais il aima mieux digérer une injure, que de haſarder une action : toujours attentif aux devoirs de ſa charge, il fit fermer les portes de la Ville, & garder les environs : il commanda quelques détachemens de Cavalerie pour empêcher l'approche de l'ennemi : il y eut entre un de ces corps & les Béotiens une

eſcarmouche, où il fut repouſſé avec perte : en même tems, il fit mettre à la voile cent vaiſſeaux, avec ordre d'infeſter les côtes du Péloponneſe. Archidame manquant de proviſions, & ne pouvant attirer les Athéniens au combat, ſortit d'Acharnes, ravagea l'Attique, & rentra dans le Pays que ſon abſence laiſſoit expoſé aux deſcentes de la Flotte Athénienne, qui s'étoit réunie à celle des Alliés. Elle mit à terre dans la Laconie, & Méthone étoit priſe ſans le Spartiate Braſidas, qui ſe jetta dans la Ville avec quelques ſoldats, & qui repouſſa l'ennemi juſques dans ſes vaiſſeaux. Ce ſervice lui mérita le premier dans cette guerre, les éloges publics : delà, ſuivant la côte, ils deſcendirent à Elis, ſe répandirent dans le territoire, & pillerent Phéia, après avoir défait ceux qui marcherent contre eux. Une Eſcadre de trente galeres qu'on avoit envoyée dans l'Eubée, eut le même ſuccès contre les Locres Opuntes. Si-tôt qu'Archidame eut évacué l'Attique pour prévenir quelqu'irruption par Mer, on mit à part cent talens ; on réſerva dans le Pirée cent des meilleurs vaiſſeaux, & l'on défendit à qui que ce fût, ſous peine de mort, d'en propoſer un nouvel emploi. Sous prétexte que les Æginetes étoient les principaux auteurs de la guerre, on les chaſſa de leur Ville. Ægine étoit un poſte qu'il importoit de s'aſſurer dans les circonſtances préſentes ; on la peupla d'habitans, dont Athenes regorgeoit alors. Dans le deſſein de former une puiſſante diverſion, & de preſſer Potidée, les Athéniens firent encore alliance avec Sitacle, Roi de Thrace, & Perdiccas, Roi de Macédoine. En croiſant les Mers, la Flotte s'empara de pluſieurs Villes, & de l'Iſle entiere de Céphallénie. Tandis qu'ils avoient la liberté d'attaquer

par mer & par terre, ils tomberent ſur Mégare avec toutes leurs forces. Jamais Athenes n'avoit raſſemblé une Armée ſi nombreuſe devant la même place : on ravagea le territoire, & l'on ſe retira. Le reſte de l'année ſe paſſa en irruptions ; la priſe du port de Niſée, dont les fortifications s'élevoient à la hauteur des murs de Mégare, eſt la principale action de cette campagne.

On célébroit, en hiver, les funérailles de ceux qui étoient demeurés ſur le champ de bataille. Tel étoit l'ordre de cette cérémonie : les corps étoient expoſés ſous des tentes pendant trois jours, qu'on accordoit à la piété des parens & des amis : le quatrieme, chaque Tribu envoyoit une biere de cyprès, où l'on renfermoit ſes morts : outre ces cercueils, il y en avoit un vuide, conſacré à la mémoire de ceux dont on ne pouvoit retrouver les cadavres : on les portoit tous au Céramique, la ſépulture commune de ceux qui avoient perdu la vie en combattant, & tout le Peuple accompagnoit le convoi. Par une marque de diſtinction, on enterra ſur le champ de bataille, & les armes à la main, ceux qui périrent à la journée de Marathon. On fermoit la cérémonie par une Oraiſon funebre : Périclès en fut alors chargé. Le but de ſon diſcours étoit d'enflammer le courage de ceux qui reſtoient, en célébrant la mémoire de ceux qui n'étoient plus, & en exaltant l'honneur qui rejaillit ſur celui qui périt généreuſement au ſervice d'un Pays auſſi illuſtre en tout ſens que la République d'Athenes. Il paroît que l'éloge des morts devoit ſonner mal dans la bouche de celui qui avoit conſeillé la guerre ; cependant jamais perſonne ne s'acquitta mieux de cet emploi que lui ; & la harangue qu'il prononça dans cette occaſion, paſſe pour un des

beaux morceaux de l'Antiquité. Il n'oublia pas de captiver, à ſon ordinaire, la bienveillance du Peuple, en attribuant la grandeur de l'Etat à ſa prudence, à ſa bravoure & à ſa diſcipline; & faiſant valoir la bonté des Conſtitutions Athéniennes: » Nous ſommes tous également indépendans, leur dit-il; nous n'obéiſſons qu'à la loi, dont l'empire ſur le pauvre & ſur le riche eſt le même: la porte des dignités eſt ouverte à tout Citoyen, ſans diſtinction de naiſſance ou d'état; le ſeul mérite perſonnel a la préférence«. Ainſi finit la premiere année de la guerre du Péloponneſe.

Olymp. LXXXVII. 3. Archidame rentra dans l'Attique au commencement de la campagne ſuivante, à la tête de ſon armée. Athenes fut alors affligée d'une peſte qui avoit déſolé la plupart des parties du Monde, & qui lui enleva l'élite de ſes ſujets & de ſes ſoldats. Telle étoit ſa violence, que les paſſans mouroient ſubitement dans les rues, & que les oiſeaux de proie & les bêtes voraces fuyoient les cadavres de ceux qui en avoient été infectés. Sa malignité laiſſa de cruelles impreſſions ſur ceux qui échapperent à ſes ravages: ils perdirent la mémoire, juſqu'à ſe méconnoître eux-mêmes & leurs parens. Thucydide, qui en fut attaqué, décrit au long ſes funeſtes effets: il remarque qu'elle acheva de corrompre les mœurs: le Peuple qui, pour détourner ce fléau, eut recours à ſes Dieux, s'appercevant que ſes prieres & ſes vœux redoublés ne le garantiſſoient de rien, & que le mal étoit général, paſſa du déſeſpoir à la débauche, & chacun employa ſon argent & ſon tems comme s'il n'avoit qu'un jour à vivre. On imputa cet accident à Périclès, & l'on crut que la multitude d'habitans qu'il avoit attirés dans la Ville, avoit

corrompu l'air. Tandis que la peſte déſoloit Athenes, l'ennemi ravageoit l'Attique ; cependant Périclès perſiſta dans ſes deſſeins, & refuſa conſtamment d'abandonner toutes les eſpérances de ſes concitoyens à l'événement d'un combat ; il ſe contenta d'embarquer quatre mille Fantaſſins & trois cens Chevaux, & de mettre à la voile avec cent vaiſſeaux : cinquante galeres de Lesbos & de Chio ſe joignirent à cette Flotte : on ravagea les côtes du Péloponneſe, & l'on rentra dans le port, après avoir fait une tentative inutile ſur Epidaure. Cette eſpece de diverſion, mais plus encore la crainte de la peſte & la défenſe du Pays, chaſſerent les Péloponnéſiens de l'Attique, après quarante jours d'incurſions. Les forces de Périclès tomberent enſuite ſur la Thrace ; mais la peſte fit de ſi grands ravages dans le camp devant Potidée, qu'il n'y eut point d'action conſidérable.

Le Peuple, allarmé de ces pertes, devint furieux : la guerre, la peſte & les pillages l'avoient mis à deux doigts de ſa ruine : il éleva ſes cris contre Périclès, qu'il regardoit comme l'auteur de toutes ſes miſeres, & fit aux Spartiates des ouvertures qu'ils rejetterent. Dans cet abattement général, Périclès convoqua une aſſemblée, à deſſein d'exciter ſes concitoyens à la guerre, & de juſtifier ſa conduite : mais l'Orateur, pour cette fois, ne ſervit pas utilement le Miniſtre ; les traits de ſon éloquence gliſſerent ſur des eſprits qui n'étoient ſenſibles qu'à leurs malheurs ; & quoiqu'on parût aſſez réſolu pour le préſent, cette heureuſe diſpoſition ſe diſſipa avec l'impreſſion qui l'avoit fait naître. Les craintes replongerent le Peuple dans ſa mauvaiſe humeur, & Périclès fut condamné à une amende conſidérable, & privé de l'adminiſtration ; mais le beſoin qu'on avoit de

ſes lumieres, occaſionna bientôt ſon rappel, & il reprit les rênes de l'Etat avec plus d'autorité que jamais.

Dans la même année, Cnémus, Amiral des Spartiates, mit à la voile avec cent vaiſſeaux, & deſcendit dans l'Iſle de Zacynthe. Les Zacynthiens refuſerent d'abandonner les intérêts d'Athenes; leur territoire fut ravagé, & Cnémus rentra dans la Laconie. Quelque tems après cette irruption, Ariſtée de Corinthe, accompagné de quelques Lacedémoniens, partit pour la Perſe: on manquoit d'argent, & les frais de la guerre étoient grands. Ils alloient ſolliciter ce Souverain de leur ouvrir ſes coffres: chemin faiſant, ils tenterent de détacher Sitalce, Roi de Thrace, du parti des Athéniens, & de procurer ſon ſecours à Potidée; mais livrés par ce Prince entre les mains des Ambaſſadeurs Athéniens, qui les envoyerent à leurs concitoyens, ils furent jettés dans des précipices, ſans aucune forme de procès. C'eſt ainſi qu'on ſe vengea d'Ariſtée, qu'on accuſoit de tous les troubles de la Thrace; quoiqu'on dît que c'étoit pour uſer de repréſaille avec les Lacédémoniens qui avoient exercé le même traitement contre quelques particuliers d'Athenes qui trafiquoient dans le Péloponneſe. Potidée capitula cet hiver: la garniſon fut réduite à cette extrêmité, qu'ils ſe mangeoient les uns les autres, faute de proviſion: cependant elle ne ſe rendit qu'à des conditions ſi honorables, qu'on inquiéta ceux qui commandoient à ce ſiege, pour ne l'avoir pas priſe à diſcretion. Athenes peupla cette Ville de ſes propres citoyens, & cette expédition qui leur coûta deux mille talens, ferma la ſeconde campagne.

Les Péloponnéſiens ouvrirent la quatrieme cam-

pagne par une tentative ſur Platée. Les habitans de cette Ville réclamerent les privileges que Pauſanias leur avoit accordés, lorſqu'il défit les Perſes ſur ſon territoire, & ils obtinrent une ſuſpenſion d'armes, juſqu'à ce qu'ils euſſent informé les Athéniens de l'état de leurs affaires; mais ſur l'aſſurance poſitive des Athéniens qu'on envoyeroit à leur ſecours, ils firent dire à Archidame qu'ils s'expoſeroient à tout, avant que de rompre avec leurs alliés. Auſſi-tôt, Archidame inveſtit la Ville, & fit élever une montagne de terre à la hauteur des murs. Les Platéens éleverent leurs murs en même proportion, & minerent la montagne par le pied: ils en tiroient une grande quantité de terre, par un conduit qui pénétroit juſqu'au centre de cet ouvrage, & la montagne s'affaiſſoit, tandis que les murs s'exhauſſoient: pour plus de ſûreté, ils doublerent leurs remparts. Les Péloponnéſiens employerent alors les machines; mais les Platéens en éluderent l'effet, en leur oppoſant des poutres ſuſpendues par des cordes: on eut recours au feu; on jetta dans la Ville une ſi grande quantité de faſcines embraſées, de ſoufre allumé, de poix ardente & d'autres matieres combuſtibles, qu'elle en fut à moitié brûlée; mais l'incendie fut arrêté, & le Péloponnéſien forcé d'en commencer le ſiege en forme. A cet effet, on environna la Ville d'un long mur, que deux foſſés rendoient inacceſſible au dedans & au dehors: la ſaiſon étoit alors avancée; le gros de l'Armée ſe retira: on ne laiſſa dans les retranchemens que les Béotiens & quelques autres; ce qui ſuffiſoit pour défendre les ouvrages, & continuer le blocus. Voici la premiere deſcription que nous ayons d'un ſiege conduit avec quelque régularité: tous ceux dont nous avons parlé juſqu'à préſent,

Olymp. lxxxvii. 4.

commencés ſans deſſein, & continués ſans art; ont toujours été longs & coûteux. Pour ſe rendre maître d'une place, on l'environnoit; on lui donnoit un aſſaut général, & on recommençoit juſqu'à ce qu'on l'emportât, ou qu'on levât le ſiege; on n'en ſavoit pas davantage: on connoiſſoit toutefois dans les guerres de Troye & de Thebes, le bélier, les échelles, & les autres machines. Les Grecs trouverent toutes ces inventions en Orient, où elles étoient familieres dès le tems même de Moïſe, & dont pluſieurs Rois des Hébreux s'étoient ſervis long-tems avant eux; mais ce qui empêcha cette partie de l'Art militaire de ſe perfectionner en Grece, proportionnellement aux autres, c'eſt qu'elle étoit en averſion chez les Lacédémoniens, qui avoient des idées particulieres de valeur, & qui ne vouloient vaincre l'ennemi qu'en bataille rangée: cependant ce Peuple, convaincu par expérience, des inconvéniens auxquels il étoit expoſé, par ſon ignorance dans l'art d'aſſiéger, fut contraint de s'en inſtruire, pour réparer, en quelque ſorte, le déſavantage qu'il avoit avec des voiſins qui n'avoient point goûté la politique de vivre dans une Ville ſans murs, & par-tout ouverte aux irruptions: ainſi nous pouvons dater du ſiege de Potidée les premieres connoiſſances de l'attaque & de la défenſe des places.

Tandis que les Spartiates aſſiégeoient Potidée, les Athéniens avoient affaire aux Chalcidéens, habitans de la Thrace, & aux Béotiens, Peuple de la Macédoine, qui, avec le ſecours d'Olinthe & de quelques autres Cités, les combattirent, les vainquirent, & les pourſuivirent juſques devant Potidée, & delà à Athenes. Phormion, leur Amiral, les vengea ſur mer de cette diſgrace; il

tomba ſur quarante-ſix vaiſſeaux Péloponnéſiens qui conduiſoient des forces de terre contre l'Acarnanie; il en prit douze, & mit le reſte en déroute. Ce premier combat ſe donna devant Naupacte, où les Athéniens étoient à la rade. Les Péloponnéſiens ne furent pas plus heureux dans une ſeconde action; la mauvaiſe conduite des Chefs & le déſordre de la Flotte les privèrent de tout l'avantage qu'ils attendoient des grands préparatifs qu'ils avoient faits. Ils n'avoient pas encore ſouffert ces échecs, quand Braſidas & Cnémus réſolurent de ſurprendre le Pirée: la ſupériorité qu'Athenes avoit ſur mer, la tenoit dans une ſécurité dangereuſe, & ſon port étoit aſſez mal gardé. Dans ce deſſein, ils mouillerent à Mégare, & ſortirent de Niſée avec quarante vaiſſeaux; mais le vent leur étant contraire, & le courage les abandonnant, ils tomberent ſur trois corps-de-garde placés à Budore, Promontoire de Salamine, s'en emparerent, entrerent dans l'Iſle, & la ravagerent. La flamme des ſignaux annonça ce déſaſtre aux Athéniens, & leur conſternation fut extrême: quant aux Péloponnéſiens, ils ſe retirerent ſi-tôt qu'ils s'apperçurent qu'on avoit pris l'allarme.

Au commencement de cet hiver, Sitalce, Roi de Thrace, déclara la guerre à Perdiccas, Roi de Macédoine, & entra dans ſes Etats à la tête de cent cinquante mille hommes. Les Macédoniens ſe renfermerent dans leurs Villes: cette multitude répandit la terreur dans toute la Grece, & les Athéniens ſe repentirent d'avoir appellé à leur ſecours un Prince qui pouvoit ſe rendre leur maître. Phormion rentra victorieux dans Athenes, après avoir pourvu à la ſûreté de l'Acarnanie: ſon retour finit cette campagne, dont les ſuccès ont été partagés.

La perte de Périclès eſt un des plus grands malheurs qu'Athenes ait ſoufferts cette année. Plutarque dit qu'il mourut de la peſte; mais ce fut dans les langueurs d'une eſpece de conſomption qu'il s'éteignit. Quelques amis qui environnoient ſon lit au moment de ſa mort, n'en croyant plus être entendus, faiſoient l'éloge de ſa vertu, de ſon autorité, & du nombre de ſes victoires; car il avoit élevé neuf trophées, en qualité de Général; mais Périclès, qui les avoit attentivement écoutés, leur dit qu'il s'étonnoit qu'ils exaltaſſent des choſes qui lui étoient communes avec tant d'autres, & qu'ils oubliaſſent un trait beaucoup plus important, c'eſt qu'il n'avoit jamais fait de peine à perſonne: en effet, il eſt ſurprenant qu'un homme que la multitude des affaires dont il étoit chargé, obligeoit de traiter avec tant d'eſprits différens, ne cédât jamais à la paſſion, & n'abuſât point de ſon pouvoir, & qu'il en uſât toujours avec ſon ennemi, comme s'il devoit un jour devenir un ami. La conduite qu'il tint dans l'Etat lui fait un honneur particulier: ſes rivaux ſont écartés; l'autorité eſt toute entiere entre ſes mains; un autre ſe croiroit au milieu de ſa carriere, & c'eſt alors qu'il s'arrête. Il avoit aſſurément de la vraie grandeur dans l'eſprit: dirigé par des principes de juſtice, il eut en averſion les voies arbitraires, & la toute-puiſſance qu'il exerça dans la République, fut le prix de ſon éloquence & la récompenſe de ſes talens. Tandis que la fermeté de ſon adminiſtration faiſoit la ſûreté de la Patrie, la douceur de ſon caractere garantiſſoit ſon adminiſtration du nom de tyrannie: tel étoit l'homme d'Etat. Quant à l'homme de Guerre, prompt à prendre les armes, & lent à s'en ſervir, il différoit l'action juſqu'à ce qu'il fût preſque

ſûr du ſuccès : cette prudence lui fit la réputation de Général compatiſſant, & ménager du ſang de ſes concitoyens : il encourageoit quelquefois le ſoldat, en lui diſant qu'il n'épargneroit rien pour le rendre immortel, & ſuſpendoit quelquefois ſon ardeur, en lui repréſentant que l'homme n'étoit point un arbre qui repouſſe quand il eſt abattu.

L'expérience lui avoit appris qu'il y a moins de fond à faire ſur l'intrépidité, que ſur la conduite & les ſtratagêmes : il engagea les Athéniens dans pluſieurs guerres ; mais ſon but étoit moins de les rendre terribles au dehors que puiſſans au dedans. Sa place dans la République étoit au gouvernail ; il y fut aſſis pendant quarante ans : Athenes n'a jamais été plus floriſſante, & la durée de ſon miniſtere prouve combien on en étoit ſatisfait. Il faut en attribuer la tranquillité à ſon éloquence, qui, comme un torrent, entraînoit tout ce qui s'oppoſoit à ſes deſſeins, & triomphoit des paſſions, que Plutarque appelle *les verroux & les clefs de l'ame* ; ce qui demandoit, chez un peuple auſſi délié, un talent extraordinaire. Tel étoit ſon empire ſur les eſprits, qu'il changea l'eſſence du Gouvernement. Athenes, diſoit-on, n'eſt plus un Etat Démocratique ; l'Attique eſt le Royaume d'un Citoyen illuſtre que ſon éloquence a couronné. La haute opinion qu'on avoit de ſon intégrité, préparoit l'effet de ſes diſcours : il n'augmenta point ſes revenus d'où l'on peut juger qu'il étoit au deſſus de toutes idées baſſes de fortune, & qu'il employa réellement au bien de la République & à l'embelliſſement de la Ville, les ſommes immenſes dont il diſpoſa de ſon autorité privée. En procurant la circulation de l'eſpece, peut-être en détournoit-il le cours ; mais il n'en épuiſoit pas la ſource : on a dit que ſi Piſiſtrate n'eût pas maintenu ſa tyrannie les

armes à la main, il n'y auroit aucune différence entr'eux; mais cette cenſure releve encore l'idée que nous avons de Périclès. Chaque jour aggrave la perte de ce grand homme : ſes ſucceſſeurs, la plupart égaux en mérite, & rivaux en dignité, ramperent ſous le peuple, qu'ils n'étoient pas en état de maîtriſer, & négligerent le bien public, pour s'occuper de leur intérêt particulier.

Olymp. LXXXVIII 1. Aux environs de la moiſſon, les Péloponnéſiens fondirent dans l'Attique pour la troiſieme fois; mais ils en ſortirent après avoir ravagé la campagne. Ce fut alors que toutes les Villes de Lesbos, excepté Méthymne, abandonnerent le parti des Athéniens, qui, jugeant combien cette révolte ſeroit avantageuſe à l'ennemi, affecterent de n'en rien croire, dans l'eſpérance que cette inattention les empêcheroit de ſe déclarer; mais quand on apprit que la plupart des habitans de l'Iſle s'étoient retirés dans la Capitale, & qu'ils ſe préparoient à la guerre, on envoya quarante vaiſſeaux contre ces rebelles : on comptoit les ſurprendre occupés d'une fête inſtituée en l'honneur d'Apollon, & qu'ils célébroient hors de la Ville; mais informés de ce deſſein, ils ſe diſpoſerent à recevoir l'ennemi; tandis qu'ils arrêtoient les Athéniens en pourparlers, ils firent demander un prompt ſecours aux Spartiates. Les Spartiates renvoyerent l'audience des Députés à l'Aſſemblée générale de la Grece, lors de la célébration de la prochaine Olympiade : c'eſt-là que pour juſtifier leur procédé avec Athenes, & convaincre Lacédémone de leur attachement, les Lesbiens repréſenterent qu'ils ne trahiſſoient ni leurs amis ni leurs compatriotes, & qu'on pouvoit les regarder comme des transfuges; qu'ils s'étoient engagés par le Traité qu'ils avoient conclu avec les Athéniens, à leur donner du ſecours,

contre les Barbares ſeuls; mais qu'on s'en étoit ſervi pour opprimer les alliés, & captiver la Grece; qu'on n'avoit reſpecté leur alliance que parce qu'elle étoit utile à ce projet, & qu'ils devoient ſe méfier de la modération qu'Athenes affectoit à préſent, s'ils ne vouloient ſubir le ſort de ſes voiſins, & devenir la proie de ſon ambition; que par ces motifs, ils étoient forcés de renoncer à leurs premiers engagemens, & d'en former de nouveaux; qu'une révolution ſi peu préparée, marquoit, à la vérité, plus de courage que de prudence; mais que Sparte n'en devoit être que plus prompte à leur accorder ſa protection; qu'en les ſecourant dans les conjonctures préſentes, ils en encourageroient d'autres à les imiter, & ſe laveroient du reproche qu'on leur faiſoit, d'abandonner ceux qui ſe jettoient entre leurs bras : ils ajouterent qu'ils étoient en état de rendre de grands ſervices; qu'ils avoient des vaiſſeaux, & que Lacédémone en manquoit; enfin, qu'on n'auroit jamais une occaſion plus favorable pour écraſer les Athéniens, que la guerre & la peſte avoient affoiblis, & dont la Flotte étoit diviſée, & les tréſors épuiſés.

La vérité de ces remontrances & l'adreſſe des Députés, déterminerent alors les Spartiates à une alliance qu'ils avoient rejettée au commencement de la guerre. Les ports des Lesbiens étoient bloqués; on réſolut d'aller inceſſamment à leur ſecours, & de rentrer en même tems dans l'Attique. A cet effet, les Spartiates s'avancerent dans l'Iſthme; mais la nonchalance des alliés, & les ravages que trente vaiſſeaux Athéniens faiſoient le long des côtes du Péloponneſe, les contraignirent de revenir. Dans ces entrefaites, les habitans de Mytylene haſarderent une entrepriſe ſur Méthymne, & échouerent. Pour prévenir ces irruptions,

les Athéniens raſſemblerent de nouvelles forces, & bloquerent Mytylene par terre & par mer : ils avoient alors deux cens cinquante vaiſſeaux occupés en divers endroits ; leur Flotte, peut-être plus nombreuſe au commencement de la guerre, n'avoit jamais été ſi complette, ni mieux équipée. Il eſt vrai que les préparatifs & la paie des ſoldats avoient épuiſé leurs finances : les Citoyens d'Athenes ſe cotiſerent pour les frais du ſiege de Mytylene ; ils ramaſſerent une ſomme de deux cens talens, ſans compter ce que l'on tira des alliés, qui contribuerent tous, excepté les Cariens, qui refuſerent de payer la taxe qu'on leur avoit impoſée, & maſſacrerent Soſiclès, & la plupart de ceux qu'on avoit commis à ſa collection. Il n'y eut d'action remarquable pendant l'hiver, que la ſortie des Platéens : on manquoit de proviſions dans cette Ville, dont le ſiege n'avoit point diſcontinué : deux cens habitans, munis d'échelles, dont ils avoient meſuré la longueur ſur l'épaiſſeur & le nombre des briques qui formoient le mur ennemi, franchirent cet ouvrage à la faveur d'une nuit orageuſe, & ſe réfugierent dans Athenes.

Olymp. LXXXVIII 2. Les Péloponnéſiens rentrerent dans l'Attique au commencement du printems, ſous la conduite de Cléomenès, oncle & tuteur de Pauſanias, Roi de Lacédémone, & détruiſirent tout ce qui leur étoit échappé dans la premiere irruption : en même tems, Alcidas fit voile pour Lesbos avec cinquante vaiſſeaux ; mais il s'arrêta ſi long-tems ſur les côtes du Péloponneſe, que le Spartiate Salathus, Gouverneur de Mytylene, ſans eſpoir de ſecours, & manquant de proviſions, réſolut de tenter une ſortie, & rendit aux habitans les armes qu'on leur avoit ôtées ; mais à peine le Mytylénien fut-il armé, qu'il menaça de capituler, & de livrer la place

à l'ennemi, ſi l'on ne mettoit en commun tout le bled qui reſtoit dans la Ville. Ce peuple perſiſtant dans ſa demande, ſes Magiſtrats effrayés traiterent, d'un conſentement unanime, avec Pachès, Général des Athéniens, & ſe rendirent à diſcrétion; car tout ce qu'ils en obtinrent, c'eſt qu'il épargneroit leurs vies juſqu'à nouvel ordre. Les auteurs de la révolte, qui n'eſpéroient point de grace, ſe réfugierent dans les Temples: on les en arracha, & on les transféra à Ténédos, juſqu'à ce que leur ſort fût décidé. Pachès prit encore quelques places: les priſonniers furent envoyés à Athenes, où on les mit à mort, & Salathus avec eux, quoiqu'il s'engageât de faire lever le ſiege de Platée, ſi on lui laiſſoit la vie. On exécuta deux mille Lesbiens à Athenes, & on ordonna à Pachès de maſſacrer tous ceux qui reſtoient à Mytylene, & de jetter dans l'eſclavage les femmes & les enfans; mais les Athéniens, frappés de cette cruauté, revinrent le lendemain aux opinions. Cléon, qui s'étoit emparé des eſprits depuis la mort de Périclès, & le premier auteur de ce décret, perſiſta dans ſon opinion, & dit: » Qu'il falloit un » exemple: & que ne feront point, ajouta-t-il, » les autres alliés, dont l'obéiſſance eſt forcée, » & qui ont quelque raiſon de traiter notre do» mination de tyrannie, ſi ces Inſulaires, à qui » nous avons laiſſé la liberté, qui ſe conduiſent » par leurs loix; & que la multitude de leurs vaiſ» ſeaux met à couvert de l'ennemi, peuvent ſe » révolter impunément? Quelles que ſoient nos » conſtitutions, elles doivent être inviolables; de » mauvaiſes loix bien obſervées, ſont préféra» bles à de bonnes, que le Magiſtrat néglige, ou » que le peuple mépriſe; enfin, rien n'eſt plus fu» neſte à un Etat qu'une pitié mal placée «. Mais

Diodote, qui avoit toujours combattu ſon avis, obtint du peuple la révocation du décret, & l'on dépêcha à Mytylene un contre-ordre qui arriva au moment de l'exécution. Cependant on s'empara de leur Flotte, on raſa les fortifications, & l'on conſacra aux Dieux la dixieme partie de leur territoire. Les Athéniens partagerent le reſte, & s'en approprierent les revenus en entier.

Dans le même tems, Nicias prit & fortifia, pour la ſûreté des côtes voiſines de Mégare, Minoa, petite Iſle qui faiſoit face à cette Ville. Après une longue & vigoureuſe réſiſtance, les Platéens ſe rendirent à diſcrétion : on remit leur ſort entre les mains de huit Spartiates, qui s'y tranſporterent en qualité de Juges. Sans inſtruire leur procès en forme, ces Députés leur demanderent quels ſervices ils avoient rendus à Lacédémone & à ſes alliés pendant cette guerre. Ils éluderent la queſtion, & s'étendirent ſur ce qu'ils avoient fait, non-ſeulement pour la Nation en général, mais pour les Spartiates en particulier, lors du tremblement de terre & de la révolte des Hélotes ; ajoutant que ſi l'alliance entre Lacédémone & Platée avoit ceſſé, c'étoit la faute de Lacédémone, qui les avoit renvoyés aux Athéniens, dont l'honneur & l'équité ne leur avoient jamais permis de ſe détacher. Embraſſant enſuite leur défenſe ſans baſſeſſe & ſans arrogance, & s'adreſſant aux Députés avec fermeté : » Tournez les yeux, leur dit-on, ſur ces tombeaux, ce ſont ceux de vos ancêtres : nous avons ſatisfait juſqu'à préſent à ce que nous devons à leur mémoire ; abandonnerez-vous la poſſeſſion de leurs cendres à leurs meurtriers, à ces Thébains qui les ont combattus à Platée ? Jetterez-vous dans l'eſclavage ce pays où la Grece retrouva ſa liberté ? Renverſerez-vous les autels de ces Dieux, dont

dont vous implorâtes l'assistance contre les Perses, & abolirez-vous les sacrifices qu'on institua en mémoire de leur défaite ? C'est à vous que nous avons livré notre Ville, & non pas aux Thébains : si vous avez résolu de nous refuser la grace que nous avons lieu d'espérer en qualité de libérateurs de la Grece, remettez-nous au moins dans l'état où nous étions quand nous avons mis bas les armes, & ne nous abandonnez pas à la fureur de nos ennemis «.

Les Thébains s'éleverent contre eux, & repliquerent avec tant de force, que les Juges leur répéterent encore : » Quels services avez-vous rendus à Lacédémone & à ses alliés dans cette guerre « ? Aucun, répondirent-ils. Et les Juges, sur cette réponse, en condamnerent à mort deux cens, avec vingt-quatre Athéniens. Les Spartiates dirent, pour justifier cet arrêt, qu'au commencement de la guerre, ils avoient proposé la neutralité aux Platéens, & que leur refus les mettoit à présent en droit d'exercer contre eux la derniere sévérité ; mais il est évident que les Platéens furent immolés à la haine des Thébains ; aussi, dans leur défense, reprocherent-ils aux Spartiates qu'ils abandonnoient la justice pour conserver leurs alliances : » Si votre intérêt, leur dirent-ils, est la mesure de votre équité, nous avons lieu de penser que votre intérêt vous est plus cher que votre gloire «. En effet, les Lacédémoniens ne se piquerent pas alors de ces principes d'honneur & de justice qui les avoient distingués du reste de la Grece ; & dans tout le cours de cette guerre, ils écouterent l'intérêt & la passion autant qu'aucun de leurs voisins ; cependant il faut convenir que la conduite des Athéniens à Lesbos étoit pour eux un grand exemple de sévérité, & que dans le procédé

des Spartiates avec les Platéens, il y avoit peut-être autant de haine contre les Athéniens, que d'indulgence pour les Thébains.

L'animosité réciproque de ces deux Républiques étoit extrême : elle s'étendoit jusqu'aux alliés, qu'on traitoit avec une rigueur proportionnée aux services qu'ils avoient rendus ; &, de part & d'autre, on crut qu'il étoit nécessaire de contenir, par la crainte du châtiment, des peuples qu'on sollicitoit sans cesse à la révolte : il y avoit plus de négociations que de combats ; & ceux qui furent exécutés comme rebelles, étoient presque en aussi grand nombre que ceux qui périrent les armes à la main. La mort des Platéens fut suivie de l'esclavage de leurs femmes, & de la perte de leurs biens, dont on accorda aux Thébains les revenus pour dix ans : leur Ville, qu'on détruisit la campagne suivante, demeura long-tems ensevelie sous ses ruines. Tel fut le sort des Platéens, dont l'alliance avec les Athéniens avoit duré quatre-vingt-treize ans. Un peuple qui avoit rendu de si grands services dans la guerre contre les Perses, & qui, sur un Oracle qui déclaroit que la bataille de Platée devoit se donner sur le territoire d'Athenes, avoit généreusement aliéné ses domaines en les annexant à ceux de l'Attique, méritoit assurément un traitement plus doux. Cette preuve extraordinaire de zele pour la cause commune les avoit distingués du reste des alliés : ils composoient entre les Grecs un ordre particulier : la dignité de Prêtres dont ils étoient revêtus dans les sacrifices qu'on faisoit en mémoire de la défaite des Perses, & dans les prieres qu'on adressoit aux Dieux pour la prospérité de la Nation, leur imprimoit un caractere inviolable & sacré. Ils ne manquerent pas d'appuyer sur cette distinction, & de se représenter dans leurs

défenſes comme des Sanctuaires vivans; mais les Spartiates ne leur pardonnerent point l'attachement opiniâtre qu'ils avoient eu pour Athenes: enflammés par les Thébains, ils les jugerent, ſans égard pour les ſervices qu'ils avoient rendus, & pour les immunités qu'on leur avoit accordées.

Les Péloponnéſiens, qu'on avoit envoyés au ſecours de Lesbos, voyant cette Iſle perdue ſans reſſource, penſerent à s'emparer de quelques places ſur les côtes d'Aſie, dans le deſſein d'attirer les Ioniens dans leur parti; ou ſi ce projet échouoit, de tranſporter le ſiege de la guerre dans cette contrée; mais Alcidas ſe refuſant à cette entrepriſe, qui lui parut téméraire, & pourſuivis par Pachès, ils alloient reprendre la route du Péloponneſe, lorſqu'ils apprirent la révolte de Corcyre: ils firent voile pour cette Iſle, dans l'eſpoir de s'en emparer à la faveur de ces troubles. Ils trouverent le peuple & les Magiſtats dans la derniere diſſention: le peuple avoit appellé les Athéniens à ſon ſecours: les Spartiates prirent le parti de la Magiſtrature, & diſperſerent la Flotte des Corcyréens & des Athéniens réunis; mais ils ne firent aucune entrepriſe ſur la Ville, où leur faction n'étoit pas la plus forte. A l'arrivée d'un renfort de ſoixante vaiſſeaux Athéniens, le peuple paſſa de l'inſolence à la fureur, & ſe porta aux plus affreuſes extrêmités. Corcyre ne fut en un moment qu'une vaſte ſcene de meurtres; on ſe maſſacra juſqu'aux pieds des autels, ſans diſtinction d'âge, de qualité, d'alliance & de ſexe. La mort parcouroit les maiſons dans toutes ſes formes différentes, & ceux qui profeſſoient la neutralité, étoient les victimes de l'un & de l'autre parti. La Grece n'offre aucun exemple d'une pareille révolution. Pour déſigner une ſédition ſanglante, on dit dans la ſuite, en proverbe,

une *sédition Corcyréenne*. Plusieurs Cités, à l'imitation de ces Insulaires, appellerent le Spartiate & l'Athénien dans les démêlés de la Noblesse & du peuple; ce secours leur étoit funeste. Afin qu'elles ne fussent point en état d'entrer dans la contestation des deux Républiques sur la Souveraineté de la Grece, en affectant de les protéger, on combloit leur ruine. Athenes & Lacédémone trouvoient leur avantage dans ces divisions intestines, & les excitoient. Thucydide compare, à cette occasion, les Etats subalternes aux petites rivieres qui vont se perdre dans les fleuves qu'elles grossissent.

La querelle de Syracuse & de Léontium troubloit alors la Sicile. Ces deux Villes formerent des alliances, & se préparerent vigoureusement à la guerre. Les Léontins, originaires d'Ionie, engagerent dans leur parti les Athéniens, dont ils se disoient alliés, & qui n'étoient pas fâchés d'entrer dans leur Isle: ils avoient en vue de s'en emparer, & de priver les Péloponnésiens des bleds qu'ils en tiroient. Ce dessein n'étoit pas nouveau: il paroît que Périclès le désapprouvoit, lorsqu'il leur répondit du succès de la guerre du Péloponnese qu'il leur conseilloit, s'ils mettoient des bornes à leurs conquêtes, & s'ils n'embrassoient pas plus qu'ils n'étoient en état de porter; cependant on dépêcha vingt vaisseaux; les habitans de Rhégium en fournirent dix autres; & cette Escadre tomba sur l'Æolie, voisine de la Sicile. La peste, qui ne faisoit que de cesser, recommença pendant l'hiver, & fut plus funeste aux Athéniens que la guerre.

Olymp. LXXXVIII 3. Les fréquens tremblemens de terre qu'il y eut alors en Attique, arrêterent les Péloponnésiens, qui se préparoient à commencer la sixieme campagne par une irruption. Les Athéniens armerent

alors deux Flottes ; l'une de trente vaiſſeaux, commandée par Démoſthene, étoit deſtinée contre le Péloponneſe ; & l'autre de ſoixante, ſous les ordres de Nicias, devoit deſcendre à Mélos. Nicias ne fit rien de remarquable à Mélos ; il regagna la côte ; ſe mit à la tête de ceux qu'on avoit laiſſés dans Athenes ; défit quelques troupes éparſes dans la Béotie, & rentra. Démoſthene deſcendit aſſez heureuſement en Ætolie ; mais les habitans avertis de ſa marche, ſe raſſemblerent, le combattirent, le mirent en déroute, & tuerent l'élite de ſes ſoldats : honteux de revenir ſans avoir réparé ſa diſgrace, il jetta du ſecours dans Naupacte, qui étoit ſur le point de ſe rendre, ſe joignit aux Acarnaniens, & défit les Ambraciotes, que les Péloponnéſiens, leurs alliés, abandonnerent : cette victoire le remit en faveur, & procura la paix entre les Ambraciotes & les Acarnaniens.

L'année ſuivante, Agis, fils d'Archidame, entra dans l'Attique. Les Athéniens, réſolus de mettre fin à la guerre de Sicile, armerent quarante vaiſſeaux, dont on donna le commandement à Eurimédon & à Sophocle, avec ordre de relâcher à Corcyre, & d'éteindre entiérement la ſédition, s'il en reſtoit quelque étincelle. La Flotte qui devoit infeſter les côtes du Péloponneſe, ſous les ordres de Démoſthene, ſe joignit à celle-ci. Cet Amiral fit part à ſes collegues du deſſein qu'il avoit de ſurprendre Pyle, promontoire eſcarpé de la Meſſénie, qui s'éleve au deſſus d'une petite Iſle ſtérile, dont la baie étoit une retraite aſſez commode pour les vaiſſeaux. Le mauvais tems les força d'exécuter ce projet, qu'ils avoient rejetté : Pyle fut priſe ; le ſoldat, qui ſentit l'avantage de ce poſte, ſe hâta de s'y fortifier ; les ouvrages furent achevés en ſix jours ; on en confia la défenſe à Démoſthene ; Olymp. LXXXVII. 4.

on lui laiſſa quatre vaiſſeaux, & les Généraux ſe ſéparerent. Le Spartiate ne jugeant pas à propos de négliger une perte de cette importance, quitta l'Attique, & s'avança devant Pyle avec toutes ſes forces : il en deſcendit une partie dans Spactérie, petite Iſle voiſine : on bloqua le havre, & on attaqua le fort par terre & par mer. Démoſthene repouſſa vigoureuſement cet effort; il ſoutint le ſiege pendant deux jours; le troiſieme jour, la Flotte, informée du danger auquel il étoit expoſé, revint à ſon ſecours : on offrit le combat aux Péloponnéſiens ; ils le refuſerent : on entra dans la baie; on les mit en déroute; ils perdirent pluſieurs vaiſſeaux; on leur en prit quatre; & le reſte ſe retira ſur le rivage.

Les Spartiates, qui venoient de bloquer les Athéniens dans Pyle, ſe trouverent alors eux-mêmes renfermés dans Sphactérie. Parmi les Péloponnéſiens, quelques Magiſtrats de Sparte ne voyant aucun moyen de ſecourir leurs compatriotes, ſe tranſporterent ſur les vaiſſeaux Athéniens, demanderent une treve, pendant laquelle on concluroit dans Athenes une paix générale, & s'offrirent à livrer leur Flotte en ôtage juſqu'au retour des Ambaſſadeurs. Les Députés de Lacédémone arrivés à Athenes, repréſenterent au Peuple combien il leur ſeroit glorieux d'accorder la paix à un Etat qui tenoit la paix & la guerre entre ſes mains, il n'y avoit qu'un moment : ils inſinuerent encore que la bonne intelligence des deux Républiques entraînoit la Souveraineté du reſte de la Grece, qui ſe ſoumettroit ſans peine à leur autorité réunie. Jamais les Spartiates n'avoient été réduits à cette extrêmité : ils abandonnoient le titre de Protecteurs pour partager celui de tyran, ou plutôt pour favoriſer la ty-

ennie de leurs rivaux. Rien ne prouve mieux le mauvais état de leurs affaires ; mais Cléon, fier de leurs soumissions, exigeoit que pour préliminaire du Traité, on leur livrât tous ceux qui étoient dans Sphactérie, & fit tant d'autres demandes exorbitantes, que la honte arrêta les Députés. Cette négociation échoua ; la treve expira, & les Péloponnésiens redemanderent les soixante vaisseaux qu'ils avoient confiés aux Généraux Athéniens ; mais sous le prétexte frivole que la treve avoit été rompue, & qu'un des principaux articles étoit, que qui la rompoit en un point la rompoit en tous, on garda les vaisseaux.

La guerre se ralluma de part & d'autre ; on poussa vigoureusement le siege de Sphactérie ; mais la résistance des Spartiates étant beaucoup plus longue qu'on ne l'espéroit, les Athéniens se repentirent des obstacles qu'ils avoient apportés à la paix : ils s'en prirent à Cléon, qui répondit à leur reproche que la réduction de cette Isle n'étoit pas aussi difficile qu'on le disoit, & qu'il s'en chargeroit si l'on vouloit. Le Peuple le prit au mot, & Nicias lui résigna le commandement, charmé & de se délivrer de la conduite d'une expédition dont il auguroit mal, & d'exposer son rival à toutes les suites d'un mauvais succès. Cléon sentit qu'il s'étoit trop avancé, & chanta palinodie ; mais plus il s'excusoit, & plus on le pressoit ; bien ou mal, il falloit se tirer de ce mauvais pas : reprenant donc son air avantageux, il déclara qu'il périroit de la main des Spartiates, ou que, dans vingt jours, ils seroient tous prisonniers dans Athenes. Le Peuple qui connoissoit le personnage, répondit à cette fanfaronnade, par un éclat de rire ; cependant il trompa leur attente, & dégagea sa parole.

LIBRA

On lui donna Démosthene pour collegue : ils descendirent dans l'Isle, surprirent & dépêcherent les premieres sentinelles, & formerent leur attaque, qu'ils pousserent, & qu'on soutint avec intrépidité : cependant l'avantage demeura aux Athéniens, & les Spartiates se retirerent au centre de l'Isle : du centre, ils disputerent le terrein pied à pied jusqu'aux extrêmités : là ils se cantonnerent dans une fortereſſe, assise sur une montagne, dont l'accès étoit fort difficile, & se préparerent à la défendre. Après une action terrible, qui dura la plus grande partie du jour, le chef d'une troupe de Messéniens, qui étoient venus au secours de leurs alliés, découvrit un sentier détourné, qui conduisoit au sommet de la montagne, qui dominoit le fort, d'où il tomba sur l'ennemi avec un puissant détachement. Les Athéniens donnerent en même tems un assaut général, & les Spartiates attaqués de tous côtés, troublés, abattus, fatigués, se rendirent à discrétion. Les Athéniens se servirent alors du même stratagême que les Perses employerent aux Thermopiles, & l'on s'attendoit que les Spartiates imiteroient ceux qui combattirent sous Léonidas, & qu'ils periroient tous les armes à la main. A ce sujet, quelqu'un demandoit ironiquement à un des prisonniers, *si ceux qui avoient été tués, étoient de bravès gens. Une fleche seroit une chose bien précieuse*, répondit-il, *si elle savoit discerner le brave homme du lâche.* Mais Cléon n'avoit pas résolu de les massacrer tous : il s'étoit engagé à les rendre prisonniers dans Athenes : de quatre cens vingt qui s'enfermerent dans l'Isle, on n'en mit à mort que cent vingt-huit ; le reste fut embarqué pour Athenes, & destiné au supplice, en cas de quelqu'irruption de la part de leurs concitoyens. Les Spartiates, loin

de méditer de nouvelles hoſtilités, ſe ſeroient volontiers prêtés à une paix raiſonnable ; ils ſolliciterent la reſtitution de Pyle, & la liberté de leurs ſoldats ; mais les Athéniens étoient trop fiers de leur ſuccès, pour entendre à quelqu'accommodement. La défaite des Corinthiens dans l'Iſthme acheva de les rendre impraticables. On mit en garniſon dans Pyle les Meſſéniens de Naupacte ; c'étoit leur Pays natal. Ennemis déclarés de Sparte, ils ne ſe contenterent pas d'infeſter la Laconie ; mais ils accueillirent & encouragerent tous ceux qui partagerent leur reſſentiment.

La Flotte paſſa de Pyle à Corcyre. Les habitans ſe réunirent aux Athéniens, pour forcer les exilés qui s'étoient réfugiés dans les montagnes, d'où ils infeſtoient le Pays, à ſe rendre & à demeurer priſonniers, juſqu'à ce qu'on reçût des ordres d'Athenes, qui décidaſſent de leur ſort ; mais à condition que ſi quelqu'un d'entr'eux s'échappoit, tous ſeroient privés des avantages du Traité. Les Corcyréens, qui craignoient que les Athéniens n'euſſent quelqu'indulgence pour ces malheureux, en engagerent quelques-uns à prendre la fuite, & on les leur abandonna tous. La plupart furent mis cruellement à mort, en paſſant entre leurs lances, comme nos ſoldats par les baguettes. Les autres prévinrent ce ſupplice, en s'exécutant eux-mêmes avec des fleches, des cordes, & les autres inſtrumens qui leur tomberent ſous la main. Telle fut la fin de la ſédition de Corcyre : de-là les Athéniens firent voile pour la Sicile (c'étoit la deſtination principale de cet armement) : ils continuerent la guerre dans cette contrée, mais avec bien moins de ſuccès qu'ils ne s'en étoient promis.

Les Athéniens commencerent la campagne ſuivante. Nicias ſe mit en Mer avec une Flotte bien Olymp. LXXXIX. 1.

équipée, & ſurprit pluſieurs places importantes. Telles étoient l'Iſle de Cythere, & Thirée, Ville peuplée d'Æginetes, qui s'étoient procuré la protection des Spartiates, par leur haine invétérée contre les Athéniens : la plupart furent mis à mort. Les Grecs de la Sicile inclinoient alors à la paix : on la conclut, à la perſuaſion du Syracuſain Hermocrate, qui perſuadé de la mauvaiſe volonté des Athéniens, les repréſenta non comme des alliés qui venoient à leur ſecours, mais comme des eſpions qui rodoient autour d'eux, & qui n'attendoient, pour s'emparer de leur Iſle, que la commodité qu'ils en auroient, lorſque leurs diſſentions inteſtines auroient épuiſé leurs forces. Les Athéniens, qui n'avoient plus aucun prétexte pour demeurer en Sicile, juſtifierent cette opinion, en banniſſant deux de leurs Généraux, & en condamnant un troiſieme à l'amende, pour ne s'être pas oppoſé au Traité. Ce fut en vain qu'ils alléguerent que le tems de leur commandement étoit expiré. Rien n'étoit plus commun parmi ceux qui ſe diſputoient la faveur du Peuple, que de s'accuſer mutuellement de trahiſon dans les entrepriſes malheureuſes : mais leur punition procédoit de la mauvaiſe humeur de l'Etat, qui ne trouvoit rien d'impoſſible dans ſa proſpérité, & qui regardoit comme perdu tout ce qu'il manquoit à conquérir.

Il y eut à Mégare une ſédition, dans laquelle une partie de la Nobleſſe fut chaſſée de la Ville. Quelques citoyens, convaincus de la néceſſité de ſe réunir contre l'ennemi commun, qui ravageoit leur territoire, ſongerent à rappeller les exilés. Plutôt que de conſentir à leur retour, les autres réſolurent de livrer la Ville aux Athéniens, qui s'approcherent dans ce deſſein, mais inutilement. Cependant ils inveſtirent Niſée, s'en emparerent,

& ils eſpéroient que la priſe de ce port entraîneroit celle de la Ville. Braſidas, qui faiſoit des levées contre la Thrace, vint au ſecours de Mégare, qui, pour ſe déclarer, attendit la défaite des uns ou des autres; mais les Athéniens ayant évité le combat, elle ouvrit ſes portes aux Spartiates, à titre de vainqueurs.

Les proſcrits s'engagerent, par un ſerment, à ne point réveiller les injures paſſées, & on les rétablit; mais à-peine furent-ils revêtus de leur premiere autorité, qu'ils en ſaiſirent cent de la faction adverſe, & qu'ils obligerent le Peuple à les condamner à mort. Le Gouvernement de cette Ville étoit une eſpece d'Oligarchie, qui dura long-tems après cette révolution.

Tel étoit l'état des choſes à Mégare, lorſque Braſidas continua ſa marche vers la Thrace. Il s'étoit engagé dans cette expédition, à la ſollicitation, & ſur les promeſſes de Perdiccas, Roi de Macédoine, qui commençoit à s'alarmer des alliances que les Athéniens avoient formées dans ce Pays. Il traverſa la Theſſalie, & marcha ſur les terres de pluſieurs Princes, qui pouvoient lui diſputer un paſſage qu'on ne leur avoit pas demandé. A-peine fut-il arrivé que pluſieurs Villes ſe ſoumirent, à condition qu'on leur laiſſeroit leur Gouvernement & la liberté; les principales étoient Acanthe, Stagire & Amphipolis. Thucydide l'Hiſtorien, qui commandoit dans ces Provinces, arrivant trop tard au ſecours d'Amphipolis, ſe jetta dans Eion, Ville voiſine, qui n'auroit pas manqué de ſe rendre le jour ſuivant; mais la conſervation d'Eion ne réparoit pas la perte d'Amphipolis: elle étoit importante pour les Athéniens, qu'elle privoit de tout impôt, & des bois dont ils avoient beſoin pour leur Flotte; d'ailleurs, c'étoit

un passage ouvert sur les terres des alliés. On imputa à la négligence de Thucydide la prise de cette place, & ce Général fut banni par l'autorité de Cléon. Il rentra dans Athenes, à la fin de la guerre; mais comme il ne reparoîtra plus sur la scene, & que l'année de sa mort n'est pas déterminée, nous allons placer ici ce que nous savons de plus de la vie & des actions de ce grand Historien.

Thucydide étoit fils du Thrace Olore ou Orole, qui descendoit du fameux Miltiade, dont il portoit le nom. Son éducation & sa fortune répondirent à sa naissance : il possédoit en Thrace quelques mines d'or, qui le rendirent nécessaire & puissant dans cette Contrée. Brasidas hâta la prise d'Amphipolis, par une capitulation avantageuse, pour prévenir l'arrivée de Thucydide, qu'il craignoit. Il passa sa jeunesse à Thurium, sur les côtes d'Italie, où les Athéniens venoient de fonder une Colonie. Nous ne savons rien de ce qu'il fit au dedans ou au dehors de l'Etat avant l'affaire d'Amphipolis, & nous allons cesser de le considérer en qualité de Général. Quelques Auteurs ont imaginé qu'il avoit subi la Loi de l'Ostracisme ; mais nous avons remarqué qu'on ne condamnoit point à ce Tribunal ceux qui avoient mal servi la Patrie ; mais ceux au contraire qui l'avoient trop bien servie, & dont la puissance effrayoit le Peuple, jaloux de sa liberté. D'ailleurs, l'Ostracisme n'éloignoit que pour dix années, & il est certain que l'exil de Thucydide dura vingt ans. Les circonstances de son retour sont incertaines : nous avons lieu de croire qu'il profita de l'amnistie générale qui suivit l'expulsion des trente tyrans. On suppose qu'il avoit soixante-huit ans, lorsqu'il commença son Histoire, dont il avoit rassemblé les matériaux long-tems avant la fin de la guerre. Il fut témoin

oculaire de la premiere partie des faits qu'il rapporte : quant à ce qui ſe paſſa après qu'il eut quitté le ſervice, il étoit à portée de s'en informer exactement, & il n'en épargna pas les moyens. Il y en a qui jugent que ſon deſſein étoit de ſe borner aux vingt premieres années, & qui ne regardent l'Hiſtoire des ſix dernieres, que comme la ſuite de la guerre ; mais cette opinion ne me paroît pas fondée. Les haines & les hoſtilités continuerent à être les mêmes entre Athenes & Lacédémone, & il n'y avoit que la chûte de l'une ou de l'autre de ces Républiques qui ſe diſputoient l'Empire, qui pût éteindre leur querelle ; ce qui arriva en effet, lorſqu'Athenes fut priſe ; la guerre ne ceſſa réellement qu'alors : d'où nous devons conclure que l'Hiſtoire de Thucydide eſt imparfaite. Il s'y prit un peu tard ; cependant, à bien compter, il alla juſqu'à quatre-vingts ans, & il lui reſtoit encore douze ans de vie pour finir ſon Ouvrage ; mais cet intervalle ne ſuffiſoit pas à un Hiſtorien ſi exact, & à un Ecrivain ſi correct ; & ſi les huit Livres de ſon Hiſtoire (ſelon la diviſion préſente, car jadis on en comptoit treize) ne ſont pas auſſi finis que le reſte, c'eſt qu'il n'eut pas le tems de les revoir & d'y mettre la derniere main : cela eſt plus naturel à penſer, que d'attribuer ce dernier Livre à ſa fille, à Xénophon ou à Théopompe : je ne dirai rien ici du mérite de cet Hiſtorien ; j'en ai porté mon jugement dans ma Préface.

La ſaiſon étoit avancée ; Braſidas ſuſpendit ſes conquêtes, & employa le reſte de l'hiver à fortifier les places qu'il avoit priſes, & en préparatifs contre celles qui reſtoient à prendre. Les ſuccès de ce Général arrêterent Lacédémone ſur le penchant de ſa ruine. Ses affaires étoient en ſi mauvais état, que les Spartiates craignoient que les

Hélotes, encouragés par leurs pertes, ne tentaſſent une révolte : on prévint cet accident par un ſtratagême inhumain : on publia un Edit, qui promettoit la liberté à tous ceux qui prouveroient avoir rendu quelque ſervice à l'Etat. Incontinent, deux mille des plus actifs, & par conſéquent des plus inclinés à la révolte, juſtifierent leurs prétentions, & s'aſſemblerent à la porte des Temples, où couronnés de fleurs, ils attendoient le moment de leur affranchiſſement : on les fit tous périr ; on ignore ſeulement de quelle maniere on s'y prit, & l'on en commanda ſept cens pour l'Armée de Braſidas. Tandis que les Spartiates ſubjuguoient la Thrace, quelques Béotiens, mécontens de leur Gouvernement, qu'ils avoient envie de réformer ſur celui d'Athènes, appellerent les Athéniens dans leurs Pays : ils y entrerent avec toutes leurs forces & toutes celles de leurs alliés, & fortifierent Délium, ſur le territoire de Tanagra. Délium étoit conſacrée à Apollon, & par conſéquent ce début contraire aux uſages de la Grece. Les alliés des Béotiens s'en offenſerent, & marcherent contre les Atheniens : il y eut une action fort vive. Pacondas, Chef des Thébains, dépêcha ſecrétement un détachement de Cavalerie, avec ordre de faire le tour des montagnes, & de charger bruſquement l'ennemi en queue, & toute l'Armée Athénienne fut miſe en déroute ; Harpocrate, leur Général, fut tué avec deux mille de ſes ſoldats. Les Béotiens mirent enſuite le ſiege devant Délium, où les Athéniens avoient laiſſé garniſon ; mais après quelques tentatives inutiles, ils conſtruiſirent une machine, qui écarta les aſſiégés de ſes murs, & fit une large breche, par laquelle ils entrerent dans la Ville. Cette machine étoit le grand mât d'un vaiſſeau, qu'on avoit creuſé dans toute ſa lon-

gueur, & garni de fer par un bout, auquel on avoit attaché un pot, rempli de ſoufre & d'autres matieres combuſtibles : à l'autre bout on avoit adapté une paire de ſoufflets, qui lançoient, avec violence, la flamme contre une partie des murs, couverte de vigne-vierge, & à laquelle l'inſtrument étoit appliqué. Le nombre des morts ne fut pas grand, & l'on ne fit que deux cens priſonniers.

Cette diſgrace, & l'expédition de Braſidas balancerent en quelque ſorte les ſuccès extraordinaires d'Athenes, & déterminerent l'un & l'autre parti à un accommodement, qui leur donna le tems de réparer leurs pertes. On fit une treve d'un an, ſous prétexte de préparer un Traité de plus longue durée ; mais elle fut à peine expirée, que les Athéniens marcherent avec toutes leurs forces contre Mande & Scione, & s'appliquerent uniquement à la réduction de ces deux places, dont Braſidas avoit occaſionné la révolte. Mande fut priſe, & Scione bloquée. Pour ſecourir ces Villes, Braſidas abandonna Perdiccas, qui l'occupoit alors à châtier ſes voiſins, dont il étoit mécontent. Le Roi de Macédoine, offenſé de la conduite de ce Général, renouvella ſur le champ ſes alliances avec les Athéniens. Olymp. LXXXIX. 2

Dans ces entrefaites, Cléon fit voile pour la Thrace, prit Torone, & envoya ſept cens priſonniers à Athenes. Il parut enſuite devant Amphipolis ; mais Braſidas avoit bien pourvu à ſa ſûreté. Il ſe préparoit à décamper, lorſque les Spartiates ſortirent de la Ville, l'attaquerent, le tuerent avec ſix cens des ſiens, & ne perdirent dans cette action que ſept hommes ; mais Braſidas étoit de ce petit nombre : il n'eut, avant d'expirer, que le tems d'apprendre la nouvelle de la victoire. Olymp. LXXXIX. 3.

Après tant d'échecs reçus coup ſur coup, les

Athéniens ſongerent ſérieuſement à la paix ; la mort de Cléon & de Braſidas firent naître ces heureuſes diſpoſitions. Ces Généraux, dirigés par des motifs & des principes entiérement différens, s'étoient toujours accordés à rejetter tout accommodement.

Braſidas avoit de l'intelligence & du courage, de la modération & de l'intégrité : long-tems il fit ſeul l'honneur de ſon Pays : perſonne, depuis Pauſanias, n'avoit captivé comme lui la confiance des alliés : ſa conduite équitable les avoit tous ramenés ſous la domination de Lacédémone, & pluſieurs Villes le reçurent dans leurs murs, comme le commun deſtructeur de la tyrannie des Athéniens. Tous les alliés célébrerent ſolemnellement ſes funérailles ; mais les habitans d'Amphipolis inſtituerent encore, en ſa mémoire, des Jeux & des Sacrifices ; & l'adoptant pour Fondateur, après l'avoir érigé en Héros, ils anéantirent tous les monumens de leur origine. Son éloignement pour la paix étoit moins un effet de ſon opiniâtreté, qu'un zele vraiment Spartiate pour l'honneur de ſon Pays, & un reſſentiment violent de l'inſolence & du mépris des Athéniens pour ſes concitoyens. Il n'eut jamais d'autre but dans toutes ſes conquêtes, que de mettre à la raiſon ces rivaux orgueilleux, moins flattés de la gloire de faire de grandes actions, que de l'eſpoir de conclure une paix honorable. Je n'omettrai point la généreuſe réponſe de ſa mere à ceux qui lui apporterent la nouvelle de ſa mort. Elle leur demanda s'il étoit mort en homme d'honneur : on lui répondit en faiſant l'éloge de ſa valeur & de ſes exploits, & en le préférant à tous les Généraux de ſon tems. » Oui, dit-elle, mon fils avoit du courage ; mais je ne doute point que Sparte n'ait beaucoup de citoyens plus braves que lui. «

Cléon

Cléon étoit un homme d'une toute autre eſpece : dur, inſolent, entêté, jaloux, furieux, avare & méchant : quelqu'adreſſe à ſe concilier la faveur du Peuple étoit le ſeul contre-poids à tant de défauts : il s'étoit fait un point capital de flatter les vieillards : avide d'argent, dont, à la vérité, il ſoulageoit le pauvre d'autant : il avoit de la vivacité dans l'eſprit : plaiſant au goût de quelques-uns, on le regardoit en général comme un bouffon. Il ſe ſoutint par une politique ſinguliere : à peine fut-il en crédit, qu'il écarta du Gouvernement tous ſes anciens amis, dans la crainte d'en être ſupplanté : il abandonna l'Etat à une troupe de brigands, & s'abaiſſa juſqu'à faire la cour à la plus vile populace ; cependant ils en avoient ſi mauvaiſe opinion, qu'ils embraſſerent ſouvent le parti de Nicias, ſon ennemi déclaré. Nicias protégeoit la Nobleſſe, ménageoit le Peuple, & ſe faiſoit reſpecter des uns & des autres. Cléon avoit une entiere confiance dans ſa façon de haranguer ; foible raiſonneur, ſon éloquence étoit emphatique & bruyante ; ſon ſtyle & ſa déclamation véhémens ; ſon geſte & ſon action furieux. Ce ton fanatique introduiſit au Barreau, & dans les Aſſemblées, une licence juſqu'alors inconnue, & les remplit de bruit & de déſordre : en Cléon l'homme de guerre étoit auſſi mépriſable que l'homme d'Etat : peu fait pour les armes, il ne les prit que comme un inſtrument utile à ſes mauvais deſſeins. La priſe de Sphactérie auroit illuſtré tout autre ; mais ce n'étoit en lui que l'action d'un déſeſpéré, & la ſuite d'une rodomontade : cependant, fier de ce ſuccès, il ſe regardoit comme un grand Capitaine, & peu s'en falloit que le Peuple ne le crût : mais l'expérience le détrompa ; il reconnut bientôt qu'il entendoit mieux à diriger ſes aſſemblées,

qu'à le conduire au combat, quoiqu'au fond ce fût un homme par-tout également dangereux ; dans le camp, plus fanfaron que ſoldat, & dans la République, boute-feu plutôt que bon citoyen.

Les Lacédémoniens, qui pouvoient traiter alors honorablement, deſiroient la paix avec autant d'ardeur que les Athéniens : ils avoient à cœur la captivité des citoyens pris à Pyle ; c'étoient les principaux Magiſtrats de leur Ville, & d'ailleurs, la paix de 30 ans, conclue avec les Argiens, tiroit à ſa fin. Argos, Ville forte, ſans paſſer pour l'émule de Sparte, n'étoit point une mépriſable ennemie : ſon intelligence avec ſes alliées la mettoit en état de ſe rendre incommode. Après de longues délibérations, qui les occuperent pendant tout l'hiver, les Spartiates répandirent, pour hâter la concluſion du Traité, qu'ils étoient réſolus d'entrer en Attique, ſi-tôt que la ſaiſon le permettroit, & de s'y fortifier. Cette feinte menace rendit les Athéniens plus traitables, & la paix fut conclue pour cinquante ans entre les deux Etats & leurs alliés, après dix ans de guerre. Le principal article fut, qu'on retireroit ſes garniſons, & qu'on ſe reſtitueroit de part & d'autre les priſonniers & les Villes. Nicias, qui faiſoit un contraſte exact avec Cléon, ſon rival, contribua beaucoup à cette paix, qui porta ſon nom. Ce Général aimoit tendrement ſa Patrie & ſa propre gloire : quoiqu'il ſe fût tiré avec ſuccès de toutes les entrepriſes dont il avoit été chargé, convaincu qu'il devoit beaucoup à ſa prudence & à ſa bonne fortune, l'eſpérance d'un plus grand avantage ne lui fit jamais haſarder celui dont il jouiſſoit.

Æſchile, né à Athenes, mourut au commencement de la guerre, ou quelques années après : nous pouvons dater de ce Poëte l'origine de la

Tragédie ; car les premiers eſſais de ce Poëme n'étoient autre choſe qu'un long récit, chanté par le chœur, & les progrès qu'il fit ſous Theſpis, du tems de Solon, n'étoient pas fort conſidérables. Theſpis introduiſit un perſonnage qui coupoit le chant du chœur par le récit de quelque fait éclatant. Pour Æſchile, il changea la face du théatre ; il diviſa l'action, il multiplia les rôles, & revêtit ſes Acteurs d'habits convenables à leurs caracteres. Il eſt pompeux & ſublime, mais quelquefois obſcur : ſon but eſt d'inſpirer la terreur ; & quoique ſes pieces n'aient pas toute la décence & toute la régularité qu'on remarque dans ſes ſucceſſeurs, il mérite notre éloge pour avoir montré le premier ſur la ſcene quelqu'exactitude & quelque variété.

CHAPITRE VI.

Depuis la Paix de cinquante ans, conclue entre Athenes & Lacédémone, juſqu'à la fin de la guerre du Péloponneſe ; ce qui comprend l'eſpace de 17 ans.

UN des articles du dernier Traité portoit que les Spartiates & les Athéniens auroient droit d'en retrancher, d'y ajouter, & de l'altérer dans l'occaſion. Cette clauſe parut aux Béotiens & aux autres Peuples du Péloponneſe, ſi vague & ſi contraire à la bonne-foi, qu'ils refuſerent d'y ſouſcrire ; mais, pour effrayer ces rebelles, & lier plus étroitement encore les deux Républiques, Nicias les engagea à former entr'elles une ligue offenſive de cinquante ans, mais qui n'en dura A. M. 3584. Olymp. LXXXIX. 4.

que ſept ou huit ; car le Traité qui la précédoit, n'ayant jamais été bien exécuté, la guerre ne fut jamais bien interrompue. Ce fut la faute des Lacédémoniens : le ſort ayant décidé qu'ils commenceroient l'accompliſſement du Traité, ils firent d'abord l'échange des priſonniers ; ils rendirent les leurs, & on leur renvoya ceux qu'on avoit faits à Pyle. Quant aux places, il faut avouer que leur promeſſe paſſoit leur puiſſance : ils avoient pris plus de Villes que les Athéniens ; mais les Athéniens étoient plus maîtres de celles qu'ils poſſédoient. Sparte en avoit rendu quelques-unes de celles que les Athéniens avoient conquiſes ſur leurs alliés ; elle avoit accordé la liberté à d'autres, ſans autre condition que d'en avoir l'entrée comme amie & comme libératrice ; & quoiqu'elle fût en état de dédommager Athenes de celles-ci, en lui laiſſant la poſſeſſion de celles dont elle s'étoit emparée pendant la guerre, il y en avoit d'autres dont elle n'étoit que la protectrice, & qui ne devoient jamais conſentir à rentrer ſous la domination des Athéniens, que leur révolte avoit ulcérés. Telle étoit Amphipolis, qu'elle ne put jamais livrer, quoiqu'elle en eût retiré ſa garniſon, & employé à ſa réduction tous les moyens imaginables, excepté la force ouverte, dont elle s'étoit engagée d'uſer en cas d'un refus poſitif, & de ſe réunir aux Athéniens pour contraindre tous les alliés à la paix.

Cette nonchalance à remplir les articles, fit ſuſpecter aux Athéniens la droiture de leurs intentions, & ils retinrent ce dont ils étoient en poſſeſſion. On entretenoit, à la vérité, quelque correſpondance avec eux ; mais, bien loin de procéder avec vigueur contre les mécontens, on leur laiſſa le tems de ſe liguer. Les Corinthiens ſe re-

crierent les premiers contre les Spartiates, dont ils étoient perfidement abandonnés, & s'engagerent avec les Argiens, leurs ennemis déclarés, à qui ils insinuerent que ce Traité de paix entre Athenes & Lacédémone n'étoit qu'un projet d'enchaîner le reste de la Grece. Les Argiens, dont la treve expiroit, & qui s'attendoient, à tout moment, à quelqu'irruption du côté de Lacédémone, prirent facilement l'alarme : d'ailleurs, leur puissance, les richesses qu'ils avoient acquises, & tous les autres avantages de la longue tranquillité dont ils avoient joui, leur inspiroient du mépris pour les Spartiates, sur-tout depuis qu'ils avoient mendié la paix, après leur défaite à Pyle ; & ils méditerent de leur enlever la Souveraineté du Péloponnese. Dans ces vues, ils députerent douze citoyens avec amples pouvoirs de traiter avec toutes les Cités de la Grece, Athenes & Lacédémones seules exceptées. Mantinée en Arcadie, qui venoit de secouer le joug des Spartiates, entra la premiere dans leur alliance ; beaucoup d'autres suivirent cet exemple. Les Lacédémoniens s'appercevant que les Corinthiens étoient les auteurs de tous ces mouvemens, les solliciterent, par des Ambassadeurs, de les appaiser : on leur représenta qu'ils ne pouvoient, sans parjure, rompre un Traité qu'ils avoient signé, & qui les engageoit à souscrire aux décisions du grand nombre. Les Corinthiens retorquerent ce prétexte de Religion, en les accusant de n'avoir pas rempli les principaux articles de ce Traité qu'ils objectoient, puisqu'ils en étoient encore à leur faire restituer les places qu'Athenes leur avoit prises : *Comment eux-mêmes*, leur dit-on, *pouvoient-ils abandonner les Thraces, sans violer un premier serment qui les obligeoit à leur défense ? Que quant à*

l'alliance avec les Argiens, ils prendroient là-dessus conseil de leurs amis & de l'équité, & les Ambassadeurs de Sparte furent congédiés avec cette réponse; & les Corinthiens non-seulement se liguerent avec les Argiens, mais n'épargnerent rien pour entraîner quelques autres Etats dans ce parti. Ils solliciterent particuliérement les Mégaréens & les Thébains; mais la différence de leur Gouvernement & de celui de Mégare décida Thebes en faveur de Lacédémone. Presque toute cette année se passa en conférences & en négociations; on faisoit des Traités qu'on rompoit pour les renouveller inutilement, & on ne concluoit rien. Athenes & Lacédémone, moins jalouses de leurs voisins, que mécontentes l'une de l'autre, furent, pendant ce tems, abandonnées à leur haine réciproque. Les Athéniens, qui pressentirent que Pyle devoit inquiéter les Spartiates, en proposerent l'échange contre Panactum, que les Béotiens, qui en étoient possesseurs, refuserent de rendre aux Spartiates, sans une alliance particuliere, à laquelle ils consentirent, quoiqu'elle fût contraire au Traité qu'ils avoient fait avec les Athéniens, dont un des articles portoit qu'on ne feroit aucune alliance sans le consentement réciproque des Etats. Cependant les Béotiens demanderent Panactum, sous prétexte qu'on étoit convenu jadis que cette Ville située sur les confins de l'Attique & de la Béotie, n'appartiendroit ni aux Athéniens ni aux Béotiens, mais à l'un & l'autre Peuple.

Les Spartiates qui, pour accomplir un des articles du Traité, venoient d'en enfreindre un autre, se virent encore trompés dans l'affaire de Panactum : ils pallierent le déshonneur de cette négociation, en disant aux Athéniens que la place n'étoit plus en état de servir de retraite aux en-

Olymp. XC. 1.

nemis : mais les Athéniens, perſuadés que les Béotiens n'avoient rien fait que du conſentement, ou du moins, à l'inſtigation des Spartiates, leur répondirent, avec indignation, qu'ils avoient rompu le Traité dans ſes principaux articles, en faiſant alliance avec les Béotiens, en démantelant une Ville qu'ils s'étoient engagés de rétablir, & en ne contraignant pas les alliés à l'accompliſſement du reſte du Traité.

Les Ephores qui gouvernoient alors à Sparte, & les principaux citoyens d'Athenes, qui ne reſpiroient que la guerre, preſſerent une rupture qui n'étoit que trop voiſine. Nicias s'étoit chargé de l'emploi de médiateur ; mais il étoit croiſé par Alcibiade, qui eut trop de part dans ces troubles, pour ne pas inſiſter ſur ſon caractere. Alcibiade étoit fils de Clinias, qui ſe trouva avec un vaiſſeau qu'il avoit armé à ſes dépens. On avoit confié ſon éducation à ſon oncle Périclès, qui fit éclore ces talens ſupérieurs qu'on lui remarqua dans la ſuite, & auxquels il dut ſon élévation. Toutes les paſſions étoient exceſſives en lui, ſurtout l'ambition. Hardi dans ſes projets, intrépide dans ſa conduite, mais quelquefois factieux & tumultueux : ſon enfance en fournit un exemple. Il s'amuſoit à jouer dans la rue avec les compagnons de ſon âge ; une voiture vint à paſſer : *Arrête, arrête*, s'écrie-t-il au charretier qui marchoit toujours ſans l'écouter : alors ſe couchant devant les chevaux : *Eh bien, avance à préſent*, lui dit-il. Il pouſſa la volupté juſqu'à la débauche, & la débauche juſqu'au mépris de la Religion & des Loix : toujours dominé par ſes intérêts ; vrai Protée, ſes mœurs étoient celles du Pays qu'il habitoit ; indolent & luxurieux en Ionie ; toujours à cheval ou à table chez les Thraces : chez les Per-

ſes, plus magnifique qu'eux ; ſe pliant à la vertu la plus étroite & à la diſcipline la plus auſtere, on admiroit à Sparte ſa modération, ſa frugalité, & ſon opiniâtreté au travail. On a remarqué que Socrate fut le plus intime de ſes amis : c'eſt moins à l'inégalité de ſon caractere, qu'à ſes métamorphoſes, qu'il faut attribuer la différence des jugemens qu'on en a portés. Mais ſi ſes vices étoient grands, ſes talens étoient prodigieux ; il ſe faiſoit valoir par tant d'endroits, qu'il parut ſur la ſcene avec plus d'éclat que beaucoup d'autres dont le mérite étoit plus ſolide. La grandeur de ſa naiſſance, la gloire de ſes ancêtres, l'immenſité de ſes richeſſes, qu'il employoit en fêtes, en préſens, & en toute ſorte de magnificence ; la force de ſon éloquence qui l'égaloit à Périclès, les charmes de ſa perſonne, un courage extraordinaire ; une application infatigable aux affaires de la guerre ; tous ces avantages réunis, en lui procurant une foule d'amis & de clients ; lui concilierent la faveur du Peuple, dont l'indulgence alloit juſqu'à pallier ſes plus coupables excès par des noms glorieux : ce dont on eût fait un crime à tout autre, n'étoit en lui qu'un écart de jeuneſſe, l'effet d'un caractere trop facile ; chéri de tous ceux avec qui il avoit affaire, ſi l'on déteſtoit le négociateur, on étoit enchanté de l'homme : il fit ſon coup d'eſſai devant Potidée ; ce fut là que, bleſſé & vivement preſſé par l'ennemi, Socrate le couvrit de ſon corps, & lui ſauva la vie ; il rendit à Socrate le même ſervice à la bataille de Délium. Sa réputation commençoit à peine, qu'il fut aſſailli de la flatterie, & graces à ſa vanité, fidelle compagne de ſon ambition, on lui perſuada, ſans peine, qu'il ne ſeroit pas ſi-tôt entré dans le Gouvernement, qu'il éclipſeroit le reſte des Géné-

raux & des Magiſtrats, & que l'autorité & la réputation de Périclès même ne tiendroient pas contre lui. Il n'eut, en effet, de rivaux que Phœax & Nicias; celui-ci étoit un vieillard d'un caractere décidé: tous ceux qui étoient las de la guerre le chériſſoient: Alcibiade crut donc que, ce rival ſupplanté, il ſeroit ſans émule.

Dans ce deſſein, il avoit juſqu'alors conſeillé la guerre: ayant remarqué que les Argiens cherchoient une protection contre les Spartiates, il leur fit eſpérer ſecrétement une ligue offenſive avec les Athéniens; & communiquant par lui-même, ou par ſes lettres avec les principaux citoyens d'Argos, il les encourageoit à ne rien appréhender de Lacédémone, & à s'attacher à ſes compatriotes, qui romproient inceſſamment une paix dont ils avoient lieu de ſe repentir. Il ne manqua pas dans ces conjonctures d'irriter le Peuple contre Nicias & contre les Spartiates, & tout ſe diſpoſoit à la ligue qu'il avoit promiſe aux Argiens, lorſque les Lacédémoniens, informés de ce qui ſe tramoit à Athenes, envoyerent leurs Ambaſſadeurs, qui s'étant annoncés avec un plein pouvoir de terminer tout différend, furent accueillis favorablement. Le Sénat les écouta, & ils devoient avoir le lendemain une audience du Peuple: mais Alcibiade, craignant que cette négociation ne ruinât ſes deſſeins, conféra ſecrétement avec eux, & leur conſeilla, en ami, de déguiſer au Peuple l'étendue de leur commiſſion, ſinon qu'il deviendroit exceſſif dans ſes prétentions, & qu'on leur impoſeroit des conditions qu'ils ne pourroient accepter honorablement. Ces Députés, charmés de la prudence & de la ſincérité de cet avis, donnerent à Alcibiade toute la confiance qu'ils avoient en Nicias. Le jour ſui-

vant, le Peuple étant assemblé, & les Ambassadeurs introduits, il leur demanda obligeamment quels étoient leurs pouvoirs, s'ils venoient en qualité de Plénipotentiaires. Ils répondirent que non. Alors, changeant de visage & de ton, il les traduisit comme des fourbes, & exhorta le Peuple à ne rien conclure avec des gens sans autorité. On renvoya les Ambassadeurs, & Nicias, qui ne savoit rien de cette supercherie, se retira confondu & disgracié. Dans l'espoir de rétablir son crédit, il se fit députer une seconde fois à Sparte; mais n'ayant pu réduire cette République aux loix qu'Athenes lui imposoit, on conclut, à son retour, une ligue de cent ans avec les Argiens, les Eléens & les Mantinéens. On ne rompit pas ouvertement le Traité avec les Spartiates; mais il étoit évident que toute cette négociation étoit dirigée contre eux.

Olymp. XC. 2. Alcibiade fut ensuite nommé Général : quoiqu'on ne pût louer sa conduite, on admira toutefois, comme un grand trait de politique, d'avoir divisé, ébranlé tout le Péloponnese, & porté la guerre si loin des frontieres de l'Attique, que la victoire ne seroit pas fort avantageuse à l'ennemi, & que sa défaite entraînoit presque sa ruine. Il n'y eut, cette année, rien de remarquable que la contestation des Argiens & des Epidauriens : ceux-ci refuserent d'envoyer une victime à Apollon, dont les Argiens possédoient le Temple : ce refus devint le prétexte d'une guerre, dont le motif étoit de se garantir des Corinthiens : on fit donc plusieurs irruptions sur leur territoire; mais il n'y eut aucune action considérable, & Alcibiade ne fit que se montrer dans le Péloponnese, & revenir.

Jusqu'à présent les Lacédémoniens n'avoient

pas fait de grands efforts pour recouvrer la Souveraineté ; mais enfin, se voyant abandonnés de la plupart de leurs alliés, & le reste chancelant, ils résolurent de ne pas laisser empirer le mal. Ils rassemblerent citoyens, alliés & esclaves, & vinrent camper presqu'aux portes d'Argos : les Argiens sortirent de leurs murs, & marcherent contre eux, bien résolus au combat : on étoit sur le point d'en venir aux mains, lorsque deux de leurs Officiers s'avancerent vers Agis, Roi de Sparte ; & ces trois personnes conclurent entre elles une treve de quatre mois, sans en conférer avec qui que ce fût, & les armées se retirerent. Olymp. XC. 3.

Les Péloponnésiens obéirent, à regret, à Agis, & lui reprocherent de perdre une occasion qu'ils ne retrouveroient plus ; car ils tenoient l'ennemi enveloppé avec la plus nombreuse, sinon la plus forte Armée que jamais ils eussent mis sur pied. Les Argiens, de leur côté, insensibles au danger qu'ils avoient couru, n'étoient pas moins irrités contre leurs médiateurs : un d'eux fut obligé de se réfugier au pied des autels, & fut privé de tous ses biens.

Les Athéniens arriverent ensuite avec un renfort considérable, & persuaderent aux Argiens de rompre une treve conclue sans le consentement de leurs alliés. Sur cet avis, ils assiégerent Orchomène en Arcadie, & la prirent. Les Lacédémoniens en fureur, imputerent cette perte à Agis, & alloient raser son palais, & le mettre à l'amende, s'il ne leur eût promis de réparer la faute qu'il avoit faite ; cependant ils lui donnerent, en entrant en campagne, un Conseil composé de dix citoyens. Il eut bientôt occasion de laver la tache que sa réputation avoit soufferte dans l'affaire des Tégéens ; il livra bataille aux

Argiens, sur le territoire de Mantinée ; son aile droite plia ; mais le corps de l'Armée qu'il commandoit renversa l'ennemi. Cet avantage donna le tems au reste de se raffermir, & il remporta une victoire mémorable, & qui auroit été plus complette, si les Spartiates avoient fait tout ce qu'ils auroient pu faire. Mais il étoit contraire à leur discipline de poursuivre un ennemi qui fuyoit : ils se contenterent de s'emparer du champ de bataille. Les Argiens perdirent huit cens hommes, les Spartiates trois cens, & leurs alliés quelques soldats. Agis recouvra son honneur dans cette journée, & l'on accusa la fortune de cette action sur laquelle on l'avoit taxé de trahison & de lâcheté. Les Lacédémoniens se mirent en campagne l'année suivante ; mais ils aimerent mieux traiter avec l'ennemi, que de hasarder un nouveau combat. Ils conclurent avec les Argiens une paix, avec une ligue qui excluoit tous les alliés, excepté les Mantinéens, qui se déclarerent pour Lacédémone, parce qu'ils étoient trop voisins des frontieres de la Laconie. Le dessein qu'avoient quelques citoyens d'introduire l'Oligarchie dans Argos, facilita cette alliance : elle y fut établie sur le modele, & à l'aide des Spartiates. La même révolution se fit dans Sycione ; mais quelques mois après cette innovation, le Peuple d'Argos se révolta. Alcibiade vint à son secours, rétablit la Démocratie, renoua l'alliance, & leur conseilla d'étendre leurs fortifications jusqu'à la Mer ; mais ces ouvrages furent à peine achevés, que les Lacédémoniens les démolirent. Pour s'assurer d'Argos, Alcibiade y rentra cet Eté, & dispersa dans les Isles voisines environ trois cens citoyens violemment soupçonnés d'intelligence avec l'ennemi.

Olymp. XC. 4.

Olymp. XCI. 1.

Les Athéniens, réſolus d'embraſſer Mélos dans la domination qu'ils avoient ſur le reſte des Iſles, y deſcendirent, & ſommerent les habitans de ſe rendre. Ces Inſulaires répondirent qu'on ne s'étoit pas attendu qu'ils abandonneroient une liberté qu'ils avoient eu le bonheur de conſerver pendant ſix cens ans, tant qu'ils auroient quelque eſpérance de la défendre; que la fortune & la force décidoient du ſuccès des armes; que, quant à la fortune, la juſtice de leur cauſe leur répondoit de la faveur des Dieux; que pour la force, Mélos étoit une colonie & l'alliée de Lacédémone, qui ne leur refuſeroit pas, ſans doute, un ſecours que l'honneur & la conſanguinité exigeoient: qu'au reſte, ſi la neutralité convenoit aux Athéniens, ils promettoient de la garder. Il y avoit tant d'art & de modeſtie dans cette réponſe, tant de nobleſſe & d'ingénuité, qu'elle caractériſoit parfaitement des gens qui connoiſſoient le prix de la vie, mais qui n'avoient pas réſolu de la conſerver aux dépens de l'honneur, & qui ſavoient ſe ſervir de leur raiſon, au défaut de leur épée. Les Athéniens repliquerent avec hauteur & mépris, qu'entrer en diſcuſſion, ce ſeroit les traiter d'égaux; que leur honneur ne riſquoit rien à ſe ſoumettre à une puiſſance telle que la leur; qu'ils enviſageaſſent les dangers qui les menaçoient, & qu'ils décidaſſent promptement s'ils vouloient leur ſalut ou non. Ils colorerent pourtant leur procédé de je ne ſais quel droit de Souveraineté, qu'ils dérivoient du tems de la guerre des Perſes, & tournerent en ridicule les eſpérances qu'ils fondoient ſur les Lacédémoniens. Ils ont borné à eux-mêmes, leur dit-on, la généroſité que leurs conſtitutions preſcrivent: l'honneur & l'équité ne ſont que des noms qui maſ-

quent l'intérêt & l'orgueil, & cette maxime eſt plus commune à Sparte qu'ailleurs : que quand les Spartiates auroient les meilleures intentions du monde, ils étoient dans l'impuiſſance de les témoigner, tant qu'eux Athéniens ſeroient maîtres des Mers ; enfin, qu'ils s'attendiſſent à une ruine prochaine, puiſqu'ils échappoient le ſeul moment de la prévenir. Après cette conférence inutile, les Athéniens commencerent leurs travaux, qui furent interrompus par deux vigoureuſes ſorties ; mais l'aſſiégeant s'étant renforcé pendant l'Hiver, on ſe rendit à diſcrétion ; on paſſa les hommes au fil de l'épée ; on jetta les femmes & les enfans dans les fers, & l'on peupla la Ville d'une colonie de huit cens Athéniens. Le reſte du Péloponneſe fut en paix pendant cette année : les citoyens d'Athenes qui demeuroient à Pyle, infeſterent la Laconie, & firent beaucoup de butin. Les Spartiates ne traiterent pas cette irruption comme une rupture manifeſte ; mais ils permirent à leurs Sujets d'uſer de repréſaille en Attique.

Olymp. XC. 2. Dans cet intervalle, les Athéniens tournerent encore les yeux ſur la Sicile : ils avoient reçu, l'an paſſé, des Députés d'Ægeſte, qui ſollicitoient leur ſecours contre les Sélinuntiens & les Syracuſains. Ils promettoient de grandes ſommes d'argent pour les frais de la guerre, & repréſentoient combien il étoit de l'intérêt des Athéniens de les protéger, s'ils n'aimoient mieux que Syracuſe ſe rendît maîtreſſe de la Sicile, & ſe réunît avec le Péloponneſe contre l'Attique. On embraſſa avec ardeur le prétexte plauſible de ſecourir des alliés. Alcibiade les entêta de ce deſſein, leur perſuada de le conduire ouvertement, d'armer une Flotte nombreuſe, & de s'emparer tout d'un coup de

cette Iſle : il donnoit au Peuple de belles eſpérances, & ſe flattoit encore de plus grandes : ſon ambition ne ſe bornoit pas à la conquête de la Sicile ; il ne ſe promettoit rien moins que la Souveraineté de la Lybie & de Carthage ; il étoit déja maître en idée de l'Italie & du Péloponneſe ; la Sicile étoit, tout au plus, l'Arſenal de la guerre. Les gens ſenſés tournoient cette expédition en ridicule ; mais ils ſe gardoient bien de déclarer leur avis. Le Peuple en étoit dans un tel enthouſiaſme, que jeunes & vieux s'attroupoient ; les uns traçoient la carte du Pays, tandis que d'autres parcouroient déja les ports, les places & les mers qui regardoient l'Afrique. On nomma pour Généraux Alcibiade, Nicias & Lamachus, dans le deſſein de tempérer l'impétuoſité du premier, par la prudence de ſes collegues. Nicias voulut ſe déſiſter de la conduite d'une entrepriſe auſſi périlleuſe pour ſes compatriotes, que favorable aux Spartiates, qui n'attendoient qu'une occaſion de réparer leurs diſgraces ; il fit une ſortie contre Alcibiade, qu'il traita de jeune imprudent, & qu'il accuſa même de n'avoir d'autre but, en allumant cette guerre, que d'entretenir ſa magnificence & ſon luxe aux dépens du Public. Alcibiade repliqua qu'on n'avoit rien à craindre des Lacédémoniens ; qu'ils étoient ſi foibles qu'on les avoit vu riſquer à Mantinée toute leur fortune dans une ſeule action ; qu'il étoit néceſſaire de tenir continuellement en haleine un Peuple auſſi turbulent que l'Athénien, & qu'on ne pouvoit employer plus avantageuſement ſon ardeur que contre des Etats qu'on devoit regarder comme ennemis, & par conſéquent prévenir en bonne politique : enfin, que l'opiniâtreté de Nicias décéloit un factieux, ou un lâche. Il ne reſtoit à Ni-

cias, pour éloigner le Peuple de cette guerre, qu'à lui représenter les préparatifs qu'elle demandoit; mais pour obvier à cette objection, on donna tout pouvoir aux trois Généraux d'ordonner au dedans & au dehors de l'Etat tout ce qu'ils jugeroient de quelque utilité. Nicias fut donc obligé de céder; mais il le fit avec tant de regret, qu'on disoit qu'Alcibiade le poussoit en Sicile par la tête & par les épaules.

La guerre de Sicile étant décidée, on arma une Flotte de plus de cent trente vaisseaux, de trois mille hommes d'équipage, & pourvue de toute munition. On alloit mettre à la voile, lorsqu'on trouva toutes les statues de Mercure brisées, ou mutilées. Ce sacrilege fut d'un mauvais augure: on l'imputa à des gens mal-intentionnés pour l'Etat, & l'on promit des récompenses à celui qui pourroit en découvrir les auteurs. Après d'exactes informations, Alcibiade en fut accusé. Ce crime irrita le Peuple, qui ne jugea pas à propos de suspendre son voyage. On attendit quelques nouvelles circonstances pour lui demander raison de ce sacrilege: il promit de se justifier au retour de son expédition; mais ce fut en insinuant qu'il étoit de la derniere imprudence de confier de si grandes forces à un homme dont on soupçonnoit les intentions, sans exiger des preuves de son innocence: cependant on ne voulut point connoître alors de cette affaire, par égard pour le soldat dont il étoit aimé, & qui refusoit de marcher sans ses ordres.

Toute la Flotte s'assembla à Corcyre, d'où elle fit voile en Sicile. Les Généraux furent partagés sur le lieu de la descente. Lamachus étoit d'avis qu'on allât droit à Syracuse, qu'il croyoit dépourvue & consternée; ajoutant qu'une Armée n'étoit

n'étoit jamais plus terrible qu'au premier aſpect ; que l'ennemi revenoit enſuite de ſa frayeur, & ſe familiariſoit avec le danger. Mais d'autres raiſons prévalurent : on prit le parti de commencer par les petites places ; on ſe contenta de détacher quelques vaiſſeaux pour examiner la ſituation & le port de Syracuſe ; on mit à terre avec le reſte de l'Armée, & l'on ſurprit Catane.

Ce fut alors qu'Alcibiade eut ordre de venir ſe juſtifier : ſes ennemis avoient profité de ſon abſence pour l'attaquer avec avantage : on avoit informé publiquement contre lui ; les accuſations étoient graves ; convaincu d'avoir déja profané, dans une aſſemblée de débauche, les myſteres de Proſerpine & de Cérès, dont il avoit joué le rôle de Grand-Prêtre, on le croyoit d'autant plus aiſément coupable de la derniere impiété. Cette affaire étoit devenue funeſte à ſes amis ; il craignit un pareil traitement, & jugea à propos de ſe ſauver à Sparte, dont il obtint des lettres de ſauf-conduit, après avoir promis de la dédommager, par les ſervices qu'il rendroit, des maux qu'il lui avoit faits quand il étoit ſon ennemi. Quelqu'un qui le reconnut dans ſa fuite, lui demanda s'il n'oſoit ſe fier à ſes concitoyens. » Je m'y fierois en toute autre occaſion, dit-il ; mais quand il eſt queſtion de ma vie, je ne m'en rapporterois pas à ma propre mere ; je craindrois qu'elle n'allât ſe tromper, & me donner une feve noire pour une blanche. « Quand il apprit qu'il avoit été condamné à mort : » Je me charge, répondit-il, de leur faire connoître que je ſuis encore vivant. «

Pendant ce tems, Syracuſe s'étoit miſe ſur la défenſive ; & comme Nicias ne faiſoit aucun mouvement, on parla de l'attaquer dans ſon camp. On lui fit demander s'il n'étoit venu en Sicile que

pour s'établir à Catane. Irrité de ces plaiſanteries, il réſolut de tout tenter : il n'oſoit attaquer Syracuſe par terre, faute de Cavalerie ; & une deſcente, à la vue d'un ennemi ſi bien diſpoſé à le recevoir, ne lui ſembloit pas moins dangereuſe. Ce fut toutefois à ce parti qu'il s'arrêta, & voici comment il s'y prit. Il engagea un citoyen de Catane d'aller, comme transfuge, avertir les Syracuſains que les Athéniens mettoient bas les armes pendant la nuit ; qu'ils ſe retiroient dans la Ville, & qu'on pourroit les ſurprendre un certain jour marqué, s'emparer de leur camp, de leurs armes & de leur bagage, brûler leur Flotte dans le port, & faire périr tout l'équipage. Les Syracuſains donnerent dans ce ſtratagême, & s'avancerent à Catane avec toutes leurs forces. Si-tôt que Nicias en fut averti, il s'embarqua, fit voile pour Syracuſe, deſcendit à terre le lendemain, & ſe fortifia aux environs de la Ville. Les Syracuſains, en fureur, retournerent, & lui préſenterent la bataille. Il ſortit de ſes retranchemens ; & après une action fort vive, où il eut l'avantage, il força l'ennemi à rentrer dans ſes murs. Les Syracuſains perdirent deux cens ſoixante hommes, & leurs alliés cinquante. Les Athéniens n'étant pas encore en état de former une attaque, paſſerent l'hiver à Catane & à Naxe. Pendant ce tems, Syracuſe fit demander du ſecours à Corinthe & à Lacédémone : elle en obtint ſur le champ des Corinthiens, & les Spartiates lui en promirent, à la ſollicitation d'Alcibiade, qui les encourageoit encore à renouveller la guerre contre les Athéniens, & à ſe fortifier dans l'Attique.

Cependant Nicias avançoit dans l'Iſle, & la plupart des Villes du Continent lui ouvroient leurs portes : il reçut, l'année ſuivante, des proviſions,

avec un renfort de Cavalerie, & ce fut alors qu'il réſolut de bloquer Syracuſe par mer & par terre. Ce ſiege étoit important pour les aſſiégeans & pour les aſſiégés ; auſſi les uns mirent-ils tous leurs ſoins à l'attaque, & les autres à la défenſe. Les travaux ſe conduiſirent de part & d'autre avec une régularité qui n'étoit pas alors en uſage ; mais ſans nous arrêter à la ſcrupuleuſe deſcription que Thucydide nous a laiſſée des lignes, des murs, des remparts, des tours, des paliſſades, des foſſés & des inſtrumens de guerre, nous nous contenterons de rapporter les principaux événemens de la fin de ce ſiege. Olymp. XCI. 3.

Nicias crut qu'il étoit important de s'emparer des Epipoles : c'étoit un rocher qui commandoit la Ville : on n'arrivoit à ſon ſommet que par un petit ſentier eſcarpé. Les Syracuſains, qui connoiſſoient les avantages de ce poſte, envoyerent à ſa défenſe un détachement de ſix cens hommes ; mais la deſcente de Nicias avoit été ſi ſecrete & ſi bruſque, qu'il s'en étoit rendu maître avant qu'on s'en fût apperçu. Cette troupe accourut pour l'en chaſſer ; mais elle fut repouſſée, & celui qui la conduiſoit fut tué avec trois cens de ſes ſoldats.

Nicias conſtruiſit un Fort ſur ce rocher, & ſe prépara à inveſtir la Ville, & à lui couper toute communication. L'aſſiégé faiſoit, de ſon côté, tous ſes efforts pour détruire ſes ouvrages & les rendre inutiles, & il y avoit de tems en tems quelques légeres eſcarmouches, où l'aſſiégeant avoit communément l'avantage : cependant, Lamachus, vivement preſſé & abandonné de ſes ſoldats, laiſſa la vie dans une de ces petites actions.

Athenes y perdit beaucoup, & ſur-tout Nicias, qui l'avoit choiſi pour ſon collegue, parce qu'il

aimoit le travail, & qu'il étoit infatigable, juſte & naturellement doux dans le commerce; brave & déterminé juſqu'à ſe diſtinguer dans l'action; obſervateur ſévere de la diſcipline, comme on peut en juger par la réponſe qu'il fit à un de ſes Officiers, qu'il reprenoit de quelque faute, & qui lui promettoit de s'en corriger : *Je le crois*, lui repliqua Lamachus, *les loix de la guerre ne pardonnent pas deux fois.* Son extrême pauvreté affoibliſſoit un peu ſon autorité : lorſqu'il étoit commandé par la République, il étoit obligé de mettre juſqu'à ſes ſouliers ſur l'état de ſes beſoins. Le mépris de ſon collegue fut la ſuite de cette miſere, & Nicias le traitoit plus en ſubalterne qu'en égal, quoiqu'il fût meilleur Officier que lui.

Les Syracuſains, réſolus de recouvrer les Epipoles, commanderent un nouveau détachement. Nicias, alors malade, étoit enfermé dans le Fort, n'ayant autour de lui que quelques domeſtiques : quand il apprit que l'ennemi avoit forcé ſes retranchemens, il ſortit de ſon lit, & mit le feu aux machines & à toutes les matieres combuſtibles qui étoient répandues autour du Fort : ce ſtratagême réuſſit : la flamme ſervit de ſignal à ſes troupes : elles accoururent à ſon ſecours, & l'ennemi effrayé ſe retira en déſordre.

Nicias avoit alors le commandement entier de l'Armée, & tout l'aſſuroit du ſuccès : les Villes, qui juſqu'alors avoient gardé la neutralité, ſe déclarerent en ſa faveur, & il s'étoit fait la réputation de Général heureux & prudent; ſes ouvrages étoient avancés au point, que l'aſſiégé déſeſpéré prenoit le parti de ſe rendre, avant que d'être entiérement bloqué, & réduit à la derniere extrêmité, lorſque le ſecours que le Sparte leur envoya, ſous la conduite de Gilippe, fit tout-à-

coup changer de face à leurs affaires. Nicias, informé de ſon arrivée, ne s'embarraſſa point de prévenir ſa deſcente, & cette bévue fut ſi grande, ſelon Plutarque, qu'il aſſure que ſi ce Général eût dépêché un petit détachement contre les Spartiates, & preſſé le ſiege avec le reſte de ſon Armée, Syracuſe étoit priſe, & la guerre finie; mais fier de ſes ſuccès, & ne doutant point de la capitulation des Syracuſains, il mépriſa Gilippe, & le traita comme un miſérable pirate; cette confiance, qui ne lui étoit pas ordinaire, car c'eſt le ſeul exemple qu'on en trouve dans toute ſa vie, cette confiance, dis-je, lui fut fatale.

Si-tôt que Gilippe fut entré dans l'Iſle, il fit dire à Nicias qu'il ne lui donnoit que quatre jours pour en ſortir. Nicias ne daigna pas répondre à cette menace, & l'on ſe prépara de part & d'autre au combat. Gilippe marcha droit aux Epipoles, ſur les traces des Athéniens, emporta le Fort, & paſſa au fil de l'épée tous ceux qui s'y trouverent. Il y eut encore deux actions fort vives : la premiere entre deux murs que les Syracuſains avoient élevés pour couper les lignes des aſſiégeans : Nicias eut l'avantage, ce que Gilippe attribua à la ſituation du champ de bataille, qui lui avoit ôté l'uſage de ſa Cavalerie & de ſes Archers : le jour ſuivant, il ſortit de ce défilé, renouvella le combat, & remporta la victoire.

Depuis la deſcente de Gilippe, Nicias avoit toûjours été ſur la défenſive; il perdoit continuellement du terrein, & ſe retiroit vers la Mer, pour prévenir tout accident, & recevoir plus commodément des proviſions. Il s'empara de Plemmyrium, aux environs du grand havre, où il bâtit trois Forts, dans leſquels il ſe renferma. Pendant ce tems, Gilippe recouvroit les Villes

qui s'étoient révoltées, & la Flotte qu'on attendoit de Corinthe arriva.

Dans ces circonſtances, Nicias envoya à Athenes un récit pitoyable de ſon état : il expoſoit à ſes concitoyens que l'ennemi avoit tant de ſupériorité ſur lui, qu'il ne pouvoit entreprendre de forcer ſes retranchemens ; que d'aſſiégeant il étoit aſſiégé ; que les Villes l'abandonnoient ; que les eſclaves & les mercénaires déſertoient ; que la moitié de ſon Armée étoit occupée à faire ſubſiſter celle qui défendoit les Forts, & que la Cavalerie ennemie avoit rendu ce premier emploi fort dangereux ; que la Flotte n'étoit pas en meilleur état que l'Armée, & que ſi on ne lui envoyoit inceſſamment un renfort de vaiſſeaux, d'hommes & d'argent auſſi conſidérable que les forces qu'il avoit en partant, il abandonneroit la Sicile ; que quant à lui, tourmenté par de violens accès de frénéſie, il lui étoit impoſſible de continuer le ſervice, & qu'on l'obligeroit en le rappellant.

Les Athéniens furent ſi ſenſibles à cette lettre, qu'ils nommerent Eurimédon & Démoſthene pour Chefs du ſecours qu'on lui deſtinoit. Eurimédon partit ſur le champ avec dix vaiſſeaux, & Démoſthene devoit partir au commencement du Printems avec des forces plus conſidérables : ils donnerent en même tems à Nicias, Ménandre & Euthideme pour collegues ; mais on ne le rappella point.

Les Lacédémoniens & les Argiens avoient employé une partie de l'année en irruptions réciproques ; trente vaiſſeaux Athéniens avoient accompagné les Argiens dans une de ces occaſions, & la rupture du Traité étoit évidente. Les haines & les jalouſies avoient toujours été vivantes, & jamais les démêlés n'avoient été bien terminés : la

guerre n'étoit pas ouverte entre Athenes & Lacédémone ; mais on ne peut pas dire que les armes fuſſent parfaitement ſuſpendues. Les Athéniens avoient provoqué plus d'une fois les Spartiates, qui n'avoient pas jugé à propos de répondre ; mais enfin, encouragés par les diſcours d'Alcibiade, & les mauvais ſuccès de l'ennemi en Sicile, ils en vinrent à des hoſtilités manifeſtes.

Pour reprendre le projet qu'ils avoient abandonné l'année paſſée, ils entrerent dans l'Attique, & s'emparerent de Décélée, Ville ſituée à cent-vingt ſtades d'Athenes. Cette place étoit importante aux Athéniens ; c'étoit l'entrée la plus commode de leurs biens, de leurs proviſions, & de la plus grande partie de leurs revenus. Les Lacédémoniens s'y fortifierent, & y laiſſerent une garniſon. Les Athéniens effrayés, & tenus en échec, ſe crurent aſſiégés, & firent garde jour & nuit, dans la crainte d'une ſurpriſe ; cependant les Spartiates ſe contenterent de leur donner des alarmes continuelles, & de faire ſur leur territoire de ſi fréquentes incurſions & de ſi grands ravages, que Diodore de Sicile diſtinguant cette invaſion des précédentes, l'appelle la guerre de Décélée. La miſere des Athéniens fut ſi grande, que vingt-cinq mille de leurs eſclaves, preſque tous artiſans, paſſerent chez l'ennemi.

Les affaires n'étoient pas en meilleur état à Syracuſe ; on les tenoit aſſiégés par mer & par terre, il y eut cependant une action dans le grand havre, où ils perdirent trois vaiſſeaux, en prirent trois autres, & en coulerent ſix à fond ; mais Gilippe s'empara en même tems de Plemmyrium & des trois Forts, où les Athéniens laiſſerent une ſomme conſidérable d'argent, & quantité de proviſions, qu'ils ne pouvoient recouvrer qu'en perçant l'en-

nemi, qui avoit mis à l'ancre autour des Forts ; ils perdirent encore trois vaisseaux, qu'on surprit dans le bassin.

Les Syracusains résolurent ensuite de tenter la fortune par mer. Nicias évitoit toute action, en attendant du secours ; mais Euthydeme & Ménandre, jaloux de se signaler dans leur nouvel emploi, le déterminerent à combattre : on s'escarmoucha pendant quelques jours ; mais enfin l'action devint générale, dans le moment que les Athéniens s'y attendoient le moins : attaqués avant que d'avoir pu se ranger en bataille, leur résistance fut légere ; ils se retrancherent derriere leurs bâtimens de transport ; ils perdirent sept vaisseaux, outre un grand nombre de soldats tués ou faits prisonniers.

Le jour suivant, Démosthene arriva avec soixante & treize vaisseaux & quatre mille hommes d'équipage : leurs armes étoient brillantes, leurs drapeaux & leurs voiles déployés : ils ramoient au bruit des instrumens, & cette Flotte parut dans toute la pompe & l'allégresse d'une Armée victorieuse.

Démosthene, résolu d'en venir promptement à une action décisive, eut beaucoup de peine à faire entrer Nicias dans ses vues : ce Général lui conseilloit de ne se point hâter, & de ne rien hasarder dont ils pussent se repentir dans la suite. » L'ennemi, lui disoit-il, est épuisé ; sur le point de manquer de provisions & d'argent, & d'être abandonné de ses alliés, il sera forcé de se rendre, comme il en avoit pris la résolution «. Démosthene lui reprocha ses longueurs, entraîna les autres Officiers dans son opinion, & l'on commença à agir : convaincu que le poste des Épipoles faciliteroit le siege de la Ville, il attaqua les premiers

retranchemens, les força, & tomba ſur ceux qui gagnoient le haut de la montagne, dans le deſſein de les prendre en queue; mais ſon impétuoſité fut arrêtée par un corps de Béotiens, qui ſoutint le choc avec fermeté, & mit toutes ſes troupes en déſordre. La chaleur de l'action & les ténebres de la nuit augmenterent tellement leur confuſion, qu'elles fondirent les unes ſur les autres, & la déroute fut univerſelle; les uns furent mis en pieces entre les rochers; d'autres, qui s'étoient retirés dans la plaine, ou refugiés dans les forêts, furent maſſacrés le lendemain par la Cavalerie ennemie: en un mot, les Athéniens perdirent deux mille hommes dans cette attaque.

Démoſthene, découragé par ces premiers malheurs, & ne jugeant pas à propos d'expoſer le ſoldat à de nouveaux dangers, propoſa d'abandonner l'Iſle. Nicias, au contraire, inſiſta ſur la continuation du ſiege: il craignoit apparemment qu'à ſon retour on ne lui demandât compte de ſa conduite, ainſi qu'à ſes prédéceſſeurs, qui, dans la premiere invaſion, avoient conſenti à la paix. D'ailleurs, il ſe croyoit ſupérieur à l'ennemi; il avoit entretenu juſqu'alors des intelligences dans la Ville, & il ne doutoit pas qu'on ne la lui livrât; cependant il changea d'avis, ſur la nouvelle que Gilippe revenoit contre eux avec de nouvelles forces qu'il avoit ramaſſées en différens endroits de l'Iſle; il convint, avec Démoſthene, de décamper avec toute la promptitude & le ſecret poſſible, & ils alloient mettre à la voile, lorſqu'il ſe fit une éclipſe de Lune. Ce phénomene étoit de mauvais augure; il fit impreſſion ſur ces Généraux ſuperſtitieux, & le départ fut différé de vingt-ſept jours: c'étoit le terme preſcrit par les Devins.

Tandis que Nicias s'occupoit à des ſacrifices, les

Syracuſains, informés de ſes deſſeins, réſolurent d'empêcher ſa retraite : ils s'approcherent avec leurs forces de terre & de mer, & leurs enfans tournoient autour de ſa Flotte dans de petits bateaux, l'inſultoient, & le provoquoient au combat. Il y eut une ſeconde action dans le grand havre. Eurimédon, qui commandoit l'aîle droite, s'étoit étendu ſur le rivage, dans le deſſein d'envelopper l'ennemi ; mais les Syracuſains percerent le centre de la Flotte, & l'attaquerent ſi vigoureuſement, qu'ils l'acculerent dans un golfe où il fut tué. Ils prirent dix-huit vaiſſeaux, & mirent l'équipage en pieces. Pour achever la victoire, ils fermerent le havre par une ligne de vaiſſeaux, étroitement liés par des ancres & des chaînes, & formerent une eſpece de barre qui en défendoit la ſortie. Le combat ſe renouvella, & le nombre des vaiſſeaux & la fureur des combattans furent plus grands que dans aucun des précédens. L'effort principal des Athéniens étoit dirigé contre la clôture du havre ; mais dans l'impoſſibilité de la forcer, ils tomberent ſur l'ennemi, & ſe ſerrerent contre lui comme s'ils avoient envie d'aller à l'abordage, & de combattre pied à pied. La crainte des becs des vaiſſeaux ennemis, plus propres au combat que les leurs, inſpira à Nicias cette idée, qui anéantiſſoit cet avantage, déjà beaucoup diminué par le peu d'eſpace qu'on avoit pour s'élancer. Le champ de bataille étoit trop étroit pour conſerver quelque ordre dans l'action ; auſſi tout fut bientôt en déſordre ; on ſe battoit par petites troupes ſéparées, les unes aux environs du rivage & des forts, & les autres du côté de la mer & de la ligne de vaiſſeaux. Le havre n'étoit qu'une vaſte ſcene de ſang & de carnage, & on n'y voyoit que des débris d'armes & de vaiſ-

ſeaux. Après une longue & cruelle réſiſtance, les Athéniens furent mis en déſordre, & pouſſés ſur le rivage : ils deſcendirent à terre, & ſe réunirent à quelques troupes qu'ils avoient poſtées ſur les bords de la mer, pour les couvrir en cas de beſoin. On délibéra ſi l'on tenteroit une ſeconde fois de s'ouvrir un paſſage par mer, ou ſi, abandonnant les vaiſſeaux à l'ennemi, on ſe retireroit par terre. Démoſthene étoit du premier avis, ſur ce que leur Flotte étoit encore plus nombreuſe que celle des Syracuſains ; mais tel étoit l'abattement du ſoldat & du matelot, qu'on ne put jamais les engager à remonter : il fallut s'en tenir au dernier parti, & l'on ſe prépara à s'éloigner à la faveur des ténebres.

Hermocrate, Amiral des Siciliens, ſoupçonnant le deſſein des Athéniens, propoſa de s'emparer des paſſages les plus avantageux, & de couper les chemins à l'ennemi ; mais le ſoldat, tranſporté de ſes ſuccès, occupé d'une fête qu'il célébroit à l'honneur d'Hercule, & plongé dans l'ivreſſe, s'embarraſſoit fort peu de ſuivre la victoire. Il ſe contenta donc de donner avis à Nicias, de la part des amis qu'il avoit à Syracuſe, que les paſſages étoient gardés, & qu'on s'oppoſeroit à ſa marche. Ce ſtratagême eut ſon effet : Nicias différa la retraite de trois jours, & Gilippe eut le tems de la prévenir ; enfin les Athéniens abandonnerent leurs vaiſſeaux, & décamperent dans toute l'horreur & la confuſion poſſibles, avec tous les triſtes preſſentimens que les circonſtances préſentes leur pouvoient inſpirer. Ils étoient partagés en deux corps : chaque Général en commandoit un : ils ne tarderent pas à être attaqués : l'ennemi, qui rempliſſoit toutes les avenues de la Ville, lâcha ſur eux des détachemens de Cavalerie : on leur préſentoit la

bataille, ils l'éludoient ; mais ils revenoient à la charge à chaque inſtant. Le deſſein des Généraux étoit d'aller à Catane ; mais aſſaillis & preſſés de toutes parts, ils changerent de route, & s'approcherent de la mer. Le ſecond jour de marche, les Syracuſains tomberent ſur l'arriere-garde : elle étoit compoſée de ſix mille hommes, ſous les ordres de Démoſthene : elle fut en un inſtant environnée de la Cavalerie, & reſſerrée dans un défilé, où, après une vigoureuſe défenſe, ce Général ſe rendit à diſcrétion pour épargner le ſang de ſes ſoldats.

Nicias continuoit ſa route, ſans être informé de la défaite de Démoſthene : on l'atteignit le jour ſuivant, & on le ſomma de ſe rendre, comme ſon collegue avoit fait, lui dit-on. Il demanda du tems pour s'aſſurer de la vérité ; n'en étant que trop certain, il s'offrit à payer tous les frais de la guerre, en lui accordant la liberté de ſortir de l'Iſle : on rejetta ſes offres, & il ſe prépara au combat, qu'il ſoutint toute la nuit. Le matin, il continua ſa marche vers l'Aſinarus, ayant toujours à ſa ſuite l'ennemi, à qui le ſoldat n'étant pas en état de faire tête une ſeconde fois, les uns furent précipités dans cette riviere, les autres égorgés en étanchant leur ſoif ; & le maſſacre fut ſi général, que Nicias perdant tout eſpoir, ſe rendit aux mêmes conditions que Démoſthene.

On délibéra beaucoup ſur le ſort de ces Généraux. Gilippe, qui prétendoit en orner ſon triomphe, demanda qu'on les lui livrât ; mais Hermocrate, porté à leur ſauver la vie, lui répondit qu'il étoit plus beau de bien uſer de la victoire, que difficile de la remporter ; cependant il fut obligé de céder aux importunités de l'Armée, & de les faire périr. On dit qu'ils ſe donnerent eux-mêmes

la mort, pour ne point ſurvivre à leur diſgrace.

Démoſthene étoit bon Officier & brave ſoldat: il avoit ſervi honorablement à Pyle & dans les guerres civiles; mais il eut le malheur d'arriver en Sicile, lorſque les affaires, ou ne pouvoient être réparées, ou demandoient plus de patience qu'il n'en avoit. L'Orateur Démoſthene s'eſt fait honneur de deſcendre de ce Général, à qui il étoit fort ſupérieur dans l'adminiſtration, mais dont il n'avoit pas les talens dans l'art militaire.

Nicias étoit plus honnête homme que grand: officieux, compatiſſant, généreux, prudent & zélé pour ſa Patrie; mais timide & méfiant plus qu'il ne convenoit à ſa dignité. Cet excès de circonſpection avoit fait ſa fortune. Le peuple prit ce défaut pour des égards & de la déférence: il paſſa dans le camp quelquefois pour de la fineſſe & de l'expérience, & quelquefois pour de la modération & de la piété: il fut heureux d'avoir pour collegues un Cléon, un Alcibiade, eſprits chauds & bouillans, en un mot ſes extrêmes. Ses richeſſes ſervirent encore à ſon crédit: il tiroit des ſommes immenſes de quelques mines qu'il poſſédoit à Laurium; il en fit des largeſſes au peuple; donna des fêtes, & ſa magnificence étouffa la mauvaiſe opinion qu'on avoit de ſes talens. Il entretenoit des délateurs & autres gens de cette trempe, avec leſquels il gardoit des meſures, qu'il craignoit enfin, & dont il devenoit la proie; ce qui a fait dire à Plutarque, que ſa crainte étoit le revenu des fripons, & ſon humanité celui des honnêtes gens. Sa méfiance l'avoit empriſonné dans ſon domeſtique; il ne mangeoit, ne buvoit, & ne s'entretenoit avec qui que ce fût. Ce voile ne fut pas impénétrable à la méchanceté de ſes ennemis, qui l'expoſerent à la raillerie des beaux-eſprits & des

plaiſans de ſon tems. Brave dans l'action, auſſi vigoureux dans l'exécution que lent à ſe réſoudre, ſon défaut étoit de délibérer quand il étoit queſtion de combattre : ſon opinion étoit ordinairement la bonne ; mais elle prévaloit rarement : il ne ſavoit pas l'appuyer ; auſſi fut-il ſouvent dans le cas d'agir contre ſon avis & ſon inclination, & particuliérement dans la guerre de Sicile. Plutarque le loue de s'être oppoſé à cette expédition ; mais quand elle fut une fois décidée, ſes déclamations, ajoute-t-il, ne pouvoient ſervir qu'à décourager le ſoldat ; il falloit fondre ſur l'ennemi ſans délibérer, & bruſquer généreuſement la fortune. S'il commença la guerre avec nonchalance, ſa conduite répara bientôt cette faute, & il vit le ſuccès de fort près ; mais la fermeté l'abandonna, & il finit miſérablement : il fit des bévues qui ſuppoſent un homme privé de bon ſens ; cependant il ne faut pas attribuer tous ſes malheurs à ſon mauvais commandement : on peut en imputer une partie à ſes travaux, à ſa maladie, & à la peſte dont ſon Armée étoit infectée, & le reſte à l'envie & à la mauvaiſe volonté de ſes compatriotes, qui ne purent toutefois s'empêcher de le plaindre, lorſque, tournant les yeux ſur ſon état, ils virent ce vieillard, qui leur avoit diſſuadé cette entrepriſe, accablé d'infirmités, & abandonné à la merci de la miſere & de l'ennemi. On fut ſi ſenſible à ſes infortunes, qu'on ſe récria contre les Dieux, qui avoient traité ſi durement un homme qui s'étoit diſtingué par ſon zele pour leur culte ; mais tout en rendant juſtice aux vertus du particulier, on accuſa le Général d'avoir manqué à ſon devoir : on fut indigné de ce qu'il s'étoit rendu à diſcrétion, & ſon nom ne fut point inſcrit dans la liſte publique des Généraux qui avoient perdu la vie au ſervice de l'Etat.

Le nombre de ceux qui décamperent de devant Syracuſe, étoit au moins de quarante mille; ſix mille furent faits priſonniers, & condamnés aux carrieres, d'où ils ſortirent après ſoixante & dix jours de travaux, pour être vendus comme eſclaves; le reſte périt.

Tel fut le ſiege de Syracuſe, que les Athéniens avoient entrepris avec tant d'ardeur, que pour le ſoutenir, ils avoient épuiſé leur pays d'hommes, d'argent & de vaiſſeaux : on leur reprocha d'avoir tranſporté Athenes en Sicile : la témérité de cette expédition fut punie par la perte de leurs Généraux, de leur Flotte & de leurs Soldats. Tout fut détruit ou abandonné à la fureur de ceux dont ils avoient ſi follement attaqué la liberté : ce ſuccès fut moins cruel en lui-même, que par ſon influence ſur leurs affaires domeſtiques. Ainſi finit la guerre de Sicile, dont celle du Péloponneſe ne fut, à proprement parler, qu'une continuation : les Athéniens avoient encore affaire à la plupart des Etats de la Grece, & leur ambition faiſoit éclorre à chaque inſtant de nouveaux ennemis, qui pouvoient chacun balancer leur puiſſance.

Cette défaite fut d'abord incroyable aux Athéniens; mais ſa certitude les jetta dans la derniere conſternation : ils ſe déchaînerent contre leurs Prêtres & leurs Prophetes, qui les flattant de l'eſpoir de conquérir la Sicile, les avoient engagés dans cette entrepriſe par de vains prétextes de Religion. Cependant, réſolus de faire tête au malheur, ils équiperent une Flotte deſtinée au ſecours des alliés, qui menaçoient de les abandonner : ceux qui juſqu'alors avoient gardé la neutralité, profiterent du mauvais état de leurs affaires pour ſe déclarer contre eux. Les Spartiates, à qui leur foibleſſe donnoit du courage, ſe préparerent

à la guerre, & l'on fit tout l'hiver de grands apprêts de part & d'autre.

Par les négociations d'Alcibiade, le Roi de Perſe fit cette année une ligue avec les Spartiates, & les principales Villes de l'Ionie ſe révolterent. Les Athéniens employerent alors à conſtruire des vaiſſeaux, & à amaſſer des proviſions, les mille talens qu'ils réſervoient pour les beſoins importans de l'Etat : ils avoient enfermé dans le Pirée vingt vaiſſeaux Péloponnéſiens ; mais cette petite Eſcadre fondit ſi à propos ſur la garde, qu'elle força le paſſage, & leur enleva quatre bâtimens. A leur deſcente à Panorme, ſur le territoire de Milet, il y eut un combat, où Chalcidée, Général des Spartiates, fut tué. Cette action rendit Alcibiade ſuſpect à Lacédémone : elle envoya même à Aſtiochus, ſon Amiral, ordre de s'en défaire ; d'ailleurs, Agis, Roi de Sparte, irrité de quelque intrigue qu'il avoit eue avec ſa femme, n'étoit pas ſon ami. Mais ſon grand crime étoit d'avoir excité la jalouſie de quelques Citoyens, qui ſouffroient impatiemment qu'on lui fît honneur de toutes les affaires de conſéquence qui ſe terminoient avec ſuccès. Secrétement averti des dangers qu'il couroit, il ſe retira vers Tiſſapherne, Lieutenant du Roi de Perſe, dont il eut bientôt acquis l'eſtime & l'amitié, & à qui il s'efforça de rendre odieux les Lacédémoniens, dont il avoit abandonné les intérêts. Il lui conſeilla de ménager ſon argent avec eux, & d'établir la balance entre Athenes & Sparte, afin qu'elles puſſent ſe conſumer mutuellement, & devenir la proie de ſon maître, qui s'en empareroit ſans peine, lorſqu'elles auroient épuiſé leurs forces l'une contre l'autre. Cet avis affoiblit les ſecours que Lacédémone recevoit de la Perſe, & prévint la ruine d'Athenes. Il négo-

cioit

cioit en même tems ſon rappel avec ſes compatriotes, dont les forces principales étoient à Samos : il s'engageoit à leur concilier l'amitié de Tiſſapherne, à condition qu'on réformeroit l'adminiſtration qui étoit en de mauvaiſes mains, & qu'on diminueroit le grand nombre des Magiſtrats. Phrinique, Général Athénien, s'oppoſa fortement à ſon retour : il avertit Aſtiochus qu'Alcibiade traitoit avec Tiſſapherne, & s'offrit à lui livrer la Flotte & l'Armée ; mais cette trahiſon, découverte par la bonne intelligence d'Aſtiochus & d'Alcibiade, échoua, & Phrinique fut maſſacré ſur la place publique.

Cette année commença par la révolte & la ré- Olymp. XCII. 2.
duction de pluſieurs Villes ſur les bords de l'Helleſpont ; puis, pour conclure le Traité projetté entre Alcibiade & ſes Concitoyens, on anéantit la Démocratie dans quelques Villes, & bientôt après dans Athenes. Cette révolution fut préparée par le maſſacre d'Androclès, & de tous ceux qui paroiſſoient trop ardens pour les intérêts du peuple. Le nombre des Magiſtrats fut réduit à quatre cens, & le Gouvernement devint Oligarchique. Ce fut l'ouvrage du Conſeil des dix. Pour ſe mettre à l'abri des injures du peuple, ils en obtinrent la permiſſion de propoſer tout ce qu'ils jugeroient à propos, ſans encourir les peines de la loi. Piſandre eut grande part dans cette innovation ; mais Antiphon en avoit dreſſé le plan. Antiphon ne le cédoit en talens & en vertus à aucun de ſes contemporains : il penſoit juſte, & s'exprimoit avec préciſion : il craignoit de ſe diſtinguer dans les aſſemblées du peuple, que ſon mérite & ſon éloquence avoient alarmé : il n'en étoit pas moins utile à ſa Patrie ; mais il déroboit à ſa connoiſſance les ſervices qu'il lui rendoit. On le con-

ſultoit, & l'on ſuivoit ordinairement ſon avis, & dans les démêlés des particuliers, & dans les affaires les plus importantes de l'Etat.

Lorſqu'on lui fit ſon procès au ſujet des innovations qu'il avoit propoſées, il ſe défendit avec fermeté, & l'examen de ſa vie lui fut honorable. Les quatre cens, autoriſés par les loix, entrerent dans le Sénat, entourés de gardes, armés de poignards, & congédierent les cinq cens, après leur avoir payé ce qui leur étoit dû par l'Etat. Empriſonner, bannir & proſcrire ceux qui n'étoient pas favorables à ſon établiſſement, ce fut le premier uſage que ce nouveau Tribunal fit de ſon autorité; ils envoyerent enſuite des Députés à Lacédémone, pour traiter de la paix avec Agis, qui, loin de ſe prêter à quelque accommodement, s'approcha d'Athenes, dans l'eſpérance de profiter de la conſternation préſente; mais la réſiſtance opiniâtre du peuple le contraignit de ſe retirer à Décélée.

L'armée, qui étoit à Samos, ſe recria contre les cruautés qu'on exerçoit dans Athenes, rappella Alcibiade, à la perſuaſion de Thraſibule, & le créa Général, avec pouvoir de rentrer dans le Pirée, & d'écraſer les nouveaux Tyrans. Ce procédé lui parut violent; il reparut d'abord devant Tiſſapherne, & lui fit entendre qu'il étoit maître de traiter avec lui comme ami ou comme ennemi. C'eſt ainſi qu'il ſe ſervit des Athéniens pour effrayer Tiſſapherne, & de Tiſſapherne pour contenir les Athéniens. Dans ces entrefaites, les quatre cens envoyerent à Samos juſtifier leur adminiſtration; la Flotte inclinoit à condamner à mort les Députés, & perſiſtoit dans ſon projet; mais l'oppoſition d'Alcibiade ſauva la République : car rentrer dans l'Attique, c'étoit abandonner à l'en-

nemi l'Ionie & l'Helleſpont, dont il n'auroit pas manqué de s'emparer, tandis que les Athéniens ſe ſeroient maſſacrés dans leur propre Ville. Il y eut alors quelques troubles dans l'Armée des Lacédémoniens : l'Amiral Aſtiochus eût été tué par des alliés, qui demandoient leur paie, s'il ne ſe fût réfugié en lieu de ſûreté : on le dépoſa, & Mindare lui ſuccéda dans le commandement de la Flotte. Les Spartiates s'étoient déja plaints de Tiſſapherne, qui leur donna de nouveaux ſujets de mécontentement, en retenant des vaiſſeaux Phéniciens qui venoient à leur ſecours : cette augmentation de force pouvoit les mettre en poſſeſſion des mers, & finir la guerre. Quels que fuſſent les deſſeins de ce Général, le ſervice qu'il rendit aux Athéniens étoit grand : on l'attribue aux négociations d'Alcibiade.

Les innovations occaſionnerent dans Athènes tant de factions & de troubles, que les quatre cens ſongerent moins à pourſuivre la guerre qu'à pourvoir à leur ſûreté : ils fortifierent le côté du Pirée qui commandoit l'entrée du port, & réſolurent d'ouvrir les portes aux Spartiates, plutôt que de s'expoſer à la fureur de leurs Concitoyens. Dans ces conjonctures, les Lacédémoniens jugerent à propos de s'avancer avec quarante-deux vaiſſeaux, ſous la conduite d'Hégéſandridas ; ils engagerent au combat Tymochare, qui n'en avoit que trente-ſix, dont la plûpart furent pris ou coulés à fond, & le reſte diſperſé. Pour ſurcroît de malheur, toute l'Eubée, excepté Orée, abandonna leur parti : on tiroit de cette Iſle plus de proviſions que de l'Attique entiere ; & ce poſte étoit ſi commode pour forcer le Pirée, que les Athéniens, qui manquoient de vaiſſeaux & de ſoldats, ne ſurent point, même après la défaite en Sicile,

dans une conſternation ſi grande qu'alors : les factions diviſoient le peu de forces qui leur reſtoient, & ils ne pouvoient s'attendre qu'à une ruine prochaine ; mais les longueurs & la méfiance des Lacédémoniens firent leur ſalut.

Le premier effort des Athéniens, pour s'éloigner du précipice, fut de dépoſer les quatre cens, & de confier le Gouvernement à quatre mille : Thucydide croit qu'ils avoient trouvé le juſte milieu entre la tyrannie du petit nombre, & les déſordres de la multitude. Piſandre, & le reſte de ceux qui compoſoient l'Oligarchie, ſe réfugierent chez l'ennemi à Décélée, ſi l'on en excepte Ariſtarque, qui ſe jetta dans Œnoé avec quelques ſoldats, & livra cette Ville aux Béotiens. Ils équiperent enſuite la Flotte la plus nombreuſe qu'ils purent ; ils en confierent le commandement à Thraſile & à Thraſibule, qui livrerent bataille à Mindare ſur les côtes de l'Helleſpont, & le défirent dans un lieu qu'on appelloit *Cyno-Séma*, ou le tombeau d'Hécube : la perte fut grande du côté des vainqueurs ; mais ce ſuccès tira le peuple de ſon abattement, & ranima les eſprits ; c'étoit toujours un grand avantage. Il y eut une ſeconde action aux environs d'Abydus, qui dura depuis le matin juſqu'au ſoir ; mais Alcibiade ſurvint avec dix-huit vaiſſeaux, mit l'ennemi en fuite ; & malgré le ſecours de Pharnabaſe, qui couvroit, avec des forces de terre, les vaiſſeaux qu'on repouſſoit ſur le rivage, il décida cette journée en faveur de ſes Concitoyens. Les Athéniens recouvrerent les bâtimens qu'ils avoient perdus, en prirent dix à l'ennemi, & éleverent un trophée. Après cette victoire, Alcibiade rendit viſite à Tiſſapherne, qui le fit ſaiſir & conduire à Sardes, en lui déclarant qu'il avoit ordre de ſon maître de faire la guerre

aux Athéniens. Il ne s'attendoit pas à cet accueil, mais Tiſſapherne, qui craignoit que les Péloponnéſiens ne portaſſent leurs plaintes à la Cour de Perſe, comptoit ſe laver de toute accuſation par cette injuſtice. Alcibiade s'enfuit à Clazomene, après trente jours de détention; & bientôt après, il fondit ſur la Flotte du Péloponneſe, qui étoit à l'ancre à l'entrée du port de Cizique: il perça les lignes avec vingt de ſes meilleurs vaiſſeaux, & pourſuivit ceux qui ſe ſauverent à terre, dont il y eut un grand nombre de maſſacrés, parmi leſquels on trouva Mindare. L'Athénien s'empara de la Flotte de l'ennemi, ſe rendit maître de Cizique & de l'Helleſpont, & chaſſa bientôt le Lacédémonien du reſte des mers. On intercepta des lettres qu'on envoyoit aux Ephores; en voici le contenu: *Tout eſt perdu: Mindare eſt tué; le ſoldat manque de vivres, & nous ne ſavons quel parti prendre.*

Après la défaite des Péloponnéſiens, Agis ſortit de Décélée, & s'avança juſques ſous les murs d'Athenes: Thraſile convoqua le citoyen & l'étranger, ſe mit à leur tête, & marcha contre l'ennemi; mais la retraite du Spartiate ne fut pas aſſez prompte: les troupes légeres tomberent ſur ſon arriere-garde, & la mirent en pieces: Agis appercevant enſuite une flotte chargée de bled, qui faiſoit voile pour le Pirée, il conclut qu'il bloqueroit en vain Athenes par terre, tant que ſon port ſeroit libre, & qu'elle pourroit recevoir des proviſions par mer. Cléarque eut ordre de ſe mettre en mer avec quinze vaiſſeaux. Il en perdit trois devant quelques corps-de-gardes Athéniens, placés ſur l'Helleſpont: le reſte arriva ſain & ſauf à Byzance. Olymp. XCII 3.

Thraſile, à qui on avoit décerné le commandement de cinquante vaiſſeaux, en récompenſe Olymp. XCII. 4.

des ſervices qu'il avoit rendus dans la derniere campagne, fit voile pour Samos, de Samos à Colophon, qu'il ſurprit; de Colophon, il paſſa en Lydie, & ſe montra devant Epheſe; mais il fut repouſſé par Tiſſapherne avec déſavantage. Il apperçut dans ſa retraite vingt-quatre vaiſſeaux Syracuſains: il les pourſuivit, & en prit quatre avec tout l'équipage, qu'il envoya à Athenes. La flotte ſe raſſembla à Seſte, d'où elle fit voile pour Lampſaque, qu'on fortifia: il y eut, dans une tentative, qu'on fit ſur Abydus, une vive action entre Alcibiade & Pharnabaſe. Pharnabaſe fut maltraité; l'hiver ſe paſſa en excurſions ſur le continent, & l'on s'occupa à ravager le territoire des Perſes.

Olymp. XCIII 1. Alcibiade ouvrit cette campagne par le ſiege de Chalcédoine, dont les habitans avoient envoyé leurs bleds & leurs beſtiaux aux Bythiniens leurs voiſins; il s'avança ſur les frontieres des Bythiniens, & les fit menacer par un héraut. Son approche les effraya; ils lui livrerent toutes les proviſions des Chalcédoniens, & firent alliance avec lui. Il revint enſuite devant Chalcédoine, qu'il environna d'un mur, qui s'étendoit de la mer à la mer, & barra la riviere. Le Lacédémonien Hyppocrate, Gouverneur de la Ville, fit une ſortie, où il fut tué, & ſa troupe repouſſée. Les ouvrages que les Athéniens avoient conſtruits empêcherent l'approche de Pharnabaſe, qui tenta vainement de ſecourir l'aſſiégé. Les Athéniens s'emparerent encore, par adreſſe ou par force, de Salembrie, de Byzance, & de quelques autres places.

Olymp. XCIII. 2. Le ſuccès de cette campagne fit naître à Alcibiade le deſir de revoir Athenes, dans un tems qu'il pouvoit y reparoître avec tant d'honneur. Sur le décret de ſon rappel, il fit voile pour le Pirée: ſes vaiſſeaux étoient couverts de boucliers

& parés de dépouilles : un grand nombre de bâtimens pris ſur l'ennemi, & chargés des enſeignes & des ornemens de beaucoup d'autres qu'on avoit fracaſſés ou coulés à fond, ſuivoient ce triomphe : tous enſemble formoient une flotte de deux cens vaiſſeaux. Pour le recevoir, le Peuple s'aſſembla ſur le port ; il deſcendit au milieu des acclamations ; tous les yeux étoient attachés ſur lui ; la foule l'environnoit, le couronnoit de guirlandes, & le proclamoit le plus grand Général des Athéniens, déclarant, à haute voix, que la ſentence de ſon exil étoit injuſte, & rendue par des Magiſtrats qui avoient abuſé de leur autorité, & qui ne le valoient, ni pour l'éloquence, ni pour les vertus militaires ; que non content d'avoir employé les revenus publics à l'avantage de l'Etat, il avoit encore ſacrifié ſa fortune au bien général, qu'il étoit cruel pour un homme comme lui, de careſſer des ennemis qui mettoient continuellement ſes jours en danger, & qui par ſon éloignement avoient empêché les ſervices qu'il étoit en état de rendre à la patrie & à ſes amis, & prévenu la réforme du Gouvernement, dont il connoiſſoit ſi bien les défauts. Ces réflexions réveillèrent la mémoire de leurs calamités paſſées, qu'ils imputerent entiérement à ſon abſence, & tout d'un tems ils attribuerent à ſa conduite le bonheur de leur ſituation préſente. Bientôt après, Alcibiade lui-même, dans une aſſemblée du Sénat & du Peuple, expoſa les peines qu'il avoit ſouffertes, & ſe plaignit de leur procédé ; mais il gliſſa ſur ce point avec toute l'adreſſe & toute la modeſtie poſſibles ; il n'accuſa que la fortune & ſon mauvais génie. On le créa Généraliſſime ſur terre & ſur mer, comme le ſeul homme capable de rendre à l'Etat ſon ancienne ſplendeur ; on lui reſtitua ſes revenus,

& l'on ordonna à Eumolpe & aux Héros ſacrés, de l'abſoudre des malédictions qu'ils avoient prononcées ſolemnellement contre lui. Tous obéirent, excepté le Grand-Prêtre Théodore, qui répondit qu'il ne l'auroit chargé d'aucune imprécation, s'il n'avoit point fait de mal à la République. Telle étoit la prévention du petit peuple, qu'il ne ſouhaitoit rien tant que de lui déférer la Souveraineté : on alla juſqu'à lui conſeiller de ſe mettre au deſſus de l'envie & de l'autorité de gens qui ne cherchoient qu'à bouleverſer l'Etat : il ne paroît pas qu'il ait prêté l'oreille à ces avis ; mais les principaux citoyens en furent tellement alarmés, qu'ils firent équiper inceſſamment une flotte de cent vaiſſeaux, lui laiſſerent le choix de ſes Officiers, & hâterent ſon départ le plus qu'ils purent ; ainſi, trois mois après ſon entrée dans Athenes, il fit voile pour Andros, dont il ſubjugua les habitans, & delà il paſſa à Samos, qu'il deſtinoit à être le ſiege de la guerre.

Les Lacédémoniens, réſolus de faire de plus grands efforts que jamais, proportionnerent leurs préparatifs à l'état de leurs affaires, & cherchant un Général qu'on pût oppoſer à Alcibiade, ils jetterent les yeux ſur Lyſandre. Lyſandre deſcendoit des Héraclides : ſa naiſſance ne l'avoit point ſouſtrait à l'éducation ſévere des Spartiates, & il avoit payé le tribut à la diſcipline & aux mœurs de ſon Pays : brave, entreprenant, & prêt à ſacrifier tous les plaiſirs à l'ambition, il avoit encore une fermeté qui lui rendoit aiſés tous les états de la vie : inſinuant, adroit, intéreſſé, ſon bien particulier étoit la ſeule meſure de ſa juſtice : fourbe dans tout le cours de ſa vie, on a dit de lui qu'il trompoit dans les jeux de l'enfance, & qu'il ſe parjuroit dans les affaires ; il avoit pour

maxime, que quand la peau du Lion étoit trop courte, il falloit l'allonger avec celle du Renard.

Pour ſatisfaire à ſon nouvel emploi, il ſe mit en mer, laiſſa la flotte à Epheſe, & paſſa à la Cour des Perſes : il ſe plaignit à Cyrus de la trahiſon de Tiſſapherne, en obtint que la paie de ceux qui ſervoient ſur la flotte ſeroit augmentée, mit entiérement ce Prince dans les intérêts de Lacédémone, & revint à Epheſe. Alcibiade, que quelqu'affaire appelloit à Phocée, laiſſa le ſoin de la flotte à Antiochus, ſon Vice-Amiral, avec ordre exprès d'éviter une action, quoiqu'on le provoquât : mais à peine fut-il parti, qu'Antiochus s'avança de lui-même avec deux galeres juſqu'à l'entrée du port d'Epheſe, & n'épargna rien pour engager l'ennemi au combat. Lyſandre lui détacha d'abord quelques vaiſſeaux ; la flotte Athénienne vint à ſon ſecours : le Spartiate mit la ſienne en ordre de bataille, chargea l'ennemi, & remporta une victoire complette : Antiochus fut tué, & quinze vaiſſeaux perdus. A cette nouvelle, Alcibiade raſſembla le reſte de la flotte devant Samos, & préſenta la bataille à Lyſandre, qui ſe contenta du ſuccès de la premiere action ; cependant cette défaite occaſionna la diſgrace d'Alcibiade, & ce Général, qu'on reſpectoit, il n'y a qu'un moment, juſqu'à l'adoration, injuſtement ſoupçonné d'avoir négligé ſon devoir, fut révoqué. On peut dire que la gloire qu'il s'étoit acquiſe, fut la cauſe de ſa ruine : le peuple avoit une ſi haute idée de ſes talens, qu'il ne le croyoit pas capable d'échouer, quelque choſe qu'il entreprît, & ſes ennemis jetterent ſur ſon intégrité des ſoupçons d'autant plus vraiſemblables : on ne ſe contenta pas de l'accuſer de malverſation ; on lui imputa encore la mauvaiſe conduite des autres Officiers : il

ſe retira dans un Fort de la Cherſonneſe, qu'il avoit conſtruit. Conon, un des dix Généraux qui lui ſuccéderent dans la conduite de la guerre, trouvant la flotte en fort mauvais état, en détacha ſoixante & dix vaiſſeaux, ſortit de Samos, & ravagea le Pays ennemi.

Olymp. XCIII 3. Lyſandre, dont le tems étoit expiré, fit place à Callicratidas : *Je vous remets*, lui dit-il, *une Flotte que ma victoire a rendu maîtreſſe des mers. J'en conviendrai*, lui répondit Callicratidas, *ſi vous voulez vous avancer juſqu'à la hauteur de Samos, & me réſigner le commandement à Milet.* Lyſandre repliqua qu'il n'avoit plus rien à faire, où il n'avoit plus droit de commander. Le nouvel Amiral fit ſon coup d'eſſai dans l'Iſle de Lesbos contre Méthymne, qu'il prit d'aſſaut : il fit dire à Conon qu'il l'empêcheroit bien d'*adultérer* (1) la mer : cependant l'Athénien mit à la voile : Callicratidas le pourſuivit juſques dans le Port de Mytilene ; ſa Flotte étoit de cent ſoixante-dix vaiſſeaux ; il en prit trente à l'ennemi, & l'enferma dans la Ville dont il fit le blocus : quelque tems après, il intercepta dix ou douze bâtimens qui venoient au ſecours de l'aſſiégé. Sur la nouvelle que les Athéniens avoient ramaſſé toutes leurs forces, qui conſiſtoient en une Flotte de cent cinquante vaiſſeaux, il en laiſſa cinquante des ſiens à Etéonique, avec ordre de continuer le ſiege de Mytilene, & s'avança avec cent vingt contre l'ennemi, qu'il trouva à Arginuſe, à la hauteur de Lesbos. Son Pilote lui conſeilla de ſe retirer, parce qu'ils étoient inférieurs en nombre : *Sparte n'en ſera pas moins peuplée*, lui dit-il, *quand*

(1) Le Grec dit μοιχῶντα, l'Anglois *whoring*, & Amiot traduit *adultérer*.

nous ſerons tous morts. Le combat fut opiniâtre ; il dura juſqu'à ce que Callicratidas ſe précipitant à travers l'ennemi, fut coulé à fond, & le reſte de la Flotte diſperſé. Les Péloponnéſiens perdirent, à cette journée, ſoixante & dix vaiſſeaux, & les Athéniens vingt-quatre, avec la plus grande partie de l'équipage. Les Commandans de la Flotte Athénienne, en récompenſe de cette victoire, furent immolés à l'ingratitude de leurs concitoyens. Dans le récit qu'on fit au Sénat de cette action, on les accuſa d'avoir laiſſé périr dans les eaux des hommes qu'ils auroient pu conſerver, & ils furent incontinent jettés dans les fers, pour être interrogés devant le Peuple : ils répondirent qu'ils s'étoient repoſés de ce ſoin ſur d'autres, & particuliérement ſur Théramene, leur accuſateur, tandis qu'ils s'occupoient à la pourſuite de l'ennemi ; mais qu'une violente tempête qui ſurvint alors, avoit apparemment empêché qu'on n'exécutât leurs ordres. Cela parut ſi raiſonnable & ſi ſatisfaiſant, qu'une partie des Juges ſe leverent, & propoſerent de les renvoyer abſous : mais les factieux demanderent juſtice dans une ſeconde aſſemblée, & le tumulte fut ſi grand, que Socrate eut ſeul aſſez de courage pour déclarer qu'il ne feroit rien de contraire aux loix, & aſſez de fermeté pour ſe refuſer à toute cette procédure : cependant, après de longues altercations, de dix Généraux on en condamna huit, & de ces huit ſix furent mis à mort : on compte, entre ces derniers, Périclès, le fils de l'illuſtre citoyen du même nom.

Après cette défaite, les alliés mirent tout leur eſpoir en Lyſandre, & ſollicitérent ſon retour à l'Armée. Pour les obliger, ſans enfreindre les loix, qui défendoient de conférer deux fois le comman- Olymp. XCIII. 4.

dement à la même perſonne, on le donna pour collegue à Aracus, avec les pouvoirs d'Amiral, mais avec le titre ſimple de Vice-Amiral. Il partit donc, après avoir obtenu de Cyrus tout l'argent dont il avoit beſoin : il répara la Flotte, ſurprit quelques Iſles voiſines de l'Attique, & delà faiſant voile pour l'Helleſpont, il aſſiégea Lampſaque, & s'en empara. Dans ces entrefaites, la Flotte Athénienne, compoſée de cent quatre-vingt vaiſſeaux, s'avança de Seſtos à Ægos-Patamos, & ſe trouva en préſence de l'ennemi, qui croiſoit aux environs de Lampſaque. Lyſandre fit ranger ſes troupes ſur leurs bords, & leur ordonna d'être fort attentives au ſignal. Le lendemain matin, les Athéniens, en ordre de bataille, vinrent au devant de lui ; mais il n'accepta pas leur défi. Le jour ſuivant, ils ſe préſenterent encore : Lyſandre ſouffrit leur bravade quatre jours de ſuite : le cinquieme jour, il commanda quelques vaiſſeaux légers pour les ſuivre, & l'informer de leur deſcente à terre : ſur leur avis, il fit ſuſpendre un bouclier à la proue de ſon vaiſſeau (c'étoit le ſignal qu'il avoit indiqué) ; les forces de terre paſſerent ſur la Flotte, & il mit à la voile avec toute la promptitude poſſible. Conon apperçut le premier l'ennemi ; il ſe hâta de raſſembler ſes gens ; mais ils étoient ſi diſperſés, qu'il ſe vit obligé de s'enfuir à Chypre avec huit vaiſſeaux. Lyſandre fondit ſur le reſte, s'en empara, & revint triomphant à Lampſaque, avec trois mille priſonniers qu'on mit tous à mort, excepté le ſeul Adimante, un des Amiraux qu'on ſoupçonna d'avoir livré la Flotte.

Après ce ſuccès, Lyſandre employa quelque tems à aſſurer ſes conquêtes par terre : une bonne partie des Athéniens s'étoit jettée dans les Villes

voiſines ; il les ſomma, ſous peine de mort, de retourner à Athenes : ſon deſſein étoit de ſurcharger cette Ville d'habitans, & de la prendre par famine, ſi elle refuſoit de lui ouvrir ſes portes. Ce revers fut ſi prompt & ſi grand, que les Athéniens ſans proviſions & ſans Flotte, bloqués par mer & par terre, & abandonnés de tous leurs alliés, excepté des Samiens, s'attendoient à tous les malheurs qui le ſuivirent : cependant ils réſolurent de ſoutenir le ſiege, & de défendre leur Ville, juſqu'à ce que le manque de vivres les contraignît de demander la paix à Agis, ce qui ne tarda pas : mais Agis leur répondit qu'il n'avoit aucun pouvoir pour traiter avec eux, & les renvoya aux Ephores, à qui ils s'offrirent à livrer toutes leurs places, excepté leur Ville, le Pirée & les longs murs. Les Ephores leur dirent, pour toute réponſe, que s'ils deſiroient ſincérement la paix, ils euſſent à propoſer quelque choſe de mieux : on leur avoit inſinué, avant que de les admettre à l'audience, qu'il ne falloit pas qu'ils s'attendiſſent à conſerver les longs murs : mais Archiſtrate avoit ordre de conclure la paix, à quelques conditions qu'il plairoit aux Lacédémoniens d'impoſer.

Théramene s'adreſſa à Lyſandre ; il ſe flattoit d'amener ce Général à quelque Traité raiſonnable ; mais après trois mois de négociations inutiles, il fut obligé d'aller à Sparte, où la plupart des alliés inſiſtoient ſur la deſtruction entiere des Athéniens : mais le Spartiate leur répondit qu'on ne détruiroit point une Ville qui avoit rendu de ſi grands ſervices à la Nation dans les tems les plus fâcheux de la Grece ; & la paix fut conclue, à condition que les longs murs & les fortifications du Pirée ſeroient raſés ; qu'ils ne ſe réſerveroient de toute leur Flotte que douze vaiſſeaux ; que

les exilés seroient rappellés ; qu'ils s'engageroient avec eux dans une ligue offensive & défensive, & qu'ils serviroient dans toutes leurs expéditions par mer & par terre. Quand on vit à Athenes les articles du Traité, on demanda à Théramene comment il avoit pu accepter des conditions si contraires aux desseins de Thémistocle, & abandonner aux Lacédémoniens des murs qu'il avoit élevés contre eux. » Je n'ai point perdu de vue, répondit-il, l'intention de Thémistocle ; il construisit ces murs pour la conservation de cette Ville, & c'est par la même raison que j'ai permis qu'on les démolît : que penserons-nous des Spartiates, si les murs sont la sûreté d'une Ville ? « En tout autre tems on n'eût pas été content de cette réponse ; mais l'extrêmité où l'on étoit réduit, ne permettoit pas de délibérer si l'on accepteroit ou non ce Traité : cependant on en différa l'exécution tant qu'on put ; mais Lysandre descendit dans le Pirée, & rasa les fortifications, au bruit des instrumens, & avec des démonstrations de joie, telles que si la Grece eût recouvré la liberté de ce jour.

A. M. 3600. Ainsi finit, la quatre-vingt-treizieme Olympiade, & la 3600 année du Monde, une guerre qui avoit duré vingt-sept ans entiers, qui coûta beaucoup de sang & d'argent, & pendant laquelle chaque parti éprouva de cruelles alternatives, & donna des preuves d'une résolution qu'ils auroient pu employer avantageusement contre leurs ennemis communs. La supériorité fut long-tems incertaine, par la raison que les Athéniens se dédommageoient sur les mers, dont ils étoient maîtres, des pertes qu'ils faisoient sur terre ; & sans le secours des Perses, dont les coffres leur étoient ouverts, sur-tout après les dernieres conquêtes

d'Alcibiade, jamais les Péloponnéſiens n'auroient eu de ſi grands ſuccès.

Les effets de cette révolution dans Athenes & dans les autres Etats, ſeront la matiere des Chapitres ſuivans; mais nous ne finirons pas celui-ci ſans payer le tribut que nous devons à la mémoire de ceux à qui les Lettres & la politeſſe dûrent leurs progrès, au milieu du tumulte de la guerre & des armes : la plupart d'entr'eux étoient employés au ſervice de la Patrie, dont ils faiſoient la gloire par leurs écrits, dans le même tems qu'ils la défendoient avec leurs épées.

Sophocle pouſſa la Tragédie à un point de perfection : pour ſon coup d'eſſai il ſurpaſſa Æſchile, dont il étoit éleve. Ils avoient l'un & l'autre du génie; mais Sophocle étoit plus maître du ſien : moins ſublime, mais plus éloquent & plus clair, il manioit encore les paſſions avec plus d'adreſſe, & ſes pieces où la terreur & la pitié ſe ſuccedent avec beaucoup d'art, faiſoient ſur le Spectateur des impreſſions plus agréables que celles d'Æſchile; il en fut appellé l'Abeille. Il ſait conduire & dénouer : en intéreſſant le chœur à l'action principale, il obſerva plus exactement la regle de l'unité : on dit que le ſuccès de ſa derniere piece lui cauſa tant de joie qu'il en mourut. Euripide, ſon rival, le prit ſur un ton moins haut; mais plus travaillé & plus correct, plus ſententieux & plus moral, attentif à inſtruire autant au moins qu'à plaire, le bon ſens & la belle nature ſuppléerent dans ſes Ouvrages à l'invention & à la grandeur qui leur manquent. Après la derniere défaite des Athéniens devant Syracuſe, on accorda la liberté à quelques priſonniers, pour les récompenſer du ſeul plaiſir qu'on avoit eu à leur entendre réciter quelques-uns de ſes vers : rien ne fait plus d'honneur à ce Poëte.

Dans le même tems, Phrinique, Ariſtarque, Cratinus & quelques autres faiſoient fleurir la Comédie. Le premier & le plus ſingulier d'entr'eux fut Ariſtophane : la hardieſſe de ſes plaiſanteries, dont les Athéniens s'amuſoient, les alarma quelquefois : la ſuperſtition étoit leur foible ; ce fut par cet endroit délicat qu'il les attaqua ; mais il faut convenir que ce ne fut pas avec beaucoup de délicateſſe ; il n'entendoit pas cette raillerie fine & légere, ſi néceſſaire dans la bonne Comédie, & ſi rare dans l'ancienne, qui repréſentoit les objets ſur la ſcene, ſans déguiſer ni les perſonnes ni les noms. Ariſtophane excella toutefois dans ce genre ; & quelque progrès que le Comique ait fait après que cette licence eut été reſtreinte par les Loix, nous regarderons ce tems comme le regne de la Poéſie en Grece. Aucun Art ne s'avança plus rapidement & plus ſûrement à la perfection : ſes commencemens furent conſacrés à la Religion, au Gouvernement & à la Philoſophie : mais lorſque les ſuperſtitions & les connoiſſances multipliées n'eurent plus beſoin de ce véhicule, les Muſes ſe défirent de leur ſérieux, & prirent l'air de politeſſe & de gaieté qui leur eſt naturel. Jamais idiôme ne fut plus convenable à la Poéſie que le Grec : il eſt doux & ſonore, expreſſif & nombreux : la multitude des dialectes, qui défigureroit toute autre Langue, étoit une des beautés principales de la Langue Grecque : ces avantages déterminerent les eſprits de ce côté ; tout le monde voulut être Poëte & bon Poëte : la variété des meſures égala celle des ſujets ; la Poéſie devint un art, & les Ecrits de ce ſiecle ſervirent de modele à tous les âges ſuivans.

Socrate fut le Prince des Philoſophes de ce ſiecle : nous en parlerons plus particuliérement à l'occaſion ;

l'occaſion de ſa mort, qui arriva quelque tems après : nous ne paſſerons pas ſous ſilence les noms d'Hérodote & de Thucydide, dont les Ecrits ont fait tant d'honneur à la Grece : le premier paſſe pour le Pere de l'Hiſtoire, & le ſecond pour le modele des bons Hiſtoriens.

CHAPITRE VII.

Depuis la fin de la guerre du Péloponneſe, juſqu'à la mort de Socrate ; ce qui comprend l'eſpace de 5 ans.

JAmais victoire n'avoit été plus fatale aux Athéniens que celle de Lyſandre : s'ils ne furent point abattus de la violence de ce coup, ils ne purent jamais ſe remettre parfaitement de l'ébranlement qu'ils en avoient reçu : abandonnés à la merci d'un ennemi auquel ils venoient d'inſulter, ils paſſerent, en un moment, des eſpérances les plus brillantes, dans la ſituation la plus déſeſpérée : avoir accepté les conditions qu'on leur avoit impoſées, ou s'être rendus à diſcrétion, c'étoit à peu près la même choſe : ainſi nous daterons de la défaite des Perſes à Mycale, la décadence de la Souveraineté d'Athenes, qui commença immédiatement après cette journée, & qui continua ſoixante & treize ans. Le vainqueur eut la généroſité de ne pas éteindre le nom d'un Peuple qu'il avoit tant redouté. Les Spartiates dirent qu'ils ne vouloient pas qu'on eût à leur reprocher d'avoir crevé un des yeux de la Grece. Cela s'accorde avec ce que Plutarque raconte de Lyſandre, que quand il eut envoyé à Lacédémone la nouvelle de la

priſe d'Athenes, les Magiſtrats lui répondirent qu'il ſuffiſoit de l'avoir priſe : cependant il eſt certain qu'ils laiſſerent dans cette Ville des veſtiges de leur conquête : une des principales, ce fut d'obliger le Peuple à diſſoudre l'Oligarchie, & à ſe ſoumettre au gouvernement de trente Citoyens, qu'on appella les trente Tyrans. Lyſandre fut le ſeul auteur de cette innovation, qu'il introduiſit encore à Samos & dans quelques autres places qui lui ouvrirent leurs portes, après la réduction des Athéniens, dont elles étoient tributaires : il établit dans la plupart d'entr'elles un Décemvirat, dont il preſcrivit la forme, & qu'il compoſa de ſes créatures : c'eſt un joug qu'il fit ſubir aux ennemis de Lacédémone, & à ſes alliés indiſtinctement ; & c'eſt ainſi qu'il lui procura, ou plutôt qu'il ſe procura à lui-même la Souveraineté de la Grece entiere.

A. M. 3601. Olymp. XCIV. 1.

Après s'être aſſuré de ſes conquêtes, Lyſandre revint en triomphe à Lacédémone : il étoit ſuivi des vaiſſeaux Athéniens & de beaucoup d'autres, & il apportoit quinze cens talens en argent, une grande quantité de riches dépouilles, avec des couronnes d'or & d'autres préſens qu'il avoit reçus des Villes : il envoya l'argent à Sparte dans des ſacs, ſur leſquels il avoit appoſé le ſceau ; mais Gilippe, qu'il avoit chargé de ce convoi, ouvrit les ſacs par le fond, en tira autant d'argent qu'il voulut, & les referma ; mais ne s'étant point apperçu que chaque ſac portoit une note de la ſomme qu'il contenoit, ſon vol fut découvert : pour éviter le châtiment ou la honte d'une action ſi lâche, il s'exila volontairement, & ne reparut plus.

Ce ne fut pas tout, il étoit queſtion de ſavoir s'il étoit permis de recevoir ce tréſor dans la

Ville, ſans enfreindre les loix : ce n'étoit pas l'avis des citoyens les plus ſages & les plus expérimentés : l'exemple de Gilippe, qui venoit de ſacrifier à l'argent ſa conſcience & la gloire de ſes actions, confirmoit leur opinion : en effet, Gilippe étoit un homme de réputation ; il s'étoit parfaitement bien tiré de la guerre de Sicile, où il avoit commandé, & c'eſt lui qui avoit empêché les Athéniens de s'emparer de cette Iſle : les Ephores ſtatuerent donc que le fer continueroit d'être la ſeule monnoie courante dans l'Etat. Les amis de Lyſandre s'oppoſerent à ce Decret ; on revint aux opinions, & il fut annullé, ou tout au moins reçu avec tant de modifications, que l'argent entra dans la Ville pour être employé dans les beſoins publics, avec défenſe aux particuliers d'en faire uſage, ſous peine de mort. Cette Ordonnance étoit entiérement contraire au deſſein de Lycurgue, qui ne défendit l'or & l'argent que pour anéantir l'avarice & le luxe. Plutarque obſerve qu'en interdiſant aux particuliers l'uſage de l'argent, on prévenoit moins le danger des richeſſes, qu'on ne le favoriſoit en s'en ſervant dans les beſoins de l'Etat ; que la défenſe ne devoit qu'accroître les deſirs ; & que ſi le mal ne perçoit pas encore dans les actions, la mauvaiſe impreſſion étoit faite ſur les cœurs. Quel que fût le prétexte d'avoir de l'argent, ils en avoient ; l'avantage étoit incertain & le danger préſent : en peu de tems ils en connurent le prix auſſi-bien que leurs voiſins, & employerent les voies les plus injuſtes & les plus tyranniques pour en acquérir. Diodore de Sicile dit qu'ils exigerent un tribut de toutes les Villes de leur dépendance, & qu'ils reſſerroient dans leurs coffres plus de mille talens par an. Quoi qu'il en ſoit, il eſt certain

que l'érection de ce tréſor fut une innovation dans le Gouvernement : la vue ſeule des richeſſes ſuffiſoit pour échauffer les eſprits, & préparer la corruption des mœurs : en un mot, ſi ce n'étoit pas s'affranchir du joug de cette vertu rigide qui les diſtinguoit du reſte des Grecs, c'étoit au moins le ſecouer. Lyſandre réſolu de ſatisfaire ſa vanité, à quelque prix que ce fût, lui ſacrifia les conſtitutions de l'Etat, & opéra ce changement : il fit jetter en bronze ſa ſtatue & celle des principaux Généraux : il combla ſes partiſans de ſes libéralités ; il encouragea les Poëtes par ſes préſens, & ils compoſerent, à ſon honneur, des chants de triomphe, & employerent tout leur ſavoir à ſa louange. Telle étoit l'idée que les Grecs, en général, avoient conçue de ſes talens, qu'ils lui éleverent des autels, & lui immolerent des victimes comme à un Dieu.

Dans ces entrefaites, les trente d'Athenes, au lieu de tendre au but de leur inſtitution, & de former & publier une compilation nouvelle des Loix, commencerent par uſer du pouvoir deſpotique qu'ils avoient ſur la vie des citoyens ; & quoiqu'ils ne formaſſent, avec beaucoup d'autres Magiſtrats, qu'un ſeul Tribunal, ils ne ſe ſervirent de leurs collegues que pour confirmer leurs décrets, & exécuter leurs ordres. Ils uſerent d'abord de quelque circonſpection, & ne proſcrivirent que l'eſpece de citoyen la plus déteſtée & la plus vile, tels que les délateurs de profeſſion : ils colorerent, par ces actes apparens d'équité, le deſſein formé de ſe rendre Souverains ; mais convaincus de la néceſſité d'un ſecours étranger, ils demanderent des gardes à Lacédémone, juſqu'à ce qu'ils euſſent purgé la Ville des eſprits factieux & mal-intentionnés, & qu'ils euſſent affermi dans

l'Etat le nouveau Gouvernement. Lyſandre leur envoya des gardes ; ils corrompirent, par argent & par adreſſe, Callibius qui les commandoit ; il ſe prêta à toute leur cruauté ; rien ne les arrêtoit plus, & l'on vit bientôt couler le ſang de tous ceux que les richeſſes, l'intérêt ou le mérite rendoient ſuſpects.

Critias, réſolu de ſe venger de ce Peuple qui l'avoit banni, fut le plus fougueux de ces Magiſtrats. Théramene, un d'entr'eux, ſe recria le premier contre ces procédés violens ; mais de peur qu'il n'entraînât la multitude, trois mille citoyens revêtus ſur le champ d'une partie de leur autorité, déſarmerent le reſte. Enhardis par ce nouvel accroiſſement de pouvoir, chacun choiſit ſa victime, dont on deſtina les revenus à l'entretien de la garniſon. Nicérate, fils de Nicias, homme puiſſant & riche, & d'un caractere doux & officieux, fut une des premieres : le Peuple le pleura. Indignés contre Théramene, que leur projet avoit rempli d'horreur, ils jugerent à propos de s'en défaire. Critias l'accuſa devant le Sénat d'être mal-intentionné pour le Gouvernement, & prenant delà occaſion de juſtifier leurs procédés, il dit qu'il étoit néceſſaire d'arracher à ce Peuple cette liberté, dont il étoit infatué depuis ſi long-tems ; qu'il ne falloit, ni s'attendre à opérer des révolutions dans un Etat, ſans répandre de ſang, ni s'étonner qu'ils euſſent tant d'ennemis ; mais qu'un collegue qui les abandonnoit étoit impardonnable, & qu'il falloit uſer de la derniere ſévérité contre celui qui trahiſſoit une autorité qu'il s'étoit engagé de défendre en la partageant. Théramene lui répondit avec tant de ſens & de force, que le Sénat inclinoit en ſa faveur. Critias s'en appercevant, & conſidérant

que comme Théramene étoit du nombre des trois-mille, il avoit droit de faire inſtruire ſon procès en forme, & d'en appeller au corps entier des Magiſtrats, pour le ſoumettre à la Juriſdiction immédiate du Sénat, il effaça ſon nom de la liſte. Théramene leur fit remarquer ſur le champ, que le nom de tout autre d'entr'eux n'étoit pas plus difficile à rayer : ſoit qu'ils n'euſſent point le même danger à craindre, ſoit qu'ils fuſſent effrayés par des gardes que Critias avoit placés à l'entrée du Sénat, perſonne ne s'oppoſa à l'opinion des Tyrans, qui profitant du ſilence qui regnoit dans l'aſſemblée, condamnerent à mort Théramene : il fut exécuté avec de la ciguë. Après avoir avalé la potion qu'on lui préſenta, il dit, en jettant ce qui reſtoit dans la coupe, *voilà pour cet honnête homme de Critias*. De tous les Sénateurs, Socrate, dont il avoit été le diſciple, oſa ſeul prendre ſa défenſe ; il tenta de l'arracher des mains du bourreau ; & ſi-tôt qu'il fut mort, il ſortit, & bravant les trente, il exhorta les Sénateurs & le Peuple à la vengeance. Critias, qui avoit auſſi étudié ſous lui, alarmé de cette audace, lui défendit d'inſtruire la Jeuneſſe. Soit que ces Tyrans reſpectaſſent ſon mérite, ou fuſſent étonnés de ſon intrépidité, ils ne ſongerent pas alors à procéder contre lui : mais enfin cette généreuſe liberté lui coûta la vie, comme nous le dirons dans la ſuite. Le Peuple parut oublier de quelle affreuſe compagnie Théramene étoit membre, & le regretta plus qu'on ne devoit s'y attendre : mais il faut conſidérer qu'il étoit le ſeul en qui ils pouvoient avoir quelque confiance, & qui pût s'oppoſer à la tyrannie ; c'étoit par amitié pour Critias qu'il étoit entré dans l'aſſemblée des trente, & il ne ceſſa d'agir, de concert avec lui, que quand il

s'apperçut de ſes deſſeins ; il rompit alors, & s'y oppoſa fortement.

Il montra dans tous les démêlés de la Nobleſſe & du Peuple, de l'activité ſans emportement ; plus attentif à ſe concilier la faveur des deux partis, qu'ardent à pourſuivre la ruine de l'un ou de l'autre : ſes ennemis l'appelloient par cette raiſon, le brodequin, chauſſure qui convenoit à l'un & à l'autre pied : s'il changea ſouvent de parti, ce fut moins par inégalité que par prudence : c'étoit un homme qui ſavoit ce que c'eſt que gouverner & tyranniſer : ſon goût pour l'Oligarchie étoit connu : il ſe réunit à Lyſandre & à Antiphon, pour introduire le Gouvernement des quatre cens. Il avoit alors formé quelque plan de cette nature : car il propoſa d'ajouter quelque membre aux trente déſignés par Lyſandre ; ce nombre ne lui paroiſſoit pas ſuffiſant à l'adminiſtration. D'un autre côté, il n'approuvoit point l'inſtitution des trois mille ; il preſſentoit que ce n'étoit qu'armer une partie des citoyens contre l'autre : conformément à la douceur de ſon caractere, il inclinoit pour quelque ſyſtême modéré, par lequel on reſtreignît le pouvoir de la multitude, mais ſans l'anéantir : quels que fuſſent ſes deſſeins, il n'avoit pas aſſez d'autorité parmi ſes concitoyens pour les mettre en exécution : il ne fut que la victime de ſes bonnes intentions : il eut le malheur de tremper dans la condamnation des Amiraux, après la défaite d'Arginuſe : c'eſt la ſeule tache qu'il ait imprimée à ſa mémoire.

Après avoir levé cet obſtacle, les tyrans exercerent leurs cruautés avec une fureur que leur ſécurité avoit encore augmentée, & ſe défirent de tous ceux qui pouvoient nuire à leurs deſſeins. Tandis que la mort & les rapines déſoloient Athe-

nes, les reſtes malheureux de ſes concitoyens tournerent les yeux ſur Alcibiade, & ſe repentirent de leurs mauvais procédés à ſon égard; ſur l'expérience qu'ils avoient de ſa bonté (car oubliant leurs injuſtices, il les avoit déja ſecourus dans leurs extrêmités), ils eſpérerent qu'il reviendroit avec joie, s'ils le rappelloient.

L'exactitude avec laquelle les Tyrans s'informerent de ſes deſſeins & de ſes démarches, eſt un grand indice de l'appréhenſion qu'ils en avoient. Enfin, Critias repréſenta à Lyſandre, qu'il falloit abandonner le nouveau Gouvernement, ou faire périr Alcibiade; & ſes remontrances furent ſi preſſantes, que le Spartiate donna des ordres pour qu'on s'en défît. Alcibiade réſidoit alors dans un petit village de la Phrygie, occupé de quelques négociations avec Pharnabaſe, qu'il ménageoit, dans le deſſein de ſe concilier les bonnes graces d'Artaxercès ſon maître. Lyſandre le demanda à Pharnabaſe mort ou vif, & le ſollicita ſi vivement, qu'il paroiſſoit en faire une condition eſſentielle de l'alliance des Spartiates & des Perſes. Pharnabaſe y conſentit, & confia l'exécution de ſon deſſein à ſon frere & à ſon oncle: ils environnerent la maiſon où il demeuroit avec Timandre ſa maîtreſſe, & y mirent le feu. Alcibiade tenta de l'étouffer avec des habits & des nipes, mais inutilement: ſe couvrant donc avec ſa robe de ſa main gauche, & ſaiſiſſant ſon épée de la droite, il s'élança au milieu des flammes, & leur échappa. Les aſſaſſins ne jugerent pas à propos de l'attendre; ils ſe retirerent & le tuerent de loin, à coups de fleches. Les uns attribuent ce meurtre à la jalouſie de Pharnabaſe, d'autres au reſſentiment de quelques Gentilshommes, dont il avoit débauché les ſœurs. Quelques-uns diſent qu'informé de l'ex-

pédition que Cyrus préparoit contre ſon frere, il en fit confidence à Artaxercès, dans le deſſein de ſe concilier la faveur de ce Prince, & de procurer du ſecours à ſa Patrie; ce qui rendit ſa mort néceſſaire. Mais quelle qu'en ſoit la cauſe, on convient des circonſtances, & l'on peut dire que la fin de cét homme ſingulier fut encore un de ces caprices qu'il eſſuya de la fortune pendant toute ſa vie: elle ne fit que ſeconder, par la variété des événemens qu'elle lui fit éprouver, la bizarrerie de la nature, qui avoit raſſemblé dans ſon caractere les contradictions les plus étonnantes, en réuniſſant les extrêmes du vice & de la vertu, ſi toutefois ſes talens méritent le nom de vertus, & ſi c'eſt quelque chose de plus, en les examinant de près, qu'une façon particuliere de ſe faire valoir; car il faut convenir qu'on remarque dans toute ſa conduite plus de fineſſe & d'adreſſe, plus d'oſtentation & de popularité, que d'honneur & d'intégrité, que de zele & d'amour pour ſon Pays. Valere Maxime pouſſe la ſévérité juſqu'à mettre en queſtion, s'il ne nuiſit pas plus à l'Etat par ſes grandes vertus, que par ſes mauvaiſes qualités: il ſéduiſit avec celles-là ſes concitoyens, & les ruina, dit-il, avec les autres: il gagna leur confiance, & s'en ſervit pour les embarquer dans ces projets ruineux. Telle fut cette expédition malheureuſe contre la Sicile, dans laquelle ils conſumerent, ſans ſuccès, des flottes & des armées, dont ils avoient grand beſoin dans l'Attique même. Alcibiade commença la ruine des Athéniens, & Lyſandre l'acheva; & ce fut moins par envie de s'illuſtrer, que de ſe rendre néceſſaire, & de diſtraire le Peuple de l'examen de ſa conduite. Avide de préſens, il en recevoit de toutes parts, & en connoiſſoit bien l'uſage: c'étoit aſſurément bien moins en vue d'a-

maſſer des richeſſes, que d'entretenir ſon luxe, & de ſe conſerver, par ſes libéralités, la faveur de ſes concitoyens. Il aimoit naturellement le plaiſir; cependant il le ſacrifia toujours à ſon ambition. Perſonne ne fut jamais auſſi capricieux, auſſi violent, auſſi ſingulier que lui dans ſes débauches. D'une inégalité prodigieuſe, il n'étoit jamais que ce qui convenoit à ſon intérêt, qui varioit d'un moment à l'autre: aujourd'hui, pour l'Oligarchie, demain partiſan furieux de la Démocratie. Le deſir de ſe venger de ſa Patrie, le jette dans le parti des Spartiates, & celui de ſe reconcilier avec elle le ramene dans les intérêts des Perſes. Il eſt vrai que le Peuple ne fut pas plus conſtant dans ſa conduite à l'égard d'Alcibiade. Selon ſes diſpoſitions, ou le beſoin qu'il avoit de ſes ſervices, on le regardoit comme le meilleur des citoyens, ou comme le plus méchant des hommes; on le careſſoit & on l'adoroit, ou on le déteſtoit, & on le perſécutoit; enfin, ils en faiſoient un ſi grand cas, qu'ils ne ſe croyoient en ſûreté ni avec lui ni ſans lui. Plutarque obſerve que ſes ennemis n'eurent jamais d'avantage ſur lui que pendant ſon abſence; ce qu'il faut attribuer à l'adreſſe de ſes remontrances, aux graces de ſa perſonne, & à la force de ſon éloquence, à laquelle Cornélius Népos dit qu'on ne pouvoit réſiſter. Il ſurprenoit avec ces talens le grand nombre des citoyens; mais les plus ſages & les plus puiſſans d'entr'eux pénétroient ſes deſſeins, & ſe tenoient ſur leurs gardes. Nous n'oublierons pas ce que Timon le Miſantrope leur en avoit prédit: un jour qu'Alcibiade avoit harangué avec ſuccès, & que toute l'aſſemblée s'occupoit à le féliciter; Timon, au lieu de l'éviter, comme il avoit coutume de faire en pareil cas, s'approcha avec les autres,

& le prenant par la main : » Courage, mon fils, lui dit-il, puisses-tu maintenant gagner la fureur de ce Peuple ; car tu lui feras quelque jour beaucoup de mal. « Il touchoit à peine à sa quarantieme année lorsqu'il fut tué : dans ce court intervalle, il fut tour-à-tour la terreur & l'appui non-seulement de son Pays ; mais encore des autres contrées de la Grece & de l'Asie ; & sa puissance ne pouvoit qu'augmenter, s'il eût été aussi attentif à conserver les bonnes graces du Peuple, qu'il étoit adroit à se les concilier : mais il n'entendoit rien à faire durer le bonheur ; aussi ne parut-il jamais plus grand que dans l'adversité ; elle mit ses bonnes qualités dans tout son jour ; & comme il ne la méritoit pas, elle rendit sa fin déplorable : on le regretta ; aussi périt-il dans un tems où l'on avoit grand besoin de sa présence. Après avoir effleuré ce grand-homme lorsqu'il parut sur la scene, je viens d'ajouter les réflexions que ses actions ont dû me fournir, & que j'ai cru nécessaires à la connoissance parfaite de son caractere.

Les habitans d'Athenes ne pouvant supporter plus long-tems le Gouvernement sévere des trente, sortirent en troupe de la Ville, & toute la Grece fut parsemée, en un moment, d'Athéniens exilés ; mais les Spartiates ayant fait défense aux autres Villes de les recevoir, ils se retirerent à Thebes, dans Argos, & dans quelques autres Villes où ils pouvoient vivre en sûreté.

Thrasibule, qui leur avoit rendu de si grands services dans la guerre du Péloponnese, qu'on faisoit dépendre tous les succès d'Alcibiade, de la bonne intelligence qui regnoit entre eux, s'opposa le premier au torrent ; son mérite, que les qualités brillantes d'Alcibiade avoient jusqu'alors éclipsé, parut dans tout son jour ; & la destruc-

tion des Tyrans fit connoître à toute la Grece ce qu'il valoit. Il préſida dans une aſſemblée que les Concitoyens tinrent à Thebes, & dont le réſultat fut qu'on feroit un généreux effort pour recouvrer la liberté, quelque danger qu'il y eût à le tenter. Dans ce deſſein, accompagné d'une partie des trente, comme dit Cornélius Népos, ou plutôt des ſoixante & dix, comme dit Xénophon, il s'empara de Phile, Fort conſtruit ſur les frontieres de l'Attique. Les Tyrans prirent incontinent l'alarme, & ſe mirent en marche à la tête des trois mille & de la Garde Spartiate, tenterent de chaſſer les rebelles de cette place, & furent repouſſés avec perte. Ne pouvant l'emporter d'aſſaut, ils prirent le parti d'en faire le ſiége; mais mal pourvus pour cette entrepriſe, une grande quantité de neige ſurvint pendant la nuit, & les força de rentrer dans Athenes, ne laiſſant devant Phile qu'une partie de leur garde, pour garantir le Pays des incurſions. Ce premier ſuccès augmenta la troupe de Thraſibule de ſept cens compagnons de ſes deſſeins : avec ce renfort, il fondit ſur les gardes, & les mit en déroute, après en avoir tué à peu près cent-vingt : les trente tomberent alors dans une grande conſternation; & craignant d'être trahis par le petit nombre d'habitans qui reſtoient dans Athenes, ils les contraignirent d'en ſortir. Ils fortifierent enſuite Eleuſis : c'étoit une place de retraite qu'ils ſe préparoient en cas de quelque accident; mais afin que ces nouveaux exilés ne ſe joigniſſent pas à Thraſibule, ſous prétexte de faire le dénombrement de la garniſon, ils les paſſerent en revue les uns après les autres, & maſſacrerent tous ceux qui étoient en état de porter les armes : ils tenterent enſuite de corrompre Thraſibule : ils lui offroient une place entre eux, avec la liberté

de dix exilés qu'il déſigneroit; mais à condition qu'il congédieroit le reſte, & qu'il entreroit dans leurs deſſeins. Il répondit généreuſement à ces propoſitions, que ſon banniſſement lui feroit plus d'honneur, que toute leur autorité & tout leur pouvoir n'en feroit aux trente, & qu'il ne dépoſeroit les armes, que quand tous les Citoyens ſeroient de retour dans Athenes, & rétablis dans la liberté & les droits de leurs ancêtres.

Dans ces entrefaites, il raſſembla une petite Armée de mille hommes, à la tête de laquelle il ſortit de Phile pendant la nuit, & s'empara du Pirée. Les trente accoururent avec toutes leurs forces; mais Thraſibule profitant de l'avantage de ſon poſte, mit ſa troupe en bataille, leur repréſenta l'équité de la cauſe pour laquelle ils alloient combattre, & les ſuccès qu'ils avoient déja remportés, & marcha droit à l'ennemi, qu'il vainquit ſans peine. Cette action fut plus conſidérable par les ſuites qu'elle eut, que par le nombre de ceux qui y périrent; il n'y eut que ſoixante & dix morts, parmi leſquels il faut compter Critias & Hyppomaque, deux des principaux Tyrans.

Ce combat fut ſuivi d'une ſuſpenſion d'armes, & l'on en vint à des pour-parlers par rapport aux corps morts. Thraſibule prit occaſion de reprocher à ceux qu'il venoit de vaincre, la crainte qu'ils avoient de lui: » Pourquoi, leur dit-il, fuyez-vous un vainqueur que vous devez regarder comme le défenſeur de la liberté publique? Mon Armée n'eſt pas compoſée d'ennemis, mais de Citoyens; nous ne venons, ni pour piller, ni pour voler, mais pour vous rétablir dans vos biens «. Il les conjura enſuite par les droits de la Religion, du Sang & des Loix, de ſe réunir; il leur rappella qu'ils avoient jadis ſervi dans le même camp,

& combattu ſous les mêmes étendards. » Si vous avez réſolu, leur dit-il, de ſouffrir patiemment le joug qu'on vous a impoſé, du moins ayez quelque pitié de vos Concitoyens, qui n'ont été bannis que parce qu'ils n'ont pu ſe réſoudre à vivre en eſclaves dans leur Patrie «. Il finit, en s'engageant à les rétablir dans leur premiere liberté, s'ils vouloient le recevoir dans le pays. Il eſt vraiſemblable qu'on a confondu ce diſcours avec un autre de même eſpece, & ſur la même matiere, qu'on attribue à Cléocrite; mais il eſt certain qu'il fit de ſi grandes impreſſions ſur les trois mille, particuliérement ſur ceux qui avoient été les principaux inſtrumens de la fureur des trente, que de retour dans la Ville, ils eurent honte d'avoir ſacrifié leur Patrie à l'avarice d'une poignée de Tyrans, & qu'ils conclurent la dépoſition de ces Magiſtrats, qui ſe retirerent auſſi-tôt à Eleuſis. Ils conférerent enſuite l'adminiſtration à dix Citoyens, dont chaque Tribu fournit le ſien.

Olymp. xciv. 2.

Cette révolution ne termina pas les malheurs d'Athenes : les dix ſuivirent exactement la trace des trente : la tyrannie n'étoit point anéantie, elle n'étoit que reſtreinte dans un plus petit nombre : les mêmes jalouſies ſubſiſtoient, les mêmes troubles, les mêmes diviſions, & conſéquemment les mêmes injuſtices, les mêmes rapines & les mêmes cruautés : la plupart des trois mille avoient eu trop de part dans les déſordres de la premiere adminiſtration, pour changer de conduite; il n'y avoit que la deſtruction entiere de ceux qui s'étoient emparés du Pirée, qui pût les aſſurer de l'impunité. Dans ce deſſein, ils entretinrent correſpondance entre les trente qui s'étoient jettés dans Eleuſis, & s'adreſſerent enſemble aux Spartiates pour en obtenir de nouveaux ſecours. Ly-

ſandre approuva leur demande; il repréſenta que ſe révolter, & diſſoudre le Gouvernement qu'ils avoient établi, c'étoit faire injure à Lacédémone : & on leur accorda cent talens, avec ordre à Lyſandre de marcher en qualité de Général, & à ſon frere Lybys en qualité d'Amiral, & de bloquer le Pirée par mer & par terre. Il s'avança donc avec un corps de Péloponnéſiens, tandis que Lybys fermoit l'entrée du port, & coupoit les vivres à Thraſibule : ce Général & ſa troupe ſe trouverent alors réduits à la derniere extrêmité.

Les choſes en étoient-là, lorſque Pauſanias, Roi de Sparte, obtint la permiſſion de conduire à Lyſandre un nouveau corps de troupes : ſon deſſein n'étoit pas de le ſecourir, mais d'examiner ſa conduite : il lui envioit la gloire de ſubjuguer deux fois les Athéniens. Il s'avança donc, réſolu de tirer la guerre en longueur, & de traverſer ſon collegue, plutôt que de lui donner du ſecours, & de lui procurer quelque avantage : ainſi ce que quelques-uns regardent comme un acte de commiſération pour les Athéniens, n'étoit qu'un trait de jalouſie contre Lyſandre. Il faut remarquer que quand on exigea des alliés les troupes néceſſaires à cette expédition, les Béotiens & les Corinthiens, qui s'étoient montrés juſqu'alors les plus cruels ennemis des Athéniens, refuſerent de ſervir, alléguant que leur ſerment ne leur permettoit pas de prendre les armes contre ceux qui n'avoient point enfreint les articles du Traité. Suppoſant que les Spartiates avoient médité la conquête de l'Attique, ils craignirent que la réunion de cette Province à leurs domaines ne les rendît trop puiſſans : cette jalouſie, qui ſe répandit bientôt dans tous les autres Etats, commença dès-lors à germer dans Thebes & dans Corinthe.

Avant que d'en venir à aucun acte d'hoſtilité ; Pauſanias fit ſommer ceux qui étoient dans le Pirée de rentrer chacun dans leur maiſon ; mais ſur leur refus, il rangea ſa troupe, fit une légere attaque ; & ſe diſpoſant à ouvrir la tranchée, il s'avança pour reconnoître le terrein. L'ennemi fit une ſortie, & donna ſi furieuſement ſur ſon arriere-garde, qu'il fut obligé d'en venir à une action, où l'on combattit, de part & d'autre, avec beaucoup de valeur & d'opiniâtreté : les Athéniens furent mis en déroute, après avoir perdu cent cinquante hommes, & Pauſanias éleva un trophée ; mais au lieu d'uſer de ſa victoire, il fit dire ſecrétement aux vaincus de lui dépêcher des Ambaſſadeurs, à lui & aux Ephores qui l'accompagnoient, & de propoſer quelque accommodement.

La Ville & le Pirée envoyerent donc des Députés, & la paix fut conclue, à condition que chacun rentreroit chez ſoi, excepté les trente & les dix, avec onze de ceux qui avoient commandé dans le Pirée ; & que ſi quelqu'un ne ſe trouvoit pas en ſûreté dans la Ville, il lui ſeroit libre de ſe retirer à Eleuſis. Après ce Traité, Pauſanias retira ſon Armée, & ceux qui étoient dans le Pirée, entrerent en armes dans Athenes, où Thraſibule reprocha aux Citoyens d'avoir eu la lâcheté d'appeller les Spartiates à leur ſecours ; ajoutant que s'ils vouloient rétablir l'ancien Gouvernement, ils n'auroient rien à craindre de lui. On ſuivit ſes avis ; on choiſit des Magiſtrats, comme on avoit coutume de faire avant cette révolution, & l'on revint à la Démocratie.

Mais on commençoit à peine à reſpirer, que les reſtes de la faction qui ſubſiſtoient dans Eleuſis, raſſemblerent des troupes, & méditerent de nouveaux troubles : toute la Ville marcha contre eux ; on

On attira les Chefs dans une entrevue, & on les mit en pieces : leur deſtruction conduiſit à un accommodement ; & de peur que le reſſouvenir des miſeres paſſées n'engendrât de nouvelles querelles, on publia une amniſtie générale, & chacun s'engagea par ſerment à les oublier : cet article fut religieuſement obſervé ; la tranquillité rentra dans Athenes, & les Citoyens réunis ne formerent qu'un corps.

Ainſi finit la révolte, trois ans après les innovations qu'on avoit apportées dans le Gouvernement. L'Etat éprouva, pendant cet intervalle, des convulſions plus cruelles que la guerre : quatorze cens Citoyens du premier ordre avoient été mis à mort ſans être entendus, & plus de cinq mille avoient été forcés de ſe retirer dans le Pirée. Xénophon remarque que cette diviſion inteſtine coûta plus de Citoyens à l'Etat en huit mois, que la guerre du Péloponneſe n'en avoit fait périr en dix ans ; l'ambition de Lyſandre fomenta long-tems cet incendie, que les trente avoient allumé ; mais la prudence & l'intrépidité de Thraſibule l'éteignit à la longue. Après avoir délivré le pays de l'étranger, de concert avec Alcibiade, il eut ſeul la gloire de ſupprimer ſes ennemis domeſtiques, & de remettre Athenes dans ſon premier état : il montra dans ces conjonctures toute la modération néceſſaire pour appaiſer & rapprocher les eſprits : ce ſerment d'oubli fut un modele pour les ſiecles ſuivans, & Cicéron le recommandoit aux Romains, lorſque l'aſſaſſinat de Jules-Céſar diviſoit la République en factions. Olymp. XCIV. 3.

Les autres Etats partagerent la tranquillité qui regnoit dans Athenes, ou plutôt ſupporterent patiemment le joug des Spartiates, qui poſſédoient alors la Souveraineté de la Grece, & qui, per-

ſuadés qu'ils ne pouvoient la conſerver que les armes à la main, ne s'occupoient qu'à éterniſer la guerre. Ils prirent parti dans une querelle qui s'éleva entre le Roi des Perſes & ſon frere. Nous allons donc paſſer en Aſie, & parler de l'expédition de Cyrus, dans laquelle une partie de leurs forces, avec un autre corps de Grecs, fut employée : nous entrerons d'autant plus volontiers dans le récit des conquêtes de ce Prince, qu'en examinant de près ſes actions, on convienda ſans peine que l'antiquité a peu de Héros qu'on puiſſe lui comparer.

Olymp. XCIV. 4. Darius, ſur le point de mourir, fit approcher de ſon lit ſes deux fils Artaxercès & Cyrus : il déſigna le premier pour ſon ſucceſſeur, & il donna le commandement des Armées au ſecond, qu'il avoit déja revêtu du Gouvernement des Provinces maritimes les plus conſidérables. Après la mort de Darius, Tiſſapherne, qui avoit accompagné Cyrus dans ſon Gouvernement, l'accuſa de trahiſon à ſon frere ; mais Artaxercès lui conſerva la vie, & le confirma dans ſes dignités, à la ſollicitation de Pariſatis, ſa mere. A peine Cyrus fut-il de retour dans ſes Provinces, qu'il réſolut de ſe venger de l'injure qu'il prétendoit avoir reçue, & de détrôner ſon frere : à cet effet, il entra en négociation avec les Grecs & les Barbares, & recruta ſes garniſons des meilleurs ſoldats du Péloponneſe : les raiſons qu'il avoit de ſe méfier de Tiſſapherne, ſervirent de prétexte à ces préparatifs ; cependant il s'étoit emparé de toutes les Villes de l'Ionie, ſi l'on en excepte Milet, qu'il tenoit bloqué par mer & par terre, afin, diſoit-il, de rétablir dans leurs privileges quelques Citoyens que Tiſſapherne avoit exilés ſur des ſoupçons mal fondés. Tant que le Roi s'imagina que

ces levées ne regardoient que Tiſſapherne, (& l'exactitude avec laquelle Cyrus continuoit de lui envoyer le tribut de ces Villes, l'entretint longtems dans cette erreur) il ne ſe mit guere en peine de cette querelle.

Cyrus ménagea, dans le même tems, des intelligences avec Cléarque, Ariſtippe, & quelques autres Grecs exilés de leur Patrie, ou dégoûtés du ſervice, & forma, par leur ſecours, trois petites Armées; une dans la Cherſonneſe, une autres ſur les côtes de l'Helleſpont, & la troiſieme en Theſſalie. Lorſque ſon projet fut mûr, il épuiſa ſes garniſons, raſſembla toutes ſes forces à Sardes, & répandit le bruit qu'il alloit châtier les Piſidiens, qui infeſtoient ſes Provinces; mais Tiſſapherne jugeant, avec raiſon, que ces troupes étoient trop conſidérables pour une ſi petite entrepriſe, communiqua ſes conjectures au Roi, qui prit l'alarme, & ſe prépara à la défenſe.

Le rendez-vous des troupes étoit à Sardes, comme nous l'avons dit: en voici le dénombrement. Il y avoit quatre mille Grecs tirés des garniſons, commandés par Xénias: le Béotien Proxene en avoit amené deux mille autres: Sophænete de Stimphalie étoit à la tête de mille; l'Achaïen Socrate de quatre cens, & le Mégaréen Phaſion de ſept cens. Ces troupes réunies formerent un corps de huit mille deux cens hommes, avec leſquels Cyrus traverſa la Lydie, & ſe joignit à Coloſſe, Ville de Phrygie, au Theſſalien Ménon, qui commandoit une troupe de quinze cens hommes, à la place d'Ariſtippe: de-là il paſſa à Célæne, où Cléarque le Lacédémonien vint le trouver avec deux mille ſoldats, Soſias de Syracuſe avec mille, Socrate l'Arcadien avec trois cens; ainſi il avoit à

ſa ſolde treize mille Grecs, dont ſix mille étoient légérement armés.

Lorſqu'ils furent arrivés à Tarſe, capitale de la Cilicie, ils commencerent à comprendre que le deſſein de Cyrus étoit de les conduire en Perſe, & de combattre ſon frere : ils refuſerent de le ſuivre ; mais Cléarque, le ſeul que Cyrus eut mis dans ſa confidence, les appaiſa, en leur perſuadant qu'ils couroient plus de danger à ſe retirer qu'à avancer, & ils marcherent, à condition qu'on augmenteroit leur paie d'un tiers. Ils trouverent à Iſſus, la derniere Ville de la Cilicie, trente-quatre vaiſſeaux Péloponnéſiens, & vingt-quatre que Cyrus avoit employés au blocus de Milet, & le Spartiate Chériſophe renforça l'Armée de ſept cens hommes qu'il avoit pris ſur ſes vaiſſeaux : quatre cens, qui étoient à la ſolde d'Abrocomas, l'abandonnerent, & ſe joignirent à Cyrus : cet Abrocomas gouvernoit les bords de l'Euphrate ; il s'avançoit au ſecours du Roi avec une Armée de trois cens mille hommes ; mais il n'arriva qu'après la bataille.

Lorſque Cyrus fut arrivé ſur les côtes de la Phénicie, Xénias & Phaſion abandonnerent l'Armée, & ſe ſauverent ſur un vaiſſeau Marchand. Cyrus ne fut pas auſſi ſenſible à cette perte qu'on s'y attendoit ; il ſe contenta de dire aux autres Officiers, qu'il ne prétendoit retenir perſonne à ſon ſervice, ni les priver de ce qu'ils y avoient amaſſé ; qu'il dépendoit de lui de pourſuivre, & de punir les transfuges ; mais qu'il étoit ſi éloigné de ce deſſein, qu'il leur renverroit leurs femmes & leurs enfans qu'il avoit en ôtage : ce généreux procédé fixa dans ſon parti ceux qui ne le ſuivoient qu'à regret.

Lorſque l'Armée fut devant Thapſaque, Ville

ſituée ſur les bords de l'Euphrate, il déclara le deſſein qu'il avoit de combattre ſon frere : le ſoldat murmura, reprocha à ſes Officiers le ſilence qu'ils avoient gardé, & refuſa de marcher, juſqu'à ce que Cyrus leur promit de les récompenſer de leurs ſervices à Babylone, & de leur continuer leur paie juſqu'à leur retour en Ionie : Ménon acheva de les appaiſer, & Cyrus lui fit un préſent conſidérable.

Ils traverſerent enſuite la Méſopotamie, & entrerent enfin dans la Province de Babylone. Au retour des eſpions qu'on avoit envoyés pour reconnoître l'ennemi, Cyrus aſſembla les Officiers Grecs, & leur dit : » Mes amis, ce n'eſt point faute » de troupes que je vous ai choiſis ; mais j'ai cru » qu'un petit nombre de Grecs étoit préférable à » une multitude de Barbares ; juſtifiez donc la » bonne opinion que j'ai de vous, & montrez-» vous dignes de la liberté dont vous jouiſſez, » & que je regarde, ainſi que vous, comme le » plus grand de tous les biens ; conſidérez à qui » vous avez affaire, & rien ne ſera capable de » vous décourager : l'ennemi eſt nombreux, à la » vérité ; attendez-vous à le voir fondre ſur vous » avec de grands cris ; mais ſi vous ſurmontez » cet abord effrayant, vous aurez honte de la » foibleſſe de ſes efforts : ne vous démentez point, » & vous reverrez votre Patrie couverts d'une » gloire dont vos Concitoyens ſeront étonnés » & jaloux ; mais je me flatte que la plupart joui-» ront du parti que je leur ferai, & ne m'aban-» donneront jamais «. Un Samien prit la liberté de lui dire, que la grandeur de ſes promeſſes étoit proportionnée au danger de l'entrepriſe ; mais qu'il craignoit, ou qu'il ne s'en ſouvînt plus, ou qu'il ne fût pas en état de les tenir après la ba-

taille. Cyrus lui répliqua, que le Royaume de ſon pere étoit ſi vaſte, que le chaud & le froid en rendoient chacun une des extrêmités inhabitable : » Si je ſuis victorieux, ajouta-t-il, tout ce que ces deux climats renferment, ſera la récompenſe de mes amis, & j'aurai plus à donner que je ne trouverai de gens pour recevoir ; quant à vous, Grecs, je vous promets à chacun une couronne d'or ". Ces aſſurances les contenterent. Cléarque lui demanda enſuite, s'il croyoit que ſon frere acceptât la bataille : » Oui, ſans doute, lui répondit Cyrus ; s'il » eſt fils de Darius & de Pariſatis & mon frere, il » ne perdra pas ſes Etats ſans ſe défendre «.

Cyrus fit enſuite la revue de ſon Armée, qu'il trouva compoſée de dix mille quatre cens Grecs, armés de pied-en-cap, & de deux mille cinq cens autres, légérement armés, avec un corps de troupes de différentes Nations de cent mille hommes. On apprit, par des déſerteurs, que celle d'Artaxercès étoit de douze cens mille hommes, outre un corps d'élite de ſix mille chevaux. Voici comment Cyrus diſpoſa ſes troupes : il donna à Cléarque le commandement de l'aîle droite des Grecs, à Ménon celui de l'aîle gauche, & marcha en ordre de bataille, attendant avec impatience le moment de l'action ; mais ayant trouvé libre un paſſage qu'il croyoit que l'ennemi lui diſputeroit, il s'avança avec un peu plus de ſécurité & moins d'ordre. Arrivé dans l'endroit déſigné pour ſon camp, il découvrit l'Armée du Roi, qui s'approchoit comme un nuage épais de pouſſiere, & il ſe prépara à la recevoir. Il ordonna à Cléarque de marcher droit au centre ; car le ſuccès de la bataille dépendoit de celui de cette attaque ; mais comme la multitude de l'ennemi étoit ſi grande, qu'une ſeule de ſes aîles couvroit le front entier

de l'Armée de Cyrus, Cléarque ne jugea pas à propos d'abandonner les bords du Fleuve, dans la crainte d'être enveloppé. Plutarque lui reproche d'avoir occasionné, par son refus, la mort de ce Prince, qui fut obligé d'exécuter lui-même ce qu'il ordonna vainement à cet Officier. Lorsque l'ennemi fut à quatre ou cinq cens pas, les Grecs invoquerent le Dieu des Combats, & fondirent en poussant de grands cris. Les Barbares prirent la fuite, avant que les Grecs fussent à portée de les frapper de leurs javelots : on les poursuivit sans se troubler; les soldats s'exhortant mutuellement à conserver leurs postes. Cyrus s'apperçut bien de l'avantage des Grecs; cependant il ne sortit point de sa tranquillité, malgré les acclamations de ceux qui l'environnoient, & qui déja le saluoient Roi. Il découvrit enfin son frere, qui commandoit au centre de l'Armée : dans la crainte qu'il ne tombât sur les Grecs, & qu'il ne les mît en pieces, il marcha droit à lui à la tête de six cens chevaux, & tua de sa propre main Artagerse, qui conduisoit la troupe d'élite : il ouvrit cet escadron, & s'y précipita; mais tous ses soldats l'abandonnerent, excepté quelques domestiques avec lesquels il fondit sur le Roi, à qui il lança son javelot, en s'écriant, *je le vois* : il l'atteignit à l'estomac, & reçut en même tems un coup au dessous de l'œil, dont il mourut sur la place : huit de ceux qui l'avoient suivi, furent massacrés à ses côtés : Artaxercès lui fit couper la tête & la main droite, & marcha droit au camp, sur les traces d'Ariæus, Général de la Cavalerie, qui s'enfuit aussi-tôt qu'il apprit la mort de son Maître. Les Grecs, de leur côté, s'étoient partagés; les uns pilloient le camp d'Artaxercès, tandis que les autres poursuivoient une partie de son Armée qui avoit lâché le pied,

& l'on chanta victoire de part & d'autre. Le Roi retourna ſur eux dans le même ordre de bataille qu'auparavant ; mais les Barbares s'enfuirent une ſeconde fois à l'approche des Grecs, qui ſuccombant à la fatigue de cette journée, retournerent dans leur camp à l'entrée de la nuit : ils ne ſavoient ce que Cyrus étoit devenu, & ils attendoient ſes ordres pour renouveller l'action, & rendre la victoire complette ; mais une conſternation générale les ſaiſit en apprenant ſa mort, & ils ſongerent moins à retourner contre l'ennemi qu'à pourvoir à leur ſûreté.

Tel fut le ſuccès de la bataille de Cunaxa en Aſſyrie : elle ſe livra ſur les bords de l'Euphrate, à cent lieues de Babylone. Telle fut la mort de Cyrus, victime de ſon ambition ; ſes bonnes qualités méritoient un meilleur ſort ; & il eſt vraiſemblable, à en juger par les circonſtances de cette action, qu'il ſeroit venu à bout de ſon entrepriſe, s'il eût été moins ardent à expoſer ſa vie. Xénophon nous a laiſſé de ce Prince un portrait achevé ; mais pour ne pas entrer dans les affaires des Perſes, plus que mon ſujet ne me le permet, je me contenterai d'ajouter, après cet Hiſtorien, qu'aucun Général de ſon tems, Grec ou Barbare, ne fut ſi généralement aimé : il le repréſente avec toutes les qualités d'un Monarque, & d'un ſucceſſeur digne du grand Cyrus.

Les Grecs, au milieu des troubles qui les agiterent après la bataille, offrirent la couronne à Ariæus, qu'ils traitoient en vainqueur, & qu'ils regardoient comme Général de l'Armée, depuis la mort de Cyrus. Dans le même tems, Artaxerxès les fit ſommer de mettre bas les armes, & de ſe rendre à diſcrétion, leur repréſentant qu'ils étoient dans le cœur de ſes Etats ; qu'environnés

de vaſtes rivieres & de nations innombrables, il leur étoit impoſſible d'échapper à ſa vengeance, & qu'ils n'avoit rien de mieux à faire qu'à céder à la néceſſité. Tandis qu'ils délibéroient entr'eux ſur la réponſe qu'ils avoient à faire, Proxene demanda aux Hérauts à quels titres Artaxercès exigeoit leurs armes : » Si c'eſt à titre de vainqueur, dit-il, elles doivent être en ſa puiſſance ; ſi non, que prétend-il nous donner en échange ? « Xénophon le ſecondant, ajouta qu'il ne leur reſtoit que leurs armes & leur liberté, & qu'ils ne pouvoient conſerver l'une ſans les autres. Cléarque dit encore que ſi le Roi étoit diſpoſé à les recevoir en amis, ils ſeroient plus en état de le ſervir avec leurs armes que ſans elles ; & que s'il étoit leur ennemi, ils en avoient beſoin pour ſe défendre. D'autres le prenant ſur un ton moins fier, répondirent qu'ils le ſerviroient avec la même fidélité que Cyrus, s'il vouloit les employer & les mettre en poſſeſſion de l'Egypte : cependant ils convinrent de demeurer dans leur camp, & d'être traités comme ennemis, ſur le premier mouvement qu'ils feroient, ſoit qu'ils avançaſſent, ſoit qu'ils ſe retiraſſent. C'eſt ainſi qu'ils éluderent les propoſitions d'Artaxercès, qu'ils ſuſpendirent ſa pourſuite, & qu'ils gagnerent du tems.

Dans ces entrefaites, ils reçurent la réponſe d'Ariæus, dont le précis étoit, que la Nobleſſe de Perſe, puiſſante & nombreuſe, ne ſouffriroit jamais qu'il occupât le trône ; qu'il retournoit en Grece, & que ſi leur deſſein étoit de l'accompagner, ils euſſent à ſe rendre dans ſon camp pendant la nuit, & qu'on ſe mettroit en marche à la pointe du jour ; ce qui fut fait. Il n'y eut que la Thrace-Milthocyte qui ſe ſoumit à Artaxercès, avec une troupe de trois cens hommes & de qua-

rante chevaux : le reſte des Grecs, réuni à Ariæus, décampa de grand matin ; ils avoient continué leur marche juſqu'au coucher du Soleil, lorſqu'ils apperçurent le Roi qui s'avançoit ſur eux ; mais les Députés qu'on leur envoya le matin, diſſiperent l'alarme du ſoir. Cléarque leur répondit que ſes troupes manquoient de proviſions, & que dans ces circonſtances, il leur étoit plus avantageux de combattre que de traiter. Pour prévenir leur déſeſpoir, le Roi les fit conduire dans des villages, où ils trouverent des proviſions en abondance. Après trois jours de repos, Tiſſapherne vint à eux, & leur dit qu'il avoit obtenu de ſon maître la permiſſion de les reconduire dans leur Patrie ; qu'en reconnoiſſance de ce ſervice & des bontés du Roi, ils devoient ſe prêter à l'accommodement qu'il eſpéroit ménager entre eux & lui. Cléarque lui répliqua qu'ils avoient marché ſous les ordres de Cyrus, ſans aucune connoiſſance de l'expédition à laquelle ils étoient deſtinés ; que ſa mort finiſſoit tous les engagemens qu'ils avoient pris ; qu'ils n'avoient aucunes vues particulieres ſur Artaxercès ni ſur ſon Pays, & qu'ils étoient prêts à s'en retourner ſans ſe ſervir de leurs armes, ſuppoſé qu'on ne s'oppoſât point à leur retour. Tiſſapherne leur donna la parole du Roi, & leur promit la liberté des paſſages, & toutes les proviſions néceſſaires ſur la route ; il s'offrit même à retourner avec eux dans ſon Gouvernement.

En effet, quelques jours après, ils ſe mirent en route, & Tiſſapherne les conduiſoit ; mais la marche continuelle des Barbares, qui ne campoient jamais qu'à une lieue de diſtance d'eux, fit naître la méfiance & les ſoupçons. Arrivés au bout de cinquante jours, ſur les rives du Zabat, pour prévenir une rupture ouverte, Cléarque eut une con-

férence avec Tiſſapherne ; il lui réitéra, entr'autres choſes, la promeſſe d'obſerver fidélement la treve dont ils étoient convenus ; de lui rendre, dans la ſuite, tous les ſervices qui dépendroient d'eux, & de le regarder à jamais comme l'Auteur de leur ſalut. Tiſſapherne lui répondit qu'il étoit ravi d'un éclairciſſement qui ne manqueroit pas d'établir entr'eux la bonne intelligence ; qu'en effet, ils avoient eu dans une route auſſi longue pluſieurs occaſions de les écraſer ; mais qu'il avoit toujours écarté l'orage, dans l'eſpoir de faire ſur eux, par de bons offices, ce que Cyrus avoit fait avec de l'argent. Le réſultat de cet entretien fut, que quelques Officiers de Cléarque avoient jetté entr'eux de la méfiance par de mauvais diſcours, & qu'ils paroîtroient tous devant Tiſſapherne, afin de reconnoître les coupables : il ſoupçonnoit particuliérement Ménon du deſſein de le ſupplanter. Le lendemain, ſous prétexte d'acheter des proviſions dans le camp des Perſes, il le conduiſit à Tiſſapherne, avec Proxene, Agias & Socrate, trois autres des principaux Officiers, accompagnés de vingt Capitaines & de deux cens ſoldats. Sur un ſignal dont on étoit convenu, on introduiſit les cinq Généraux dans la tente de Tiſſapherne, où on les retint en arrêt, tandis qu'on mettoit en pieces ceux qu'ils avoient laiſſés dehors ; & même quelques compagnies de Cavaliers ſe débanderent dans la plaine, & maſſacrerent tous les Grecs qu'ils rencontrerent. Dans cette confuſion & ce carnage, les Perſes les ſommerent une ſeconde fois, au nom du Roi, de mettre bas les armes, leur inſinuant que Cléarque, accuſé par Proxene & Ménon, du deſſein de rompre la treve, avoit été mis à mort, & qu'on avoit envoyé au Roi ſes accuſateurs, pour recevoir la récompenſe de

ce ſervice. Mais Xénophon ſoupçonnant quelque perfidie de la part des Perſes, demanda qu'on leur rendit Proxene & Ménon; qu'ils étoient innocens, qu'ils étoient amis communs, & les ſeuls dont ils puſſent prendre les avis qui leur étoient néceſſaires dans les conjonctures préſentes. Les Perſes ne ſachant que répondre, s'en retournerent. Un moment après, Nicéarque, un de ceux qui avoient ſuivi les cinq Généraux, arriva dans le camp des Grecs, le ventre ouvert d'une large bleſſure, retenant ſes entrailles avec ſes mains, & leur découvrit la trahiſon de Tiſſapherne & toutes ſes ſuites. Artaxercès fit trancher la tête à Cléarque, à Proxene, à Agias & à Socrate; Ménon fut mis à mort après un an de tourment; on ne ſait par où il mérita cette cruelle diſtinction: au reſte, on pourroit dire qu'il étoit digne, par ſon caractere, d'un ſort auſſi extraordinaire.

Ménon étoit originaire de Theſſalie: l'avarice & l'ambition furent ſes grandes paſſions; mais ſon ambition étoit l'eſclave de ſon avarice, & l'intérêt le ſeul aiguillon qui l'invitât à la gloire: il ne rechercha l'amitié des Grands que pour ſe mettre à couvert des châtimens: il ne connoiſſoit point de moyens plus sûrs pour arriver à ſes fins, que le menſonge, la fraude & le parjure: il regardoit la candeur & la ſincérité comme les vertus d'un ſot: il n'aima perſonne; ſes careſſes n'étoient que des embûches: il ne railla jamais ſes ennemis; mais il ſe fit toute ſa vie un jeu de ſes amis: il ne tenta jamais rien ſur la fortune des premiers; il ſavoit bien qu'ils étoient ſur leurs gardes: quant à ceux-ci, il profita de leur confiance, pour les ruiner: il ſe faiſoit autant d'honneur de ſes vices & de ſes perfidies, qu'un autre de ſes vertus & de ſon équité; il entra en liaiſon avec les grands.

hommes, en corrompant leurs favoris : il se soutint dans le camp, en commettant les mêmes crimes que le soldat : on le craignoit, par le mal qu'il étoit capable de faire, & il falloit lui avoir obligation de celui qu'il ne faisoit pas : il entra dans les bonnes graces d'Ariæus, en lui prostituant sa jeunesse ; c'est par la même voie qu'il obtint d'Aristippe le commandement dans l'Armée : quelques Auteurs croient qu'Artaxercès lui fit grace, d'où ils inferent qu'il conspira contre la Grece : cette hypothese n'est pas incompatible avec ses principes ; cependant elle me paroît mal fondée.

Le Spartiate Cléarque passa pour un des grands Capitaines de son tems : il rendit à sa Patrie de grands services pendant la guerre du Péloponnese : il avoit un goût décidé pour l'Art militaire : les plaisirs ne sont pas plus ruineux pour les autres, que cette passion le fut pour lui : lorsque la paix fut conclue, il demanda la permission de marcher contre les Thraces, & de les punir de quelques dégâts qu'ils avoient commis dans la Chersonnese : à peine fut-il parti, que les Ephores révoquerent les ordres qu'il en avoit reçus, & le rappellerent ; mais il continua sa marche malgré la sentence de mort qu'on prononça contre lui, défit les Thraces en bataille rangée, ravagea leur Pays, & fit durer la guerre jusqu'à ce qu'il fut entré au service de Cyrus, qui le choisit préférablement à beaucoup d'autres, pour commander les Grecs dans cette expédition. En effet, ses talens étoient dignes d'une entreprise aussi hardie : il avoit de la sévérité dans le regard, & trop de fermeté dans le discours : il punissoit cruellement dans sa colere ; mais plus ordinairement avec modération. Observateur exact de la discipline, il

disoit qu'un soldat devoit craindre son Officier plus que son ennemi : les troupes ne desiroient point d'autre Général le jour de l'action ; alors, plein de douceur pour elles, il réservoit toute sa férocité pour l'ennemi ; mais le danger passé, il reprenoit son austérité naturelle : les soldats le suivoient par inclination ; mais ils vivoient avec lui comme des écoliers avec leur maître d'école : il en obtenoit tout par la crainte du châtiment : & pour le peindre, en un mot, c'étoit un homme qui savoit beaucoup mieux commander qu'obéir.

Le Béotien Proxene étoit d'un caractere ambitieux : cette passion l'engagea dans l'entreprise de Cyrus ; mais elle fut toujours subordonnée aux principes d'honneur & de vertu. Capable de commander, mais le contraste de Cléarque, poussé jusqu'à l'excès, il ne savoit pas se faire obéir, lors même qu'il le falloit : il craignoit de perdre l'affection du soldat, plus que le soldat ne craignoit de perdre la sienne : il croyoit qu'il suffisoit à un Général de commander le bien, sans punir le mal : c'est par cette raison qu'il eut l'amitié de tous les gens d'honneur, & qu'il fut la dupe de tous les fripons.

Agias étoit d'Arcadie, & Socrate de l'Achaïe : leur conduite dans l'Etat & à l'Armée a été sans reproche.

Depuis la bataille de Cunaxa, les Grecs avoient montré tant de résolution, & s'étoient conduits avec tant de prudence, que les Perses désespérant de les vaincre à force ouverte, eurent recours à ce lâche stratagême, dont le succès coûta la vie à leurs Généraux : cette perte les jetta dans la derniere consternation : ils furent sur le point de se disperser ; ils s'attendoient à tout moment à se voir attaqués dans leur camp ; l'Armée du Roi

étoit à leurs côtés ; des rivieres immenſes les environnoient ; ils avoient à traverſer un monde d'ennemis ; à ſix ou ſept cens lieues de leur Pays ; ſans Officiers ; dépourvus de proviſions & des moyens d'en avoir ; n'ayant point de chevaux, & par conſéquent dans l'impoſſibilité de pourſuivre l'ennemi, quand même ils auroient le bonheur de le vaincre, & de lui échapper, ſi malheureuſement ils en étoient vaincus. Dans ces réflexions affligeantes, ils paſſerent la nuit ſans dormir, & ſans eſpoir de revoir jamais leur Pays.

Ce fut alors que Xénophon ſe ſignala. Proxene, dont il étoit intime ami, l'avoit appellé en Aſie, & l'avoit préſenté à Cyrus, dont il reçut des marques particulieres d'affection ; mais juſqu'alors il n'avoit ſervi qu'en qualité de volontaire. Il aſſembla les Officiers, & leur repréſenta combien leur ſituation étoit affreuſe ; que, s'ils tomboient une fois entre les mains des Perſes, il n'en falloit point attendre de quartier ; que leur bravoure perſonnelle étoit donc leur unique reſſource, & qu'ils n'avoient qu'à pourvoir à leur ſûreté ſans perdre de tems. Puis il leur conſeilla de ſubſtituer de nouveaux Officiers à ceux qu'ils avoient perdus, & de ſe réſoudre à faire la meilleure retraite qu'ils pourroient. On donna donc Timaſion pour ſucceſſeur à Cléarque, Xanthide à Socrate, Cléanor à Agias, Phyléſias à Ménon, & Xénophon à ſon ami Proxene. Enſuite il releva leur courage par un long panégyrique de leurs ancêtres, & leur propoſa de brûler leurs tentes, leurs bagages, & tout ce qui pourroit les incommoder en route, & de marcher en bataillon quarré, afin de faire face à l'ennemi, de quelque côté qu'il ſe préſentât. On ſuivit ſes avis. Chériſophe ſe mit à la tête de l'avant-garde, & Timaſion & Xénophon conduiſirent l'arriere-garde.

Ils dirigerent leur marche à la ſource des grandes rivieres, remontant juſqu'à ce qu'ils trouvaſſent un endroit guéable ; mais ils n'avoient pas fait grand chemin, lorſqu'ils furent attaqués par une troupe d'Archers & de Frondeurs, commandés par Mithridate, qui les prit en queue : on leur tua quelques hommes, qui peſamment armés, & ſans chevaux, firent peu de réſiſtance. Pour prévenir cet inconvénient, Xénophon donna des frondes à deux cens Rhodiens, & monta cinquante hommes ſur les chevaux qui conduiſoient auparavant le bagage. Mithridate ne tarda pas à revenir à la charge avec une troupe plus nombreuſe ; mais il fut repouſſé avec perte, & cette poignée de monde fit la ſûreté du reſte des troupes juſqu'à Lariſſe, Ville pauvre, ſituée ſur les bords du Tygre. Delà on s'avança à Meptile, autre Ville ruinée. A quatre lieues de Meptile, Tiſſapherne les atteignit avec toute l'Armée; mais il fut contraint de ſe retirer après quelques eſcarmouches. Il alla s'emparer d'une hauteur, ſur laquelle il crut que les Grecs ſeroient obligés de paſſer ; mais Xénophon ſe mit à la tête d'un détachement, fit une diligence extrême, & s'empara du ſommet d'une montagne qui commandoit cette éminence, chaſſa l'ennemi, & fit paſſage au reſte des troupes, dans une plaine où ils trouverent des proviſions en abondance, malgré les précautions de Tiſſapherne, qui brûloit & ravageoit tout le Pays qui ſe trouvoit devant eux.

Mais leur retraite devint plus dangereuſe que jamais : ils étoient arrêtés d'un côté par le Tygre, & de l'autre s'élevoient des montagnes inacceſſibles, habitées par les Carduques, Peuple farouche & belliqueux, qui avoit taillé en pieces une Armée entiere de trente-huit mille Perſes, qui s'étoit

s'étoit engagée dans ces passages difficiles. Cependant, ne pouvant traverser le fleuve, faute de bateaux, animés par l'espérance d'entrer dans les plaines fertiles de l'Arménie, ils résolurent de franchir ces montagnes. Les Barbares prirent aussitôt l'alarme; mais n'ayant point eu le tems de se rassembler, ils s'emparerent seulement du sommet des rochers, d'où ils lancerent des traits sur les Grecs, & détacherent des cailloux dans les défilés qu'ils rempliſſoient. Ces attaques étoient sans relâche; & quoique les pertes ne fussent pas considérables, accablés d'une défense continuelle, épuisés par la faim, fatigués par le mauvais tems, ils souffrirent plus dans ces sept jours de marche, qu'ils n'avoient souffert des Perses pendant tout le tems de l'expédition.

Ils arriverent enfin sur les bords du Centrite, qui séparent les montagnes des Carduques de l'Arménie: alors ils avoient à dos les Carduques, & devant eux cette profonde riviere, bordée d'un corps de troupes bien résolues de leur en disputer le passage: cependant ils passerent avec tout leur bagage, & entrerent en Arménie les armes à la main. Tiribaze, qui gouvernoit ces Provinces, leur offrit des provisions & la liberté des passages, à condition qu'ils ne ravageroient point le Pays; mais son dessein étoit de les attaquer dans les montagnes, & de les tailler en pieces. Informés de cette perfidie, ils tomberent sur lui, le défirent, & pillerent sa tente. Bientôt ils atteignirent l'Euphrate, qu'ils traverserent à sa source; ils entrerent ensuite dans les déserts de l'Arménie, où la plupart périrent dans les neiges, & le reste eut beaucoup à souffrir du froid & de la faim. Ils s'arrêterent sept jours dans des villages, où ils se rafraîchirent, avant que de traverser les contrées des

Phaſiens, des Taches & des Chalybes, qui paſſoient pour les plus courageux d'entre les Barbares. Les Grecs forcerent les paſſages dont ils s'étoient emparés, traverſerent leurs montagnes, & gagnerent les plaines. Des bords de l'Harpaſe, ils arriverent ſous les murs de Gymnias, Ville riche & puiſſante. Le Gouverneur de la Province les reçut favorablement, & leur donna un guide, qui les mit en quatre jours ſur le bord de la mer. Ce fut alors que le ſoldat fondit en larmes, & pouſſant des cris de joie, courut embraſſer ſes Officiers, qui l'avoient conduit ſur les frontieres de pluſieurs colonies grecques, dont ils avoient lieu d'eſpérer du ſecours pendant le reſte de leur marche. Ils ne ſe trompererent point : les Macrons habitoient la Province où ils alloient entrer ; ces Peuples ſe préſenterent d'abord en armes ; mais quand ils apprirent qu'ils avoient à faire à leurs compatriotes, ils leur apporterent des proviſions, & leur ouvrirent les paſſages : ils franchirent enſuite les montagnes de la Colchide, ſans preſqu'aucune difficulté, & arriverent à Trapeze, colonie grecque établie chez les Sénapéens, qui habitoient les Provinces de la Colchide qui bordent le Pont-Euxin.

Accablés des fatigues d'une ſi prodigieuſe marche, ils réſolurent d'achever la route par mer : ils envoyerent Chériſophe demander des vaiſſeaux à l'Amiral des Spartiates : l'Armée ſubſiſta des incurſions qu'elle fit ſur les Barbares, en attendant ſon retour : trente jours ſe paſſerent ſans en apprendre de nouvelles : le Pays étoit épuiſé. Ils prirent donc le parti d'embarquer les femmes, les vieillards, les malades, & une partie de leur bagage ſur des bateaux qu'ils avoient pris à Trapeze, & de continuer leur route par terre : en

trois jours, ils arriverent à Cérase, autre Colonie Grecque : ils firent alors le dénombrement de leurs forces : de dix mille ils étoient réduits à huit mille six cens ; le reste étoit mort de fatigue, de maladie, ou de blessures.

Arrivés sur les frontieres des Mosynæciens, ils éprouverent, de la part de ces Peuples, une vigoureuse résistance, & ils en furent repoussés avec perte ; mais encouragés par Xénophon, ils se rallierent, prirent la Capitale de cette Province, se rendirent maîtres du Pays, & continuerent leur route le long des côtes, jusqu'à Cotyora : du champ de bataille jusqu'à Cotyora on compte six cens vingt lieues, qu'ils firent en huit mois de tems, & en cent vingt-deux jours de marche. La division se mit alors entr'eux ; d'autres accidens en diminuerent le nombre, & ils se séparerent. C'est apparemment pour cette raison que Xénophon finit ici leur retraite : mais comme il est bon de voir quelles difficultés ils rencontrerent aux portes de la Grece, & avant que de rentrer dans le service de leur Pays, nous allons suivre le récit que nous en a laissé cet Auteur.

Les habitans de Cotyora refuserent de les recevoir : ils se mirent donc à ravager le Pays, & vécurent à discrétion, jusqu'à ce qu'à la médiation des Sinopéens, dont cette Ville étoit tributaire, on leur fournit des provisions. Pendant les quarante-quatre jours qu'on passa devant Cotyora, on forma une espece de Conseil de guerre pour examiner les abus & les injustices qui s'étoient commis dans l'Armée, soit par les Officiers, soit par les Soldats, depuis la mort de Cyrus, & les punitions qui en avoient été faites. On accusa Xénophon d'avoir maltraité quelques Soldats ; mais il démontra qu'il n'avoit rien fait que ce que l'ob-

ſervation de la diſcipline exigeoit, & il fut abſous d'un conſentement général. Il avoit formé le projet de fixer les Grecs dans cette Contrée, & d'y fonder une Colonie. Quelques-uns l'approuvoient; mais ſes ennemis le contraignirent à y renoncer, en répandant parmi les troupes que ce n'étoit qu'un prétexte honorable pour les abandonner, & parmi les habitans, qu'à deſſein de les ſubjuguer. Ce bruit eut un bon effet. Les naturels du Pays ſe rendirent officieux, leur conſeillerent de prendre la mer comme le chemin le plus ſûr, & s'offrirent à leur prêter des vaiſſeaux de tranſport, & n'épargnerent rien pour hâter leur départ.

Ils s'embarquerent par un vent favorable, & arriverent, le jour ſuivant, à Sinope, où Chériſophe leur amena quelques vaiſſeaux; mais au lieu de leur diſtribuer l'argent qu'ils en attendoient, il leur dit qu'ils ne toucheroient leur paie qu'après le trajet du Pont-Euxin. Cette réponſe occaſionna des murmures & des mécontentemens: les troupes ne vouloient qu'un Général, & ſollicitoient vivement Xénophon d'accepter le commandement. Il le refuſa conſtamment: bien plus, il fit tomber leur choix ſur Chériſophe même. Il n'en jouit que ſix ou ſept jours; il fut dépoſé devant Héraclée, pour avoir refuſé de mettre cette Ville à contribution: c'étoit une Colonie Grecque. Xénophon ne voulut point entrer dans cette affaire, de ſorte que l'Armée, fruſtrée du pillage qu'elle s'étoit promis, ſe révolta, & ſe partagea en trois corps: les Arcadiens & les Achaiens compoſoient le plus nombreux; il étoit de quatre mille quatre cens hommes commandés par des Officiers qu'ils avoient créés: Chériſophe étoit à la tête de deux mille hommes: Xénophon en com-

mandoit autant, parmi leſquels il y avoit quarante chevaux; c'étoit toute leur Cavalerie.

Le premier corps obtint des vaiſſeaux d'Héraclée, & fit voile pour Calpe, port de Bythinie. Chériſophe conduiſit ſes troupes par terre, & céda ſes vaiſſeaux à Xénophon, qui mit à la voile, arriva ſur les confins de la Bythinie, & continua ſa marche à travers cette Contrée. Les Arcadiens deſcendirent à terre pendant la nuit, & pillerent quelques villages : les habitans prirent les armes, taillerent en pieces deux Régimens, & environnerent une montagne ſur laquelle le reſte s'étoit retiré. Dans cet intervalle, Xénophon, informé de leur ſituation, marcha à leur ſecours, brûlant tout ce qui ſe trouva de combuſtible ſur la route, ce qui jetta une ſi grande terreur parmi les ennemis, qu'ils décamperent pendant la nuit. Cet accident réunit les Grecs, & ils camperent ſur le port de Calpe, où ils rétablirent les choſes dans leur premier état, ſubſtituerent Néon à la place de Chériſophe, qui mourut dans ce Pays, & décernerent peine de mort contre quiconque propoſeroit la diviſion de l'Armée : mais comme ils manquoient de vivres, ils furent obligés de ſe répandre dans les villages, où la Cavalerie de Pharnabaſe réunie aux habitans, en tua huit cens : le reſte ſe retira ſur une montagne, & fut ſecouru, & dégagé par Xénophon, qui les conduiſit enſuite à travers une large forêt, où Pharnabaſe, réſolu de lui diſputer le paſſage, avoit poſté ſes troupes : ils le défirent entiérement, & continuerent leur marche vers Chriſopolis de Chalcédoine, après avoir fait un butin conſidérable, & de Chriſopolis à Byzance.

Pharnabaſe, qui craignoit que les Grecs ne fuſſent aſſez forts pour le chaſſer de ſon Gouver-

nement, entra en négociation avec Cléandre, Gouverneur de Byzance, & avec Anaxibius, Amiral des Spartiates, & employa tous les moyens poſſibles pour hâter leur départ. A cet effet, Anaxibius les attira hors de la Ville, ſous prétexte de les paſſer en revue, & leur dit qu'ils trouveroient des proviſions en abondance dans tous les villages de la Thrace, & qu'il auroit ſoin, lorſqu'ils ſeroient arrivés dans la Cherſonneſe, qu'on les rembourſât de leur paie; mais ils furent ſi mécontens de cette promeſſe, qu'ils rentrerent en tumulte dans la Ville, & mirent les habitans dans une alarme exceſſive. Ils s'adreſſerent enſuite à Xénophon: *Il eſt tems*, lui dirent-ils, *de vous rendre puiſſant & de nous enrichir; ne nous faites pas perdre l'occaſion de nous procurer tout ce qui nous manque.* Pour appaiſer ce premier mouvement, il feignit de céder à leurs deſirs: puis les ayant raſſemblés ſur une large place de la Ville, il leur repréſenta les ſuites fâcheuſes de ce pillage, qui ne manqueroit pas d'irriter les Spartiates qui poſſédoient la Souveraineté de la Grece, & dont les Athéniens étoient alliés; que ce procédé expoſeroit la Patrie à une guerre dangereuſe, & les conduiroit à une perte inévitable, puiſqu'ils ſe fermeroient l'entrée de la Grece, & qu'ils ne trouveroient point de retraite dans les Contrées qu'ils avoient traverſées. Il ajouta que cette action ſouilleroit entiérement la gloire de leurs travaux: n'avez-vous donc épargné tant de Villes barbares que pour ſaccager la premiere que vous rencontrez habitée par vos alliés, & maſſacrer vos amis? Cette harangue changea bruſquement la diſpoſition des eſprits, & ils ſortirent de la Ville ſans commettre le moindre déſordre; ce qu'il faut attribuer à Xénophon, qui joignit dans cette occa-

ſion une preuve extraordinaire de ſa douceur, de ſon humanité & de la force de ſon éloquence, à toutes celles qu'on avoit déja de ſa prudence & de ſon courage. C'eſt le témoignage avantageux qu'on lui rend dans une lettre de Chio, qu'un Philoſophe de cette Ville écrivoit à un de ſes amis: *J'ai été témoin*, leur dit-il, *de l'adreſſe avec laquelle Xénophon a appaiſé la fureur du ſoldat : je n'ai pu m'empêcher d'aller remercier ce Général, à qui nous devons notre ſalut : ſa préſence m'a frappé : je n'ai point trouvé en lui cet homme terrible & ſévere que j'imaginois : il eſt d'une figure avantageuſe, & d'une converſation agréable : nous nous ſommes entretenus ſur différens ſujets, & je vous aſſure qu'il ſait parfaitement bien réduire en pratique la Philoſophie, dont la connoiſſance lui eſt familiere.*

Les troupes appaiſées, Xénophon ſe déſiſta du commandement, prit congé d'elles, & rentra dans la Ville, dans le deſſein de s'embarquer pour Athenes; mais à peine les Grecs furent-ils arrivés dans les villages voiſins, qu'ils ſe partagerent d'opinions ſur la route qu'ils avoient à tenir. Cette diviſion détermina Xénophon à les rejoindre; ils le reçurent avec toutes les démonſtrations poſſibles de joie. Dans ces entrefaites, Seuthès, Roi des Odriſiens, Peuple de Thrace, s'adreſſa à ce Général, & promit de bien récompenſer & l'Officier & le ſoldat, s'ils vouloient paſſer à ſon ſervice : il accepta ſes offres, & combattit pour ce Prince, qui remporta, avec leur ſecours, de ſi grands avantages ſur ſes ennemis, que toute la Contrée accepta ſa domination.

A peine Seuthès fut-il rétabli dans ſes Etats, que Thymbron, Général des Spartiates, leur donna avis qu'il avoit ordre de l'Etat de déclarer la guerre à Tiſſapherne, & qu'on leur feroit tous

les avantages convenables, s'ils vouloient entrer dans cette entrepriſe. Seuthès, qui n'étoit pas en état d'acquitter ſes promeſſes, & qui n'avoit plus beſoin de leur ſecours, les encouragea à accepter les offres de Thymbron : ils n'étoient déja que trop enclins d'eux-mêmes à embraſſer la cauſe de leur Pays, outre qu'ils trouvoient encore une occaſion de ſe venger de la trahiſon de Tiſſapherne. Ils s'engagerent donc dans les intérêts du Spartiate avec tant de chaleur, qu'un Arcadien l'accuſa de ne les avoir ſi conſtamment éloignés de ce ſervice, que pour s'enrichir aux dépens de leurs travaux & de leurs vies ; que quant à lui, il donneroit le peu qu'il avoit pour le voir lapider. Un autre appuya ces griefs, & cet autre fut ſuivi d'un troiſieme. Xénophon ſe leva, & fit voir que toutes ſes vues avoient toujours été dirigées au bien de l'Armée ; que quant à lui perſonnellement, il n'avoit pas reçu les récompenſes qu'on lui avoit promiſes, pas même à la concurrence des Officiers ſubalternes : il en prit Seuthès à témoin : il leur rappella, ſans affectation, ſes ſervices paſſés, qu'ils n'oublieroient jamais, diſoient-ils, au milieu des dangers, lorſqu'ils lui prodiguoient les noms de Pere & de Libérateur ; & finit par leur reprocher la méchanceté la plus noire & la plus vile ingratitude. On fut ſatisfait de ſes défenſes ; la voix générale ſe fit entendre en ſa faveur, & les plaintes ceſſerent. On ſe prépara donc à la nouvelle expédition : il s'embarqua avec eux, & fit voile pour Lampſaque dans la Myſie ; delà ils entrerent dans la Troade ; & croiſant le Mont Ida, ils arriverent à Antandros, ſuivirent la côte, & gagnerent la plaine de Thebes, qui les conduiſit à Pergame dans la Lydie. C'eſt là que Xénophon, à la tête d'un détache-

ment de trois cens hommes, fit prisonnier un Seigneur Perse, & s'empara de son équipage, où il trouva une somme considérable d'argent. Le jour suivant, Thymbron arriva, prit le commandement, & les incorpora dans son Armée.

Ainsi finit la mémorable expédition des dix mille, qui, malgré les obstacles qu'ils eurent à surmonter à chaque pas, firent, dans un espace de dix-neuf mois, depuis leur départ jusqu'à leur arrivée à Pergame, une route d'environ quatre à cinq cens milles (1). Il est vrai qu'à la revue de leurs forces à Cérase, ils n'étoient plus que huit mille six cens; qu'après la guerre de Thrace, ce nombre fut réduit à six mille, tant par les pertes qu'on fit au service de Seuthès, que par celles qu'on souffrit dans les divisions des troupes & dans les incursions : cependant il est étonnant qu'un nombre aussi grand que celui qui parvint sur les frontieres de la Grece, eût échappé aux dangers; qu'après la mort de Cyrus, qui les jetta dans la derniere consternation, seuls ils aient eu le courage de continuer la guerre, d'obliger le Perse à demander la paix, & à leur fournir des provisions; qu'après le massacre de leurs Officiers, ils se soient senti l'audace de marcher à la face d'une Armée nombreuse, qui ne put les dompter ni par force ni par adresse; qu'ils aient traversé un Empire immense, environnés d'une infinité de Nations barbares, à qui il falloit disputer le passage à travers des rochers inaccessibles, & arrêtés par des rivieres, telles que l'Euphrate & le Tigre; & cela plutôt en conquérans qu'en aventuriers désespérés, malgré la fureur d'un Roi puis-

A. M. 3605. Olymp. XCV. 1.

(1) Trois milles d'Angleterre font la grande lieue de France.

ſant, à la tête d'une Armée victorieuſe. Ce ſont des circonſtances qu'on auroit peine à croire, ſi Xénophon ne les avoit racontées avec tant d'exactitude & de modeſtie, qu'on ne peut douter que d'une choſe, s'il s'eſt acquis plus d'honneur par la part qu'il eut dans cette expédition, que par le récit qu'il nous en a laiſſé.

Mais il eſt tems de rentrer dans la Grece, que nous avons laiſſée ſous la domination des Spartiates, qui, contens au dedans de l'hommage des différens Etats, méditoient d'autres deſſeins, & ſe préparoient à étendre leurs conquêtes au dehors. Les Ioniens leur en offrirent l'occaſion : ils étoient alarmés de la puiſſance de Tiſſapherne, à qui Artaxercès avoit accordé le gouvernement de toutes les Villes qu'il poſſédoit dans ces Contrées, en récompenſe des ſervices qu'il en avoit reçus dans la guerre contre Cyrus, ſon frere. Ils appellerent les Spartiates à leur ſecours; ils n'eurent pas de peine à les déterminer : on leur envoya un corps de quatre mille Fantaſſins, & de trois cens Cavaliers Athéniens, ſous les ordres de Thymbron, qui ſe montra ſur le champ au milieu d'eux, mais qui n'oſa tenir la campagne qu'après l'arrivée du reſte des dix-mille à Pergame. Avec ce renfort il s'empara de cette Ville, & de quelques autres mal fortifiées, & mit le ſiege devant Lariſſe. Les Ephores le rappellerent avant la priſe de cette Ville, & le bannirent pour avoir ſouffert que le Soldat pillât les Contrées des alliés. Dercyllidas lui ſuccéda.

Pendant l'expédition des dix-mille & la nouvelle guerre d'Aſie, Athenes en paix avec ſes voiſins, commençoit à ſe remettre des troubles qui l'avoient agitée : cependant il étoit reſté dans les cœurs un levain qui fermenta pendant quelque

tems, & qui donna lieu à la mort de Socrate, deux ans après l'expulsion des trente. Son principal accusateur fut Anytus, qui engagea dans son complot contre ce Philosophe, Mélite & Hycon. Mélite porta sa plainte, qui contenoit en substance, que Socrate ne reconnoissoit pas les Dieux de l'Etat; qu'il introduisoit un culte nouveau, & qu'il corrompoit la Jeunesse. Socrate répondit, qu'il avoit assisté, comme tout autre citoyen, aux sacrifices & aux solemnités de la Religion, & qu'il en attestoit Mélite lui-même. Quant aux nouvelles Divinités qu'on l'accusoit d'introduire, il nia le fait: il convint qu'une voix divine, qu'il appelloit son démon, l'accompagnoit perpétuellement; qu'il en recevoit de fréquens avis; qu'elle lui découvroit l'avenir, & qu'il avoit souvent usé de cette assistance céleste à son avantage & à celui de ses amis: qu'au reste, il devoit cette faveur du Ciel à la régularité de sa conduite & à la pureté de ses mœurs, & qu'on ne pouvoit lui faire un crime de la récompense que les Dieux accordoient à sa vertu. Quant au dernier point de l'accusation, dans laquelle on lui reprochoit sa passion pour les jeunes-gens, il répondit que tout le but de ses conversations avec eux, étoit de leur graver dans le cœur des principes d'honneur & de vertu; que n'étant point autorisé dans cet emploi par l'Etat, il étoit forcé de s'insinuer dans leurs compagnies par adresse, & de se servir, en quelque façon, pour les retirer du vice, des moyens usités par ceux qui les y plongeoient.

Il est difficile de décider si cette accusation étoit bien ou mal fondée, & jusqu'où Socrate y avoit donné lieu; mais il est certain que le zele & la superstition qui regnoit alors dans Athenes, ne lui permit jamais de braver le culte reçu, & qu'il

ſauva du moins les apparences ; & nous pouvons conjecturer, par les diſcours qu'il tenoit à ſes amis, qu'il mépriſoit au fond de l'ame toutes ces opinions monſtrueuſes, tous ces myſteres ridicules qui n'avoient d'autre fondement que les imaginations des Poëtes, & qu'il étoit parvenu à la connoiſſance d'un ſeul & vrai Dieu. Sur cette croyance, & ſur l'intégrité de ſes actions, quelques Auteurs ont jugé à propos de le placer entre les Philoſophes Chrétiens : en effet, ſa conduite devant ſes Juges eſt plus digne d'un Martyr Chrétien que d'un Païen impie : il comparut avec cette modeſte confiance qui naît de l'innocence, & dans la contenance d'un homme qui vient décider ſes Juges, & non d'un criminel qui leur demande grace.

Les preuves qu'on apportoit contre lui étoient trop foibles, mais la faction aſſez puiſſante pour le rendre coupable. On pourſuivit cette affaire en forme ; toute la procédure étoit appuyée ſur ſon irréligion ; mais ſa mort étoit réſolue : ſon inflexible vertu, qui le rendit quelquefois ſingulier, & qui ne lui permit jamais d'approuver ce qu'il jugeoit contraire à la Juſtice, ou aux Loix, ſans égard pour les tems ni pour les perſonnes, lui avoit attiré la haine & la mauvaiſe volonté de bien des gens : on avoit eu la liberté, quelques années auparavant, de le jouer dans une Comédie appellée les *Nuées* : Ariſtophane en étoit l'Auteur ; il le traduiſit ſur la ſcene comme un impie : les uns diſent qu'il la compoſa par quelque animoſité perſonnelle, & d'autres qu'il ne fit qu'uſer de la licence des Poëtes de ſon tems, & que ſon but étoit de tourner tous les Philoſophes en ridicule dans la perſonne de Socrate : mais l'opinion commune eſt que le Poëte ſervit les deſſeins d'A-

lytus, qui regardoit Socrate comme un homme dangereux, & qu'il falloit décrier parmi le Peuple, pour le perdre plus ſûrement à la premiere occaſion qui s'en préſenteroit. Cela s'accorde aſſez avec les propoſitions qu'il lui fit au commencement de cette affaire, lorſqu'il doutoit encore du ſuccès de ſon accuſation : il lui inſinua que s'il pouvoit ſe réſoudre à parler moins librement des Dieux, & à ne point cenſurer l'adminiſtration, il arrêteroit la pourſuite, & le ſauveroit. C'étoit dans les mêmes vues qu'on lui avoit auparavant interdit la ſociété des jeunes gens ; ceux qui gouvernoient, ſouffroient impatiemment qu'il les inſtruiſît, & leur ouvrît les yeux ſur les fautes qu'ils commettoient; mais ce n'étoit pas un homme qu'on pût effrayer, ou corrompre : en un mot, il avoit trop de droiture & de ſincérité pour ſon ſiecle ; auſſi fut-il la victime de la méchanceté de ceux dont ſa probité lui avoit fait des ennemis.

C'étoit un privilege des accuſés, de demander, après la conviction, l'adouciſſement de la peine. Non, dit Socrate, ce ſeroit m'avouer coupable : il prit donc le parti de braver ſes Juges : il fut condamné, d'une voix unanime, à boire de la ciguë, ce qui ne s'exécutoit que trente jours après la ſentence. Il poſſéda, pendant ce tems, la même tranquillité d'ame & la même ſérénité d'eſprit, s'entretenant avec ſes amis, qui corrompirent ſon geolier ; mais il refuſa de s'échapper de la priſon, regardant ce ſtratagême comme une vile infraction des Loix. Il avoit alors ſoixante & dix ans ; à propos de quoi il dit qu'il ſe trouvoit heureux de quitter la vie, quand elle commence à devenir incommode, & lorſque la mort étoit plutôt un bien qu'une peine. Cela s'accorde avec ſes dernieres paroles à ſon ami Criton, ſur le point

d'expirer : *ne manquez pas*, lui dit-il, *de ſacrifier le coq à Eſculape* : c'étoit l'offrande qu'on faiſoit à ce Dieu, lorſqu'on guériſſoit de quelque maladie. Les Athéniens convaincus de ſon innocence, imputerent dans la ſuite tous les malheurs de la République à l'injuſtice de cette condamnation. Pour écarter la vengeance céleſte, ils ſe crurent obligés de donner des marques de repentir proportionnées à la faute qu'ils avoient commiſe : ils révoquerent, au milieu des lamentations publiques & ſolemnelles, l'arrêt de ſa mort, & condamnerent ſes accuſateurs : ils porterent à ſa mémoire & à ſes cendres un reſpect qui tenoit de la vénération : ils lui éleverent une ſtatue, & lui conſacrerent un autel.

Il naquit la quatrieme année de la ſoixante & dix-ſeptieme Olympiade : ſa famille étoit obſcure : ſon pere lui mit dans ſa jeuneſſe le ciſeau à la main, & le deſtinoit à ſuivre la profeſſion de Statuaire qu'il exerçoit; mais il ſe tourna bientôt du côté de la Philoſophie Naturelle, où il fit des progrès rapides. Peu ſatisfait d'une ſcience pleine d'opinions, & vuide de certitude, il s'adonna à la connoiſſance de l'homme; il étudia les paſſions, il creuſa le cœur; plus attentif à le régler qu'à exercer la raiſon, & à former les mœurs qu'à aiguiſer l'eſprit. On a dit qu'il avoit un penchant naturel au vice; ſi cela eſt, on peut ajouter qu'il l'avoit ſurmonté juſqu'à ſe faire une habitude de la vertu; il n'en étoit que plus propre à la communiquer aux autres. Il eſt le premier qui fixa les notions du bien & du mal, & il faut le regarder comme le Fondateur de la Philoſophie Morale. Sa vie & ſa doctrine furent une leçon continuelle de vertu : il inſinuoit ſes maximes avec candeur & modeſtie, avec aiſance & affabilité; tempérant la ſéchereſſe

de ſes préceptes par le ſel de la plaiſanterie ; car il n'ignoroit pas que le plus sûr moyen de perſuader, c'eſt de plaire ; c'eſt par cette raiſon qu'il dépouilla la Philoſophie de cette auſtérité dont elle étoit revêtue de ſon tems. S'il ſortit quelquefois de ſa modération, c'étoit par animoſité contre les Sophiſtes ; il ne pouvoit ſouffrir qu'ils en impoſaſſent aux jeunes-gens par une teinture ſuperficielle des Sciences ; auſſi ne perdoit-il aucune occaſion de répondre à leurs faux raiſonnemens, & d'abaiſſer leur orgueil. Quant à ſa façon de raiſonner, elle étoit juſte & particuliere : il commençoit par douter, par faire quelques queſtions, comme un homme qui veut s'éclaircir, & qui prétend s'inſtruire ; il tiroit des réponſes qu'on lui avoit faites, des concluſions auxquelles il étoit impoſſible de ſe refuſer : il vous conduiſoit inſenſiblement d'abſurdités en abſurdités juſqu'au point où il avoit réſolu de vous réduire, & vous rendoit, par des comparaiſons familieres, la vérité ſi claire, qu'elle en devenoit preſque l'objet des ſens. L'étude ne rempliſſoit pas ſi parfaitement ſon tems, qu'il ne fût d'ailleurs qu'un membre oiſif dans la République : il fit pluſieurs campagnes dans le Péloponneſe ; il aſſiſta aux actions de Potidée, de Délium & d'Amphipolis, où il eut le bonheur de ſauver Alcibiade & Xénophon d'entre les mains des ennemis, & où il donna de ſi bonnes preuves de ſon courage, qu'on diſoit de lui qu'il ne s'enfuyoit pas comme un autre, mais qu'il meſuroit le terrein pied à pied, faiſant toujours face à l'ennemi. Il conſacra une partie de ſon tems à la Muſique & à la Rhétorique : il avoit encore la réputation de bon Poëte : on aſſure même qu'il mit la main aux ouvrages d'Euripide. Mais ces études étoient plutôt ſon amuſement que ſon occupation : l'Ora-

cle l'avoit appellé *le plus ſage d'entre les hommes* : il fit, après ſa mort, toute la réputation d'Athenes ; la multitude de ſes Sectateurs y établi l'empire de la Philoſophie, après qu'elle eut perdu la ſouveraineté de la Grece.

CHAPITRE VIII.

Depuis la mort de Socrate juſqu'à la paix d'Antalcidas ; ce qui comprend l'eſpace de 12 ans.

A. M. 3606. Olymp. XCV. 2. DERCYLLIDAS, à qui l'on avoit transféré le commandement de l'Armée de Thymbron, s'appercevant qu'il auroit à combattre en même tems Tiſſapherne & Pharnabaſe, profita de leur méſintelligence pour entrer en négociation avec celui-là, qu'il regardoit comme le plus à craindre, dans le deſſein d'attaquer celui-ci avec plus de vigueur & d'avantage. Après avoir préparé, par une paix, le ſuccès de ſon expédition, il entra dans la Province de Pharnabaſe : la plupart des Villes d'Æolie ouvrirent leurs portes à ſa préſence : quelques-unes réſiſterent, mais foiblement, & il ſurprit les autres ; de ſorte qu'il ſe rendit maître, tant par adreſſe que par force, de neuf Villes, en moins de huit jours : il conclut enſuite une treve, pendant laquelle il ſe retira dans la Bythinie, où il employa le reſte de l'hiver à faire des proviſions en ravageant cette Contrée.

Olymp. CXV. 3. La campagne ſuivante, continue ce Général, il paſſa dans la Thrace, après avoir renouvellé la treve qu'il avoit faite avec Pharnabaſe : il ferma l'Iſthme de la Cherſonneſe par un long mur, qui mettoit les Villes voiſines à couvert des incurſions des

des Barbares : delà revenant en Aſie, il s'empara d'Atarne, place forte de l'Ionie, habitée par des exilés de Chio. Cette expédition l'occupa ſept mois & davantage. Sur la nouvelle que Tiſſapherne & Pharnabaſe réunis s'avançoient contre lui, il ſe mit en marche, dans le deſſein de les combattre; mais il y eut une entrevue, dans laquelle Dercyllidas demanda la liberté des Villes Grecques, s'engagea d'évacuer le pays, & l'on conclut, à ces conditions, une ſuſpenſion d'armes, juſqu'à ce que ces Gouverneurs euſſent reçu de nouveaux ordres de leur Maître.

Tandis que ces choſes ſe paſſoient en Aſie, les Spartiates chercherent querelle aux Eléens, ſur leur attachement inviolable aux anciennes alliances qu'ils avoient contractées avec Athenes, Argos, & d'autres Etats ennemis de Lacédémone, & pour ne les avoir point admis, avec le reſte des Grecs, à la célébration des Jeux Olympiques. Sur ces prétextes, & d'autres non moins frivoles, on les ſomma d'abandonner la juriſdiction qu'ils exerçoient dans les Villes originairement libres, ou de ſe préparer à la guerre en cas de refus. Les Eléens répondirent qu'ils avoient acheté de leur ſang la Souveraineté qu'on prétendoit leur arracher, & qu'eux ſeuls avoient droit de diſpoſer, comme ils en aviſeroient, des Villes dont ils étoient maîtres. Auſſi-tôt Agis, un des Rois de Lacédémone, partit, avec ordre de mettre le pays à feu & à ſang. Leptis, & quelques autres Cités, ſe révolterent, encouragées par ſa préſence; il s'avança donc juſqu'au portes d'Elis, ſans préſque avoir rencontré d'obſtacle; & il étoit ſur le point de s'en emparer, & de l'abandonner au ſoldat, lorſque les habitans demanderent à capituler; & ſe ſoumettant aux conditions qu'on avoit exigées au com-

mencement de la guerre, ils consentirent à démanteler leurs Villes, & à laisser les autres Cités dans l'indépendance. C'est ainsi que les Eléens entrerent dans l'alliance des Spartiates. Le peu de fondement de cette querelle montre combien l'ambition de ceux-ci étoit ingénieuse, & avec quelle ardeur ils saisissoient les occasions d'exercer leur pouvoir, dans la crainte de perdre, avec cet esprit & cette discipline auxquels ils devoient leur élévation, les titres de Protecteurs & d'Arbitres de la Grece; mais cette politique, poussée à l'excès, les jetta dans les maux auxquels ils prétendoient remédier, & fut la cause de leur ruine & de celle de leurs voisins.

Cette expédition dura deux campagnes, après lesquelles Agis revint à Sparte, & mourut. On célébra ses funérailles avec pompe, & on lui éleva un monument plus superbe qu'à aucun de ses prédécesseurs. Il avoit un fils appellé Léothychide, dont la légitimité suspectée, donna lieu à son oncle Agésilas de lui disputer le trône de son pere, sur lequel la protection de Lysandre plaça celui-ci. Le regne d'Agésilas commença par une conspiration: les Ephores, dit-on, en furent informés, & se saisirent de Cinadon, un des Chefs. Cet homme, questionné sur les raisons qu'il avoit eues de conspirer, répondit qu'il n'avoit pu souffrir qu'il y eût dans Lacédémone un Citoyen plus puissant que lui, & fut exécuté avec la plupart de ses complices.

Dans ces entrefaites, les Spartiates alarmés des préparatifs que les Phéniciens faisoient pour le service des Perses, résolurent d'envoyer de nouvelles troupes en Asie: la liberté des Grecs Asiatiques avoit coutume de servir de prétexte en pareil cas; on n'en chercha pas d'autre. Lysandre

fut l'auteur de cette entrepriſe : dans le deſſein d'établir dans ces contrées le Décemvirat, forme de Gouvernement pour laquelle il avoit toujours eu de la prédilection, il ſe ſeroit volontiers chargé du ſoin de la conduire ; mais il ſe déſiſta d'un commandement qu'Agéſilas paroiſſoit deſirer, & que ce Prince n'obtint qu'après de longues altercations. Il boitoit ; & un Oracle qui annonçoit aux Spartiates la ruine prochaine de l'Etat, lorſque le ſceptre ſeroit boiteux, lui avoit ôté la confiance de ſes ſujets : cela avoit déja fait une difficulté à ſa ſucceſſion au trône ; cependant, en conſidérant qu'il étoit plus dangereux pour la République de boiter que pour le Roi, on le dépêcha avec huit mille hommes, & des proviſions pour ſix mois.

Arrivé à Epheſe, Tiſſapherne l'amuſa quelque tems, ſous prétexte qu'il attendoit des dépêches du Roi ſon maître ; cependant ce Gouverneur raſſembla une Armée conſidérable, & fit dire au Spartiate qu'il eût à abandonner inceſſamment l'Aſie, ou à ſe préparer à la guerre. Agéſilas, indigné de cette ſupercherie, entra dans la Phrygie, s'empara de pluſieurs Villes, & marcha contre lui ; cependant il n'oſa riſquer une action, faute de Cavalerie ; mais quelque tems après, s'étant pourvu d'un nombre de chevaux, qu'il exigea des Villes qu'il mit à contribution, il engagea les Lieutenans de Tiſſapherne au combat, & remporta une victoire ſignalée ſur les bords du Pactole, où il força le camp ennemi, où il trouva beaucoup d'or & d'argent, & fit une grande quantité de riche butin. Tiſſapherne étoit alors abſent de l'Armée ; ce qui rendit ſa fidélité ſuſpecte au Roi, qui le regardant comme l'auteur de cette défaite, & de quelques autres accidens, lui fit trancher la tête.

A. M. 3609. Olymp. xcvi. 1.

L'année ſuivante, le commandement fut confié à Olymp. xcvi. 2.

Tithrauſte, qui n'épargna rien pour amener Agéſilas à la paix : il lui repréſenta que l'auteur de la guerre, Tiſſapherne, ſon prédéceſſeur, avoit été puni comme il le méritoit ; que quant à lui, il avoit des vues tout-à-fait différentes, & qu'il étoit prêt à ſouſcrire à la liberté des Grecs Aſiatiques, à condition qu'ils paieroient le tribut, & que les troupes Lacédémoniennes ſe retireroient. Agéſilas lui répondit qu'il ne pouvoit rien ſans ordre de l'Etat ; cependant Tithrauſte fournit cinquante talens pour la ſubſiſtance de l'Armée, & obtint, en attendant qu'il en reçût, qu'elle rentreroit en Phrygie. Agéſilas étoit en marche, lorſque les dépêches de Lacédémone arrivèrent : on approuvoit ſa conduite, & on lui donnoit plein pouvoir de créer un Amiral qui pût agir de concert avec lui. En conſéquence, il exigea des Inſulaires & des Villes maritimes cent cinquante vaiſſeaux, dont il donna le commandement à Piſandre, ſon beau-frere. Piſandre étoit un homme violent & ambitieux, & dont les talens ne répondoient point à l'importance de ſa charge, eu égard à Conon, Amiral plein d'expérience & de circonſpection, à qui il alloit avoir à faire.

Cependant ces grands préparatifs des Spartiates donnerent aux Perſes de nouvelles alarmes : n'ayant pu, ni par la voie de la perſuaſion, ni par celle des menaces, chaſſer Agéſilas de leur pays, ils recoururent à des moyens plus efficaces, & ſongerent à éloigner le ſiege de la guerre par quelque diverſion : ils n'ignoroient pas combien le pouvoir tyrannique de Lacédémone la rendoit odieuſe aux autres Etats : ils crurent donc qu'il étoit tems de réveiller en eux le ſentiment de la liberté, & de les ſoulever contre cette République. Dans ce deſſein, Timocrate fut dépêché pour la Grece : Tithrauſte

lui enjoignit de conférer avec les Orateurs & les Magiſtrats des principales Villes, & accompagna ſes inſtructions de cinquante talens, qui, bien employés, répondoient du ſuccès de ſa négociation. C'eſt à cette occaſion qu'Agéſilas, parlant, dans la ſuite, de ſon rappel, dit qu'il avoit été chaſſé de l'Aſie par trente mille Archers; il faiſoit alluſion à la figure empreinte ſur la monnoie des Perſes : quelques Hiſtoriens font honneur à Conon de cette diverſion. Il eſt vrai que, dans l'eſpoir de réparer, avec le ſecours des Perſes, les déſaſtres de ſon pays, il fit tout ſon poſſible, pendant ſa retraite en Aſie, après ſa défaite à Ægos-Potamos, pour ſe concilier leur bienveillance, & qu'il n'échappa aucune occaſion de les irriter contre les Spartiates, & de croiſer les deſſeins de ces ennemis; de ſorte que ſi Agéſilas ne pénétra pas dans l'Aſie, & n'étendit pas ſes conquêtes juſqu'au Mont-Taurus, ce fut, dit Cornélius Népos, Conon qui l'arrêta : il ſe ſignala même par des exploits perſonnels contre ce Général, ſi l'on en croit Juſtin; mais ces Ecrivains, en contradiction entre eux, & avec les autres Hiſtoriens, ne méritent pas d'être crus ſur ces faits, qu'ils nous ont rapportés avec auſſi peu d'exactitude que de fondement. Nous n'avons même aucune raiſon d'aſſurer que cet Amiral ait continué le ſervice après le retour d'Agéſilas en Grece. Ce que nous ſavons certainement, c'eſt qu'il employa tout le crédit qu'il avoit à la Cour des Perſes pour en obtenir un armement en faveur de ſes compatriotes, & qu'il contribua beaucoup à la ligue des autres Etats de la Grece contre Lacédémone, s'il n'en fut pas le principal inſtrument.

Timocrate s'adreſſa d'abord aux Thébains : ils goûterent ſes propoſitions, & reçurent ſes pré-

ſens. La négociation eut le même ſuccès dans Argos & dans Corinthe, & ces Etats en engagerent d'autres à élever la voix contre les Spartiates, à deſſein de les réunir. On remarquera que ce fut alors pour la premiere fois que les Grecs ſe laiſſerent corrompre par l'or des Barbares; tant il eſt vrai qu'ils étoient déja menacés de perdre cet eſprit d'unanimité & de juſtice, ces ſentimens d'honneur & de zele qui les avoient animés dans les premieres guerres contre les Perſes. Il ne paroît pas qu'on eût encore oſé marchander leur bras & leur pays; on étoit perſuadé qu'on le tenteroit en vain : les Perſes ne les regardoient pas comme des ennemis qu'on pût déſarmer avec de l'argent : ils avoient remarqué, dans tout le cours de leurs démêlés, que la même ame remuoit le corps entier, dont les membres ſuſpendoient leurs diviſions, & ſe réuniſſoient dans les communs dangers; que l'amour de la liberté & la défenſe du pays étoient les ſeuls principes qui les guidaſſent; & que la franchiſe, le courage & l'incorruptibilité formoient le caractere de la Nation. Tels étoient, en effet, les Grecs dans ces tems héroïques, & tels ils auroient continué d'être, ſi, contens de la gloire qu'ils s'étoient acquiſe dans leurs pays, ils euſſent réſiſté à l'ambition de ſe rendre formidables, en étendant leurs limites avec leurs conquêtes. Mais bientôt ils envoyerent des Colonies au loin; ils porterent leurs armes de tous côtés; ils ſe familiariſerent avec l'étranger; & ſi, par ces moyens, les ſciences, la politeſſe & les arts firent en Grece des progrès plus rapides, le luxe & la molleſſe les ſuivirent de près, & ſes peuples ſe livrerent aux délices des richeſſes & aux charmes de la volupté. Frappés de la pompe & de la magnificence des Perſes, ils en reçurent de

funeſtes impreſſions dès le premier pas qu'ils firent en Aſie ; & quoique dans toutes leurs expéditions contre ces peuples, ils aient toujours paru dirigés par des ſentimens de gloire, & qu'ils ſe ſoient conduits en vrais Grecs, on peut toutefois leur reprocher une ardeur trop marquée à s'enrichir par le ſac des Villes dont ils s'emparerent. En un mot, ils étoient maintenant poſſédés de la paſſion des richeſſes, & cette corruption ſe manifeſta par de cruels effets. Bientôt ils vendirent les prétentions qu'ils avoient en Aſie, & d'autres, profitant de leur avidité, acheterent, pour ainſi dire, la Grece même, & l'envahirent. Les Spartiates, fermement attachés à la ſévérité de leur diſcipline & de leurs loix, réſiſterent quelque tems à la contagion ; mais le mal étant devenu général, ils céderent à l'exemple de leurs voiſins, & le rendirent univerſel. Ce fut alors que chaque Etat, & même dans chaque Etat, les principaux Citoyens ſe livrant à des vues particulieres, ſans aucun égard pour l'intérêt public, on vit éclore cette diſſention & ces haines réciproques qui les aveuglerent ſur les dangers de la Nation, & ſur les moyens de les éviter.

Les Thébains, qui avoient embraſſé les premiers les intérêts des Perſes, ſe remuerent les premiers en leur faveur : pour fortifier leur alliance avec les Athéniens, ils leur envoyerent des Ambaſſadeurs, chargés de longues remontrances ſur l'état préſent des affaires : après quelques adroites inſinuations ſur le zele & l'affection que Thebes avoit toujours eu pour Athenes, ces Députés ſe déchaînerent contre le deſpotiſme des Spartiates, & leur repréſenterent, en concluant, qu'il étoit tems, ou jamais, de briſer le joug, & de recouvrer leur ancienne ſplendeur & leur premiere autorité. Les Athéniens n'avoient point eu de part

dans les distributions des Perses ; mais il ne falloit aucune précaution pour les déterminer à une rupture, dont ils attendoient l'occasion depuis si longtems.

Une piece de terre, qui fit éclore une querelle entre les Phociens & les Locres Opunces, donna lieu au premier acte d'hostilité par lequel la rupture éclata : ils invoquerent les uns & les autres la justice & le secours de leurs alliés : les Locres avoient été les agresseurs, à l'instigation des Thébains : une animosité particuliere contre Thebes, que les Spartiates jugerent à propos de déceler alors que plusieurs Etats armoient contre cette Ville, les jetta dans le parti des Phociens : ils ordonnerent à Pausanias de se mettre en marche avec les troupes du Péloponnese, & de suivre les traces de Lysandre, à dessein d'entraîner de leur côté les autres Villes de la Béotie, où ce Général avoit déja rassemblé des forces considérables, avec lesquelles il investissoit Haliarte : les Thébains s'avancerent promptement avec toutes les troupes, & tomberent sur Lysandre avant la jonction : Pausanias n'ayant pas eu le tems de le secourir, il perdit la bataille & la vie.

Ainsi périt ce grand-homme, après tant de services rendus à sa Patrie, qu'il éleva sur les ruines d'Athenes, à laquelle il donna le plus violent échec qu'elle eût jamais reçu ; qu'il éleva, dis-je, à un degré de puissance qu'elle n'avoit point encore atteint, & qu'elle n'atteignit jamais depuis : au reste, non moins puissant sur les Spartiates, que les Spartiates l'étoient sur les Asiatiques & sur le reste des Grecs, ils recevoient de lui la loi qu'ils les avoient mis en état de donner à leurs ennemis & à leurs alliés : les constitutions de l'Etat restreignoient suffisamment l'autorité des Rois ;

mais les pratiques de cet esprit intrigant, & le pouvoir dont il jouissoit, en considération de ses exploits, acheverent de l'anéantir, lors même qu'à la tête des armées on avoit le moins de droit de leur demander raison de leur conduite. L'expédition contre les Asiatiques, dans laquelle il accompagna Agésilas, en fournit une bonne preuve : c'étoit à lui qu'on faisoit la cour ; tout rouloit sur lui, & l'on n'achevoit rien d'important qu'il n'y mît la premiere ou la derniere main. Cette prééminence fut poussée au point de devenir injurieuse pour le Roi, qui se vit contraint d'en prendre connoissance, & de l'occuper sur les côtes de l'Hellespont, pour n'en être pas éclipsé plus long-tems. C'étoit peu pour lui d'avoir abrogé l'autorité des Rois, & établi son Décemvirat dans tous les Pays de conquête : il se frayoit encore une route au trône, où il comptoit se placer, en altérant la succession des Héraclides. Ceci n'est point une conjecture : après sa mort on trouva la preuve de ce projet dans un discours qu'il avoit écrit sur le Gouvernement, & que Léocratidas eut la générosité de supprimer, en disant qu'il étoit indigne des Spartiates d'accuser les mânes d'un citoyen à qui l'Etat avoit de si grandes obligations. C'étoit, sans contredit, un Général plein de bravoure & d'expérience ; mais l'ambition, la vanité, la dissimulation, l'avarice & la trahison faisoient le fond de son caractere. Avec ces mauvaises qualités, on sera peut-être surpris qu'il se soit soutenu si long-tems chez un Peuple aussi jaloux que le Spartiate, & sous un Gouvernement aussi sévere que le leur ; mais son intérêt dominoit sa fierté : il savoit plier dans l'occasion, & céder aux circonstances. Etoit-il nécessaire de ramper ? ce n'étoit plus un inflexible Lacédémo-

nien : doux & traitable, patient & ſoumis, il faiſoit ſa cour avec une adreſſe, qui peu conforme aux mœurs du Pays, n'étoit pas ordinaire en ſes compatriotes. C'eſt en oppoſition à ſes vices, & à la baſſeſſe de ſes principes, qu'on lui a comparé Callicratidas, auſſi grand Général, mais plus honnête-homme que lui. Callicratidas étoit ouvert, généreux, ſincere, équitable & modeſte ; incapable d'uſer d'aucune ſupercherie, quelque bien qu'il en pût revenir. Lyſandre étoit ſi jaloux de ſon mérite, que quand il eut ordre de lui réſigner le commandement de la Flotte, il n'oublia rien de ce qui pouvoit flétrir l'homme & déconcerter le Général : il pouſſa la malignité juſqu'à le priver du reſte des deniers deſtinés à la paie des matelots. Dans une conjoncture auſſi critique, il y avoit plus que de la petiteſſe dans cette action : c'étoit preſque trahir l'intérêt de la Patrie, & mettre ſon ſalut en danger : ainſi, tout bien conſidéré, Lyſandre, avec tous ſes grands exploits, ne paſſera jamais pour un bon citoyen. Ses compatriotes apprirent à abuſer, à ſon exemple, du pouvoir qu'ils tenoient de lui. Ce fut ſon inſolence & ſa vanité, ſes procédés cruels & tyranniques, maſqués du prétexte de rétablir la liberté, qui rendirent Lacédémone odieuſe à ſes voiſins : ils furent encore le germe de la mauvaiſe opinion qu'on conçut du Gouvernement de Lacédémone, & la ſemence des alliances qu'on forma contr'elle, & qui la conduiſirent à ſa ruine ; mais quelques vertus les avoient tellement aveuglés ſur les ſuites funeſtes de ſa conduite, qu'ils rendirent tous les honneurs poſſibles à ſa mémoire : ils condamnerent même à l'amende quelques jeunes-gens, qui abandonnerent ſes filles, qu'ils étoient ſur le point d'épouſer, parce que leur pere ne leur avoit pas

laiſſé la fortune qu'ils en attendoient. Il eſt certain qu'il ne ſe réſerva rien du butin qu'il fit dans la guerre contre les Athéniens ; preuve ſuffiſante de mérite chez les Spartiates. Un témoignage plus fort du regret qu'ils eurent de la perte de ce Capitaine, c'eſt que le ſeul Agéſilas leur parut digne de le remplacer. Agéſilas eut ordre d'abandonner la guerre d'Aſie, qu'il faiſoit avec ſuccès, & de venir au ſecours de ſa Patrie.

Pauſanias n'arriva donc qu'après l'action, ſans oſer rien entreprendre : il ſe contenta de redemander les corps de ceux qui étoient reſtés ſur le champ de bataille, & qu'il n'obtint qu'à condition qu'il évacueroit le Pays. Les Spartiates regarderent cette conduite comme une tache pour la Nation, & le condamnerent à mort. Mais il s'enfuit à Tégée, où il mourut.

Agéſilas s'occupa ſur la fin de la campagne à ravager le Gouvernement de Pharnabaſe ; à Daſcyllum, le quartier d'hiver de ce Général, il prit & pilla ſa tente : cependant il lui accorda une entrevue, dans laquelle Pharnabaſe lui repréſenta que, quoique l'honneur de ſon maître & la conſervation de ſon poſte euſſent exigé de lui quelques actes d'hoſtilité, il ne s'étoit jamais déclaré l'ennemi particulier des Spartiates ; qu'il leur avoit même rendu de bons offices dans la guerre contre les Athéniens, & qu'il étoit réſolu de ne rien entreprendre à leur déſavantage, autant qu'il le pourroit, ſans s'expoſer à perdre le commandement. Sur ces proteſtations, Agéſilas ſortit de ſa Province, deſcendit dans la plaine de Thebes, & ſe préparoit à s'avancer dans le Pays, lorſqu'il apprit que la Grece étoit en armes, & qu'il reçut ordre de rentrer dans la Laconie. Il obéit ſur le champ : cet hommage qu'il rendit aux loix de Olymp. XCVI. 3.

ſon Pays, a fixé l'attention des Hiſtoriens : c'étoit en effet marquer un grand empire ſur ſoi, que de s'arrêter au milieu de ſa carriere, & abandonner tout, par déférence pour les Ephores, qui le rappelloient dans le tems qu'il pourſuivoit avec ſuccès une guerre avantageuſe à l'Etat, & qu'il pouvoit ſe promettre la deſtruction entiere de l'Empire des Perſes. Il ne laiſſa que quatre mille hommes en Aſie, pour y conſerver les poſtes dont il s'étoit rendu maître, juſqu'à ce que les affaires de la Grece lui permiſſent de revenir & de pouſſer ſes conquêtes.

Mais les Spartiates ne purent attendre ſon retour : le danger preſſoit, & ils étoient ſur le point de ſe voir aſſaillis de tous côtés. Le Corinthien Timolaüs conſeilla d'entrer dans la Laconie, de tomber ſur eux, & de les écraſer avant qu'ils puſſent raſſembler leurs alliés : » Ils ſe mettront en marche ſeuls, dit-il ; mais ils ramaſſeront des forces en chemin faiſant, & leur nombre deviendra ſi grand, que nous ne ſerons plus en état de les arrêter : ſemblables aux rivieres foibles & guéables à leurs ſources ; mais dont les ruiſſeaux élargiſſent le lit, groſſiſſent les eaux, & augmentent la rapidité proportionnellement à la longueur de leurs cours. « Cet avis parut raiſonnable, & on réſolut de le ſuivre ; mais le tems qu'on perdit à conteſter ſur le commandement & ſur l'ordre de bataille, ſuffit aux Spartiates pour raſſembler les habitans d'Elis, de Sycione, d'Epidaure, de Trézene, & quelques autres, au nombre d'environ quatorze mille Fantaſſins & de treize cens chevaux. Ces troupes marcherent ſous les ordres d'Ariſtodeme, tuteur d'Agéſipolis, jeune Roi de Lacédémone. Les Athéniens, ſuivis des Argiens, des Béotiens, des Corinthiens & des Eubéens, étoient

au nombre de vingt-deux mille Fantaſſins & de deux cens Cavaliers. Les deux Armées camperent aux environs de Sycione, & à ſi peu de diſtance l'une de l'autre, qu'on en vint bientôt à un combat régulier. A peine l'action fut-elle engagée, que les alliés de Lacédémone furent mis en déroute; mais les Spartiates défendirent leurs poſtes avec tant de fermeté, & tomberent avec tant de fureur ſur les Athéniens qui formoient l'aile gauche, qui répondoit à leur droite, qu'ils remporterent une victoire qu'ils ne durent qu'à leur valeur. Ils laiſſerent à peine huit hommes ſur le champ de bataille; perte peu proportionnée à celle de l'ennemi & de ſes alliés.

Sur la nouvelle de cette victoire, qu'Agéſilas reçut à Amphipolis, il renvoya Dercyllidas en Aſie, pour affermir les Villes confédérées dans l'alliance, & continua ſa marche avec toute la diligence poſſible, mais non ſans quelqu'oppoſition. Les Thrales, Peuples de Thrace qui avoient vendu le paſſage ſur leur territoire à Xercès, lui demanderent cent talens & cent femmes: » Que ne viennent-ils donc, répondit ironiquement Agéſilas, recevoir ce qu'ils exigent ? « Il en fit un grand maſſacre tout en continuant ſa route. Il demanda le paſſage au Roi de Macédoine, qui lui fit répondre qu'il y penſeroit. » A la bonne heure, répondit Agéſilas; mais je paſſerai tandis qu'il y penſera. « Ce laconiſme déplut aux Macédoniens; mais n'étant pas encore en état de marquer du reſſentiment, ils ne troublerent point ſa marche: enfin, il arriva dans la Béotie, après la défaite d'un corps de Cavalerie Theſſalienne qui l'avoit chargé en queue. Ce fut là qu'on l'informa qu'il s'étoit paſſé une grande action ſur mer.

Artaxercès avoit équipé une Flotte, à la ſolli-

citation de Conon, qui la commanda de concert avec Pharnabaſe. Ces Amiraux, inſtruits que la Flotte des Spartiates & de leurs alliés, compoſée de cent-vingt bâtimens, étoit aux environs de Gnide, firent voile pour la Cherſonneſe, avec quatre-vingt-dix vaiſſeaux. Piſandre, l'Amiral des Lacédémoniens leva l'ancre, & fondit ſur eux: le premier choc lui fut avantageux; mais une partie de la Flotte des Perſes ſecourut l'autre ſi à propos, que le combat changea totalement de face, & que les alliés de Sparte ne ſongerent qu'à la retraite. Piſandre déſeſpéré, mais non découragé de cette déſertion, ſe précipita à travers l'ennemi, & trouva la mort qu'il cherchoit, après avoir fait des prodiges de valeur. Le reſte de la Flotte ſe hâta vers le continent: Conon la pourſuivit, prit cinquante vaiſſeaux. Les autres s'étoient déjà renfermés dans le port de Gnide.

Agéſilas apprit ce détail; mais jugeant à propos, ſinon de le ſupprimer, au moins de le déguiſer, il ſe hâta d'attirer l'ennemi au combat, avant que le bruit de cette défaite ne ſe répandît, & ne refroidît ſes troupes encore échauffées du ſuccès de la derniere action. Il ſe réunit donc aux alliés, & marcha contre les Athéniens, qui campoient dans la plaine de Coronée. Les Thébains commencerent l'attaque avec aſſez de chaleur; cependant ils furent repouſſés, & contraints de céder à l'opiniâtreté d'Agéſilas, qui, quoique dangereuſement bleſſé, ne ceſſa de combattre qu'il n'eût vaincu. Toute complette que fut ſa victoire, elle ne termina pas les hoſtilités, qui ſe perpétuerent par les incurſions réciproques des Spartiates en Attique, & des Athéniens en Laconie.

Les Corinthiens, dont le territoire étoit le théatre de la guerre, infeſtés par l'ennemi, ſur-

chargés par leurs alliés, déſolés de tous côtés, inclinoient à la paix que rejettoient leurs Magiſtrats & quelques citoyens corrompus par les Perſes. Cette diſſention occaſionna dans Corinthe un maſſacre, que les Spartiates ne manquerent pas de mettre à profit, en ſe joignant à une partie des mécontens pour écraſer l'autre. On introduiſit dans la Ville un corps de leurs troupes. Praxitas, qui les commandoit, défit un grand nombre d'Argiens, qui étoient accourus au ſecours de leurs amis, paſſa au fil de l'épée les Béotiens qui occupoient le port Léchée, & démolit une partie de leurs fortifications, que les Athéniens releverent. Cependant Agéſilas ravageoit la contrée des Argiens, & ſon frere Téleutias, pour lors Amiral, pénétrant dans le Golphe, s'emparoit de leurs vaiſſeaux, & détruiſoit leurs Arſenaux.

Pour arrêter ces ravages, les Athéniens groſſirent leur Armée d'un renfort, conduit par Iphicrate, dont l'expérience étoit infiniment au deſſus de ſon âge. Il avoit acquis à vingt ans de ſi grandes connoiſſances dans l'Art militaire, qu'on n'avoit jamais conçu de plus grandes eſpérances d'aucun Général.

Iphicrate étoit ſur le point d'arriver, lorſque les Béotiens & quelques autres firent ſonder Agéſilas ſur la paix. D'abord il rejetta leurs propoſitions avec dédain; mais la nouvelle que le Général Athénien avoit diſperſé les forces qu'il avoit laiſſées à Léchée, le rendit plus traitable, & les Députés moins ſoumis. En repréſaille de ſes hauteurs, ils lui demanderent ironiquement la liberté de retourner à Corinthe. Agéſilas les congédia, renforça la garniſon de Léchée, & revint à Sparte, après avoir perdu, par ſa derniere action, tout

l'honneur qu'il s'étoit fait dans le cours de cette campagne. Son abſence facilita les ſuccès d'Iphicrate ; il reprit toutes les places dont Praxitas & ſon beau-frere s'étoient emparés.

La guerre ſe continua en eſcarmouches & en incurſions : les Achéens, alliés des Spartiates, furent particuliérement infeſtés : ils demeurerent expoſés à la fureur des Acarnaniens, encouragés & ſoutenus par les Athéniens, dont ils étoient alliés ; mais Agéſilas porta le fer & le feu dans l'Acarnanie, & finit cette querelle.

C'eſt ainſi que les Spartiates ſe maintinrent, eux & leurs alliés, pendant quelque tems, à peu près dans le même état : leur puiſſance ſur terre n'étoit encore ni conſidérablement augmentée, ni déchue, mais les affaires maritimes tendoient à la décadence : les ſuites fatales de la journée de Gnide commençoient à ſe déclarer. Les Villes d'Aſie, ſur leſquelles ils avoient étendu leur juriſdiction, profitant du déſaſtre de leur Flotte, & des embarras qu'ils avoient alors ſur les bras, ſe révolterent, à la ſollicitation de Pharnabaſe, & chaſſerent leurs Gouverneurs, à condition qu'on leur laiſſeroit la liberté de ſuivre leurs loix. Conon ſeconda Pharnabaſe dans cette négociation ; il inſinua même à ce Général, que le meilleur moyen de s'aſſurer des Grecs Aſiatiques ; c'étoit de briſer leurs fers. On tenta la même révolution dans Seſte & dans Abyde ; mais la préſence de Dercyllidas garantit ces Provinces.

Olymp. XCVII. 1. L'année ſuivante, Pharnabaſe & Conon pourſuivirent les avantages de leur derniere victoire : ils deſcendirent ſur les côtes de la Laconie avec une Flotte qu'ils avoient exigée des Villes voiſines de l'Helleſpont, & les ravagerent. Après cette expédition, Conon repréſentant à Pharnabaſe

que

que le plus grand mal qu'il pût faire aux Spartiates, c'étoit de rétablir le Pirée, & de relever les murs d'Athenes, il en obtint cinquante talens pour les frais de ces ouvrages, auxquels ils furent employés, avec la permiſſion de faire voile pour ſa Patrie, & d'y conduire ſa Flotte.

Les Spartiates effrayés de la guerre qu'ils avoient à leurs côtés, & plus encore de la perte prochaine de la Souveraineté de la Grece, que les Athéniens pouvoient ſe promettre des avantages qu'ils avoient eus ſur eux, dépêcherent Antalcidas pour traiter de la paix avec les Perſes. Cet Ambaſſadeur s'adreſſa à Téribaze, Gouverneur de Sardes, & s'offrit à lui livrer toutes les Villes qu'ils poſſédoient en Aſie, à condition qu'on accorderoit une entiere liberté aux Inſulaires & au reſte des Grecs. Ces propoſitions ne pouvoient manquer d'être favorablement écoutées : mais les Athéniens & leurs alliés alarmés, envoyerent auſſi des Députés, à deſſein de croiſer la négociation, & de défendre leurs intérêts, & il ſurvint tant de difficultés ſur les prétentions relatives de tous ces Etats, que Téribaze ne ſe croyant pas ſuffiſamment autoriſé par ſes inſtructions préſentes pour conclure ſéparément avec les Spartiates, le Traité fut ſuſpendu ; mais, par un effet de la bonne volonté, ou plutôt de la politique de ce Gouverneur, qui ſongeoit à rapprocher, par la crainte, les autres Etats des propoſitions que Sparte lui faiſoit, il fournit à cette République de quoi entretenir une Flotte en mer. Olymp. xcvii. 2.

Les Spartiates obtinrent encore de Téribaze la perte de Conon. Pour ſatisfaire à ſes inſtructions, l'Ambaſſadeur Lacédémonien ne manqua pas de le rendre ſuſpect, & de le peindre comme le tiſon d'une guerre qu'il n'avoit allumée que pour ſou-

tenir les Athéniens aux dépens des Perſes. Le fait étoit vrai, & Antalcidas lui donna tant d'évidence, que Téribaze jugea à propos de ſe ſaiſir de cet Amiral, & de le reſſerrer, juſqu'à ce qu'il ſût de ſon Maître comment il en devoit diſpoſer. Cet Athénien attendoit alors à Sardes l'événement des négociations. Quelques Hiſtoriens diſent que Téribaze l'envoya à Artaxercès, qui le fit mettre à mort; d'autres, qu'il s'échappa de la priſon, & que ce Gouverneur favoriſa ſa fuite : mais cette opinion n'eſt pas vraiſemblable ; car Conon ne reparut ni dans la Grece, ni dans la Perſe : d'où nous concluons qu'il mourut alors victime d'un zele mal-entendu, qui lui ferma les yeux ſur ce que les conjonctures préſentes lui permettoient, ou ne lui permettoient pas ; il s'étoit volontairement exilé chez les Perſes : il en avoit obtenu la faveur & la confiance, la protection & des ſecours : en les intéreſſant dans ſa querelle, il avoit diſſipé la Souveraineté des Spartiates, & réparé, à leurs frais, les déſaſtres des Athéniens ; mais non content de ces avantages, il s'aviſa de comploter en même tems contre ſes bienfaiteurs ; il médita de leur enlever des Villes, d'annexer les Provinces entieres d'Ionie & d'Æolie aux domaines d'Athenes, & cela ſous prétexte de les ſouſtraire à la tyrannie de Sparte, & de les conſerver à la Perſe. Cet artifice fut dévoilé, & l'on ne trouva point dans ces procédés la reconnoiſſance qu'on avoit lieu d'attendre des ſervices qu'il avoit reçus. A vrai dire, on ne peut juſtifier cette action que par un faux principe, qui n'étoit que trop accrédité chez les Grecs, pour qui rien n'étoit ſacré, lorſqu'il s'agiſſoit de la gloire ou des intérêts de la Patrie. Ce ſentiment anéantiſſoit en eux les notions les plus communes de la Juſtice : les Spar-

tiates, si rigides en toute autre circonstance, étoient si relâchés sur cet article, que l'utile n'avoit rien de déshonnête pour eux. Au reste, Conon prétendoit peut-être, par cette conduite singuliere, se laver de l'affaire d'Ægos-Potamos. Cornelius-Népos assure qu'il n'étoit pas à l'Armée lors de cette action, & que son absence fut la cause de la défaite : mais l'opinion la plus naturelle & la plus authentique, c'est qu'il commanda, & que se voyant accablé par Lysandre, il prit la fuite avec huit ou neuf vaisseaux, & se retira en Chypre. Cela s'accorde avec ce que nous savons d'ailleurs, que la honte & la crainte l'empêcherent de rentrer dans Athenes, où il ne reparut, en effet, que plusieurs années après cet échec, lorsqu'il crut que ses services avoient suffisamment effacé cette tache. Sa trahison étoit la seule chose qu'on pût lui reprocher : on avoit de bonnes preuves de son courage & de sa capacité : les Spartiates, dont il étoit devenu la terreur, résolus de s'en défaire, à quelque prix que ce fût, s'abaisserent aux plus viles soumissions pour obtenir sa perte : la frayeur qu'il avoit répandue dans leur Armée, fut la cause de la paix honteuse qu'ils conclurent avec les Perses : enfin, nous pouvons regarder Conon comme le premier auteur de la ruine des Lacédémoniens, dont la décadence commença sous son commandement.

Téribaze porta lui-même en Cour les offres qu'on lui faisoit, & rendit compte à Artaxercès de ce qu'il avoit déja fait, dans le dessein d'en recevoir de nouvelles instructions sur ce qui lui restoit à faire. Sur ces entrefaites, Struthas fut envoyé dans l'Asie-Mineure, avec ordre de veiller à la sûreté des places maritimes. Ce nouveau Général, indigné de l'expédition d'Agésilas, n'a-

voit pas pour les Spartiates toute la bonne volonté de ſon prédéceſſeur. Thymbron eut ordre de marcher contre lui : il étoit à la tête d'un corps de troupes aſſez conſidérable, & ſes premiers pas furent heureux ; mais s'étant imprudemment écarté, dans l'eſpoir de faire du butin, Struthas le ſurprit, mit ſon détachement en déroute, & le tua. Diphridas plus prudent, ou plus expérimenté, raſſembla les reſtes de l'Armée, & ſe maintint dans la poſſeſſion des Villes que Thymbron avoit ſubjuguées.

Olymp. xcvii. 4. La forme du Gouvernement partageoit alors les Rhodiens en deux factions ; les uns, appuyés des Athéniens, étoient pour la Démocratie ; & les autres, encouragés par les Spartiates, demandoient l'Oligarchie. Ces derniers diſperſés par leurs antagoniſtes, & chaſſés de l'Iſle, porterent leurs plaintes à Lacédémone, & Ecdique accourut à leur ſecours avec huit vaiſſeaux : mais ces forces n'étant pas ſuffiſantes pour une entrepriſe conſidérable, l'Amiral Téleutias partit avec vingt-ſept vaiſſeaux, & rétablit l'Oligarchie, avec les exilés. Cette révolution importoit trop aux Athéniens, pour en négliger les ſuites : ils comprenoient bien que leur Souveraineté dans cette Iſle dépendoit de la forme du Gouvernement : ils dépêcherent donc Thraſibule, avec ordre de remettre les choſes dans leur premier état. Avant que de rien tenter ſur Rhodes, Thraſibule paſſa en Thrace, où il engagea deux Princes de la Perſe dans les intérêts d'Athenes : enſuite il s'aſſura de Byzance, de Chalcis, & de quelques autres Villes ſituées ſur les côtes de l'Helleſpont, & vint châtier les Lesbiens, qui tous, excepté les habitans de Mytilene, s'étoient jettés dans le parti des Spartiates. Après ces premiers ſuccès, il fit voile

pour Rhodes. Il avoit, en chemin faiſant, levé quelque tribut dans Aſpende : les habitans de cette Ville, maltraités dans la ſuite par ſes ſoldats, ſe ſouleverent, & le maſſacrerent dans ſa tente.

Telle fut la fin de cet illuſtre citoyen, qui mérita le nom de *Libérateur d'Athenes*, à d'auſſi juſtes titres qu'aucun de ceux qui la défendirent dans la guerre des Perſes : nous n'avons, pour en être convaincus, qu'à conſidérer cette Ville ſous la tyrannie des trente ; lorſque du petit nombre qui échappa aux dangers d'une longue guerre, les uns furent maſſacrés, & les autres bannis, & leurs biens confiſqués ; lorſque l'adminiſtration n'étoit qu'une ſuite de rapines & d'injuſtices ; lors enfin, que le peu d'honnêtes-gens qui reſtoient, contens de gémir ſur la perte de la liberté, n'oſoient rien entreprendre pour la recouvrer. C'eſt dans ces conjonctures que Thraſibule s'éleve ſeul, pour ainſi dire, contre la puiſſance de trente Tyrans réunis. Nous avons déja remarqué avec quelle prudence, quel zele, quelle intrépidité il ſe conduiſit : ajoutons une réflexion que d'autres ont déja faite ; c'eſt que l'extrême difficulté de ſon entrepriſe en fit le ſuccès. Les trente regarderent ſes premiers efforts avec tant de mépris, qu'ils négligerent leur ſûreté : cependant le deſſein de Thraſibule s'avançoit, & le nombre de ſes compagnons ſe multiplioit : enfin, les oppreſſeurs le voyant en état de réſiſter, lui offrirent une place dans leur aſſemblée. Mais pouvoient-ils ſuppoſer qu'un homme capable de former & de pouſſer un projet tel que le ſien, acceptât d'autres conditions que l'anéantiſſement de la tyrannie & la liberté de ſon Pays ? Son amour pour la Patrie, ſon attachement à ſes intérêts, ſon courage & ſa conſtance le mettent de niveau avec les plus grands

hommes de ſon tems. Les actions de la plupart d'entr'eux ont peut-être fait plus de bruit dans le monde ; mais elles n'ont point un mérite plus ſolide & plus vrai que les ſiennes : auſſi Cornelius-Népos dit-il de lui, que ſi la vertu n'a pas beſoin du relief de la fortune pour mériter nos hommages, Thraſibule doit avoir la premiere place entre les Héros.

Les Spartiates envoyerent alors Anaxibius avec quelques vaiſſeaux & peu d'argent, pour réparer les pertes qu'ils avoient faites ſur l'Helleſpont : mais les Athéniens, attentifs à conſerver les places que Thraſibule avoit recouvrées, commanderent Iphicrate avec huit vaiſſeaux & douze cens hommes d'équipage, qui preſque tous avoient ſervi ſous ſes drapeaux dans l'expédition de Corinthe. Avant qu'il y eût eu d'action conſidérable, Iphicrate ſurprit Anaxibius dans une embuſcade qu'il lui tendit ſur la route d'Abyde : le Spartiate voyant qu'on fondoit ſur lui : *Penſez à vous*, dit-il à ſes ſoldats ; *pour moi, il faut que je périſſe ici* : en effet, il fut tué avec un grand nombre d'autres braves gens qui perdirent la vie à ſes côtés.

Olymp. xcvii. 4.

Tandis que ces choſes ſe paſſoient au loin, les Æginetes infeſtoient les côtes de l'Attique : les Athéniens deſcendirent dans l'Iſle, & les tenoient, pour ainſi dire, bloqués par mer & par terre ; mais ces Inſulaires, aſſiſtés des Spartiates, qui avoient excité la querelle, les repouſſerent, & renouvellerent leurs incurſions. Chabrias marcha contre eux, & les humilia par une victoire qui rendit la ſécurité à ces mers. Enſuite il eut ordre de ſecourir Evagoras, Roi de Chypre, & l'ami du Peuple d'Athenes : les Spartiates profiterent de ſon abſence, & formerent le deſſein d'entrer dans le Pirée ; ce que Télautias exécuta pendant la nuit : la plupart des Mariniers étoient à terre : il

s'empara de pluſieurs vaiſſeaux marchands, & de trois ou quatre bâtimens, il en coula à fond, & en fracaſſa autant qu'il put, dans le peu de tems qu'il mit à cette action; & ayant jetté la Ville dans une conſternation générale, il ſe retira, en ravageant la côte, pillant tout ce qui lui tomba ſous les mains, & emmenant avec lui juſqu'à des bateaux de Pêcheurs.

C'eſt ainſi que ces deux Républiques piraterent long-tems l'une ſur l'autre, ſans en venir à une action générale & déciſive. Mais enfin, les Athéniens haraſſés de tous côtés, les Spartiates chargés de plus de garniſons qu'ils n'en pouvoient entretenir, & abandonnés de leurs alliés, & les autres Etats épuiſés d'argent & raſſaſiés de la guerre, s'accorderent à faire la paix avec les Perſes. Téribaze avoit reçu de la Cour plein pouvoir de traiter avec eux. On conclut donc, à condition que toutes les Villes des Grecs Aſiatiques rentreroient ſous la domination des Perſes, ſans en excepter les Iſles de Clazomène; que les Athéniens conſerveroient dans Lemnos, Imbrus & Sciros, la juriſdiction qu'ils y exerçoient de tems immémorial, & que le reſte de la Grece jouiroit d'une entiere liberté. Les ſeuls Thébains refuſerent de ſouſcrire à ces articles, & d'abdiquer le droit qu'ils avoient ſur les Villes de la Béotie; mais ils abandonnerent dans la ſuite des prétentions qu'ils n'étoient pas en état de défendre, & ſignerent le Traité.

On date communément cette paix, appellée la *Paix d'Antalcidas*, de la ſeconde année de la quatre-vingt-dix-huitieme Olympiade: » ſi toutefois, dit Plutarque, la ruine & le déshonneur de la Grece mérite le nom de paix. « On abandonnoit, par ce Traité, tout ce qu'Agéſilas avoit conquis, & tout ce que les Grecs avoient poſſédé dans l'A- A. M. 3618. Olymp. XCVIII. 1.

ſie, depuis l'origine de la Nation. C'étoit plus que le Perſe n'eſpéroit, & n'eût oſé demander, ſi le Spartiate, à ſa honte éternelle, n'en eût fait les premieres ouvertures, dans la crainte que les Athéniens ne revendiquaſſent la Souveraineté de la Grece. Pendant pluſieurs ſiecles, on avoit regardé ces Colonies Aſiatiques, comme des Provinces de Grece; c'étoit, ſous prétexte de défendre leur liberté, & de les maintenir dans leurs droits, qu'on avoit entrepris la derniere guerre. En concluant la paix, les Spartiates ſacrifioient donc une partie de la Grece, pour ſe conſerver la tyrannie ſur l'autre; c'étoit auſſi leur projet, & Antalcidas fut un homme digne de le conduire. Arrivé à la Cour des Perſes, pour hâter la concluſion du Traité, ſon premier ſoin fut de ſe conformer à leurs coutumes; toujours prêt à ſe livrer à leurs plaiſirs, il pouſſa la complaiſance juſqu'à jouer le rôle de Bouffon, & à parodier dans une danſe ridicule Léonidas & Callicratidas, dont les noms étoient en vénération chez les Spartiates, pour avoir été dans leur tems la terreur & le fléau des Barbares. C'eſt en proſtituant ainſi le caractere d'Ambaſſadeur, & en immolant, avec la liberté de ſon Pays, la gravité des mœurs, qu'il ſe concilia la bienveillance d'Artaxercès, dont il reçut des marques particulieres de faveur & de diſtinction: ce qui doit étonner, eu égard à l'averſion naturelle que ce Prince avoit pour les Lacédémoniens, qu'il regardoit comme les plus impudens de tous les mortels. Malgré les honneurs & les careſſes qu'il dut à la triſte négociation dont il étoit chargé, il ſubit le ſort commun à tous les Agens de cette eſpece. Les Spartiates réduits à la derniere extrêmité, le députerent une ſeconde fois à la Cour des Perſes, pour en obtenir quelques ſe-

cours. Artaxercès, dont il s'étoit flatté d'avoir les bonnes graces, le reçut avec froideur & mépris. De retour à Lacédémone, il essuya le même traitement de la part de ses compatriotes. Enfin, effrayé du pouvoir & de l'autorité des Ephores, il prit le parti de se laisser mourir de faim.

HISTOIRE DE GRECE.

LIVRE TROISIEME.

Des affaires de Grece depuis la Paix d'Antalcidas, juſqu'à la mort de Philippe de Macédoine ; ce qui comprend l'eſpace de 51 *ans.*

CHAPITRE PREMIER.

Depuis la Paix d'Antalcidas, juſqu'à la Bataille de Leuctre ; ce qui comprend l'eſpace de 17 *ans.*

TELLE étoit la nature du dernier Traité, que quoique conclu particuliérement avec les Perſes, les Grecs ſe trouvoient engagés à l'exécuter entr'eux : un des principaux articles portoit même, que les Etats contractans ſe réuniroient avec le Roi de Perſe, pour ſubjuguer les réfractaires, au cas qu'il

y en eût. Les Spartiates, que les déſaſtres de la Grece n'empêchoient point d'affecter le Deſpotiſme, expliquerent bientôt cette clauſe au gré de leur intérêt ou de leur paſſion, & s'armerent contre leurs voiſins, ſous prétexte qu'ils étoient les auteurs du Traité, & qu'ils ſervoient de caution aux Perſes.

Ils commencerent par les Mantinéens. Un an après la paix, Agéſipolis, Roi de Lacédémone, eut ordre de raſer leurs fortifications; ce qu'il exécuta, en dirigeant contr'elles le cours d'une riviere, qui traverſoit la Ville. Bientôt les murs battus & minés menacerent ruine, & les habitans, ſans eſpoir de ſoutenir le ſiege, demanderent à capituler. Cimon avoit jadis employé le même ſtratagême contre Eion, Ville ſituée ſur les bords du Strymon. Les Mantinéens furent chaſſés de leur Ville, & diſperſés dans des villages: triſte effet de la vengeance des Spartiates, irrités de ce qu'ils avoient pris parti contr'eux dans les dernieres guerres, & réſolus de les réduire dans un état à n'en avoir plus rien à craindre. S'ils en uſerent moins ſévérement avec quelques petits Etats qui n'étoient pas moins coupables que les Mantinéens, on remarqua toujours, à leurs hauteurs, qu'ils prétendoient être obéis. On les vit, à la vérité, quelquefois venger les injures, rappeller les exilés, appaiſer les différends, & perſuader, par ces actes de juſtice, qu'on leur devoit la liberté, & qu'ils ſongeoient moins à leurs avantages particuliers, qu'au bien des Peuples qu'ils contraignoient à ratifier le Traité; mais cette politique n'étoit qu'un moyen plus adroit de ſe les attacher, dans le tems même qu'ils en obtenoient une ſubordination dont ils étoient jaloux. Les grands Etats ne furent pas à l'abri de leurs entrepriſes; ils force-

rent les Corinthiens à retirer les garnisons qu'ils avoient dans Argos, & ils délivrerent les Villes de la Béotie de la domination des Thébains. Cette conduite rétablit un peu leur réputation, & dissipa, pour le moment, la haine qu'ils avoient encourue pendant la derniere guerre.

De tous les Peuples à qui ils eurent affaire, aucun ne leur résista si vigoureusement que les Olynthiens: leur fortune avoit été brusque & brillante: ils s'étoient rendus maîtres de toutes les places circonvoisines; ils avoient envahi une grande partie de la Macédoine; Pella, capitale de ce Royaume, & beaucoup d'autres Villes étoient en leur puissance: heureux imitateurs de la politique des Spartiates, ils avoient presque chassé Amyntas de ses Etats, sous prétexte de délivrer ces contrées de sa tyrannie. Les habitans d'Acanthe & d'Apollonie, dans la nécessité d'accepter le joug, ou d'implorer du secours, s'adresserent aux Spartiates, qui voyant la grandeur d'Olynthe d'un œil jaloux, prirent ces Villes sous leur protection, & leur dépêcherent deux mille hommes, sous les ordres d'Eudamidas, qui reprit Potidée, & fortifia quelques endroits de la Thrace, tandis que Phœbidas son frere s'avançoit avec un corps de troupes plus considérable.

Olymp. xciv. 3. Mais il lui survint en route un accident important, par l'influence inopinée qu'il eut sur les affaires de la Grece; arrivé sous les murs de Thebes, il trouva cette Ville divisée en deux factions; Isménias étoit à la tête de l'une, & l'autre obéissoit à Léontiade: tous les deux étoient Polémarques, ou Gouverneurs de la Cité; mais Léontiade, dont le cœur étoit Spartiate, livra la citadelle à Phœbidas, ne pouvant espérer de l'emporter autrement sur son collegue. Isménias fut incontinent

saisi, & tout son parti dissipé : la plupart de ses adhérens se retirerent dans Athenes, au nombre de quatre cens. Ce coup de main fit grand bruit dans cette contrée, & dans tout le reste de la Grece : les Spartiates en rougirent : ils ne pouvoient accuser les Thébains d'aucune infraction ; ils avoient religieusement observé le Traité, depuis qu'ils l'avoient accepté : leurs démêlés domestiques n'avoient rien de commun avec les affaires publiques ; & Phœbidas n'ayant aucun ordre de s'en mêler, alloit éprouver le ressentiment de sa République, lorsqu'Agésilas, qui peut-être étoit du complot, prit sa défense, présenta cette action sous des jours favorables, & conclut qu'il importoit peu par quel ordre elle eût été faite, pourvu qu'elle fût avantageuse à l'Etat ; ajoutant qu'en pareil cas, il étoit ridicule d'attendre des ordres. Ces raisonnemens étoient dans les principes du Gouvernement ; aussi l'entreprise fut-elle approuvée, & cependant l'auteur puni. Phœbidas, dit Plutarque, fut, par une contradiction manifeste, privé de sa dignité, & condamné à un amende de dix mille dragmes. Polybe, en accusant les Ætoliens d'un pareil procédé, les compare aux Spartiates, qui, lorsque Phœbidas, sans égard pour la justice & la foi des Traités, s'empara de la citadelle de Thebes, punirent la trahison, & n'évacuerent point la place ; comme si le châtiment du coupable réparoit, dit-il, sa faute, & que l'amende de Phœbidas dédommageât les Thébains de la perte de leur citadelle. Je vais rapporter, à cette occasion, une réflexion du même auteur, sur la conduite des Spartiates, qui annoncerent, dans la proclamation de la paix, la liberté à toutes les Villes, sans rappeller aucun des Gouverneurs qu'ils y avoient placés : sur quoi

il ajoute que c'eſt le comble de la folie & de la méchanceté, que de prétendre qu'un homme n'a qu'à fermer les yeux pour empêcher les autres de l'appercevoir.

Cependant les Spartiates demeurerent en poſſeſſion de la citadelle, aſſurerent l'adminiſtration à Léontiade, & lui donnerent, pour collegue, Archias, un de ſes complices : ils informerent enſuite contre Iſménias, qui fut accuſé d'avoir reçu de l'argent des Perſes, entretenu des correſpondances avec eux, & occaſionné les troubles de l'Etat. Iſménias interrogé ſur ces griefs par trois Commiſſaires Lacédémoniens, aſſiſtés des Députés des grandes Villes, fut condamné à mort.

Les Spartiates aſſurés des Thébains, continuerent la guerre contre les Olynthiens : on donna le commandement à Téleutias, qui les défit avec le ſecours d'Anupétas, ſous les murs mêmes d'Olynthe, ravagea le Pays, & revint en quartier d'hiver. La campagne ſuivante, les Olynthiens plus heureux, taillerent en pieces une partie de l'Armée des Spartiates, & maltraiterent le reſte, qui s'étoit avancé juſqu'aux portes de leur Ville, où Téleutias périt. On accuſe ce Général d'avoir montré, dans cette occaſion, plus de paſſion & d'emportement qu'il ne convenoit à ſa dignité. Quoi qu'il en ſoit, il avoit juſqu'alors bien mérité de ſa Patrie, en rempliſſant avec honneur les poſtes de Commandant & d'Amiral : il étoit riche & libéral. Au retour de ſa premiere expédition, les troupes l'environnerent, & le couronnerent de guirlandes ; tant il s'en étoit fait aimer. Auſſi Xénophon dit-il, qu'il eſt plus à eſtimer par ſon adreſſe à ſe concilier l'affection du ſoldat, que par les richeſſes qu'il poſſéda, ou que par les dangers qu'il courut. Quel que fût ſon mérite per-

sonnel, nous ne pouvons disconvenir qu'il ne dut une bonne partie de sa fortune & de son élévation à la protection d'Agésilas, son beau-frere.

Auſſi-tôt qu'on apprit la mort de Téleutias, on lui nomma pour ſucceſſeur Agéſipolis. Ce nouveau Général trouva les reſtes de l'Armée en fort mauvais état : cependant, après avoir raſſemblé les troupes que la derniere action avoit diſperſées d'un & d'autre côté, il prit Torone, Ville alliée des Olynthiens, & ravagea le Pays; mais peu fait aux fatigues de la guerre & à l'inclémence des ſaiſons, les chaleurs lui cauſerent une fievre dont il mourut : il fut regretté d'Agéſilas, qui avoit toujours vécu avec ce collegue en bonne intelligence. Lorſqu'Agéſipolis monta ſur le trône, il y eut entr'eux quelqu'émulation ſecrete, que ſon rival ne laiſſa pas ſubſiſter : ſon ambition fut alarmée. Le jeune Prince étoit d'un caractere doux & facile, mais indolent & ennemi des affaires. Agéſilas cultiva ces diſpoſitions favorables à ſes vues; & pour l'écarter de l'adminiſtration, il l'occupa de chevaux & de chiens, l'embarqua dans des intrigues galantes, & pouſſa cette lâche politique juſqu'à lui donner le goût des plus infames plaiſirs.

Polybiade ſuccéda à Agéſipolis, aſſiégea Olynthe, & la prit par famine. Il impoſa aux habitans les conditions ſuivantes, » que les amis & les en- » nemis de Lacédémone ſeroient auſſi les leurs, » & qu'ils entreroient dans toutes ſes guerres en » qualité d'alliés. « Olymp. C. 1.

Cette guerre dura trois ans, & finiſſoit à peine, que les Spartiates marcherent contre les Phliaſiens, pour avoir maltraité quelques exilés, qu'ils venoient de rétablir, & que leurs concitoyens mirent à l'amende, parce qu'ils avoient imploré leur

protection. Les Ephores céderent à leurs sollicitations, déclarerent la guerre, & ordonnerent à Agésilas de rendre justice aux exilés, & de châtier les factieux. Sur le refus de livrer la citadelle, ce Général assiégea la Ville : les Phliasiens se défendirent avec courage ; ils emprisonnerent même, dans le commencement du siege, quiconque osoit parler de capitulation; mais enfin, réduits à la derniere extrêmité par la disette des vivres, ils envoyerent des Députés aux Ephores, pour en obtenir les plus douces conditions qu'ils pourroient : cependant Agésilas mit garnison dans la Ville, & revint dans la Laconie, après avoir employé plus de dix-huit mois à cette expédition.

Sous prétexte de travailler à l'exécution du Traité, en rendant aux Cités la liberté, & en rétablissant la balance entre les Etats, les Spartiates étoient parvenus à un degré de puissance qui les rendit supérieurs à tous leurs rivaux ; mais un échec imprévu troubla la sécurité dont ils jouissoient : les Thébains, fatigués du joug qu'ils portoient depuis plus de quatre ans qu'on s'étoit emparé de leur citadelle, tenterent de le briser, au hasard de se perdre. Ceux qui s'étoient réfugiés dans Athenes, entretenoient une correspondance secrete avec les restes de leur parti, & quelques citoyens bien intentionnés. Phillidas, Secrétaire des Polémarques, étoit de ce nombre ; il leur conseilla d'introduire dans la Ville un nombre compétent d'exilés, & Charon, un des principaux citoyens, leur offrit sa maison pour retraite. Le jour est fixé, les exilés sortent d'Athenes ; douze des plus intrépides s'offrent à entrer dans Thebes, tandis que leurs compagnons attendront, à quelque distance, l'issue de leur entreprise. Le jeune & brave Pélopidas se présenta le premier : la

Olymp. C. 2.

part

part qu'il eut dans ce projet & dans ſon exécution, annonçoit à ſa Patrie les ſervices qu'elle en devoit eſpérer dans la ſuite. Il fut ſuivi de Mellon, qu'on dit avoit concerté la révolution avec Phillidas. Ces Chefs & leur dix aſſociés ſe déguiſèrent en Payſans, ſe répandirent dans la campagne avec des chiens & des inſtrumens de chaſſe, paſſerent ſans être ſoupçonnés, entrerent dans la Ville, & ſe rendirent chez Charon, où trente-ſix de leurs Confédérés ne tarderent pas à les rejoindre. On étoit convenu que Phillidas donneroit le même jour une fête à Archias & à Philippe, les deux Gouverneurs que les Spartiates avoient mis en place; & que pour la rendre complette, il engageroit les plus belles femmes de la Ville à en faire les honneurs. Tout étant ainſi diſpoſé, les conſpirateurs ſe partagent en deux bandes; l'une, commandée par Charon & Mellon, devoit attaquer Archias & ſa troupe: en effet, lorſque l'ivreſſe commença à s'emparer des convives, ils entrerent dans la ſalle, leurs armures couvertes d'ajuſtemens de femmes, & leurs viſages de feuilles de pampre & de lierre, & maſſacrerent Archias, Philippe, & tous ceux que déſigna Phillidas. Un inſtant avant le maſſacre, Archias reçut un Courier d'Athenes, qui le conjura, au nom de la perſonne qui l'envoyoit, d'ouvrir ſur le champ ſes dépêches, qui contenoient une affaire importante; c'étoit le détail de la conſpiration; mais ce Gouverneur, occupé du plaiſir, les mit à l'écart, & lui répondit en ſouriant: *à demain les affaires;* ce qui devint dans la ſuite un proverbe.

Pélopidas & Damaclide, à la tête de la ſeconde bande, allerent droit chez Léontiade, qui dormoit alors: ils eſcaladerent ſa maiſon. Léontiade prit

l'alarme, ſe leva, les reçut à la porte de la chambre, les armes à la main, & poignarda Céphiſodore, qui ſe préſenta le premier à ſes coups ; mais Pélopidas fondit ſur lui, & le tua, après un combat opiniâtre. On expédia, ſur le champ, Hypate, ſon voiſin & ſon ami : les deux troupes ſe rejoignirent enſuite, & firent avertir les exilés qu'ils avoient laiſſés dans l'Attique, de ſe hâter.

Cependant la Ville entroit en rumeur : en un moment toutes les maiſons furent illuminées, & les rues pleines de citoyens : ils couroient ſans ſavoir où ils alloient, & ils attendoient avec impatience, que le jour vînt diſtinguer l'ennemi de l'ami, & les éclairer ſur le parti qu'ils avoient à prendre. Mais les exilés arriverent alors, ſe montrerent en armes, & Pélopidas à leur tête ; les Prêtres, les mains chargées de couronnes, les environnoient, proclamant la liberté, & exhortant le Peuple qui s'étoit aſſemblé, à combattre pour ſes Dieux & pour ſa Patrie. Ce début étoit heureux ; mais le difficile reſtoit à faire. Les Spartiates étoient en poſſeſſion de la citadelle, où ils avoient placé une garniſon de quinze cens hommes, ſans compter un grand nombre de citoyens, qui leur étoient dévoués, & qui s'y étoient retirés dans le trouble de la nuit paſſée.

Plutarque, après avoir ſuivi fort exactement les premieres démarches des exilés, paſſe légérement ſur le reſte de l'entrepriſe ; il ſe contente de dire que Pélopidas, ſecondé de Charon & de Mellon, bloqua la citadelle, & la reprit, avant que le Spartiate pût ſecourir la garniſon ; mais il n'eſt pas raiſonnable de croire que cette action fut l'affaire d'un jour, & l'ouvrage d'un ſi petit nombre de ſoldats.

Diodore de Sicile peut ſuppléer à ce que Plu-

tarque paroît avoir omis. Il raconte que les Athéniens envoyerent le lendemain au secours de Pélopidas, quatre mille hommes d'Infanterie & deux mille chevaux, & que ces troupes, réunies à celles des autres Villes de la Béotie, formerent un corps de sept mille hommes, avec lequel Pélopidas investit la citadelle, qui se rendit au bout de quelques jours, faute de provisions. D'autres assurent que la garnison capitula, plus par crainte que par nécessité, & que les Spartiates mirent à mort celui qui la commandoit. La citadelle reprise, tout étoit fait: les Thébains recouvrerent ainsi leur ancienne liberté, & poserent le premier degré de leur grandeur future.

Cette action a tant de ressemblance avec l'affaire de Thrasibule, soit que l'on considere le nombre & le courage des auteurs, les dangers & la conduite des entreprises, ou qu'on les compare dans le succès, & dans les suites, qu'on l'appella sa *Sœur*. Celle-ci fut le modele de Pélopidas, lorsqu'il exhorta ses compagnons d'exil à fuir la dépendance servile où ils vivoient, & à se soustraire au caprice de ces Orateurs, dont l'éloquence toute puissante les tenoit dans de perpétuelles alarmes. » Thrasibule, leur disoit-il, sortit de Thebes, & vint anéantir la tyrannie dans Athenes: retournons sur ses pas; sortons d'Athenes, & allons mettre Thebes en liberté «.

Les Spartiates, furieux de la perte d'une place qu'ils avoient usurpée, envoyerent contre les Thébains le Roi Cléombrote, dans le fort de l'hiver. Il marcha, & revint, après avoir défait quelques partis peu considérables, laissant Sphodrias, Gouverneur de Thespies, à la suite de ses desseins. Les Athéniens, qui craignoient que la protection qu'ils accorderoient aux Thébains, ne leur mît les

Spartiates à dos, leur refuſerent du ſecours ; mais les Thébains, qui ſeuls ne ſe trouvoient pas en état de faire tête aux Spartiates, eſſayerent de jetter de la méſintelligence entre Athenes & Lacédémone, & de décider, par cette ruſe, les Athéniens en leur faveur : conſéquemment, ils attirerent ſecrétement en négociation Sphodrias, & lui conſeillerent de ſurprendre le Pirée : action, diſoient-ils, qui vous comblera d'honneur, & que l'Etat, qui y verra ſon avantage, ne manquera pas d'approuver. Sphodrias, ambitieux & brave, mais indiſcret & mal aviſé, céda à des préſens, accompagnés de louanges qui flattoient ſa vanité : il s'approcha d'Athenes, à la faveur des ténebres, réſolu de commencer ſon attaque de grand matin ; mais s'étant mis trop tard en route, le jour le ſurprit aux environs d'Eleuſis, & fit échouer ſon deſſein. Cependant les Athéniens, paſſant de la crainte à l'indignation, jetterent en priſon les Ambaſſadeurs de Sparte ; mais l'Etat déſavoua l'entrepriſe, & rappella ſon auteur, pour rendre compte de ſa conduite. Agéſilas, à la ſollicitation, dit-on, de ſon fils Archidame, qui étoit en intrigue avec Cléonime, fils de Sphodrias, prit ſa défenſe, repréſenta qu'on alloit perdre un brave homme, & que la République avoit beſoin de pareils Officiers, & il fut abſous. Cet attentat, commis ſans aucun motif, & dans une paix profonde, n'étoit pas différent de celui de Phœbidas, quoiqu'il n'eût pas le même ſuccès : toutefois Sphodrias s'en tira avec impunité ; preuve éclatante de la partialité du Miniſtere, lorſqu'il étoit queſtion de ſes intérêts. Le reſſentiment précipita, ſur le champ, les Athéniens dans le parti des Thébains : ce fut avec une vraie affection qu'ils conclurent entre eux une alliance, où ils entraînerent beau-

Olymp. C. 3.

coup d'autres Villes, qui ne pouvoient ſupporter plus long-tems la tyrannie des Spartiates.

Pour contenir ces places, qui ſe révoltoient pour la premiere fois, les Spartiates rabattirent un peu de leur ſévérité naturelle : ils envoyerent Agéſilas & Cléombrote tour-à-tour dans la Béotie; mais ils ne firent que ſe montrer, & ravager le Pays, au péril de leurs ſoldats : ils y perdirent l'un & l'autre beaucoup de monde, entre leſquels nous nommerons Phœbidas, qui, depuis l'affaire de la citadelle, commandoit la garniſon de Theſpies, & quelquefois l'Armée, lorſque les Rois de Sparte en étoient abſens. Olymp. CI. 2.

L'Athénien Chabrias ſe diſtingua parmi ceux qui ſe ſignalerent contre les Spartiates : il avoit commandé ſur mer & ſur terre, & on le regardoit comme le meilleur Officier de ſon tems, & le ſeul qu'on pût oppoſer à Agéſilas, qui venoit d'entrer dans la Béotie, avec dix-huit mille hommes d'Infanterie & quinze cens chevaux. Ce Général étoit ſi redouté des Thébains, que tout leur courage ſe réduiſant à demeurer ſur la défenſive, ils s'emparerent d'une montagne voiſine de la Ville. Agéſilas les fit provoquer au combat par un détachement de ſoldats armés à la légere, mais ce fut en vain. Il mit donc toute ſon armée en ordre de bataille, à deſſein de les forcer dans leur poſte; mais Chabrias, qui commandoit les mercénaires des Thébains, fit avancer ſa troupe dans une forme ſinguliere : le ſoldat étoit ſerré; il avoit un genou tendu en avant, & l'autre plié en arriere, ſon bouclier à ſes pieds, & ſa pique prête à frapper. C'eſt ainſi qu'Agéſilas trouva ſes gens diſpoſés à le recevoir : ils l'attendirent avec une fermeté qui valoit bien un défi; mais il jugea à propos de ſe retirer, & ſe contenta de ravager le Pays. Ce ſtra- Olymp. CI. 2.

tagême parut extraordinaire, & fit tant d'honneur à Chabrias, qu'on lui éleva une ſtatue figurée dans cette poſture.

Les Spartiates, qui n'avoient rien fait qui répondît aux pertes & aux frais de leur expédition, réſolurent de tenter fortune ſur mer : ils équiperent une Flotte de ſoixante-dix vaiſſeaux, dont ils donnerent le commandement à Pollis, qui tâcha d'intercepter une grande quantité de bleds qui faiſoient voile pour Athenes, qu'il tenoit, pour ainſi dire, bloquée ; mais Chabrias, informé de ce deſſein, tomba ſur lui, le défit, & introduiſit les bleds dans le Pirée.

Chabrias, ſans attendre qu'on l'attaquât, alla mettre le ſiege devant Naxe. Pollis vint au ſecours des Inſulaires, & il s'enſuivit une action fort vive, qui finit par la défaite des Spartiates, dont la Flotte fut entiérement diſperſée. Les Athéniens perdirent à cette journée dix-huit vaiſſeaux, & les Spartiates trente-deux ; vingt-quatre furent coulés à fond, & il y en eut huit de pris. Chabrias, comblé de gloire, rentra dans le Pirée, chargé de dépouilles : c'étoit, depuis la guerre du Péloponneſe, la ſeule victoire navale que les Athéniens euſſent remportée ſans le ſecours des Perſes : elle leur fit naître le deſſein de rétablir leur Marine, & de recouvrer la Souveraineté des mers. En effet, ils
Olymp. Cl. 3. équiperent une ſeconde Flotte, qu'ils deſtinerent contre le Péloponneſe ; ils en donnerent le commandement à Timothée, fils de Conon, & l'héritier des vertus de ſon pere. Le nouvel Amiral engagea dans l'alliance des Athéniens pluſieurs places maritimes, les unes par force, & les autres par perſuaſion. Pour ſuſpendre ces ſuccès, les Spartiates dépêcherent contre lui Nicoloque. Ce Nicoloque étoit d'un caractere bouillant ; il ne ſe don-

na pas le tems que toute ſa Flotte fût réunie pour en venir à une action. Timothée le défit, & éleva un trophée : ceci ſe paſſa aux environs de Leucade.

Les Thébains, profitant de ces diviſions, reprirent toutes les Villes de la Béotie, & envahirent la Phocide : perdant, de jour en jour, de cet effroi que le Spartiate leur avoit inſpiré, ils en vinrent juſqu'à l'attaquer, & il y eut entre eux de fréquentes actions : ce n'étoient point des combats réguliers & déciſifs ; mais les Thébains acquéroient du courage & de l'expérience dans ces petites rencontres, dont ils ſe tiroient preſque toujours avec avantage, grace à la valeur de Pélopidas ; & l'on peut dire qu'ils ſe préparoient dans ces eſcarmouches aux grands exploits dont nous aurons bientôt occaſion de parler. Dans une de ces actions, qui ſe paſſa aux environs de Tanagra, Pélopidas tua de ſa propre main le Chef des Spartiates ; mais ce qui lui arriva quelque tems après dans le voiſinage de Tégyre, eſt plus digne d'attention.

Réſolu de ſurprendre Orchomene, dont la garniſon étoit Lacédémonienne, il ſe mit en marche avec trois cens Fantaſſins & quelques Cavaliers ; mais, ſur l'avis que les Spartiates s'avançoient avec un renfort, il jugea à propos de ſe retirer. Ce renfort interrompit ſa marche aux environs de Tégyre : auſſi-tôt il ordonna à ſa Cavalerie d'abandonner l'arriere-garde, de s'avancer, & d'engager l'action, mettant tout ſon eſpoir dans ſon Infanterie. L'attaque fut terrible de part & d'autre : Théopompe & Gorgoléon, qui commandoient les Spartiates, y perdirent la vie : les troupes qui les environnoient furent taillées en pieces ou miſes en déroute, & le reſte effrayé ouvrit un paſſage aux Thébains. Mais Pélopidas n'étoit pas homme

à laiſſer ſa victoire imparfaite, en abandonnant le champ de bataille : le maſſacre redoubla, & ne finit que lorſque les Spartiates furent totalement diſperſés. Cette retraite lui fit plus d'honneur, qu'il n'en eût recueilli de la réuſſite de ſes premiers deſſeins : les Spartiates n'avoient point encore eſſuyé une pareille diſgrace : ils étoient alors trois contre un ; &, ſoit dans les guerres contre les Barbares, ſoit dans les querelles inteſtines de la Grece, il étoit inoui qu'ils euſſent été battus à égalité de nombre ; cependant il faut obſerver que les trois cens ſoldats de Pélopidas étoient l'élite de l'Armée des Thébains : on les appelloit, par une marque de diſtinction, le *Bataillon Sacré* : auſſi remarquables par leur affection mutuelle que par leur courage, on les nommoit encore la *Troupe d'Amis*. On en raconte beaucoup de faits qu'on peut ſe diſpenſer de croire, mais dont on peut inférer que c'étoit un corps de braves gens, qui s'étoient juré une amitié éternelle, & déterminés à répandre les uns pour les autres juſqu'à la derniere goute de leur ſang. On dit que Gorgidas, un des Gouverneurs de la Béotie, qui eut beaucoup de part dans les grandes actions de ſon tems, l'inſtitua de concert avec Pélopidas. Son emploi étoit de garder la citadelle ; mais on les faiſoit marcher dans les cas extraordinaires, & on les diſtribuoit parmi les autres troupes, afin que leur exemple les encourageât : mais Pélopidas les croyoit plus utiles & plus forts lorſqu'ils étoient en corps ; & depuis cette journée, où l'on eut de ſi grandes preuves de leur valeur, on ne les diſperſa plus, & ce Général combattit toujours à leur tête. Ils paſſerent pour invincibles, juſqu'à la bataille de Chæronée, où la Phalange Macédonienne les mit tous en pieces. On dit que Philippe, parcourant

le champ de bataille le lendemain de l'action, & les voyant tous étendus les uns à côté des autres, admira leur courage, & donna des larmes à leur ſort. La journée de Tégyre apprit aux Grecs, dit Plutarque, que les vertus militaires n'étoient pas toutes confinées ſur les rives de l'Eurotas, & que la bravoure étoit de tous les pays où les habitans, nourris dans des principes d'honneur & d'équité, s'effraient plus d'une légere diſgrace que d'un grand danger.

Les Athéniens ouvrirent les yeux ſur le ſuccès des Thébains; ils craignirent d'en avoir trop fait. Quel que fût leur reſſentiment, ils n'avoient pas intention d'élever un Etat ſur les ruines d'un autre: cette réflexion les inclinoit à un accommodement. Artaxercès, alors en guerre avec les Egyptiens, avoit beſoin d'un renfort qu'il ne pouvoit exiger des Grecs, ſans avoir terminé leurs querelles inteſtines. Il leur envoya donc des Ambaſſadeurs, chargés de renouveller la paix d'Antalcidas. Les ſeuls Thébains apporterent quelque difficulté à cette négociation : ils abandonnoient à regret la juriſdiction qu'ils avoient recouvrée ſur les Villes de la Béotie; car la teneur générale du Traité étoit toujours la même : il étoit dit que chaque Cité ſe gouverneroit ſelon ſes loix particulieres : on avoit ſeulement ajouté que chacun retireroit ſes garniſons; ce qui fut ponctuellement exécuté par des Commiſſaires nommés à cet effet.

Pendant cette tranquillité paſſagere qu'Artaxercès venoit de procurer aux Grecs, il en engagea vingt mille à ſervir pour lui contre les Egyptiens. Dans l'eſpace de deux ans, employés aux préparatifs de cette guerre, Pharnabaſe, à qui ſon Maître en avoit confié la conduite, raſſembla une Armée de deux cens mille hommes, ſans compter

les vingt mille Grecs, & mit en mer une Flotte capable de ſeconder efficacement ces forces de terre. Il fit enſuite demander aux Athéniens le rappel de Chabrias, qui ſervoit chez les Egyptiens en qualité de Volontaire, & le commandement pour Iphicrate; ce qui lui fut accordé ſur le champ. Le rendez-vous général des troupes fut à Acre, qu'on appella, dans la ſuite, Ptolémaïde: c'eſt-là qu'on réſolut le ſiege de Péluſium, une des embouchures du Nil, & la porte la plus commode de la Contrée; mais les Egyptiens, avertis, de longue-main, de ſe préparer à la défenſe, rendirent cette place inacceſſible & par terre & par mer. Ce projet échoué, Pharnabaſe ſe préſenta devant Mendéſium, autre embouchure du Fleuve, deſcendit à la tête de trois mille hommes, & s'en empara, après une vigoureuſe réſiſtance de la part des aſſiégés. Iphicrate, de ſon côté, emporta la citadelle, fit priſonniers tous ceux qui s'y étoient retirés, & propoſa, dans ſon premier tranſport, d'aller droit à la capitale de ce Royaume; mais Pharnabaſe crut aſſurer le ſuccès de cette entrepriſe, en la différant juſqu'à l'entiere réunion des forces; cependant Iphicrate inſiſta; & pour terminer tout délai, il s'offrit à faire le ſiege avec ſes troupes ſeules: mais le refus du Général des Perſes fut conſtant, & l'ardeur d'Iphicrate ne ſervit qu'à dévoiler la jalouſie de ſon collegue. Tandis qu'ils agitoient ce projet avec chaleur, les Egyptiens jetterent une forte garniſon dans Memphis, s'avancerent avec le reſte de leurs troupes, diſputerent le terrein à l'ennemi, & l'arrêterent juſqu'à ce que les inondations du Nil le chaſſerent du Pays.

Telle fut la fin de cette expédition, & de preſque toutes celles des Perſes: mal concertées, plus mal conduites, & toujours ſuſpendues par des dé-

lais, l'occaſion s'échappoit, tandis que les Généraux attendoient des ordres qui leur déliaſſent les mains, & l'on échouoit. On dit qu'Iphicrate, mécontent des opérations de cette campagne, demanda à Pharnabaſe, d'où lui venoit cette lenteur à ſuivre des projets qu'il étoit ſi prompt à propoſer. « De ce que, lui répondit le Perſe, je ſuis maître de ma parole, & le Roi de mes actions ». La méſintelligence fut, dans cette occaſion, l'écueil de leur entrepriſe; cependant Pharnabaſe, de retour en Aſie, en jetta toute la honte ſur Iphicrate, qui ne jugea pas le lieu propre à ſa juſtification: l'exemple de Conon le rendit circonſpect, & il ne ſongea qu'à hâter ſon retour. Pharnabaſe porta contre lui quelques plaintes à Athenes, & on lui promit de le punir ſelon qu'on le trouveroit coupable; mais ſes compatriotes furent apparemment ſatisfaits de ſa conduite; car, quelque tems après, ils le nommerent Amiral: ce nouvel honneur eſt un témoignage ſuffiſant de leur approbation.

Cependant pluſieurs Villes de Grece, & particuliérement du Péloponneſe, que la négociation d'Artaxercès avoit rétablies dans une indépendance totale, indignées des cruautés qu'elles avoient ſouffertes ſous les Adminiſtrateurs que les Spartiates leur avoient nommés, ſe remplirent de tumultes & de ſéditions, chaſſerent ces citoyens, confiſquerent leurs biens, & ſe porterent à de ſi grands déſordres, que les Spartiates & les Athéniens furent obligés de s'interpoſer de concert, en faveur de ceux dont ils avoient éprouvé l'affection, & récemment embraſſé la querelle. Ces mouvemens particuliers firent éclore, un an après la paix, une ſeconde guerre, mais qui ne fut ni ſi longue, ni ſi générale que la premiere.

La rupture éclata par des troubles que la faction Lacédémonienne excita dans Corcyre & Zacynthe. Les Magiſtrats Zacynthiens, chaſſés par le Peuple, ſe réfugierent ſur les vaiſſeaux de Timothée, qui les remit dans l'Iſle, où ils ſe fortifierent dans un château, dont ils s'emparerent, & qu'ils défendirent avec ſon ſecours. Les mêmes mouvemens ſe firent à Corcyre: cette Iſle importoit au recouvrement & à la conſervation de la Souveraineté des Mers. Les Spartiates, ſous prétexte de ſecourir leurs amis, mais dans le deſſein de s'en emparer, dépêcherent une Flotte ſous les ordres de Mnaſippe. Ce projet fut découvert, & les habitans ſe réuniſſant contre un ennemi commun, ſe mirent ſous la protection des Athéniens. Cependant les Spartiates deſcendirent dans l'Iſle, & aſſiégerent la place, avant qu'on pût venir à ſon ſecours : mais les aſſiégés réduits à l'extrêmité par le manque de proviſions, ſortirent en déſeſpérés, & tomberent ſur Mnaſippe, qui fut tué dans cette action avec une grande partie de ſes Soldats. La Flotte Athénienne, commandée par Iphicrate & par Timothée, arriva dans ces entrefaites, prit neuf vaiſſeaux à l'ennemi, & appaiſa les troubles.

Ce fut alors que les Thébains, mécontens des habitans de Platée, pour avoir recherché l'alliance & la protection des Athéniens, leurs anciens amis, marcherent contre eux, & détruiſirent leur Ville. Theſpies eut, peu de tems après, le même ſort. Les Athéniens, irrités de la ruine de deux villes qui avoient ſi bien mérité des Grecs pendant la guerre contre les Perſes, rompirent avec les Thébains, & les affaires de la Grece changerent totalement de face.

Les Athéniens & les Spartiates ſongeoient à con-

clure la paix entr'eux, & à la donner aux Etats ſubalternes, dont ils avoient ſacrifié juſqu'alors la tranquillité à leurs intérêts. Les Républiques & les Villes jouiſſoient à peu près de l'indépendance, la cauſe prétendue de leur inimitié, dont la Souveraineté de la Grece étoit le fondement réel. Ceux-ci avoient été contraints d'abdiquer le Deſpotiſme qu'ils avoient uſurpé; les autres étoient ſatisfaits de cette marque de ſoumiſſion, & avoient recouvré preſque tout ce qu'ils avoient perdu ſur mer: enfin, les choſes en étoient réduites à une balance aſſez juſte, mais qu'on ne devoit qu'à leur épuiſement. Les ſuccès qu'ils avoient eus les uns & les autres dans des guerres dont ils avoient fait tous les frais, & couru tous les dangers, ne les avoient point empêchés de ſe dénuer d'hommes & d'argent, & ils inclinoient à renouveller les premiers Traités: d'ailleurs, les conjonctures étoient favorables: la guerre d'Egypte occupoit entiérement Artaxercès, & la Grece n'avoit rien à craindre du côté de l'Aſie. Dans ces diſpoſitions générales à la paix, les Athéniens entrerent en négociation; mais les Thébains, qui n'entendoient plus qu'on les traitât en ſubalternes, annoncerent leurs prétentions d'un ton de hauteur qui écarta toute idée d'accommodement avec eux.

Le Thébain étoit naturellement ferme & robuſte; on l'accuſoit d'être peſant & groſſier. Il ſemble que des Généraux tels qu'Epaminondas & Pélopidas, & des Ecrivains tels que Pindare & Plutarque démentent ſuffiſamment ce reproche, & le proverbe qu'on en fit. Cependant il faut avouer que la conduite de ce Peuple, peu digne des habitans d'une Ville aſſez ancienne pour avoir ſoutenu un ſiege avant la guerre de Troye, ne

répondoit point à l'espérance qu'on en avoit conçue sur les exploits, tant historiques que fabuleux, de ses Fondateurs & de ses Héros. Mais on sera moins étonné de sa foiblesse, si l'on considere qu'ayant abandonné les intérêts de la Béotie dans la guerre contre les Perses, & trahi la cause commune, en se réunissant aux Barbares; après la défaite de leurs innombrables Armées, la puissance & le ressentiment des Athéniens le tinrent dans de continuelles alarmes, & qu'appréhendant que, sous prétexte de punir sa désertion, on n'envahît son Pays, il invoqua les Spartiates, qui, plus jaloux de conserver l'ennemi des Athéniens, que d'exterminer l'allié des Perses, oublierent que le Thébain avoit été, sinon l'auteur de la descente des Asiatiques, au moins la cause de leur acharnement, & firent alliance avec lui. Ils n'obligerent pas des ingrats, & cet allié leur rendit de grands services pendant le cours de la guerre du Péloponnese. Nous avons dit plus haut à quelle occasion cette union s'étant rompue, les Thébains eurent recours aux Athéniens: ils avoient pour regle constante de s'allier à l'un de ces Etats, quand ils étoient en dissention avec l'autre, & pour l'ordinaire ils inclinoient la balance du côté qu'ils se déterminoient: mais leur sécurité étoit l'unique avantage qu'ils avoient retiré jusqu'alors de ce contre-poids. Engagés enfin, par leurs intérêts, dans les dernieres guerres, ils se disciplinerent, & leur ambition s'éveilla: c'est une obligation qu'ils eurent aux fréquentes incursions des Lacédémoniens: la politique de ceux-ci ne leur permettoit pas de combattre trop souvent le même ennemi, de peur, disoit Lycurgue, qui en avoit fait une loi expresse, qu'il n'apprît à se défendre: mais la haine dont Agésilas étoit

animé contre les Thébains, l'emporta ſur la politique & ſur les loix : il ſe mit lui-même à la tête des troupes, & marcha contre eux, au refus de Cléombrote, ſon collegue, qui s'oppoſoit à cette guerre, & qu'il s'étoit excuſé d'accompagner, par le privilege de ſes années. Cet emportement lui attira un vif reproche de la part d'Antalcidas : *les Thébains*, lui dit-il, après une action où il avoit été bleſſé, *vous ont dignement récompenſé de leur avoir appris à combattre.* Ce Peuple aguerri ouvrit les yeux ſur ſes forces, forma des deſſeins, &, à l'exemple des autres Etats, profita des conjonctures pour étendre ſes limites aux dépens de ſes voiſins.

Ce Pélopidas, qui avoit briſé le joug des Spartiates, fomenta l'eſprit qui commençoit à les agiter. Epaminondas le ſeconda : Epaminondas qui, doué de toutes les qualités d'un homme d'Etat, vivoit en ſimple particulier, s'occupant dans la ſolitude de la pratique de la vertu & de l'étude de la Philoſophie, & ne paroiſſant en public que pour refuſer des dignités que les autres pourſuivoient avec chaleur : mais ſes compatriotes, convaincus de ſon mérite, l'arracherent enfin à l'obſcurité qu'il affectoit, & le placerent à la tête de leurs troupes. Ces Généraux avoient contracté une amitié que le tems, l'uniformité de ſentimens, & le zele pour le bien public, avoient cimentée : ils s'étoient trouvés plus d'une fois ſur le même champ de bataille ; mais la ſupériorité du rang que Pélopidas tenoit à l'Armée, avoit tranſporté ſur lui ſeul une gloire qu'il auroit dû partager avec Epaminondas : cependant celui-ci en avoit aſſez fait pour ſe diſtinguer, & Thebes qui les regardoit alors comme ſes Miniſtres & ſes Généraux, les mettoit de niveau.

Le Traité proposé par les Athéniens alloit être conclu, lorsque les Thébains demanderent à y être compris, & désignés sous le nom de Béotiens. Les Contractans rejetterent cette prétention, & Agésilas insista sur ce qu'ils eussent à rendre aux Villes la liberté, & à mettre la Béotie dans l'indépendance. Epaminondas, revêtu de la qualité d'Ambassadeur, lui répondit que les Spartiates n'avoient qu'à leur donner l'exemple, puisque leur droit sur la Laconie n'étoit pas mieux fondé que celui des Thébains sur la Béotie; ajoutant (moins en faveur de ses concitoyens que des Grecs en général) que Lacédémone s'étoit agrandie par des usurpations, & que pour conclure une paix solide & durable, il étoit nécessaire de réduire tous les Grecs à l'égalité. Ces remontrances étoient justes; cependant Agésilas en fut tellement irrité, qu'il raya, sur le champ, les Thébains du Traité, & leur déclara la guerre.

Les Spartiates & leurs alliés désapprouverent la vivacité de ce procédé, & les Ephores, tout en décernant la guerre contre les Thébains, taxerent Agésilas de n'avoir écouté que le desir de se venger de son rappel d'Asie qu'ils avoient occasionné, & d'avoir marqué, dans cette conjoncture, plus de ressentiment que de prudence. Cependant Agésilas, dans le dessein de les priver de toute alliance, avoit conclu la paix avec les autres Etats; mais le Traité en étoit conçu en termes si généraux & si vagues, qu'il se ménagea pour la suite la liberté de l'observer, ou de le rompre. Cela quadre avec le discours qu'il tint aux autres Ambassadeurs, en les congédiant : » Nous finirons, à l'amiable, tout ce qui pourra s'ajuster par cette voie; les armes décideront du reste; car

car il ne faut pas s'attendre, leur dit-il, qu'un Traité puisse pourvoir à tout «.

Ce fut en vertu de ces négociations, que les Thébains se trouverent isolés. Les Ephores ordonnerent aussi-tôt de nouvelles levées dans la Laconie, & commanderent à Cléombrote, qui campoit dans la Phocide avec dix mille Fantassins & mille Chevaux, d'entrer dans la Béotie. Les Thébains tomberent alors dans la derniere consternation; on les croyoit perdus; cependant ils se préparerent à la défense. Epaminondas, qu'ils avoient nommé Général, leur demanda six collegues, dont il forma son Conseil de guerre.

Cependant Cléombrote faisoit diligence, & s'avançoit comme à une victoire certaine. Arrivé sur les frontieres de la Béotie, pour justifier ses procédés, il somma les Thébains de rendre la liberté à toutes les Villes de la Province, de rebâtir Platée & Thespies, qu'ils avoient démolies, & de rembourser les habitans de tous les dommages qu'ils avoient soufferts. Epaminondas lui fit répondre que les Spartiates n'avoient rien à demander dans la Béotie, ni les Thébains de compte à rendre de leur conduite.

Il n'étoit plus question que de se préparer au combat: les Thébains sortirent de leur Ville: effrayés par des prodiges qu'ils mesinterprétoient, Epaminondas les rassura, en leur disant avec Homere (1), qu'un heureux présage accompagne toujours celui qui marche pour la Patrie. Un subit éclat de tonnerre, qu'ils regarderent comme un avis des Dieux, fut un de ces fâcheux augures: ils fonderent leur Général sur l'impression qu'il en avoit reçue: mais lui, plus attentif à l'en-

(1) Εις οἰωνὸς ἄριστος ἀμύνεσθαι περὶ πατρης.

nemi qu'au tonnerre : *Je ſuis étonné*, leur dit-il pour toute réponſe, *qu'entre tant de poſtes avantageux, les Spartiates n'en aient pu trouver un* : cependant, pour prévenir le mauvais effet de la ſuperſtition, & d'une crainte panique, il combattit ces augures, en leur en oppoſant de contraires, & appliqua ſi adroitement à l'occaſion préſente, quelques vieilles prédictions qu'il ſe rappella, que le ſoldat, rempli de confiance, ne reſpiroit que le combat : on délibéra s'il falloit marcher à l'ennemi, ou l'attendre. Le Conſeil de guerre, compoſé d'Epaminondas & de cinq des collegues qu'il avoit choiſis, étoit partagé ; mais Pélopidas ſurvint, dit-on, & décida, par ſon ſuffrage, qu'on iroit à l'ennemi. Les Armées ſe rencontrecent dans la plaine de Leuctre, Ville de Béotie.

Archidame, fils d'Agéſilas, conduiſit à l'Armée les nouvelles recrues ; les troupes ſe monterent, après la jonction, à vingt-quatre mille hommes d'Infanterie : les Thébains étoient à peine ſix mille. La même diſproportion regnoit entre leur Cavalerie ; mais il faut convenir que celle des Thébains, mieux diſciplinée, l'emportoit par la qualité des chevaux.

A. M. 3634. Olymp. CII. 2.

Epaminondas s'appliqua à réparer, par les avantages de la diſpoſition & la vigueur de l'attaque, l'inégalité du nombre des troupes. Il ſe mit à la tête de l'aile gauche, qui répondoit à la droite de l'ennemi que Cléombrote commandoit : c'eſt là qu'il dirigea toute la force du choc, perſuadé que la défaite des Spartiates emporteroit la déroute du reſte de l'Armée. Il renforça donc ce côté avec l'élite de ſes ſoldats & toute la groſſe Infanterie ; ce qui lui donna cinquante hommes de profondeur contre douze : le Bataillon Sacré, commandé par Pélopidas, bordoit encore cette

aile, qu'il couvrit de ſa Cavalerie, à l'exemple de l'ennemi : mais comme cette diſpoſition affoibliſſoit conſidérablement ſon aile droite, il ordonna à ceux qui la compoſoient, de feindre, au commencement de l'action, un mouvement de retraite, de ſe préſenter de biais au combat, & d'éviter, en ſe repliant, l'impétuoſité de l'attaque. C'eſt ainſi qu'il parvint à défendre, avec l'aile droite, le flanc droit de l'aile gauche, & de ſe ménager un corps de réſerve en cas de beſoin : il s'avança lui-même obliquement, dans le deſſein de détacher du reſte de l'Armée les Spartiates qu'il avoit en tête : mais loin de donner dans ce ſtratagême, ils changerent leur ordre de bataille, & déployerent leurs ailes pour l'envelopper. Tandis qu'ils ouvroient & rempliſſoient leurs lignes, Epaminondas profitant de ce mouvement, engagea l'action avec ſa Cavalerie : Pélopidas partit en même tems avec une vîteſſe incroyable, & chargea ſi bruſquement les Spartiates, que leur expérience les abandonna, eux qui, de tous les Grecs, ſavoient le mieux revenir d'une ſurpriſe, & réparer les accidens de cette eſpece. Leur Cavalerie, trop foible pour la Cavalerie Thébaine, ſe renverſa ſur l'Infanterie, qu'elle rompit, & mit en confuſion ; & les Thébains s'avançant, à la faveur de ce déſordre, percerent les rangs, & s'ouvrirent un chemin juſqu'à Cléombrote. La bravoure ordinaire des Lacédémoniens ſuſpendit quelque tems la victoire ; mais enfin, Cléombrote fut tué, & à ſes côtés, Dinon, Sphodrias, ſon fils Cléonime, & beaucoup d'autres Officiers de diſtinction qui s'étoient aſſemblés autour de leur Roi. Le deſir de venger ſa mort, & d'enlever à l'ennemi ſon corps, qu'ils ne pouvoient lui abandonner ſans ſe couvrir de honte, ranima

la fureur des Spartiates : mais Epaminondas aima mieux leur céder cet avantage, que de s'expoſer, en le leur diſputant, à perdre la gloire de cette journée. Tandis qu'on emportoit Cléombrote, il tomba ſur l'aile gauche, commandée par Archidame, & compoſée d'alliés, qui, ſans s'être volontairement embarqués dans cette querelle, comptoient toutefois, ſur la foibleſſe des Thébains, s'emparer du champ de bataille, & ſubjuguer ces rebelles, pour m'exprimer avec Diodore de Sicile, ſans ſe couvrir de poudre : mais conſternés de la défaite des Spartiates & de la mort de Cléombrote, ils prirent la fuite : le reſte de l'Armée les imita : Epaminondas les pourſuivit, rendit ſa victoire complette, demeura maître du champ de bataille, & éleva un trophée. Cette action coûta quatre mille hommes aux Spartiates, l'élite de leurs troupes : mille étoient habitans de Lacédémone, & quatre cens, citoyens de Sparte. Les Thébains ne perdirent en tout que trois cens hommes.

Tout répondit au deſſein & à la conduite d'Epaminondas : ce combat & celui de Mantinée paſſent pour des chefs-d'œuvre de l'Art militaire. M. le Chevalier de Folard nous a laiſſé dans ſon Commentaire ſur Polybe, des plans de ces actions, auxquels les curieux pourront avoir recours.

Cette bataille ſe donna vingt jours après la concluſion de la paix : c'eſt la plus vive action qui ſe ſoit jamais paſſée de Grecs à Grecs ; auſſi eſt-elle remarquable par le nombre des morts. Dans les plus ſanglans combats des Spartiates & des Athéniens, lorſqu'il étoit queſtion de l'empire de la Grece, & que l'animoſité étoit à ſon dernier période, les vaincus ne perdirent jamais

plus de quatre à cinq cens hommes. Cette journée fit plus d'honneur aux Thébains, qu'aucune République n'en avoit recueilli d'une seule victoire. La joie d'Epaminondas en fut si grande, qu'il ne put la contenir : il sortit de son assiette ordinaire ; mais un moment de réflexion le ramena bientôt à cette égalité philosophique qu'il professoit : on lui remarqua même, le lendemain, tant de tristesse & de mélancolie, que cette alternative excita la curiosité de ses amis : *Je me suis trop livré*, leur dit-il, *à la douceur de la victoire, & j'en porte aujourd'hui la peine.* Cet empire sur ses mouvemens n'approche pas de celui que les Spartiates montrerent après leur défaite. Je doute que l'Histoire offre un exemple de fermeté comparable à celui-ci.

On célébroit à Sparte une Fête qui y avoit attiré un grand nombre d'Etrangers, lorsqu'on apprit la défaite de Leuctre. Les Ephores, qui, sur le récit de cette action, devoient en pressentir toutes les suites, donnerent toutefois des ordres pour que la solemnité du jour ne fût point troublée ; & après avoir envoyé dans chaque famille intéressée les noms de leurs morts, ils se mêlerent aux jeux, & conduisirent les cérémonies, comme s'il n'eût été question de rien. Le lendemain, qu'on fut instruit des circonstances de l'action, les parens de ceux qui étoient restés sur le champ de bataille, s'assemblerent sur la place, & se féliciterent mutuellement avec une espece de satisfaction. Les peres de ceux qui avoient survécu, se renfermerent, au contraire, dans leurs maisons, ou si quelque affaire les contraignoit d'en sortir, on lisoit sur leur visage la honte qu'ils avoient de les avouer pour leurs fils. Les femmes encherirent sur cet héroïsme ; elles se visiterent,

& remplirent les Temples comme aux jours de triomphe, tandis que les autres attendoient leurs enfans dans le ſilence & dans l'affliction.

Cependant, en général, cette diſgrace les alarma, & ils ne voyoient aucun moyen d'en revenir : ils étoient ſans ſoldats, & leurs alliés les abandonnoient, pour ainſi dire, à la merci du vainqueur : mais ils tomberent dans le déſeſpoir, lorſqu'ils apprirent que l'ennemi avoit réſolu d'entrer dans le Péloponneſe. Il ſe fit alors un cri général : ils ſe rappellerent les Oracles qui leur avoient annoncé qu'ils ſouffriroient ſous un Roi boiteux, & ils ſe repentirent d'avoir couronné ce boiteux, au préjudice de ſon neveu Léotychide. Toutes ces réflexions ne diminuerent point l'autorité d'Agéſilas : c'étoit le ſeul homme capable de les tirer du précipice, où ſa témérité les avoit plongés : ils mirent donc en lui toute leur eſpérance, & s'abandonnerent ſans réſerve à ſa conduite.

On délibera d'abord ſur ce qui concernoit ceux qui avoient lâché le pied ; ce point étoit important : la loi les excluoit de tout emploi, & & les déclaroit infames : c'étoit un déshonneur que de s'allier avec eux : ils étoient condamnés à paroître en public, la tête à moitié raſée, & couverts d'habits rapiecetés de différentes couleurs : quiconque les rencontroit en rue, avoit droit de les injurier, & même de les frapper, ſans qu'ils euſſent celui de ſe défendre. Tel étoit la rigueur de ces decrets : on ne doutoit pas que les coupables, preſque tous jeunes gens de famille, ne ſongeaſſent à en ſuſpendre l'exécution, en excitant quelque tumulte : d'ailleurs, comment ſe réſoudre à ſacrifier tant de ſoldats, tandis qu'ils manquoient de citoyens pour refaire leurs batail-

lons. Dans cette perplexité, ils donnerent plein pouvoir à Agéſilas de modifier, ou d'abroger les loix anciennes, & d'en former de nouvelles, telles que les circonſtances actuelles les exigeroient. Agéſilas n'abolit ni ne changea les loix anciennes : il ſe contenta de déclarer qu'elles dormiroient tout le jour, mais qu'elles ſe réveilleroient le lendemain avec toute leur autorité ; & cet expédient garantit de l'infamie, & conſerva au ſervice de l'État un grand nombre de citoyens.

CHAPITRE II.

Depuis la Bataille de Leuctre, juſqu'à celle de Mantinée ; ce qui comprend l'eſpace de 8 ans.

APRÈS avoir rendu le droit de porter les armes à ceux qui prirent la fuite à la bataille de Leuctre, Agéſilas entra dans l'Arcadie, s'empara d'une petite Ville du domaine des Mantinéens, & ravagea ce territoire, évitant avec ſoin toute entrepriſe périlleuſe ; car ſon ſeul but étoit de tenir les troupes en haleine, de ranimer leur courage, & d'annoncer à l'ennemi que le ſort de Lacédémone n'étoit pas entiérement déſeſpéré.

Cependant les Thébains, ardens à profiter de leur victoire, la firent proclamer dans Athenes par un Héraut, qu'ils envoyerent le front ceint d'une couronne, & qu'ils chargerent de demander du ſecours : mais les Athéniens, plus contens de partager l'Empire de la Grece, en s'aſſurant de la Souveraineté des Mers, que de les tranſporter en entier aux Thébains, en ſe liguant contre les Spartiates, congédierent le Héraut, ſans lui donner

Olymp. audience. Dans ces vues, ils firent entendre aux
CII. 3. Lacédémoniens qu'ils euſſent à ſe départir d'un deſpotiſme qu'ils affecteroient ridiculement après la deſtruction de leurs forces ; & prenant ſur eux-mêmes le ſoin de maintenir la paix, les Députés des autres Villes convoqués dans Athenes, en renouvellerent le Traité en leur nom & au nom de leurs Confédérés ; mais les Thébains perſiſterent dans leur oppoſition : les Eléens, qui prétendoient avoir une juriſdiction immédiate ſur quelques Villes, ſuivirent leur exemple ; & d'autres Etats à portée de recevoir du ſecours des Thébains embraſſerent encore ce parti, moins par inclination que par intérêt, & Thebes devint l'aſyle de tous ceux qu'alarmoit la puiſſance de leurs voiſins, & particuliérement celle des Spartiates.

Cette ligue donna lieu aux Mantinéens de relever leur Ville ; ce qu'ils exécuterent avec le ſecours des Eléens, & d'une partie des Peuples d'Arcadie. Pauſanias raconte, qu'à la perſuaſion d'Epaminondas, les Arcadiens diſperſés ſe raſſemblerent dans une grande Ville, qu'ils bâtirent, & nommerent Mégalopolis ; mais Diodore de Sicile retarde cet événement de deux ans, en le renvoyant au tems de leur ruine par les Spartiates. Tel fut le raiſonnable uſage que firent ces Peuples de l'impuiſſance des Lacédémoniens : mais nouvellement rétablis, ils jouiſſoient à peine des privileges du Traité qui leur permettoit de ſe gouverner par leurs propres loix ; que le caprice & l'orgueil firent éclore entr'eux, ainſi que dans quelques autres Etats, des diſſentions plus funeſtes que l'eſclavage dont ils étoient ſortis.

Les Tégéens avoient formé un projet de réunion avec le reſte des Arcadiens : ils ne devoient

composer ensemble qu'une République; le pouvoir absolu auroit résidé dans une assemblée de dix mille: c'est-là qu'on eût décidé de toutes les matieres relatives à la paix & à la guerre: mais l'exécution de ce plan occasionna des factions & des tumultes, dans lesquels il y en eut un grand nombre de tués, & quatorze cens de bannis; & pour comble de malheurs, le Spartiate entra dans le Pays, & en fit le siege de la guerre. A la faveur de ces divisions intestines, Agésilas envoya contre eux un corps de quinze cens hommes, sous les ordres de Polytrope. Ce Général s'empara d'Orchomène, Ville amie de Lacédémone, & y établit garnison. Lycomede s'avança sous les murs de cette Ville, & lui présenta la bataille. Le Spartiate, quoique trois fois plus foible en nombre, l'accepta, perdit deux cens hommes, & périt. Le vainqueur ne doutant point que les Lacédémoniens, irrités de cette disgrace, ne rassemblassent contre lui de plus grandes forces, songea à s'assurer des secours, avant que de poursuivre les avantages de sa victoire: il invoqua les Athéniens, qui, dans la décadence actuelle des Spartiates, ne jugeant point à propos, en bonne politique, d'appuyer leurs ennemis, rejetterent cette alliance, comme ils avoient auparavant rejetté celle des Thébains, auxquels il eut recours sur ce refus, & qui le reçurent à bras ouverts. Cette alliance rendit formidable aux Spartiates la ligue qui se formoit contre eux.

Tandis que les troubles causés par la forme nouvelle du Gouvernement, désoloient les Arcadiens, les Argiens furent livrés à des dissentions plus cruelles. Les Orateurs, ou, pour mieux dire, les Démagogues, souleverent le Peuple contre les Nobles, qui, pour se garantir de l'orage qui

les menaçoit, méditerent l'abolissement de la Démocratie ; mais sur des soupçons, on en saisit quelques-uns, qu'on mit à la question, & dont on arracha, par la voie des tourmens, le détail de cette conspiration, & trente des plus coupables furent massacrés, sans autre forme de procès. On inventa contre les autres différentes accusations, que les Orateurs aggraverent, & seize cens des premiers & des plus riches habitans furent exécutés, & leurs biens confisqués : mais ces éloquens boutefeux, frappés des cruautés qu'ils avoient occasionnées, ou plutôt effrayés d'un désordre où ils pouvoient être enveloppés, suspendirent leurs proscriptions, & furent tous massacrés par le Peuple, qui les soupçonna d'avoir abandonné sa cause. Aucune Ville de Grece n'avoit encore éprouvé une si sanglante sédition ; ils s'entr'assommerent à coups de massue, d'où vint le nom de *Syrtalisme*, par lequel on désigna cette dissention. Cet échec ébranla cette Ville, qui auroit pu, par sa puissance & par ses richesses, disputer auparavant l'Empire de la Grece à Jason, qui, pour encourager les Thessaliens à s'en emparer, leur représentoit que les Argiens s'étoient tellement affoiblis dans leurs querelles intestines, qu'il ne leur restoit plus de rivaux.

Ce Jason, avec de grands desseins, de la connoissance dans l'Art Militaire, & quelque autorité à Pheres, se fit déclarer Général des Thessaliens, entraîna, par le poids de cette dignité, la plupart des Villes voisines dans son alliance, & les Thébains s'adresserent à lui pour avoir un secours qu'ils n'avoient pu obtenir des Athéniens : il leur offrit un corps de troupes considérable ; mais ils n'en reçurent que de stériles avis ; au lieu de joindre l'Armée, il leur conseilla d'user, avec modé-

ration, de leur avantage, & de craindre le déſeſpoir de l'ennemi; perſuadant, d'un autre côté, aux Lacédémoniens de reprendre haleine, & d'abandonner la campagne, juſqu'à ce qu'ils euſſent occaſion d'y rentrer ſous de meilleurs augures: préférant alors le rôle de médiateur à celui d'allié, il conclut entre ces Peuples une paix, dont les Hiſtoriens parlent ſi diverſement, qu'on ne peut aſſurer qu'elle fut antérieure ou non à la bataille de Leuctre: ſa politique étoit d'empêcher les uns & les autres de s'élever ſur les ruines de ſes antagoniſtes, & de ſe rendre aſſez puiſſans pour croiſer un projet appuyé ſur ſes diſtributions, ſes ſtratagêmes & ſon éloquence, & qu'il étoit ſur le point d'achever. Ardent à pourſuivre l'objet de ſon ambition, Jaſon étoit encore attentif à ſauver les apparences, & à ſe conſerver la réputation d'homme équitable: s'il lui arrivoit de harceler ſes voiſins & de démembrer leurs Etats; » c'eſt, diſoit-il pour excuſe, qu'on ne peut être juſte dans les grandes choſes, ſans bleſſer la juſtice dans les petites. « Son Armée étoit compoſée de vingt mille chevaux, & de vingt mille fantaſſins, armés de pied-en-cap, ſans compter les troupes légeres: avec ces forces, il étoit en état de faire la loi au reſte de la Grece; mais Polydore & Polyphron, ſes freres & ſes ſucceſſeurs, le firent aſſaſſiner, & l'arrêterent lorſqu'il touchoit à ſon but. Peu de tems après, Polyphron tua Polydore, qu'Alexandre ſon frere ou ſon neveu, maſſacra, ſous prétexte de venger la mort de ſon pere. Alexandre s'empara donc de Pheres, où il exerça la tyrannie; mais ayant occaſion d'en parler dans la ſuite, nous nous contenterons de remarquer ici que les Theſſaliens perdirent, à la mort de Jaſon, l'influence qu'ils avoient eue ſur les affaires de la

Grece, avec l'eſpoir d'en poſſéder, à leur tour, la Souveraineté.

Outre les Arcadiens, les Thébains engagerent encore dans leur alliance les Phociens, les Locres, les Eubéens & les Arcarnaniens : quelques petits Etats de la dépendance de Thebes, ſitués dans ſon voiſinage, prirent auſſi les armes contre Lacédémone, & entrerent dans le Péloponneſe, ſous prétexte de ſecourir l'Arcadie : tous ces Peuples, réunis au reſte des confédérés, formerent une Armée de quarante à cinquante mille hommes, ſans compter un grand nombre, que l'eſpoir du pillage attachoit à la ſuite du camp : & l'Armée des Thébains ſe montoit, en tout, à ſoixante-dix mille combattans. Les Généraux Epaminondas & Pélopidas la diviſerent en quatre corps, qui fondirent dans la Laconie en même tems, & par quatre endroits différens : le rendez-vous général étoit à Sellésie, d'où l'on s'avança vers Lacédémone, mettant tout à feu & à ſang. Agéſilas s'occupoit alors à la pourſuite des Arcadiens, après la défaite de Polytrope ; mais informé de l'irruption des Thébains, il revint à Sparte, dont il trouva les citoyens dans une conſternation d'autant plus grande, que dans l'eſpace d'environ ſix cens ans, depuis que les Doriens s'étoient emparés du Pays, en qualité de deſcendans d'Hercule, aucun ennemi n'avoit oſé paroître devant leur Ville ; ce qui fit dire à Platon, que l'approche de Sparte étoit auſſi redoutable que l'entrée du Temple des Furies ; & à Agéſilas, que les Lacédémoniens n'avoient jamais vu la fumée des feux ennemis ; diſcours qui ne demeura pas alors ſans replique. On rapporte encore, à ce ſujet, un mot d'Antaleidas : il diſputoit de la valeur des deux Nations avec un Athénien, qui

ſe vantoit que ſes compatriotes avoient chaſſé, plus d'une fois, les Spartiates des rives du Céphiſe : » Cela eſt vrai, répondit-il ; pour nous, nous n'avons jamais eu la peine d'éloigner les Athéniens des bords de l'Eurotas«. Mais cette fierté n'étoit plus de ſaiſon ; Epaminondas, à la tête de ſon infanterie, venoit de traverſer cette riviere, quoique ſes eaux fuſſent alors plus hautes qu'à l'ordinaire ; cependant les Spartiates profiterent de cette circonſtance, tomberent ſur lui, & lui tuerent beaucoup de monde ; mais rien ne put l'arrêter, & il s'avança juſqu'aux fauxbourgs de Lacédémone. Agéſilas eut beaucoup de peine à ſuſpendre la fureur & le déſeſpoir des habitans, prêts à ſe précipiter pêle-mêle à travers l'ennemi : il montra, dans cette occaſion, une prudence qui ne lui étoit pas ordinaire, en ſacrifiant la violence de ſon caractere au ſalut de ſa Patrie : il s'occupa d'abord à calmer les eſprits, & à les remettre dans leur aſſiette, pour veiller enſuite à la défenſe de la Ville. Dans cette extrêmité, on propoſa la liberté à tous les Hélotes qui ſerviroient & formeroient des compagnies, & dix mille d'entr'eux accepterent l'offre ; Xénophon réduit ce nombre à ſix mille ; opinion d'autant plus vraiſemblable, qu'il ajoute, que lorſque cette troupe d'eſclaves parut en armes, les Spartiates effrayés à ſon aſpect, pour s'en aſſurer, jugerent à propos de jetter contr'eux un grand nombre de mercénaires & d'autres ſoldats.

Les Thébains, à deſſein d'attirer l'ennemi dans un combat régulier, formerent une eſpece de camp aux environs de la Ville ; mais Agéſilas, retiré ſur une hauteur qui s'élevoit au milieu de Lacédémone, ne ſongeoit qu'à ſe défendre. Il fallut donc ſe réſoudre à l'attaque ; mais toutes

les avenues étoient ſi bien gardées, qu'on trouva dans cette entrepriſe plus de difficulté qu'on n'en avoit prévu : on débuta par une irruption que la Cavalerie Lacédémonienne ſoutint avec fermeté, tandis que trois cens Fantaſſins ſortant bruſquement d'une embuſcade où ils étoient placés, accouroient à ſon ſecours. L'aſſiégeant ſurpris, fut repouſſé avec dommage, & perdit l'envie de tenter un nouvel aſſaut. Dès-lors on s'en tint à bloquer la Ville, & à défier au combat l'aſſiégé, qui répondoit froidement, qu'il ne l'éviteroit pas, quand il trouveroit ſon avantage à l'accepter. On eut beau injurier Agéſilas, en l'appellant le tiſon de cette guerre, & l'auteur des malheurs de ſon Pays; il digéra tous ces reproches perſonnels, comme l'effet de la rage d'un ennemi qui voit avorter ſes deſſeins, & ne perdit jamais de vue le but qu'il s'étoit propoſé, perſuadé que le ſalut de Sparte ne dépendoit pas moins de l'empire qu'il auroit ſur lui, que de ſon attention à prévoir tout autre danger. La bravoure d'Iſcholas mérite bien nos éloges. Il commandoit un de ces détachemens prépoſés à la défenſe d'un paſſage important; mais ſe trouvant trop foible pour ſoutenir l'effort de l'ennemi, il renvoya tous ceux de ſes ſoldats dont la jeuneſſe promettoit à la Patrie encore de longs ſervices; & à l'exemple de Léonidas, ſe dévouant à la mort pour le bien public, il périt avec le reſte, après une vigoureuſe réſiſtance. Les Thébains ne voyant aucun jour à de plus grands ſuccès, leverent le ſiege, & rentrerent dans l'Arcadie, après avoir ſaccagé le Pays.

Cette expédition ne répondit pas à ſes préparatifs. Epaminondas, pour lui donner quelque relief, propoſa le rétabliſſement de la poſtérité des

Meſſéniens, qui chaſſés du Péloponneſe par les Spartiates, trois cens ans auparavant, s'étoient répandus dans la Sicile, en Italie, & en d'autres Contrées, où leurs uſages, leurs mœurs, & leur langue, avec ſon dialecte, s'étoient conſervés. Du conſentement général des alliés, on les invita à rentrer dans leur Pays originaire : ils y revinrent en foule ; & en peu de mois leur Ville fut rebâtie, peuplée, & revêtue de ſon ancienne ſplendeur : ils avoient beſoin d'une forte garniſon ; on la leur donna, & ces nouveaux habitans diviſerent entr'eux leur ancien territoire. Le rappel d'un Peuple qui avoit ſi glorieuſement figuré dans les premiers tems de la Grece, fit honneur à Epaminondas, & accrut les malheurs des Spartiates, que ce Peuple fruſtra, ſinon de la plus vaſte, au moins de la plus fertile Province du Pays, après l'avoir ſi long-tems poſſédée, & s'en être fait une barriere de ce côté. Agéſilas reſſentit vivement cette perte, & ce fut dans la ſuite la ſeule raiſon qu'il eut de continuer la guerre contre les Thébains, qui lui demandoient la paix : ce refus opiniâtre conſomma preſque la ruine de Lacédémone.

Le retour des Thébains penſa être troublé par Iphicrate, que les Athéniens envoyerent au ſecours des Spartiates, à la tête de douze mille hommes, & qui, pour avoir ſéjourné trop long-tems à Corinthe, n'arriva qu'après l'expédition : il eût ſans doute infeſté leur retraite, s'il ſe fût emparé de Cenchrée, paſſage important ; mais cette négligence rendit ſa marche inutile, & ſa conduite blâmable en tout point : ce ſont les premiers reproches que ce Général ait mérités.

Arrivés à Thebes, Epaminondas & Pélopidas, au lieu des récompenſes qu'on devoit à leurs ſer-

vices, furent conſtitués priſonniers d'État, pour avoir exercé le commandement quatre mois au delà du tems preſcrit par les loix, c'eſt-à-dire depuis le commencement juſqu'à la fin de leur expédition. Le crime étoit capital; on inſtruiſit leur procès, & ils furent interrogés. Les avantages qu'ils avoient procurés à la Patrie, plaidoient en leur faveur; mais auſſi c'étoit la ſeule excuſe qu'ils puſſent apporter d'une ſi manifeſte infraction des conſtitutions du Gouvernement. Ils s'avouerent donc coupables, & ſe ſoumirent à la déciſion de leurs Juges. Leurs ennemis avoient tout mis en œuvre pour irriter le Peuple contr'eux. Epaminondas s'en apperçut, & ils alloient être condamnés à mort, lorſqu'il ſe leva, & leur rappellant la bataille de Leuctre, & ces exploits par leſquels ils avoient ſauvé la Ville & rendu la liberté aux Grecs, il demanda, pour toute grace, qu'on inſcrivît ſur ſon tombeau, qu'il avoit perdu la vie pour avoir conſervé l'Etat. Ce reproche fut efficace: le Peuple rougit de ſon ingratitude, loua ſa conduite, & le déchargea. Pélopidas fut auſſi abſous; mais ce Général, d'un caractere emporté, & dont les avis de ſes meilleurs amis accroiſſoient encore la violence, ſe vengea de cet affront ſur Ménéclide, aſſez habile harangueur, mais très-mauvais citoyen, & le principal auteur de cette affaire. Ce Ménéclide fut un de ceux qui ſe raſſemblerent chez Charon, lorſqu'on reprit la citadelle; mais ne ſe croyant pas aſſez conſidéré par la part qu'il avoit eue dans cette entrepriſe, il s'occupoit à inventer des calomnies, & à intenter des accuſations contre ſes ſupérieurs: il vint à bout de faire exclure du Gouvernement Epaminondas pour un an. Quant à Pélopidas, qu'il ne haïſſoit pas moins, mais que le Peuple chériſſoit

rissoit davantage, il changea de manœuvre, & tenta de le perdre, en élevant Charon contre lui. Voici comment il s'y prit : on avoit employé à Thebes un fameux Peintre de Cizique, que la sédition mit en fuite avant que d'avoir achevé son ouvrage. Ménéclide proposa de le placer, tel qu'il étoit, dans quelque lieu public, avec une inscription qui immortalisât la mémoire d'une prétendue victoire de Charon à Platée. Cette action, qui s'étoit passée quelque tems avant la bataille de Leuctre, n'étoit qu'une légere escarmouche, où il y eut quarante Spartiates de tués ; mais le dessein de Ménéclide, en illustrant cette journée, étoit d'éclipser la gloire de celle de Leuctre, & de faire piece aux deux Généraux qui y commanderent. Pélopidas s'éleva donc contre cette demande ; mais avec art & décence, accordant à Charon les égards & les louanges qu'il méritoit ; mais exposant en même tems toute la méchanceté & toute l'impertinence du procédé de Ménéclide, que le Peuple indigné, taxa à une si forte amende, qu'il ne se trouva pas en état de la payer ; mais il ne cessa pas, pour cela, de mériter, dans la suite, l'épithete de perturbateur de la tranquillité publique.

Pour en revenir aux Spartiates, délivrés, contre toute espérance, d'un formidable ennemi, la terreur & le trouble qu'ils avoient éprouvés, le sentiment des pertes qu'ils avoient faites, & la crainte des malheurs qui les menaçoient encore, les mirent en mauvaise humeur, exciterent entre eux des factions & des murmures ; & dans ces tristes dispositions, Agésilas ne trouva guere moins de difficulté à les gouverner, qu'il en avoit eu à les défendre. Il y eut une occasion entr'autres, où il fit preuve d'une adresse & d'une présence

d'eſprit peu communes. Deux cens mécontens s'étoient emparés du Temple de Diane, ſitué dans un endroit avantageux, qu'on appelloit *Iſſorion*; Agéſilas, incertain ſur les ſuites d'une conſpiration dont il ne connoiſſoit pas le fond, ne jugea pas à propos d'employer la force contr'eux; mais enveloppé dans ſon manteau, accompagné d'un ſeul domeſtique, il s'approcha des rebelles, & lorſqu'il fut à portée d'en être entendu : » Vous avez mal pris mes ordres, leur dit-il : mon deſſein n'étoit pas qu'on ſe raſſemblât tous dans ce lieu; mais qu'on ſe diſperſât les uns ici & les autres là, leur montrant, en même tems, différens quartiers de la Ville. « Ils s'y rendirent ſans le moindre ſoupçon, & ſur le champ, quelques troupes ſe ſaiſirent du poſte qu'ils avoient abandonné : on prit une quinzaine de ces conſpirateurs, qui furent exécutés la nuit ſuivante. Cette ſédition fut ſuivie d'une plus dangereuſe, dans laquelle un grand nombre de citoyens s'étoient engagés, & délibéroient, dans des aſſemblées nocturnes, de la diſſolution du Gouvernement. Cette faction étoit ſi puiſſante, qu'il y auroit eu autant d'imprudence à en attendre les ſuites, qu'à employer les loix pour les prévenir. Agéſilas changea donc de batterie : il obtint le conſentement des Ephores, pour faire mettre à mort les coupables, ſans aucune forme de procès; choſe inouie dans Lacédémone, mais que les conjonctures préſentes rendoient néceſſaire; car toutes ces révoltes précédèrent ou ſuivirent immédiatement l'expédition des Thébains, qui les tenoit dans une conſternation que la déſertion des mercénaires & des Hélotes augmentoit de jour en jour.

Après avoir ſurmonté ces dangers domeſtiques, & repouſſé les Thébains, les Spartiates commen-

cerent à reſpirer, à chercher des ſecours chez leurs voiſins, & à pourvoir à leur ſûreté pour l'avenir: ils reçurent des Corinthiens & des autres habitans du Péloponneſe, quelques troupes auxiliaires; mais ils fondoient tout leur eſpoir ſur Athenes, à qui ils avoient cédé formellement la Souveraineté des Mers, à deſſein de l'attacher à leurs intérêts. Les Athéniens, plus attentifs à réprimer les Thébains, qu'à relever les Spartiates, ne firent point tout ce qu'ils en attendoient; ils inſiſterent ſur le partage du commandement ſur la Flotte & dans le Camp, ce qu'ils appellerent, aller de pair avec eux; & l'on fut obligé de ſe rendre à des conditions dont ils refuſerent de ſe départir. Chacun d'eux commanda alternativement, de quatre en quatre jours.

A peine cet accord fut-il fait, que les Arcadiens rentrerent en campagne. Pallene, en Laconie, fut emportée d'aſſaut, trois cens Spartiates, qui compoſoient la garniſon, paſſés au fil de l'épée, & le Pays ſaccagé. Les Argiens & les Eléens ſe joignirent à eux, & les Thébains leur envoyerent Epaminondas, à la tête de ſept mille fantaſſins & de cinq cens chevaux. Les Athéniens, mieux intentionnés, dépêcherent Chabrias pour lui diſputer le paſſage: il ſe rendit à Corinthe, où ſes troupes & celles des Spartiates & de leurs alliés formerent une Armée de vingt-deux mille hommes, en comptant deux mille hommes de renfort, qui débarquerent de Sicile, & qui ne furent pas inutiles. Epaminondas s'avança, réſolu de ſe faire jour, les armes à la main; mais on avoit pris contre lui les mêmes précautions dont on ſe ſervit autrefois contre Xercès: il trouva l'Iſthme fermé d'un long mur, & coupé par un profond foſſé. Après avoir tenté vainement d'attirer au combat Olymp. CIII. 1.

un ennemi trois fois plus nombreux que lui, il examina les ouvrages ; & s'appercevant que le côté que les Spartiates avoient à défendre étoit plus foible que le reſte, il y dirigea ſon attaque, qu'il pouſſa avec tant de bravoure & de force, qu'il s'ouvrit un paſſage, après une action fort vive : il ſe répandit enſuite dans le Pays, qu'il déſola : Sycione, & quelques autres Cités ſubjuguées, il s'avança vers Corinthe : après quelques légeres eſcarmouches, toutes ſes forces ſe raſſemblerent devant cette place, qu'il aſſaillit avec tant de vigueur, que l'habitant étoit au déſeſpoir, lorſque Chabrias s'offrit à l'ennemi, ſoutint le choc, & à la faveur du poſte qu'il occupoit, & des renforts perpétuels qui lui venoient de la Cité, repouſſa les Thébains avec perte. Ils abandonnerent Corinthe & le Péloponneſe, & Chabrias eut tout l'honneur de cette retraite.

Epaminondas encourut la diſgrace du Gouvernement, qui déſapprouva une partie de ſa conduite dans cette expédition : ſans faire attention avec quelle bravoure il avoit forcé le poſte des Spartiates, on l'accuſa de les avoir ménagés, lorſqu'il étoit en ſa puiſſance de les pourſuivre & de les maſſacrer : ſes ennemis aggraverent ce ſoupçon, & il fut écarté de l'adminiſtration, & réduit à la vie de ſimple particulier, ſous prétexte qu'il avoit trahi les intérêts de la Béotie : cette accuſation fut ſuivie d'un châtiment auſſi ſévere que ſi elle eût été bien fondée ; mais il eut bientôt occaſion de ſe laver de cet injuſte reproche, par des ſervices importans.

Nous ne voyons point que le partage du commandement entre les Athéniens & les Spartiates ait produit, pendant l'irruption des Thébains, d'autre effet que de rallentir les efforts de la li-

gue opposée. Les Arcadiens, enflés de leurs succès & des services qu'ils avoient rendus, dédaignerent, à l'instar des Athéniens, la subordination qu'exigeoient les Thébains. Lycomede de Mantinée, qui les avoit commandés dans les dernieres guerres, fomentoit en eux ces sentimens d'ambition : cet homme, qui méritoit leur confiance par ses talens, sa naissance & sa fortune, leur représenta que le Péloponnese entier leur appartenoit, à titre de ses premiers habitans ; qu'ils étoient le Peuple le plus nombreux de la Grece ; qu'ils devoient déja à leur puissance & à leur bravoure le premier rang entre les auxiliaires ; qu'ils avoient fait tout le succès des Spartiates contre les Athéniens, & des Thébains contre les Spartiates ; que la fortune avoit constamment suivi le côté qu'ils avoient embrassé, & qu'il étoit tems de devenir Spartiates, ou de partager le commandement avec les Thébains. Ces remontrances furent applaudies, & disposerent ces Peuples à tout entreprendre : cependant la jalousie refroidit les Thébains à leur égard ; & les Eléens, à qui ils refusoient de rendre quelques Villes que les Spartiates leur avoient usurpées, les menaçoient d'une rupture.

On commençoit à s'échauffer, lorsque le Roi de Perse, que les dissentions de la Grece frustroient de quelques secours dont il avoit besoin, tenta de les terminer : il étoit question de rendre Messene aux Spartiates ; ce point étoit important. Les Thébains rejetterent cette proposition, & les négociations échouerent. Philisque d'Abyde, qui s'en étoit chargé, revint en Asie, laissant au service des Spartiates deux mille mercénaires, avec de l'argent pour leur paie : la Sicile leur en fournit en même tems deux mille autres.

Agéſilas fit transférer à ſon fils Archidame le commandement, que ſa vieilleſſe ne lui permettoit plus d'exercer. Archidame marcha contre les Arcadiens, s'empara de Caires, & fit paſſer la garniſon au fil de l'épée, en repréſaille de ce qu'ils avoient fait la campagne derniere en Laconie: delà, s'avançant vers Parrhaſie, il en ravagea le territoire: accourant enſuite au ſecours des Siciliens, dont les Meſſéniens avoient interrompu la marche, il chargea ſi bruſquement les Arcadiens, qui s'étoient réunis aux Argiens, pour lui diſputer les paſſages, qu'il les mit en déroute, & remporta une victoire dont nous ignorons les détails: on dit que les Spartiates ne perdirent pas un ſeul homme, & que l'ennemi en laiſſa dix mille ſur le champ de bataille: on déſigna ce combat par une épithete dérivée d'une rare circonſtance: c'eſt de n'avoir point coûté de larmes au vainqueur. La nouvelle de cette action remplit les Spartiates d'une joie qu'ils ne purent contenir. Depuis la défaite de Leuctre, qui fit ſur eux une telle impreſſion, qu'on dit que les hommes n'oſoient plus regarder leurs femmes en face, ils n'avoient eu aucun avantage conſidérable ſur leurs ennemis: ce ſuccès les reſſuſcita, pour ainſi dire; ils ſortirent de leur Ville, & ſe répandirent ſur les bords de l'Eurotas, rendant graces aux Dieux, qui rétabliſſoient Lacédémone dans ſon ancienne ſplendeur, en effaçant de ſes habitans la tache qu'ils reçurent à cette journée. Plutarque remarque que cet excès d'allégreſſe déceloit le mauvais état de leurs affaires: on voyoit bien que ce n'étoit plus le tems où les victoires leur étoient ſi familieres, que le ſoldat n'en étoit point orgueilleux, ni le citoyen réjoui; ce tems, où dans les cas extraordinaires, on ſacrifioit à peine un coq; ce tems de

la guerre du Péloponneſe, où celui qui leur apporta la nouvelle de la victoire de Mantinée, n'eut qu'un morceau de viande ſalée pour toute récompenſe. Ce n'eſt pas ainſi qu'on reçut celle-ci : le vieil Agéſilas, ſuivi de tout le Peuple, vint au devant de ſon fils, & l'embraſſa ; le Sénat & les Ephores l'attendoient, les yeux baignés des larmes qu'ils répandoient de joie.

Les Thébains & les Eléens ne furent point du tout affligés d'une diſgrace qui puniſſoit ſi bien l'arrogance mal placée des Arcadiens : ce malheur fut ſuivi de pluſieurs autres.

Cependant, par les ſoins & les talens de Pélopidas, s'élevoit de jour en jour la grandeur des Thébains, & s'accroiſſoit avec la confiance de leurs voiſins : ils s'étoient rendus médiateurs dans les différends que la ſucceſſion au trône de Macédoine avoient ſuſcités. Pour aſſurer la paix dans ce Royaume, ils prirent en ôtage d'abord 30, enſuite 50 jeunes gens des familles les plus diſtinguées : le frere du Roi, ce Prince ſi connu ſous le nom de Philippe & de Pere d'Alexandre, étoit du nombre des premiers.

Les Theſſaliens invoquerent leur protection contre la tyrannie d'Alexandre de Pheres, & ils chargerent Pélopidas d'annoncer à ce Souverain les intentions de l'Etat, & de le mettre à la raiſon. De retour de Macédoine, Pélopidas partit pour la Theſſalie. Il s'approchoit de Pharſale, dans le deſſein de punir la trahiſon de quelques mercénaires, qui l'avoient abandonné, lorſqu'Alexandre parut devant cette place, à la tête d'une nombreuſe Armée. Le Général Thébain n'avoit que quelques troupes Theſſaliennes ; mais s'imaginant que le Phéréen venoit ſe juſtifier des accuſations intentées contre lui, & raſſuré

contre toute violence, par l'autorité de ſes concitoyens, ſa réputation perſonnelle, & le caractere d'Ambaſſadeur dont il étoit revêtu, il s'avança ſans ſoldats & ſans armes, accompagné de ſon collegue Iſménias. Alexandre, qui les tenoit en ſa puiſſance, les fit ſaiſir & conduire à Pheres. Polybe regarde la confiance de Pélopidas en ce Prince ſcélérat & perfide, comme une imprudence impardonnable. Dans les premiers jours de la captivité de ces Généraux, tout le monde eut la liberté de les voir : le Tyran s'étoit flatté de briſer leur orgueil, en les expoſant en ſpectacle ; il ſe trompa : Pélopidas lui fit dire qu'il étoit ridicule de tourmenter & de mettre à mort de braves citoyens, dont l'innocence devoit le raſſurer, & d'épargner un homme qui ſauroit bien le punir de ſes forfaits, ſi jamais il échappoit de ſes mains. Alexandre, étonné de cette intrépidité, demanda pourquoi Pélopidas étoit ſi preſſé de mourir : » C'eſt, repliqua le Thébain, pour hâter ta ruine, en aggravant ſur toi la haine des Dieux & des hommes. « Dès-lors il fut ſequeſtré ; perſonne ne le vit que Thébé, femme du tyran, dont les récits que les geoliers faiſoient de ſa bravoure, avoient excité la curioſité. Les larmes lui vinrent aux yeux, tout en entrant dans ſa priſon. » Que je plains votre épouſe, lui dit-elle «. » Vous vivez avec Alexandre, lui répondit-il, ſans être ſa priſonniere ; c'eſt vous qui me faites pitié. » Cette replique l'affecta vivement ; elle devint ſenſible aux outrages de ſon époux, & dans les fréquentes viſites qu'elle rendit à Pélopidas, elle eut occaſion de s'en plaindre. Il ne manqua pas de l'irriter, & ſes exhortations réitérées conduiſirent cette femme, par degrés, juſqu'à la fureur. On pourroit ſoupçonner Thébé d'avoir été conduite par l'a-

mour dans le cachot de Pélopidas ; quoique nous n'oſions aſſurer que ces viſites euſſent un autre motif, que celui de partager ſes peines, de lui communiquer les ſiennes, & de méditer la vengeance qu'elle en tira dans la ſuite.

Les Thébains, indignés de l'inſulte qu'ils avoient reçue dans la perſonne de leur Ambaſſadeur, envoyerent une Armée dans la Theſſalie ; mais le malheur, ou l'inexpérience des Généraux ſervit Alexandre dans cette expédition. Contraints de ſe retirer ſans avoir rien entrepris, il les pourſuivit, leur tua beaucoup de monde, & c'étoit fait du reſte de l'Armée, ſans la préſence d'Epaminondas. Diſgracié par le Gouvernement, il ſervoit alors comme ſimple ſoldat : pour arrêter des pertes qu'on attribuoit à l'incapacité des Officiers, les troupes le forcerent de prendre le commandement : il compoſa l'arriere-garde de la Cavalerie & de l'Infanterie légere, & chargeant & repouſſant l'ennemi alternativement, l'Armée fit retraite en bon ordre. Arrivés dans la Béotie, les Généraux furent taxés à une amende de dix mille dragmes, & Epaminondas chargé de réparer le déshonneur de cette campagne. Alexandre fut effrayé de ſon retour ; mais Epaminondas, qui préféroit le ſalut de Pélopidas à tout autre avantage, dans la crainte que le Tyran, réduit à l'extrêmité, ne déchargeât ſa fureur ſur ſon priſonnier, ſe contenta de le tenir en alarme, & de l'amener à quelque ſatisfaction, en lui montrant ſon Armée prête à fondre ſur lui. Cette conduite lui réuſſit ; mais jugeant qu'un homme qu'il regardoit comme l'horreur du Genre-humain, étoit indigné de l'alliance des Thébains, il ne lui accorda qu'une treve de vingt jours, pendant laquelle Pélopidas & Iſménias furent mis en liberté.

Epaminondas ſe retira, après s'être conduit dans toute cette affaire avec tant de courage & de capacité, d'intelligence & de modération, qu'il recouvra la faveur & la bonne opinion de ſes concitoyens. L'oubli généreux qu'il fit de leur injuſte ſoupçon, n'eſt pas la moindre partie de ſon éloge.

Pélopidas ne perdit pas dans ſa priſon tout le fruit de ſes ſuccès : il applanit, par la haute idée qu'il donna du courage & de l'intégrité des Thébains, les difficultés d'obtenir la Souveraineté de la Grece ; mais toutes leurs forces ne répondant pas à la grandeur de cette entrepriſe, il fallut avoir recours à la Perſe. Les négociations que les Spartiates venoient de commencer avec cette Cour, leur ſervirent de prétexte : ils propoſerent à leurs Confédérés d'y députer des Ambaſſadeurs chargés du ſoin de défendre leurs intérêts. Les Arcadiens, les Eléens & les Argiens agréérent cet avis, & les Thébains nommerent Pélopidas. Les Athéniens, informés de ces mouvemens, envoyerent auſſi leurs Députés. Ce congrès montre combien les Grecs avoient dégénéré de la vertu de leurs ancêtres : ce n'étoit pas la premiere fois que des particuliers, ou quelques Etats avoient lâchement imploré la médiation des Aſiatiques ; mais toute la Grece raſſemblée, d'un conſentement général, à la Cour des Perſes, pour former leurs demandes, & diſcuter leurs intérêts en préſence de ce Monarque étranger, c'eſt ce qu'on n'avoit point encore vu. La paix d'Antalcidas avoit préparé ce prodige d'ignominie : ce Traité étoit un préſage que les Grecs porteroient le joug, & ſe gouverneroient un jour par les Edits d'un Roi, dont leurs prédéceſſeurs avoient ſi glorieuſement reprimé les efforts ; & que ces mêmes Spar-

tiates qu'il voyoit alors à ſes pieds, avoient fait trembler ſur ſon Trône, lorſqu'Agéſilas porta le fer & le feu juſques dans le centre de ſon Empire.

Arrivé dans la Perſe, où la réputation de ſes exploits l'avoit prévenu, il fit ſa cour avec tant d'art, que le Roi le diſtingua des autres Ambaſſadeurs par des marques particulieres d'honneur & d'eſtime. Admis à l'audience, il repréſenta que, depuis la bataille de Platée, les Thébains avoient été conſtamment attachés à la couronne de Perſe, & que cet attachement inviolable étoit la ſeule cauſe de la haine des Spartiates. Inſiſtant enſuite ſur la bataille de Leuctre & le ravage de la Laconie, il fit entendre que les Arcadiens & les Argiens n'avoient été défaits que pour n'avoir pas été ſecourus par les Thébains. Le Prince l'écouta favorablement ; il agréa ſon diſcours, ſa perſonne lui plut. Thebes lui parut une Ville ſur laquelle il pouvoit compter, & ſes demandes lui furent accordées. Elles portoient en ſubſtance, que toutes les Villes ſeroient confirmées dans la liberté dont elles jouiſſoient en vertu du dernier Traité ; que Meſſene, en particulier, ſeroit indépendante de Lacédémone ; que les Athéniens déſarmeroient leur Flotte, & que les Thébains continueroient d'être conſidérés comme les anciens amis & alliés des Perſes.

Cette négociation fit honneur à Pélopidas. Dans le deſſein d'en recueillir les fruits, les Thébains convoquerent chez eux les Députés des autres Villes ; mais quand on les ſomma de jurer l'accompliſſement du Traité, ils répondirent qu'ils étoient aſſemblés, non pour en ratifier les articles, ce qui paſſoit leur autorité, mais pour en prendre connoiſſance. Lycomede ſe levant en faveur des Arcadiens, repréſenta que le ſiege de

la guerre devoit être le lieu du ſerment. Enfin, les Thébains voyant que les choſes ne tournoient pas à leur gré, s'adreſſerent à chaque Ville en particulier, dans l'eſpoir de les ramener à leurs vues, par la crainte de leurs armes : mais les Corinthiens leur répondirent poſitivement, qu'ils ne prévoyoient pas que ce Traité pût avoir lieu : d'autres ſuivirent cet exemple, & toute cette affaire en demeura-là. Artaxercès, qui ne pouvoit appuyer leurs prétentions, ſans s'attirer le reſte de la Grece ſur les bras, les abandonna ; car ces Peuples, moins offenſés de la partialité des Perſes que des projets de leurs alliés, & inſtruits, par ce que les Thébains avoient déja fait, de ce qu'ils étoient capables d'entreprendre, inclinoient à ſe réunir contre eux, & à les traiter comme des ennemis communs. Les Athéniens étoient mécontens de l'article qui reſtreignoit leur puiſſance ſur Mer, & ils en témoignerent leur reſſentiment, en condamnant à mort Timagoras, un de leurs Députés : il fut accuſé d'avoir croiſé ſon collegue, en agiſſant de concert avec Pélopidas ; & comme il avoit partagé les bienfaits & la faveur du Prince avec l'Ambaſſadeur Thébain, on en conclut qu'il avoit trahi les intérêts de ſes concitoyens.

Olymp. CIII. 2. Les Thébains perſiſterent dans leurs deſſeins ; mais ils eſſayerent de nouveaux moyens pour vaincre la réſiſtance des Arcadiens & des autres Peuples du Péloponneſe ; ils embarquerent dans la querelle les paiſibles Achéens leurs voiſins. Epaminondas parut ſubitement dans leur Contrée les armes à la main, les ſubjugua ſans peine, & les contraignit d'agir de concert avec lui. Les Arcadiens, infeſtés d'un côté par les Achéens, & de l'autre, par les Spartiates, ſe plaignirent, &

reprocherent leurs malheurs aux Thébains. Ce mouvement produiſit encore de nouveaux troubles dans le Péloponneſe; mais aſſoupis auſſi-tôt qu'excités, la ſeule Ville de Sycione en reſſentit quelques effets remarquables. Euphron, homme adroit & citoyen puiſſant, s'empara de la Souveraineté, ſous prétexte d'établir la Démocratie; il avoit à Lacédémone des intérêts particuliers; il entretenoit, en même tems, des intelligences avec les ennemis de cette République; & ſacrifiant l'un à l'autre parti, il parvint à la Tyrannie par le meurtre & l'exil des principaux d'entre les Nobles & les Magiſtrats, & ſe ſoutint juſqu'à ce que la révolte du Peuple entraîna ſa ruine : il fut aſſaſſiné à Thebes par une troupe de citoyens qu'il avoit bannis, & qui conſpirerent contre lui.

Les Phliaſiens, alliés des Thébains, que leur ſituation expoſoit particuliérement aux injures de l'ennemi, eurent beaucoup à ſouffrir de la révolution d'Euphron. Ce Tyran de Sycione les attaqua, & leur attira ſur les bras le corps entier des Arcadiens & des Argiens. Ils étoient perdus ſans reſſource, ſans le ſecours des Athéniens commandés par Charès : ils le reçurent à tems; cependant ils avoient déja ſoutenu le ſiege, & fait une défenſe plus vigoureuſe que ne promettoit une petite Ville, environnée d'un auſſi nombreux ennemi. Leur attachement inviolable aux intérêts des Spartiates avoit occaſionné cette guerre; en effet, ni les dangers qu'ils avoient courus, ni les malheurs qu'ils avoient eſſuyés, n'avoient jamais rompu la premiere alliance qu'ils avoient contractée avec eux, & cette fidélité étoit ſans exemple.

Ce n'étoit pas ſans peine que les Athéniens

avoient ſuſpendu la ruine de ce petit Etat, & ils étoient mécontens de ce qu'aucun de leurs alliés ne les avoit ſecondés dans cette entrepriſe. Les Arcadiens profiterent de cette conjoncture pour leur propoſer une alliance. Après avoir mûrement examiné ſi ce nouvel engagement ne croiſoit point celui qu'ils avoient avec les Spartiates, on convint qu'il étoit important à l'un & à l'autre Etat d'arracher les Arcadiens aux Thébains, & l'on conclut un Traité par lequel les Athéniens s'engageoient à fournir un corps de Cavalerie, en cas de quelque incurſion dans l'Arcadie de la part des Spartiates, ſans cependant être tenus d'accompagner les Arcadiens, en cas d'irruption en Laconie. Cette négociation fut commencée & finie par Lycomede, qu'une troupe d'exilés aſſaſſinerent dans ſon retour d'Athenes. Lycomede formoit de grands deſſeins, & les ſavoit exécuter; mais ſon ambition avoit plongé ſes compatriotes dans des troubles interminables, & il étoit, ſans contredit, l'auteur de tous leurs déſaſtres.

Les Athéniens, enhardis par cette nouvelle alliance, commirent un attentat odieux ſur la liberté des Corinthiens : ils méditerent de s'emparer de leur Ville, où ils avoient mis garniſon, à titre de protecteurs & d'amis; mais ce projet fut découvert, & leurs troupes congédiées. Charès s'approcha vainement avec ſa Flotte, ſous prétexte de terminer les différends qui les diviſoient : on le remercia de ſes offres de ſervices, en lui fermant l'entrée du port. Ces procédés réciproques rompirent l'union qui regnoit entre ces deux Etats, & furent une eſpece de déclaration de guerre. Dans ces circonſtances, les Corinthiens jugerent à propos de pourvoir à leur ſûreté,

en faiſant la paix avec les Thébains. Les Spartiates étendirent le conſentement qu'on leur en demanda, à tous leurs Confédérés, déclarant toutefois que, quant à eux, ils ne mettroient bas les armes que quand ils auroient recouvré ſur la Meſſénie toute l'autorité de leurs ancêtres. Cependant les Corinthiens, les Phliaſiens & quelques autres, traiterent avec les Thébains, à condition que chaque Peuple ſeroit indépendant. Artaxercès reprit alors la qualité de médiateur, & tenta d'établir en Grece une paix générale; ce qu'il exécuta. Tous les Peuples ſe déſarmerent, tous juſqu'aux Lacédémoniens: c'eſt-là ce qu'on appelle la fin de la guerre de Béotie, qui dura cinq ans après la bataille de Leuctre. Les Hiſtoriens ne ſont point d'accord ſur la date préciſe des événemens compris entre la paix d'Artaxercès & cette fameuſe journée: nous nous contenterons donc d'aſſurer que la plupart des faits que nous venons de rapporter, ſe ſont paſſés dans l'intervalle de ces cinq années. Olymp. CIII. 3.

Le dernier Traité n'avoit que le nom & les apparences d'une paix: conclu ſans bonne foi de la part des contractans, dans les circonſtances préſentes, il ne pouvoit procurer une longue tranquillité; les accroiſſemens de la puiſſance des Thébains ne manquerent pas de ſoulever les grandes Républiques; & les petits Etats étoient tellement impliqués dans cette querelle, ſoit par leurs propres intérêts, ſoit en qualité d'alliés, que les troubles recommencerent l'année ſuivante. Les Eléens, qui conteſtoient depuis long-tems la Souveraineté de Triphilie, qui leur appartenoit, & que la viciſſitude des armes avoit tranſportée aux Arcadiens, appellerent les Lacédémoniens à leur ſecours: les Athéniens ſe rangerent du côté des Arcadiens, Olymp. CIII. 4.

ravagerent l'Elide, & s'emparerent de quelques Villes.

Olymp. CIV. 1. La campagne ſuivante, ils engagerent les Piſéens à revendiquer, ſur un prétexte fabuleux, le droit de préſider aux Jeux Olympiques ; conſéquemment, ceux-ci ſe chargerent de la conduite de cette ſolemnité. Les Eléens, réſolus de conſerver un honneur qui leur appartenoit, au milieu des exercices, fondirent avec toutes leurs forces ſur les Arcadiens, les mirent en déroute, & défirent un corps de deux mille Argiens ; mais leur fureur & leur intrépidité céderent à la multitude ; on les repouſſa, & ils furent obligés de ſe retirer. Ils rentrerent dans leur Ville, au bruit des applaudiſſemens de tous les Peuples de la Grece, que cette fête avoit aſſemblés, & qui conſervant ſur leurs têtes les guirlandes dont ils étoient couronnés, demeurerent les ſpectateurs de cette action. Ce reſſentiment des Eléens ſurprit d'autant plus, qu'ils ne paſſoient pas pour un Peuple guerrier, & qu'ils en étoient alors à leur coup d'eſſai. Cependant les Piſéens, maîtres du champ de bataille, continuerent les Jeux ; mais les Eléens refuſerent d'inſcrire cette Olympiade, & d'en conſerver la mémoire dans leurs annales.

Au milieu de ces troubles, Epaminondas, attentif aux progrès & à la grandeur de ſes concitoyens, tourna ſes vues du côté de la Marine, & leur montra la Souveraineté des Mers, comme une conquête auſſi facile que la ſupériorité qu'ils avoient ſur la Terre. » Les Athéniens, leur dit-il, avec deux cens vaiſſeaux, céderent dans la guerre contre Xercès, le commandement aux Spartiates, qui n'en avoient que dix. » Le Peuple agréa ſes propoſitions, & lui donna ordre de partir pour Rhodes, Chio & Byzance ; de confirmer ces Peuples

ples dans leur alliance, & de ſolliciter leur ſecours, tandis qu'on équiperoit une Flotte de deux cens vaiſſeaux. Ce fut en vain que, pour croiſer ſon voyage & ſa négociation, les Athéniens mirent à la voile un puiſſant armement, commandé par Lachès; il partit & réuſſit; mais la part que les Thébains furent obligés de prendre dans les conteſtations de leurs voiſins, & la mort d'Epaminondas, qui ne tarda pas d'arriver, anéantit tous les projets qu'ils avoient formés, & l'eſpoir qu'ils avoient conçu de ravir aux Athéniens l'empire de la Mer.

Tandis que ces négociations les occupoient, les Orchoméniens, d'intelligence avec quelques Thébains fugitifs, formerent le deſſein d'établir l'Ariſtocratie ſur les ruines de l'ancien Gouvernement; mais ce complot fut découvert, & trois cens cavaliers d'Orchomene, qu'on avoit chargés de ſon exécution, furent ſaiſis, par ordre des Magiſtrats, & condamnés à mort. Cette Ville fut incontinent aſſiégée, les hommes paſſés au fil de l'épée, les femmes & les enfans chargés de fers, & la Ville raſée: on fut étonné de cet acte de cruauté, que les Thébains n'auroient point commis ſans doute, ſi Epaminondas, ou Pélopidas les eût commandés dans cette expédition. Ces Généraux, remplis d'humanité pour tous ceux qui tomberent en leur puiſſance, ne répandirent jamais le ſang de ceux qu'ils avoient vaincus, & ne priverent point de la liberté les Villes qu'ils avoient priſes.

Les Theſſaliens, las de gémir ſous la tyrannie d'Alexandre de Pheres, ſe ſouleverent contre lui: mais vaincus dans pluſieurs combats, ils implorerent l'aſſiſtance des Thébains, qui dépêcherent à leur ſecours ſept mille hommes, ſous la

conduite de Pélopidas. Ils étoient ſur le point de ſe mettre en marche, lorſqu'il ſurvint une éclipſe. Selon l'ignorance & la ſuperſtition de ces tems, le Peuple en préſagea de ſi grands malheurs, que Pélopidas ne jugea pas à propos d'embarquer un ſi grand nombre de ſes compatriotes dans une expédition généralement déſapprouvée. Quant à lui, que le phénomene menaçoit particuliérement (car les Augures le conſidérant comme le Soleil des Thébains, avoient annoncé ſa mort), il partit ſans effroi, à la tête de trois cens Cavaliers, qui le ſuivirent de plein gré, ſe joignit aux Theſſaliens, & campa à la face d'Alexandre, qui commandoit une Armée de vingt mille hommes. Dans le voiſinage d'un lieu nommé Cynocéphale, au milieu d'une plaine, s'élevoient deux montagnes, poſte avantageux, où chaque parti tenta de placer ſon Infanterie. C'eſt-là que Pélopidas, à la tête de ſa Cavalerie, chargea l'ennemi, le diſperſa, & le pourſuivit dans la plaine; mais Alexandre, du haut des montagnes qu'il occupoit, écraſoit les Theſſaliens qui avoient entrepris de le forcer. Pélopidas fut obligé d'abandonner la pourſuite des fuyards, pour leur donner du ſecours : ranimés par ſa préſence, ils chargerent l'ennemi à deux ou trois repriſes, le troublerent enfin, & le mirent en fuite. Fier de ſes ſuccès, il jetta ſes regards de tous côtés, cherchant des yeux Alexandre : il l'apperçut à la tête de l'aile droite : alors encourageant ſes ſoldats, & leur ayant inſpiré la même fureur dont il étoit animé, il marcha droit au Tyran, qui ſe retira, & s'enfonça dans les rangs. Déſeſpérant de l'attirer par ſes défis dans un combat ſingulier, il fondit ſur ſa troupe, & maſſacra, de ſa propre main, quiconque s'oppoſoit à ſon paſſage : cependant ceux

qui n'étoient pas à portée de ſes coups, faiſoient pleuvoir ſur lui une grêle de traits ; ſon armure en fut criblée ; & il étoit couvert de bleſſures, lorſque d'autres l'acheverent avec leurs piques. Les Theſſaliens ſe hâterent de deſcendre des montagnes pour l'arracher au danger qu'il couroit ; mais arrivant trop tard pour ſon ſalut, aſſez tôt pour ſa vengeance, ils tomberent ſur l'ennemi avec tant d'impétuoſité, Fantaſſins & Cavaliers, que ſa déroute fut complette : ils lui tuerent trois mille hommes dans la pourſuite ; toutefois ils ne crurent pas avoir vaincu, & ne virent point de ſuccès qui pût les dédommager de la perte de leur Général. Les Thébains qui l'avoient accompagné, arroſerent ſon corps de leurs larmes, & l'appellerent, dans les accens de la douleur la plus ſincere & la plus tendre, leur protecteur, leur pere, & l'auteur de tout ce qu'ils avoient d'excellent & de grand. Les Theſſaliens & les autres alliés, non contens de joindre leurs regrets à ceux de ſes compatriotes, leur diſputerent encore dans les marques d'honneur & d'eſtime qu'ils rendirent à ſa mémoire : tous les ſoldats oubliant de ſe dépouiller de leurs armes, de débrider leurs chevaux, & même de panſer leurs bleſſures, avancerent, & s'empreſſerent à ramaſſer autour de lui les dépouilles de l'ennemi : ils ſe couperent les cheveux, & la criniere à leurs chevaux, & ſe renfermerent dans leurs tentes, ſans allumer de feux, & ſans prendre de rafraîchiſſemens. Dans toutes les Villes par où le corps paſſa, les Prêtres, les Magiſtrats, & les Peuples allerent à ſa rencontre avec des couronnes, des armures d'or & des trophées. Les Theſſaliens demanderent aux Thébains, comme une faveur ſinguliere, la permiſ-

ſion de l'inhumer entr'eux : *C'eſt nous*, diſoient-ils d'une maniere pathétique, *qui perdons le plus à ſa mort ; cet honneur nous doit être réſervé : vous regrettez un grand Général, & nous avons cela de commun avec vous : mais c'en eſt fait de notre liberté ; permettez que nous lui rendions les derniers devoirs ; nos chagrins ſont trop grands pour nous envier cette foible conſolation.* Les Thébains acquieſcerent à leur demande, & les Theſſaliens célébrerent ſes funérailles avec pompe. Il faut cependant avouer que ſa mort méritoit moins d'éloge que de pitié : ſon devoir ne lui permettoit pas de ſe précipiter, comme il fit, au milieu des dangers : il eſt vrai, qu'outre la violence de ſon tempérament, qu'il n'étoit pas toujours maître de réprimer, la cauſe de la liberté que les grands Etats avoient lâchement abandonnée, l'animoit alors d'un zele extraordinaire. Les Spartiates, loin de prendre les armes en faveur des opprimés, faiſoient la cour, & fourniſſoient alors des Officiers à l'oppreſſeur de la Sicile, & les Athéniens à la ſolde de cet Alexandre qu'il combattoit, venoient de lui élever une ſtatue. Pélopidas crut donc qu'il étoit tems de ſonger à ſa gloire & à celle de ſon Pays, en montrant à toute la Grece que les Thébains étoient les ſeuls défenſeurs des Peuples affligés, & les deſtructeurs du Gouvernement arbitraire. C'eſt dans ces motifs qu'il commença cette expédition : d'ailleurs, il devoit avoir un vif reſſentiment du traitement indigne qu'il avoit ſouffert de la part d'Alexandre, & embraſſer, avec toute l'ardeur dont il étoit capable, l'occaſion de ſe venger du Tyran, en déracinant la tyrannie.

Pélopidas étoit d'une des meilleures familles de Thebes : né poſſeſſeur d'une fortune conſidérable, il en fit part à tous ceux qui avoient beſoin de

ſon ſecours, & qui le méritoient. Il jetta d'abord les yeux ſur Epaminondas : ſes largeſſes ne pouvoient avoir un plus digne objet ; mais il ne put jamais lui faire accepter un préſent : ce refus le détermina à imiter la vie frugale & laborieuſe de ſon ami ; il mit, à ſon exemple, dans ſa table & dans ſes habits une ſimplicité qu'il conſerva juſques dans les premiers emplois de l'Etat. Malgré cette régularité & cette apparente économie, l'attention continuelle qu'il donnoit aux affaires publiques, porta le dérangement dans ſes affaires domeſtiques : la diſſipation de ſon bien fut une ſuite naturelle de ſa négligence ; & comme il avoit une famille nombreuſe à pourvoir, ſes amis lui repréſenterent que l'argent étoit une choſe très-néceſſaire : *Oui, pour cet homme-là*, répondit-il en leur montrant du doigt un certain Nicodeme aveugle & boiteux. Il y avoit entre Epaminondas & lui une grande conformité de mœurs : ils ne différoient qu'en ce que l'un ſe plaiſoit aux exercices du corps, & l'autre aux occupations de l'eſprit : ils avoient même penchant à la vertu, & même amour pour la Patrie. Ces rapports lierent entr'eux une amitié, dont le ſiege de Mantinée, qui ſuivit de près la paix d'Antalcidas, eſt la date, ſelon Plutarque. Les Thébains agiſſoient dans cette action de concert avec les Spartiates. Epaminondas & Pélopidas firent tête à l'ennemi, malgré la déroute de leur aile, & combattirent à côté l'un de l'autre, juſqu'à ce que Pélopidas bleſſé tomba dans la foule des morts. Epaminondas, qui le crut tué, ne voulut point abandonner ſon corps à l'ennemi, & tint ferme, malgré les bleſſures qu'il avoit reçues : enfin, Agéſipolis accourut de l'autre aile, les ſecourut, & les ſauva tous deux. Cet événement

précéda, ſans doute, le ſiege de la Ville; du moins le récit de Pauſanias donne lieu à cette conjecture; mais les Hiſtoriens n'en font pas tous mention, & il n'eſt détaillé chez aucun: cependant cette circonſtance de leur vie eſt ſuffiſamment atteſtée pour être crue, & trop remarquable pour être omiſe, quoiqu'il ne ſoit pas évident que ces Généraux ſe ſoient ſignalés de ſi bonne heure à l'Armée. Leur amitié fut durable & ſincere, quelque fondement qu'elle ait eu: ſans jalouſie pour le commandement, & ſans rivalité dans l'adminiſtration, il faut attribuer le ſuccès de leurs entrepriſes à la parfaite union & à la grande intelligence qui regnoit entr'eux: on a mis ces vertus en oppoſition à cet eſprit de diſſention, d'envie & de haine qui diviſa toujours Ariſtide & Thémiſtocle, Périclès & Cimon, Nicias & Alcibiade, qui, grands dans toute autre choſe, ſe montrerent ſi petits dans les continuels efforts qu'ils firent pour ſe ſupplanter mutuellement, ſe haïſſant plus cruellement les uns les autres que les ennemis de leur Pays: ils immolerent quelquefois leur jalouſie & leur haine au bien de l'Etat. Mais les grands hommes dont nous parlons maintenant, n'eurent point occaſion de faire de pareils ſacrifices: ſans intérêts particuliers, au deſſus de toutes baſſes conſidérations, la gloire de l'Etat étoit leur unique projet: qui que ce fût qui fît le bien public, ils étoient ſatisfaits, & ils ſe réjouiſſoient des ſuccès d'un autre comme des leurs. Quant à Pélopidas en particulier, il étoit actif, vigoureux, infatigable, entreprenant, & ſi heureux qu'il n'a jamais perdu de bataille: telles étoient pour lui l'eſtime & l'affection du Peuple, qu'il fut élu Gouverneur de la Béotie treize fois de ſuite, ou, ſuivant Dio-

dore de Sicile, depuis la délivrance de la Cadmée juſqu'à ſa mort, ſans interruption. Enfin, le ſecond perſonnage de l'Etat, & quelquefois le premier, perſonne ne joua un plus grand rôle que lui dans l'affaire de la citadelle. Ce fut en vain qu'il tenta d'engager Epaminondas dans cette entrepriſe; elle parut odieuſe & ſanglante aux yeux de ce Philoſophe : » J'entrerois volontiers, lui dit-il, dans votre conſpiration, ſi le reſte des Conjurés étoit auſſi modéré que leur Chef; mais je prévois que dans les excès auxquels la paſſion & la vengeance emporteront la plupart d'entre eux, le ſang des coupables ne coulera pas ſans être groſſi de celui des innocens «. Cependant il approuva ce projet, qu'il regarda comme inſpiré par l'amour de la liberté, & contribua par ſes éloges au ſuccès d'une action à laquelle il refuſoit ſon bras.

Pour venger la mort de Pélopidas, & mettre les Theſſaliens en état de profiter de leur victoire, les Thébains leur dépêchèrent un renfort de ſept mille Fantaſſins, & de ſix cens Chevaux, avec lequel ils diſſiperent les reſtes de l'Armée d'Alexandre. Cette défaite contraignit le Tyran à reſtituer les Villes qu'il avoit priſes ſur les Theſſaliens, à retirer ſes garniſons de toutes celles dont il s'étoit injuſtement emparé, & à s'engager, par ſerment, à fournir des troupes aux Thébains, toutes les fois qu'il en ſeroit requis. Ils lui permirent, à ces conditions, de rentrer dans ſes Etats, où il vécut encore ſept ans : mais enfin, devenu odieux à tous ceux qui l'environnoient, il fut égorgé dans ſon lit par ſa femme & par ſes freres : ſon cadavre fut traîné dans les rues, foulé aux pieds, & abandonné aux chiens : traitement digne de celui qui fit enterrer des hommes vivans, qu

ſe récréoit à en percer à coups de traits, d'autres qu'il faiſoit couvrir d'une peau d'ours & de ſanglier, & qui dépeupla par le fer des Villes entieres, ſes amies & ſes alliées. Ce monſtre laiſſa toutefois échapper une étincelle d'humanité, mais dont il ne penſa guere à ſe faire un mérite : il aſſiſtoit un jour à la repréſentation de la *Troade* d'Euripide ; entraîné & attendri par le jeu d'un fameux Comédien, il ſortit bruſquement du théatre, & fit commander à l'Acteur de continuer ſon rôle : il eut honte, ſans doute, de donner des larmes aux malheurs d'Hécube & d'Andromaque, après s'être ſouillé, ſans remords, d'une infinité d'aſſaſſinats.

Olymp. CIV. 4. Mais pour revenir aux Thébains, ils travailloient ſans relâche à l'accroiſſement de leur puiſſance, & ne perdoient aucune occaſion de profiter de la foibleſſe & des diviſions des autres Etats. Les Arcadiens leur donnerent, en particulier, un prétexte fort plauſible d'agir : ce Peuple étoit alors en diſſention par rapport à quelqu'argent conſacré qu'ils avoient tiré du Temple d'Olympie, & employé, pendant leur démêlé avec les Eléens, à la paie d'un corps d'élite, qu'on appelloit les Éparites. Les Mantinéens ſe recrierent contre ce ſacrilege, & engagerent une partie de l'aſſemblée des dix-mille, dont les Arcadiens avoient eu l'agrément, à ſe rétracter, & à déclarer l'action impie, & capable de les diffamer à jamais, & d'attirer la colere des Dieux ſur leur poſtérité. Les Tégéens & les Mantinéens, les plus enflammés dans cette querelle, cauſerent un ſi grand trouble parmi le reſte des Arcadiens, que ceux-ci jugerent à propos, pour la tranquillité publique, d'accommoder cette affaire entr'eux & avec les Eléens : mais ceux qui les gouvernoient,

craignant qu'on ne leur demandât compte de cet argent qu'ils avoient touché, crurent que le ſeul moyen de prévenir cet examen, étoit d'augmenter la diſſention: dans cette vue, ils donnerent avis aux Thébains que les Arcadiens alloient ſe jetter dans le parti des Spartiates, s'ils ne ſe hâtoient d'arrêter leur révolte; & ordonnerent en même tems à un Officier Thébain qui réſidoit à Tégée, de ſe ſaiſir de quelques habitans, ſous prétexte de faction: en conſéquence de cet ordre, il en fit reſſerrer pluſieurs, qu'il conſtitua priſonniers d'Etat; mais qui, ſur le cri que cette violence occaſionna, furent incontinent abſous & relâchés. Les Arcadiens pourſuivirent en même tems à Thebes la dépoſition de cet Officier, qu'ils accuſoient d'avoir tenté de troubler la bonne intelligence qui regnoit entre les deux Etats, en ſe mêlant imprudemment de leurs affaires particulieres; mais les plus ſenſés d'entr'eux, qui ſentoient combien il y avoit du danger à appeller dans leurs différends une Puiſſance étrangere, n'épargnerent ni les proteſtations, ni les autres moyens qu'ils imaginerent, pour empêcher les Thébains d'entrer ſur leur territoire: mais eux, qui n'attendoient qu'une occaſion de reparoître en armes dans le Péloponneſe, n'avoient garde de manquer celle-ci: Epaminondas n'en fit pas même un ſecret, & leur dit, pour toute juſtification, qu'ils avoient allumé la guerre entre les Thébains & les Athéniens, & par conſéquent trahi la cauſe commune, en traitant avec les uns ſans le conſentement des autres; cependant qu'il marcheroit inceſſamment au ſecours des amis de la Béotie, & qu'il jugeroit dans le Péloponneſe de la fidélité des Arcadiens. Ce diſcours fut prononcé d'un ton ſi deſpotique & ſi fier, qu'il révolta ceux qui affectionnoient le

plus la cauſe des Thébains. Quant aux Mantinéens, & quelques autres qui avoient à cœur le bien public, & la ſûreté générale du Péloponneſe, ils en conclurent qu'il n'y avoit point de tems à perdre, & qu'il falloit ſe précautionner contre tout ce qui pouvoit arriver de pis.

Sur le champ, ils donnerent avis aux Spartiates & aux Athéniens du danger dont ils étoient menacés, & implorerent leur aſſiſtance. Ceux-ci prirent l'alarme, & formerent une ligue offenſive avec les Mantinéens. Pour prévenir toute conteſtation ſur le commandement, on arrêta que chacun commanderoit ſur ſon territoire. Les Arcadiens étoient ſenſibles à ce point d'honneur; mais la facilité avec laquelle les Spartiates conſentirent alors à un partage qu'ils avoient diſputé aux Athéniens, juſqu'à s'expoſer à une ruine totale, prouve combien ils étoient effrayés d'une nouvelle deſcente dans le Péloponneſe.

Cependant Epaminondas ſe mit en marche à la tête des Béotiens, de quelques Eubéens, & d'un corps de Cavalerie Theſſalienne, s'attendant à la jonction des Argiens, des Meſſéniens & de pluſieurs autres, en arrivant dans leurs Contrées. Lorſqu'il fut entré dans le Péloponneſe, il s'arrêta quelque tems à Nemée, Ville ſituée ſur le territoire d'Argos, dans le deſſein de tomber ſur les Athéniens, & de les empêcher de joindre leurs confédérés; mais informé qu'ils feroient le trajet par mer, il s'approcha de Tégée, & cette Ville, avec la plus grande partie de l'Arcadie, ſe déclara pour les Thébains. Les Spartiates imaginant que les premiers révoltés ſeroient naturellement les premiers attaqués, déſignerent Mantinée pour le rendez-vous général de leurs forces; & de celles de leurs alliés.

Mais tandis qu'ils ſe fortifioient devant cette place, Epaminondas perſuadé que cette expédition avoit épuiſé Lacédémone, ſe mit en marche pendant toute la nuit, dans le deſſein de la ſurprendre; mais Agéſilas, qui s'avançoit du côté de Mantinée, informé en route de ce mouvement d'Epaminondas, fit avertir les habitans de ſe mettre en défenſe, en attendant qu'il vînt à leur ſecours; ce qu'il fit avec tant d'activité, que le Thébain trouva ce Général dans ſa Ville, tout prêt à le recevoir. Diodore de Sicile attribue à Agis ce que nous rapportons d'Agéſilas: quoi qu'il en ſoit, il eſt conſtant qu'Agéſilas eut beaucoup de part dans la défenſe de Lacédémone: le peu d'habitans qui y étoient reſtés, ſe poſterent le plus avantageuſement qu'il étoit poſſible dans le tems & les conjonctures préſentes; & les vieillards & les enfans monterent ſur les toits, pour infeſter l'ennemi avec des pierres & des traits. Epaminondas s'apperçut, à cette diſpoſition, que ſon projet avoit été découvert; cependant il aſſaillit la Ville en différens endroits; mais il trouva par-tout la même réſiſtance. Agéſilas, jugeant à l'acharnement de l'aſſiégeant que pour cette fois ſa prudence ne ſauveroit pas l'aſſiégé, mit toute ſa reſſource dans un coup de déſeſpoir, ſe préſenta à l'ennemi, les armes à la main, & le repouſſa avec une valeur peu commune dans un homme de ſon âge; mais on ne peut diſputer à ſon fils Archidame une grande partie de la gloire de ce ſiege: il ſe mit à la tête d'une centaine d'hommes, & ſe trouva par-tout où l'attaque étoit la plus terrible: il traverſa l'Eurotas, à la face des Thébains, & s'empara d'une hauteur, d'où chargeant avec fureur ces ſoldats, qui, pour me ſervir de l'expreſſion de Xénophon, reſpiroient le feu, & qui commandés

par Pélopidas, avoient tout récemment taillé en pieces les Spartiates, malgré les avantages de la ſituation & du nombre, il les mit en déroute. Iſadas, fils de Phæbidas, jeune-homme vigoureux & bien fait, d'une figure & d'une taille avantageuſe, & à peine au deſſus de l'adoleſcence, ſe ſignala par ſa bravoure : il s'occupoit à ſe frotter, lorſque l'alarme ſe répandit dans la Ville : il ſortit de la maiſon preſque nud ; & tenant une pique d'une main, & une épée de l'autre, il ſe précipita à travers l'ennemi & le repouſſa. Les Ephores lui décernerent une couronne, en récompenſe de ſa valeur, & le condamnerent à mille dragmes, pour s'être préſenté au combat ſans toutes ſes armes.

Les Spartiates, & la plupart de leurs alliés avoient abandonné Mantinée. Epaminondas déſeſpérant d'emporter Lacédémone, retira ſon Armée, & s'avança vers cette place, qu'il jugeoit alors ſans défenſe : en effet, les troupes qui s'y étoient raſſemblées, campoient ailleurs ; & ſes habitans, profitant de l'éloignement de la guerre pour faire leur récolte, s'étoient répandus dans la campagne : réſolu d'en faire le ſiege ; il dépêcha ſa Cavalerie, qui ſurprit ce Peuple diſperſé, & qui trouva les choſes dans l'état qu'il les avoit prédites ; mais ſix mille Athéniens, dans l'ignorance de ce qui s'étoit fait devant Sparte, avoient paſſé la Mer, traverſé l'Iſthme, & venoient de ſe rendre à Mantinée, où ils eſpéroient ſe réunir au reſte des alliés. Sans prendre le tems de ſe repoſer, ou de rafraîchir leurs chevaux, ils marcherent contre les Thébains, & leur livrerent bataille : après une action opiniâtre, & quelque perte de part & d'autre, les Thébains ſe retirérent, & les Athéniens firent la ſécurité des habitans diſperſés. Cette rencontre fut vive ; mais elle

ne décida rien ; & l'on doit la regarder comme une violente eſcarmouche & le prélude de ce qui la ſuivit, plutôt que comme une victoire. Cependant, cet avantage fut d'une conſéquence immédiate pour les Mantinéens, & ils étoient perdus ſans ce ſecours miraculeux. Hégéloque, qui commandoit les Athéniens, s'illuſtra pour avoir oſé faire tête aux Thébains, qui lui étoient ſupérieurs en nombre, & que la Cavalerie Theſſalienne appuyoit.

Epaminondas fut mortifié du mauvais ſuccès de ſes dernieres entrepriſes ; il craignit que la confiance de ſes alliés, & la gloire de ſes premieres actions n'en ſouffriſſent, & ſe crut obligé, pour l'honneur de ſon Pays & pour le ſien, & pour la tranquillité de ceux dont il s'étoit rendu protecteur, de haſarder quelque choſe : il n'avoit pas de tems à perdre ; celui qu'on lui avoit accordé pour cette expédition étoit ſur le point d'expirer. Enfoncé dans le Pays d'un ennemi attentif à ſes mouvemens, & bien réſolu de ſe défendre, il étoit difficile de ſe retirer ſans combattre ; & d'ailleurs, éviter une action, c'étoit abandonner & ſacrifier ſes alliés. Ces conſidérations le déterminerent à en venir inceſſamment aux mains, & à ſe rendre maître du Péloponneſe, par une victoire déciſive, ou à périr honorablement.

Dans ce deſſein, il ſe prépara à attaquer les Spartiates, qui s'avançoient au ſecours des Mantinéens : cette conjoncture rendit l'action générale : l'Armée des Thébains étoit de trente mille Fantaſſins, & de trois mille chevaux, & ſurpaſſoit de plus d'un tiers l'Infanterie & la Cavalerie, tant des Lacédémoniens & des Athéniens, que du reſte de leurs alliés. Comme le territoire des Mantinéens étoit le ſiege de la guerre, ils formerent

A. M. 3642. Olymp. CIV. 2.

l'aile droite avec les Spartiates ; les Athéniens occuperent l'aile gauche ; & les Achéens, les Eléens, & le reſte des confédérés, furent placés au centre. Les Thébains & les Arcadiens, pour faire tête à l'aile droite de l'ennemi, compoſerent l'aile gauche de leur Armée ; les Argiens occuperent l'aile droite, & les Eubéens, les Corcyrens, les Sycioniens, les Meſſéniens, les Theſſaliens, & le reſte des alliés, formerent le corps de l'Armée.

Dans cette diſpoſition, Epaminondas feignit un mouvement de retraite, ordonnant enſuite à ſes troupes de s'arrêter, & de mettre bas les armes, comme s'il eût eu deſſein de camper à quelque diſtance de l'ennemi. Il eſpéroit, en différant le combat, par ce ſtratagême, ralentir la fureur des Spartiates & de leurs alliés, & tomber ſur eux à l'improviſte ; ce qui arriva à peu près ſelon ſon attente. Lorſqu'il s'avança ſur eux, ils avoient abandonné leurs armes, & quitté leurs chevaux ; & ils étoient en ſi grand déſordre, qu'à peine eurent-ils le tems de ſe remettre en bataille : cependant ils revinrent de cette ſurpriſe, & ſoutinrent l'attaque avec fermeté. Epaminondas attendoit, ainſi qu'à la bataille de Leuctre, du choc de ſon aile gauche, tout le ſuccès de cette action : elle étoit compoſée de ſes meilleures troupes, & ſes premieres lignes des meilleurs ſoldats : ils étoient étroitement ſerrés, & formoient un corps qui s'allongeoit en pointe, telle, pour m'exprimer comme Xénophon, que le bec d'une galere. C'eſt dans cet ordre qu'ils tomboient ſur l'ennemi, & qu'ils ne manquoient jamais de l'enfoncer. La Cavalerie engagea le combat ; l'attaque fut vive & opiniâtre ; mais les Athéniens, qui l'eſſuyerent, infeſtés par les frondes & les traits des Theſſaliens, & prêts à ſuccomber ſous le nombre des Thé-

bains, furent contraints de ſe retirer, & de découvrir leur Infanterie; mais ils ſe retirerent en bon ordre, & ſans qu'on pût les enfoncer : ils tomberent même ſur un détachement d'Eubéens & de mercénaires, qui avoient ordre de les charger en queue, & le mirent en pieces. Les Argiens & la Cavalerie Thébaine preſſerent vivement le reſte des Athéniens; mais ſecourus par quelque Cavalerie Eléenne, dont on avoit fait un corps de réſerve, ils conſerverent leur poſte; quant à la Cavalerie qui bordoit leur aile gauche, elle céda, après une vigoureuſe réſiſtance, & ſe couvrit avec l'Infanterie.

L'Infanterie en vint enſuite aux mains, & combattit avec une fureur incroyable, ſur-tout les Spartiates & les Thébains, que l'événement concernoit en particulier, & dont la bravoure répondoit alors à ſon importance. Leurs lances ayant été briſées par la violence du choc, ils ſe chargerent, l'épée à la main, & combattirent front à front, ſans que l'un ou l'autre parti ralentît ſa rage, & cédât un pouce de terrein. Epaminondas raſſemblant alors une troupe de ſes plus intrépides ſoldats, ſe mit à leur tête, fondit ſur la Phalange Lacédémonienne, & bleſſa ſon Général du premier javelot qu'il lança : ſes ſoldats, tranſportés de la même ardeur, diſperſerent, en un moment l'ennemi, & en firent un ſi grand maſſacre, qu'ils ne marcherent bientôt que ſur des cadavres; mais tandis qu'ils travailloient à augmenter la déroute, les Spartiates ſe rallierent, & tournant leur déſeſpoir contre ce Général, ils firent pleuvoir ſur lui une nuée de traits. Epaminondas en arracha pluſieurs de ſon corps, & les leur renvoya; mais il fut enfin bleſſé mortellement d'un coup de javelot, qu'il reçut, dit-on, de Gryllus,

fils de Xénophon, qui perdit auſſi la vie dans la même action. D'autres attribuent la mort d'Epaminondas au Spartiate Anticrate, à qui l'on accorda, en récompenſe de ce ſervice, l'exemption de toutes charges & de toutes taxes publiques: Plutarque aſſure qu'un de ſes deſcendans jouiſſoit encore, de ſon tems, des mêmes immunités. Les Thébains renouvellerent l'attaque après la mort de leur Général, & enleverent ſon corps à l'ennemi, malgré la vigoureuſe réſiſtance des Spartiates. Cependant cet échec termina le combat, & les Armées ſe ſéparerent, comme d'un conſentement réciproque. Xénophon parle de cette action, ainſi que d'une bataille rangée: il dit que les uns & les autres éleverent des trophées, & ſe redemanderent leurs morts; qu'il n'y eût aucune Ville priſe, point d'avantage conſidérable obtenu, & que les choſes demeurerent dans le même état après cette bataille qu'auparavant. Malgré l'exactitude de cet Hiſtorien dans le reſte de ſon Ouvrage, on le ſoupçonne d'avoir affoibli, en faveur de ſes compatriotes, l'éloge des Thébains, qui demeurerent aſſurément en poſſeſſion de la victoire, quoique le déſordre & l'abattement où ils étoient, ne leur permiſſent pas d'en profiter. La défaite des Eubéens, & de quelques autres que les Athéniens taillerent en pieces, en ſe retirant, a donné lieu à l'ennemi de leur diſputer l'honneur de cette journée.

Epaminondas fut tranſporté vivant dans ſa tente: auſſi-tôt qu'il eut recouvré la parole, il demanda ſi l'ennemi s'étoit emparé de ſon bouclier. On lui répondit qu'il étoit en lieu ſûr; on le lui préſenta, & il le baiſa. Enſuite il s'informa qui avoit remporté la victoire. *Les Thébains*, lui répondirent ſes amis qui l'environnoient: *Cela ſuppoſé*,

ſuppoſé, tout va bien, dit-il. Mais lorſqu'on tenta d'arracher de ſon corps la pointe du javelot dont il avoit été frappé, il s'évanouit, pour ainſi dire, entre les bras de la victoire, & mourut en comblant ſa Patrie de louanges & de bénédictions.

Il y a dans ces circonſtances quelque choſe de grand & d'héroïque, qui rend ſa mort digne de la fermeté d'eſprit & de l'égalité de tempérament qu'il conſerva dans toutes les actions de ſa vie. A le conſidérer en qualité de Général, de Miniſtre ou de Philoſophe, il n'étoit pas ſeulement, comme Cicéron l'eſtime, le premier homme de la Grece; mais on peut dire qu'aucune Contrée n'avoit produit, dans aucun ſiecle, un auſſi grand homme que lui. Il réuniſſoit toutes les vertus particulieres qui avoient illuſtré les autres, ſans partager leurs défauts: favoriſé par la Nature des plus heureuſes diſpoſitions, il eut encore tous les avantages d'une belle & ſavante éducation: il apprit la Rhétorique & la Philoſophie, & fit ſes autres exercices, ſous les meilleurs Maîtres de ſon tems. La maiſon de Polymnis ſon pere, le rendez-vous de tous les habiles gens, étoit une des excellentes Ecoles de la Grece. Il eſt vrai que cet accueil qu'il faiſoit aux Arts & aux Sciences, le jetta dans des dépenſes exceſſives, & que, quoiqu'iſſu d'une des premieres familles de Thebes, il mourut ſi pauvre, qu'il ne laiſſa pour toute fortune à ſon fils que l'éducation qu'il lui avoit donnée. Tels furent cependant en Epaminondas la modération des deſirs & le mépris des richeſſes, qu'il mourut ſans laiſſer de quoi fournir aux frais de ſes funérailles, après avoir vécu ſans reſſentir l'incommodité des beſoins. Sa Philoſophie étoit en ceci réelle & pratique; & pauvre par choix,

il le fut ſans affectation & ſans vanité. Il eut, dit Juſtin, la même indifférence pour la renommée que pour la fortune; il n'affecta point la popularité, pour ſe procurer des applaudiſſemens & des honneurs; ſa modeſtie l'auroit écarté pour jamais de l'adminiſtration des affaires, ſi ſes compatriotes n'euſſent fait violence à cette vertu, pour le revêtir des premiers emplois de l'Etat. L'honneur de ſon Pays fut ſon principal motif dans toutes ſes entrepriſes. La réponſe qu'il fit à ſes amis, ſur le point de mourir, marque cependant quelque ſenſibilité pour ſa propre gloire: en déplorant la perte qu'ils alloient faire, ils le plaignoient de ne point laiſſer de poſtérité: » Vous vous trompez, leur dit-il, je laiſſe pour éterniſer ma mémoire, deux filles illuſtres, les victoires de Leuctre & de Mantinée «. Comme on lui demandoit dans une autre occaſion, qui de lui, de Chabrias ou d'Iphicrate, étoit le plus grand Général. » On ne peut décider cette queſtion, répondit-il, qu'après notre mort «. On reconnoît, à ces traits & à quelques autres, qu'il s'eſtimoit ce qu'il valoit, & que ſans être avide d'éloges, il n'étoit pas ennemi de la louange. Avare ſeulement de ſon tems, il le conſacroit tout entier au bien public & à la culture de ſon eſprit: il avoit l'utile en vue juſques dans ſes amuſemens; & la courſe, la lutte, & tous ces exercices qu'on ne pratique communément que par récréation, ou par vanité, étoient pour lui des inſtructions militaires: il ne vouloit point dans ſes troupes d'hommes replets, & il congédia un ſoldat, par la raiſon, dit-il, qu'il lui faudroit trois ou quatre boucliers pour ſe couvrir. Doué du génie de la guerre, il avoit profondément étudié la théorie de cet art, avant que de ſe mettre en œuvre: on

peut conjecturer, à ſon ordre de bataille & à ſon attaque aux journées de Leuctre & de Mantinée, qu'il entendoit particuliérement la *Tactique* : mais ce qui l'éleve au deſſus des Généraux de ſon tems, ce ſont les difficultés qui s'oppoſoient à ſes ſuccès. Il ſervoit un Peuple plongé dans la molleſſe & dans l'oiſiveté, & qui ſembloit s'être dévoué à l'eſclavage. Le Thébain, ſans réputation & ſans intelligence dans l'Art militaire, n'avoit eu quelque part dans les dernieres guerres que par occaſion & par attachement à ceux qu'il jugeoit en état de le protéger : ce n'étoit point un ſentiment d'honneur & de liberté, mais l'intérêt ſeul qui lui mettoit les armes à la main : il avoit peu de troupes ; encore manquoient-elles d'ardeur, de diſcipline & d'Officiers. Au contraire, les Généraux antérieurs à Epaminondas, conduiſoient aux combats un ſoldat rompu dans l'exercice, endurci à la fatigue, fait aux dangers, brûlant de zele, encouragé par ſes compatriotes, & fier de ſes victoires. Tels étoient l'Athénien & le Spartiate, dont les Chefs n'avoient qu'à continuer le ſervice, tel qu'ils le trouvoient ordonné, & ſuivre un chemin frayé pour arriver à la gloire. Epaminondas n'avoit aucun de ces avantages ; mais ſon amour pour la Patrie, ſon courage & ſa force d'eſprit ſuppléerent à tout ce qui lui manquoit. Il créa, pour ainſi dire, des ſoldats, & forma une Armée, qui, conduite par ſes ordres, & animée par ſon exemple, annonça bientôt au reſte de la Grece que les Thébains n'avoient plus beſoin de Protecteurs. Ils ſe mirent à la tête des Auxiliaires & des Confédérés, & ſe virent ſur le point de poſſéder, à leur tour, la Souveraineté. A la vérité, Pélopidas leur avoit ouvert la carriere, & ce Général ſeconda Epaminondas dans

toutes ſes entrepriſes ; mais, ſans celui-ci, l'ouvrage ſeroit demeuré fort imparfait. Ce fut la hardieſſe avec laquelle il affronta le Spartiate à la bataille de Leuctre, qui entraîna ſa défaite. Jamais homme, ni même aucun Etat, n'avoit tant humilié ce Peuple orgueilleux : s'il n'acheva pas ſa ruine, il fut tellement ébranlé par les échecs qu'il lui donna, qu'il ne put recouvrer dans la ſuite ſa premiere ſplendeur & ſon ancienne autorité. Il avoit appris à ces Lacédémoniens, diſoit-il, en mépris de cette briéveté deſpotique dont ils uſoient dans le diſcours, à allonger leurs monoſyllabes. Grand dans le camp, il étoit plus grand encore dans le Sénat, dans la Société, & dans ſon Domeſtique : au deſſus de tout intérêt particulier, rien ne put ralentir ſon zele pour la Patrie, ou corrompre ſon intégrité. Les Perſes, convaincus qu'il étoit important de l'avoir pour ami, lui firent propoſer une ſomme conſidérable d'argent par Diomédon de Cizique. Celui-ci s'adreſſa d'abord à Mycithe, qui reçut cinq talens, & s'engagea à tenter Epaminondas, avec qui il avoit des liaiſons étroites ; mais Epaminondas rejetta, avec indignation, les offres qu'on lui faiſoit ; & déclarant que toutes les richeſſes du Monde ne balanceroient jamais à ſes yeux l'intérêt de ſon Pays : » Vous, dit-il à Diomédon, ſi vous avez jugé de mes ſentimens par les vôtres, vous ne me connoiſſiez pas, je vous pardonne ; mais croyez-moi, ne vous expoſez point à être ſoupçonné de vous adreſſer à d'autres : quant à vous, Mycithe, rendez ſur le champ l'argent que vous ayez reçu, ou je vous dénoncerai «. Je ne parlerai point de ſa tendre & généreuſe amitié pour Pélopidas ; elle eſt ſuffiſamment connue. Epaminondas étoit grave & ſententieux, & cependant affa-

ble : il avoit de la commiſération ; il ſavoit ſupporter une injure, & la continence étoit encore une de ſes vertus : la plus ſtricte équité & un amour de la vérité ſi grand, qu'il la reſpectoit juſques dans la plaiſanterie, couronnoient cet admirable aſſemblage de belles qualités : il étoit éloquent, & il avoit fait plus de progrès dans la connoiſſance des Etres, que la plupart des Philoſophes de ſon tems à qui cette étude convenoit par état : mais c'eſt un mérite dont il faiſoit peu de cas, & qu'il poſſédoit ſans oſtentation : on a dit de lui, que perſonne ne ſavoit plus, & ne parloit moins. Les ſciences faiſoient ſa paſſion favorite ; & l'on doit s'étonner qu'il ſe ſoit ſi parfaitement livré au ſervice de l'Etat, avec une averſion naturelle pour les affaires ; qu'un homme enſeveli dans la retraite, & abſorbé dans ſes livres, ſoit, ſans ſortir de ſon aſſiette, bruſquement tranſporté ſur un théatre auſſi tumultueux que la Béotie ; qu'il ſe montre tout d'un coup capable de traiter des intérêts de ſon Pays avec l'Etranger, de gouverner au dedans ſes compatriotes, & de commander avec ſuccès leurs Armées contre leurs ennemis réunis ; c'eſt un exemple unique. Epaminondas étoit capable de tout, & rien n'avoit échappé à ſon application. Mais l'ombre de ſon cabinet & ſa chere ſolitude le retenoient en vain, quand la Patrie l'appelloit à ſon aide ; il accouroit à ſa voix ; & telle étoit ſon activité, que perſonne n'exécuta jamais tant & de ſi grandes choſes en ſi peu de tems. Après avoir remué les Thébains, il réſolut de les conſerver dans cette favorable diſpoſition : *Si je ſuis votre Général*, leur dit-il, *vous devez être mes Soldats* : il leur repréſentoit encore que la Béotie, pays plat, étoit un vrai champ de bataille, dont ils ne devoient eſpérer de reſter

les maîtres que les armes à la main. C'eſt par ces principes & cette conduite qu'il devint l'appui de ſon Pays, & le modele des grands Capitaines de ſon tems & des âges ſuivans. Philopémen, qu'on nomma le dernier des Grecs, ſe l'étoit propoſé, & copia de fort près ſa bravoure, ſa conduite & ſon intégrité : mais né d'un caractere violent & dur, il tranſporta dans la ſociété l'auſtérité du camp. Epaminondas, au contraire, d'un commerce affable & doux, n'étoit terrible qu'en préſence de l'ennemi. Enfin, la gloire de Thebes fut ſi grande ſous ſon miniſtere, que celle des Etats voiſins en fut éclipſée ; & ſon élévation ſi prompte, qu'on a dit qu'Epaminondas naquit, & que la puiſſance de Thebes éclata. On verra dans la ſuite, qu'on pouvoit ajouter qu'Epaminondas mourut, & que la gloire des Thébains diſparut.

CHAPITRE III.

Depuis la Bataille de Mantinée, juſqu'à la fin de la Guerre des Alliés ; ce qui comprend l'eſpace de 7 ans.

LA bataille de Mantinée eſt la plus grande que les Grecs ſe ſoient jamais livrée entr'eux : toutes les forces de la Grece étoient raſſemblées ſur le champ de bataille, & partagées ſelon leurs différens intérêts : il étoit queſtion de la Souveraineté, & l'opiniâtreté des combattans fut proportionnée au prix de la victoire : mais la mort d'Epaminondas, l'ame des Thébains & de leurs deſſeins, les priva des avantages de cette journée : tout leur eſpoir s'évanouit, & leur chûte fut auſſi prompte

que leur élévation. S'ils appuyerent encore leurs prétentions, & ne perdirent pas entiérement le rang qu'ils tenoient entre les principaux Etats, leurs efforts ſans vigueur & ſans ſuccès étoient plutôt des ſignes d'exiſtence & de vie, que des actions dirigées à la Souveraineté. Epaminondas bleſſé dans l'action, & tranſporté dans ſa tente, apprenant que tous ceux qu'il eſtimoit dignes de lui ſuccéder, n'étoient plus, leur conſeilla de profiter des circonſtances pour conclure une paix honorable : c'étoit leur unique but, & leurs ennemis autant & plus épuiſés que les Thébains eux-mêmes, ne s'en éloignerent pas. On conclut donc une paix, dont les principaux articles furent que chacun garderoit ce qu'il poſſédoit, & que toute dépendance ſeroit anéantie. Les ſeuls Lacédémoniens refuſerent de ratifier, & ce Traité, & la Ligue offenſive & défenſive qui le ſuivit, parce que les Meſſéniens y étoient compris. On traita Agéſilas, l'auteur de cette oppoſition, comme un homme difficultueux, & déraiſonnablement entêté de la guerre, n'ayant alors, pour la continuer, d'autres reſſources que des impôts onéreux. A l'occaſion de ſes deſſeins opiniâtres ſur la Meſſénie, le Peuple lui reprocha les pertes ſur terre & ſur mer que l'Etat avoit ſouffertes ſous ſon regne.

Cette cenſure publique ne le corrigea pas, & la derniere entrepriſe de ſa vie, peu importante pour ſes compatriotes, & moins honorable encore à lui-même, n'en eſt que plus blâmable. Tachos étoit en guerre avec les Perſes, ſur leſquels il avoit uſurpé l'Egypte : il appella à ſon ſecours Agéſilas, qui ſe laiſſa tenter par la vanité de commander, & partit pour l'Egypte. A ſon arrivée, les premiers Officiers de la Cou- Olymp. CIV. 3.

ronne vinrent le ſaluer, & tout le Pays accourut pour conſidérer un homme dont la réputation avoit fait tant de bruit dans le Monde: ils s'attendoient à voir un Prince majeſtueux, & ils ne trouverent qu'un petit vieillard, d'une figure ignoble, mal peigné, mal vêtu, étendu ſur l'herbe, rejettant leurs préſens & leurs mêts, & renvoyant leurs parfums & leur encens aux Eſclaves. Il joignit l'Armée des Egyptiens: elle étoit compoſée de quatre-vingt mille hommes & de dix-mille mercénaires, parmi leſquels il y avoit mille Spartiates. Agéſilas s'étoit vainement flatté d'obtenir la qualité de Général: Tachos ne lui confia que la conduite des troupes auxiliaires, donna à l'Athénien Chabrias celle de la Flotte, & ſe réſerva le commandement général: il traita, d'ailleurs, Agéſilas avec tant de hauteur, & d'une maniere ſi indigne du rang & de la grandeur de ce perſonnage, qu'il embraſſa le parti de ſon fils, ou plutôt de ſon neveu Nectanebe, qui avoit abandonné ſon oncle, & s'étoit fait déclarer Roi. Ils avoient le Peuple pour eux; ils chaſſerent Tachos de ſon Royaume; mais à peine furent-ils délivrés de cet ennemi, qu'ils en eurent un autre à combattre. Un nouveau compétiteur de Nectanebe marcha contre lui avec une Armée de cent-cinquante mille hommes, & le bloqua dans une de ſes villes: les travaux étoient fort avancés & les lignes de circonvallation s'achevoient, lorſque Nectanebe ſe mêlant avec les Grecs, ſortit par la porte qui regardoit les ouvrages imparfaits, rangea ſes troupes en bataille, tomba ſur l'ennemi, & le mit en déroute. On dut cette victoire à l'avis & à la conduite d'Agéſilas: ce ne fut pas la ſeule qu'il remporta: il ne ceſſa de vaincre, que lorſque Nectanebe fut

tranquille poſſeſſeur du Royaume. Diodore rapporte le fait autrement : il ſuppoſe qu'Agéſilas ſe réconcilia avec Tachos, & qu'il le rétablit dans ſes Etats ; mais ce récit n'eſt pas naturel, & cette opinion n'eſt pas générale.

Agéſilas ſe fit honneur dans cette expédition, en qualité de Général ; mais le reſte de ſa conduite ne mérite que du mépris : il ne paſſa en Egypte que par des vues d'intérêt, qu'il rejetta vainement ſur les beſoins de l'Etat : il ne convenoit point à un Roi de Sparte ; à un homme de ſon âge & de ſon caractere, de vendre ſes ſervices à un Barbare, & de commander une troupe de mercénaires ſous un rebelle ; ce fut une baſſeſſe que d'obéir à Tachos, & une perfidie que de l'abandonner & de ſe joindre à ſon ennemi. Agéſilas ne manqua pas de mauvaiſes raiſons pour colorer ces actions, & d'alléguer l'intérêt de la Patrie, le bouclier des Spartiates ; mais de quelques prétextes qu'il ſe ſervît, il ne ſe juſtifia point, & Plutarque appelle ſon alliance avec Nectanebe, une vraie trahiſon : ce jugement eſt d'autant plus juſte, qu'Agéſilas n'avoit aucun ordre précis de l'Etat qui gênât ſa conduite. Nectanebe le congédia l'hiver ſuivant, chargé de préſens, & comblé des marques de ſa reconnoiſſance : il lui fit donner deux cens talens, avec leſquels il partit pour le Péloponneſe ; mais le mauvais tems le jetta ſur une côte déſerte d'Afrique, appellée la Baye de Ménélas, où il tomba malade, & mourut la quatre-vingt-quatrieme année de ſon âge, & la quarantième de ſon regne.

Agéſilas fut un homme ſi extraordinaire, ce fut un mêlange de tant de qualités, bonnes & mauvaiſes, que je crois qu'il eſt à propos de s'étendre ſur ſon caractere, & de le conſidérer de plus près que nous ne l'avons fait dans le cours de cette

Hiſtoire. En entrant dans le monde, il trouva les eſprits prévenus contre ſa perſonne & ſes prétentions ; ſon air ſpirituel & ſa bonne humeur pallierent les déſagrémens de ſa perſonne ; les plaiſanteries qu'il en faiſoit, ôterent aux autres la liberté de l'imiter ; cependant il ne ſouffrit point qu'on le peignît pendant ſa vie, & défendit qu'on le fît, ou qu'on élevât ſa ſtatue après ſa mort ; ce qui prouve qu'il étoit ſenſible à ſes défauts. De plus grandes difficultés à ſurmonter l'attendoient ſur la route du trône ; ſon eſprit, ſon adreſſe & ſes amis en vinrent à bout. On peut dire que Lyſandre lui mit la couronne ſur la tête ; on l'a taxé d'ingratitude, pour avoir écarté dans la ſuite ce bienfaiteur, ſur un prétexte aſſez léger ; mais ce fut la faute de Lyſandre : il abuſa des ſervices qu'il avoit rendus à Agéſilas, & ſe conduiſit à l'égard de ce Prince avec tant d'arrogance, qu'il eſt excuſable d'avoir congédié un homme qui ſe rendoit inſupportable. Lyſandre, plein de reſſentiment, ſuſcita contre lui une faction puiſſante, qu'Agéſilas étouffa par une voie ſinguliere : il diſperſa les Chefs, en donnant aux uns des emplois qui les éloignoient de Lacédémone, & en faiſant exiler les autres pour cauſe de malverſation dans ceux qu'ils occupoient. Dans la ſuite il les rappella tous, & les contraignit, par cette conduite, à devenir ſes amis.

Il fut élevé avec plus de dureté qu'on n'a coutume d'en mettre dans l'éducation des héritiers de la couronne : ſoumis aux loix, en qualité de particulier, il n'en fut que plus ardent à les protéger, lorſqu'il fut aſſis ſur le trône ; il fit ſa cour aux Ephores, & pouſſa les égards pour le Sénat juſqu'au reſpect : il augmenta inſenſiblement ſon pouvoir, par la déférence qu'il eut pour leur au-

torité ; & le ſceptre acquit entre ſes mains des prérogatives auxquelles ſes prédéceſſeurs n'auroient oſé aſpirer : mais enfin, ſa popularité devint ſuſpecte ; on regardoit les citoyens comme un bien de l'Etat ; conſéquemment, l'empire qu'il avoit ſur eux fut traité comme un monopole, & les Ephores le condamnerent à une amende. Il ſe fit remarquer par ſa tempérance & ſa modération ; il obſerva la frugalité & la ſimplicité des premiers Spartiates juſqu'à l'affectation ; il ne permit point à ſa femme & à ſa fille de ſe diſtinguer par la parure ; il demeura dans la même maiſon qu'Ariſtodeme avoit habitée ſix cens ans avant lui, & ne ſouffrit jamais qu'on en rebâtit les portes, que le tems avoit démolies. Cette auſtérité n'alloit pas juſqu'à la miſanthropie ; il avoit de la douceur dans l'eſprit, & ſa converſation étoit pleine d'agrémens : il aimoit paſſionnément ſes enfans ; il ſe prêtoit quelquefois à leurs amuſemens : il dit à un de ſes amis, qui le ſurprit courant avec eux à cheval ſur un bâton, gardez-moi le ſecret juſqu'à ce que vous ſoyez pere : il en uſa généreuſement avec ſes ennemis, ne dégradant jamais leur mérite, oubliant aiſément leurs injures, & n'employant jamais contr'eux des moyens injuſtes : il chériſſoit ſes amis juſqu'à la partialité ; il ſe croyoit obligé de les protéger en toute occaſion, ſans s'informer s'ils avoient tort ou raiſon : pour en juger, on n'a qu'à jetter les yeux ſur la lettre qu'il écrivit à Idriéus, Prince de la Carie : » Si Nicias eſt innocent, lui dit-il, renvoyez-le : s'il eſt coupable, renvoyez-le, en ma conſidération : innocent ou coupable, renvoyez-le toujours. « C'eſt dans le même eſprit qu'il parla en faveur de Phœbidas & de Sphodrias ; l'affaire étoit cependant de toute autre importance ; car

la guerre de Leuctre fut, pour ainſi dire, une ſuite de la conduite & de l'impunité de ces Généraux : » Peſer ſi exactement les raiſons, diſoit-il, quand il eſt queſtion d'un ami, c'eſt chercher un prétexte pour l'abandonner «. Perſonne ne vouloit paroître plus équitable en toute autre occaſion : il dit à quelqu'un qui s'étendoit beaucoup ſur la grandeur du Roi de Perſe, en quoi faites-vous conſiſter cette grandeur ? pourquoi ſeroit-il plus grand que moi, ſi je ſuis auſſi équitable que lui ? Il inſinuoit par-là, que la juſtice étoit la regle de toutes ſes actions. Sa conduite dans les affaires n'en étoit pas une bonne preuve : le Prince & le Particulier étoient deux hommes différens. Il fit peu de fautes dans ſa vie privée, & preſque toutes par excès de bonté. A la tête d'une Armée ou ſur le trône, ſes paſſions étoient plus violentes, & ſes fautes plus inexcuſables : l'ambition qu'on lui remarqua dans ſa jeuneſſe, & qui le rendit uſurpateur, le domina pendant toute ſa vie, & éteignit en lui toute autre conſidération : cependant il gouverna les trente premieres années avec tant de modération, que le Peuple l'eſtima & l'honora. Dans ſa vieilleſſe, il devint haut, bourru, impatient, plus ennemi du repos que jamais, méditant continuellement des entrepriſes, ne reſpirant que la guerre, & ne ſe trouvant bien que dans un camp. Et franchement il avoit tous les talens d'un grand Général ; il étoit vigilant, actif & brave : il ſupportoit patiemment le froid & le chaud, & ſe comportoit en tout comme un ſimple ſoldat : il ſavoit encourager les troupes ; c'eſt dans cette vue qu'il leur celoit ou qu'il affoibliſſoit la nouvelle d'une défaite, & qu'il y ſubſtituoit quelquefois celle d'une victoire. Pour dérober ſes deſſeins à l'ennemi, il les publioit ; façon plus adroite

de le tromper & de le ſurprendre : il ſavoit ſe poſter avantageuſement, attaquer à propos, & ſe procurer, par adreſſe, ce qu'il ne pouvoit obtenir de vive force : il étoit maître de ſon impétuoſité naturelle, & ſe poſſédoit parfaitement dans l'action ; tranquille, ardent ou déſeſpéré, ſelon que l'occaſion l'exigeoit : il en donna de bonnes preuves à la défenſe de Sparte : ſa conduite dans cette conjoncture importante fut grande, fut héroïque : convenons cependant qu'il ne fit que ce qu'il devoit à ſon Pays, dont il avoit ſacrifié les intérêts à ſa vengeance & à ſa haine contre les Meſſéniens & les Thébains. Ses compatriotes, convaincus de ſa capacité, le nommerent Amiral & Général dans l'expédition d'Aſie, honneur qu'ils n'avoient fait à perſonne avant lui : ſon pouvoir s'accrut en même proportion que la bonne opinion qu'ils avoient de lui : il devint tout-puiſſant, & ſe rendit ſi néceſſaire, qu'il falloit ou le ſoutenir, ou tomber avec lui. Quoiqu'il eût conſervé Lacédémone, cependant, cette Ville épuiſée d'argent & de ſoldats, penchoit à ſa ruine, lorſqu'il mourut. L'orgueil de Lyſandre commença, & l'opiniâtreté d'Agéſilas acheva le malheur des Spartiates. Le premier les rendit odieux à leurs voiſins, & l'autre les rendit mépriſables ; & l'on peut dire, en général, que cet Etat avoit droit de reprocher ſa chûte aux deux plus grands hommes qu'il eut produits.

La mort d'Epaminondas, & la paix qu'elle occaſionna, ralentirent le zele des principaux Etats de la Grece, & les jetterent dans une ſécurité funeſte, mais particuliérement les Athéniens. Délivrés de l'ennemi qui les tenoit en haleine, ils s'abandonnerent aux plaiſirs, & ne reſpirerent que jeux, fêtes & ſpectacles : le penchant qu'ils avoient

à ces amuſemens, étoit grand de ſa nature. Périclès le rendit exceſſif : il captiva la faveur du Peuple, en favoriſant ſes inclinations, & mit ſon adminiſtration à l'abri d'un dangereux examen, en l'attachant à des objets qui ne lui plaiſoient que trop. Les choſes alloient alors juſqu'à l'extravagance : la paſſion pour le Théatre étoit ſi violente, qu'elle ſuſpendoit les affaires, & qu'elle étouffoit tout ſentiment de gloire. Les Poëtes & les Comédiens avoient toute la faveur, & jouiſſoient des applaudiſſemens & de l'eſtime qu'on devoit à ceux qui avoient expoſé leur vie pour la défenſe de la liberté : les deniers deſtinés à l'entretien des Flottes & des Armées ſe conſommoient en ſpectacles : les Danſeurs & les Chanteuſes ſe gorgeoient des mêts les plus délicats, tandis que les Généraux avoient à peine ſur leurs bords du pain, du fromage & des oignons : enfin, les frais du Théatre étoient ſi grands, que Plutarque dit que la repréſentation d'une Piece de Sophocle ou d'Euripide coûtoit plus à l'Etat que la conduite d'une guerre contre les Barbares. Pour y fournir, ils prirent ſur ce fond qu'on avoit ſéqueſtré, avec peine de mort contre quiconque oſeroit en propoſer un emploi différent de celui auquel il étoit deſtiné. On ne ſe contenta pas de révoquer ce decret ; on en fit un autre, qui défendit, ſous les mêmes peines, de propoſer la reverſion de ce fonds à ſes anciens uſages. En diſſipant les revenus publics en de ſi miſérables emplois, en entretenant les inutiles & les fainéans aux dépens du Soldat & du Matelot, ils ſembloient avoir perdu toute cette prudence & cet eſprit qui les animoient dans la guerre contre les Perſes, & dans le tems qu'ils dépouillerent leurs maiſons pour équiper leurs Flottes, & que les femmes lapide-

ſent un homme pour avoir propoſé d'appaiſer *le grand Roi* (c'eſt ainſi qu'ils l'appelloient) en payant le tribut, & rendant les hommages qu'il exigeoit. Tandis qu'ils s'endormoient dans la molleſſe, ſans crainte d'être troublés par leurs anciens ennemis, ils ſe virent, tout d'un coup, aſſaillis par un Peuple obſcur & barbare : c'étoit le Macédonien. Quoiqu'entreprenant & belliqueux, il ne s'étoit point encore mêlé des affaires de la Grece : il eſt vrai que ſes diviſions inteſtines, à l'occaſion de la ſucceſſion au trône, & que les guerres qu'il avoit eues à ſoutenir contre les Illyriens, les Pæoniens, & d'autres voiſins redoutables, l'avoient ſuffiſamment occupé ; mais toutes ces circonſtances concoururent à le tirer de l'obſcurité, en le préparant à ces événemens qui changerent totalement la face de la Grece. Pour ſe mettre au fait de cette révolution, il eſt à propos de jetter les yeux ſur les affaires des Macédoniens, & de les lier avec celles des Athéniens.

Les premiers Rois des Macédoniens deſcendoient des Grecs ; mais les actions de ce Peuple, par qui la Grece entiere fut ſubjuguée, & le nom des Grecs preſqu'anéanti, ſeroient, pour entrer dans cette Hiſtoire, de meilleurs titres que l'origine de ſes Rois. Semblables à la plupart des Colonies de la Grece, qui adopterent les coutumes & les mœurs des Contrées où elles s'établirent, & rompirent tout commerce avec le Pays maternel, les Macédoniens paſſerent pour Barbares, & ne furent conſidérés comme Peuples de Grece que ſous le regne de Philippe : auſſi n'en ai-je parlé juſqu'à préſent qu'en paſſant, ſelon que les guerres qu'ils ont eues, ou les alliances qu'ils ont faites, les ſecours qu'ils ont reçus des Grecs, ou les tributs que les Grecs en ont

tirés, ou quelques affaires de cette nature m'en ont donné ſujet ; c'eſt la loi que je me ſuis preſcrite : ſi je n'ai point détaillé l'Hiſtoire de la plupart des Peuples originaires de la Grece, proportionnellement au rang qu'ils ont tenu dans le Monde, c'eſt que j'ai cru qu'il falloit en traiter ſéparément, ou les renvoyer à l'Hiſtoire des Peuples avec leſquels ils ont été plus étroitement liés.

Les Macédoniens porterent ce nom longtems avant que les Grecs paſſaſſent dans la Macédoine : ils en avoient encore eu d'autres, qu'ils avoient reçus de leurs Fondateurs & des principaux Habitans de la Contrée : mais ce que nous ſavons de ces Fondateurs n'eſt pas moins fabuleux, ni moins ſujet à caution, que ce qu'on dit des premiers Légiſlateurs de la Grece. Le premier Roi de Macédoine dont on ait quelque connoiſſance certaine, eſt Caranus, originaire d'Argos, & le ſeizieme dans la ſucceſſion des deſcendans d'Hercule : c'eſt ſur cette tradition que Philippe ſe prétendoit allié d'Hercule, & s'arrogeoit les honneurs divins ; vanité qu'il pouſſa fort loin, mais moins encore que ſon fils. On dit que Caranus conduiſit, ſur l'avis de l'Oracle, une troupe de ſes compatriotes dans cette Contrée, où il s'établit, & regna : mais Hérodote, que tous les Ecrivains des ſiecles ſuivans contrediſent, nous donne Perdiccas pour le premier Roi de Macédoine. M. Newton concilie ces Auteurs par une conjecture fort vraiſemblable : c'eſt que Caranus & Perdiccas fonderent enſemble le Royaume ; qu'ils étoient contemporains, & tous les deux de la famille Royale d'Argos, d'où ils ſe ſauverent en même tems, & s'arrêterent dans la Macédoine, qu'ils diviſerent entr'eux,

tr'eux, & qui fut réunie ſous la domination ſeule de Perdiccas, après la mort de Caranus; enfin, qu'il faut dater la fondation de ce Royaume aux environs de la XLVIe. ou XLVIIe. Olympiade. On peut, dès ce tems, regarder les Macédoniens comme une Colonie de la Grece; car on remarque que quelques-uns des ſucceſſeurs de Perdiccas s'appellerent Amyntas, nom commun parmi les Argiens; & nous ſavons qu'un autre de leur Roi fut admis aux Jeux Olympiques, en faveur de ſon origine: mais quelques privileges qu'ils aient reclamés en qualité de Grecs, on ne ceſſa de les traiter de Barbares, que quand ils eurent porté leurs armes en Aſie, & donné atteinte aux libertés de la Grece. Caranus regna vingt-huit ans, & ſes deſcendans gouvernerent juſqu'aux tems dont nous parlons: mais ces Rois, occupés à ſe garantir des incurſions de leurs voiſins, n'ont rien fait de remarquable: leurs regnes ne ſont qu'un cours rapide de meurtres & d'uſurpations.

Amyntas, ſecond du nom, & le ſeizieme dans la ſucceſſion au trône depuis Caranus, eut beaucoup de peine à s'y maintenir: il eſt pere de ce Philippe dont nous ne tarderons pas à parler. Il étoit en guerre avec les Illyriens & les Olinthiens, lorſqu'il mourut. Il eut trois fils d'Euridice, ſa femme, Alexandre, Perdiccas & Philippe, qui tous ſuccederent à leur pere, chacun à ſon tour. Il laiſſa de plus un fils naturel, appellé Ptolomée Alorite. Quelques Auteurs lui donnent encore une femme qu'ils nomment Gigée, & dont ils aſſurent qu'il eut trois fils, Archélas, Argée ou Archidée, & Ménélas qui fut aſſaſſiné par Philippe. Mais cette opinion n'eſt pas vraiſemblable; car Euridice ſurvécut à Amyntas, & fit un rôle conſidérable ſous les regnes ſuivans. Ale-

xandre & Perdiccas eurent des compétiteurs: Pauſanias & Ptolomée, ſon frere, diſputerent à Alexandre un ſceptre que leur pere avoit uſurpé, & que Pauſanias lui-même avoit déja poſſédé; on dit que Ptolomée aſſaſſina Alexandre, regna trois ans, & périt de la main de Perdiccas. Pauſanias fut chaſſé du trône par Iphicrate, que les Athéniens avoient envoyé dans cette Contrée, pour préparer le ſiege d'Amphipolis. Euridice ſe préſenta devant ce Général Athénien d'une maniere fort touchante: tenant un de ſes fils entre ſes bras, & l'autre ſur ſes genoux, elle le conjura, par la bienveillance mutuelle des deux Nations, & par l'amitié perſonnelle que ſon époux avoit eue pour lui, de prendre ces orphelins ſous ſa protection, & de les défendre contre l'uſurpateur. Mais cette tendreſſe maternelle ne s'accorde point avec ce que Juſtin nous dit d'elle: il raconte que s'étant éprife de ſon gendre, qu'on croit être Ptolomée, elle fit maſſacrer ſes deux fils pour le placer ſur le trône, & qu'elle avoit auparavant attenté à la vie de ſon mari, dans le même deſſein. Quant à Ptolomée, ce que nous en ſavons de plus vraiſemblable, c'eſt que Perdiccas & lui s'en rapporterent à Pélopidas ſur leurs prétentions au trône; que Pélopidas adjugea la couronne à Perdiccas; & que pour la ſûreté de Perdiccas, il emmena en ôtage à Thebes, Philippe avec beaucoup d'autres. On dit que ſon pere & ſon frere Alexandre le donnerent auſſi en ôtage aux Illyriens. Quoi qu'il en ſoit, il eſt certain qu'il étoit à Thebes, lors de la mort de Perdiccas; & l'opinion commune eſt, que celui-ci périt dans un combat contre les Illyriens.

La mort de ſon frere le rappella dans la Macédoine: ce fut alors qu'il eut occaſion d'exer-

cet ces talens qui le mirent au deſſus de tous ſes prédéceſſeurs, & même de tous les Grecs de ſon tems : cependant il faut convenir qu'il apprit d'eux à deſirer la gloire ; & d'Epaminondas à l'acquérir : il réuniſſoit à ces avantages un génie capable des plus grandes entrepriſes, comme on en peut juger par les difficultés qu'il trouva ſur la route du trône, ayant à peine vingt-trois ans, & par la maniere dont il les ſurmonta. Perdiccas avoit laiſſé un ſucceſſeur ; ainſi le ſceptre ne paſſoit point immédiatement à Philippe : cependant, ſur la nouvelle de la mort de Perdiccas, il ſortit furtivement de Thebes, arriva dans la Macédoine ; & profitant de la conſternation d'un Peuple expoſé aux dangers qui accompagnent preſque toujours la minorité des Rois, il ſe fit déclarer tuteur de ſon neveu, & bientôt après, Roi. La ſituation des affaires demandoit un homme tel que lui : les Macédoniens étoient environnés d'autant d'ennemis qu'ils avoient de voiſins ; les Illyriens, encouragés par la derniere victoire qu'ils avoient remportée, ſe diſpoſoient à marcher contre eux avec une puiſſante Armée ; les Pæoniens faiſoient des irruptions continuelles ; & Pauſanias, appuyé des Thraces, & Argée des Athéniens, lui diſputoient en même tems la couronne : les Athéniens envoyerent à Argée une Flotte conſidérable, & trois mille hommes de troupes.

Dans ces circonſtances, au milieu de tant d'ennemis, ſur un trône mal affermi, ſon premier ſoin fut de s'aſſurer de ſon Peuple, de gagner ſon affection, & de raſſurer les eſprits vraiment abattus ; car on avoit perdu plus de quatre mille hommes dans la derniere action contre les Illyriens. L'adreſſe de ſes remontrances &

la force de ſon éloquence ne furent pas infructueuſes dans cette occaſion : il s'appliqua enſuite à les inſtruire, à les exercer, & à réformer leur diſcipline. Ce fut alors qu'il inſtitua la *Phalange Macédonienne :* cette troupe marchoit au combat ſi ſerrée, qu'elle pouvoit ſoutenir le choc de l'ennemi, ſans en être ébranlée; uſage pratiqué par les premiers Grecs : elle étoit compoſée, à peu près, de ſeize mille hommes. Le nom de *Phalange* étoit commun à toutes les Compagnies, & ſe donnoit fréquemment au corps entier de l'Infanterie; mais celle que Philippe inventa, formoit, ſelon la deſcription que Polybe nous en a laiſſée, un quarré oblong de quatre cens hommes de front, ſur ſeize cens de profondeur : leurs javelots n'excédoient que de trois pieds la ligne ſur laquelle ils étoient rangés : ceux dont la diſtance du front rendoit les armes inutiles, s'appuyoient ſur les épaules de ceux qui les précédoient, & ſervoient, par leur maſſe & par leur effort, à donner de la vîteſſe au corps entier, dont le choc en devenoit plus violent & plus invincible.

Xénophon mourut cette année, la quatre-vingt-dixieme de ſon âge. Malgré le ſuccès de ſon expédition contre les Perſes, il fut exilé pour l'avoir entrepriſe; car les Athéniens, qui regardoient Cyrus comme l'ami des Spartiates, ne jugeoient pas à propos de lui accorder des ſecours contre ſon frere Artaxercès : cependant il ſe détermina à rentrer dans la Perſe, ſe joignit à Agéſilas, & lia avec ce Général une amitié qui a duré tant qu'ils ont vécu. On ignore laquelle de ces deux expéditions eſt celle qui occaſionna ſon banniſſement; mais il eſt certain qu'il encourut par l'une & l'autre, la diſgrace de ſes concitoyens, qui le regarderent dès-lors comme un

homme mal intentionné : ſoupçon qu'il n'avoit mérité par aucune action. Il eſt vrai qu'il étoit grand admirateur des mœurs & des conſtitutions de Lacédémone, & qu'il penſoit aſſez mal de la Démocratie d'Athenes. De retour en Grece pour la ſeconde fois, il fit ſon ſéjour à Scillonte, Ville ſituée ſur le territoire des Eléens, mais du domaine des Spartiates. Lorſqu'Epaminondas envahit la Laconie, il ſe retira à Corinthe, où il paſſa le reſte de ſa vie. C'eſt au loiſir dont il jouit alors, que nous devons preſque tous ſes Ouvrages; preuves authentiques de la multiplicité de ſes talens & de l'étendue de ſes connoiſſances. Auſſi grand Capitaine, auſſi bon Philoſophe, auſſi grand Orateur, auſſi bon Hiſtorien qu'aucun autre de ſon tems, il entendoit encore la Politique, le Manege, la Chaſſe, l'Agriculture & la Peinture : il poſſédoit tous les agrémens du corps, & ſon viſage étoit une image de la candeur & de la ſimplicité qui regnent dans ſes écrits.

Nous avons fait l'éloge de ſon Hiſtoire, en parlant des Auteurs dont nous avons tiré cet abrégé: nous nous contenterons de remarquer ici, que c'eſt le ſeul Hiſtorien que la Grece puiſſe compter parmi ſes Philoſophes : c'eſt par cette raiſon, ſans doute, qu'il ſaiſit la Nature beaucoup mieux qu'aucun de ſes contemporains : ſes idées & ſa diction ſont claires : il tenoit de Socrate, ſous qui il avoit étudié, la juſteſſe d'eſprit & la beauté de l'ordre qu'on lui remarque. Rien de plus héroïque que l'amitié qu'il eut pour ſon Maître : cela lui fut commun avec Platon, qui, d'ailleurs, ne vécut pas avec lui en trop bonne intelligence : ils étoient, cependant, l'un & l'autre d'un caractere doux & ſociable, & n'avoient d'autres ennemis

que ceux que leur mérite leur avoit ſuſcités. Diogene-Laërce dit que la jalouſie d'Auteur fut la cauſe de leur inimitié ; & l'on ajoute, pour confirmer ſon opinion, que Xénophon n'écrivit ſa *Cyropédie*, que pour contraſter avec la *République de Platon*. Les Savans diſputent entr'eux, s'il faut regarder cet Ouvrage de Xénophon comme une Hiſtoire exacte, ou comme un Roman inſtructif. Il faut convenir que le caractere qu'il nous a laiſſé d'Agéſilas, ſent un peu le panégyrique ; les liaiſons intimes qu'il eut avec ce Prince, le rendirent indulgent ſur ſes défauts : il releve ſa bravoure perſonnelle & ſes autres vertus particulieres, & à juſte titre ; mais il ne dit pas qu'en qualité d'homme public, il avoit abuſé de l'importance de ſes ſervices pour étendre ſon autorité au delà des bornes que Sparte avoit preſcrites à ſes Rois, & que ſon opiniâtreté avoit conduit ſa Patrie au bord du précipice.

Après que Philippe eut reglé l'intérieur de ſon Royaume, il ſongea à écarter les tempêtes qui le menaçoient de tous côtés. Après avoir arrêté, par argent & par des promeſſes, les efforts des ennemis les plus voiſins, il marcha contre les Athéniens, qui s'avançoient à Méthone pour ſecourir Argée : il leur livra bataille & les défit. La mort d'Argée, qui fut tué dans l'action, termina la querelle ; car il permit aux Athéniens, qui étoient alors en ſa puiſſance, de rentrer dans la Grece. Ils furent ſi ſenſibles à cette preuve de modération, qu'on conclut la paix avec lui ; paix qu'il ne reſpecta qu'autant de tems qu'il lui en fallut pour vaincre ſes autres ennemis, & faire la ſûreté de ſes Provinces.

Olymp. CV. 2. Auſſi-tôt il marcha contre les Pæoniens, & les ſubjugua ; il fondit enſuite ſur les Illyriens ; il en

tua ſept mille en bataille rangée, & les contraignit d'abandonner tout ce qu'ils avoient conquis en Macédoine. Non-content de barricader ſon Royaume du côté de la Thrace, pour plus grande ſûreté, il jugea qu'il falloit s'emparer d'Amphipolis, Ville ſituée ſur le Strymon, poſte avantageux, & la clef de ſes Etats : il en connoiſſoit toute l'importance, & il s'en rendit maître au commencement de ſon regne. Les Athéniens regardoient Amphipolis comme une de leurs Colonies, & la perte de cette Ville leur parut ſi importante, que quand ils embraſſerent la défenſe d'Argée, ils ſongeoient moins à ſes intérêts qu'aux leurs. Leur deſſein étoit d'obtenir la reſtitution d'Amphipolis, en donnant un Roi à la Macédoine. Philippe s'en apperçut ; & pour garder avec eux quelques meſures, il prit un milieu entre conſerver cette place & la reſtituer ; ce fut de l'ériger en Cité libre : il permit donc aux habitans de ſecouer le joug de leurs premiers Maîtres, comme s'ils s'affranchiſſoient eux-mêmes de leur ancienne ſervitude : mais ils ne jouirent de leur liberté, qu'autant qu'il plut à Philippe, qui ne tarda pas Olymp. à les ſubjuguer, grace à la négligence des Athé- CV. 3. niens, qui leur refuſerent du ſecours, ſous prétexte qu'ils romproient la paix qu'ils avoient conclue avec Philippe, l'année précédente ; mais le motif de ce refus n'étoit autre que la promeſſe que Philippe leur fit de leur livrer la Ville ; promeſſe qu'il ne leur tint pas. Il n'en demeura pas là ; il s'empara de Pydna & de Potidée : les Athéniens avoient garniſon dans celle-ci ; il l'en chaſſa, & la congédia avec tant de marques de bonté, qu'il paroiſſoit toujours éviter une rupture ouverte : mais cette affectation ne dura qu'autant qu'elle étoit néceſſaire à ſes deſſeins ; cependant

il ne négligeoit rien pour les affoiblir, & les éloigner de ſes frontieres. Il aſſigna aux Olynthiens, les ennemis déclarés de ſon pere, Pydna & tout ſon territoire : il n'étoit pas tems de réveiller une vieille querelle avec une Ville qui avoit été aſſez riche & aſſez puiſſante pour réſiſter pendant trois ans aux forces de la Macédoine & de Lacédémone réunies. Il jugea donc à propos d'acheter ſa bienveillance, & de la tranquilliſer par des préſens, tandis qu'il amuſoit les Athéniens d'une fauſſe paix, juſqu'à ce qu'il pût les attaquer les uns & les autres avec avantage. Il ſupplantoit encore, par ce ſtratagême, les Athéniens, qui, pour ſe maintenir dans ces Contrées, recherchoient alors l'alliance des Olynthiens. De quelque côté qu'Olynthe ſe portât, elle étoit capable d'incliner la balance ; auſſi Philippe & les Athéniens n'épargnerent-ils rien de ce qui pouvoit l'engager dans leurs intérêts.

Il prit enſuite Crinide, qu'il agrandit, & qu'il appella de ſon nom Philippi. Cette Ville eſt fameuſe par la défaite de Brutus & de Caſſius : il y avoit aux environs de cette Ville des mines d'or, auxquelles il fit travailler, & dont il tira des ſommes immenſes : elles lui produiſoient mille talens par an ; ce qui alloit alors au delà des revenus d'Athenes, l'Etat le plus riche de la Grece. Ce tréſor n'étoit pas inutile entre les mains d'un homme qui connoiſſoit la valeur & l'uſage de l'argent : ces revenus le mirent en état d'entretenir dans ſon Royaume un corps de troupes conſidérable, d'avoir un grand nombre d'eſpions & de partiſans chez l'étranger, & ces mines furent la ſource de la plupart de ſes ſuccès.

Les Athéniens étoient trop occupés de leur côté, pour ſonger à croiſer les progrès de Phi-

lippe. Deux factions partageoient l'Eubée ; l'une appella les Thébains, qui ne demandoient pas mieux que d'avoir le pied dans l'Isle ; & l'autre eut recours aux Athéniens, à qui cette affaire paroissoit trop importante pour la négliger, (cette Isle faisoit une partie de leurs revenus, sans parler de beaucoup d'autres avantages qu'ils en tiroient) : cependant, comme ils ne s'y portoient pas avec toute la vigueur qu'elle demandoit : » A quoi pensez-vous, leur dit Timothée ? les Thébains sont dans l'Eubée, & vous êtes ici ; ils agissent, & vous délibérez ; vous ne courez pas au Pirée ; vos voiles ne sont pas tendues, & vous n'êtes pas partis. « Ce discours vif & pressant eut l'effet qu'il en attendoit : en quatorze jours, la flotte fut équipée, & l'on se mit en mer : on chassa les Thébains ; on termina la querelle des habitans, & l'on reprit la souveraineté qu'on avoit toujours exercée sur eux. Démosthene rapporte cette partie du discours de Timothée, & s'en sert pour exciter les Athéniens dans une occasion semblable, lorsque Philippe ravageoit les Provinces de la Thrace, qui leur appartenoient.

Ces troubles étoient à peine appaisés, que Byzance, & les Isles de Chio, de Co & de Rhodes, se révolterent, se liguerent ensemble, & donnerent lieu à la guerre des alliés. Charès & Chabrias eurent ordre de partir sur le champ, & de les réduire : on s'avança d'abord contre Chio, dont Chabrias, qui commandoit la Flotte, força le Port ; mais abandonné par les autres vaisseaux, il fut enveloppé en un moment, & son vaisseau criblé par les bâtimens ennemis : l'équipage se précipita dans la mer, & tâcha de se sauver à la nage ; mais ce Général croyant qu'il étoit indigne de lui & de sa dignité d'abandonner son poste,

fit tête à l'ennemi, & ſe défendit juſqu'à ce qu'il fut bleſſé mortellement. Cornélius-Népos, d'une opinion contraire à tous ceux qui ont parlé de cette expédition, aſſure qu'il ſervoit alors comme ſimple ſoldat : ſi cela eſt, ſa conduite en paroît moins blâmable ; car en qualité de Général, il n'eſt pas poſſible de juſtifier ſon imprudence & ſon déſeſpoir : cette action eſt bien d'un homme qui diſoit, qu'une Armée de cerfs, commandée par un lion, étoit plus terrible qu'une Armée de lions, commandée par un cerf. Il avoit une autre maxime, qui marquoit plus de vigilance & de circonſpection qu'il n'en falloit eſpérer ſur la premiere : c'eſt que le meilleur Général étoit celui qui étoit le mieux inſtruit de ce qui ſe paſſoit chez l'ennemi. La bravoure qu'il montra dans cette derniere conjoncture, & dont on avoit déja d'autres exemples, & le zele qu'il fit paroître pour le ſervice de ſa Patrie, lui mériteront toujours une place parmi les hommes illuſtres dans les beaux jours de la Grece.

Charès fit quelque tentative ſur l'Iſle avec les forces de terre ; mais il ſe retira, ſur la nouvelle
Olymp. CV. 4. de la mort de ſon collegue, & la campagne finit. On commença, l'année ſuivante, par des préparatifs qui annonçoient une guerre ſanglante : les Alliés formerent une Flotte de cent vaiſſeaux, fondirent ſur la plupart des Iſles dépendantes d'Athenes, les ravagerent, & firent le ſiege de Samos. Les Athéniens dépêcherent à ſon ſecours Charès, avec une Flotte de ſoixante vaiſſeaux, qu'on renforça dans la ſuite de ſoixante autres, ſous la conduite d'Iphicrate & de Timothée, qu'on lui donna pour collegues : ces forces ſe réunirent, & les Généraux convinrent d'aſſiéger Byzance : les Alliés abandonnerent Samos pour la ſecourir, & les deux Flottes ſe rencontrerent ſur l'Helleſpont :

on alloit en venir aux mains, lorſqu'il s'éleva une violente tempête, malgré laquelle Charès propoſa d'avancer, & de forcer l'ennemi au combat; mais Iphicrate & Timothée s'y oppoſerent: là-deſſus Charès écrit à Athenes, les accuſe de trahiſon; on les rappelle, & on leur demande compte de leur conduite.

Charès eut alors le commandement entier & libre de la Flotte; mais au lieu de ſuivre ſes deſſeins contre les Inſulaires, ſur l'eſpoir d'une récompenſe conſidérable, il courut au ſecours d'Artabaze, Gouverneur de quelques Provinces de l'Aſie-Mineure, qui venoit de ſe révolter contre le Roi de Perſe ſon Maître, & qu'une Armée de ſoixante & dix mille hommes, qu'on avoit envoyée contre lui, tenoit dans une ſituation fâcheuſe: il joignit ſes forces aux ſiennes, & ils défirent l'ennemi. Le Roi de Perſe irrité de ce procédé, menaça les Athéniens d'envoyer au ſecours des Inſulaires une Flotte de ſoixante vaiſſeaux; ce qui les jetta dans une ſi grande alarme, qu'ils conclurent la paix, à des conditions dont les Inſulaires furent entiérement les maîtres. Le princi- Olymp. pal article de ce Traité fut, qu'ils ſeroient do- CVI. 1. rénavant libres & indépendans: ainſi finit la guerre des Alliés, qui ne dura que trois ans, ſans aucune action digne des préparatifs qu'on avoit faits de part & d'autre.

On apprit d'abord, avec quelque joie, le ſuccès de l'expédition de Charès, d'autant que les troupes qu'on y avoit employées, avoient toujours été à la ſolde d'Artabaze: c'étoit la ſeule raiſon dont ce Général pouvoit pallier cette entrepriſe; mais le reſſentiment du Roi de Perſe les jetta dans un autre excès. Charès fut accuſé de trahiſon, pour avoir paſſé les ordres de l'Etat, &

abandonné le ſervice de ſon Pays : cependant, à l'aide de quelques amis qu'il avoit parmi le Peuple, il ſe tira de cette affaire.

Iphicrate & Timothée furent moins heureux, quoiqu'ils ne fuſſent point coupables ; ils avoient refuſé d'attaquer pendant une tempête, & d'avoir à combattre l'ennemi & les élémens ; c'étoit tout ce qu'on avoit à leur reprocher : mais Charès aggrava tellement la choſe, qu'ils furent interrogés en forme, révoqués & mis à l'amende : c'eſt ainſi que Diodore de Sicile rapporte ce fait, que d'autres Auteurs racontent différemment, & avec des circonſtances plus remarquables : ils ajoutent que Timothée, taxé à cent talens, qu'il n'étoit pas en état de payer, ſe retira à Chalcis, où il mourut. Le Peuple ſe repentit d'en avoir uſé ſi ſévérement avec lui, (il ſe repentoit aſſez ordinairement, quand il étoit trop tard) & lui remit la neuvieme partie de la taxe qu'on lui avoit impoſée. Son fils Conon paya les dix talens qui reſtoient, & on les employa à réparer les murs : on fit alors une réflexion, qui n'étoit pas à l'honneur des Athéniens : c'eſt que ces murs, qu'on avoit élevés des dépouilles que l'aïeul avoit remportées ſur l'ennemi, ſe réparoient avec une taxe qu'on exigeoit injuſtement du petit-fils.

Iphicrate, qui craignoit le ſort de Timothée, introduiſit dans l'Aſſemblée un grand nombre de jeunes gens, armés de poignards, qu'ils avoient ſoin de faire briller de tems en tems aux yeux des Juges, dans le cours de l'examen. Cette menace eut l'effet qu'il en attendoit : les Juges furent intimidés, & Iphicrate abſous. Comme on lui reprochoit dans la ſuite ce procédé violent : » Après avoir fidélement ſervi ma Patrie, il y auroit eu de la folie, dit-il, à ne pas tenter de me ſervir utile-

ment moi-même « : & certes, quelqu'injurieux que fût ce ſtratagême à l'équité publique, les jalouſies & le caprice du Peuple le rendoient excuſable : il étoit perpétuellement en alarmes, quelques meſures qu'on prît avec lui : ſans égard pour ſes Généraux, il les oublioit ſi-tôt qu'il n'en avoit plus beſoin : le tems de leur emploi expiré, il les approuvoit ou les cenſuroit, ſelon que leur faction étoit la plus puiſſante ou la plus foible : enfin, ils étoient abandonnés à la merci du premier petit Démagogue, qui avoit aſſez d'art pour ſoulever la multitude. Faut-il s'étonner, après cela, ſi la plupart d'entr'eux, dégoûtés du ſervice de leur Patrie, ſe retirerent dans un exil volontaire, ou prirent de l'emploi chez l'étranger, de ſorte qu'à peine Athènes trouvoit-elle des Généraux pour ſes Armées ? Il faut regarder ce défaut dans le Gouvernement, comme une des cauſes principales de la décadence de la République, qui va commencer à ſe faire ſentir. Cornélius-Népos date de ce tems, le déclin de la puiſſance de ce Peuple, & remarque que Chabrias, Iphicrate & Timothée, furent ſes derniers Capitaines : cependant, il faut convenir que la Grece eut encore après eux des hommes qui ſe ſignalerent par les ſervices qu'ils rendirent à l'Etat ; mais il eſt certain qu'ils ne furent pas en aſſez grand nombre, & qu'ils ne ſe ſuccéderent pas aſſez rapidement, pour conſerver l'ancienne diſcipline dans les troupes, échauffer les citoyens de l'eſprit dont leurs ancêtres étoient poſſédés, & ſoutenir la gloire de la Nation.

Pour ce qui eſt d'Iphicrate, ſoit qu'il ait abandonné le ſervice, ſoit que l'Etat ait ceſſé de lui donner de l'emploi, il n'en eſt plus queſtion : on dit cependant qu'il parvint à une grande vieilleſſe ;

Diodore assure qu'il mourut avant la bataille de Chéronée, qui se livra dans la cxe. Olympiade ; mais il ne fixe le tems, ni ne rapporte les circonstances de sa mort ; ainsi, nous pouvons supposer qu'il passa le reste de sa vie dans la retraite. Quoi qu'il en soit, l'Etat perdit beaucoup en lui : il avoit été chargé de différentes affaires, qu'il avoit terminées avec un succès digne de sa prudence & de son adresse : il servit utilement son Pays, & le servit à tems : il se fit moins de réputation par ses exploits, que par son exactitude & sa sévérité à faire observer la discipline qu'il réforma : il étoit perpétuellement sur ses gardes, & laissoit aux accidens, pour le surprendre, le moins de tems qu'il pouvoit : lorsqu'on lui demandoit par quelle raison il fortifioit son camp dans un Pays qui appartenoit à des Alliés : C'est que, *je n'y pensois pas*, disoit-il, est la plus mauvaise excuse qu'un Général puisse apporter : ses troupes étoient si rompues dans les exercices, & si dociles à ses ordres, que, lorsque le signal étoit donné, elles savoient ce qu'elles avoient à faire, & s'en acquittoient d'elles-mêmes, comme si chaque soldat eût été un bon Officier ; cela se fit remarquer dans l'action de Corinthe, où il arrêta les progrès d'Agésilas, qui alloit inonder tous les Etats des Alliés d'Athenes : ses troupes étoient connues & distinguées dans l'Armée des Grecs, sous le nom de *Troupes d'Iphicrate*, comme les soldats de Fabius parmi les Romains : il comparoit les parties d'une Armée aux membres du corps humain : l'Infanterie légere, c'étoit les mains ; la Cavalerie, les pieds ; le corps de l'Armée, la poitrine ; & le Général, la tête : il donna au soldat des armes & des habits plus commodes, soit pour l'attaque, soit pour la défense. Malgré toutes les preuves qu'on a de sa

vigilance & de ſon application, on l'accuſe d'indolence & d'emportement; ce qui n'entre point dans le caractere d'un homme de fortune, & qui ne devoit la plus grande partie de ſon élévation qu'à lui-même. Il étoit ſans naiſſance : quelques Hiſtoriens nous le donnent pour fils d'un Cordonnier : ſa conduite ne ſe reſſentit point de la baſſeſſe de ſon extraction : il répondit fiérement à un des deſcendans d'Harmodius : *Il eſt vrai que je ſuis le premier de ma famille ; & que vous êtes le dernier de la vôtre.* Il ſaiſit dans un combat, où il fut bleſſé, un ennemi corps à corps, & l'emporta tout vivant, & en armes, dans ſon vaiſſeau : outre les emplois que ſon mérite perſonnel lui procura, il eut encore le bonheur d'épouſer la fille de Cotys, Roi de Thrace, dont il eut un fils, appellé Méxiſthée, qui ſe fit plus d'honneur d'être né d'un citoyen d'Athenes, que d'une Princeſſe de Thrace. Comme on lui demandoit à qui de ſon pere ou de ſa mere il avoit le plus d'obligation : *A ma mere*, répondit-il ; *car mon pere a fait tout ce qu'il a pu, pour me rendre Thrace ; & ma mere, tout ce qu'elle pouvoit pour me rendre Athénien.* Outre les vertus d'un homme de guerre, Iphicrate eut encore les qualités d'un grand Orateur : il aſſembloit chez lui compagnie, & ſe faiſoit un plaiſir de déclamer devant elle. Plutarque lui reproche d'être ſorti, en cela, de ſon état, & de s'être donné un ridicule : il ajoute qu'un jour, vaincu par l'éloquence de ſon antagoniſte : *Mes adverſaires*, dit-il, *ne regardant point la cauſe comme perdue, ont les bons Acteurs ; mais ma Piece eſt la meilleure.*

Dans une expédition contre ce Cotys dont nous avons parlé, Timothée fit un butin de la valeur de cent talens, qu'il remit dans le Tréſor public, ſans en réſerver la moindre partie : on

rappella ce trait, à la honte de ſes accuſateurs, lorſqu'il fut condamné à une amende de cent talens, & contraint d'abandonner Athenes, parce qu'il n'étoit pas en état d'acquitter cette ſomme : il fut auſſi ſenſible à cette diſgrace, que le peut être un homme qui n'en avoit point encore eſſuyé. Juſqu'alors il avoit réuſſi dans toutes ſes entrepriſes ; ce qui donna lieu à quelque jaloux de ſon bonheur, de le peindre dormant, & la Fortune à ſes côtés qui jettoit des filets ſur les Villes. Il ne prit point la choſe en raillerie : il répondit hardiment, *que la Fortune n'avoit aucune part dans ſes victoires, & qu'il les devoit toutes à ſes talens.* Plutarque dit que la Déeſſe, choquée de cette vanité, l'abandonna, & que rien ne lui réuſſit depuis. Pour lui donner le titre de Général heureux, il ſuffiroit qu'il eût rendu la Souveraineté des Mers aux Athéniens, & il faut avouer qu'il y contribua ; mais Conon, ſon pere, avoit préparé cette révolution à la journée de Gnide. Pluſieurs circonſtances concoururent enſuite à diminuer la puiſſance des Spartiates : nous avons vu comment les Athéniens profiterent du déſordre de leurs affaires, dans le tems même qu'ils étoient unis avec eux par les alliances les plus étroites. Timothée égala ſon pere les armes à la main, & entendit beaucoup mieux le gouvernement & les affaires : il s'étoit fait un grand fonds de connoiſſances, & poſſédoit particuliérement l'art de bien parler.

Alexandre-le-Grand naquit la premiere année de la CVIe. Olympiade. En recevant la nouvelle de ſa naiſſance, Philippe apprit que Parménion, ſon Général, venoit de remporter une victoire conſidérable ſur les Illyriens, & qu'il avoit été couronné dans les Jeux Olympiques. Il écrivit lui-même

même au Philoſophe Ariſtote qu'il avoit un fils, & lui en recommanda l'éducation de la façon du monde la plus flatteuſe : *Je ſuis moins obligé aux Dieux*, lui dit-il, *de m'avoir donné un ſucceſſeur, que de me l'avoir donné du vivant d'Ariſtote.*

CHAPITRE IV.

Depuis la Guerre des Alliés, juſqu'à la fin de la Guerre des Phociens ; ce qui comprend l'eſpace de 10 *ans.*

LA fin de la Guerre des Alliés fut le commencement d'une autre plus importante & plus longue : on l'appelle la *Guerre des Phociens*, ou la *Guerre Sacrée.* La Nation entiere entra dans cette querelle, dont la Religion étoit le motif : en voici le ſujet. Les Phociens labourerent une piece de terre qui appartenoit au Temple d'Apollon : leurs voiſins ſe récrierent contre ce ſacrilege : l'affaire fut portée devant les Amphyctions, qui condamnerent les Phociens, & les taxerent à une amende conſidérable : ils n'étoient point en état d'acquitter la ſomme ; ils appellerent de la ſentence, citerent Homere, & ſoutinrent que la direction du Temple, & l'adminiſtration de ſes revenus leur avoient anciennement appartenu. Olymp. CVI. 2.

Philomele, un des principaux citoyens d'entre eux, & le tiſon de cet incendie, les excita à prendre les armes, & ſe mit à leur tête. Il s'adreſſa d'abord aux Spartiates, que les Amphyctions avoient auſſi condamnés à une amende, à la ſollicitation des Thébains, pour s'être emparés de la citadelle après la bataille de Leuctre. Cette conformité les diſpoſoit aſſez à faire alliance avec

lui ; mais ils ne jugerent pas à propos de ſe déclarer ; cependant ils l'encouragerent à ſuivre ſon deſſein, & lui fournirent ſecrétement de l'argent. Philomele leva des troupes, & s'empara du Temple. De tous ſes voiſins, les Locres furent les ſeuls qui lui firent quelque réſiſtance ; il les défit, & biffa le décret des Amphyctions qu'on avoit gravé ſur les colonnes du Temple. Pour confirmer ſon autorité, & pallier ſes procédés, il crut devoir conſulter l'Oracle, & ſe munir d'une réponſe favorable : il vainquit les refus de la Prêtreſſe par ſes menaces, & elle lui dit qu'Apollon lui permettoit de faire tout ce qu'il voudroit ; ce qu'il prit, & divulgua comme un oracle déciſif.

Les Amphyctions s'aſſemblerent une ſeconde fois, & déclarerent la guerre en forme aux Phociens. La querelle devint générale, & chacun prit le parti qui convenoit à ſes intérêts. Les Athéniens, les Spartiates, & quelques autres habitans du Péloponneſe ſe déclarerent pour les Phociens ; & ils eurent contre eux les Locres, les Theſſaliens, les Thébains, & les autres Etats circonvoiſins. Avant que d'entrer en campagne, Philomele s'engagea ſolemnellement à ne pas toucher aux richeſſes du Temple, & jura de n'avoir eu d'autre deſſein, en s'en emparant, que de rétablir le Pays dans ſes anciens privileges. Mais le beſoin leva bientôt ſes ſcrupules ; il puiſa dans le tréſor de quoi ſoutenir ſes alliances, & commencer la guerre : avec cette reſſource il put augmenter la paie de ſes ſoldats, & ſe faire une nombreuſe armée : il marcha contre les Locres avec dix mille Fantaſſins & autant de Chevaux, & les battit, malgré le renfort qu'ils avoient reçu des Thébains : il vainquit auſſi les Theſſaliens & leurs voiſins ; mais les Thébains arrêterent ſes progrès

avec un corps de treize mille hommes : ils avoient été les plus ardens à pourſuivre la condamnation des Spartiates & des Phociens ; ils furent les plus zélés à les combattre ; ils s'acharnerent contre eux avec toute la fureur dont on eſt poſſédé dans une guerre de Religion. Ayant ſurpris un grand nombre de ſoldats mercénaires des Phociens qui fourageoient, ils les condamnerent à mort, & les exécuterent comme des ſacrileges. Les Phociens uſerent de repréſaille, & leur apprirent à obſerver plus exactement les loix de la Guerre ; mais quelque tems après, attaqués par les Thébains dans des lieux couverts de bois, & accablés ſous le nombre, ils furent preſque tous maſſacrés. Philomele, pourſuivi juſqu'au bord d'un précipice, aima mieux ſe jetter du haut d'un rocher, que de tomber entre les mains des ennemis. Juſtin dit qu'il périt dans le combat. Quoi qu'il en ſoit, il fit une ſi vigoureuſe réſiſtance dans cette action, & ſe conduiſit juſqu'alors avec tant de prudence, que ſi ſa cauſe eût été plus juſte, il pouvoit entrer en parallele avec les plus grands hommes de ſon tems ; mais il jouoit le rôle d'un miſérable aventurier, qui défioit intrépidement les hommes & les Dieux ; & qui, pour défendre ſes impiétés, avoit enveloppé ſon Pays dans une guerre ſacrilege.

C'eſt ainſi que ſe paſſerent les deux premieres années de cette guerre. Dans ces entrefaites, Philippe étendoit & fortifioit ſes frontieres, en s'emparant de toutes les places qui lui convenoient, ou qui l'incommodoient. Méthone étoit du nombre des dernieres ; c'étoit le réfuge de ſes ennemis : il la prit d'aſſaut, la démantela, & ajouta ſon territoire aux domaines de la Macédoine : il perdit un œil dans ce ſiege, d'un coup de fle-

che : il ſupporta les circonſtances de cet accident plus impatiemment que ſa bleſſure. Un nommé Aſter d'Amphipolis, ſi habile tireur qu'il tuoit les oiſeaux à la volée, lui offrit ſes ſervices : *Quand j'aurai guerre avec les hirondelles*, lui dit-il, *je vous donnerai de l'emploi.* Cet homme choqué de cette réponſe, ſe jetta dans la Ville, & lui lança une fleche avec cette inſcription : *A l'œil droit de Philippe.* Philippe la lui renvoya avec cette autre : *Si je prends la Ville, Aſter ſera pendu*; & il étoit homme à lui tenir parole : depuis ce tems, il ne parla jamais de l'œil, & ne put entendre prononcer le mot *Cyclope.*

Olymp. CVI. 4. Les Thébains crurent que la mort de Philomele éteindroit la guerre, & ſe retirerent ; mais Onomarque, intéreſſé à la continuer, lui ſuccéda. Les Amphyctions l'avoient taxé à différentes ſommes qu'il n'étoit point en état d'acquitter : il raſſembla le reſte de ſes troupes, en leva de nouvelles, fit battre de la monnoie, avec laquelle il s'attacha ſes alliés, & en enleva quelques-uns à l'ennemi. Les Theſſaliens, les plus formidables d'entr'eux, s'étoient engagés à garder la neutralité ; mais Philippe les entraîna dans ſon parti, en les délivrant de leur Tyran. Lycophron de Pheres, après avoir trempé dans l'aſſaſſinat de ſon frere Alexandre, lui ſuccéda en qualité de libérateur, & gouverna d'abord avec aſſez de modération ; mais il ſuivit bientôt les traces de ſes prédéceſſeurs, & ſes ſujets implorerent le ſecours de Philippe. Lycophron, de ſon côté, eut recours aux Phociens, & la querelle qui leur étoit particuliere, devint générale. Onomarque commença donc ſes hoſtilités, autant en faveur du Tyran, que de la cauſe des Phociens ; il prit quelques Villes, & entra dans la Béotie. Pour arrêter ſes progrès,

les Thébains marcherent contre lui ; mais les conjonctures où ils ſe trouvoient, n'étoient pas favorables à leur deſſein : ils venoient d'envoyer quatre mille hommes au ſecours d'Artabaze, ſous la conduite de Pammenès, qui fit honneur à ſa Patrie ; cependant ils s'en tirerent avec ſuccès.

Onomarque fut plus heureux contre Philippe : il remporta ſur lui de grands avantages dans deux différentes rencontres, & jetta parmi ſes troupes une ſi grande terreur, qu'elles refuſoient de retourner au combat : cependant on en vint à une action générale : les deux Armées étoient chacune de vingt mille hommes : ſix mille Phociens demeurerent ſur le champ de bataille, & trois mille furent faits priſonniers. Onomarque fut des premiers. Philippe fit pendre ſon cadavre, & jetter dans la mer tous les priſonniers, comme des ſacrileges. Ce châtiment donna une haute opinion de ſa Religion, dont il ſut alors tirer bon parti ; & les Theſſaliens qui recouvroient leur liberté par ce moyen, le regarderent comme une preuve de ſa juſtice & de ſa généroſité. Lycophron s'éclipſa dans la déroute générale, & abandonna Pheres avec ſon frere Pitholaüs. Il reparut, quelque tems après, à la tête des Phociens, & tenta de ſe rétablir dans la Souveraineté. Les Theſſaliens méritoient bien le ſervice que Philippe leur rendit ; il devoit la victoire à leur Cavalerie. Ils eurent part dans toutes celles qu'il remporta dans la ſuite ; auſſi ne rompit-il jamais l'alliance qu'il avoit faite avec eux.

Onomarque laiſſa le commandement à ſon frere Phaillus, qui ſe ſoutint par les mêmes voies que ſes prédéceſſeurs. Il avoit beaucoup d'argent en ſa diſpoſition ; il augmenta le nombre de ſes alliés par des diſtributions conſidérables, & celui Olymp. CVII. 1.

de ſes troupes par une augmentation de paie. Il entra dans la Béotie; mais maltraité par les Thébains dans trois actions différentes, il revint ſur les Locres : il eut plus de ſuccès contre eux; il leur prit des Villes; mais quelque tems après, il tomba en langueur, & mourut.

Un différend qui ſurvint entre les Spartiates & les habitans de Mégalopolis, fut ſur le point d'arrêter le cours de cette guerre. Ces derniers, qui ſeuls n'étoient point en état de faire tête à l'ennemi, appellerent à leur ſecours les Argiens, les Sycioniens, & les Meſſéniens; les Thébains ſe joignirent encore à ceux-ci; & ces Peuples réunis étoient en état de balancer les forces de Lacédémone, malgré le renfort de trois mille hommes d'Infanterie qu'elle exigea des Phociens, & celui de Cavalerie qu'elle reçut de Lycophron & de ſon frere Pitholaüs. Tous ces préparatifs annonçoient une longue querelle; cependant, après la priſe d'une ou de deux Villes, & quelques actions, aſſez vives à la vérité, on fit une treve, & les Armées ſe ſéparerent.

Phalécus, fils d'Onomarque, eut le commandement après la mort de Phaïllus : comme il étoit fort jeune, on lui donna Mnaſéas pour collegue: il périt dans le premier combat qu'il donna : cependant des irruptions réciproques, & quelques eſcarmouches, firent durer la guerre : les frais de cette expédition avoient épuiſé les finances des Thébains, & ils étoient réduits à la derniere extrêmité, malgré le butin conſidérable qu'ils avoient fait, lorſqu'ils demanderent du ſecours au Roi de Perſe, qui leur avança trois cens talens.

Olymp. CVII. 2. Juſqu'à préſent Philippe n'avoit preſque point eu de part dans cette guerre; ce n'étoit qu'en qualité de protecteur des Theſſaliens qu'il avoit

combattu Onomarque : mais peu ſatisfait des avantages qu'il avoit remportés ſur ce Général, & de l'eſtime qu'il s'étoit acquiſe par ſes autres exploits, il étendit ſes vues, & médita la conquête de la Grece. Sous prétexte de marcher contre les Phociens, il fit une tentative ſur les Thermopiles, qu'il appelloit la clef du Pays. Ce paſſage introduiſoit immédiatement en Attique ; auſſi les Thébains prirent-ils l'alarme, & le prévinrent. En attendant une occaſion favorable, il continua ſes conquêtes dans la Macédoine, & étendit ſes frontieres du côté de la Thrace, s'emparant de toutes les Villes qui bordoient l'Helleſpont, & préparant, par de nouvelles expéditions, celle qu'il avoit réſolue contre les Grecs.

C'eſt Démoſthene qui fit échouer l'entrepriſe de Philippe ſur les Thermopiles. Démoſthene ſe diſtingua ſur la fin de la guerre des alliés, lorſqu'Athenes s'alarma des préparatifs de la guerre : c'eſt lui qui, pour conſerver la balance dans la Grece, conſeilla à ſes concitoyens de protéger Rhodes & Mégalopolis contre Thebes, Lacédémone, ou quelqu'autre ennemi que ce fût, ſi la puiſſance de cet ennemi étoit capable, en s'accroiſſant par cette conquête, de leur donner de l'ombrage. Le rôle qu'il va faire eſt extraordinaire ; la part qu'il aura dans les affaires publiques eſt ſi grande, que la connoiſſance particuliere de cet homme prodigieux ne peut qu'embellir & éclairer l'Hiſtoire de ſon tems. Ce motif & le deſir de lui rendre juſtice, ne me permettent pas de gliſſer ſur ſon caractere : il doit la bonne partie de ſa réputation à ſon éloquence ; mais non moins éclairé Magiſtrat & bon Citoyen que grand Orateur ; ſi l'on conſidere le ſuccès des ambaſſades dont il fut honoré, des alliances qu'il for-

ma, des Traités qu'il conclut, & de toutes les négociations où il fut employé ; ſi l'on conſidere le zele & l'intégrité qui ſe manifeſtent dans toutes ſes actions, on conviendra que l'Art oratoire, le fondement de ſon élévation, n'étoit peut-être pas ſon plus grand talent, & que cette qualité n'eut ſur les autres que l'avantage de les perfectionner & de les produire.

La Nature lui avoit préparé bien des obſtacles à ſurmonter, avant que d'être auſſi grand Rhéteur qu'il le devint. Il avoit la prononciation vicieuſe, la voix & la poitrine foibles, & la déclamation déſagréable : le travail & l'opiniâtreté vainquirent ces défauts. Pour fortifier ſa voix, il déclamoit ſur des lieux élevés ; il corrigea ſa prononciation avec de petits cailloux qu'il mettoit dans ſa bouche ; il réforma ſon geſte devant un miroir, & ſe donna toutes les graces de la déclamation, à l'aide des meilleurs Comédiens de ſon tems : cette partie de l'Art oratoire lui paroiſſoit eſſentielle. Si ſon extérieur étoit cultivé, ſes diſcours ne furent pas négligés : il ſe forma ſur Thucydide, dont il tranſcrivit l'Hiſtoire huit fois de ſa propre main. Pour ſe rendre aſſidu à l'étude, il ſe raſoit la moitié de la tête, & s'enfermoit dans un ſouterrein juſqu'à ce que ſes cheveux fuſſent revenus, & qu'il pût ſe préſenter avec décence. Il avoit encore l'habitude de haranguer ſur le bord de la mer, afin que le bruit des flots l'accoutumât au tumulte des aſſemblées populaires, dont il eſt une fidelle image.

On reconnoît à ces ſoins qu'il n'étoit pas n Orateur ; & ſes ſuccès nous apprennent juſqu'où le travail peut conduire, en dépit de la nature. L'ambition lui fut encore un puiſſant aiguillon : il n'avoit que ſeize ans, lorſqu'il entendit Calliſ-

trate dans une affaire importante : il étoit queſtion de ſavoir, ſi Orope étoit du domaine d'Athenes, ou de Thebes : Calliſtrate parloit pour les Athéniens : les applaudiſſemens qu'il reçut, enflammerent le jeune Démoſthene, & le déciderent, dès ce moment, pour l'Art oratoire. Deux ans après cet événement, il fit ſon coup d'eſſai contre ſes tuteurs, qui avoient diſſipé ſon patrimoine, dont il recouvra une partie : ce ſuccès l'encouragea à parler dans une aſſemblée publique ; mais il s'en acquitta ſi mal qu'il fut ſifflé : il ſe haſarda une ſeconde fois ; on ne l'écouta pas plus favorablement ; & il ſe retiroit confus & déſeſpéré, lorſque Satyre l'aborda, & lui conſeilla de continuer : il lui fit réciter quelques vers de Sophocle, ou d'Euripide, que ce Comédien répéta avec tant d'ame, d'eſprit & d'emphaſe, que ſon éleve s'apperçut aiſément que l'élocution lui manquoit entiérement : mais il l'acquit avec ſa perſévérance & les inſtructions de ſon Maître, & ſe corrigea de toutes les mauvaiſes habitudes qu'il avoit contractées. Il n'eſt pas évident qu'il faille attribuer ce trait à Satyre ; il ſemble qu'on l'a confondu avec les Comédiens Andronique & Néoptoleme, qui n'étoient pas moins fameux que lui ; mais on convient que tous les trois contribuerent à former Démoſthene.

Corrigé de ſes défauts, il reparut en public avec tant de ſuccès, que le Peuple accouroit des extrêmités de la Grece pour l'entendre : il paſſa pour le modele des Orateurs : il n'eut point d'égal parmi ſes compatriotes, & les Romains n'ont eu que Cicéron qu'on lui pût comparer. Lequel de ces deux Orateurs mérite la préférence, c'eſt une queſtion que les Anciens ont agitée, mais qu'ils n'ont oſé décider : ils ſe ſont contentés

d'oppoſer leurs beautés, & de montrer qu'ils étoient l'un & l'autre parfaits dans leur genre. Mais pour me borner à Démoſthene, je dirai que ſon éloquence eſt grave & ſévere comme ſon caractere ; mais vigoureuſe & ſublime, hardie, puiſſante & impétueuſe : il eſt plein de métaphores & d'apoſtrophes ; il invoque les Dieux, les Aſtres, les Elémens, & les Mânes de Salamine, de Marathon, d'un ton ſi pathétique, qu'on le croit inſpiré : s'il n'eſt pas inſinuant & flatteur, comme il convient quelquefois à un Orateur, ce n'eſt pas qu'il manque d'art & de délicateſſe ; il en a dans l'occaſion ; il ſait remuer le Peuple, & ſe ſervir de ſes préjugés pour l'amener à ſon but, même par les efforts qu'il paroît employer pour l'entraîner d'un autre côté : mais il faut convenir que la véhémence dans l'action & dans l'expreſſion forme ſon caractere diſtinctif ; qualité qui manquoit particuliérement aux Orateurs de ſon tems : telles étoient l'inſolence & la hauteur, les caprices & les jalouſies, l'indolence & la corruption du Peuple, qu'il n'y avoit que l'eſprit & la fermeté, l'emportement & l'énergie de Démoſthene qui puſſent le réveiller, l'effrayer, & le prévenir contre les dangers qui le menaçoient.

Mais l'éloquence de Démoſthene n'eût point eu cet empire ſur lui, ſi l'opinion qu'on avoit de ſon intégrité, n'en eût préparé les impreſſions ; c'eſt elle qui donnoit du poids & de la force à tout ce qu'il diſoit ; c'eſt l'idée qu'on avoit de ſa ſincérité & de ſon déſintéreſſement particulier, qui lui procuroit l'attention de ſes concitoyens, & qui les déterminoit : c'eſt-là ce qui faiſoit dire à Philippe, *que cet Orateur pouvoit plus contre lui, que toutes les Flottes & les Armées de la Grece, & qu'il n'avoit d'ennemi que Dé-*

moſthene. Il ne manqua pas de le tenter par des offres ; mais il les rejetta toutes ; & Plutarque dit que tout l'or de la Macédoine ne l'auroit pas corrompu. Cette inflexible intégrité ſe démentit un peu ſous les regnes ſuivans ; l'inégalité de ſa conduite donna lieu à ſes ennemis de l'accuſer de trahiſon ; & il fut condamné à l'amende, empriſonné, & dans la ſuite envoyé en exil. Quelques Auteurs regardent cette accuſation comme une calomnie ſans fondement ; mais le fait eſt ſi généralement reconnu, & détaillé avec tant d'exactitude, qu'il eſt difficile d'y répondre. Voici comment on le raconte : Harpale, Officier d'Alexandre, ayant pillé une partie du tréſor de ſon Maître, dont il avoit la garde, ſe fit une ſomme conſidérable, & ſe retira chez les Athéniens. Dans la crainte d'encourir l'indignation d'Alexandre, & de s'attirer une guerre, on délibéra ſi on le recevroit, & l'avis de Démoſthene étoit qu'on le congediât ; mais Harpale leva toutes les oppoſitions, en diſtribuant ſon argent aux Orateurs. Entre les richeſſes qu'il leur étaloit, Démoſthene fixa ſes yeux ſur une coupe d'or dont il demanda le prix, après en avoir admiré le travail & la beauté. L'intelligent Harpale la lui envoya pendant la nuit, accompagnant ce préſent de vingt talens en argent. Le lendemain, Démoſthene ſe préſenta dans l'aſſemblée, la tête affublée d'un morceau de drap ; & au lieu de parler ſur l'affaire en queſtion, comme on s'y attendoit, il fit ſigne, de la main, qu'il avoit perdu la voix : mais la libéralité d'Harpale avoit tranſpiré. Il voulut alors ſe défendre ; le Peuple furieux refuſa de l'écouter. Dans ce tumulte, un Plaiſant ſe leva, & dit : *Eh quoi, Meſſieurs, n'écouterez-vous pas l'Echanſon d'Alexandre ?* D'autres ajoutoient, *que*

l'Orateur avoit été attaqué, pendant la nuit, d'une eſquinancie d'or, & l'on fabriqua un terme (*) pour déſigner cette maladie. Démoſthene, que ſes concitoyens avoient eſtimé, & même reſpecté juſqu'à la vénération, ne put ſoutenir leur mépris; il fut d'autant plus ſenſible à leurs invectives, qu'il s'étoit piqué d'une vertu plus auſtere, & que ſon intégrité étoit la baſe de la confiance qu'on avoit en lui. Il faut convenir qu'il aimoit l'argent, & cette fois n'étoit pas la premiere qu'il recevoit furtivement des préſens. On l'accuſoit encore de mettre ſur mer, eſpece de trafic qui déshonoroit alors. Zénon brava dans la ſuite ce préjugé, au haſard de décrier ſa Philoſophie. Démoſthene paya donc le tribut à la corruption de ſon tems. Il eſt vraiſemblable qu'il eût eu moins de paſſion pour les richeſſes, s'il eût eu moins d'ambition; & qu'il ne deſira les unes que pour ſatisfaire à l'autre. En ceci, l'Homme d'Etat imita Périclès, que l'Orateur avoit pris pour modele. Démoſthene n'avoit pas, comme lui, l'adminiſtration des deniers publics; auſſi le Peuple n'en obtint-il pas d'auſſi conſidérables diſtributions. Cependant il fit travailler aux murs de la Ville; il équipa des vaiſſeaux, racheta des priſonniers, maria quelques filles, que l'indigence retenoit dans le célibat, donna des ſpectacles & des fêtes, & n'oublia rien de tout ce que ſa fortune lui permettoit: cet uſage des richeſſes excuſe, en quelque ſorte, la ſoif d'en acquérir. A ce défaut, on en peut ajouter un autre, de ſon propre aveu; c'eſt la lâcheté. Quelles contradictions dans le caractère de ce grand homme! Celui qui s'oppoſoit avec une fermeté héroïque à toutes les brigues des ennemis de l'Etat,

(*) Ἀργυραγχη.

étrangers ou domeſtiques ; celui qui brava cent fois avec intrépidité la fureur d'un Peuple aſſemblé, craignoit la mort ſur le champ de bataille : il juroit, dit Plutarque, par ceux qui périrent à Marathon, qu'il ne les imiteroit pas. Ce qui doit étonner davantage, c'eſt qu'il refuſa la vie quand on la lui offrit, & que perſonne ne mourut jamais plus bravement. Les taches dont je viens de parler, obſcurcirent un peu la beauté de ſon caractere ; & Phocion qui lui ſuccéda, quoique ſoupçonné d'entrer dans les intérêts du Macédonien, & ſon inférieur à tous égards, mérita, par plus d'équité & plus de valeur, la réputation de plus grand homme. Cependant, on peut dire que Démoſthene rendit plus de ſervices à l'Etat qu'aucun de ſes contemporains ; il fut le rempart d'Athenes & de la Grece en général, & l'écueil de la plupart des deſſeins de Philippe, auxquels il eſt tems que nous revenions.

Les deux années ſuivantes de la guerre des Phociens ſe paſſerent en eſcarmouches & en irruptions, & il n'y eut aucune action conſidérable ; nous remarquerons ſeulement que Philippe y avoit eu quelque part. Lorſqu'il s'apperçut que les Athéniens lui fermoient l'entrée de la Grece, il tourna ſes armes contre les places éloignées qui dépendoient d'eux, en qualité de conquêtes ou de colonies : il tomba ſur les Olynthiens, qu'il avoit toujours regardés de mauvais œil, quoiqu'il les eût ménagés, tant qu'il avoit été occupé à d'autres expéditions ; mais alors leur perte fut réſolue. En s'avançant vers leur Ville, il leur fit dire, en deux mots, ou qu'ils euſſent à en ſortir, ou à le chaſſer de la Macédoine. Incontinent, les Olynthiens firent demander du ſecours aux Athéniens ; l'affaire fut miſe en grande délibération. Démoſthene ap-

puya leur demande ; & dévoilant, à cette occaſion, l'artifice & les deſſeins de Philippe, il ſe déchaîna contre lui avec toute la fureur poſſible, & n'oublia rien de ce qui pouvoit enflammer le Peuple : il le peignit comme un uſurpateur injuſte, un orgueilleux tyran, & un perturbateur du genre humain, comme un homme ſans religion & ſans foi, ſans principes d'honneur & d'intégrité, & ſans égard pour les loix humaines ou divines. Quant aux dangers qu'ils en avoient à craindre, il le repréſenta comme un Prince vigilant, infatigable, intrépide & fortuné, qui ſe procuroit, par ſes richeſſes, les ſuccès dont il déſeſpéroit les armes à la main, & qui n'oublioit rien pour corrompre ceux qu'il n'avoit pu vaincre. Mais de peur que cette image effrayante ne décourageât le Peuple, & qu'on n'osât ſonger à ſe défendre contre un ennemi ſi redoutable, il retourna la médaille, & le montra préſomptueux, imprudent, téméraire, formant des projets ſans fondement, & meſurant la grandeur de ſes deſſeins, bien moins ſur celle de ſes forces, que ſur l'étendue de ſon ambition. Toutes ces peintures différentes de Philippe étoient proportionnées aux impreſſions que l'Orateur ſe propoſoit de faire. Mais pour avoir des idées juſtes du caractere de ce Prince, nous devons adoucir les traits & les couleurs que l'Orateur emploie dans la chaleur de ſon zele & de ſon action : ces exagérations étoient néceſſaires pour réveiller un Peuple aſſoupi par les plaiſirs, & ſéduit par d'autres Orateurs ; car Philippe avoit ſes partiſans, qui combattoient contre Démoſthene.

Démade étoit un des plus habiles & des plus zélés : raiſonneur vif & ſubtil, il parloit bien & ſur le champ : il avoit cet avantage ſur Démoſ-

thene, dont on disoit que les ouvrages sentoient l'huile & la lampe. Comme on demandoit à Théophraste ce qu'il pensoit de ces deux Orateurs, il répondit que Démosthene étoit digne d'Athenes, mais qu'Athenes n'étoit pas digne de Démade. Ce n'est pas que celui-là ne se soit signalé dans quelques occasions par des discours impromptus; mais ce n'étoit ni son talent, ni sa coutume: aussi disoit-il que parler devant un Peuple sans être bien préparé, c'étoit lui manquer de respect; qu'il y avoit quelque chose d'oligarchique dans cette méthode; que c'étoit entraîner par la force, au lieu de gagner par la persuasion. Quel que fût le mérite & l'esprit de Démade, on ne peut le regarder que comme un mauvais citoyen: il répondit à ce reproche, qu'il avoit quelquefois parlé contre lui-même, mais jamais contre la Patrie; il ne s'excusoit pas toujours; d'autres fois il faisoit gloire de sa vénalité. Il disoit un jour à un Comédien qu'on avoit gratifié d'un talent pour avoir excellé dans son rôle, qu'il n'étoit pas extraordinaire qu'on lui eût donné un talent pour avoir parlé, puisqu'il en avoit reçu, lui, dix pour se taire. Son intempérance fut la cause de cette lâche prostitution: il aimoit naturellement les repas & la profusion; & c'est pour cette raison qu'Antipater le comparoit dans sa vieillesse aux animaux sacrifiés, dont tous les membres sont consumés, excepté le ventre & la langue. Démosthene & Démade ne vécurent en bonne intelligence que quand leurs desseins s'accordèrent: mais la jalousie de profession, & la différence d'intérêts & de caracteres ne leur permirent jamais d'être vraiment amis; ils en vinrent même à une haine ouverte, qui coûta la vie à Démosthene.

Hyppéride eut, à peu près, les mêmes vertus

& les mêmes vices que Démade : ſes diſcours étoient plus médités : il parloit avec le même eſprit & le même ſel, mais avec un peu moins de vivacité : on l'égale communément à Démoſthene, & on le compte parmi les dix principaux Orateurs de ce tems, quoique Plutarque n'en faſſe aucune mention. Il eut beaucoup de peine à ſe concilier la faveur du Peuple. Homme ſans foi, & ſans égard pour les liaiſons qu'il formoit, il ne les reſpecta qu'autant qu'elles alloient à ſes fins : il n'eut pas grande part dans les affaires avant le regne d'Alexandre : voulant alors allier les rôles de traître & de bon citoyen, il devint la victime de ſa politique & du reſſentiment d'Antipater. Chef des aſſemblées du Peuple, il uſa des mêmes ruſes que ſes collegues ; c'étoit de travailler à leur intérêt particulier, d'irriter le Peuple, & de le ſéduire par des déclamations, juſqu'à ce qu'on l'eût embarqué dans une guerre inutile, ou amené à une paix honteuſe. Mais tôt ou tard ils furent tous récompenſés comme ils le méritoient : le Peuple ſe vengea des uns, & les autres furent enveloppés dans les ruines de leur Patrie. Ce ſort fut remarquable dans Athenes, qui étoit le ſiege de l'Eloquence, & qui abondoit alors en Orateurs célebres. Mais ce qui faiſoit la gloire de cette République devint la cauſe générale de ſa chûte, & de celle des autres Etats de la Grece qu'elle entraîna.

Mais pour revenir à Démoſthene, la fermeté de ſa conduite balança long-tems la puiſſance de Démade & de ſes autres rivaux : il l'emporta ſur eux dans l'affaire des Olynthiens : on leur donna du ſecours : il ne fut, à la vérité, ni auſſi prompt ni auſſi conſidérable que leurs beſoins l'exigeoient. Démoſthene repréſenta au Peuple, avec toute l'adreſſe

dreſſe dont il étoit capable, qu'ils étoient engagés d'honneur à protéger leurs alliés; que leur ſalut dépendoit de la défenſe d'Olynthe, & que le ſiege d'Athenes ſuivroit immédiatement la priſe de cette Ville. Il ne manqua pas de tomber enſuite ſur leur indolence & leur inſenſibilité, à laquelle il attribua toute la grandeur de Philippe, & de les précautionner contre l'éloquence & la trahiſon de leurs Orateurs : puis il leur conſeilla de réformer les abus, de rétablir l'ancienne diſcipline, de ſervir eux-mêmes dans leurs Armées, de ſuſpendre toute haine particuliere, de ſe réunir contre l'ennemi commun, & de fournir aux frais d'une guerre néceſſaire.

Ce dernier point étoit le plus important, & c'eſt ce qui donna lieu aux derniers troubles. On avoit employé, comme nous l'avons remarqué plus haut, aux frais du Théatre, les fonds deſtinés à la Guerre : cette ſomme alloit à mille talens par an, dont on diſtribuoit la plus grande partie aux citoyens, pour les dédommager de leurs entrées aux Spectacles; & l'on regardoit alors, comme une eſpece de droit, cette gratification qui commença ſous Périclès, & qui ſe trouvoit indirectement confirmée par une loi, qui défendoit, ſous peine de mort, de propoſer le retour des fonds à leurs premieres deſtinations. C'eſt ce déſordre des finances qui néceſſitoit les impôts extraordinaires qu'on levoit dans toutes les occaſions preſſantes, & dont la diſtribution étoit ſi inégale, & la collection ſi difficile, qu'ils ſuppléoient rarement aux beſoins où on les avoit exigés. Les riches ſe plaignoient qu'on jettoit tout le fardeau ſur eux, & qu'on diſſipoit les deniers publics en fêtes & en ſpectacles, pour le plaiſir des citoyens ſubalternes, qui ſe tranquilli-

ſoient dans l'aiſance, & ne rendoient aucun ſervice à l'Etat. A quoi ceux-ci repliquoient que les riches jouiſſoient des honneurs & des premiers emplois de la République, à leur excluſion ; qu'il étoit juſte de les dédommager par d'autres endroits : & comme ils avoient la loi pour eux, & la force de la maintenir, on ne leur fit que des remontrances inutiles. Démoſthene, qui n'avoit en vue que le bien des uns & des autres, ſonda le Peuple, & toucha cette matiere, mais avec précaution : il demanda des Commiſſaires, non pour établir de nouvelles loix, il n'y en avoit déja que trop ; mais pour revoir les anciennes, & anéantir toutes celles qui leur paroîtroient préjudiciables à l'Etat : il appuya en même tems ſur la néceſſité de ramaſſer des forces, indiqua l'argent des ſpectacles, comme le ſeul qu'on pût employer à leur entretien, & conclut formellement à la caſſation du décret qui concernoit ce fonds. Mais pour ne pas s'expoſer à la condamnation portée par la loi dont il demandoit l'abrogation, il ſe contenta d'ajouter que tel étoit ſon avis.

Telle eſt la ſubſtance des trois fameuſes Oraiſons de Démoſthene, à l'occaſion de l'Ambaſſade des Olynthiens, qui leur demandoient du ſecours : la premiere n'eut aucun effet : à la ſeconde, on leur envoya Charès avec trente vaiſſeaux & deux mille ſoldats ; mais ces troupes, compoſées de mercénaires & d'étrangers, ne rendirent preſqu'aucun ſervice ; ce qui donna lieu à de nouvelles remontrances de la part des Olynthiens, qui deſiroient qu'on leur envoyât des Athéniens ſur leſquels ils puſſent compter. Charès partit une ſeconde fois avec ſoixante & dix vaiſſeaux, deux mille Fantaſſins, & trois cens Cavaliers, tous citoyens d'Athenes.

Le blocus d'Olynthe n'avoit pas été ſuſpendu, & ils auroient ſans doute tiré de grands avantages du ſecond renfort ; mais la priſe de la Ville prévint ſon arrivée. Philippe corrompit Euthycrate & Laſthene, deux des principaux Magiſtrats, qui la lui livrerent : il y entra, la pilla, & enveloppa les habitans dans le reſte du butin : il y trouva deux de ſes freres naturels qu'il fit mourir : ſa jalouſie avoit déja fait ſubir le même ſort à un troiſieme. Juſtin dit que le ſéjour qu'ils faiſoient dans cette Ville, détermina particuliérement Philippe à l'aſſiéger : il en rapporta de grands tréſors, qu'il deſtina à la réduction des autres Villes, par les intelligences qu'il y pratiqueroit. Olynthe étoit un poſte important ; il donna des marques publiques du plaiſir qu'il eut d'en être maître, & fit célébrer, à cette occaſion, des jeux, des fêtes & des ſpectacles, & diſtribuer des préſens à ceux qui y aſſiſterent.

Cette année, la premiere de la CVIII^e. Olympiade, eſt remarquable par la mort de Platon, qui arriva ſubitement dans un repas qu'il donnoit à ſes amis, à l'occaſion du jour de ſa naiſſance, qui commençoit la quatre-vingt-unieme de ſon âge. Il étoit iſſu du ſang des Rois par ſon pere, & deſcendoit de Solon du côté maternel. L'Homme de naiſſance eſt moins connu dans le Monde que le Philoſophe. Il fut diſciple de Socrate ; mais il avoit l'imagination plus vive & plus brillante, la diction plus ſublime & plus fleurie, & le ſtyle plus nombreux & plus abondant que ſon Maître. Au lieu de ſe renfermer, à ſon exemple, dans la Morale, il embraſſa toutes les parties de la Philoſophie, & ſe fit inſtruire dans chacune d'elles. Pour ſe perfectionner, il voyagea dans l'Italie, la Sicile, l'Egypte & la Perſe. On croit

qu'il connut les livres de Moïſe en Egypte, où les Juifs étoient en grand nombre, quelque tems après leur captivité : c'eſt pour cette raiſon que Clément l'Alexandrin l'appelle le *Moïſe de la Grece.* La lecture de ſes Ouvrages ne permet pas de douter qu'il avoit des notions diſtinctes de l'exiſtence de Dieu, & de l'immortalité de l'Ame. On a prétendu, ſur des conjectures aſſez légeres, y découvrir des idées de la Trinité & des autres Myſteres du Chriſtianiſme. Quel que fût le mépris qu'il eût pour la Religion de ſon pays, le ſort de Socrate l'empêcha de ſe déclarer : il expoſa ſes opinions dans des dialogues, & ſous des noms empruntés : on dit qu'il ne ſuivit la méthode de ſon Maître que par une extrême modeſtie, par méfiance de lui-même, & par vénération pour Socrate, à qui il fait dire ce que lui-même avoit penſé. Il rapporta de l'Ecole de Pythagore l'uſage des Nombres ; & c'eſt des Egyptiens qu'il emprunta le Symbole & l'Allégorie. Mais cette partie de ſes Ouvrages eſt trop métaphyſique & trop myſtérieuſe : telle eſt encore ſa doctrine des Idées, toujours aſſez mal entendue, malgré les longues diſſertations des Savans. Au retour de ſes voyages, on le ſollicita d'entrer dans le Gouvernement ; mais préférant la vie tranquille & contemplative d'un Philoſophe aux agitations d'un Homme d'Etat, il continua ſes études juſqu'à la fin de ſes jours. L'état de Philoſophie étoit honoré de ſon tems, & Platon ne dédaigna pas de faire des leçons de Philoſophie. Son Ecole étoit dans l'Académie, hors d'Athenes ; c'eſt par cette raiſon qu'on l'appella le Fondateur de la Secte Académique. On peut conjecturer, par ſon mépris pour les richeſſes, qu'il exerça ſa profeſſion ſans intérêt : il partagea entre ſes freres, ſon bien qui étoit conſidé-

rable, ne ſe réſervant qu'une maiſon de campagne, avec un petit jardin. Son application à l'étude ne lui avoit rien communiqué de la triſteſſe & de la dureté ſi communes à ceux de ſon eſpece : il étoit affable & gai ; il aimoit la raillerie ; mais il ne vouloit pas qu'elle choquât ; elle ne devoit ſervir, ſelon lui, qu'à animer la converſation. Il preſcrivit cette loi à ſes diſciples, & il leur recommanda expreſſément de ſacrifier aux Graces. Il fut auſſi généralement chéri & ſouhaité par la douceur de ſes mœurs & de ſon caractere, qu'admiré & eſtimé par l'étendue de ſes connoiſſances. Les Rois & les Républiques lui éleverent des autels avant & après ſa mort : ſa mémoire fut ſacrée, ſa doctrine ſuivie, & les Chrétiens s'accorderent avec les Païens pour lui donner le nom de *Divin.*

Tandis que Philippe aſſiégeoit Olynthe, la guerre des Phociens ſe continuoit ; la diſſipation des richeſſes du Temple fut telle, qu'on nomma des Commiſſaires pour en informer, & Phalécus fut dépoſé ; cependant, on lui rendit le commandement, après qu'on eut fait juſtice de ſes agens. Un nommé Philon, convaincu d'avoir recelé la plus grande partie des ſommes qu'on avoit ſouſtraites, fut condamné à mourir à la queſtion. Dans le fort des tourmens, il déclara pluſieurs complices, à qui la reſtitution de l'argent qui leur reſtoit, ne ſauva pas la vie. Le prix de ces vols ſe montoit, tant en argent qu'en riches offrandes, & autres choſes conſacrées à l'uſage du Temple, à plus de dix mille talens : ſomme immenſe, & plus forte, à ce qu'on dit, que celle qu'Alexandre trouva dans les coffres des Perſes.

Philippe avoit affecté d'obſerver la neutralité dans preſque tout le cours de cette guerre ; mais

il étoit aiſé de conjecturer, par la part qu'il y avoit priſe, qu'il n'avoit pas deſſein d'en demeurer-là. Il donna le tems aux deux partis de ſe haraſſer & de s'épuiſer, afin d'embraſſer avec ſûreté celui qui ſeroit le plus favorable à ſes intérêts. Effectivement, les Thébains n'étant plus en état par eux-mêmes de continuer la guerre avec avantage, lui demanderent du ſecours. On peut croire qu'il ne fit pas difficulté de leur en accorder : cette conjoncture s'accordoit trop parfaitement avec ſes deſſeins, pour la négliger ; & les Thébains ne prévoyoient pas, ſans doute, combien cette protection leur deviendroit fatale, & à toute la Grece. Appeller dans le Pays un Prince qu'ils devoient regarder comme un ennemi commun, & qui n'attendoit qu'une ſemblable occaſion pour y entrer, c'étoit ſacrifier tout à leur haine invétérée contre les Phociens ; c'étoit abdiquer toutes les marques d'une Souveraineté à laquelle les victoires d'Epaminondas leur avoit donné droit de prétendre ; c'étoit renoncer à la liberté, & ſe précipiter de ſoi-même dans l'eſclavage. Quant à la Nation en général, les ſuites étoient encore plus fâcheuſes : ils engagerent les Theſſaliens, qui ne s'étoient jamais ſéparés de Philippe, depuis ſon avénement à la Couronne, d'entrer dans la nouvelle alliance ; & leur exemple entraîna tous ceux qui ſe croyoient opprimés par leurs voiſins. On eut recours à Philippe comme à un libérateur commun, ſur-tout lorſqu'admis dans l'aſſemblée des Amphictions, il fut initié dans leurs affaires : en un mot, ce ſont les Thébains qu'il faut regarder comme les premiers ouvriers des chaînes de la Grece.

En formant ces engagemens avec les Thébains, Philippe conſidéra que les Phociens étoient pro-

tégés des Athéniens & des Spartiates, & crut qu'il étoit important d'agir ſecrétement, & de bien prendre ſes meſures. Dans ces entrefaites, les Athéniens, fatigués d'une guerre déſavantageuſe, & où ils avoient perdu une partie de ce qu'ils poſſédoient dans la Thrace, le firent preſſentir ſur la paix. C'étoit préciſément ce qu'il deſiroit ; & Eſiphon & Phrynon, qu'on avoit chargés de cette négociation, rapporterent qu'il ne s'en éloignoit pas. Là-deſſus, Démoſthene partit, à la tête de neuf autres Ambaſſadeurs ; ils traiterent alors avec Antipater, Parménion & Eurriloque, ſelon l'étendue de leurs commiſſions ; mais ils revinrent inceſſamment, avec plein pouvoir de conclure. Démoſthene avoit promis, dans ſa premiere ambaſſade, à quelques priſonniers Athéniens, de les racheter à ſes dépens : il profita de l'occaſion pour dégager ſa parole : mais ſes collegues, au lieu de ſe hâter de terminer avec Philippe, s'arrêterent en chemin & dans la Macédoine, & trois mois s'écoulerent avant qu'ils atteigniſſent ce Prince, pendant leſquels il ravagea le reſte des domaines des Athéniens dans la Thrace. Ils arriverent enfin, & Philippe agréa le Traité ; mais il ne manqua pas de prétextes pour en ſuſpendre l'exécution, juſqu'à ce que ſon Armée fût avancée dans la Theſſalie, & à portée de tomber ſur les Phociens, & ce ne fut qu'alors qu'il crut à propos de le ratifier.

Tous ces délais, qu'il obtint en corrompant les Ambaſſadeurs, tinrent les Athéniens dans l'incertitude, juſqu'à ce qu'il fut en état d'accomplir ces deſſeins. Cependant la paix ſe fit ; le Peuple fut content, & les Ambaſſadeurs ne manquerent pas d'exalter, à leur retour, le ſuccès de cette négociation. Eſchine, un d'entr'eux, s'étendit par-

ticuliérement ſur la candeur & la ſincérité de Philippe, à qui il étoit entiérement dévoué, & ſe rendit, ſur la parole de ce Prince, garant de l'accompliſſement de pluſieurs choſes qui n'étoient point ſtipulées dans le Traité; ſavoir, que Theſpies & Platée ſeroient repeuplées; qu'il ſe contenteroit de ſubjuguer les Phociens, ſans les détruire; qu'il feroit un parti raiſonnable aux Thébains; qu'on leur aſſureroit à eux la poſſeſſion d'Orope, & que celle de l'Eubée compenſeroit la perte d'Amphipolis. Mais Démoſthene, avec ſa franchiſe ordinaire, montra au Peuple le peu de fonds qu'il y avoit à faire ſur les promeſſes dont Philippe les amuſoit, dit-il, pour les diſtraire du deſſein qu'il avoit de s'emparer de la Phocide; ce qu'ils ne devoient point ſouffrir, à moins qu'ils ne fuſſent réſolus à tout perdre. Ce qu'il dit alors, ne fit aucune impreſſion: ils vouloient être trompés, & Eſchine profita bien de cette funeſte diſpoſition: c'étoit un Orateur du premier ordre, & de la force de Démoſthene. Ces deux grands hommes eurent une occaſion particuliere de ſe meſurer & d'étaler leurs talens aux yeux de la Grece entiere: on avoit chargé Démoſthene, entr'autres choſes, de faire réparer les murs d'Athenes: ce qu'il exécuta en partie à ſes dépens. Pour lui marquer ſa reconnoiſſance, le Peuple lui décerna une couronne d'or. Eſchine, jaloux de la gloire de ſon rival intenta une action contre Ctéſiphon, l'auteur de ce décret, fondée ſur ce que Démoſthene n'avoit pas rendu compte à l'Etat, & n'étoit pas en droit de recevoir la récompenſe de ſes ſervices. Cette conteſtation, qui s'éleva pendant la CX. Olympiade, à peu près dans le tems de la bataille de Chéronée, fut pourſuivie immédiatement après cette action, & terminée à la ſollicitation d'Eſ-

chine, qui comptoit profiter du discrédit de Démosthene. Elle avoit été suspendue pendant plusieurs années, après la mort de Philippe; cependant, Démosthene remporta la couronne, autant par la force de son éloquence, que par l'équité de sa cause: le dépit d'Eschine en fut si grand, qu'il alla passer le reste de ses jours dans un exil volontaire.

Un autre Orateur célebre, qui inclinoit encore le Peuple à la paix, en le confirmant de la meilleure foi du monde, dans la bonne opinion qu'il avoit de Philippe, ce fut Isocrate: la plupart des grands hommes de son tems avoient été ses disciples: sa timidité naturelle & la foiblesse de sa voix ne lui permirent jamais de parler en public; cependant, il ne s'étoit pas entiérement éloigné des affaires; il donnoit son avis par écrit; & c'est ainsi qu'il s'adressa à Philippe, en qui il avoit quelque confiance, & dont il se concilia l'amitié, sans lui sacrifier les devoirs d'un bon citoyen: il lui exposa les avantages qu'il pourroit retirer du Traité qu'il venoit de conclure avec les Athéniens, & lui dit que le meilleur usage qu'il en pût faire, c'étoit de terminer les différends qui divisoient les autres Etats, & de donner une paix générale à la Grece; qu'en les réconciliant les uns avec les autres, & en leur laissant leurs libertés & leurs loix, il auroit leur affection, & se feroit plus d'honneur qu'il n'en devoit attendre de toutes ses conquêtes. Il lui conseille ensuite de tourner ses armes contre la Perse, expédition digne de son ambition, & lui insinue, en même tems, que les Grecs sont tout prêts à se réunir avec lui contre cet ancien ennemi, & que leur secours rend le succès infaillible. Il lui rappelle, à cette occasion, l'entreprise des dix mille, & leur glorieuse retraite,

& celle d'Agéſilas, qui eût ſubjugué tout cet Empire, ſi les diviſions de ſon Pays ne l'euſſent pas arrêté au milieu de ſa courſe. Il ajoute que les citoyens prévenus le regardent comme un Prince plein d'artifices & de deſſeins, & répandent que, de quelque prétexte qu'il colore ſon approche de l'Attique, il n'a d'autre projet que de ſe rendre maître de la Grece; mais que, quant à lui, il ne regarde ces diſcours que comme des bruits injurieux & ſans fondement, & ſe garde bien de ſuppoſer qu'un Prince qui ſe fait gloire de deſcendre d'Hercule, le libérateur de la Grece, puiſſe ſe propoſer de la réduire en eſclavage. Il l'exhorte à démentir ces conjectures par des actions généreuſes & déſintéreſſées, de gouverner ſes ſujets avec équité, & de donner la paix à ſes voiſins; enfin, de mettre des bornes à ſes vues ſur l'Europe, & d'étendre ſes conquêtes en Aſie. Le but de ce diſcours étoit de détourner Philippe de toute entrepriſe, capable d'alarmer les Grecs, & le bon Iſocrate croyoit que la douceur & les louanges opéreroient ſur Philippe. Démoſthene entendoit mieux les affaires, & connoiſſoit trop bien l'homme, pour s'imaginer qu'un eſprit inquiet, qu'un Prince ambitieux qui avoit fomenté, pendant tout le tems de ſon regne, des diviſions en Grece, dans le deſſein d'en tirer avantage, ſe laiſſât perſuader, par des oraiſons, de renoncer à des projets concertés depuis ſi longtems & ſi voiſins du ſuccès: cependant l'expérience d'Iſocrate, qui avoit alors quatre-vingt-huit ans, & ſa ſincérité, donnerent beaucoup de poids à ſon opinion, & le Peuple, combattu par Eſchine & les autres Penſionnaires de Philippe, le vit tranquillement entrer dans la Phocide & s'emparer des Thermopiles.

Philippe ne décela pas ſes deſſeins en entrant

dans la Grece ; il s'avança, comme il en étoit convenu avec les Thébains, pour finir la guerre des Phociens ; ce qui fut bientôt fait. Sa préſence & ſon nom répandirent la terreur dans cette Province ; & quoiqu'on eût reçu un renfort de mille Spartiates, commandés par Archidame, on évita le combat, & on lui demanda la paix, à quelque condition que ce fût. Il permit à Phalécus de ſe retirer dans le Péloponneſe avec huit mille mercénaires ; mais tous ceux qui avoient pris les armes, & qui habitoient la Phocide, furent livrés à ſa diſcrétion. La maniere dont il en diſpoſeroit, intéreſſoit toute la Grece : il ne jugea pas à propos de décider leur ſort de ſon autorité privée : il les renvoya aux Amphyctions, qui s'aſſemblerent à cet effet, mais ſur leſquels il avoit tant d'influence, qu'ils ne firent que ſceller ſes déciſions : ils ordonnerent que toutes les Villes de la Phocide ſeroient démolies ; que ceux qui s'étoient enfuis, & qui, conſéquemment, étoient les plus coupables, ſeroient chargés d'imprécations & proſcrits ; que ceux qui étoient reſtés, ſeroient diſperſés dans des villages, & qu'on tireroit ſur eux un tribut de 60 talens, juſqu'à la concurrence de l'argent qu'on avoit enlevé du Temple. Ils furent encore chaſſés de l'aſſemblée des Amphyctions, où ils avoient double voix. Philippe ſe fit accorder leur privilege ; circonſtance importante, qu'il faut regarder comme la baſe de toute cette autorité qu'il exerça dans la ſuite ſur les Grecs, de concert avec les Theſſaliens & les Thébains : on lui adjugea en même tems, la Surintendance des Jeux Pithiens, dont on priva les Corinthiens, pour avoir ſecouru les Phociens.

C'eſt ainſi que Philippe termina, ſans tirer l'épée, une guerre qui partageoit la Grece depuis dix ans, & ſe fit univerſellement eſtimer & ap-

plaudir, pour avoir vengé l'honneur de la Religion, ſans compter les autres avantages qu'il tira de ce ſuccès. Diodore de Sicile, qui eſt plein de vénération pour ſes Dieux, & qui ne manque ni de crédulité ni de ſuperſtition, en fait honneur au zele de Philippe, qui n'étoit, à dire vrai, qu'une hypocriſie toute pure : il s'étend enſuite ſur les punitions qui affligerent ceux qui participerent à ce ſacrilege : il remarque que la vengeance divine s'étendit juſques ſur les femmes qui s'étoient ſervies de bracelets & d'autres ornemens, dont on avoit dépouillé les autels : il pouſſe même la dévotion, juſqu'à attribuer l'eſclavage où tomberent les principales Villes de la Grece, ſous Antipater, à la même profanation.

CHAPITRE V.

Depuis le commencement de la Guerre des Phociens, juſqu'à la Bataille de Chéronée ; ce qui comprend l'eſpace de 8 ans.

PHilippe ſatisfait des avantages qu'il devoit à ſa politique, ne jugea pas à propos d'irriter les Grecs par quelqu'entrepriſe nouvelle, & de haſarder l'honneur de cette expédition : il revint en triomphe dans ſes Etats, où nous le laiſſerons occupé contre les Illyriens, ſes anciens ennemis, pour paſſer aux affaires de la Sicile. Quoique cette Iſle ne fût point, à proprement parler, une partie de la Grece, cependant, les révolutions qu'elle éprouvoit alors, entrent naturellement dans l'Hiſtoire des Grecs, qui en étoient les principaux auteurs. Nous allons jetter un coup d'œil ſur l'hiſtoire de cette Contrée, ſans nous arrêter

aux fables de ſes premiers âges ; car la Sicile eut auſſi des géans & des monſtres : tels étoient les Cyclopes & les Leſtrigons, qu'on nous donne pour ſes premiers habitans. Quant aux Sicaniens, qui leur ſuccéderent, on ne ſait s'ils étoient originaires d'Eſpagne, ou naturels du Pays, qui fut enſuite habité par les Siciliens, que les Pélaſgiens avoient chaſſés du territoire de Rome, & qui ne trouvant point à s'établir commodément dans le Continent, entrerent dans cette Iſle, où ces aventuriers ſe rendirent ſi puiſſans, qu'elle en reçut le nom qu'elle a conſervé juſqu'à préſent.

Trois cens ans après l'invaſion des Siciliens, une troupe de Grecs s'incorporerent avec eux : c'étoient les Chalcidiens de l'Eubée. Quelques Corinthiens marcherent ſur leurs traces, & s'emparerent de Syracuſe, qui, malgré la rivalité des Cités circonvoiſines, indépendantes les unes des autres, & libres comme elle, devint, par la multitude de ſes habitans & la beauté de ſon port, la Métropole de l'Iſle. Ces Villes étoient originairement gouvernées par le Peuple ; mais à meſure que la puiſſance des principaux citoyens augmenta, on vit éclore l'Ariſtocratie, qui dégénéra dans la ſuite en tyrannie ; & quelques-uns de ces tyrans, plus entreprenans que les autres, aſpirerent, de tems en tems, à la conquête de l'Iſle entiere.

Tel fut l'état orageux de la Sicile, long-tems auparavant, & long-tems après la premiere deſcente des Grecs. Le Gouvernement de Syracuſe ne fut point à l'abri des révolutions. Gélon fut ſon premier tyran : profitant des diſſentions du Peuple & des Magiſtrats, il s'empara de la Souveraineté, ſous prétexte de rétablir ceux-ci dans leurs dignités. Il fit un bon uſage de ſon pouvoir, & ſe ſignala dans la paix & dans la guerre par

quelques actions. Il embellit & fortifia la Ville, agrandit ſon territoire, & ſauva l'Iſle entiere de la puiſſance des Carthaginois, que ſa commodité pour leur Flotte, la fertilité du ſol & les richeſſes des habitans, acharnoient à ſa conquête. Sous le prétexte ordinaire de terminer leurs différends, ils avoient jetté dans l'Iſle une grande quantité de troupes; mais on pénétra & l'on préyint leur deſſein : les Villes ſe réunirent pour la défenſe de la liberté commune, & les Carthaginois, attaqués & défaits, perdirent, à ce qu'on dit, cent cinquante mille hommes dans cette expédition. On fit honneur de cette retraite à Gélon; & le Peuple, en récompenſe de ſes ſervices, & par affection pour ſes vertus, accorda la Souveraineté à Hiéron & à Thraſibule, ſes freres. Hiéron en jouit onze ans, & Thraſibule dix mois. Les Syracuſains, à qui leur adminiſtration devint odieuſe, les dépoſerent l'un & l'autre, & recouvrerent leur premiere liberté, qu'ils avoient conſervée environ ſoixante ans, lorſqu'ils paſſerent ſous la tyrannie de Denis-le-Vieux, qui exerça ſur eux, pendant trente-huit ans, un deſpotiſme qu'il avoit acquis par ſa bravoure, qu'il eût dû perdre par ſa cruauté, mais qu'il conſerva par quelques qualités avantageuſes au Peuple. Il augmenta conſidérablement les forces navales, & ſe montra plein d'ardeur à continuer la guerre contre les Carthaginois. Il s'étoit appliqué à l'Art oratoire, & ce mérite ne fut pas inutile à ſes deſſeins, ſur-tout lorſqu'il entra dans l'adminiſtration, en qualité de ſimple citoyen : il aima la Poéſie à un point qui le rendit ridicule : jaloux de la réputation de bon Poëte, il arrachoit, par des récompenſes ou des peines, des applaudiſſemens qu'on ne pouvoit ſincérement accorder à la perfection

de ſes ouvrages ; enfin, il paroiſſoit plus content de lui-même, après avoir écrit quelques vers inſipides, qu'après avoir remporté une victoire éclatante ſur les ennemis de ſon Pays. Il eut pour ſucceſſeur un de ſes fils, qui n'hérita que des vices & du nom de ſon pere : la douceur de ſon caractère fit eſpérer à ſes amis, qu'ils le corrigeroient de ſes défauts, qu'ils regardoient comme l'effet d'une mauvaiſe éducation. Dion & Platon y donnerent tous leurs ſoins. Dion étoit ſon beau-frere : il s'eſt ſignalé par ſon zele pour le Pays, & par ſes vertus, & c'étoit un des plus grands hommes de la Sicile, pour ne pas dire de la Grece, même dans ſes beaux jours ; mais la ſévérité Lacédémonienne, dont il faiſoit profeſſion, ne s'accordoit pas avec l'emploi dont il étoit chargé. Platon, ſon collegue, avoit plus de douceur : ils réunirent leurs efforts pour donner au jeune Prince quelque teinture de la Littérature & des Sciences, & pour lui inſpirer des principes de modération & d'équité ; mais la nature & les flatteurs furent les plus forts ; il ſe replongea bientôt dans l'indolence & la ſenſualité, d'où leurs inſtructions l'avoient arraché. La diſgrace & l'exil de Dion furent les ſuites de ſa rechûte : cependant, Dion revint, chaſſa le tyran, qui ſe refugia en Italie, & mit les Syracuſains en état de recouvrer leur liberté ; mais au lieu de profiter de l'occaſion, ils chercherent querelle à leur libérateur, & ſur quelques jalouſies mal fondées, le traiterent avec la derniere inhumanité : il oublia toutefois leur ingratitude, & travailloit encore à les tirer d'embarras, lorſqu'il fut tué par l'Athénien Calippe, qui l'avoit ſecouru contre Denis, auquel il ſuccéda après la mort de Dion. Calippe poſſéda la Souveraineté pendant un an.

Denis rentra dans Syracuſe, après dix ans d'abſence ; mais ce ne fut pas pour long-tems : ſes malheurs, au lieu de le rendre plus prudent & meilleur, en l'aigriſſant, avoient augmenté ſa férocité. Le Peuple eut recours à Icétas, originaire de Sicile, & Souverain des Léontins. Il épouſa leur querelle ; & dans le deſſein de ſuccéder au tyran, il s'adreſſa ſecrétement aux Carthaginois, qui s'approcherent de l'Iſle avec une Flotte nombreuſe. Les Syracuſains alarmés, ne ſavoient quel parti prendre, ni à qui ſe confier, entre l'eſclavage ſous lequel ils gémiſſoient, & les dangers dont ils étoient menacés : leur méſintelligence les avoit précipités dans ces extrêmités : incapables de diſtinguer leur ami de leur ennemi, ils avoient tous les caprices d'un Etat libre, ſans en avoir la puiſſance ; en un mot, ils ne ſavoient ni obéir, ni ſe gouverner par eux-mêmes.

Dans ce déſaſtre, ils tournerent les yeux ſur la Grece ; & s'adreſſant aux Corinthiens, leurs fondateurs & les protecteurs de la liberté, ils en reçurent une réponſe favorable, & l'on dépêcha à leur ſecours, un petit corps de troupes, ſous la conduite de Timoléon. Ce Général étoit d'une des meilleures familles de Corinthe, & entr'autres grandes qualités, on lui avoit toujours remarqué une averſion particuliere pour la tyrannie.

Il avoit un frere aîné appellé Timophane, qu'il aimoit paſſionnément, & qui lui avoit ſauvé la vie dans une action contre les Argiens, au haſard de perdre la ſienne. Timophane avoit le commandement des Gardes de la Ville : il ſe ſervit des prérogatives de cet emploi pour changer le Gouvernement, & ſe faire déclarer Roi. Timoléon employa tous les moyens imaginables pour le diſſuader de cette perfidie : il engagea deux de

ſes

ſes amis à joindre leurs ſollicitations aux ſiennes ; mais Timophane les écouta d'abord en plaiſantant : ils inſiſterent ; il ſe fâcha. Timoléon s'appercevant enfin que les prieres & les amitiés, que les raiſons & les menaces étoient inutiles, s'éloigna en pleurant, & ſe couvrit le viſage, tandis que ſes compagnons le tuerent. Diodore de Sicile dit que Timoléon le tua de ſa propre main ſur la place publique ; il accompagne ce fait de quelques autres circonſtances : mais le récit que Plutarque nous en a laiſſé, & qu'il avoit tiré des Hiſtoriens contemporains, a plus de vraiſemblance, & fait plus d'honneur à Timoléon. Les uns ont regardé cette action comme le dernier effort de la vertu, & d'autres comme un affreux homicide. Lorſque Timoléon lui-même la conſidéra de ſang froid, il ſe ſentit déchiré de remords ; il s'abandonna au déſeſpoir, & réſolut de ſe laiſſer mourir de faim ; mais cédant à l'importunité, ou plutôt à la violence de ſes amis, il prit quelque nourriture, & promit de vivre, à condition qu'on lui permettroit d'abandonner le ſervice public, & de ſe retirer dans quelque campagne déſerte, ce qu'il fit. Il y paſſa douze ans, ſans autre compagnie que ſa douleur & ſes regrets.

Il étoit de retour à Corinthe, lorſqu'on lui donna le commandement des troupes qu'on envoyoit à Syracuſe : il avoit toujours vécu dans la retraite, & il n'en ſortit que pour ſatisfaire à ce qu'il devoit à ſa Patrie. Sur le point de s'embarquer, on lui fit remarquer que ſa conduite dans cette expédition décideroit le monde ſur l'affaire de ſon frere : que, ſelon qu'il s'en acquitteroit bien ou mal, il auroit délivré ſon Pays d'un Tyran, ou trempé ſes mains dans le ſang d'un frere.

Dans ces entrefaites, on reçut des lettres d'Icétas, qui le diſſuadoit de cette entrepriſe, dont il lui expoſoit les dangers & l'inutilité ; l'avertiſſant qu'il ſeroit arrêté par les Carthaginois, que la lenteur des Corinthiens l'avoit obligé d'appeller à ſon ſecours contre le Tyran : à cette nouvelle, Timoléon eut ordre de partir, ſur le champ, avec dix vaiſſeaux.

Olymp. CVIII. 4. Arrivé ſur les côtes d'Italie, il apprit qu'Icétas s'étoit emparé de la plus grande partie de Syracuſe ; qu'il avoit renfermé le Tyran dans la citadelle, & que les Carthaginois avoient ordre de s'oppoſer à ſa deſcente : en effet, il trouva à Rhégium une Eſcadre de vingt vaiſſeaux qu'ils avoient détachés de leur Flotte : il reçut en même tems, des Députés d'Icétas, qui lui mandoient que les troubles de la Sicile étoient appaiſés ; que ſon ſecours étoit maintenant ſuperflu ; cependant, qu'en cas qu'il voulût renvoyer ſes vaiſſeaux & ſes troupes à Corinthe, il pouvoit ſe tranſporter à Syracuſe, & partager ſes conquêtes. Ce n'étoit pas le deſſein de Timoléon ; mais ne pouvant faire mieux, il feignit de céder à la néceſſité, & de ſe prêter à ſes offres : il exigea ſeulement, pour la forme & la juſtification de ſa conduite, que ce Traité ſe fît authentiquement en préſence des habitans de Rhégium, leurs amis communs. Les principaux citoyens de Rhégium étoient dans ſes intérêts, & cette demande n'étoit qu'un projet concerté entr'eux & Timoléon, pour favoriſer ſon paſſage. On convoqua donc le Peuple. Les Députés d'Icétas, les Chefs des Carthaginois, & Timoléon comparurent dans l'aſſemblée ; mais au lieu de traiter de l'affaire en queſtion, on en agita une d'une toute autre nature : le tems ſe paſſa ; neuf vaiſſeaux Corinthiens ſortirent du

port, & ſe mirent en mer. Timoléon, ſecrétement averti, trouva moyen de s'échapper dans la foule, monta ſur le vaiſſeau qui reſtoit, joignit ceux qui l'avoient précédé, & deſcendit à Tauroménium en Sicile. Andromaque, Gouverneur de cette Ville, l'attendoit ſous les armes, & réunit ſes troupes aux ſiennes. Les Villes qui prirent ſon parti, n'étoient pas en grand nombre : on ſe méfioit généralement des Généraux étrangers ; on étoit revenu de leurs promeſſes, & l'on ſavoit, par expérience, qu'ils devenoient des Tyrans plus fâcheux que ceux dont ils prétendoient délivrer les Peuples. Les Syracuſains avoient un peu meilleure opinion de Timoléon, il étoit leur unique eſpérance ; mais ils n'en attendoient pas grand ſecours, Icétas étant en poſſeſſion de la Ville, Denis de la citadelle, & les Carthaginois de leur port.

Il fit ſon coup d'eſſai devant Adranum, petite Ville aux environs du Mont Etna. Les habitans étoient partagés en deux factions ; l'une avoit appellé Timoléon, & l'autre Icétas. Celui-ci jugea qu'il étoit eſſentiel de prévenir l'ennemi, & ſe mit, ſur le champ, en marche avec un détachement de quatre mille hommes. Timoléon, charmé de l'occaſion qu'il avoit d'avancer dans le Pays, ne ſe hâta pas moins ; toutes ſes forces ſe montoient à douze cens hommes : il arriva pendant que l'ennemi s'occupoit à dreſſer ſes tentes ; il le chargea bruſquement, & le mit en déroute : Icétas perdit neuf cens hommes & tout ſon bagage ; trois cens furent tués, & ſix cens faits priſonniers.

Ce premier ſuccès le mit en crédit, & groſſit ſon parti. Adranum, & la plupart des Villes voiſines, lui ouvrirent leurs portes. Mamerque, Tyran Olymp. CIX. 1.

de Catane, fit alliance avec lui, & Meſſine ſe déclara en ſa faveur. Cela avança ſes affaires à Syracuſe. Denis, qui ne voyoit aucune reſſource, aima mieux livrer la citadelle, & ſe mettre entre les mains de Timoléon, qu'il regardoit comme un homme d'honneur, que de devenir la proie d'Icétas, qu'il mépriſoit depuis l'action d'Adrane. Timoléon commanda donc quatre cens hommes pour s'emparer de la citadelle; ils y entrerent furtivement & par pelotons; ils y trouverent deux mille ſoldats, des magaſins remplis de proviſions, & des armes pour ſoixante & dix-mille hommes.

Olymp. CIX. 2. On conduiſit Denis dans le camp de Timoléon, d'où il fut transféré à Corinthe, où il excita la curioſité publique. On accourut en foule pour voir un homme qui avoit fait tant de bruit en Sicile, & dont le nom étoit devenu formidable en Grece. Il vit ce concours ſans ſe déconcerter, & ſe préſenta devant ce Peuple ſans crainte & ſans fierté. Au lieu de ſonger à relever ſa fortune, il paſſa le reſte de ſa vie dans la débauche, fréquentant les cabarets & les mauvais lieux, & courant les rues avec des proſtituées: réduit à la derniere miſere, il finit par être Maître d'Ecole.

Icétas, effrayé des progrès de Timoléon, ſollicita de nouveaux ſecours chez les Carthaginois. Ils lui envoyerent Magon, avec une Flotte de cent-cinquante vaiſſeaux & de ſoixante mille hommes d'équipage. Après avoir bloqué la citadelle, il ſe mit en marche avec ce renfort du côté de Catane, où Timoléon s'étoit renfermé: mais à peine fut-il arrivé devant cette Ville, qu'il apprit que le Corinthien Léon, qui commandoit dans la citadelle, avoit fait une ſortie; que la plu-

part des aſſiégeans avoient été maſſacrés, & le reſte mis en fuite; qu'il s'étoit emparé d'un des principaux quartiers de la Ville, & qu'il l'avoit fortifié de longs murs qui s'étendoient juſqu'à la citadelle. Il revint ſur le champ à Syracuſe, où Timoléon ne tarda pas à le ſuivre avec un renfort de deux mille Fantaſſins & deux cens Eſclaves qu'on lui avoit envoyés de Corinthe.

Il n'avoit que quatre mille hommes à oppoſer à une Armée formidable; mais un événement ſingulier releva ſon courage. Tandis qu'il campoit devant Syracuſe, quelques-uns de ſes ſoldats ſe lierent avec des mercénaires qui ſervoient ſous Icétas, & leur reprocherent l'alliance qu'ils avoient faite avec les Carthaginois: ils leur repréſenterent qu'ils étoient originaires du même Pays, & que leurs intérêts devoient être les mêmes; qu'ils travailloient à mettre la Sicile entre les mains des plus vils & des plus inhumains des Barbares, & qu'ils expoſoient leurs jours pour des gens qu'ils devoient naturellement regarder comme leurs ennemis communs. Ce diſcours ſe répandit bientôt dans le camp de Magon. Ce Général, dans la crainte d'être trahi & livré aux Corinthiens, embarqua ſes troupes, & partit ſi bruſquement, que les ſoldats de Timoléon en plaiſanterent, & firent propoſer par un héraut une récompenſe à quiconque pourroit leur donner des nouvelles de la Flotte des Carthaginois. Magon, déſeſpéré de la faute qu'il avoit commiſe, ſe tua, & le Peuple furieux attacha ſon cadavre à une croix.

Pour profiter de cet avantage, Timoléon ſe diſpoſa à attaquer la Ville de trois différens côtés; ce qu'il exécuta le jour ſuivant avec tant de vigueur & de ſuccès, que les troupes d'Icétas plie-

rent, & que Syracuſe fut emportée du premier aſſaut. Plutarque dit qu'il n'y eut pas un Corinthien de bleſſé ni de tué. La premiere choſe qu'il fit après ſa victoire, fut de ſommer les habitans de démolir la citadelle, qu'il appelloit le nid des Tyrans, & en un moment il fut obéi : ils étendirent leur fureur juſques ſur les palais & les tombeaux de leurs Uſurpateurs ; ils en diſperſerent les cendres, & détruiſirent tout ce qui pouvoit en conſerver la mémoire. Tandis qu'il travailloit à rétablir le Gouvernement & les Loix, il s'apperçut qu'il reſtoit peu d'habitans pour jouir des fruits de ſes travaux : les diviſions inteſtines, l'oppreſſion des Tyrans, & les guerres contre les Carthaginois, en avoient tellement diminué le nombre, que la Ville étoit preſque déſerte, & que l'herbe croiſſoit dans les rues. Tel étoit le ſort des plus grandes Villes de la Sicile : mais à la ſollicitation de Timoléon, & de ceux qui ſurvécurent à leurs malheurs, les Corinthiens repeuplerent Syracuſe. On publia dans la Grece, dans l'Aſie, & dans toutes les Iſles qui appartenoient à la Grece, que Syracuſe avoit recouvré ſa liberté ; qu'on y tranſporteroit tous ceux qui voudroient s'y établir, & qu'ils partageroient les terres avec les Naturels du Pays. Ces avantages raſſemblerent un corps de dix mille hommes, qui, réunis à ceux qui s'étoient retirés, ou qui avoient été exilés, & à d'autres qui avoient ſuivi Timoléon, formerent une colonie de ſoixante mille nouveaux citoyens. Le procédé généreux des Corinthiens eſt remarquable : lorſqu'il étoit en leur puiſſance de s'emparer de Syracuſe, ils ſe contenterent de la défendre & de la repeupler, & préférerent l'honneur de la fonder une ſeconde fois, à celui de la conquérir.

Après avoir relevé les affaires de Syracuſe, Timoléon parcourut les autres Contrées de la Sicile, & leur procura la liberté. Arrivé à Léontium, il força Icétas de rompre ſes alliances avec les Carthaginois, fit raſer les fortifications, & le réduiſit à la ſimple qualité de particulier. Leptines d'Appollonie ſe mit entre ſes mains : il lui conſerva la vie, & le fit transférer à Corinthe. Olymp. CIX. 3.

Il n'avoit pas entiérement déraciné le gouvernement arbitraire, lorſque les Carthaginois, réſolus de conſerver les places qui leur étoient encore attachées, & de réparer les diſgraces de leur derniere expédition, envoyerent une Armée de ſoixante & dix mille hommes, avec une Flotte de deux cens vaiſſeaux, ſans compter mille vaiſſeaux de tranſport, chargés d'armes, de chars, d'inſtrumens de guerre, & de toutes ſortes de proviſions. Ces forces deſcendirent au Promontoire de Lilybée, ſous le commandement d'Hamilcar & d'Aſdrubal, & répandirent une conſternation ſi générale, que Timoléon ne trouva que douze mille ſoldats aſſez hardis pour le ſuivre. Plutarque réduit cette Armée à ſix mille hommes, & dit que de ce petit nombre, mille l'abandonnerent en route.

Cependant il marcha droit à l'ennemi, dans le deſſein de lui livrer bataille, avant qu'il eût fait quelques progrès dans l'Iſle. Il le ſurprit au paſſage du Crimeſe, & ordonna à ſa Cavalerie de le charger dans ce déſordre ; mais il fut contraint d'abandonner cette attaque, qui l'expoſoit à la courſe des chars qui couvroient le front de l'Armée Carthaginoiſe. Il ſonna la retraite, raſſembla toutes ſes forces, & prit l'ennemi en flanc. A peine l'action fut-elle engagée, qu'il ſurvint un violent orage : le vent, la pluie, la grêle, & les Olymp. CX. 1.

éclairs frappoient au visage des Carthaginois, & donnoient si furieusement sur eux, qu'ils ne pouvoient, ni voir, ni entendre, ni garder leurs postes. Timoléon profitant de cette conjoncture, redoubla ses efforts, pénétra dans leurs rangs, fit un carnage horrible, & mit le gros de l'Armée en déroute. Ceux qui se dispersèrent dans les plaines furent pris & passés au fil de l'épée ; on en tua un grand nombre, qui s'efforçoient de grimper au haut des montagnes ; ceux qui s'enfuirent vers le Crimese, tombant les uns sur les autres, se précipiterent pêle-mêle dans ses eaux ; d'autres, emportés par les ruisseaux & les torrens que l'orage avoit formés, engagés dans la vase par la pesanteur de leurs armes, ne purent ni s'en servir, ni s'en débarrasser. Tout sembloit conspirer à la défaite entiere des Carthaginois. La plupart des Auteurs sont d'accord sur les principales circonstances de cette action ; ils ne different que sur le nombre des prisonniers & des morts. Ceux qui exaltent le plus les avantages de cette victoire, disent qu'il y eut treize mille hommes de tués, dont trois mille étoient citoyens de Carthage, des familles les plus puissantes & les plus distinguées & de la bravoure la mieux constatée : on les regardoit comme la troupe sacrée de Pélopidas, & ils portoient le même nom : on fit quinze mille prisonniers, & l'on se saisit de tout le bagage, où l'on trouva une grande quantité d'or & de vaisselle d'argent, & beaucoup de provisions.

Après cette victoire, Timoléon rentra dans Syracuse ; mais tandis qu'il travailloit à perfectionner le gouvernement de cette métropole, les racines de la tyrannie qui n'avoient pas été parfaitement arrachées dans les autres parties de l'Isle, commençoient à s'y reproduire. Cet Icétas,

qu'il croyoit avoir ſuffiſamment humilié, ſe joignit aux Tyrans de Catane & de Meſſine, Mamerque & Hyppon, & tous trois inviterent les Carthaginois à reparoître & à favoriſer leur révolte : on leur dépêcha ſoixante & dix vaiſſeaux, ſous la conduite de Giſcon, qui engagea quelques Grecs à ſon ſervice. Cette expédition, auſſi malheureuſe que la précédente, ne ſervit qu'à hâter la fin de la guerre. Icétas, Mamerque & Hyppon prirent les armes à l'arrivée de ce renfort. Timoléon les pourſuivit l'un après l'autre, diſperſa leurs troupes, les prit, & les fit mettre à mort : les femmes & les enfans d'Icétas furent condamnés & exécutés à Syracuſe. On trouva Timoléon peu généreux, de ne s'être pas interpoſé en leur faveur : mais il faut conſidérer cette action comme l'effet du reſſentiment d'un Peuple qui n'avoit pas oublié qu'Icétas avoit fait précipiter dans la mer la femme, la ſœur & le fils de Dion.

Au milieu de ces ſuccès, les Carthaginois lui demanderent la paix, & s'offrirent à rompre toute alliance avec les Tyrans de Sicile : c'étoit le vrai moyen de les étouffer. Timoléon ſigna la paix ; & l'extinction entiere de la tyrannie, & le recouvrement de la liberté publique ſuivirent ce Traité.

Ce grand ouvrage accompli, Timoléon ſe dépouilla de toute autorité, & préféra la vie tranquille d'un particulier de Syracuſe, au milieu d'un Peuple nombreux qui jouiſſoit d'un bonheur qu'il lui avoit procuré, à la ſouveraineté de la Sicile & aux triomphes qui l'attendoient en Grece. Il fut honoré & chéri des Syracuſains, qui, en mémoire des ſervices qu'ils en avoient reçus, ſtatuerent que dans toutes les guerres qu'ils auroient à l'avenir, ils ſeroient commandés par un Corin- Olymp. CX. 2.

thien. Tant que Timoléon vécut, ils ne firent aucun Traité, ne créérent aucune Loi, & ne ſouffrirent aucune innovation dans le Gouvernement, ſans l'avoir conſulté. Nous renverrons à ſa mort, qui arriva deux ans plus tard, ce qui nous en reſte à dire.

Pendant les premiers troubles de la Sicile, Philippe affermit ſes conquêtes ſur les Grecs, & s'avança dans l'Illyrie; & tandis que Timoléon détruiſoit les Tyrans, il porta ſes armes dans la Thrace & l'Helleſpont contre les alliés & les Colonies des Athéniens. Cette expédition donna lieu à de nouveaux mouvemens, dont nous aurions pu parler dans leur tems; mais j'ai mieux aimé revenir ſur mes pas que d'interrompre le récit de ce qui ſe paſſoit en Sicile. Au commencement de la premiere année de la CIX^e. Olympiade, Philippe entra dans la Theſſalie, diſſipa les reſtes de la tyrannie, & mit dans ſes intérêts ces Peuples & leurs voiſins.

Après s'être aſſuré de la Theſſalie, il paſſa, l'année ſuivante, dans la Thrace avec quelque deſſein ſur la Cherſonneſe. Les Athéniens avoient toujours poſſédé cette preſqu'Iſle; mais Cotys, qui regnoit dans ces Contrées, venoit de la leur enlever, & l'avoit laiſſée à ſon fils Cherſoblepte. Cherſoblepte, qui ne ſe voyoit pas en état de faire tête à Philippe, la rendit aux Athéniens, ne ſe réſervant que Cardie, la capitale; mais les Cardiens, qui craignoient de retomber ſous la puiſſance des Athéniens, ſe mirent ſous la protection de Philippe, qui venoit de vaincre Cherſoblepte, & de le dépouiller du reſte de ſes Etats. Diopithe, que les Athéniens avoient envoyé dans la Cherſonneſe en qualité de Général, regardant le procédé de Philippe avec les Cardiens, comme

un acte d'hoſtilité contre ſes compatriotes, fondit ſur les côtes de la Thrace, & en rapporta un butin conſidérable. Philippe, qui campoit dans la partie ſeptentrionale du Pays, n'étoit pas à portée de ſe venger de cette irruption. Il en porta ſes plaintes à Athenes, comme d'une atteinte qu'on donnoit à la paix : ſes créatures aggraverent l'affaire ; & Diopithe fut accuſé d'avoir renouvellé la guerre ſans les ordres de la République, d'exercer des actes de Pirates, & de mettre les alliés à contribution. Quelque bien fondée que fût la derniere partie de cette accuſation, c'étoit à l'Etat qu'il falloit s'en prendre : on manquoit de fonds ; on envoyoit les Généraux ſans argent & ſans proviſions, & on les rendoit reſponſables de tous les accidens qui naiſſoient de leurs beſoins. Cette dureté dégoûtoit du ſervice, ou contraignoit ceux qui ſe trouvoient employés, à ravager, à piller, & à commettre des hoſtilités dont ils auroient rougi dans toute autre conjoncture. Démoſthene entreprit la juſtification de Diopithe, dans un diſcours qu'il prononça ſur l'état de la Cherſonneſe. La défenſe de ce Général étoit ſon deſſein principal ; cependant il ſe jetta dans un ſi grand détail des affaires préſentes des Athéniens & des autres Peuples de la Grece, que nous en ferons l'analyſe, afin que le Lecteur s'inſtruiſe, d'un coup d'œil, de ce que cet Orateur répéta, à peu près, en mêmes termes dans les autres harangues qu'il prononça contre Philippe & ſes partiſans.

Il repréſente au Peuple que le beſoin contraignit Diopithe à faire tout ce dont on l'accuſe, & qu'il n'a fait que ſuivre l'exemple de ſes prédéceſſeurs, qui tous ont mis à contribution les Inſulaires & les Alliés Aſiatiques ; qu'en récompenſe des ſommes qu'on en a tirées, on les a mis à l'a-

bri des Pirates, & qu'on a protégé leur commerce; que, bien loin de pourſuivre ce Général pour avoir procuré, par cette induſtrie, une ſubſiſtance à ſes troupes, que l'Etat ne pouvoit leur fournir, il faut incontinent lui envoyer un renfort, & prendre d'autres arrangemens pour les payer: qu'au reſte, quelles que fuſſent les exactions & les violences dont on l'accuſoit, c'étoit leur Officier; qu'ils avoient droit de le rappeller quand ils le jugeroient à propos, & de le punir comme il le mériteroit; mais que dans les circonſtances préſentes, cette accuſation lui paroiſſoit plus artificieuſe que bien fondée; que le but des accuſateurs étoit d'empêcher qu'on n'éclairât les deſſeins, & qu'on ne ſuivît les mouvemens de Philippe, qui parcouroit la Thrace & l'Helleſpont avec une puiſſante Armée, ravageant leurs domaines, corrompant leurs alliés, & irritant contre eux les Grecs & les Barbares; que le premier agreſſeur étoit celui qui ſe ſervoit de ſemblable pratiques; & que, parce que Philippe ne bloquoit pas le Pirée, & ne portoit pas le fer & le feu en Attique, il ne falloit pas ſe croire plus en ſûreté.

Pour les engager à prendre les armes, il leur repréſente, avec un art admirable, que le danger étoit plus grand pour eux que pour leurs voiſins. » Ne vous imaginez pas, leur dit-il, que Philippe en uſera avec vous comme avec le reſte des Grecs, & qu'il ſe contentera de vous plonger dans la ſervitude: non, ſon deſſein eſt de vous détruire & de vous anéantir: il n'ignore pas qu'un Peuple, accoutumé depuis ſi long-tems à commander, n'obéira jamais, & que vous êtes incapables de ſupporter l'eſclavage; il ſait que les efforts continuels que vous ferez pour briſer vos

chaînes, le tiendroient dans des alarmes continuelles, & lui donneroient plus d'inquiétude que le reſte du monde : perſuadez-vous donc qu'il ne tend à rien moins qu'à votre deſtruction & à votre ruine entiere «.

Il tombe enſuite ſur l'éloquence funeſte des Orateurs qui s'étoient chargés de juſtifier les procédés de Philippe ; il développe, avec adreſſe, la fauſſeté de leurs raiſonnemens, & démaſque avec hardieſſe leur zele ſimulé & leur lâcheté : il avertit le Peuple, que c'eſt en vain qu'il eſpere obtenir quelque avantage au dehors, tant qu'il nourrira dans ſon ſein les penſionnaires & les créatures du Macédonien, ces ennemis domeſtiques, qui, ſemblables aux rochers cachés ſous les eaux, ſeront un jour l'écueil de la République : il leur démontre enſuite que la conduite inſolente de Philippe eſt une ſuite de la trahiſon de ces harangueurs, qui lui ont épargné la peine d'employer contre eux les fauſſes démonſtrations de bienveillance & d'affection avec leſquelles il a ſéduit les autres Etats «. Les Theſſaliens, dit-il, en ſont un bel exemple : avant que de les précipiter dans l'eſclavage, il leur ſema le chemin de fleurs, en les délivrant des Tyrans qui les opprimoient, & en leur rendant entre les Amphictions, la place dont ils étoient privés. Les Olinthiens ne ſont-ils pas tombés dans le piege que ſes faveurs leur avoient caché ? c'eſt après leur avoir cédé Potidée qu'il leur a donné des chaînes : les Thébains ſont maintenant ſous ſon joug ; mais il l'avoit préparé, en les mettant en poſſeſſion de la Béotie, en ravageant le territoire des Phociens, leurs ennemis, & en les délivrant d'une guerre onéreuſe & longue. Pourquoi, ajoute Démoſthene, ne s'eſt-il pas aviſé de vous tenter

par des marques de condeſcendance & d'amitié ? Pourquoi ne s'eſt-il pas appliqué à vous ſéduire par des bienfaits prétendus ou réels ? Mais, au contraire, pourquoi rompt-il les Traités, diſſout-il les alliances, & s'empare-t-il de vos Provinces à force ouverte, ſans diſſimulation & ſans excuſe «? Il rend enſuite raiſon de cette différence des procédés de Philippe; il ſoutient qu'il ne garde aucune meſure, & ne ſauve aucune apparence, que parce qu'il ſait bien qu'il y a parmi les Athéniens des gens tout prêts à prendre ſon parti, & à juſtifier ſa conduite. Athenes, s'écrie Démoſthene, eſt la ſeule ville de Grece où un homme puiſſe employer impunément ſon éloquence & ſa voix à l'apologie, & même à la louange de l'ennemi commun.

Il s'étend enſuite ſur l'artificieuſe & lâche perſécution que ces Orateurs exercent contre leurs compatriotes: » Ces gens, dit-il, qui n'ont aucune ſenſibilité pour l'intérêt public, peuvent reprendre, cenſurer, condamner ſans crainte, & tout à leur aiſe: ils ont, contre le danger, des reſſources toutes prêtes dans un fonds inépuiſable de flatterie & de diſſimulation: leurs opinions ſuivent le goût & l'humeur du Peuple; ils en changent continuellement, uniquement occupés à lui cacher ou à lui déguiſer les miſeres de l'Etat «. Il peint enſuite l'honnête homme & le vrai citoyen «. Le bien du Peuple, dit-il, eſt la ſeule choſe qu'il ait en vue; auſſi s'oppoſe-t-il à ſes penchans, combat-il ſes opinions, & n'a-t-il point de complaiſance funeſte pour ſes caprices: il donne ſon avis avec toute la droiture dont il eſt capable, & ſe rend garant & de l'équité de ſes conſeils, & de leurs ſuccès «. Démoſthene ne ſe fait pas une application directe de cette peinture; mais il eſt aiſé de

conclure par ce qui ſuit, qu'il eſt perſuadé qu'elle lui convient. » Je pouvois, dit-il, Meſſieurs, auſſi-bien que beaucoup d'autres, flatter, accuſer, proſcrire, & pratiquer l'art miſérable de captiver votre faveur; mais cela eſt au deſſous de moi : je n'ai ni avarice, ni ambition : vous avez accordé la préférence à mes rivaux, parce que je me ſuis fait un devoir de vous dire, de vous répéter des vérités qui ne ſont pas de votre goût; mais ces vérités ſont telles, que ſi vous les méditez, elles vous procureront l'avantage ſur vos ennemis : il eſt indigne d'un bon citoyen de ſonger à ſon élévation particuliere, lorſque l'Etat touche à ſa ruine «.

Après s'être efforcé de leur deſſiller les yeux, & de les arracher à la ſéduction des autres Orateurs, il les preſſe d'agir : » C'eſt à moi de propoſer, leur dit-il; c'eſt à vous de réſoudre & d'exécuter «. Il finit, en les exhortant à pourvoir aux beſoins de l'Etat, à mettre leurs Armées en bon ordre, à dépêcher des Ambaſſadeurs de toutes parts, à informer tous leurs amis des dangers qui menacent la Nation, à négocier & à conclure tout ce qui peut être avantageux à la République, mais ſur-tout à être ſans pitié pour ceux qui ſe proſtituoient, par l'eſpoir des récompenſes, à l'ennemi de leur Pays.

Quel que fut l'effet de ces remontrances, les progrès de Philippe ne ſe ralentirent point : il ſongeoit alors à tirer parti des troubles qui diviſoient le Péloponneſe : tandis que le reſte de la Grece s'occupoit avec l'étranger, les Spartiates réparerent leurs pertes domeſtiques, recouvrerent leurs forces, & les tournerent, à leur ordinaire, contre leurs voiſins. Ils perſécutoient alors les Argiens & les Meſſéniens. Ces Peuples s'allierent

avec les Thébains, & ſe mirent tous ſous la protection de Philippe. Le ſeul moyen pour les Spartiates de balancer ces forces, & de pourvoir à leur ſûreté, c'étoit de traiter avec les Athéniens, qu'ils ne manquerent pas de ſolliciter vivement; mais Démoſthene s'emparant alors des eſprits, & ſe ſervant de toute la politique dont il étoit capable, ſouleva les Athéniens, & détacha Philippe de la triple alliance, ſans en venir à une rupture ouverte.

Cette tempête ne fut pas plutôt appaiſée, qu'il s'en éleva une autre, qui menaçoit directement les Athéniens. Philippe fit une tentative ſur l'Eubée: cette Iſle étoit puiſſante & commode pour entrer en Attique; il y avoit long-tems qu'il méditoit de s'en emparer: pour en venir à bout, il corrompit quelques-uns des principaux habitans, qui l'introduiſirent dans l'Iſle avec un corps de Macédoniens: il démolit quelques places, en fortifia d'autres, & conſtitua quelques Gouverneurs, qui commandoient, en ſon nom, & ſous ſon autorité. Plutarque, ou Clitarque d'Erétrie, fit avertir les Athéniens que l'Iſle étoit perdue, s'ils n'accouroient à ſon ſecours. Ils dépêcherent ſur le champ quelques troupes, ſous les ordres de Phocion. Dans cet intervalle, Plutarque changea d'avis & de parti, & fit tête à Phocion. Ce Général ne ſe déconcerta point, lui livra bataille, le mit en déroute, & rentra dans Athenes, après avoir remporté une victoire éclatante. On donna pour ſucceſſeur à Phocion, Moloſſe, qui ne le valoit pas, & qui ſe laiſſa faire priſonnier. Cependant, il ne paroît pas que cette entrepriſe ait été avantageuſe à Philippe; & nous ferons honneur à Phocion de la conſervation de l'Eubée.

Phocion avoit donné, long-tems avant cette action,

action, des preuves de courage & de capacité : mais il parut alors, pour la premiere fois, en qualité de Général, & commença à prendre part au Gouvernement. Il avoit les talens convenables à ces deux emplois ; auſſi n'en approuvoit-il pas le partage : il vouloit qu'on réunît l'adminiſtration civile & militaire dans la même perſonne, comme elle l'avoit été jadis dans Solon, Ariſtide & Périclès. Il étudia la Philoſophie ſous Platon & Xénocrate, & ne le cédoit à perſonne dans l'Art Oratoire : il n'avoit ni la pompe, ni l'abondance des Orateurs de ſon tems : cependant, on l'écoutoit avec plus de plaiſir que la plupart d'entr'eux : ſon ſtyle étoit fort & ſerré, vuide de mots & plein de ſens : il alloit droit au but. Un jour que le Peuple étoit aſſemblé, ſes amis, qui le trouvoient rêveur & penſif, lui en demanderent la raiſon : *Je cherche*, leur dit-il, *à parler le moins que je pourrai.* Démoſthene en étoit tacitement jaloux, & l'appelloit la *coignée de ſes périodes.* Ses mœurs & ſa diction étoient tout-à-fait laconiques. Toujours maître de ſa contenance, on ne l'entendit jamais ni éclater de rire, ni crier : farouche à force d'être grave & ſévere, on n'étoit point tenté de l'approcher, quand on n'en étoit pas connu. Cette ſévérité extérieure ne touchoit point à ſon caractere : il étoit doux & ſociable, compatiſſant & officieux ; l'appui des malheureux, lors même qu'ils avoient été ſes ennemis. Il répondit à ſes amis, qui lui reprochoient d'avoir parlé en faveur d'un méchant homme, *que l'innocence n'avoit pas beſoin d'Avocat.* Dans le camp, il étoit légérement vêtu, & marchoit ordinairement les pieds nuds. Sa vie n'étoit guere moins dure dans ſon domeſtique : ſa femme, qui ſe diſtinguoit par ſon eſprit & par ſa vertu, dit à

une Ionienne, qui lui étaloit ſes bijoux: *Pour moi, je n'ai d'autre ornement que mon époux, qui commande les Athéniens depuis vingt ans.* Pere malheureux, il avoit un fils, qu'il fut obligé d'envoyer à Sparte, afin que la ſévérité de l'éducation corrigeât le penchant qu'il lui remarquoit à la débauche & à l'intempérance; ce qui donna lieu à Démade de l'accuſer publiquement du deſſein d'introduire dans Athenes la diſcipline de Lacédémone. Il avoit, à la vérité, aſſez mauvaiſe opinion des mœurs de ſes compatriotes; il auroit volontiers travaillé à les réformer; mais ſon exemple étoit la ſeule digue qu'il pût oppoſer au torrent; & dans une corruption ſi générale, cette reſſource étoit bien foible: cependant il ſe fit craindre & reſpecter de ceux même qui n'étoient pas tentés d'être ſes imitateurs: on en faiſoit un ſi grand cas, qu'il fut élu Général quarante-quatre fois, & toujours en ſon abſence. Quoiqu'il n'évitât point le ſervice & les emplois, il ne les briguoit pas; il ne fit jamais lâchement ſa cour au Peuple; il s'oppoſa, en toute occaſion, à ſes caprices, & n'eut jamais pour lui de condeſcendance contraire au bien & à la ſûreté publique. L'Oracle avoit dit, dans une réponſe aux Athéniens, qu'ils avoient un citoyen qui ne reſſembloit point aux autres. Comme on cherchoit qui ce pouvoit être: *C'eſt moi*, dit Phocion; *rien de tout ce que dit ou fait ce Peuple, ne me plaît.* Dans une autre occaſion, ſon avis ayant été généralement approuvé: *Je ſouhaite*, dit-il à ſes amis, *que ce que je viens de propoſer ſoit bon.* Il étoit ſi ferme dans ce qui lui paroiſſoit équitable, qu'il ſe ſeroit plutôt expoſé à paſſer pour lâche, que de conſeiller une guerre injuſte. Comme le ſoldat le preſſoit d'engager l'action dans une conjoncture

désavantageuse : *Il n'en sera rien*, dit-il ; *vous auriez autant de peine à me rendre brave à présent, que j'en aurois à vous rendre prudens.* Il aimoit la paix, & ne considéroit la guerre que comme un moyen d'y parvenir. Il tenta, dans plusieurs négociations particulieres, de terminer la guerre avec les Macédoniens : il prit le caractere de Médiateur ; mais la modération avec laquelle il traitoit les ennemis de sa patrie, fit soupçonner ses intentions ; & lui coûta la vie. Il acquit l'affection & l'estime de Philippe, d'Alexandre & d'Antipater ; & il eût été comblé de leurs présens, s'il en eût voulu accepter. Antipater disoit à cette occasion : *J'ai deux amis à Athènes, Phocion & Démade : le premier refuse tout, & l'autre n'est jamais satisfait.* Enfin, on peut dire de Phocion, qu'il étoit le plus sage & le plus honnête homme qu'Athenes eût produit ; mais la rigidité de sa vertu, & la singularité de son caractere, ne lui permirent jamais de se plier aux mœurs de son siecle. Plutarque le plaint de n'avoir pris le gouvernail, que lorsque la République étoit sur le point d'échouer.

Philippe, découragé par la lenteur de ses progrès dans l'Eubée, revint en Thrace, résolu de ruiner les affaires des Athéniens dans cette Contrée, d'où ils tiroient la plus grande partie de leurs provisions. La derniere année de la CIII^e. Olympiade, il mit le siege devant Périnthe, place forte de la Propontide, & fermement attachée aux Athéniens : il l'investit avec une Armée de trente mille hommes, éleva ses ouvrages à la hauteur des murs, & l'assaillit avec toutes ses machines. Les habitans n'étoient pas oisifs de leur côté ; & quand il eut ouvert une breche, capable de l'introduire dans la Ville, il se trouva vis-à-vis d'un nouveau mur. La vigoureuse défense des

assiégés, & la situation avantageuse de la place ; tirerent le siege en longueur, & les habitans de Byzance eurent le tems de venir à leur secours.

Pour couper cette communication, Philippe divisa son Armée, assiégea Byzance avec une partie de ses troupes, & laissa l'autre devant Périnthe. Ces procédés violens alarmerent la Grece & la Perse : les Lieutenans des Provinces maritimes eurent ordre d'aller au secours de ces Villes, avec toutes les forces qu'ils pourroient rassembler : les Isles de Chio, de Cos & de Rhodes, entrerent dans ce dessein, & les Athéniens commencerent à se remuer. Jusqu'alors Démosthene avoit tenté vainement de dissiper leur léthargie, & de leur persuader que la premiere attaque de Périnthe étoit une rupture ouverte de la paix ; mais enfin, on ouvrit les yeux & les oreilles, & Charès mit à la voile avec une Flotte. Ce Charès, mauvais citoyen, & médiocre Officier, étoit digne du choix des créatures de Philippe : il répondit à leur attente ; les alliés d'Athenes, qui bordoient les côtes de l'Hellespont, en firent si peu de cas, qu'ils lui refuserent l'entrée de leurs ports ; mais le danger pressoit : le Peuple sentit la nécessité de nommer un Général, en qui l'on pût avoir quelque confiance, & Phocion eut ordre de partir avec un renfort.

Jusqu'à présent Philippe s'étoit efforcé de pallier ses desseins, & avoit gardé quelques mesures avec les Athéniens ; mais lorsqu'il s'apperçut qu'ils avoient pris l'alarme, & qu'ils armoient contre lui, il leur écrivit une lettre, où il leur reprocha l'infraction du Traité, & se plaignit de quelques injures qu'il prétendoit en avoir reçues. Ses plaintes sont si adroites, ses menaces & ses reproches si bien ménagés ; ce sont des faits si variés, & des

inductions ſi plauſibles ; il regne dans tout cet écrit un air de majeſté ſi frappant, qu'on doit le regarder comme un des plus beaux morceaux de l'Antiquité : ſon but étoit de fournir des motifs à ſes partiſans, pour défendre ſes intérêts dans l'aſſemblée, & d'empêcher le Peuple, s'il étoit poſſible, de pouſſer les choſes à l'extrêmité : il inſiſtoit ſurtout, ſur ce qu'on avoit irrité les Perſes contre lui, ce qu'il imputoit aux Athéniens. Nous ne connoiſſons pas toute la part que les Athéniens ont eue dans cette négociation ; mais il eſt certain que dans le deſſein d'abaiſſer la puiſſance de Philippe, Démoſthene avoit préparé le Peuple à faire une alliance avec la Perſe, & qu'il la preſſoit. D'ailleurs, Pauſanias aſſure qu'Apollodore, Athénien, commanda les Perſes qui marcherent dans cette occaſion. Sur ce fondement, Philippe ſe crut ſuffiſamment autoriſé à parler aux Athéniens, comme il le fit. Il leur dit qu'en appellant les Perſes, & cela pendant qu'ils étoient en paix, ils avoient montré plus de haine contre lui, que dans le tems de leurs démêlés ; qu'il ne reconnoiſſoit point dans ce procédé leur prudence & leur politique ordinaire, & qu'ils avoient abandonné la pratique conſtante de leurs ancêtres & la leur. Il leur rappelle enſuite le deſſein qu'ils avoient conçu, de l'engager à joindre ſes forces à celles de toute la Grece, pour combattre ces Perſes, ces Barbares, qu'ils regardoient alors comme leurs ennemis communs. Ces noms de *Barbares* & d'*Etrangers*, qu'il prodigue aux Perſes, n'étoient qu'une façon adroite de les décrier par rapport à lui, & de lier enſemble les intérêts de la Grece & de la Macédoine. Démoſthene prévint l'impreſſion que cette lettre pourroit faire ſur le Peuple, en développant les faux raiſonnemens dont

elle étoit tiſſue : ils portoient tous ſur la ſuppoſition, que les Athéniens étoient les agreſſeurs ; mais il étoit évident que Philippe avoit pris leurs places, intercepté leurs proviſions, attaqué leurs alliés, & tenté chaque jour quelqu'uſurpation, & cela pendant une paix profonde, & avant que les Athéniens ſe fuſſent mis en état de lui réſiſter. Voilà ce qu'il y avoit de vrai, & c'eſt ce que Démoſthene crut qu'il étoit important de prouver, ſans s'amuſer à ſuivre Philippe pied à pied, & à réfuter les accuſations dont il les chargeoit. Il dit au Peuple, que le ton de cette lettre ne convenoit point avec les Athéniens ; que c'étoit une déclaration ouverte de guerre ; qu'il leur en avoit fait une ſemblable par ſes actions, il y avoit longtems ; & qu'en concluant la paix avec eux, il n'avoit jamais eu d'autre deſſein que de les déſarmer, pour les ſurprendre & les accabler plus facilement. Il ſe déchaîne enſuite contre leur indolence & leur imbécillité ; il leur reproche la patience avec laquelle ils écoutent des Orateurs qui ſont à la ſolde de Philippe, & leur conſeille de nommer d'autres Généraux ; car ceux qui ont ruiné leurs affaires, ne ſont pas, ſans doute, en état de les rétablir. Phocion inſiſta ſur ce dernier point, & on le déſigna pour ſucceſſeur de Charès.

Les Byzantins le reçurent avec toutes les marques poſſibles de confiance & d'affection ; & Phocion, de concert avec eux, obligea Philippe de renoncer à ſon entrepriſe ſur Byzance & ſur Périnthe : il lui prit encore quelques vaiſſeaux ; recouvra pluſieurs places où il avoit laiſſé garniſon, ravagea le plat pays, & le chaſſa de l'Helleſpont. On dit que les Perſes avoient fait lever le ſiege de Périnthe avant l'arrivée du nouvel Amiral : quoi qu'il en ſoit, les habitans de cette place, &

ceux de Byzance, attribuerent entiérement leur délivrance aux Athéniens; ce qu'ils atteſterent ſolemnellement, en leur permettant de s'établir & de ſe marier dans leurs Villes, & en leur accordant des immunités & des privileges dont les citoyens même ne jouiſſoient pas : de plus, on leur éleva des ſtatues, & on leur conſacra des couronnes : les habitans de la Cherſonneſe leur dédierent des autels, & leur décernerent une couronne, en mémoire des ſervices qu'ils en avoient reçus. Le nom de Philippe étoit ſi redouté dans ces Contrées, que les Peuples croyoient ne pouvoir donner trop de preuves de gratitude à leurs libérateurs. Quant à ce Prince, cet échec, où il perdit une bonne partie de ſes troupes, eſt le plus grand qu'il ait eſſuyé : il eut recours à ſon artifice ordinaire ; il berça les Athéniens de l'eſpérance de la paix, & les embarqua dans des négociations qui durerent deux ans, armant toujours, & commettant ſans ceſſe de nouvelles hoſtilités : la ſuite de ces procédés ſera voir qu'on ne pouvoit rien terminer avec lui, que les armes à la main.

Sans attendre la réponſe des Athéniens aux propoſitions de paix qu'il leur avoit faites, il marcha contre Athéas, Roi de Scythie, ſous prétexte que ce Prince ne l'avoit point dédommagé des ſecours qu'il lui avoit donnés dans les guerres contre les Iſtriens. Les Scythes lui livrereent bataille : il les vainquit, malgré la ſupériorité qu'ils avoient en nombre, & fit ſur eux un butin conſidérable, qui conſiſtoit principalement en femmes, enfans & beſtiaux : il y avoit, entr'autres choſes, vingt mille jumens. A ſon retour, quelques Peuples de Mæſie prétendirent partager ces dépouilles, & lui diſputerent le paſſage : il y eut une action ſanglante, dans laquelle ſon cheval fut tué ſous lui, & lui-

même ſi conſidérablement bleſſé, qu'il ſeroit tombé entre les mains de l'ennemi, ſans le ſecours de ſon fils Alexandre, qui l'avoit accompagné dans cette expédition, & qui donna, dans cette conjoncture, des préſages de ce qu'il ſeroit un jour.

Cependant les Athéniens délibérerent ſur la paix qu'on leur avoit propoſée, & le Peuple partagé ſuivoit les différens ſentimens de ſes Magiſtrats. Phocion opinoit pour la paix; mais Démoſthene concluoit pour la guerre, & ſon avis prévalut. Philippe voyant que les Athéniens refuſoient de traiter avec lui, & qu'ils en venoient aux hoſtilités, qu'ils avoient bloqué ſes ports, & coupé tout commerce à la Macédoine, forma de nouvelles alliances, particuliérement avec les Thébains & les Theſſaliens, qui pouvoient ſeuls ouvrir un paſſage à ſes troupes: il preſſentit en même tems, qu'il ſeroit difficile de les engager dans ſa querelle, & de les tourner directement contre les Athéniens, & combien ce procédé leur paroîtroit odieux. Pour en venir à ſes fins, il réſolut donc d'exciter quelques différends entre les Etats de la Grece, d'obtenir des Theſſaliens & des Thébains le paſſage, en qualité d'allié de l'un ou de l'autre parti, & d'agir enſuite en ennemi de la Nation.

Les Locres Ozoles, qui confinoient avec les Phociens, donnerent occaſion à ces nouveaux troubles: on les accuſa de s'être emparés de quelques domaines qui appartenoient au temple de Delphe: c'étoit un ſacrilege que leurs accuſateurs avoient déja commis avant eux. L'affaire fut portée devant les Amphyctions, qui, pour décider la querelle, jugerent à propos de deſcendre ſur les lieux: mais ces Juges inſultés & attaqués par les Locriens, furent obligés de prendre la fuite. On fut en armes en un moment, & il y

avoit toute apparence qu'on alloit commencer une ſeconde guerre ſacrée : mais le zele n'étoit plus le même que jadis ; la querelle ceſſa preſque tout en naiſſant, & ne fit qu'avancer les deſſeins de Philippe. Eſchine, que ce Prince avoit mis dans ſes intérêts, & qui s'étoit fait députer pour l'aſſemblée des Amphyctions, le ſervit, à ſon gré, dans cette occaſion : s'appercevant que la guerre traînoit en longueur, & que les alliés ne ſe preſſoient pas de contribuer, il propoſa d'employer des troupes étrangeres, & de taxer pour leur paie les Etats qu'ils repréſentoient, ou, pour éviter la dépenſe & la peine, de choiſir Philippe pour Général. On donna, tête baiſſée, dans cet artifice, & Philippe fut nommé Général. On lui dépêcha des Ambaſſadeurs qui le ſolliciterent de venir, & de venger l'injure qu'on faiſoit aux Dieux, & qui lui déclarerent que l'aſſemblée des Amphyctions qui l'avoit élu, lui donnoit en même tems plein pouvoir d'agir comme il jugeroit à propos.

On perſuada ſans peine à Philippe d'accepter des offres qui le conduiſoient à l'accompliſſement de ſes deſſeins : il ne tarda pas à raſſembler ſes troupes, & à ſe mettre en marche ; mais, au lieu d'aller châtier les Locriens, il tomba bruſquement ſur Elatée, capitale de la Phocide, & s'en ſaiſit. La ſituation de cette Ville lui étoit doublement avantageuſe ; il tenoit en échec les Thébains, dont il commençoit à devenir jaloux ; & il étoit à portée de marcher contre les Athéniens : mais ce procédé le démaſquoit, & le dénonçoit à toute la Grece pour ce qu'il étoit.

Les Athéniens apprirent cette nouvelle ſur le ſoir : incontinent les trompettes ſonnerent l'alarme, & l'étonnement & la terreur ſe répandirent dans toute la Ville. Le lendemain matin, on tint

une assemblée, à laquelle tous les Orateurs & tous les Généraux se trouverent : on attendit long-tems que quelqu'un s'expliquât sur l'état présent des affaires; mais la consternation retenoit tout le monde dans un profond silence. Le Crieur public demanda, à l'ordinaire, si quelqu'un avoit à parler ? On ne répondit rien. Il répéta plusieurs fois la même question, mais inutilement. Enfin, Démosthene se leva, & tâcha de dissiper leurs craintes, & de les encourager à la défense. L'alliance de Philippe avec les Thébains étoit la principale cause de leur effroi, & c'est sur ce point que Démosthene insista : » Si ces Peuples, leur dit-il, lui étoient aussi parfaitement attachés que vous vous l'imaginez, il ne seroit pas maintenant dans Elatée; il seroit devant Athenes « : puis il ajouta que cette derniere action ouvriroit enfin les yeux aux Thébains, qu'il avoit déja trompés; qu'à la vérité, il en avoit réduit quelques-uns par argent & par adresse; qu'il s'étoit avancé avec ses troupes pour encourager ses partisans, & pour intimider ses ennemis; mais que ceux-ci formoient le plus grand nombre; qu'ils s'étoient toujours opposés à ses desseins, & qu'ils continueroient sans doute, si l'on se mettoit en devoir de les appuyer. Il proposa donc que tous ceux qui étoient en état de porter les armes, sortissent d'Athenes, & s'assemblassent à Eleusis, pour engager, par leur exemple, le reste des Grecs à défendre la liberté, & pour annoncer aux Thébains qu'on étoit prêt à leur donner du secours; que quant à la haine invétérée qui subsistoit entre Athenes & Thebes, il conseilloit au Peuple de la dissimuler, & d'oublier, pour le moment, le ressentiment des injures passées, qui n'étoit bon qu'à empêcher l'union, ou du moins,

à retarder la correſpondance qui leur étoit néceſſaire pour leur conſervation mutuelle. Il conclut encore à envoyer des Ambaſſadeurs à tous les Etats de la Grece, ſur-tout aux Thébains, qui ſeroient la premiere conquête de l'ennemi, & qui formoient la premiere barriere des Athéniens, & de rendre nationale l'affaire préſente. L'avis de Démoſthene paſſa d'un conſentement unanime; on en dreſſa un acte en forme, auquel on ajouta ſeulement, qu'on équiperoit une Flotte de deux cens vaiſſeaux, qui mettroit à l'ancre aux environs des Thermopiles.

Il n'y avoit pas de tems à perdre: on dépêcha vers les Thébains Démoſthene à la tête de quelques Députés; ils devoient ſe trouver vis-à-vis des Ambaſſadeurs de Philippe; Pithon étoit leur Chef. Né à Byzance, les Athéniens lui avoient accordé le droit de Bourgeoiſie; mais alors il avoit embraſſé le parti de Philippe. Il étoit grand Orateur, & on avoit jugé à propos de l'oppoſer à Démoſthene. Les Macédoniens parlerent les premiers, en qualité d'amis & d'alliés des Thébains. Après un long éloge des vertus de Philippe & des ſervices que Thebes en avoit reçus, ils paſſerent aux injures qu'elle avoit ſouffertes des Athéniens, dans l'eſpoir d'exciter leur reconnoiſſance pour lui, & leur indignation contre eux. Ils les tenterent encore par les richeſſes qu'ils trouveroient dans l'Attique, & par la conſervation de leur Pays, qui, devenant le ſiege de la guerre, s'ils faiſoient alliance avec les Athéniens, ne manqueroit pas d'être ravagé. Enfin, ils conclurent à ce que les Thébains, ou ſe joigniſſent avec Philippe dans la conquête de l'Attique, ou gardaſſent la neutralité, ſe contentant d'accorder le paſſage à ſes Armées à travers la Béotie. Démoſ-

thene employa dans ſa replique à Pithon, les mêmes raiſonnemens dont il s'étoit ſervi pour convaincre les Athéniens, que Philippe étoit l'ennemi commun de la Grece, & leur dit que, quels que fuſſent ſes prétextes, ſes actions déceloient ſes deſſeins : il inſiſta ſur la priſe d'Elatée, & leur démontra que la ruine d'Athenes entraînoit celle de Thebes ; que Philippe iroit d'une Ville à une autre, de Province en Province, & ne s'arrêteroit que quand il ſeroit maître de la Grece entiere.

Les Thébains inclinoient à la neutralité ; la mémoire de leurs calamités paſſées leur étoit préſente, & les bleſſures qu'ils avoient reçues dans la guerre contre les Phociens, ſaignoient encore : mais Démoſthene s'empara de leurs eſprits ; la force de ſon éloquence les troubla, les jetta dans une eſpèce d'enthouſiaſme, & les entraîna : oubliant donc les dangers qui les menaçoient, la reconnoiſſance qu'on avoit droit d'attendre d'eux, & toutes les conſidérations que la prudence leur ſuggéroit, ils firent alliance avec les Athéniens.

Démoſthene avoit à faire à un homme éloquent ; il le devint à proportion ; l'émulation ſe joignit au zele du bien public, pour l'enflammer ; & il ne put s'empêcher, dans la ſuite, de ſe glorifier de la victoire qu'il avoit remportée ſur Pithon : » J'ai réſiſté, dit-il, à l'impétueux Pithon, & ce torrent ne m'a point entraîné « : il tiroit plus d'honneur du ſuccès de cette négociation que d'aucune autre, & il en parloit comme de ſon chef-d'œuvre de politique. Dans un tems où Philippe avoit réſolu la deſtruction d'Athenes, & où les Athéniens n'avoient aucune reſſource immédiate que la réſiſtance des Thébains, l'alliance

avec eux étoit, ſans contredit, de la derniere importance. Auſſi Démoſthene, attentif à ſe rendre juſtice, remit-il ſouvent ſous les yeux du Peuple le preſſant danger dont il les délivra. » C'eſt moi, leur dit-il, qui ai diſperſé ce tonnerre qui grondoit ſur vos têtes, & qui, par un zele infatigable pour le Public, ai ſurpaſſé tout ce qu'on nous vante des plus célebres Orateurs des premiers âges «. Il avoit ordinairement plus de modeſtie qu'il n'en montra dans cette occaſion; mais il faut remarquer que ce ſont les inſinuations adroites & dangereuſes d'Eſchine, qui le forçoient à étaler dans tout leur jour les ſervices qu'il avoit rendus.

Philippe, abandonné par les Thébains, demanda la paix aux Athéniens; mais l'appas étoit trop groſſier pour s'y méprendre, & les eſprits trop ulcérés pour entendre à quelque accommodement que ce fût. On ſe prépara donc au combat, de part & d'autre; mais avant que d'en venir à l'action, il eſſaya un nouveau ſtratagême: il corrompit l'Oracle, & tenta d'effrayer l'ennemi par des augures & des prédictions. Pour en écarter l'impreſſion, Démoſthene les traita avec le dernier mépris: ce fut alors qu'il accuſa la Pithie de *philippiſer*; il rappella aux Thébains cet Epaminondas, & aux Athéniens ce Périclès, qui ſe laiſſoient gouverner par la raiſon & le bon-ſens, & ne ſe laiſſoient pas ſéduire par des imaginations ſuperſtitieuſes, qu'ils auroient regardées comme le manteau de la lâcheté. L'ardeur que les Athéniens avoient pour la guerre, les mit aiſément au-deſſus de ces terreurs paniques; & le dernier Traité que Démoſthene avoit conclu, lui avoit donné tant d'aſcendant ſur ſes compa-

triotes & ſur les Thébains, qu'ils ſe ſoumirent les uns & les autres à ſes déciſions.

Olymp. CX. 3 Démoſthene ſe mit en campagne, & campa aux environs de Chéronée dans la Béotie. Philippe ſe préſenta ſur le champ de bataille avec trente mille Fantaſſins, & deux mille Chevaux. Son Armée étoit peu ſupérieure en nombre à celle des Athéniens ; mais elle l'étoit beaucoup par l'expérience & la valeur des Chefs. Son fils Alexandre commandoit l'aile gauche ; mais comme il étoit fort jeune, on plaça, à ſes côtés, les meilleurs Officiers de l'Armée. Philippe commandoit l'aile droite. Les Athéniens faiſoient tête à Philippe, & les Thébains à Alexandre. L'action commença au lever du Soleil : on montra, de part & d'autre, tant de valeur & de fermeté, que la victoire fut long-tems incertaine : mais Alexandre tombant avec fureur ſur les Thébains, mit en pieces la troupe ſacrée, & diſperſa le reſte de cette aile. Les Athéniens furent auſſi repouſſés par Philippe ; mais raffermis en un moment, ils revinrent à la charge, & pénétrerent juſqu'au centre de l'Armée. Lyſicle, qui commandoit avec Charès, croyant la bataille gagnée, s'écria : « *Allons, amis, pourſuivons-les juſqu'en Macédoine* ». Philippe obſervant ce qui ſe paſſoit, & s'appercevant que Lyſicle, qui pouvoit l'attaquer en flanc avec avantage, s'occupoit à le pourſuivre en déſordre, dit tranquillement à ceux qui l'environnoient, les Athéniens ne ſavent pas vaincre, & ſe retira ſur une petite éminence, d'où il fondit ſur eux, les prit en flanc & en queue, & les mit en déroute. On dit que Démoſthene jetta ſes armes, & fut des premiers à s'enfuir ; & pour ajouter du ridicule à ſa lâcheté, on raconte que ſon habit s'étant accroché à un buiſſon, il ſe crut ar-

rêté par un ennemi, & qu'il demanda quartier. Les Athéniens perdirent trois mille hommes dans cette action ; mille furent tués, & deux mille faits priſonniers. La perte fut à peu près égale du côté des Thébains.

Philippe fut ſenſible, juſqu'à l'excès, au plaiſir de cette victoire : dans la chaleur d'une fête qu'il célébra à cette occaſion, il vint ſur le champ de bataille, inſulta aux morts & aux priſonniers, & ſe mit à danſer, en chantant ridiculement le commencement du décret que Démoſthene avoit dicté contre lui en forme de déclaration de guerre. Démade eut la hardieſſe de lui reprocher ce procédé peu généreux : *La Fortune*, lui dit-il, *t'a donné le rang d'Agamemnon, & tu joues le rôle de Therſite.* La vérité de ce diſcours le frappa, & le changea totalement : il ne s'offenſa point de cette liberté ; au contraire, Démade reçut la liberté ſur le champ, & ce Prince le traita dans la ſuite avec diſtinction, & même avec amitié. Il renvoya les autres Athéniens ſans rançon. Le trouvant dans de ſi favorables diſpoſitions, ils lui demanderent encore leur bagage. Il faut, dit Philippe, que ces gens ne croient pas avoir été vaincus. On dit de Démade qu'il avoit métamorphoſé Philippe, & pour m'exprimer avec Diodore, qu'il avoit répandu ſur ſon caractere toutes les graces d'Athenes. On lui fait honneur de la liberté des priſonniers ; & Philippe même convint, en quelque occaſion, que les liaiſons qu'il avoit eues avec les Orateurs Athéniens, avoient beaucoup influé ſur ſes mœurs. Ce n'eſt pas ainſi que Juſtin repréſente ſa conduite après la bataille : il dit que Philippe s'efforça de diſſimuler ſa joie ; qu'il affecta de la modération & de la pitié ; qu'il ſe garda bien d'inſulter aux priſonniers ; qu'il refuſa les

couronnes, les parfums & les ſacrifices ; qu'il défendit toutes ſortes de fêtes, & qu'il s'abſtint de tout ce qui pouvoit marquer l'autorité d'un vainqueur, de peur de paroître inſolent aux vaincus. Mais ce portrait, ainſi que quelques autres, ne lui reſſembla qu'après ſes liaiſons avec Démade. Il eſt vrai que lorſque ſon premier tranſport fut paſſé, & qu'il fut revenu à lui-même, il traita les Athéniens avec beaucoup d'humanité, & qu'il renoua la paix avec eux, dans le deſſein de les ménager. Il en uſa plus ſévérement avec les Thébains, qui avoient refuſé ſon alliance. Un Prince qui vouloit dominer ſes alliés auſſi ſouverainement que ſes ſujets, n'étoit pas homme à pardonner à ceux qui l'avoient abandonné dans une conjoncture ſi critique. Auſſi payerent-ils non-ſeulement la rançon de leurs priſonniers, mais encore la permiſſion d'enterrer leurs morts. On ajoute qu'il dépeupla Thebes par la mort & l'exil des principaux auteurs de l'alliance, & qu'il prit les intérêts des exilés qu'il rappella, & dont il fit des Juges & des Magiſtrats, avec puiſſance de vie & de mort ſur ceux qui les avoient bannis ; & qu'après avoir exercé ces châtimens, il plaça dans leur Ville une forte garniſon, & leur accorda la paix.

CHAPITRE VI.

CHAPITRE VI.

Depuis la Bataille de Chéronée, juſqu'à la mort de Philippe de Macédoine; ce qui comprend l'eſpace d'un peu plus d'un an.

LA plupart des Athéniens ſe raſſurerent après cette défaite, ſur la modération avec laquelle Philippe uſa de ſa victoire; mais ceux qui ſe piquoient de quelque pénétration, en craignirent les ſuites, & furent plus mécontens que jamais de leur ſituation. Iſocrate, ſur-tout, frappé de la perte qu'ils avoient faite, & convaincu que Philippe n'en demeureroit pas-là, ſe laiſſa mourir de faim, plutôt que de ſurvivre à la liberté de ſon Pays; ce qui ne laiſſe aucun doute ſur la droiture de ſes intentions. Sa mort juſtifie ſes liaiſons avec le Macédonien: il avoit deſſein de ſervir la Patrie; mais il ne ſavoit pas avec quel homme il avoit à traiter. Peu verſé dans les affaires publiques, mais le premier Rhéteur de ſon tems, ſa vraie place étoit moins au Sénat que dans une Ecole: il s'étoit fait tant d'argent par ſes leçons, qu'on le contraignit de conſtruire & d'entretenir une galere à ſes dépens. Plutarque blâme ſon inaction, & le traite comme un pédant, qui ſe conſumoit ſur des livres, tandis que toute la Grece étoit en armes; qui, dans le tems qu'il falloit aiguiſer ſa lance & ſon épée, & éclaircir ſon bouclier, s'amuſoit à ranger des mots, & à cadencer des périodes: Quelle terreur, dit-il, ne devoient point inſpirer le bruit des armes, & le mouvement d'une légion, à un homme qui employoit trois

Olympiades à compoſer une ſeule Oraiſon, & dont l'oreille s'effrayoit à la rencontre de deux voyelles, ou d'un mot dur à la prononciation ! Quoi qu'en diſe Plutarque, Iſocrate fut admiré, reſpecté, non-ſeulement comme un grand maître dans ſon Art, mais comme un homme entiérement dévoué à ſa Patrie.

Les ennemis de Démoſthene ne manquerent pas de l'accuſer de toutes les diſgraces qu'on avoit eſſuyées ; mais le Peuple ne rabattit rien de la bonne opinion qu'il en avoit conçue : il fut abſous des imputations dont on le chargeoit, & rétabli dans l'adminiſtration des affaires : on ſe repoſa totalement ſur lui du ſoin de pourvoir à la ſûreté publique ; & par une marque particuliere de diſtinction, on le choiſit entre les Orateurs, pour prononcer l'éloge funebre de ceux qui étoient reſtés ſur le champ de bataille. Ordonner à celui qui avoit conſeillé la guerre, de célébrer la mémoire des morts, c'étoit approuver authentiquement ſes ſervices. Il faut dire, à l'honneur du Peuple, que contre ſon ordinaire, il diſtingua parfaitement, dans cette occaſion, le zele & l'intention du ſuccès.

On attribua cette défaite à la mauvaiſe conduite des Généraux Lyſicle & Charès. Le premier fut mis à mort, à la pourſuite de Lycurgue, homme puiſſant parmi le Peuple ; juge ſévere, mais accuſateur plus terrible encore : » Lyſicle, lui dit-il, vous commandiez, & mille citoyens ont été tués, & deux mille faits priſonniers ! vous commandiez, & on a élevé un trophée à la honte de cette Ville, & de la Grece entiere aſſervies ! Tout cela s'eſt fait, & vous vivez ? vous jouiſſez de la lumiere, vous oſez paroître dans ce Barreau, vous, Lyſicle, qui êtes devenu le monument de la honte &

du déshonneur de votre Pays. Ce Lycurgue étoit un des grands Orateurs de ſon tems; ſes mains ne ſe ſentoient point de la corruption générale; il avoit diſpoſé pendant douze ans des revenus de l'Etat avec beaucoup d'intégrité, & il jouit pendant toute ſa vie de la réputation d'homme d'honneur. Il avoit mis la marine & les arſenaux en meilleur état, chaſſé d'Athenes les fainéans, & établi quelques loix ſalutaires. Afin qu'on pût examiner & cenſurer librement ſa conduite, il fit attacher à un pilier un regiſtre de tout ce qui s'étoit paſſé ſous ſon adminiſtration: il pouſſa l'exactitude ſi loin, que pendant ſa derniere maladie, il ſe fit tranſporter dans le Sénat, rendit un compte général de ſes actions, réfuta ſes accuſateurs, revint à la maiſon, & mourut. Il ne crut point que la ſévérité de ſon caractere dût l'empêcher de protéger le Théatre: malgré la licence incommode des Poëtes de ſon tems, il le regardoit comme une Ecole où le Peuple pouvoit ſe policer & s'inſtruire: il jetta de l'émulation entre les Poëtes tragiques, & fit élever les ſtatues d'Eſchile, de Sophocle & d'Euripide. Il eut trois fils, tous indignes de lui. Par égard pour la mémoire de leur pere, Démoſthene parla pour eux, & les tira de la priſon, où leur mauvaiſe conduite les avoit renfermés.

On ne voit pas que Charès fut enveloppé dans la pourſuite de Lyſicle, quoiqu'à en juger ſur ſon caractere, il fût au moins auſſi coupable que lui. C'étoit un homme ſans talens, ou qui n'avoit tout au plus que le mérite d'un ſoldat ordinaire. Timothée diſoit de lui, qu'il étoit plus propre à porter le bagage d'un Général, qu'à l'être. En effet, il étoit fort & vigoureux, & c'eſt à cette qualité qu'il dut, en quelque façon, la faveur du Peuple.

Moins fait pour la gloire que pour les plaiſirs, il traînoit, à ſa ſuite, une troupe de Muſiciens, qu'il défrayoit aux dépens du ſoldat. Malgré ſon extrême médiocrité, il avoit une haute idée de lui-même : vain, bruyant, fanfaron, prêt à tout entreprendre, ne doutant jamais du ſuccès, & ne réuſſiſſant jamais : ſes promeſſes paſſerent en proverbe, pour des promeſſes futiles. Malgré ſa petiteſſe, Charès avoit des partiſans parmi le Peuple & dans le Sénat, & fut ſouvent employé à l'excluſion de beaucoup d'autres, qui valoient mieux que lui. Sa haine contre le vrai mérite fut le fondement des accuſations qu'il intenta contre Iphicrate & Timothée : nous avons parlé de cette procédure honteuſe à l'Etat. Enfin, Charès, méchant homme & mauvais Officier, ne fit aucun honneur, & ne rendit à ſon Pays, ni au dedans, ni au dehors, aucun ſervice réel.

Olymp. CX. 4. Timoléon mourut cette année, la derniere de la cx. Olympiade, après avoir ſupporté patiemment la perte de la vue, dont il fut privé quelque tems avant que de mourir Pour alléger ſon affliction, & lui témoigner leur reſpect & leur gratitude, les Syracuſains le viſiterent en troupes, & lui amenerent tous les étrangers, à qui ils ſe faiſoient un plaiſir de montrer leur illuſtre bienfaiteur. Cet accident ne ſuſpendit point ſon attention aux affaires publiques : dans les occaſions intéreſſantes, on le portoit dans une eſpece de chaiſe : il paroiſſoit ſur le Théatre, au bruit des acclamations & des bénédictions du Peuple, & donnoit ſon avis, qu'on ne manquoit jamais de ſuivre. Il fut univerſellement regretté ; le Public ſe chargea de ſa pompe funebre, & l'on inſtitua, en ſon honneur, des Jeux annuels. Il fut cher aux Syracuſains, moins encore par les grandes actions qu'il avoit

faites en leur faveur, que par la préférence qu'il donna à la Sicile ſur la Grece, en vivant & mourant au milieu d'eux, comme leur pere commun & leur compatriote, ſans égard pour les honneurs qui l'attendoient à Athenes. Prudent & modéré, autant qu'heureux & vaillant, il ſut s'arrêter à tems, & goûter les fruits de la victoire. C'eſt preſque le ſeul des grands hommes de la Grece, qui, content de ſes ſuccès, ſe ſoit acheminé tranquillement au tombeau, ſans s'expoſer à devenir la victime de ſon ambition, ou de l'ingratitude de ſes concitoyens. Plutarque met une grande différence entre ſes exploits, & ceux de ſes contemporains. On remarque, dit-il, dans les actions de Timothée, d'Agéſilas, de Pélopidas, & même d'Epaminondas, modele de Timoléon, une opiniâtreté, un travail, & des efforts qui en diminuent le mérite & l'éclat; mais telles que la Poéſie d'Homere, & les Peintures de Nicomaque, outre la grandeur & la force qu'elles ont de commun avec les autres actions, celles de Timoléon ont encore une aiſance qui leur eſt particuliere; en effet, nous ne pouvons ni trop admirer ni trop louer la facilité de ſes progrès en Sicile. Avec une poignée de ſoldats, il chaſſe les Tyrans, diſperſe les Flottes & les Armées des Carthaginois, & prend Syracuſe, une des plus fortes places du monde, & devant laquelle la Grece entiere avoit échoué: cependant, il faut convenir qu'elle n'étoit pas ſi bien fortifiée, & qu'elle ne fut pas alors auſſi bien défendue qu'au tems de la guerre du Péloponneſe. Au milieu des applaudiſſemens qu'il recevoit, deux Syracuſains, gens populaires, intenterent quelques accuſations contre lui: ils attaquerent ſa conduite, en qualité de Général: un d'entr'eux demanda qu'il fût ſommé de compa-

roître, & qu'il donnât caution : le Peuple fut choqué de cette insolence, & crut devoir se dispenser, en pareil cas, des formalités ordinaires de la Justice ; mais Timoléon ne souffrit point qu'on l'excusât de l'observation des loix, après avoir tout fait pour y soumettre les autres ; il se présenta, on exposa le fait, qu'il traita de pure calomnie ; & sans s'occuper à y répondre, il rendit graces aux Dieux, de ce qu'ils avoient exaucé ses vœux, puisqu'il avoit assez vécu pour mettre les Syracusains en liberté de dire tout ce qu'ils jugeoient à propos. Ils jouirent de ce bonheur pendant vingt ans ; mais l'abus qu'ils en firent, donna lieu à la tyrannie d'Agathocle, qui les replongea dans leur premiere servitude.

La bataille de Chéronée fut décisive, & nous pouvons dater de ce tems le déclin de la liberté de la Grece. Philippe ne tira pas de sa victoire tous les avantages qu'il en pouvoit obtenir : il se contenta de répandre l'alarme dans tout le Pays, & de préparer les Peuples, par la terreur de ses armes, à une soumission plus entiere. Il méditoit, depuis long-tems, une expédition contre les Perses ; & comme il ne pouvoit se promettre quelque succès sans le secours des Grecs, il les engagea à réunir leurs forces aux siennes, sous prétexte de les venger des irruptions des Barbares ; mais le motif principal de cette entreprise, étoit de se faire déclarer Général.

Des affaires de famille arrêterent les préparatifs de cette guerre. Philippe n'étoit pas aussi heureux dans son domestique, qu'à la tête de ses Armées : il avoit pour épouse Olympias, femme turbulente, vindicative, jalouse, & dont la fidélité lui étoit fort suspecte : il la répudia, & couronna Cléopâtre, niece d'Attale, un de ses principaux

Officiers, qui avoit de la jeuneſſe & des charmes. Attale, tranſporté de l'honneur que Philippe faiſoit à ſa famille, s'écria, dans la chaleur du repas, que les Macédoniens n'avoient qu'à rendre graces aux Dieux, que la nouvelle Reine donneroit à ſon Roi un ſucceſſeur légitime. Alexandre, ſenſible au déshonneur de ſa mere, & outré de cette injure perſonnelle : *Quoi !* lui dit-il, *me prends-tu pour un bâtard ?* & lui lança, en même tems, ſa coupe, qu'Attale lui renvoya. « Philippe étoit aſſis à une autre table : irrité de ce qui ſe paſſoit en ſa préſence, il tira ſon épée, & courut ſur ſon fils, qu'il regardoit comme l'auteur de la querelle ; mais comme il étoit boiteux, il tomba, & la compagnie eut le tems de s'interpoſer. Alexandre ne s'appaiſoit point ; on eut beaucoup de peine à l'empêcher d'attenter ſur lui-même ; & loin de ſe ſoumettre à ſon pere, il le railla ſur ſa chûte. *Le plaiſant Général*, dit-il, *pour conduire les Macédoniens de l'Europe en Aſie, qui ne peut aller d'une table à une autre, ſans riſquer de ſe caſſer le cou !* Il quitta la Cour, conduiſit ſa mere en Epire, & ſe retira dans l'Illyrie. Mais le Corinthien Démarate, qui avoit l'eſtime & la confiance de Philippe, lui repréſenta, dans la ſuite, qu'il y avoit eu de ſa part autant de vivacité, que d'imprudence de la part de ſon fils, & ce Prince le chargea de ramener Alexandre.

Cet accident fut ſuivi d'un plus fatal. Philippe donna ſa fille Cléopâtre en mariage à Alexandre, Roi d'Epire, & frere d'Olympias. Pour ajouter à la ſolemnité des nôces, & préparer les eſprits à l'expédition qu'il avoit à cœur, il ordonna une fête magnifique, à laquelle il invita les premiers citoyens de la Grece, en reconnoiſſance de ce qu'ils l'avoient choiſi pour leur Général. La plu-

part des Villes en prirent occaſion de flatter ſa vanité par des hommages & par des éloges : on lui envoya des couronnes d'or, & Athenes ne montra pas moins d'empreſſement & de zele que les autres. Quelques pompes publiques ſuccéderent aux divertiſſemens ; Philippe y aſſiſta : il étoit vêtu de blanc, & ſes Gardes & la Nobleſſe l'accompagnoient en forme de proceſſion : on portoit, à la tête de ce cortege, douze ſtatues, d'un travail admirable ; mais une treizieme effaçoit en richeſſe & en beauté toutes celles qui la précédoient : elle repréſentoit Philippe lui-même, au nombre des Dieux. Au milieu de la ſolemnité, parmi les cris de joie d'une multitude infinie de ſpectateurs, dans le moment que ſa ſtatue ſe préſentoit ſur le théatre, Pauſanias, jeune Seigneur Macédonien, troubla la cérémonie : mais reprenons cet événement de plus haut. Attale ayant invité Pauſanias à un repas, l'enivra, en jouit, & le proſtitua à d'autres. Pauſanias en porta ſes plaintes à Philippe, & lui en demanda juſtice. Ce Prince ne jugea pas à propos d'écouter une accuſation intentée contre ſon oncle ; mais pour appaiſer le jeune-homme, & faire ceſſer ſa pourſuite importune, il lui donna un emploi conſidérable dans ſes Gardes. Pauſanias n'eſtimant point que cet honneur réparât l'injure qu'il avoit reçue, avoit étouffé ſon reſſentiment, juſqu'à ce qu'il eût occaſion de ſe venger ſur la perſonne même du Roi. Elle s'offrit au milieu de la pompe qu'on célébroit. Philippe avoit ordonné aux Gardes, qui l'environnoient, de marcher à quelque diſtance, afin que le Peuple pût le diſtinguer avec facilité : ils formoient autour de lui une large enceinte, dont il occupoit le centre. Cette diſpoſition étoit favorable au deſſein de Pauſanias ; il en profita ; il

s'approcha de Philippe, le frappa de ſon poignard, & l'étendit mort ſur la place. Il avoit médité ſa fuite, & il ſe fût échappé ; mais un de ſes pieds s'étant embarraſſé dans un cep de vigne, il fut pris & mis en pieces. On accuſa Olympias d'avoir mis le poignard à la main de Pauſanias, & d'avoir fait préparer les chevaux ſur leſquels il devoit ſe ſauver : on ſoupçonna même Alexandre d'avoir trempé dans ce meurtre. Quant à ſa mere, elle parut s'en applaudir, & n'avoir d'autre crainte, que de ne pas donner des preuves aſſez claires de la part qu'elle y avoit eue. Tandis qu'elle aſſiſtoit aux funérailles du Roi, on mit, par ſon ordre, une couronne d'or ſur la tête de l'aſſaſſin, dont le cadavre étoit attaché à une croix. Elle eut ſoin de le faire inhumer quelques jours après ; elle lui éleva même un monument, & inſtitua une fête annuelle en ſon honneur : elle conſacra le poignard dont il s'étoit ſervi : enſuite elle tourna toute ſa rage contre Cléopâtre ; elle maſſacra ſon fils entre ſes bras, & cette Princeſſe malheureuſe ſe pendit. On juge aiſément, à ces cruautés, que cette femme donna plus que ſon conſentement à l'aſſaſſinat de ſon époux, & que pour ſatisfaire ſa fureur, elle ſe ſervit du reſſentiment de Pauſanias.

On apprit dans toute la Grece, avec beaucoup de joie, la mort imprévue de Philippe, mais ſurtout à Athenes, où le Peuple ſe ceignit de guirlandes, & décerna une couronne à Pauſanias. Les Athéniens ſacrifierent aux Dieux, en action de graces de leur délivrance, & chanterent des hymnes de triomphe, comme s'il eût perdu la vie en combattant contr'eux. Ces tranſports ne leur ſiéoient point ; c'étoit inſulter lâchement aux cendres d'un Prince, devant qui ils venoient de s'avilir, par des reſpects outrés. Au reſte, ce Peuple

ne fit que ſuivre l'exemple de Démoſthene, qui, ſur la premiere nouvelle de la mort de Philippe, s'habilla richement, & parut dans l'aſſemblée avec une couronne de fleurs à la main, & la joie peinte ſur le viſage, quoiqu'il n'y eût que ſept jours qu'il eût perdu ſa fille. Plutarque, qui condamne la conduite des Athéniens en général, dans les conjonctures préſentes, fait ſervir cette circonſtance à la juſtification de Démoſthene, en qui le bonheur de l'Etat étouffa, dit-il, le ſentiment de ſes chagrins domeſtiques. Cependant, il me ſemble qu'il pouvoit témoigner ſon zele pour le Pays, ſans manquer aux bienſéances, & qu'une joie plus modérée ne lui auroit pas fait moins d'honneur, ni à la République.

A. M. 3668. Olymp. CXI. 1. Philippe mourut la quarante-ſeptieme année de ſon âge, & la vingt-cinquieme de ſon regne, pendant lequel il ne ſe repoſa point qu'il n'eût changé la face des affaires, & dans la Grece & dans la Macédoine. Perſonne n'eut plus d'ambition que ce Prince; mais perſonne ne ſut mieux la vaincre, ou la déguiſer: il tendoit à ſes fins par des voies imperceptibles qui les déroboient, & qui n'en étoient que plus ſûres: toutes ſes paſſions portoient un maſque ſéduiſant: les droits de la juſtice & de l'humanité, le bonheur des Peuples, la réparation des injures, la défenſe des innocens, & la deſtruction des Tyrans, étoient les prétextes ordinaires dont il ſe ſervoit pour travailler à ſa propre grandeur, & détruire la liberté publique.

Son caractere s'accordoit merveilleuſement au rôle difficile qu'il avoit à faire: c'étoit un mêlange d'ambition & de prudence qui ſe corrigeoient réciproquement: l'ambition formoit les deſſeins, la prudence les exécutoit: prévoyant ſans être irréſolu, réſolu ſans être violent; ce

juſte tempérament fut la ſource de tous ſes ſuccès. Quand ſon parti étoit pris, il ne l'abandonnoit jamais de vue, & ne le communiquoit à perſonne : il ne ſe découvroit qu'autant qu'il étoit néceſſaire : il avoit des favoris ; mais il n'avoit point de confident. Miniſtre, Général & Tréſorier, il poſſédoit toute la capacité, la vigilance & l'activité de ces différens Officiers ; & ſes projets & leur exécution ne dépendoient jamais que de lui. Un des grands avantages qu'il avoit ſur les Athéniens, au ſentiment de Démoſthene, c'eſt qu'il étoit impénétrable dans ſes délibérations, & toujours maître de ſes actions ; au lieu que dans les Républiques, les matieres les plus importantes étant diſcutées & décidées dans des aſſemblées populaires, les réſolutions deviennent publiques, & ceux qui ſont chargés de l'exécution ont les mains liées. C'eſt ainſi que les plus beaux projets ſont ſans effet, ſur-tout quand un ennemi connoît, auſſi-bien que Philippe, les conſtitutions républicaines, & le parti qu'on peut tirer de ces inconvéniens.

Tout moyen lui étoit bon, s'il conduiſoit au but : il ne manquoit jamais d'expédient ; il en avoit de toute eſpece & pour chaque occaſion : il connoiſſoit toutes les routes qui menoient à ſes fins ; mais il ne ſuivoit ordinairement que les plus écartées & les moins connues : il trompoit pour le ſeul plaiſir de tromper, & ſe tenoit moins honoré du ſuccès du combat, que de celui d'une négociation ; auſſi n'employoit-il jamais la force qu'au défaut de l'adreſſe : cependant, quand il en falloit venir aux mains, perſonne ne montroit plus d'intrépidité & tant de prudence. Plutarque, qui le compare avec Epaminondas, ne lui rend pas juſtice quand il dit, qu'il n'avoit aucune des vertus de ce grand homme, & qu'il compte la

lâcheté parmi ſes défauts. Il ne donna jamais lieu à ce reproche, que Démoſthene, ſon plus grand ennemi, a bien réfuté, lorſqu'il le peint un œil arraché, la nuque briſée, les bras & les jambes hachés, & qu'il ajoute : » Oui, j'ai vu ce Philippe qui n'étoit, de la tête aux pieds, qu'une longue bleſſure, tout prêt à ſe précipiter au milieu des dangers, & à ſacrifier à la gloire le reſte de ſon corps «. Le ſoldat fait à la peine, encouragé par ſon exemple, & animé de ſon eſprit, ne trompoit jamais ſon eſpérance : il avoit le ſecret de gagner ſon affection ; il l'appelloit ſon camarade, & le traitoit comme tel : mais cette familiarité ne relâchoit point la diſcipline, & n'ôtoit rien à ſon autorité. Les troupes avoient acquis ſous ſes ordres tant d'expérience & de fermeté, que les Macédoniens paſſoient alors pour avoir autant de ſupériorité ſur les Grecs, que les Grecs en avoient ſur les Perſes : c'eſt de ces ſoldats que Clytus parloit, lorſqu'il dit à Alexandre, que c'étoit avec les troupes de Philippe qu'il avoit vaincu. Le jeune Héros fut ſenſible à ce reproche, & cette bruſque ſincérité coûta la vie au vieillard.

Si le caractere de Philippe eût été ſoutenu, & qu'il ſe fût montré par-tout ailleurs tel qu'il étoit ſur le champ de bataille, peu de Princes lui ſeroient comparables ; mais ſes ruſes, ſes ſubterfuges, ſa profonde diſſimulation, ſon avarice, ſa trahiſon, & ſes parjures, ont obſcurci ſes bonnes qualités, & jetté du ſoupçon ſur ſes vertus militaires. Cependant il faut convenir qu'il ne le cédoit à aucun Général de ſon tems, & qu'il avoit encore d'autres talens : il étoit doué d'une grande pénétration, & d'un jugement ſain : il avoit de la prudence, & il s'étoit fait un grand fond de Belles-Lettres ; & d'autres connoiſſances. Il écri-

voit, & parloit avec facilité, juſteſſe & dignité, mais avec un peu trop d'art & de ſubtilité : il y avoit de la fauſſeté dans tous ſes diſcours. Sans égard pour ſa parole ni pour ſon ſerment, il promettoit toujours plus qu'il n'avoit deſſein de tenir : il avoit pour principe, qu'il falloit amuſer les enfans avec des jouets, & les hommes avec des ſermens. Malgré l'impiété de ſes maximes, il faiſoit parade de Religion : un Officier l'avertiſſoit, tous les matins, qu'il étoit mortel : les Grecs, ainſi que ſes Sujets, dupes de ſon hypocriſie, l'appellerent dans leur Pays pendant la guerre des Phociens. Son intérêt décidoit ſes liaiſons : elles ſe bornoient à quelques engagemens avec des ſcélérats dont il avoit beſoin pour quelques ſcélérateſſes, & ne duroient qu'autant qu'ils étoient utiles à ſes deſſeins. Telle fut ſa conduite avec ceux qui lui vendirent leur Pays : il acquitta le prix qu'il avoit mis à leurs ſervices, & les congédia. Il aimoit la trahiſon, & haïſſoit le traître : nous en avons un exemple remarquable dans les deux Magiſtrats qui lui livrerent Olynthe : cette perfidie les jetta dans un mépris général : injuriés, même par les ſoldats, ils eurent recours à Philippe, qui leur fit une courte, mais cruelle réponſe : *N'écoutez pas*, leur dit-il, *cette canaille groſſiere, qui ne ſait appeller les choſes que par leurs noms.* Il avoit une adreſſe particuliere pour diviſer deux amis, & pour s'inſinuer dans leur confidence. Son grand artifice dans la guerre contre les Grecs, fut de ſemer des jalouſies, de fomenter des querelles, & d'armer un Etat contre un autre : c'eſt ainſi qu'il entra dans leur alliance, & qu'il les ſépara d'intérêts : le reſte n'étoit pas difficile. Les Athéniens lui donnerent plus de peine que les autres : il étoit perpétuellement en guerre

ou en négociation avec eux ; & quoiqu'ils paſſaſſent pour plus adroits, plus attentifs à leurs intérêts, & plus pénétrans que leurs voiſins, cependant il trouva moyen de les amuſer, & de les confondre, de leur en impoſer, de les ſéduire, de les corrompre, & de les diviſer.

Son ambition lui laiſſoit encore du tems à donner au plaiſir, qu'il pouſſa juſqu'à la débauche : c'eſt de ce ſeul côté de ſon caractere qu'il ſe ſoit montré ſans réſerve : il ſe plongeoit dans l'ivreſſe ; il invitoit les autres à l'intempérance, & s'y abandonnoit : auſſi ſa Cour étoit-elle pleine de Paraſites, de Comédiens, de Pantomimes & de Bouffons, qui poſſédoient ſes bonnes graces, & qui partageoient ſes largeſſes : cependant, au milieu de ces excès, il en rougiſſoit. S'il ſe portoit à quelque injuſtice, il ſouffroit patiemment qu'on l'en reprît : un jour qu'il ſortoit d'un long repas, une femme ſe préſenta ſur ſon paſſage, & lui demanda juſtice ; il écouta le fait, & décida contre elle. *J'en appelle*, lui dit cette femme. Comment, *de votre Roi ?* lui répondit Philippe ; *& à qui en appellez-vous ? A Philippe à jeûn*, lui repliqua-t-elle. Il revint ſur cette affaire, & retracta ſon jugement. Une autre femme ſollicitoit une audience depuis long-tems ; il la remettoit de jour en jour, ſous prétexte qu'il n'avoit pas le tems de l'écouter. *Si vous n'avez pas le tems de me rendre juſtice*, lui dit-elle, ennuyée de tant de délais, *ceſſez donc d'être Roi.* Sans s'offenſer de ſes reproches, il répondit, ſur le champ, à ſa plainte, & devint dans la ſuite d'un accès plus facile pour ſes Sujets. Une autre fois on lui conſeilloit de punir un fort honnête homme qu'on accuſoit d'avoir médit de lui : *Examinons d'abord*, dit-il, *ſi nous ne lui en avons point donné ſujet.* Il apprit que c'étoit un malheu-

reux qui avoit mérité ſes bontés, & qui ne les avoit jamais reſſenties, & il le tira de la miſere. L'aiſance fit changer de ton à cet homme, & il n'avoit que les louanges de Philippe à la bouche ; ce qui fit naître à ce Prince la réflexion que l'amour & la haine des Peuples étoient en la puiſſance des Rois. Outre les marques de clémence & de modération que nous avons mêlées dans le récit de ſes actions, nous pourrions en rapporter d'autres de ſa facilité à digérer les injures, pour me ſervir de l'expreſſion de Longin.

Ce mêlange de bonnes & de mauvaiſes qualités le conduiſit à ſes fins : il commença la deſtruction de la liberté de la Grece, & poſa les fondemens de la gloire de ſon fils. Je ne ſais même, ſi, comparant les actions de Philippe & d'Alexandre, on ne trouvera pas que l'étendue des conquêtes de celui-ci ne compenſe pas les difficultés des conquêtes de celui-là : car il étoit aſſurément plus aiſé de ſubjuguer l'Aſie avec les ſecours de la Grece, que de renverſer avec les Macédoniens la puiſſance des Grecs, qui avoient vaincu tant de fois les Aſiatiques. Nous dirons donc hardiment qu'Alexandre étoit plus grand Conquérant que ſon pere ; mais que Philippe étoit plus grand homme que ſon fils, & qu'ils étoient faits l'un & l'autre pour les entrepriſes qu'ils méditerent. Si Philippe avoit eu le tems d'entrer en Aſie, ſa valeur circonſpecte n'auroit point eu, ſans doute, le même ſuccès que l'impétuoſité d'Alexandre, qui entraîna, comme un torrent, tout ce qui s'oppoſa à ſon paſſage, & traverſa comme un éclair tout l'Empire des Perſes. Quoi qu'il en ſoit, il paroît extraordinaire que Philippe ait ſongé à cette expédition, avant que d'avoir achevé la conquête de la Grece : c'étoit ſon premier plan,

& rien n'étoit plus facile que de le remplir. Après la bataille de Chéronée, les Athéniens & les Thébains tendoient le col à un joug qu'ils ne pouvoient rejetter. Quoique les Spartiates euſſent gardé la neutralité, on peut ſuppoſer qu'ils auroient ſuivi leur exemple. Après la défaite de leurs compatriotes, pour eſſayer quel goût ils prendroient à la domination, Philippe leur écrivit une lettre pleine de fierté. Archidame, Roi de Lacédémone & fils d'Agéſilas, lui fit dire en réponſe, *que s'il meſuroit ſon ombre, il ne la trouveroit pas plus grande depuis ſa victoire, qu'elle ne l'étoit auparavant.* Ils ne répondirent à une autre lettre de même eſpece que ces deux mots, *Denis à Corinthe.* Cependant ils n'étoient point en état de ſoutenir ſeuls une guerre contre Philippe, & les Républiques ſubalternes étoient trop foibles, ou trop indolentes, trop déſunies, ou trop effrayées pour entrer dans quelque ligue : mais ſoit que Philippe vît du danger à employer contre les Grecs la force ouverte, & qu'il ſe promît de les gagner par la modération; ſoit qu'il fût ſatisfait d'avoir briſé leur orgueil, & de jouir de l'honneur de préſider dans leur grande aſſemblée, & de les conduire au combat en qualité de Général, il eſt certain qu'il abandonna le plan de ſes conquêtes, & qu'il négligea les avantages de ſa derniere victoire. Si les Grecs avoient eu une étincelle de l'eſprit qui animoit leurs ancêtres, ils auroient pu recouvrer leur premiere liberté; mais alors, ſans courage & ſans force, ils devinrent aiſément la proie de ſes Succeſſeurs.

FIN.

TABLE.

TABLE
DES
CHAPITRES
Contenus dans le troiſieme Volume.

INTRODUCTION. pag. 29

LIVRE PREMIER.

CHAPITRE I. *Du Royaume de Sycione, qui a duré* 1000 *ans.* 39
CHAP. II. *Des Royaumes d'Argos & de Mycenes, qui ont duré environ* 800 *ans.* 43
CHAP. III. *Du Royaume & de la République de Lacédémone, depuis ſa fondation, juſqu'à la fin des guerres contre les Meſſéniens; ce qui comprend environ* 800 *ans.* 79
CHAP. IV. *Du Royaume & de l'Ariſtocratie de Corinthe, juſqu'à la deſtruction du trône; ce qui comprend environ l'eſpace de* 900 *ans.* 118
CHAP. V. *Du Royaume de Thebes, qui a duré* 322 *ans.* 126
CHAP. VI. *Du Royaume & de l'Etat d'Athenes, depuis ſa fondation, juſqu'à l'expulſion d'Hyppias, & à l'entiere extinction de l'autorité Royale; ce qui comprend environ l'eſpace de* 1046 *ans.* 133

LIVRE SECOND.

CHAPITRE I. *Depuis l'expulſion d'Hyppias, juſqu'à*

la Bataille de Marathon ; ce qui comprend l'eſpace de 20 ans. 188

CHAP. II. *Depuis la Bataille de Marathon, juſqu'à la Retraite de Xercès ; ce qui comprend l'eſpace de 10 ans.* 209

CHAP. III. *Depuis la Retraite de Xercès, juſqu'aux victoires de Cimon, ſur les rives de l'Eurimédon ; ce qui comprend l'eſpace de 10 ans.* 229

CHAP. IV. *Depuis la paix conclue après les victoires de Cimon, ſur les rives de l'Eurimédon, juſqu'au commencement de la guerre du Péloponneſe ; ce qui comprend l'eſpace de 38 ans.* 258

CHAP. V. *Depuis le commencement de la guerre du Péloponneſe, juſqu'à la paix conclue pour cinquante ans entre les Athéniens, & les Lacédémoniens ; ce qui comprend l'eſpace de 10 ans.* 286

CHAP. VI. *Depuis la paix de cinquante ans, conclue entre Athenes & Lacédemone, juſqu'à la fin de la guerre du Péloponneſe ; ce qui comprend l'eſpace de 17 ans.* 323

CHAP. VII. *Depuis la fin de la guerre du Péloponneſe, juſqu'à la mort de Socrate ; ce qui comprend l'eſpace de 5 ans.* 369

CHAP. VIII. *Depuis la mort de Socrate, juſqu'à la paix d'Antalcidas ; ce qui comprend l'eſpace de 12 ans.* 416

LIVRE TROISIEME.

CHAPITRE I. *Depuis la paix d'Antalcidas, juſqu'à la Bataille de Leuctre ; ce qui comprend l'eſpace de 17 ans.* 442

CHAP. II. *Depuis la Bataille de Leuctre, juſqu'à celle de Mantinée ; ce qui comprend l'eſpace de 8 ans.* 471

CHAP. III. *Depuis la Bataille de Mantinée, juſqu'à*

la fin de la guerre des Alliés ; ce qui comprend l'eſpace de 7 ans. 518

CHAP. IV. *Depuis la guerre des Alliés, juſqu'à la fin de la guerre des Phociens ; ce qui comprend l'eſpace de 10 ans.* 545

CHAP. V. *Depuis le commencement de la guerre des Phociens, juſqu'à la Bataille de Chéronée ; ce qui comprend l'eſpace de 8 ans.* 572

CHAP. VI. *Depuis la Bataille de Chéronée, juſqu'à la mort de Philippe de Macédoine ; ce qui comprend l'eſpace d'un peu plus d'un an.* 609

Fin de la Table du troiſieme Volume.

56593205